



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

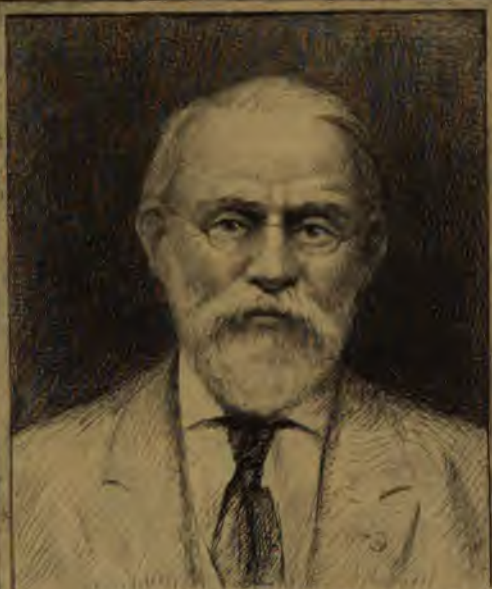
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

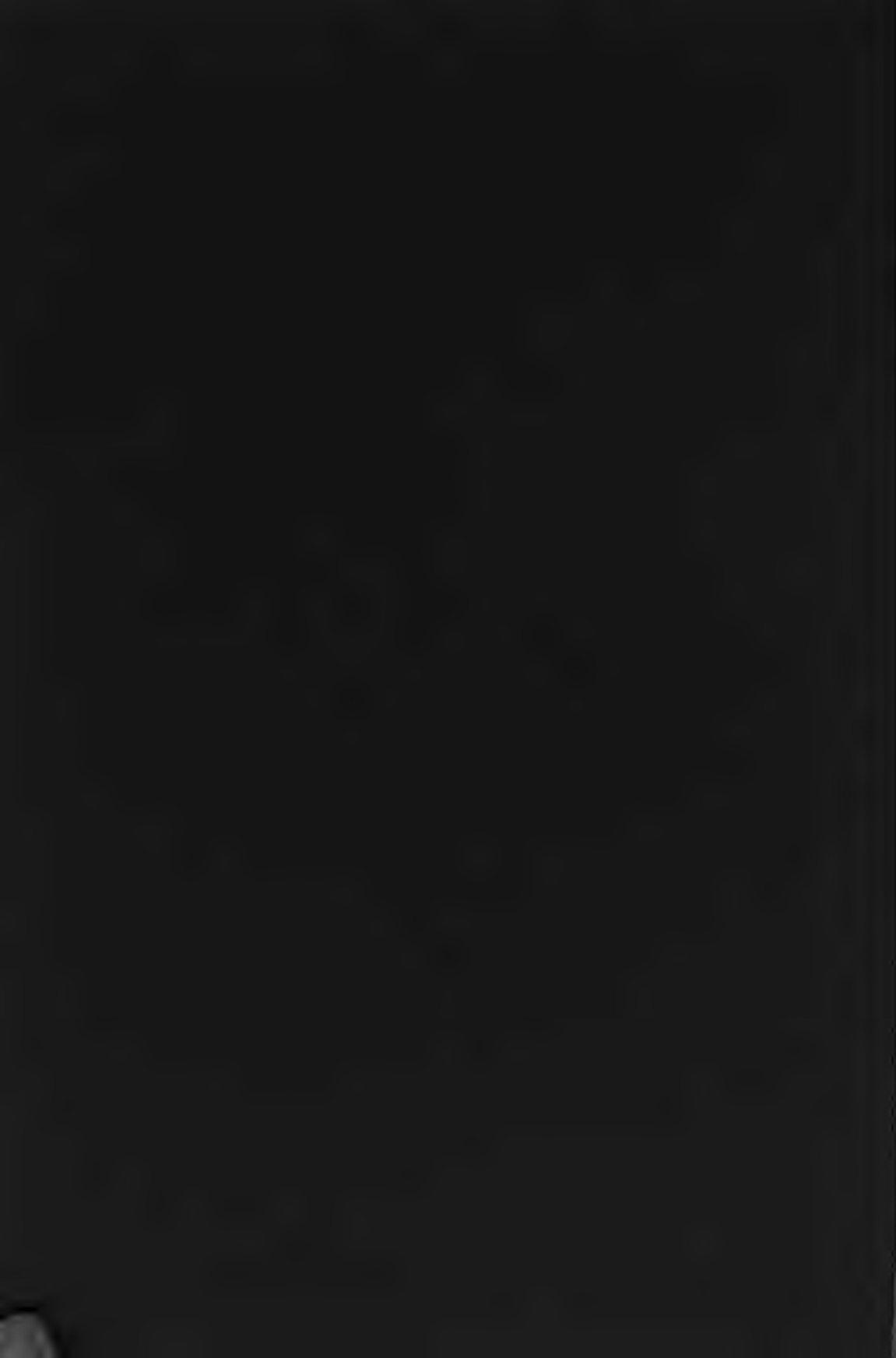
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 49967 6



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY



DC
611
C77
58

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE, HISTORIQUE
ET
ARCHÉOLOGIQUE
DE
LA CORRÈZE

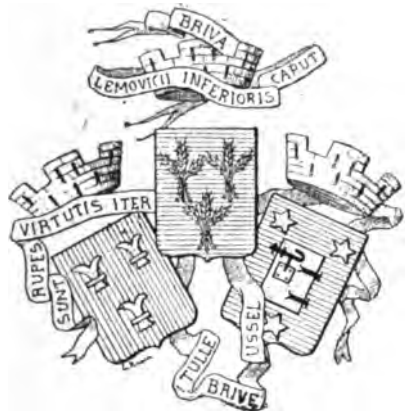
BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE, HISTORIQUE
ET
ARCHÉOLOGIQUE
DE
LA CORRÈZE

SIÈGE A. BRIVE

Reconnue d'utilité publique (Décret du 14 novembre 1888)

TOME ONZIÈME

AVEC PLANCHES ET FIGURES DANS LE TEXTE



BRIVE

MARCEL ROCHE, IMPRIMEUR DE LA SOCIÉTÉ

1889

10

Dunning
Nijhoff
8-3-26
13603

RECONNAISSANCE
DE LA
SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE, HISTORIQUE & ARCHÉOLOGIQUE
DE LA CORRÈZE
(SIÈGE A BRIVE)
comme établissement d'utilité publique

DÉCRET

Le Président de la République française,
Sur le rapport du Ministre de l'Instruction publique et
des Beaux-Arts,

Vu la demande formée par la *Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze*, à l'effet d'être reconnue
comme établissement d'utilité publique;

Vu les statuts de cette Société, l'état de sa situation
financière et les autres pièces produites à l'appui de sa
demande;

Vu l'avis favorable du Comité des travaux historiques
(section d'archéologie);

Vu les avis favorables du Préfet de la Corrèze et du
Recteur de l'Académie de Clermont;

La section de l'Intérieur, de l'Instruction publique, des
Cultes et des Beaux-Arts, du Conseil d'État entendue;

DÉCRÈTE :

ARTICLE PREMIER. — L'Association dite : *Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze*, fondée en
1878, est reconnue comme établissement d'utilité publique.

ART. 2. — Les statuts sont approuvés tels qu'ils sont ci-annexés. Aucune modification ne pourra y être apportée sans l'autorisation du Gouvernement.

ART. 3. — Le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts est chargé de l'exécution du présent décret.

Fait à Paris, le 30 novembre 1888.

Signé : CARNOT.

Par le Président de la République :

Le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts,

Signé : E. LOCKROY.

Pour ampliation :

Le chef du bureau au Cabinet,

H. ROUJON.

STATUTS

DE LA

SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE, HISTORIQUE & ARCHÉOLOGIQUE

DE LA CORRÈZE

Arrêtés dans les Séances générales des 9 Septembre 1878
8 Décembre 1882, 18 Septembre 1887
et 21 Juin 1888

CHAPITRE PREMIER

Constitution et but de la Société.

ARTICLE PREMIER. — L'Association dite : *Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze*, fondée le 9 septembre 1878, a son siège à Brive.

ART. 2. — Le but de la Société est de grouper toutes les personnes qui s'intéressent au progrès des études scientifiques, historiques et archéologiques concernant le Limousin en général, les pays limitrophes et plus spécialement le département de la Corrèze; elle se propose en outre d'enrichir le Musée communal des débris antiques, des objets d'art épars dans la contrée et de collections d'histoire naturelle.

ART. 3. — Toute discussion politique, religieuse, ou simplement étrangère aux travaux de la Société, est formellement interdite.

ART. 4. — La Société se compose de Membres titulaires et de Membres auxiliaires. Les Membres titulaires sont ceux qui ont envoyé leur adhésion avant la constitution définitive de la Société, ou qui sont admis ultérieurement aux conditions énoncées ci-après. Le titre de Membre auxiliaire n'est donné qu'aux Instituteurs du département; toutefois leur nombre est limité à cinquante.

ART. 5. — Les personnes qui veulent faire partie de la Société doivent adresser une demande écrite au Président et être présentées, à une des Séances, par deux Membres titulaires ou auxiliaires. Il sera procédé à leur admission au scrutin secret et à la majorité des assistants.

CHAPITRE II

Des Publications.

ART. 6. — Ne seront admis dans le Bulletin les travaux relatifs à des faits historiques postérieurs à l'année 1814.

ART. 7. — La Société n'accepte en aucune manière la solidarité des opinions émises dans le Bulletin.

ART. 8. — Aucune publication ne peut être faite au nom de la Société sans l'examen préalable et l'approbation du Bureau.

CHAPITRE III

Des Cotisations.

ART. 9. — La cotisation annuelle est fixée, au *minimum*, à 15 francs pour les Membres titulaires, au *minimum*, à 5 francs pour les Membres auxiliaires.

La cotisation peut être rachetée en versant une somme de 250 francs.

ART. 10. — Tout Membre qui aura laissé passer le courant de l'année sans payer sa cotisation sera considéré comme démissionnaire, un mois après l'avertissement écrit que devra lui adresser le Trésorier.

CHAPITRE IV

Dispositions générales.

ART. 11. — La qualité de Membre de la Société se perd :

1° Par la démission; 2° par la radiation prononcée, pour motifs graves, par l'Assemblée générale, à la majorité des deux tiers des Membres présents, sur le rapport du Conseil d'administration et le Membre intéressé dûment appelé à fournir ses explications.

CHAPITRE V

Administration de la Société.

ART. 12. — L'administration de la Société et la direction du Bulletin sont confiées à un Bureau composé de onze Membres nommés à l'élection, parmi lesquels seront choisis un Président, deux Vice-Présidents, un Secrétaire-Général, un Trésorier et deux Bibliothécaires.

Nul ne peut être élu Membre du Bureau s'il n'habite au siège de la Société ou dans les environs. Les Membres du Bureau sont élus pour trois ans et sont tous rééligibles.

ART. 13. — Le Président dirige les travaux de la Société; il ordonnance les dépenses. En matière de délibération sa voix est prépondérante. En cas d'absence, il est suppléé par un des Vice-Présidents, ou, à défaut, par le doyen d'âge du Bureau.

ART. 14. — Le Secrétaire-Général reçoit et expédie la correspondance, rédige les procès-verbaux des Séances, et inscrit sur ces procès-verbaux les dons faits à la Société; les procès-verbaux sont signés par le Président et le Secrétaire-Général.

ART. 15. — Le Trésorier est chargé de la comptabilité et de la caisse de la Société; à la fin de l'exercice il rend ses comptes à la Société, et le Bureau, après vérification, lui donne décharge de sa gestion.

Il représente la Société en justice et dans tous les actes de la vie civile.

ART. 16. — Toutes les dépenses extraordinaires, ne concernant pas directement la publication du Bulletin, peuvent être autorisées par le Bureau si elles ne dépassent pas la somme de cent francs; elles devront être présentées à la Société et approuvées par elle si elles sont supérieures à ce chiffre.

ART. 17. — Les délibérations relatives à l'acceptation des dons et legs, aux acquisitions et échanges d'immeubles, sont soumises à l'approbation du Gouvernement.

ART. 18. — Les délibérations relatives aux aliénations, constitutions d'hypothèques, baux à long terme et emprunts ne sont valables qu'après l'approbation par l'Assemblée générale.

ART. 19. — Les fonds disponibles seront placés en rentes nominatives 3 p. 0/0 sur l'État, ou en obligations nominatives de chemins de fer dont le minimum d'intérêt est garanti par l'État.

ART. 20. — Le fonds de réserve comprend : 1° Le dixième de l'excédant des ressources annuelles; 2° les sommes versées pour le rachat des cotisations; 3° la moitié des libéralités autorisées sans emploi. Ce fonds est inaliénable; ses revenus peuvent être appliqués aux dépenses courantes.

CHAPITRE VI

Des Séances.

ART. 21. — Les Séances ont lieu tous les trois mois, au jour fixé par le Président; le Bureau, s'il le juge nécessaire, peut en augmenter ou en diminuer le nombre. Des lettres de convocation seront envoyées avant chaque Séance.

ART. 22. — La Séance sera dirigée suivant l'ordre du jour arrêté préalablement par le Président et le Secrétaire-Général, et inscrit sur les lettres de convocation.

ART. 23. — Chaque Sociétaire pourra, avec l'agrément du Président, amener des étrangers à la Séance.

CHAPITRE VII

Dissolution.

ART. 24. — L'Assemblée générale appelée à se prononcer sur la dissolution de la Société, et convoquée spécialement à cet effet, doit comprendre au moins la moitié plus un des Membres en exercice. Ses résolutions sont prises à la majorité des deux tiers des Membres présents et soumises à l'approbation du Gouvernement.

ART. 25. — En cas de dissolution, l'actif de la Société

est affecté au Musée communal de Brive. Le Bureau statuera sur la destination à donner à la Bibliothèque.

CHAPITRE VIII

Modifications aux Statuts.

ART. 26. — Les Statuts ne peuvent être modifiés que sur la proposition du Conseil d'administration ou de vingt-cinq Membres, soumise au Bureau au moins un mois avant la Séance. L'Assemblée extraordinaire, spécialement convoquée à cet effet, ne peut modifier les Statuts qu'à la majorité des deux tiers des Membres présents. L'Assemblée doit se composer du quart au moins des Membres en exercice. La délibération de l'Assemblée est soumise à l'approbation du Gouvernement.

ART. 27. — Un règlement intérieur, adopté par l'Assemblée générale et approuvé par le Préfet, arrête les conditions de détail propres à assurer l'exécution des présents Statuts. Il peut toujours être modifié dans la même forme.

Brive, le 23 juin 1888.

Le Président,

E. RUPIN.

Le Secrétaire-Général,

Ph. LALANDE.

Vu et approuvé :

Tulle, le 17 juillet 1888.

Le Préfet de la Corrèze,

A. DROUIN.

Vu à la section de l'Intérieur du Conseil d'État,
le 13 novembre 1888,

Le Rapporteur,

Signé : G. DE SALVERTE.

Pour ampliation :

Le chef du bureau au Cabinet,

H. ROUJON.

LISTE

DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

BUREAU

Président d'honneur :

M. le comte ROBERT de LASTEYRIE, *, I P ☿, à Paris.

Président :

M. ERNEST RUPIN, A ☿, à Brive.

Vice-Présidents :

M. l'abbé LOUBIGNAC, à Brive.

M. GASTON de LÉPINAY, à Moriolle, près Brive.

Secrétaire-Général :

M. PHILIBERT LALANDE, A ☿, à Brive.

Trésorier :

M. JEAN-BAPTISTE BOSREDON, à Brive.

Bibliothécaires :

M. ALFRED MAS, à Brive.

M. JOSEPH SOULINGEAS, à Brive.

Membres du Bureau :

M. ÉLIE MASSÉNAT, A ☿, à Malemort, près Brive.

M. LOUIS BONNAY, à Brive.

M. EUGÈNE BORIE, *, à Brive.

M. PAUL BRUEL, à Brive.

MEMBRES FONDATEURS ET TITULAIRES

MM.

1. ASSELINEAU (Charles), notaire, à Brive.
2. AUVARD (Jules), propriétaire, à Puy-la-Vaysse, canton d'Ayen.
3. BAR (Joseph-Louis de), propriétaire, à Argentat.
4. BARBÈS (Raymond), négociant, Grand'Place, à Brive.
5. BARBIER de MONTAULT (Mgr), A ~~4~~, prélat de la maison de Sa Sainteté, 37, rue Saint-Denis, à Poitiers.
6. BARDON (Henri), architecte du département, 80, rue de la Barrière, à Tulle.
7. BARDON (Téléphe), notaire, à Allassac.
8. BARTHÉLEMY (Anatole de), *, membre de l'Institut, 9, rue d'Anjou-Saint-Honoré, à Paris.
9. BAUDOT (de), *, architecte, 153, rue de Rennes, à Paris.
10. BEL (l'abbé), curé d'Estivals, par Turenne.
11. BÉON (le comte de), 16, avenue Kléber, à Paris.
12. BÉRONIE, juge de paix, à Brive.
13. BESSOU (l'abbé), chanoine honoraire, supérieur du Collège catholique d'Ussel (Corrèze).
14. BEYNIÉ (Jean-Baptiste), photographe, à Brive.
15. BILLOT (le général), G O *, sénateur de la Corrèze, 28, avenue du Trocadéro, à Paris.
16. BLANC (Antoine), juge de paix, à Ayen.
17. BLANC-CHAMBON, négociant, place Latreille, à Brive.
18. BLANC (Jean), juge de paix, à Mansac, canton de Larche.
19. BLUSSON (Fernand), docteur en droit, procureur de la République, à Tulle.
20. BONNAY (Louis), architecte, à Brive.
21. BONY (le vicomte de), au château de Masfranc, par Ussel (Corrèze).
22. BORIE (Eugène), *, lieutenant-colonel du 95^{me} régiment territorial, à Brive.

23. BORIE (Léopold), *, procureur de la République, à Orléans.
24. BOSREDON (Alexandre de), *, ancien sénateur, au château de la Fauconnie, par Terrasson.
25. BOSREDON (Jean-Baptiste), rue de l'Hôtel-de-Ville, à Brive.
26. BOSREDON (Philippe de), C *, ancien conseiller d'État, 87, rue Richelieu, à Paris.
27. BOSREDON (Zacharie), pharmacien, à Brive.
28. BOUDY (Noël), élève de l'École des Beaux-Arts, 126, rue d'Assas, à Paris.
29. BOURNEIX (l'abbé), curé de Nonards, par Beaulieu.
30. BRANDELY (l'abbé), curé de Sornac (Corrèze).
31. BRETON (l'abbé), chanoine honoraire, supérieur du Petit-Séminaire, à Brive.
32. BREUIL (Victor), liquoriste, à Brive.
33. BROUILHET (Louis), receveur des finances, à Lodève (Hérault).
34. BRUEL (Paul), directeur de la Société Générale, boulevard du Salan, à Brive.
35. BRUGEILLES (Louis), député de la Corrèze et membre du Conseil général, 7, avenue du Trocadéro, à Paris.
36. BRUGÈRE (Ernest), *, ancien maire, à Tulle.
37. BRUNET (Joseph), O *, I P **, ancien sénateur, avocat à la Cour d'appel, 41, rue de Vaugirard, à Paris, et au château de la Bourgeade, par Pierre-Buffière (Haute-Vienne).
38. CABANIS (Paul), banquier, à Objat.
39. CARS (le duc des), 95, rue de l'Université, à Paris.
40. CERCLE de l'Union, à Brive.
41. CHABAU (l'abbé), chanoine honoraire, aumônier de la Visitation, à Aurillac (Cantal).
42. CHABRERIE (Louis), A **, Principal du Collège de Treignac (Corrèze).
43. CHALUP (le vicomte Robert de), au château Darri-caud, par Landiras (Gironde).

44. CHAMAILLARD (Auguste de), propriétaire, à Brive.
45. CHAMBOURDON, I P , ancien Principal du Collège de Brive.
46. CHAMP (Arthur du), ancien magistrat, au château du Verdier, par Ste-Fortunède (Corrèze), et à Moissac (Tarn-et-Garonne).
47. CHAMPEVAL (Jean-Baptiste), avocat, à Figeac.
48. CHANTALAT-DELAURIER (Théodore), à la Bouvie, près de Brive.
49. CHAUVERON (Audoin de), juge d'instruction au Tribunal de 1^{re} instance, à Neufchâtel (Seine-Inférieure).
50. CHEYNIER, inspecteur du service des Postes et des Télégraphes, à Clermont-Ferrand.
51. CHIROUX, vérificateur des poids et mesures, à Ussel (Corrèze).
52. CHOUET (le docteur), *, A , ancien médecin-major, avenue de la Gare, à Brive.
53. CLAPIER (Henri), A , architecte, à Brive.
54. CLÉDAT (Gaston de), à Murat, par Voutezac (Corrèze).
55. CLÉMENT-SIMON, *, ancien procureur-général, au château de Bach, commune de Naves, par Tulle.
56. CLOCHARD, ébéniste, à Brive.
57. CORBIER (Luc de), sous-inspecteur des Domaines, à Saint-Amand (Cher).
58. COSNAC (le comte Jules de), *, membre du Conseil de l'Histoire de France, au château du Pin, par Salon-la-Tour (Corrèze), et 37, rue Vaneau, à Paris.
59. COSNAC (l'abbé Médéric de), vicaire à Saint-Louis-des-Français, chanoine honoraire de Mohilew, à Moscou (Russie).
60. COSNAC (le baron Paul de), au château de Fryac, par Meyssac.
61. COSTA (le baron Gaston de), à Beaulieu.
62. COUBERT, propriétaire, à Objat.
63. COULIÉ, notaire et maire, au Soulier-de-Chasteaux, par Larche.

64. DAVID (Émile), pharmacien, à Objat.
65. DAVOUST (Émile), attaché à la direction du Musée historique, à Saint-Vincent-Orléans.
66. DECOUX-LAGOUTTE (Édouard), A , ancien magistrat, 12, rue Bourdeilles, à Périgueux.
67. DELIERRE (Auguste), artiste peintre, 204, boulevard Saint-Germain, à Paris.
68. DELISLE. O , directeur de la Bibliothèque nationale, rue Richelieu, à Paris.
69. DELOCHE (Maximin), C , I P , membre de l'Institut, 60, avenue de Gravelle, à St-Maurice (Seine).
70. DELPEUCH (l'abbé), A , aumônier au Collège de Brive.
71. DELPY (Pierre), négociant, à Brive.
72. DENOIX (Élie), menuisier, à Brive.
73. DENOIX (Paul), propriétaire, à Larche.
74. DESCHAMPS (Philippe), propriétaire, avenue Charles-Rivet, à Brive.
75. DESNOYERS (l'abbé), vicaire-général à Orléans, président de la Société archéologique et historique de l'Orléanais.
76. DOUHET, artiste peintre, à Veilhac, par Lanobre (Cantal).
77. DOUSSAUD (Robert), avocat, à Lubersac.
78. DUBOUSQUET-LABORDERIE (Louis), A , docteur-médecin, 39, rue de Paris, à Saint-Ouen (Seine).
79. DUCOURTIEUX (Paul), A , libraire-éditeur, 7, rue des Arènes, à Limoges.
80. DULAURENS (l'abbé Jean), curé d'Obazine (Corrèze).
81. DUMAS (André), avocat, à Brive.
82. DUNAIGRE (Yves), A , Préfet d'Oran (Algérie).
83. DUPUY (Joseph), négociant, boulevard des Sœurs, à Brive.
84. DURANTON, I P , inspecteur honoraire d'Académie, avenue Charles-Rivet, à Brive.
85. DUSSOL (Félix), avocat, à Brive.
86. DUTHEILLET de LAMOTHE, à Caramija, par Lubersac.

87. EYSSARTIER, pharmacien, ancien maire, à Uzerche.
88. FAGE (René), avocat, A , 25, boulevard Gambetta, à Limoges.
89. FERRIÈRE (Gilbert), à Chamboulive (Corrèze).
90. FRAYSSE (Antoine), avoué, à Brive.
91. GASTON (Frédéric), ingénieur, directeur de la Compagnie des Ardoisières, à Brive.
92. GILBERT (Antoine), expert géomètre, à Auliac, par Saignes (Cantal).
93. GIRARD (Aimé), directeur des usines de la Cascade, près Bort.
94. GIRODOLLE, docteur-médecin, à Objat (Corrèze).
95. GIROU, curé de Hommes, par Savigné (Indre-et-Loire).
96. GONDINET (François), I P , Principal honoraire du Collège de Brive.
97. GORSSE (Léonard), rédacteur du *Limousin et Quercy*, avocat, à Tulle.
98. GOUYON (Jean), avocat, docteur en droit, à Brive.
99. GOUYON (Marcel), notaire, membre du Conseil général, à Juillac.
100. GREIL (Louis), boulevard Sud, à Cahors (Lot).
101. GROSSOUVRE (de), , ingénieur, à Bourges.
102. GUIBERT (Louis), A , agent principal de la Compagnie d'Assurances générales, 8, rue Sainte-Catherine, à Limoges.
103. GUILLOT (Sylvain), entrepreneur, à Brive.
104. GUILLOT (Jean-Baptiste), propriétaire, à La Geneste, commune de Naves, par Tulle.
105. GYLOUX, docteur en médecine et en chirurgie, 143, rue Fondaudège, à Bordeaux.
106. HERMITE (Louis de l'), à Lampre, par Champagnac-les-Mines (Cantal).
107. HUGUES, archiviste de la Corrèze, à Tulle.
108. IMBEAULT (Jules), à Brive.
109. JOULOT (Alfred), rue Mialet, à Brive, et à Crabanac, canton de Féniers (Creuse).
110. JOUVENEL (le baron Raoul de), O , ancien Préfet,

- au château de Castel-Novel, par Varetz (Corrèze),
ou 15 *bis*, rue Marignan, à Paris.
111. JUIN-DEMONTEIL (Gaston), notaire, à Dampniat, par
Obasine (Corrèze).
112. JULIEN, professeur à la Faculté des sciences de
Clermont-Ferrand.
113. KUHN, A , ingénieur, 89, avenue de Royat, à
Clermont-Ferrand.
114. LABESSE (comte de), au château de Chabrignac, par
Juillac.
115. LABROUSSE (Michel), , A , docteur-médecin, dé-
puté de la Corrèze, membre du Conseil général,
35, avenue Marceau, à Paris.
116. LABRUNIE-LAPRADE (André), à Souillac (Lot).
117. LACARRIÈRE (Henri), 13, rue Auber, à Paris.
118. LACHAPELLE (de), propriétaire, au Mazeau, par
Meyszac.
119. LACHAUD (Édouard), docteur-médecin, à Brive.
120. LACOMBE (Oscar), A , juge suppléant, ancien ar-
chiviste de la Préfecture, à Tulle.
121. LACOSTE (Émile), avocat, conseiller général, à Brive.
122. LACROIX (Camille), A , Principal du Collège de
Châteaudun (Eure-et-Loir).
123. LAFARGE (Aimé), notaire, à Lagraulière, par Seilhac
(Corrèze).
124. LAFARGE (Eugène), peintre décorateur, à Mauriac
(Cantal).
125. LAFERRIÈRE (Armand de JUGE de), propriétaire, à
Gourdon, par Chamboulive (Corrèze).
126. LAFFONT (Georges), docteur-médecin, à la Varenne-
Saint-Hilaire (Seine).
127. LAFFONT (Marc), docteur-médecin, lauréat de la Fa-
culté de médecine de Paris, 245, rue Saint-Honoré,
à Paris.
128. LAFOND de SAINT-MUR (le baron), O , I P , sénat-
teur de la Corrèze, 69, rue Sainte-Anne, à Paris.
129. LAFOND de SAINT-MUR (Léon), , conservateur des

hypothèques en retraite, au château de Chambon,
commune de Laguenne, par Tulle.

130. LAGANE (Élie), pharmacien, à Brive.
131. LAGANE (l'abbé), curé de Bort (Corrèze).
132. LALANDE (M^{me} veuve Norbert), à Brive
133. LALANDE (Philibert), A , receveur des Hospices,
à Brive.
134. LALAUZE (Adolphe), aqua-fortiste, 24, quai de Bé-
thune, à Paris.
135. LAMBERTERIE (Albéric de), directeur du Dépôt de
mendicité, 95, rue Terre-Nègre, à Bordeaux.
136. LAMBERTERIE (le baron Paul de), député du Lot,
18, avenue de l'Alma, à Paris.
137. LAPETITIE (Marcel), pharmacien, à Meyssac.
138. LAROCHE (Paul), imprimeur, 43, rue d'Amiens, à
Arras.
139. LAPORTE (Antoine), agent-voyer, chef de compta-
bilité, à Tulle.
140. LASTEYRIE (le comte Robert de), , I P , profes-
seur d'archéologie à l'École des Chartes. membre
du Conseil général de la Corrèze, 10 bis, rue du
Pré-aux-Clercs, à Paris.
141. LASTEYRIE (de), 10 bis, rue du Pré-aux-Clercs, à Paris.
142. LAVEYX (Alfred), conservateur des hypothèques, à
Murat (Cantal).
143. LAVEYX (Gaston), à Laplène par Meymac (Corrèze).
144. LEBON, négociant, rue de Corrèze, à Brive.
145. LECHERBONNIER (Auguste). sénateur de la Corrèze,
5, rue Littré, à Paris.
146. LEMAS (Élie), , I P , inspecteur d'Académie, 28.
rue de la Chevalerie, à Tours.
147. LÉPINAY (Adolphe de), , ingénieur, 6, passage San-
drié, à Paris.
148. LÉPINAY (Gaston de), au château de Moriolle, par
Larche.
149. LESPINAS (Edmond), avocat, ancien magistrat, rue
Saint-Pierre-ès-Liens, à Périgueux.

150. LEYGONIE, ingénieur hydrographe, 3, rue Neuve-de-l'Évêché, à Limoges.
151. LEYMARIE, pharmacien, à Tulle.
152. LIMOGES (Bibliothèque de la ville de), (Haute-Vienne).
153. LOUBIGNAC (l'abbé), ancien supérieur du Petit-Séminaire, à Brive.
154. LOURADOUR, propriétaire, à Villière, près Obasine (Corrèze).
155. LOURADOUR, ancien instituteur, à Meyssac.
156. MAIGNE de SARAZAC (Jacques de), à Villeneuve-sur-Yonne.
157. MALLIARD (Fernand de), docteur en droit, lauréat de l'Institut, 1, rue Gudin, à Paris-Auteuil.
158. MARBEAU (Eugène), O *, ancien conseiller d'État, 27, rue de Londres, à Paris.
159. MARCHAT (Hector), ingénieur des chemins de fer de l'État, à Brive.
160. MARCHE (l'abbé Adolphe), curé d'Allasac (Corrèze).
161. MARMIER (Gaston), chef de bataillon du génie, vice-président du Conseil général de la Dordogne, 5, rue de Noailles, à Versailles.
162. MARQUESSAC (comte Raoul de), C *, contre-amiral, membre du Conseil d'Amirauté, au château de Cieurac, par Souillac (Lot), et 16, rue Godot-de-Mauroy, à Paris.
163. MARTINE (François), *, ancien maire, ancien Président du Tribunal de commerce de Brive.
164. MAS (Alfred), boulevard des Sœurs, à Brive.
165. MASSÉNAT-DÉROCHE (Octave), avocat à la Cour de cassation, 132, boulevard Saint-Germain, à Paris.
166. MASSÉNAT (Élie), A **, manufacturier, maire de Malemort (Corrèze).
167. MASSÉNAT (Paul), notaire, à Brive.
168. MAYJUROU de LAGORSSE (Eugène), maire de Turenne, avocat, à Brive.
169. MAYNARD (baron Marc de), à Copeyre, par Martel (Lot).

170. MAZA (Henri), *, avoué de 1^{re} instance, 220, rue de Rivoli, à Paris.
171. MAZEAUD (Paul), boulevard du Salan, à Brive.
172. MAZEYRAC, *, membre du Conseil général et maire, à Beaulieu (Corrèze).
173. MÉRIC de BELLEFON (de), ancien magistrat, 26, rue Léon de Malleville, à Montauban.
174. MILLEVOYE (Lucien), ancien substitut du procureur-général, à Saint-Pardoux, par Donzenac.
175. MOLINIER (Émile), *, attaché à la Conservation des Musées nationaux, palais du Louvre, et 53, quai Bourbon, à Paris.
176. MONJAUZE, ancien notaire, faubourg Le Clère, à Brive.
177. MONTAIGNAC (marquis Louis-Raymond de), G O *, contre-amiral, sénateur, ancien ministre de la marine, 52, rue de Grenelle, à Paris, et au château de Montaigu, par Égletons (Corrèze).
178. MOREAU (Frédéric) père, à Fère-en-Tardenois (Aisne).
179. MORELLY, docteur-médecin, à Argentat (Corrèze).
180. MORTILLET (Gabriel de), *, professeur à l'École d'anthropologie, député de Seine-et-Oise, à St-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise).
181. MOURET (Georges), ingénieur des ponts et chaussées, à Périgueux.
182. NAUCHE (Auguste), avoué, 24, rue Mont-Thabor, à Paris.
183. NAUCHE de LEYMARIE (Alfred), propriétaire, à Brive.
184. NIEL (l'abbé), curé de Naves, par Tulle.
185. NINAUD (Victor), négociant, à Saint-Quentin (Aisne).
186. NOAILLES (le comte de), au château de Buzet, par Buzet (Lot-et-Garonne).
187. NOUVION (Baptiste), O *, ancien Préfet, à Vars, par Ohjat.
188. PAILLER (l'abbé), chanoine honoraire, curé-doyen de Beaulieu (Corrèze).
189. PAU (l'abbé Jules), chanoine honoraire de Tulle et

- de Saint-Flour, aumônier des Fabriques de la Cascade, près de Bort (Corrèze).
190. PAUZAT (Henri), naturaliste, 180, rue de Rome, à Marseille.
191. PÉRONNE (Prosper), avocat à la Cour d'appel, 32, rue des Mathurins, à Paris.
192. PERRIER (Edmond), *, I P , professeur-administrateur au Muséum, 28, rue Gay-Lussac, à Paris.
193. PINAUD (François), négociant, à Brive.
194. PONCHET (GASTON), à Collonges, par Meyssac (Corrèze).
195. POULBRIÈRE (l'abbé), inspecteur de la Société française d'archéologie, directeur du Petit-Séminaire de Servièrès (Corrèze).
196. PRIOLEAU (Léonce), docteur-médecin, à Brive.
197. REBIERRE-LABORDE (Alfred), chef de section de la Compagnie d'Orléans, à Périgueux.
198. REBIÈRE (Alphonse), I P , professeur de mathématiques au Lycée Saint-Louis, 62, rue de Vaugirard, à Paris, et maison de Loyac, à Tulle.
199. RIVET (M^{me} Elvire), née de JUGEALS, à Brive.
200. ROCHE (Émile), docteur en droit, avoué, 6, boulevard Beaumarchais, à Paris.
201. ROCHE (Marcelin), *, négociant, maire de Brive.
202. ROCHE (Marcel), imprimeur, conseiller municipal, à Brive.
203. ROCHE (Paul), avoué de 1^{re} instance, 10, rue Sainte-Anne, à Paris.
204. ROFFIGNAC (le comte Octave de), au château de Sourie, par Objat (Corrèze).
205. ROGEMOND, architecte, à Brive.
206. ROQUE (Gustave), banquier, à Brive.
207. ROQUE, docteur-médecin, à Juillac.
208. ROUCHAUD-NEMOURS, percepteur, à Brive.
209. ROUDAUD (René), avoué, à Saint-Yrieix (Hte-Vienne).
210. ROUJOU (Anatole), professeur de sciences, à Chamaillères, près Clermont-Ferrand.

- 211. ROUSSARIE (Paul), 10, place Saint-Julien, à Tulle.
- 212. ROUSSELET (Octave), A , Principal du Collège de Brive.
- 213. RUPIN (Ernest), A , à Brive.
- 214. SAINTE-FORTUNADE (comte Albert de LAVAUR de), au château de Sainte-Fortunade (Corrèze).
- 215. SAINT-BONNET, avocat à Sexcles (Corrèze).
- 216. SAINT-GERMAIN (Louis de), directeur des Domaines, à La Rochelle (Charente-Inférieure).
- 217. SAINT-GERMAIN (Paul de), greffier en chef du Tribunal civil, à Brive.
- 218. SALVANDY (le comte Paul de), A , ancien député, 18, rue Cassette, à Paris.
- 219. SEGOL (Antony), propriétaire, à Beaulieu.
- 220. SEGUIN, propriétaire, au château d'Ayen (Corrèze).
- 221. SELVE de SARRAN (de), , banquier, ancien receveur des Finances, membre du Conseil général de la Corrèze, à La Ganne, près Ussel (Corrèze).
- 222. SIREY (Jean), à Objat (Corrèze).
- 223. SOL-LALANDE (Ernest), notaire, au Pescher, par Beynat.
- 224. SOULINGEAS (Joseph), 3, rue de Cosnac, à Brive.
- 225. SOULHIÉ (Louis), notaire à Vayrac (Lot).
- 226. SOULIÉ (Louis), conducteur des ponts et chaussées, à Argentat (Corrèze).
- 227. SOULLIER (l'abbé Martial), secrétaire-général de l'évêché et chanoine de la cathédrale, à Tulle.
- 228. TALAMON, 64, rue Richelieu, à Paris, et château de Lafarge, par Chamberet (Corrèze).
- 229. TÂNDEAU de MARSAC (l'abbé), chanoine honoraire, 2, place Fournier, à Limoges.
- 230. TANDEAU de MARSAC, notaire, 25, place Dauphine, à Paris.
- 231. THALAMY, maître d'hôtel, 1^{er} adjoint au maire, à Brive.
- 232. TEYSSIER, A , ancien juge de paix, notaire, à Pérols, par Bugeat (Corrèze).
- 233. TEYSSIEU (Léopold de), notaire, à Beaulieu.

- 234. TURENNE d'AYNAC (le marquis de), *, 9, rue Vézelay, à Paris.
- 235. VACHAL (Joseph), ancien député, à Argentat (Corrèze).
- 236. VALAT (Julien), à Souillac (Lot).
- 237. VALETTE (Charles), notaire honoraire, à Chamboulive (Corrèze).
- 238. VALON (Ludovic de), sous-chef de section du chemin de fer d'Orléans, à Lubersac.
- 239. VAYSSIÈRE, A *, archiviste de l'Allier, à Moulins.
- 240. VERLHAC (Pierre), imprimeur, à Brive.
- 241. VERLHAC, docteur-médecin, à Brive.
- 242. VICANT (Ernest), propriétaire, à Enval, près Brive.
- 243. VIGNES (Marc), avenue Charles-Rivet, à Brive.

MEMBRES CORRESPONDANTS

Instituteurs.

- 244. BUGE (Léon), horticulteur et professeur à l'École normale, à Tulle.
- 245. CHAMMARD, instituteur, à Mansac, par Larche (Corrèze).
- 246. COLAS (l'abbé Joseph), rue du Pont, à Maringues (Puy-de-Dôme).
- 247. DELMOND, instituteur, à Beaulieu.
- 248. DUPUY (Pierre), instituteur, à Juillac.
- 249. FOURNIAL, instituteur, à Chamberet.
- 250. GABRIEL (le Frère), directeur de l'École chrétienne, à Brive.
- 251. GEORGES (le Frère), directeur de l'École chrétienne, à Ussel.
- 252. HELVERT (le Frère), sous-directeur de l'École chrétienne, à Limoges.
- 253. HOSPICIUS (le Frère), directeur de l'École chrétienne, à Tulle.
- 254. LAVIALLE (Ernest), instituteur, à Saint-Solve, par Vignols (Corrèze).

255. NOËL (le Frère), directeur du pensionnat St-Joseph,
à Meyssac.
256. POUILLANGE, instituteur, à Pompadour.
257. PRAT, directeur de l'École communale de dessin, à
Brive.
258. SOULIÉ, directeur de l'École communale de dessin,
à Tulle.

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

Échange de Bulletins.

1. Société nationale des Antiquaires de France. à Paris.
2. Société française d'archéologie (*Bulletin Monumental*),
directeur : le comte de Marsy, à Compiègne (Oise).
3. Société nationale d'agriculture de France, 18, rue de
Bellechasse, à Paris.
4. Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres,
à Toulouse.
5. Société d'histoire naturelle, 28, rue Saint-Rome, à
Toulouse.
6. Société des Antiquaires de l'Ouest, à Poitiers.
7. Société archéologique et historique du Limousin, à
Limoges.
8. Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze, à
Tulle.
9. Société historique et archéologique du Périgord, à
Périgueux.
10. Société des sciences naturelles et archéologiques de
la Creuse, à Guéret.
11. Société de Borda, à Dax (Landes).
12. Société archéologique du Tarn-et-Garonne, à Mon-
tauban.
13. Société archéologique d'Eure-et-Loir, à Chartres.
14. Société Dunoise, à Châteaudun.
15. Société archéologique de Bordeaux, bibliothécaire :
17, rue Rode.

16. Académie d'Hippône, à Bone (Algérie).
17. Société botanique et horticole de Provence, place Saint-Michel, 12, à Marseille.
18. Société des lettres, sciences et arts, à Nice.
19. Société des études littéraires, scientifiques et artistiques du département du Lot, à Cahors.
20. Société d'agriculture, sciences et arts de Vesoul (Hte-Saône).
21. Société des Antiquaires de Picardie, à Amiens.
22. Société florimontane d'Annecy.
23. Société archéologique et historique de l'Orléanais, à Orléans.
24. Société archéologique de Nantes et de la Loire-Inférieure, à Nantes.
25. Société archéologique du Maine, au Mans.
26. Société archéologique et historique de la Charente, à Angoulême.
27. Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Eure, à Évreux.
28. Commission des Antiquités de la Côte-d'Or, à Dijon.
29. Société des Antiquaires du Centre, à Bourges.
30. Académie des sciences, belles-lettres et arts de Clermont-Ferrand.
31. Académie des sciences, lettres et arts d'Arras.
32. Commission des Antiquités départementales du Pas-de-Calais, à Arras.
33. Société archéologique d'Alais (Gard).
34. Société des sciences naturelles de la Charente-Inférieure, à La Rochelle.
35. Société de géographie de l'Est, 1 bis, rue de la Prairie, à Nancy.
36. Société littéraire, historique et archéologique de Lyon (M. Vachez, bibliothécaire, 24, rue de la Charité, à Lyon).
37. Société archéologique du Midi de la France, 7, place Saint-Sernin, à Toulouse.

- 38. Société agricole et scientifique de la Haute-Loire, au Puy-en-Velay (secrétaire-général : M. Lascombe).
 - 39. Société des Antiquaires de Londres, Burlington house, Piccadilly. W. London (Angleterre)
-

REVUES (échanges).

- 40. *Bulletin d'Histoire ecclésiastique et d'Archéologie religieuse* (M. l'abbé Ulysse Chevalier, directeur, à Romans (Drôme)).
 - 41. *Revue de Géographie* (M. Delagrave, 15. rue Soufflot, à Paris).
 - 42. *Feuille des jeunes Naturalistes*, par M. A. Dollfus, 35, rue Pierre-Charron, à Paris.
 - 43. *Le Feu-Follet*, à Tulle.
 - 44. *Annales du Musée Guimet* (direction : 30, avenue du Trocadéro, à Paris).
 - 45. *L'Auvergne illustrée* (M. Ambroise Tardieu, directeur, à Herment (Puy-de-Dôme)).
 - 46. *Le Gay-Lussac*, revue des sciences et de leurs applications, 23, avenue Foucaud, à Limoges.
 - 47. *Bibliothèque des Bollandistes* (directeur : M. Van Ortroij), 14, rue des Ursulines, à Bruxelles (Belgique).
-

ARCHIVES HISTORIQUES

DE

LA CORRÈZE

(ANCIEN BAS-LIMOUSIN)

Recueil de documents inédits depuis les origines
jusqu'à la fin du XVIII^e siècle

Le département de la Corrèze est entré un peu tard dans le courant qui pousse les provinces à reconstituer leur histoire d'après les titres originaux. Depuis une dizaine d'années seulement, grâce sans doute à l'impulsion donnée par les deux Sociétés savantes créées à Tulle et à Brive, le mouvement s'est dessiné avec vigueur. Des études estimables ont été mises au jour, d'intéressants documents ont été publiés, mais la moisson est encore peu abondante relativement à celle de la plupart des autres régions. Le champ de notre histoire locale est à peine défriché. Ce n'est pas dans les annales générales de la France qu'il est possible de s'éclairer sur la participation, si modeste soit-elle, du Bas-Limousin, aux événements de divers ordres qui ont fait la patrie moderne, son unité, sa grandeur, son caractère. Ce coin de terre y est à peine nommé. Le

rôle qu'il a joué dans cette genèse est si effacé qu'on pourrait croire qu'il n'a pas été touché même par les plus grandes crises nationales, les luttes du Nord contre le Midi, la rivalité avec l'Angleterre, les guerres de religion, les désordres de la Fronde, la tempête révolutionnaire. Nos propres annalistes ne nous instruisent pas d'une manière beaucoup plus satisfaisante.

Le Limousin qui a produit plusieurs bénédictins éminents : les Rivet, les Colomb, les Col, n'a pas eu la bonne fortune d'attacher l'un d'entre eux à la construction de son histoire, alors que les matériaux en étaient encore faciles à rassembler. Le bon Père carme Bonaventure de Saint-Amable s'est essayé à cette tâche au-dessus de ses forces et ne nous a laissé qu'un indigeste fatras dans lequel le Bas-Limousin ne tient d'ailleurs qu'une très petite place. Bertrand de Latour et Étienne Baluze se sont cantonnés dans l'histoire de Tulle et n'ont traité que des origines religieuses de cette cité, mentionnant à peine quelques événements étrangers à cet objet. A vrai dire, le Bas-Limousin n'a eu jusqu'à présent qu'un seul historien, M. Marvaud. Son œuvre n'est pas dénuée de mérite, elle dénote une grande puissance d'assimilation chez un homme qui n'a fait qu'une courte résidence dans ce pays, et a réussi si rapidement à dresser un corps d'histoire en deux volumes d'une lecture agréable. Mais une telle hâte

excluait les patientes recherches, la longue exploration des sources originales et ne pouvait produire qu'une compilation plus brillante que solide. Quant à Leymonerie et à Delmas de la Rebière, leurs ouvrages sur les villes de Brive et d'Ussel ne nous offrent que des fragments incomplets, sans suite et sans vues d'ensemble. L'Histoire de Tulle et de ses environs, du regretté François Bonnélye, était pleine de promesses mais est restée à l'état d'ébauche. Nous n'avons ensuite que des études monographiques dont quelques-unes très remarquables, mais renfermées dans leur spécialité.

C'est donc à juste titre qu'on répète que l'histoire du Bas-Limousin est encore à faire. Rien n'est plus vrai, mais il faut ajouter qu'elle ne saurait, quant à présent, être faite d'une manière sérieuse et définitive. Les matériaux ne sont pas prêts pour cet édifice, les instruments de travail font défaut, les documents sont d'une insuffisance absolue.

Pour ne parler que d'une des périodes de cette histoire : l'Anglais a insisté trois siècles durant sur notre sol (1152-1453); que savons-nous de cette lourde domination qui a pressuré toutes les villes, ruiné tous les châteaux du Bas-Limousin, influé sur les mœurs et le caractère de notre race, ainsi que l'a remarqué Michelet? En dehors de quelques pages de Froissart et de Cabaret d'Oronville, nous n'avons aucune notion, pour ainsi dire, des luttes, des souffrances, des excès dont le vague

souvenir est resté dans la mémoire du peuple et s'est traduit dans le proverbe : « meschant coum' un Anglès ».

Nous disons que les documents font défaut. Il faut entendre qu'ils n'ont pas été mis à la disposition des travailleurs et restent ensevelis dans les collections publiques et privées. Malgré l'aveugle fanatisme qui a causé la destruction à jamais regrettable des archives ecclésiastiques et seigneuriales, et, chose plus inexplicable, de la plupart des archives municipales, il existe encore, grâce à Dieu, une énorme quantité d'informations sur la physionomie des temps disparus. Une sage prévoyance a pu sauver, en substance, les monuments les plus précieux. Les collections des Baluze, des Moreau, des Doat, des Gaignières, des Estiennot, etc., conservées dans les grands dépôts de la capitale, recèlent, en ce qui nous concerne, une mine de renseignements dont la richesse n'est pas près d'être tarie. Les Archives Nationales, les Archives des départements, spécialement celles de la Gironde et des Basses-Pyrénées (sans parler de la Corrèze et de la Haute-Vienne), contiennent aussi une foule d'importants témoignages sur notre passé.

Depuis de longues années, au hasard de nos loisirs, nous avons réuni bon nombre de ces documents. Sur les gracieuses instances de la « Société historique et archéologique » de Brive, nous présentons notre cueillette aux curieux de notre histoire provinciale. De distingués

compatriotes, qui ont droit à la reconnaissance des érudits, ont déjà entrepris des publications du même genre sur un champ plus large que celui que nous choisissons. Nous associons nos efforts aux leurs en nous limitant au Bas-Limousin, qui depuis cinq siècles au moins a eu une existence propre et pouvant être étudiée à part. Notre recueil vient se placer dans le rang à côté de ses aînés. Nous sommes de ceux qui estiment qu'en fait de documents originaux, s'ils sont choisis avec discernement, l'abondance ne saurait être nuisible. Nunquam satis.

Nous voudrions faire pour le Bas-Limousin un petit Trésor des chartes, nous attachant surtout à mettre au jour les actes officiels qui rattachaient la province au pouvoir central dans l'ordre civil ou ecclésiastique, bulles des Papes, diplômes royaux, actes des divers détenteurs de l'autorité religieuse ou séculière, sans dédaigner cependant, pour ne pas être trop arides, les renseignements relatifs à la vie sociale, aux mœurs et même au développement littéraire. Nous poserions ainsi quelques jalons sûrs depuis le moment où les titres contemporains deviennent suffisamment nombreux, c'est-à-dire le XII^e siècle, jusqu'à la fin du XVIII^e, y compris la Révolution dont les bienfaits et les crimes peuvent entrer désormais dans l'impartiale histoire.

Nous ne publierons que des pièces inédites; du moins à notre connaissance. S'il nous arri-

vait de faire une exception à cette règle, c'est qu'il s'agirait de quelque acte fondamental étroitement lié à d'autres actes inédits et nécessaire à leur intelligence.

L'ordre chronologique eut été sans doute le plus simple pour cette publication, mais il ne cadrerait pas avec les convenances d'un recueil périodique obligé de mesurer l'espace à ses collaborateurs. En outre, il n'eut pas permis de réunir les pièces relatives à la même matière. Une table raisonnée viendra plus tard faciliter les recherches.

Notre but sera rempli si nous fournissons au groupe vaillant et déjà nombreux des pionniers de l'histoire du Bas-Limousin quelques solides indications les aidant à fixer les dates, à préciser les faits, à identifier les personnages. Certaines erreurs déparent de la façon la plus regrettable d'excellents travaux dont la réelle valeur se trouve obscurcie par quelques taches choquantes. Ces erreurs ne sont que trop faciles lorsqu'à défaut de textes originaux on accorde confiance à des informations de seconde main qu'il est impossible de vérifier. Dans le grand drame de l'histoire nationale les détails se perdent, ils ont tout leur relief dans l'histoire provinciale. L'exactitude est essentielle dans l'analyse pour assurer les conclusions de la synthèse, et l'histoire locale serait sans haute portée si elle n'avait l'histoire nationale pour principe et pour fin.



L'Inventaire de l'archevêché de Bourges, sous le règne de Louis le Jeune, mentionne un certain nombre de livres appartenant à l'église. Ces livres sont décrits avec soin, et leur contenu est noté. On y trouve des livres de liturgie, des livres de morale, des livres de science, et des livres de poésie. Les livres de liturgie sont les plus nombreux, et ils sont décrits avec le plus de détail. On y trouve des livres de l'Evangile, des livres des Epîtres, des livres des Actes, des livres des Psaumes, des livres des Cantiques, des livres des Prophètes, et des livres des Ecritures saintes. Les livres de morale sont aussi nombreux, et ils sont décrits avec soin. On y trouve des livres de la Bible, des livres des Pères de l'Eglise, des livres des Docteurs de l'Eglise, et des livres des Saints. Les livres de science sont moins nombreux, mais ils sont décrits avec soin. On y trouve des livres de philosophie, des livres de médecine, des livres de droit, et des livres de science naturelle. Les livres de poésie sont les moins nombreux, mais ils sont décrits avec soin. On y trouve des livres de poésie sacrée, des livres de poésie profane, et des livres de poésie épique.

Diploma *Public* *Lib.* *Farmington*

I (°)

VIDIMUS DRESSÉ LE 16 NOVEMBRE 1359, PAR LE LIEUTENANT DE LA SÉNÉCHAUSSEE DE PÉRIGORD, DES LETTRES-PATENTES DE PHILIPPE-AUGUSTE DU MOIS DE MAI 1212, DE LOUIS IX DU MOIS D'OCTOBRE 1228 (REPRODUISANT CELLES DE LOUIS VIII DU MOIS DE SEPTEMBRE 1225), ET DE PHILIPPE VI DE VALOIS DU MOIS D'AOUT 1348, PLAÇANT LA VILLE DE BRIVE SOUS LA PROTECTION ROYALE OU CONFIRMANT SES COUTUMES ET PRIVILÈGES.

RAYMUNDUS DE MARCILHACO, domini nostri Francie regis clericus, licenciatus in legibus, judex major senescalie Petragoricensis et locumtenens nobilis et potentis viri domini senescali dicte senescalie pro dicto domino nostro rege, universis presentes litteras inspecturis salutem. Litteras patentes clare memorie illustrissimorum principum dominorum Philippi et alterius Philippi et Ludovici quondam regum Francie, non cancellatas, non viciatas nec in aliqua sui parte abolitas sed omni

(°) Les notes, à raison du développement qu'elles peuvent avoir, sont placées après le texte de chaque pièce.

vicio et suspicione carentes et magnis sigillis sigillatas impendentibus, nos vidisse, legisse, tenuisse et diligenter inspexisse noveritis formas que sequuntur seriatim continentes :

PHILIPPUS, Dei gratia Francorum Rex. Universis ad quos littere presentes pervenerint, salutem. Noveritis quod nos volumus quod villa et homines de Briva sint in manu nostra sicut alie ville de regno nostro postquam nobis vel mandato nostro nostram fecerint fidelitatem neque villam de Briva de manu nostra amovebimus. Actum apud Pontem-Archie anno domini millesimo CC° XII°, mense marcio.

PHILIPPUS Dei gratia Francorum Rex. Notum facimus universis tam presentibus quam futuris nos inclite recordationis Philippi quondam Francorum regis predecessoris nostri infrascriptas vidisse litteras formam que sequitur continentes :

PHILIPPUS Dei gratia Francorum Rex. Universis ad quos littere presentes pervenerint, salutem. Noveritis quod nos volumus quod villa et homines de Briva sint in manu nostra sicut alie ville de regno nostro postquam nobis vel mandato nostro nostram fecerint fidelitatem neque villam de Briva de manu nostra amovebimus. Actum apud Pontem-Archie anno domini millesimo CC° XII°, mense marcio.

Nos autem omnia et singula premissa in dictis litteris contenta, prout superius scripta sunt, rata habemus, et grata ea volumus, laudamus, ratificamus, aprobamus et auctoritate nostra regia te-

nere promittimus de certa fiducia et speciali gratia confirmamus, que ut robur stabilitatis perpetue obtineant in futurum nostrum magnum presentibus litteris apponi fecimus sigillum, nostro tamen in aliis et alieno in omnibus jure salvo. Actum et datum Vincenis anno domini millesimo CCC° quadragesimo octavo mensis augusti. Per dictum regem : Rougemont.

LUDOVICUS Dei gratia Francorum Rex. Noverint universi presentes pariter et futuri, quod nos litteras carissimi quondam domini et genitoris nostri clare memorie regis Ludovici vidimus in hec verba :

LUDOVICUS Dei gratia Francorum Rex. Noverint universi presentes litteras inspecturi quod nos dilectis et fidelibus nostris consulibus et universitati burgencium de Briva concedimus consuetudines et libertates quas habuerunt et tenuerunt tempore Henrici et Richardi quondam regum Anglie et eos cepimus in protectionem nostram et conductu nostro cum rebus suis, sicut alios burgenses curie nostre, ut salvo possint ire et reddere per totum posse nostrum reddendo suas ceteras consuetudines. Actum apud Sanctum-Germanum in Laia anno domini millesimo CC° XX° quinto, mense septembris.

Nos igitur preffati genitoris nostri vestigiis inherentes, dictis burgensibus nostris atque consulibus libertates et consuetudines et conductum et protectionem eorum et rerum suarum concedimus et eo modo penitus quo superius sunt expressa. Actum Parisius anno domini millesimo CC° XXVIII°, mense octobris.

In quarum visionis, lexionis et inspexionis fidem et testimonium, sigillum regium dicte senescalie presentibus litteris duximus apponendum. Actum et datum Brive die XVI^a mensis novembris, anno domini millesimo CCC^o quinquagesimo nono.

Stephanus Rudi clericus. Facta est collatio cum originali (1).

(*Archives du château de Bach. Original parchemin.*)

(1) Nous ne pouvions mieux inaugurer ce recueil que par la publication de cette précieuse pièce de nos archives (*Voir le fac-simile.*) Ce sont les lettres de noblesse de la ville de Brive. Philippe-Auguste, d'abord, en 1212, déclare que les hommes et la ville de Brive seront placés sous sa main après qu'ils lui auront prêté le serment de fidélité, et qu'il ne les mettra jamais hors de sa main. — Cet acte d'une haute importance^(*) se réfère à la longue rivalité de la France et de l'Angleterre dans le duché d'Aquitaine, et en particulier dans le Limousin. C'est le témoignage de la volonté des habitants de Brive de rester sujets du roi de France, et de l'intention du roi de ne pas se dessaisir de cette ville. Malheureusement, cet accord synallagmatique ne put, comme on sait, être toujours tenu, ni d'une part ni de l'autre. Par le traité signé à Bordeaux le 7 avril 1243 (Rymer, *Fœdera, Conventiones*, etc., t. I, p. 251), et par le traité d'Amiens de 1259, saint Louis crut devoir abandonner au roi d'Angleterre sa terre et tout ce qu'il avait dans les diocèses de Cahors, Limoges et Périgueux, excepté ce qu'il ne pouvait mettre hors sa main. Cette vague réserve donna lieu à de nombreux conflits dont on trouve les traces dans l'histoire générale et plus spécialement au registre des *Olim*. (Collec-

(*) Il a été omis dans le *Catalogue des actes de Philippe-Auguste*, publié par M. Léopold Delisle. Paris, 1856.

tion des documents historiques publiés par l'État. — *Les Olim*, arrêts de 1260, 1281, 1286, etc.) — Louis VIII, dans ses lettres de 1225, ne vise pas la même question que son père, mais maintient les habitants de Brive dans les franchises et libertés dont ils ont joui sous les rois d'Angleterre Henri et Richard, et les retient sous sa protection. Saint Louis, en 1228, confirme ces privilèges. Ces concessions donnèrent lieu aussi à des difficultés. Les rois de France prétendaient, en conséquence, avoir le droit de recevoir le serment de fidélité des consuls de Brive et de l'universalité des habitants. Les seigneurs de Brive et l'évêque de Limoges soutenaient que le serment n'était dû que par les consuls et non par les particuliers. (*Olim*, 1265, 1267.) Ces litiges amenaient des troubles fréquents. En 1257, il y eut à Brive une émotion populaire assez grave à l'occasion de la constitution des corporations. Diverses maisons furent dévastées, des violences furent exercées contre les femmes. Le parlement du roi dut intervenir. (*Olim* 1257, enquête XIX.) — Enfin, en 1348, Philippe VI confirme les lettres de Philippe-Auguste et replace la ville de Brive sous la main du roi.

Nous ne saurions, ici, que signaler très sommairement quelques-uns des faits qui se rapportent à notre document dans l'histoire de la ville de Brive, si intéressante au temps de la domination anglaise et si imparfaitement connue.

II

TRAITÉ DE PAIX ENTRE HUGUES DE LUSIGNAN, COMTE DE LA MARCHE ET D'ANGOULÊME, ET GUI, VICOMTE DE LIMOGES. — 31 JANVIER 1228.

HUGO DE LEZINIACO, comes Marchie et Engolisme. Guido, vicecomes Lemovicensis. Universis has lit-

teras inspecturis in domino salutem. Noverint universi quod cum inter nos, per venerabiles patres Simonem Bituricensem archiepiscopum et Guidonem Lemovicensem episcopum, composuissemus de guerra quam ad invicem habebamus, nos ad mandatum ipsorum et requisitionem, promisimus servaturos, scilicet prestiti juramenti, treugam inter nos olim inhitam per bone memorie B. quondam Lemovicensem episcopum defunctum, de non capiendis bobus aratoriis, hominibus et agri culturam manentibus et per stratas publicas euntibus et merces deferentibus et aratres. Insuper promittentes quod ab incendiis faciendis nobis de cetero caveremus, et juramentum quod propter hoc in manu dicti episcopi defuncti fecimus servaremus. Datum II Kal. februarii anno domini millesimo CC° XX° octavo (1).

(*Archives des Basses-Pyrénées E. 610. Original.*)

(1) Bonaventure de Saint-Amable, ni l'*Art de vérifier les dates*, ne parlent de la guerre qui fut terminée par ce traité; mais la chronique de Bernard Itier nous apprend qu'en l'année précédente, le vicomte Gui V se retirant de Nontron avec une paysan de Ségur nommé W. Faber fut fait prisonnier par W. de Montmoreu et Pierre Raimond, chevaliers. Il racheta sa liberté moyennant 40,000 sols et celle de Faber moyennant 20,000 sols (*Chroniques de Saint-Martial de Limoges*, publiées par M. Duplès-Agier. Paris 1874, p. 120). Gui V, vicomte de Limoges, mourut en 1230 dans l'année qui suivit le traité, lequel est daté suivant le vieux style. Hugues X de Lusignan, époux d'Isabelle, veuve du roi d'Angleterre, fut comte de la Marche de 1208 à 1249. Les prélats cités dans l'acte sont : Simon de

Sully, archevêque de Bourges, 1218-1232, Bernard de Savène, évêque de Limoges, 1219-1226, et Gui de Comborn de Cluzel qui lui succéda, 1226-1235. La vicomté de Limoges, par les châtelainies de Ségur et d'Ayen, s'étendait jusqu'aux portes de Brive. Elle embrassait, en Périgord, les châtelainies de Thiviers, Nontron, etc. C'est sur ce territoire qu'avait eu lieu la guerre.

III

FRANCHISES ACCORDÉES AUX HABITANTS DE ROC-AMADOUR PAR LES ABBÉS DE TULLE. — 1186, 1223, 1241, 1276, 1286.

IN NOMINE DOMINI NOSTRI JESU CHRISTI. Cogno-
guda causa sia a tots aquetz que so ne que seran
que Mosenhor l'abas de Tuela, B. de Ventedorn,
donet et autreyct als pros homes de Rocamador
que el e sos bailes e sos autres comandamens no
prezes homes que fos estatgas de Rocamador ni
lhui ni sas causas si prumieramen jutgamen no
em estat fags que degues esser pres et o las soas
causas; e establí que se nulhs hom devia son
aver a autre e no lo volia pagar ne sen clamaria
al senhor o al baile, quel senhor ol baile lo razo-
nes prumeiramen ses messio daquet ques clama-
ria, e se pel razonemen no adobaria (?) que daqui
aenan lo clam fos receubutz, et sel que seria ven-
cutz pagues las messios que la cort requerria e
aquelas que lautra partida nauria fachas seguen lo
plag; e vole et autreyet lo senhor que de tot plag

que fos deffenitz en sa cort leials et rasonables messios en fosso levadas; et autreyet aissi que lotz jutgamens que seria fags en sa cort fos segutz si aquel contra cui lo jutgamen seria fags non avia apelat dins x jorns rasonablemen; e vole atressi que si pro home aurie logatz lors homes per lor vinhas fazendas que hom nols lor en gites en sia la obra fos facha. Sals (?) aitaun que quan lo senhor volrea sas vinhas fazendar lo baile ol servens del senhor agues sos homes retegutz al dicmengue oenans que lo pro home los aguessia mes en lor obra. Aquest dos et aquest autreis fo fags el prumier an quel Rey Loïs fo coronat a Rei, anno verbi incarnati M° CC° XX° III°, III kal. septembris, a Rocamador en la sala nova de Mosenhor labat, de sobre la cisterna. Testimoni G. la Roca, lo camarier de Tuela, En P. Rotbert, R. de Cosso, En B. de Chanac, En W. de Malmon, canorgues de Lemotgas, En P. La Vaishera, e maestre W. et maestre S. de Maurensanas, En Martial Avale, En G. de Castel Nuou, En G. La Valada, En Hugo Bru, En G. de Crueisha, En Hugo de Orlhac, En S. Faure, W. Bazublier, B.-G. Vila, W. Dauresi, G. La Bailia, S. Duzerca, Ponso Dauresi, Grimal de Marcilhac e so bot Donadiu, e G. de Chaonac e motz dautres, et per mai de fermetat Mosenhor labat fetz sagelar aquestas letras ab son sagel.

AQUESTAS costumas e aquey establiment, aishi cum los avem diges de sobre, foro legit et confirmat per Mosenhor labat P. de Vart e el tec los tan per bos et amet tan la vila et sos homes que

vole enaishi fos tengut per tot tems, et per maior fermetat fetz ensagelar aquestas letras ab son sagel, veens et auvens e quen so leial testimoni : G. Lagarda, morgues de Tuela, En P. de Grefulha, En Gausbert del Mas, En G. de Payrac, prior de Thuino, En Martial Avals, R. Esciva, En Forlan, En Donadiieu de Marcilhac, En W. de Coderc, En Ponso Dauresi, En G. de Ferols, En G. Avale, En G. Balena, En P. Daurezi, En R. Daurezi, anno verbi incarnati M° CC° XL° I° el mes de fevrier.

AQUESTAS coustumas e aquey establiment, aishi cum los avem digs de sobre, foro legit e coffermat per Mosenhor labat P. Coral e el tec los tan per bos et amet tan la vila e sos homes que vole que en aishi fos tengut per tot tems, e per maior fermetat fetz ensagelar aquestas letras ab son sagel, veens et auvens e quen so leial testimoni : Hugo Perbos de Tuela, W. Rothbertus, sagrestat, R. Perbos de Vayrac, C. Mauris, prior d'Autoyre, maestre P. de cart, prior de Vogeiro, W. Daurezis, W. Noeilhos, Aymar de Orlhac, borzes de Rocamador, Johannes de Monuthe, clergues, anno Incarnationis domini M° CC° LXX° sexto.

AQUESTAS coustumas e aquey establiment, aishi cum los avem digs de sobre, foro legit es coffermat per Mosenhor labat R. de Terrasso e el tec lor tan per bos e amet tan la vila e sos home que vole que en aishi fos tegut per tot tems, et per maior fermetat fetz ensagelar aquestas letras ab son sagel, veens e auvens e quen so leial testimoni : Hugo Folquiers, priors de S. Pardolf, P. de Lhur,

morgues de Tuela, Felip de Vaor, morgues de Tuela, maestros B. de Gramat, clerics, W. Daurezis, bailes en aquel tems de Roc Amador, Huis Aymetrics, jaunes de majes, Helias Daurezis, P. Bos hostes, maestre P. del Chayro clerics, Haymars Giurbertz, R. Marcial, Bartolimeus de Pelaviu. P. de Salhac, R. Giurbertz, B. da Orlhac, Donadieus Palanes, G. Faure, Joh. de S. rector de la glieia de Varets, P. de Gercoleits, clergues, anno ab incarnatione domini millesimo ducentesimo octuagesimo sexto.

(En tête de ces actes, le copiste a inscrit la cote suivante : « Copie du second acte conservé dans un vidimus fait devant l'official de Caors l'an 1286, le lundy après la feste de la Saint-Barthélemy. — Trouvé dans le rebut des Archives de l'évesché de Tulle. »)

« Extrait du premier acte contenu dans le dit vidimus : »

IN NOMINE patris, filii et spiritus sancti. Amen. Sia conoguda causa a totz aquels que so ne que seran quEn G. Descoralha abat de Tuela et meech senhor e garda de la glieia de ma dompna sancta Maria de Rocamador etc..... mas solamen per lo cas que leialmen e es establitz. M° C° LXXX° VI° anno ab incarnatione domini, renhan lo Rey Felip de Fransa.

« Il est dit ensuite que l'abbé B. de Ventedorn approuva ces coutumes l'an de l'Incarnation M. CC. XIII. Les autres dattes sont les mêmes que dans le second acte.

« *Le troisième acte est de B. de Ventadour, datté de M° CC° XIII° et approuvé par les mêmes abbés subséquents qui sont nommés dans le second acte. Les dattes de ces approbations sont aussi les mêmes (1).* »

(Envoyé à Baluze par lettre du s^r Jarrige du 17 août 1713.)

(*Bibliothèque Nationale, fonds Baluze, tome 250, f. 187.*)

(1) Nous n'avons, de ce curieux document, qu'une copie relativement moderne envoyée en 1713 à Baluze et qui ne semble pas correcte. Quelques passages de cette copie ne présentent pas toute la clarté désirable. Il est également fort regrettable que le premier acte, daté de 1186, n'ait pas été transcrit en entier. Malgré ces *desiderata*, la pièce est importante parce qu'elle éclaire la question si longtemps controversée des droits des abbés de Tulle sur Rocamadour. Le chanoine Caillau (*Histoire de N.-D. de Rocamadour*, Paris, 1837) n'a pas connu ce document, qu'il faut rapprocher de la charte octroyée aux habitants de Rocamadour par Philippe-le-Bel en 1303. A raison du caractère archaïque de ce texte roman, nous donnons la traduction littérale de l'acte émané de l'abbé Bernard de Ventadour, auquel l'église de Rocamadour et son territoire venaient d'être rendus par décision du pape Innocent III en 1212. (Chronique de Bernard Itier, et Baluze, *Historia Tutel.*, p. 134.) Les autres actes postérieurs ne sont que des confirmations de celui-là.

« Au nom de Notre Seigneur Jesus Christ. Soit chose connue à tous qui sont ou qui seront que Mgr l'abbé de Tulle B. de Ventadour donna et octroya aux prud'hommes de Rocamadour que lui ses bailes et ses autres officiers ne pourront se saisir d'aucun homme habitant (*estatgan*) de Rocamadour ni de lui ni de ses biens, sans qu'il y ait eu d'abord jugement ordonnant que lui ou ses

biens doivent être saisis; il est établi que si un homme devait son avoir à un autre et ne le voulait payer il (le créancier) porterait sa réclamation devant le seigneur ou le baile, lequel seigneur ou baile raisonnerait le débiteur sans frais (*messio*) de la part du réclamant et si par le raisonnement un arrangement n'intervenait pas, que dès lors la réclamation soit admise et que celui qui sera vaincu paye les frais que la cour requerra et ceux que l'autre partie aura faits au cours du plaid. Et voulut et octroya le seigneur que de tout plaid réglé en sa cour loyaux et raisonnables frais fussent levés. Et octroya aussi que tout jugement prononcé en sa cour fût exécuté si celui contre lequel il serait rendu n'avait appelé raisonnablement dans dix jours. Et voulut et octroya aussi que si prud'hommes ont loué leurs hommes pour faire leurs vignes, aucun homme ne les leur enlève avant que le travail soit terminé. (Et soit) ainsi que lorsque le seigneur voudra faire ses vignes, le baile ou le sergent du seigneur ait ses hommes retenus le dimanche avant que les prud'hommes ne les aient mis à leur travail. Ce don et octroi fut fait la première année du couronnement du roi Louis, l'an de l'Incarnation 1223, le 3 des Calendes de septembre, à Rocamadour, en la salle neuve de Mgr l'abbé, sur la citerne. Témoins : G. La Roche, le chambrier de Tulle, etc. »

Les quelques mots du document qui ont disparu du patois bas-limousin actuel, tels que *en*, seigneur, *morgues*, moine, *bot*, neveu, etc., figurent dans tous les glossaires de l'ancienne langue d'oc. Les mots « jaunes de majes, » de l'acte de R. de Terrasson, ont été mal lus et ne sont pas compréhensibles.

Pour l'identité des abbés de Tulle, voir l'*Historia Tutelensis* de Baluze.

IV

LETTRES DE PHILIPPE-LE-BEL PORTANT ABSOLUTION DES CRIMES ET EXCÈS COMMIS PAR GUICHARD DE COMBORN. — 2 JUILLET 1313.

PHILIPPUS Dei gratia Francorum Rex. Notum facimus universis tam presentibus quam futuris quod cum Guichardus de Comborn, miles, pro pluribus injuriis, violentiis, oppressionibus, incendiis, mulierum raptibus, homicidiis et pluribus aliis criminibus et excessibus, per Johannem de Ferrariis, militem, quondam senescallum Vasconiae [querelaretur]; dictus Guichardus et ejus complices factis ut dicitur, per dilectum et fidelem magistrum Yvonem de Laudunaco, clericum nostrum, quondam virtute cujusdam commissionis sibi et ejus collegis sub certa forma per nos facte, primo citatus, secundo et tertio et quarto ex habundanti, et quia non comparuit, positus in defectu ad instantiam dilecti et fidelis Amaneui de Lebreto, militis nostri et procuratoris nostri senescallie Petragoricensis, a regno nostro bannitus fuerit et condemnatus ad mortem, et per eundem commissarium pronuntiatum etiam fuerit omnia bona dicti militis nostris debere rationibus applicari, nec non et pro eo quod per senescallum Petragoricensem vel ejus locumtenentem arrestatus, prisionem fregerit, ut dicit senescallus predictus, per eundem senescallum in mille marchis argenti nobis reddendis fuerit condemnatus; nos ad preces, instantiam et obtentu charissimi filii E. Regis

Anglie, Ducis Aquitanie, fidelis nostri, et charissime nate nostre Isabellis consortis sue, predicta facta et omnem pœnam corporalem, quantum ad nos et quemcumque alium pertinet omnino, nec non dictas mille marchas argenti et omnem pœnam, mulctam et emendam pecuniariam et offensam quamcumque, quantum ad nos spectat, eidem Guichardo remittimus penitus et quittamus et ipsum restituimus ad patriam et ad famam, omnem notam infamie, si quam occurrerit ob præmissa, penitus abolentes et bona sua prædicta omnia sibi reddi volumus et deliberari ad plenum, salvo tamen dicto Amaneuo et omnibus aliis quorum intererit jure suo, quoad interest suum dampnum et expensas et emendas et mulctas pecuniarias et civiles quod sibi potest competere ratione excessuum prædictorum. Quod ut firmum et perpetuo perseveret nostrum presentibus litteris fecimus apponi sigillum. Actum Pissiaci anno Domini M° CCC° XIII°, mense Julii die secunda (1).

(Archives Nationales, Trésor des chartes. Registre de Philippe-le-Bel, 49, acte 83. — Copie de Baluze. Bibl. Nat., fonds Baluze, t. 18.)

(1) Guichard de Comborn, seigneur de Chamberet, devint seigneur de Treignac par son mariage avec Marie de Comborn, sa cousine, fille de Gui, vicomte de Comborn, et de Marguerite de Thouars. Il servit le roi de France dans la guerre de Flandres en 1304 et 1305, et mourut vers 1330. On ne trouve aucune trace dans les chroniqueurs des crimes qui lui avaient été reprochés. La généalogie de Comborn dans le Moréri de 1759, celles de Nadaud et de Courcelles sont également muettes à ce

sujet. Durant les guerres avec l'Angleterre, les Comborn ne tinrent pas toujours le parti français et il n'y a pas lieu de s'étonner qu'Édouard II, devenu gendre du roi de France en 1308, ait sollicité la grâce de Guichard de Comborn qui, par lui ou les siens, avait servi Édouard I^{er} en Guienne avant le traité de 1303.

V

LETTRES DE PHILIPPE VI PORTANT ANOBLISSEMENT DE GUI AUBERT (FRÈRE D'ÉTIENNE AUBERT, ÉVÊQUE DE NOYON, PLUS TARD PAPE INNOCENT VI). — MARS 1338.

PHILIPPUS Dei gratia Francorum Rex. Notum facimus universis tam presentibus quam futuris quod nos, contemplatione et ad preces carissimi et fidelis amici nostri Petri Cardinalis Rothomagensis, dilectum nostrum Guidonem Alberti, qui de ignobilibus traxit originem, cum omni sua utriusque sexus posteritate nata et nascitura, nobilitavimus et de nostra auctoritate regia et plenitudine potestatis, de speciali gratia et ex certa scientia nobilitamus, ipsos nobilium consortio aggregantes, volentes et concedentes eidem Guidoni sueque posteritati quod possint quandocunque eis placuerit milicie cingulo decorari, quibuscumque privilegiis, honoribus, juribus, et gratiis quibus ceteri nobiles regni nostri gaudere et uti consueverunt in iudicio et extra gaudeant et utantur plenissime ac si dictus Guido de nobilibus traxisset originem ab antiquo, non obstantibus quibuscumque juribus, statutis et consuetudinibus ad hoc contrariis que et quas, quantum premissa aut aliquid premissarum

possent infringere, cassamus et irritamus de dicta nostra plenitudine potestatis. Quod ut firmum et perpetuo perseveret nostrum presentibus litteris fecimus apponi sigillum. Datum apud nemus Vinceni, anno domini millesimo trecentesimo tricesimo octavo, mense Martii. Per regem qui voluit quod reddatur sine financia. *Signé* : R. de MOLINES. *Et à côté est écrit* : Expedita in camera compotorum sine financia. *Signé* : Tiscrebet (1).

(*Archives Nationales, Trésor des chartes, Registre de Philippe-le-Bel, LXXI, acte 206.* — *Bibl. Nat., fonds Baluze, t. 18.*)

(1) Ces lettres d'anoblissement ont été mentionnées par plusieurs auteurs, parmi lesquels le Père Anselme (*Histoire des grands officiers de la Couronne*), mais n'ont pas encore été publiées, du moins à notre connaissance. Baluze les ignorait ou les avait perdues de vue lorsqu'il écrivait (*Vies des Papes d'Avignon*, t. I, p. 919) que ce Gui Aubert était qualifié damoiseau en 1328. La famille Aubert (*Alberti*) résidait à Pompadour au commencement du xiv^e siècle. Elle appartenait à une humble condition. On voit, en 1305, Adémar Aubert, du lieu de Pompadour, faire un échange de terres avec noble Ranulphe Hélie de Pompadour. Une soulte de 18 livres est stipulée en faveur du dit Adémar et elle est compensée avec : 1^o une somme de 12 livres dues à Ranulphe Hélie pour arrérages de cens; 2^o avec certaine quantité de blé dû au même pour ferme des dîmes de Saint-Sornin. (*Inventaire de Pompadour.*) Cet Adémar est présumé père d'Étienne (Innocent VI), de Gui (anobli), de Pierre, abbé de Grandmont, et d'une fille (e) qui épousa N..... de Monteruc et fut mère du cardinal de Monteruc. Gui Aubert est mentionné comme propriétaire d'un étang

(e) Elle devait se nommer Annette et son époux Étienne de Mon-

ou pêcherie à Pompadour (*stagnum sive pescheriam*) dans un acte passé par Jean, duc de Bretagne et vicomte de Limoges, la veille de la fête de saint André, apôtre, de l'an 1312.

Pierre, cardinal de Rouen, qui sollicita la noblesse pour Gui Aubert, est Pierre Roger, qui devint Pape sous le nom de Clément VI, en 1342. Philippe VI le qualifie de très cher et fidèle ami. Il rendit en effet de nombreux services au roi de France, spécialement par des prêts de sommes d'argent très considérables.

Les anoblissements inaugurés par Philippe-le-Hardi se continuèrent sous ses successeurs et devinrent assez nombreux sous Philippe VI. Le Trésor des chartes contient plusieurs autres lettres d'anoblissement pour des Bas-Limousins. Voici l'indication de quelques-unes :

Nobilitatio pro Petro Fabri ville des Gletons. Datum in tentis nostris prope pontem de Bovines die X septembris anno dni 1340. (Reg. LXXVII.)

Nobilitatio Geraldi Chamarlent burgensis ville Brive. Datum Aurelianis anno dni 1343, mense julii. (Reg. LXXIV.)

Nobilitatio Stephani de Bordis de Serveria in vicecomitatu Turenne. Datum apud Ciugiacum anno dni 1345. (Reg. LXXIV.)

Anoblissement de Jean de Chameyrat, bourgeois de Tulle, à la prière de Guillaume, archevêque de Prague, juin 1350. (Reg. LXXVIII.)

Nobilitatio Gerardi La Majoria domini de Longavalle familiarii Hugonis de Rupe, militis... Romane curie marescalli... ipsius militis consideratione. Datum Parisius anno dni 1350, mense novembris. (Reg. LXXX.)

teruc. J'ai dans mes archives un acte passé à Donzephac le jour de la fête de saint Luc, 1324, par *Agnete relicta Stephani de Monteruc*, qui doit être la mère du cardinal. Pierre de Monteruc, cardinal du titre de sainte Anastasie, fit son testament au mois de décembre 1385. Il sera publié dans ce recueil.

VI

BULLE DU PAPE GRÉGOIRE XI PORTANT REMISE DE LA MOITIÉ DES DÉCIMES EN FAVEUR DE L'ARCHEVÊCHÉ DE BORDEAUX ET DES ÉVÊCHÉS DE LIMOGES, TULLE ET CAHORS. — 27 AOUT 1372.

GREGORIUS episcopus servus servorum Dei ad perpetuam rei memoriam. Ex paternæ caritatis officio ecclesiarum ecclésiasticarumque personarum libenter subvenimus incommodis, eisque incumbentia onera, quantum cum Deo possumus, sublevamus. Nuper siquidem pro parte venerabilium fratrum nostrorum archiepiscopi Burdegalensis ac suorum suffraganeorum nec non Lemovicensis, Tutellensis et Caturcensis episcoporum fuit expositum coram nobis quod tam suæ quam aliæ ecclesiæ, nec non monasteria et quælibet alia beneficia ecclesiastica tam secularia quam regularia et etiam pia loca in Burdegalensi provincia ac in Burdegalensi et Lemovicensi, Tutellensi et Caturcensi civitatibus et diœcesibus, adeo propter guerras et mortalitatis pestes quæ maxime partes illas permittente Domino longævis temporibus concusserunt, sunt in suis fructibus et redditibus diminuta quod tam iidem archiepiscopus et episcopi quam alii eorundem ecclesiarum, monasteriorum et locorum prælati, rectores ac personæ incumbentia eis onera commode supportare non possunt. Quare pro parte dictorum exponentium fuit nobis humiliter supplicatum ut providere eis de aliqua relevatione ipsorum et præsertim circa modera-

tionem taxationis decimæ, de benignitate apostolica dignaremur. Nos itaque præmissa quæ, pro dolor! notaria sunt, paterna compassione pensantes, hujus modi supplicationibus inclinati, taxationem decimæ ecclesiarum et locorum prædictorum omniumque proventuum ecclesiasticorum in provincia Burdegalensi, ac in Burdegalensi, necnon Lemovicensi, Tutellensi et Caturcensi civitatibus consistentium, secundum quam iidem archiepiscopus aliique prælati, rectores et personæ in eisdem provincia, civitatibus et diœcesibus redditus et proventus ecclesiasticos obtinentes consueverint imposita eis quousque onera supportare, ad ipsius taxationis medietatem tenore præsentium auctoritate apostolica reducimus et pro reducta ex nunc haberi volumus et etiam ordinamus tenore præsentium; statuantes quod deinceps hujus modi medietas pro integra et vera taxatione sive decima in eisdem provincia, civitatibus et diœcesibus perpetuis futuris temporibus habeatur et reputetur et integra decima nominetur; itaquod quandocumque et quotienscumque in ipsis provincia, civitatibus et diœcesibus decima pro apostolica camera vel alias imponi concedi contingerit, aut ipsi archiepiscopus et episcopi aliique prælati ac rectores et personæ secundam decimam, aliqua onera apostolica vel alia, quavis auctoritate vel concessione aut quacumque occasione vel modo supportaturi sint, secundum taxationem hujus modi supportare onera tantum modo teneantur, ac fructus redditus et proventus, si qui secundam decimam etiam pro camera apostolica exigendi et colligendi seu levandi

fuerint, secundum ipsam sic reductam taxationem seu decimam colligantur, levantur et etiam exigantur, nec ultra nec aliter prælati, rectores et personæ prædicti per quoscumque quavis auctoritate ortari vel compelli, nec ipsi fructus colligi vel exigi aut levare valeant quoquomodo etiam per litteras apostolicas non facientes plenam et expressam ac de verbo ad verbum de reductione, ordinatione et statuto nostris hujus modi mentionem, constitutionibus, privilegiis et litteris apostolicis et aliis non obstantibus quibuscumque. Nulli ergo hominum liceat hanc paginam nostræ reductionis, ordinationis, voluntatis et constitutionis infringere vel ei ausu temerario contra ire. Si quis autem hoc attentare præsumpserit, indignationem omnipotentis Dei et beatorum Petri et Pauli apostolorum ejus se noverit incursurum. Datum apud Villamnovam Avenionensis diœcesis, V kal. septembris, pontificatus nostri anno secundo (1).

(Bibliothèque Nationale, fonds Baluze, tome 259. — Copie.)

(1) Il s'agit des décimes (dixième des revenus des domaines ecclésiastiques) qui étaient levés avec l'autorisation du Pape soit en faveur du roi, soit en faveur de la Cour de Rome. Cette imposition, d'abord exceptionnelle et édictée pour des motifs de religion comme la *dîme saladin* à l'occasion de la troisième croisade, devint ordinaire et réglée au profit du roi à partir de la fin du xvi^e siècle. La faveur considérable accordée par le Pape limousin à divers diocèses de la Guienne, en particulier à ceux de Limoges et de Tulle, était suffisamment justifiée par les effroyables calamités de guerres et d'épidémies supportées par ces régions pendant le xiv^e siècle. Nous igno-

rons si cette exemption accordée à perpétuité eut une longue durée. A coup sûr, elle était tombée en désuétude au temps des guerres de religion du xvi^e siècle. — Ainsi que le font remarquer les auteurs de l'*Art de vérifier les dates* et que le montre notre charte, le pape Grégoire XI ne datait ses bulles que de l'année de son pontificat. Il fut élu Pape le 30 décembre 1370, ordonné prêtre le 4 janvier 1371, et le lendemain sacré et couronné. Notre bulle est donc du 27 août 1372.

VII.

LETTRES PATENTES DU ROI CHARLES VII, NOMMANT
SES LIEUTENANTS-GÉNÉRAUX SUR LE FAIT DE GUERRE
EN PÉRIGORD, LIMOUSIN ET PAYS CIRCONVOISINS LES
SIEURS COMTE DE PENTHIÈVRE, VICOMTE DE TURENNE,
COMTE DE VENTADOUR, DE CHATEAUNEUF-DE-BRETE-
NOUX, DE TREIGNAC ET DE BEYNAC. — 28 MAI 1442.

CHARLES par la grace de Dieu, roy de France,
a tous ceux qui ces presentes lettres verront, salut.
Comme pour les grans affaires et occupations que
avons et que chascun jour nous croissent, et mes-
mement pour le voyage que faisons presentement
a la journee et entreprinse devant la ville de Tar-
tas et en nostre pays de Guienne a lencontre de
nos anciens ennemiz et adversaires les Anglois, les-
quels y detiennent plusieurs plasses et sefforcent
de jour en jour en gagner daultres, ne puissions
en nostre personne vacquer ne entendre a subju-
guer et mettre en nostre obeissance noz villes de
Brageyrac, Chastelneuf de Berbiguieres et plusieurs
aultres plasses que tiennent et occupent noz dictz

ennemiz, es marches de Perigort et environs et par lesquelles sont faiz et portes a nos pays et subgiez plusieurs grans maulx et oppressions et sefforcent iceulx nos ennemiz de chascun jour prendre daultres plasses a la destruction de noz dictz pays et subgiez. Par quoy nous convieigne et soit besoing commectre et ordonner a ce de par nous personnes notables et puissans et a nous seures et fealles : savoir faisons que nous, considerans que les terres pays et seigneuries de nos tres chiers et amez cousins chevaliers et chambellans le conte de Penthievre, le viconte de Turenne, le conte de Vantadour et les sires de Chasteauneuf de Bretenoux, de Treignat et de Beynat qui sont prouchains et voisins des dictes plasses et en ont plusieurs es dictes marches qui pareillement sont occupees par nos dictz ennemiz, par quoi ils seront plus envieux et diligens dentendre et recouvrer les dictes plasses sur noz dictz ennemiz; et que pendant nostre dict voyage ilz pourront mieux et a moins de resistance de noz dictz ennemiz conquerer et remectre les dictes plasses en nostre dicte obeissance comme en aultre temps. Confians a plain de leur sens, loyaulte et bonne diligence iceulx et chascun deulx par ladvis et deliberacion de plusieurs des seigneurs de nostre sang et des gens de nostre conseil avons faiz, ordonnez, constituez et establiz, faisons, ordonnons, constituons et établissons de nostre certaine science, plaine puissance et auctorite royal par ces presentes noz lieuxtenans generaulx sur le faict de la guerre ou dict pays de Perigord et aultres

denviron durant nostre dict voyage et jusques a ce que par nous en soit aultrement ordonne, et leur avons donne et donnons par ces mesmes presentes pouvoir auctorite et mandement especial de vacquer, entendre et eulx employer pour nous et en nostre absence a la garde, tuicion et deffence des dictz pays, de subjuguer, reduire et mettre en nostre dicte obeissance ainsi que estre doitvent toutes villes, plasses, forteresses estans au dict pays et es environs occupees par nos dictz ennemiz soit par force et puissance darmes, par traictiez, compositions ou aultrement ainsi quil leur semblera mieulx pour le bien et accroissement de nostre seigneurie et la conservation du dict pays et des environs, de mander, mettre sus et assamblar pour ce faire gens darmes et de traiz tant et en tel nombre quilz verront estre expedient, tant de nobles et aultres que ont accoustume eulx armer es dictz pays et des pays circonvoisins et aultres quelsconques quilz verront estre necessaires. Et pour ce faire, crier et publier de par nous ban et arriere ban en noz pays de Perigort, Limosin, Quercy et des montanhes dauvernhe et ou ressort de Montmorillon en ce que est enclave du dict pays de Limosin et en Poitou pour faire assamblar toutes manieres de gens noz vassaulx et aultres a tel jour, en tel lieu et par tant de foiz quilz verront estre a faire, de y faire aller vivres, artilherie, manouvriers, charpentiers, maçons et aultres gens a ce convenables en les payant raisonnablement, de mettre et faire mettre sieges partout ou ilz verront estre expedient es dictz

pays, de recevoir a nostre bonne grace, pardon-
nance et bienveillance toutes les villes, plasses et
forteresses et aussi toutes personnes soit en com-
mun soit en particulier de quelque estat et con-
dition quilz soient que reduire et remectre se y
voudront, et sur ce leur bailler leurs lectres telles
et en telles formes que y appartient et pour leur
seurte avoir les voudront, lesquelles nous ratifi-
fions et approuverons toutesfois et si toust que
en serons requis, de commectre a la garde et
gouvernement dicelles plasses et forteresses ainsi
sbnjuguees telles gens et officiers quilz verront a
ce propres et necessaires jusques a ce que par
nous en soit aultrement ordonné; de faire desam-
parer, abatre, arraser et demolir toutes plasses et
forteresses non tenables et qui ne seront proffi-
tables et necessaires a tenir et garder ou dict
pays en maniere que apres dommaige et incon-
venient ne sen ensuive, et les aultres faire am-
parer, fortifier et advitailher en contraignant a ce
tous ceulx qui pour ce faire seront a contraindre
par la prinse et explectaige de leurs terres en
nostre main et par toutes voyes et manieres en
tel cas deues et requises nonobstant oppositions
ou appellations quelconques; de oster et lever
nostre dicte main et tout aultre empeschement
quilz auroint pour ce mis en aucunes des terres
et biens de ceulx qui seront refusans daller au
mandement, silz voient qua faire soit et que bon
leur semblera a faire, destruire et rompre tous
appatz, souffrances et abstinences de guerre qui
auroint este prinsez a noz dictz ennemiz es dictz

pays par noz dictz subgiez ou aucun deulx et lesquelles par ces dictes presentes nous cassons, rompons et annulons, et generalmente de faire en nostre dict pays de Perigort et es environs durant le dict temps toutes aultres choses qui a office de lieutenans et cappitaines generaulx appartiennent et que nous mesmes ferions et faire pourrions si presens y estions en nostre personne, jaçoit ce que la chose requiere mandement plus especial : si donnons en mandement par ces presentes a tous nos justiciers, officiers, vassaulx et subgiez que a noz dicts cousins, chevaliers et a chascun deulx et aultres commiz et depputez obeissent et entendent diligemment en toutes les choses dessus dictes, leurs circonstances et deppendances quelconques et leur donner faveur, confort et aide, si mestier est et requis en sont, tellement quilz nen puissent ne doibvent estre repris de negligence ou desobeissance envers nous. Et aussi que des plasses, chasteaulx et forteresses dont ilz auront es dictz pays la garde et gouvernement leur fassent plaine ouverture et obeissance et semblablement a tous les gens darmes et de traiz quilz y voudront mener toutesfois que besoin leur semblera sans y faire aucune difficulte par quoy inconvenient feust taille de sen ensuir, en quel cas nous ferions pugnir les delinquans comme noz rebelles et desobeyssans et tellement que ce sera exemple a tous aultres. Et pour ce que de ces presentes on pourra avoir a faire en divers lieux nous voulons que au vidimus dicelles faict soubz scel royal ou aultrement foy soit adjoustee cõme

a ce present original auquel en tesmoing de ce nous avons faict mettre nostre scel ordonne en l'absence du grand. Donne a Tuelle le XXVIII^e jour de may lan de grace mil CCCCLII et de nostre regne le XX^e (1).

(*Archives des Basses-Pyrénées, E, 643. — Vidimus du 11 juin 1442.*)

(1) Jean de Blois, dit de Bretagne, vicomte de Limoges après la mort d'Olivier, son frère, puis comte de Périgord et de Penthievre, fut un des plus vaillants serviteurs de Charles VII et le héros principal de la conquête de la Guyenne. Il mourut en 1454 après la reddition de Bordeaux.

Le vicomte de Turenne était, à cette époque, Pierre Roger de Beaufort, d'abord seigneur de Limeuil. Peu de temps après leur nomination, le comte de Penthievre et lui remportèrent de brillants succès dans le Querci. En août et septembre ils s'emparèrent des châteaux de Fumel et de Cuzorn (2). Pierre-Roger épousa Blanche de Gimel et mourut en 1444, ne laissant que deux filles dont l'une apporta la vicomté de Turenne dans la maison de La Tour. Charles VII, par des lettres patentes du 3 juin 1439, avait déjà donné mission à Pierre Roger de Beaufort de faire rentrer sous l'obéissance royale les villes et châteaux de Limousin, Périgord et Querci qui étaient au pouvoir des Anglais. Justel, dans les Preuves de son *Histoire de la maison de Turenne*, p. 147, reproduit ces lettres de 1439 mais paraît avoir ignoré la nomination de Pierre de Beaufort comme lieutenant-général avec le comte de Penthievre en 1442.

Le comte de Ventadour était Charles de Ventadour, de la race des anciens vicomtes non encore éteinte. Il avait épousé Marie de Pierre-Buffière et mourut en 1486. Après

(2) Lacoste, *Hist. de Quercy*. Cahors 1885, t. III, p. 398.

avoir pris part à l'expédition de Guienne, il fit la guerre de Gascogne en 1455.

Le sieur de Treignac est aussi un gentilhomme du Bas-Limousin, Jean I^{er} vicomte de Comborn, seigneur de Chamberet et de Treignac, fils de Guichard de Comborn tué en 1415 à Azincourt.

Les deux autres lieutenants-généraux : Antoine de Castelnau, fils de Pons de Caylus de Castelnau et de Bourguigne de Clermont-Lodève, et Pons de Beynac, seigneur de Beynac et de Comarque, étaient le premier du Quercy et le second du Périgord.

Notre charte nous révèle en outre une circonstance restée inconnue jusqu'ici, savoir un premier passage de Charles VII à Tulle en 1442. Étienne Baluze (*Historia Tutelensis*, p. 218) rapporte en effet que vers la fin de l'année 1442 (vieux style), le roi, revenant de Toulouse où il avait passé le mois de mars, arriva à Tulle vers la fin d'avril (le 20 au plus tard) et y célébra la fête de Pâques (qui tombait le 21 avril). Baluze ajoute que l'année commençant alors à Pâques, le passage du roi à Tulle eut lieu en réalité en 1443, suivant le nouveau calendrier qui fait commencer l'année au 1^{er} janvier. Le fait paraît exact. Il est confirmé par les Bénédictins dans l'*Histoire de Languedoc*, tome 4, page 500 (*). « Le roi », disent-ils en citant leurs sources, « partit de Toulouse le 8 avril après dîner, suivi du roi de Sicile et de toute sa cour, et prit la route du Limousin. Il célébra à Tulles la fête de Pâques, qui cette année tombait le 21 d'avril, et donna ordre à Limoges le 29, aux sénéchaux de Toulouse, Carcassonne, etc., d'assembler les milices de leurs sénéchaussées..... » Mais il résulte de notre document que Charles VII avait passé, l'année précédente, à Tulle. Et la chose est établie sans équivoque non-seulement par la

(*) Et aussi par des lettres signées à Tulle en faveur des habitants de la ville de Figeac. (*Hist. de Quercy*, III, p. 400, et *Ordonnances des rois de France*, t. XVI, p. 20.)

date de nos lettres mais par leur texte. Quelques explications suffiront à cette démonstration. A la fin de l'année 1441 les Anglais assiégèrent Tartas, en Gascogne. Le sire d'Albret, seigneur de la place et qui la défendait, fut obligé de capituler et promit de rendre la ville si le roi de France ne venait pas à son secours et ne paraissait pas devant Tartas au plus tard la veille de Saint-Jean-Baptiste 1442. Comme garantie de sa promesse, il donna aux Anglais son fils en otage. Le roi résolut de secourir la place, et dès le mois de janvier 1442 (nouveau style) convoqua la noblesse et les communes pour le suivre en Guienne. Il se mit lui-même en route. Le 12 mars il était à Lusignan, en Poitou. Le 4 mai il était à Limoges (e). Le 28 mai (et peut-être plus tôt) il était à Tulle, et « le vendredi huitième de juin 1442 » il faisait son entrée à Toulouse. Il quitta Toulouse le 12 juin, était à Grenade, à quatre lieues de Toulouse, le 13, et arriva devant Tartas le 23 juin, veille de Saint-Jean. La ville fut délivrée sans coup férir. C'est « la journée de Tartas », ainsi appelée par tous les historiens et à laquelle le roi se préparait lors de son passage à Tulle, comme il le dit au commencement de ses lettres. Ainsi donc, sans aucune espèce de doute, deux passages de Charles VII à Tulle, le premier en mai 1442 en allant à la journée de Tartas, le second en avril 1443 à son retour de la Guienne et du Languedoc, où il avait passé près d'une année. La ville de Tulle n'étant pas sur la route directe de Toulouse à Li-

(e) Il y était arrivé le 1^{er} mai, d'après la relation latine d'un moine de l'abbaye de Saint-Martial publiée dans le *Bulletin de la Société archéologique du Limousin*, t. V, p. 67. Les *Annales de Limoges* (Limoges 1838, p. 305) rapportent également que le roi, accompagné de Mgr le Dauphin son fils, des ducs de Lorraine et d'Orléans, de la duchesse d'Orléans, du comte du Maine et autres, passèrent à Limoges les fêtes de la Pentecôte de 1442. Pâques étant, cette année 1442, le 1^{er} avril, la Pentecôte tomba le septième dimanche après Pâques, c'est-à-dire le 20 mai. Le roi et sa cour quittèrent Limoges après la Pentecôte pour se rendre à Tulle.

moges, cette double visite à intervalles si rapprochés ne paraît pas sans signification. Nous y voyons, pour notre part, l'intention marquée de la part du roi de témoigner de sa bienveillance particulière à une ville qui avait montré depuis plusieurs siècles et à travers les temps les plus troublés une inébranlable fidélité à ses prédécesseurs et à lui-même. Ce n'est pas le lieu d'insister davantage. Charles VII est d'ailleurs le seul roi de France qui ait honoré Tulle de sa présence. Ces circonstances justifient suffisamment les développements dans lesquels nous sommes entrés.

Notre acte ne figure pas dans le grand recueil des *Ordonnances des rois de France de la III^e race*.

VIII

LETTRES D'ALAIN D'ALBRET, VICOMTE DE LIMOGES, JUSTIFIANT LE SIEUR DE LA FORESTIE D'AVOIR VOULU LUI LIVRER LA VILLE DE BRIVE PAR TRAHISON. — 1487.

TRES CHIERS ET GRANS AMIS, il est icy venu a ma notice que aucuns des consuls de la ville de Brive, cest a scavoir Jehan Reynal, Estienne de Lolin et Jehannot du Favre et autres ont deu dire et mis sus a Jehan Fourestie habitant de la dicte ville quil avoit eu parolles avec moy ou avec de mes gens de trahir la dicte ville de Brive et la me bailher et mectre entre mes mains; laquelle chose se ainsi est quilz laient dict ilz ont mal dict, car je vous asseure sur ma foy que en ma vie je ny pençay ne ny pretendz ne droict ne autre chose, ne a Dieu ne plaise que jamais je face ne die chose en quoy monseigneur le Roy doye prandre desplaisir; et oncques je ne sceuz ny cogneuz qui

est le dict Fourestie. Pourquoy je vous prie tant affectueusement que je puis et que de tant que desirez faire service a mon dict seigneur et a moy que incontinent vous informez des choses dessus dictes bien au long tant avec le dict Fourestie comme avec les autres dessus nommez, affin que la pugnicion en soit faicte sur ceulx qui auront tort telle que au cas appartiendra, autrement je leur donray cognoissance quilz ont tres mal dict et quilz ne sont point aydez de moy. De rechief vous en prie et le plus tost que pourres m'en informer. Car autrement si ainsi ne le faictes et o toute diligence, veu que le bien et prouffict du dict seigneur y touche et mon honeur, je m'en plaindray tellement avec mon dict seigneur quilz nen seront pas contens. Et ainsi je vous prie, tres chiers et grans amis que ad ce ne vueillez faire faulte. Et pour ceste cause envoie devers vous expressement mon serviteur porteur de ces tes lequel vueilles croire et par lui me faire savoir tout ce que faict aurez sur ce. Nostre seigneur soit garde de vous.

Escript a Montignac le XII^e jour davril.

Le seigneur de Lebret.

Aux Consuls de Brive.

Consulz et habitans de Brive, je me recommande a vous. Autrefois et puis nagueres vous ay escript touchant le debat que aviez eu avec le Fourestie et comme je lavoye corrige et pugny et bailhe lettres patentes de mon scel et signees de ma main et este pardonne par le Roy comme

de tout ce estes assez informez, aussi Mons. de Montagu comme lieutenant de Roy lui bailha lettres pour estre oy en justice davant le lieutenant de Limoges esquelles navez volu obtemperer et avez mal faict. Et oultre, ad ce que jay peu scavoir, naves este contents mais lui faictes tousjours pis que davant au mespris du Roy et de mes lettres, dont tant que me touche ne suis pas content. Et pour ce de rechief vous escript que soies content du plaisir du Roy sans le plus molester a cause de ce. Et si vous faictes du contraire, je vous assure que cognoistrez si ce avez bien ou mal faict. Et advisez que ne touchez a son corps ny ses biens en quelque façon que ce soit car jay delibere de le maintenir en son bon droict comme mon serviteur. Au surplus jay entendu que certains langages ont este ditz et proferez par vous de mons. de Lebret en chargeant le dict Fourestie quil avoit voulu trahir la ville de Brive et bailher es mains de mon dict sieur de Lebret ou a ses gens et qu'il avoit tenu garnison pour mon dict sieur de Lebret en sa maison. Et pour ce advisez que ce que avez dict et profere soit vray et pour cause car ad ce que jentens mon dict sieur de Lebret a bien delibere de le poursuivre car y touche grandement son honneur (1).

(*Archives des Basses-Pyrénées, E. 653. — Minutes.*)

(1) Les deux lettres qui précèdent sont relatives à un incident ignoré de l'histoire de la ville de Brive sur lequel tous les chroniqueurs sont restés muets, et que

nous ne sommes pas en mesure d'éclaircir complètement. Elles existent en minutes dans les Archives des Basses-Pyrénées, si riches en documents sur l'ancienne province du Limousin. L'incident ne manque pas d'intérêt, car il s'agit du projet qu'aurait conçu un citoyen marquant de Brive de livrer par trahison la ville à un des puissants seigneurs conjurés contre le jeune roi Charles VIII.

La première de ces lettres émane d'Alain d'Albret ^(*) dit le Grand, qui par son mariage avec Françoise de Bretagne, vicomtesse de Limoges, exerça de 1466 à 1522 l'autorité vicomtale dans une partie du Limousin. Les destinataires auxquels elle s'adressait ne sont pas indiqués, mais il semble résulter de son texte qu'elle était envoyée à des officiers de justice, probablement aux magistrats du sénéchal de Brive. La seconde, qui est un simple brouillon sans signature et qui se trouve inscrite au dos de la première, est adressée aux consuls de Brive. Je suis porté à croire qu'elle est aussi d'Alain d'Albret, quoiqu'il y parle de lui à la troisième personne. Aux motifs tirés du texte de cette lettre, qui paraît être une suite de la première, s'ajoute cette circonstance que ces deux minutes sont transcrites sur la même feuille de papier. Si cette seconde lettre n'est pas d'Alain, elle ne peut être que de Jean d'Albret ^(*), son fils, qui était devenu roi de Navarre en 1484 par son union avec Catherine de Foix, sœur de François Phébus. La vicomté de Limoges appartenait en réalité à Jean d'Albret comme héritier de sa mère, et Alain n'en avait que l'usufruit par testament de Françoise de Bretagne de l'an 1480. Cette situation particulière permettait au futur vicomte d'écrire aux consuls de Brive

(*) Alain, sire d'Albret, vicomte de Tartas, et par son mariage avec Françoise de Bretagne qui eut lieu au château de Ségur en Limousin, le 24 novembre 1456, comte de Penthièvre et de Périgord, vicomte de Limoges, seigneur d'Avesnes, etc. Mort en 1522.

(*) Jean d'Albret, roi de Navarre de 1484 à 1516. Il mourut cette dernière année. Son père lui survécut.

avec un air d'autorité et sur un ton comminatoire, non qu'il eut aucun pouvoir sur la ville qui ne dépendait nullement de la vicomté, mais à raison de son influence dans la province, et spécialement à Limoges sur les officiers de justice et les représentants du roi. Mais je le répète, il paraît plus vraisemblable d'attribuer la seconde lettre à Alain d'Albret lui-même. Ce point n'a, du reste, qu'une importance très secondaire.

Ces curieux documents se rapportent évidemment aux événements qui agitèrent les premières années du règne de Charles VIII. Durant la régence d'Anne de Beaujeu, le duc d'Orléans fomenta une ligue dangereuse contre la couronne. Il gagna beaucoup de partisans parmi les princes et grands seigneurs français. Alain d'Albret fut du nombre.

La lutte commença en 1485. Alain, à la tête de 8,000 hommes, se transporta à Moulins vers le connétable de Bourbon. Le duc d'Orléans, au lieu de s'avancer pour former avec ses alliés une armée compacte, se fortifia dans Beaugenci où il fut assiégé par le jeune Charles VIII, qui le força de capituler. Alain jugea prudent d'abandonner la partie. Il se présenta au roi, fit sa paix et fut autorisé à se retirer dans ses terres de Gascogne.

Les intrigues ne tardèrent pas à recommencer. Une nouvelle ligue fut conclue. Cette fois la guerre devait avoir la Bretagne pour principal théâtre. Alain reprit les armes, rassembla en Navarre, en Gascogne et même en Espagne grand nombre de gens de pied et de cavaliers et se dirigea vers la Bretagne. Il arriva ainsi à Casteljalous, dans sa terre d'Albret. Charles VIII était alors à Bordeaux pour réprimer les mouvements de Guienne. Il manda le sire d'Albret pour lui reprocher sa félonie, mais celui-ci leva le camp, passa avec ses troupes la Garonne, la Dordogne et l'Isle et se rendit promptement en Périgord. Il s'arrêta à Nontron. Cette petite ville lui appartenait, étant le chef-lieu d'une baronnie de sa vicomté de Limoges. Le sieur de Candale, secondé par les sei-

gneurs du pays, posa le siège devant Nontron. Alain se rendit et passa un traité. Il s'obligeait sous serment à se départir de ses alliances, à servir désormais le roi avec loyauté et à se rendre vers lui toutes les fois qu'il en serait sommé. En Bretagne les hostilités avaient aussi abouti à un traité qui devait être promptement rompu.

François II, duc de Bretagne, renoua la conjuration. Le duc d'Orléans, les comtes de Dunois et d'Angoulême s'allièrent à lui (décembre 1486). Depuis son traité avec le roi de France, Alain était resté en Gascogne. Vers la fête de Toussaint, la régente soupçonnant la prochaine reprise d'armes des princes, le somma de venir trouver le roi. C'était une condition du traité de Nontron. Alain se mit en route, mais sans empressement. Il fit étape à son château de Montignac. Les alliés dépêchèrent vers lui un émissaire pour le presser de rentrer dans la confédération. Le sieur Frozil était chargé de l'entraîner à tout prix, même par la promesse de la main de la fille aînée du duc, Anne, héritière de Bretagne. C'était la plus ardente ambition d'Alain, mais il hésitait, se défiait de la sincérité de ces propositions. Après de nouvelles assurances, il ne résista plus. Au lieu de se rendre vers Charles VIII, il se dirigea du côté des conjurés avec plusieurs milliers de soldats; mais en traversant le Limousin, il rencontra l'armée du roi qui l'empêcha de passer. Plein de dépit il revint en Gascogne, se rendit de là en Navarre, puis en Castille pour recruter des soldats et des alliés. Nous ne le suivrons pas dans le cours des événements qui aboutirent, le 6 décembre 1491, au mariage de Charles VIII avec Anne de Bretagne^(*).

Il semble résulter des deux lettres qu'on va lire qu'au

(*) J'ai raconté tous ces faits avec plus de détails dans mon ouvrage : *Alain d'Albret et la succession de Bretagne*, Pau, 1873, et j'ai démontré qu'Alain fut marié par paroles de présent avec Anne de Bretagne, ce qui n'empêcha pas Charles VIII d'en faire sa femme.

temps où le sire d'Albret était à Montignac (1487), délibérant sur le parti à embrasser, un citoyen de Brive, nommé Jehan Forestie, lui aurait promis de lui livrer cette ville par trahison, et dans ce but aurait tenu garnison en sa maison. Les consuls, fidèles au roi et voulant garder leur ville (ils se nommaient, en cette année, Jehan Rigal, Étienne de Lolin et Jehannot du Favre — ou du Faure), dénoncèrent Forestie et firent intenter des poursuites contre lui. Alain d'Albret voulut se défendre contre de telles imputations et écrivit aux magistrats pour déclarer qu'il n'avait eu aucune mauvaise intention à l'égard de leur ville et qu'il ne connaissait même pas le sieur Forestie. Il les priaît en même temps de faire information à ce sujet, toutes parties appelées, afin de punir ceux qui seraient trouvés en faute. Ces déclarations hypocrites n'empêchent pas de constater que Forestie était la créature d'Alain d'Albret, qui voulait le protéger à tout prix. La seconde lettre le démontre encore plus clairement.

Il en résulte que Forestie, dont la conduite n'était pas sans reproche, avait été « corrigé et pigny » par Alain, ou plutôt blâmé et admonesté comme un ami maladroit, puis pardonné par le roi. En même temps, le sieur de Montagu^(*), lieutenant du roi, lui avait baillé lettres pour être ouï en justice devant le lieutenant-général de Limoges. C'était une façon de le préserver du ressentiment des consuls qui traduisait évidemment l'animosité de la ville tout entière contre ce citoyen félon. Mais Forestie était sans doute détenu prisonnier à Brive, et les consuls n'avaient pas voulu le livrer. Cette résistance, ainsi

(*) Mathelin ou Mathurin de Brachet, seigneur de Montaigu ou Montégut, sénéchal du Limousin, commissaire du roi avec Jean Herbert, général des finances, et Jean de la Loëre, secrétaire du roi aux États de Languedoc tenus à Béziers en 1459. (*Histoire de Languedoc*, t. V, p. 22.) Mathelin de Brachet figure comme sénéchal à la date de 1400 dans une chronologie des sénéchaux, qui a été insérée dans le tome I^{er} du *Bulletin de la Société archéologique de Limoges*, mais cette date, empruntée à Bonaventure de

que les mauvais propos qu'ils ont tenus sur le seigneur d'Albret, leur attirent les menaces de l'auteur de la lettre.

Il est à souhaiter que des découvertes ultérieures viennent apporter plus de lumière sur ces faits un peu vagues.

La famille Forestie, *alias* de la Forestie, a joué un rôle en Bas-Limousin. Elle a formé plusieurs branches qu'on trouve établies au xvi^e siècle dans la ville de Brive et ses environs, à Tulle et à Treignac. De la branche briviste sont issus Sébastien de la Forestie, abbé de Bonlieu (omis dans le *Gallia christiana*), ancien aumônier de la feue reine Catherine de Médicis; Antoine de la Forestie, son frère, abbé de Mézeray, maître d'hôtel du célèbre François de Foix-Candale, évêque d'Aire. Le 29 juillet 1591, les deux frères assistèrent à l'acte par lequel François de Foix fonda une chaire de mathématiques au collège de Guyenne. (Gaulle, *Hist. du collège de Guyenne*.) Un François de la Forestie fut abbé commendataire d'Uzerche au commencement du xvii^e siècle.

Libéral de la Forestie, habitant de Tulle, maire de la ville en 1569, épousa vers 1530 Sébastienne de Juyé, fille de Jean Juyé, bourgeois de Tulle et seigneur de Seilhac. Cette famille Juyé venait de recevoir de l'illustration par Sébastien de Juyé, qui avait épousé une fille du premier Président Jean de Selve et fut successivement valet de chambre du roi, commissaire des guerres, secrétaire de la chambre du roi et ambassadeur en Espagne.

Jean Juyé, seigneur de Seilhac, fit le 18 juin 1546 un testament en faveur de Jean de la Forestie, fils de Libéral, à la charge de prendre le nom de Juyé. La

Saint-Amable (*Histoire de Saint-Martial*, t. III, p. 527), est évidemment erronée. Mathelin Brachet, seigneur de Montégut-le-Blanc (aujourd'hui canton de Saint-Vaulry, Creuse), était, d'après Nadaud (*Nobiliaire du Limousin*), chambellan du roi en 1483. En 1470, il fut commissaire pour la convocation du ban et arrière-ban en Limousin. En 1484 il était présent aux États tenus à Montils-les-Tours. Le lieutenant du roi de notre lettre est le même personnage que le sénéchal de 1459.

condition fut accomplie, et les descendants de Jean de la Forestie quittèrent leur nom patronymique pour prendre celui de Juyé de Seilhac. Ils furent seigneurs de Seilhac jusqu'à ce que cette terre, décrétée au Châtelet de Paris sur la tête de Pierre de Juyé de Seilhac, descendant direct au 5^me degré de Libéral de la Forestie, passa, au commencement du xviii^e siècle, dans la famille de Rodorel qui la possède encore aujourd'hui et en porte le nom.

IX

PROCÈS-VERBAL DE L'ASSEMBLÉE DE LA NOBLESSE DE LA VICOMTÉ DE LIMOGES POUR ACCORDER A JEAN, ROI DE NAVARRE, UN SUBSIDE DE 4,000 LIVRES. — 14 OCTOBRE 1513.

A tous ceulx qui ces presentes lettres verront et orront, salut. Scavoir faisons que comme ainsin soit que tres hault, excellent et tres puissant prince Jehan, par la grace de Dieu roy de Navarre eut assemble et faict assembler en ceste ville de Saint Yrieys mess^{rs} les nobles du pays et visconté de Limoges, scavoir est : Francoys de la Tour seigneur de Nouvillars pour le seigneur de Pierrebuffiere, Pierre Bony seigneur de la Vergne, Bertrand de Guyonnie seigneur de Junet pour le seigneur de Bonneval, maistre Gabriel Guay pour le seigneur de Saint Vic, maistre Nycolas du Mont pour le seigneur de Saint Aulaire, messires Poncet Cotet et Jehan de Joignac, prebstres et chanoines pour eulx les chanoines et chapitre de Saint Germain, Gabriel de Peruce seigneur de

Sainct Bonnet, François de Cognac seigneur de Sainct Jehan Liguore, Jacques de Gueyn seigneur de Linars, Jehan de Lastours seigneur du dict lieu, Anthoine de Pompadour seigneur du dict lieu et Geoffroy de Peruce seigneur des Cars; leur remonstrant comment et au moyen de ce quil estoit allie et confedere avecques le Roy nostre sire et que en aigne de ce que le roy dAraguon luy avoit usurpe et prins par force son dict royaume de Navarre duquel il estoit toutallement despoucede et pour icelluy recouvrer luy estoit necessaire recouvrer et assembler grand somme de deniers pour laquelle chouse faire le dict roy de Navarre avoit obtenu lectres patentes du Roy nostre sire donnees a Blois le quatorsiesme jour du mois de septembre lan mil cinq cens douze, signees par le roy, le marquis de Vigenc mareschal de France, les sires du Boschage et de Morveilhaer bailif dAmiens et au bout Robertet, scellees du grand sceau en cire jaune et certaines autres lectres dattache de mess^{rs} les generaulx de France donnees au dict Blois le dixneufiesme jour du mois et an que dessus, signees A. de Beaune, lesquelles il avoit mostrees et faictes mostrer aux dicts seigneurs les nobles tant du hault pays que du bas Limosin et en en suyvant la teneur desquelles mess^{rs} les nobles susdicts du pays, a ce duhement assemblez, ont volu et consenty, veulent et consentent que la somme de quatre mille livres tournoys soit impouzee et esguallee sur les subjectz, manans et habitans des terres et seigneuries tenues a foy et hommage du dict visconte de Limoges, pour ceste foy

tant seulement, selon la forme et teneur desdictes lectres patentes, protestacion expresse faicte par eulx que le present consentement ne puisse estre tire a consequence pour le temps advenir a laquelle protestacion le dict roy de Navarre a consenti et declare par exprez quil nentendoit aulcunement que le dict consentement luy puisse servir ne valoir en temps advenir en aulcune maniere. Desquelles chouses susdictes le dict roy de Navarre et les dictz nobles aux noms que dessus en ont demande et requiz a nous notaires soubz escriptz acte et instrument leur en estre faict en la meilleure forme, ce que leur avons octroyé. Faict en la ville de Saint Yrieys le quatorsiesme jour du mois doctobre mil cinq cens et treize, ez presences de noble Anthoine de Montceaux seigneur du Palenc, Charles de la Romegiere seigneur du dict lieu, Jehan de Montrochier seigneur du dict lieu, François Corailh seigneur du Mazet, Jacques de Pousses, capitaine de Chalusset et Olyvier Tison et plusieurs autres assistans. — (*Signé*) Leymarie, avecques maistres Jehan Guy et Jehan Baret notaires, Jehan Guy avecques lesdicts Leymarie et Baret, Baret avecques les dictz Guy et Leymarie (1).

(Archives du château de Bach. — Original).

(1) Par lettres patentes du 14 septembre 1512, Louis XII avait autorisé Jean d'Albret à lever, comme comte de Périgord et vicomte de Limoges, un subside de 20,000 livres sur ses sujets de la vicomté de Limoges et du comte de Périgord, pour faire la guerre au roi d'Aragon Ferdinand II. Mais cette imposition devait être consentie par les habitants de ces deux fiefs. La part de la vi-

comté fut fixée à 4,000 livres. Les trois états auraient dû être convoqués pour voter l'impôt. Il résulte de notre document que les nobles seuls furent appelés. Deux membres du clergé sont présents, le Tiers-État fait complètement défaut. Le subside fut cependant octroyé, et la répartition en fut faite par les officiers des Élections. La perception souleva de grandes difficultés ; les défallants firent opposition à la décision de l'assemblée de Saint-Yrieix et soumirent leurs protestations aux parlements de Paris et de Bordeaux. Les causes étaient encore pendantes à l'avènement de François I^{er}, et ce prince dut accorder au roi de Navarre de nouvelles lettres patentes pour lever le subside tant contre ceux qui l'avaient voté que contre ceux qui n'avaient pas comparu. Le dossier E. 668, des Archives des Basses-Pyrénées contient des renseignements sur ces faits. On sait d'ailleurs que Jean d'Albret ne fut pas heureux dans sa lutte contre le roi d'Aragon. Il perdit définitivement, en 1516, la Haute-Navarre, et mourut à Monein, dans le château d'Esgoar-rabaque, le 17 juin 1516, à l'âge de 47 ans.

G. CLÉMENT-SIMON.

(A suivre.)

Les pages suivantes sont une conférence faite à l'UNION CENTRALE DES ARTS DÉCORATIFS en 1887. L'auteur, en les publiant, a préféré leur garder leur forme primitive sans les accompagner des notes qui, indispensables dans un exposé scientifique, seraient déplacées dans un travail de vulgarisation aussi court et aussi général.

É. M.

L'ÉMAILLERIE

LA question de l'émaillerie est une de celles qui ont passionné le plus les archéologues depuis une quarantaine d'années; elle les passionne encore aujourd'hui; et aujourd'hui comme hier les archéologues sont sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, divisés en deux camps, toujours prêts à en venir aux mains : lutte courtoise d'ailleurs et qui n'a jamais causé la mort de personne, bien que des mots aigre-doux aient bien souvent été échangés par les adversaires en présence. Quelque intérêt que puissent présenter ces petites guerres qui ont parfois leur côté comique, ce n'est point d'elles que je veux entretenir le lecteur. Mon désir est, si ce n'est pas trop ambitieux de ma part, de m'élever pour un instant au-dessus du champ de bataille et de tâcher de faire connaître avec autant d'impartialité que possible, les points que les études archéologiques ont définitivement fixés; je voudrais tracer rapidement et dans ses grandes lignes le tableau de l'art de l'émail depuis ses origines, montrer les vicissitudes qu'il a traversées et ses développements successifs.

Et d'abord, qu'est-ce que l'émail? L'émail est un cristal diversement coloré au moyen d'oxydes métalliques qui lui laissent sa transparence ou le rendent opaque, suivant le cas. Ce cristal ou fondant réduit en poudre et mélangé aux oxydes métalliques, délayé dans de l'eau est appliqué soit au moyen d'un pinceau, soit au moyen d'une spatule, sur le métal avec lequel il fait corps quand il est soumis à une haute température. Les métaux les plus souvent employés pour appliquer l'émail ont été l'or, l'ar-

gent et surtout le cuivre rouge; par exception on a pu se servir du fer. Voilà, en termes très généraux, la matière dont nous allons avoir à suivre les divers modes d'application. Je tiens à être bref sur ces questions techniques. Je dois cependant, pour exposer la suite historique et la classification des émaux, dire un mot de divers modes d'emploi de l'émail, car c'est surtout sur l'observation de ces divers modes d'emploi que repose toute la doctrine archéologique.

Les divers procédés d'émaillerie peuvent se ramener à quatre : le cloisonnage, la taille d'épargne, le procédé de l'émail translucide sur relief, et la peinture; ce n'est qu'à partir de la Renaissance que l'on trouve ces procédés employés parfois concurremment sur le même objet. Pour les époques antérieures, nous savons que plusieurs procédés ont pu être en même temps à la mode, mais ce qu'il nous est plus difficile de discerner, c'est le moment exact où un procédé a été abandonné pour un autre qui en dérivait sans aucun doute, mais s'en écartait cependant sur plus d'un point. En archéologie, les nuances sont difficiles à saisir; les transitions nous échappent le plus souvent, et c'est seulement grâce à des hypothèses plus ou moins ingénieuses que l'on peut reformer tant bien que mal une trame qui présente d'énormes solutions de continuité. L'archéologue, en vrai médecin, doit panser les plaies des monuments; mais si le médecin peut compter sur le travail de la nature et la bonne constitution du patient, l'archéologue, qui ne soigne que des choses mortes, ne doit compter que sur son sens critique pour combler les lacunes.

Dans l'émail cloisonné, la poudre d'émail est déposée puis fondue dans des compartiments formés de lamelles métalliques rapportées sur un fond de métal et disposées de manière à former un dessin. Ce procédé a surtout été employé sur or, bien qu'on puisse citer un certain nombre d'émaux exécutés sur cuivre suivant la même méthode.

Le procédé de la taille d'épargne consiste à prendre comme excipient de l'émail une plaque de métal assez épaisse pour permettre de réserver, d'*épargner* sur le fond le dessin qui, dans l'émail cloisonné, était exécuté au moyen de lamelles rapportées; c'est donc à l'origine une véritable contrefaçon du cloisonnage; je montrerai que la préoccupation constante des émailleurs du Moyen-âge qui ont les premiers fait des émaux en taille d'épargne a été de faire croire que leurs émaux étaient cloisonnés; ce n'est qu'ensuite qu'ils ont eu l'idée de tirer de ce procédé des effets qu'il eut été impossible d'obtenir avec l'ancien système. Il n'y a là rien qui doive nous étonner : les premiers livres imprimés au *xv^e* siècle ne furent-ils pas présentés comme des manuscrits? Subterfuge bien pardonnable et dont nous ne saurions blâmer les heureuses suites.

L'émaillage sur relief demande une plus grande habileté de main que les procédés que je viens d'indiquer; car il ne s'agit plus ici de déposer dans des alvéoles l'émail pulvérulent, il s'agit de recouvrir d'émaux de diverses couleurs un sujet ciselé, véritable petit bas-relief, de le nuancer de divers tons sans que les émaux, en fondant, se mêlent l'un à l'autre. Au Moyen-âge on a employé l'émail translucide sur relief de plusieurs façons : tantôt on ne s'en sert que pour recouvrir le fond, et alors le sujet, les personnages sont réservés et dessinés au moyen de traits gravés, niellés d'émail; tantôt toute la pièce est recouverte d'émaux et prend l'aspect d'un véritable vitrail. Ce procédé, quand il est bien exécuté, produit des chefs-d'œuvre; c'est de la sorte qu'étaient ornées la plupart de ces somptueuses pièces d'orfèvrerie que nous décrivent les inventaires princiers du *xiv^e* et du *xv^e* siècles; malheureusement il ne nous est guère parvenu d'échantillons; mais ceux que nous possédons ne nous font que plus vivement regretter la perte d'œuvres dans lesquelles l'art de l'émailleur avait certainement atteint sa plus haute perfection.

Comment de l'émail translucide sur relief est-on passé à l'émail peint? Il y a là un petit problème qui n'est pas encore complètement élucidé; cependant je ne pense pas que l'on puisse mettre en doute que le second soit certainement la conséquence fatale du premier. Je n'en veux pour preuve que quelques pièces où les deux procédés sont unis l'un à l'autre : sur un fond d'émail translucide étendu sur une plaque de métal guilloché afin de permettre encore mieux les jeux de lumière, on a peint les personnages au moyen d'émaux de diverses couleurs qui nécessitaient une nouvelle cuisson; peu à peu on a abandonné l'ancien procédé et l'on s'est contenté d'avoir un fond d'émail brillant sur lequel on a peint en or ou en couleurs vitrifiables, comme on aurait peint à l'aquarelle une miniature. Les procédés d'exécution peuvent varier : la peinture peut être faite par enlavage, c'est-à-dire en recouvrant la teinte du fond, ordinairement foncée, d'une teinte claire que l'on enlève ensuite dans les endroits où l'on veut obtenir des ombres; mais ce sont là de médiocres différences; l'effet produit, le travail une fois terminé, est toujours à peu près le même; l'émail peint n'est, en somme, qu'une peinture exécutée sur une plaque de métal au moyen de couleurs vitrifiables.

A quelle époque a-t-on fait pour la première fois usage de l'émail? Je vous avouerai ingénument que je n'en sais rien, et je crains bien que les volumes que l'on a écrits là-dessus n'aient pas éclairci la question. Je ne veux point réveiller une querelle qui, il faut bien l'espérer, est absolument apaisée; aussi bien manquons-nous à peu près de textes et plus encore de monuments pour élucider ce point. Or, des textes seuls en l'absence de monuments, j'éprouve une grande méfiance, car on peut les interpréter de cent façons différentes : l'un dit blanc, l'autre dit noir, et en somme tout le monde a raison ou croit avoir raison, ce qui, en cette matière, est évidemment la même chose. Bien malin serait le juge qui formulerait là-dessus un arrêt motivé.

Pour l'émailleris comme pour la plupart des arts, c'est à l'Antiquité qu'il faut remonter pour en retrouver l'origine; c'est là, je crois, un axiome que personne ne contestera. J'ai peine à croire que des peuples qui faisaient des murailles en briques émaillées, comme les Assyriens, ou des verreries, comme les Phéniciens, n'aient pas connu l'art d'émailler les métaux, qui n'est, après tout, que l'application d'un verre sur un métal. Quoiqu'il en soit, les monuments sont absents; nous avons bien un certain nombre de monuments égyptiens, des bijoux d'or no-



PENDANTS D'OREILLES ÉMAILLÉS, TROUVÉS A VULCI.
(Musée du Louvre.)

tamment, qui nous paraissent être ornés d'émaux cloisonnés, mais ils sont de date un peu incertaine, peut-être ne remontent-ils pas plus haut que l'époque romaine. De plus l'on n'est pas bien sûr que la matière déposée dans les alvéoles de ces bijoux d'or soit de l'émail : le temps a fait son œuvre et la matière s'est considérablement modifiée; néanmoins je connais des bijoux byzantins incontestablement émaillés et qui, par suite d'un séjour prolongé dans la terre, présentent le même aspect. Je crois donc que l'on est en droit de dire que les Égyptiens ont connu l'émaillerie des métaux; c'est du reste l'opinion la plus généralement admise aujourd'hui.

Quelques petits monuments de bijouterie émaillée trouvés en Italie, des boucles d'oreilles, notamment, représentant des oiseaux d'or recouverts d'émail, ne nous fournissent encore que des données incertaines; on n'est point

fixé sur leur âge; on les croit étrusques, mais cela n'est point prouvé; en tout cas ils sont antiques et cela suffit. De la rareté de ces monuments on ne peut point conclure que l'émail n'a pas été connu dans l'Antiquité classique : cela n'aurait pas de sens; tout au plus peut-on en inférer que le procédé était peu employé.

L'émail ne fait véritablement son entrée dans l'histoire qu'au ⁱⁱⁱe siècle avec le rhéteur Philostrate, qui nous dit que les barbares voisins de l'Océan étendent des couleurs sur de l'airain ardent; elles y adhèrent et deviennent aussi dures que la pierre, et le dessin qu'elles figurent se conserve.

Que de dissertations n'a-t-on pas fait et ne fera-t-on pas sur ce texte, très vague en somme? Faut-il voir dans les barbares voisins de l'Océan les Gaulois ou les Bretons? Affaire de goût et aussi d'amour-propre national. Qu'avons-nous du reste besoin d'un texte littéraire, dont on a voulu tirer beaucoup plus qu'il ne contient? Ne savons nous pas maintenant que l'on fabriquait des émaux en Gaule avant la conquête, et que cette fabrication a continué pendant les siècles suivants? C'est ce que nous ont appris les fouilles pratiquées au Mont Beuvray, sur le sol de l'antique Bibracte, et la découverte d'un vase de la Guierce. D'autres échantillons de ces émaux, qui sont tous des émaux en taille d'épargne sur cuivre, ont aussi été rencontrés en Angleterre, en Danemarck, en Allemagne et plus récemment en Istrie. Les plus importants sont des vases et des patères; les plus communs sont des fibules en forme d'animaux ou de rosaces émaillées de bleu, de rouge, de blanc; tous nos musées renferment des échantillons de ces monuments qui datent des premiers siècles de l'ère chrétienne, et prouvent par leur dissémination que la Gaule n'eut point le monopole de leur fabrication. Un archéologue qui a passé la plus grande partie de sa vie à étudier les émaux, Charles de Linas, émettait il y a peu de temps l'idée que nous nous trouvions là en face de monuments dus à des popula-

tions nomades venues d'Asie. L'idée, très ingénieuse, est faite pour tenter et mérite qu'on l'approfondisse; c'est une hypothèse très plausible; il se serait produit pour l'émaillerie le même fait qui se produisit quelques siècles plus tard pour l'orfèvrerie cloisonnée, dont l'importation orientale est évidente. Nous n'y perdrons que l'appellation d'émaux gallo-romains donnée à des pièces dont la provenance gauloise n'est pas toujours suffisamment établie.



FIBULES ÉMAILLÉES. — (Musée du Louvre.)

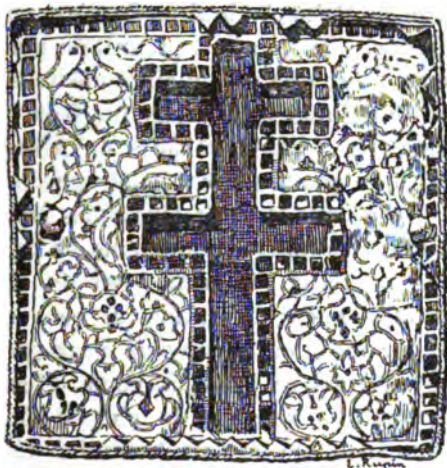
J'arrive à l'un des points les plus controversés de la question de l'émaillerie. Comment se fait-il que l'émaillerie en taille d'épargne sur cuivre ait brusquement disparu en Gaule comme dans tout le monde romain, où elle était connue sinon pratiquée, pour ne renaître que plusieurs siècles plus tard, au ^x^e siècle? C'est là un fait inexplicable historiquement, car si l'on peut admettre qu'une industrie, à la suite de bouleversements tels que

les invasions des Barbares, tombe en décadence. il est plus difficile de croire qu'elle disparaisse tout-à-fait. Malheureusement les monuments émaillés de cette époque font absolument défaut, et les seuls qui, de l'avis de quelques-uns, auraient pu nous éclairer sur la nature des émaux mérovingiens, ces pièces d'orfèvrerie que les églises conservaient jalousement sous le nom d' « œuvres de saint Éloi » ; ont aujourd'hui disparu. Nous ne possédons que de mauvaises gravures de quelques-unes de ces œuvres d'art, gravures exécutées à une époque où l'archéologie était encore à naître ; et c'est sur ces estampes que l'on discute. Les uns tiennent pour l'émail, les autres pour la verroterie cloisonnée en or ; on s'oppose de part et d'autre mille arguments, on discute, mais la lumière ne se fait pas et ne se fera peut-être jamais.

Le tableau que je trace ici de ces recherches archéologiques fera peut-être sourire le lecteur ; je ne crois point pourtant le noircir et ne veux d'ailleurs point le noircir. Ce n'est point mon rôle. Toute science a un côté hypothétique, et il ne faut point s'étonner si celle-là, née d'hier, ne peut se présenter avec un corps de doctrine absolument inattaquable. Mais à côté des hypothèses, comme en histoire, en archéologie il y a aussi les faits qu'on ne peut méconnaître ; que dis-je, il y a les monuments, et ceux-là livrent leur secret à qui sait les interroger. C'est une des joies de l'archéologue — et qui n'est pas un peu archéologue à notre époque ? — de pouvoir converser seul à seul avec un fait, avec un événement historique qui revêt la forme d'un monument ; je ne connais, pour ma part, rien de plus passionnant que cette étude qui vous réserve des émotions d'une vivacité extrême, mais aussi des déceptions sans nombre.

Mais je m'aperçois que l'émail m'entraîne bien loin. J'y reviens. Au VI^e siècle nous le voyons apparaître à Constantinople, non en art qui tâtonne et n'en est qu'à ses débuts, mais en industrie digne d'orner les bijoux les plus somptueux. D'où vient-il ? nul ne le sait. De l'Orient

sans doute, source de tous les arts, et en particulier de tous les arts qui touchent à la décoration. Justinien I^{er} offre un devant d'autel émaillé à Sainte-Sophie; et l'émail sans doute y était traité comme dans tous les émaux byzantins que nous connaissons à partir de cette époque, c'est-à-dire cloisonné en or; c'est du reste le procédé employé sur le reliquaire qui passe pour avoir été envoyé par l'empereur Justin II à Sainte-Radegonde, à Poitiers,



RELIQUAIRE DU MONASTÈRE DE SAINTE-CROIX, A POITIERS.

reliquaire qui serait par conséquent de peu postérieur à l'autel de Sainte-Sophie. Les Byzantins étaient donc revenus à l'ancien système que nous avons vu pratiqué en Égypte, et depuis le ix^e siècle nous possédons une série ininterrompue de monuments de cet art. Sans m'arrêter à la célèbre couronne de fer conservée dans le trésor de Monza, composée de plaques d'émaux cloisonnés, je vous citerai le revêtement d'autel, le *paliotto* de Saint-Ambroise de Milan, parce que ce monument offre une date certaine : il a été exécuté vers 835 pour l'archevêque de Milan, Angilbert, par l'orfèvre Wolvinus, qui y a mis sa signature et son portrait. Je ne connais rien de plus brillant que

cette énorme garniture d'orfèvrerie divisée en compartiments par des bandes d'émail cloisonné; les teintes sont charmantes et se marient admirablement avec l'éclat de l'argent repoussé et doré. Rien ne saurait égaler ce joyau incomparable; ni le reliquaire de l'empereur Basile II, conservé à Limbourg sur la Lahn, qui date du x^e siècle, ni les couronnes de Hongrie, qui remontent au xi^e siècle, ni même la célèbre *pala d'oro* de Saint-Marc de Venise, commencée peut-être au x^e siècle, ne peuvent être comparés à l'autel de Saint-Ambroise. Ce n'est peut-être pas ce que l'émaillerie cloisonnée a produit de plus fin, mais jamais, à coup sûr, elle n'a atteint une telle harmonie de tons. Ce Wolvinus n'était pas un Grec : son nom l'indique assez. On a voulu en faire un Allemand; je le crois Italien, bien que son nom dénote une origine barbare; mais à coup sûr il avait étudié des émaux byzantins. Et en effet, les autres monuments de ce genre que nous voyons en Italie, la *pala d'oro* de Venise, par exemple, sont purement byzantins, et nous savons que longtemps, pour exécuter des travaux de ce genre, l'Italie fit venir des ouvriers de Constantinople. C'est de Constantinople aussi que venaient la plupart de ces petits émaux, menue monnaie de l'art byzantin, que nous retrouvons sur une foule d'œuvres d'orfèvrerie exécutées soit en France, soit en Allemagne; ils sont facilement reconnaissables à la finesse du travail, aux tons des couleurs, et les orfèvres occidentaux les ont montés comme de véritables pierres précieuses.

Il est généralement admis aujourd'hui que les premiers essais tentés pour faire renaître de ses cendres l'industrie de l'émail en Occident le furent en Allemagne vers la fin du x^e siècle. L'impératrice Théophanie, fille de Romain le Jeune, qui épousa l'empereur Othon II en 972, aurait amené avec elle une véritable pépinière d'artistes. Je n'aime pas beaucoup ce système parce que je ne crois guère à cette importation officielle d'un art étranger; point n'est besoin, d'ailleurs, d'une semblable explication

à des faits que des relations commerciales expliquent suffisamment, et je ne pense pas que si Théophanie eût amené avec elle des émailleurs, ces émailleurs eussent jeté dans le pays des racines bien profondes; la protectrice une fois disparue, les protégés auraient plié bagage



PANNEAU ÉMAILLÉ DU RETABLE DE KLOSTERNEUBOURG.

pour retourner à Constantinople. Les émaux qui décorent les croix de l'église d'Essen sont néanmoins une imitation des objets similaires fabriqués à Constantinople, imitation dont la date — x^e et xi^e siècles — suffit amplement à expliquer la grossièreté.

Les orfèvres allemands allaient du reste bientôt s'écarter d'une façon encore plus sensible de leurs modèles.

Les émaux cloisonnés en or étaient délicats à fabriquer et fort chers; une semblable décoration serait vite tombée en désuétude si l'on n'avait pu la produire à moins de frais; c'est de ce besoin qu'est née l'émaillerie cloisonnée sur cuivre qui, par un motif analogue, est bientôt devenu de l'émail en taille d'épargne, de fabrication infiniment moins longue et moins dispendieuse. Le système du cloisonnage a cependant subsisté en partie, et un très grand nombre de pièces du XII^e et du XIII^e siècle nous montrent les deux procédés employés en même temps.

Cologne et les bords du Rhin n'eurent point le monopole de l'orfèvrerie émaillée. La vallée de la Meuse et la Lorraine ont produit en ce genre des chefs-d'œuvre, et en plein XII^e siècle, les orfèvres lorrains avaient acquis un tel renom que c'est à eux que Suger s'adressa quand il voulut faire exécuter des émaux à Saint-Denis; c'est encore un Lorrain, Nicolas de Verdun, qui exécuta en 1181 l'*antependium* de l'église de Klosterneubourg, l'une des pièces les plus considérables d'émaillerie en taille d'épargne qui existent.

On s'est fort disputé jadis sur ce sujet : A-t-on fabriqué des émaux à Limoges plus anciennement que sur les bords du Rhin ? Les adversaires ont cessé la bataille sans s'être convaincus le moins du monde. En fait la question était mal posée, parce que la question d'antériorité se compliquait d'une question d'influence. Or, admettre que l'art allemand a pu exercer une influence quelconque sur l'art de l'émaillerie tel qu'il se pratiquait à Limoges, c'est méconnaître toute l'histoire, tout l'enchaînement de notre art national. S'il est un art qui, au Moyen-âge, a exercé en Europe une influence prépondérante, c'est l'art français; et ce principe une fois admis — et il repose sur des preuves aussi nombreuses que solides — comment penser que pour un point de détail la France ait été tributaire de l'Allemagne, qui elle-même s'était instruite à Constantinople. Les relations de la France avec l'Orient étaient assez fréquentes pour qu'il soit inutile

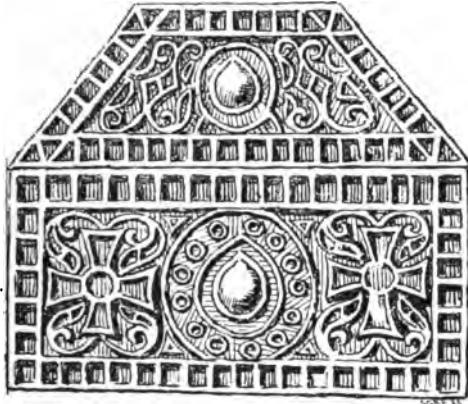
d'aller chercher un intermédiaire. On a été plus loin dans cette voie ; on a dit que les émaux français, auprès des émaux allemands, n'étaient que de la pacotille, des produits grossiers et arriérés qui ne pouvaient supporter la comparaison avec l'orfèvrerie polychrome fabriquée sur les bords du Rhin. Je me contenterai d'une seule observation. Chez nous on a passé plus d'un demi-siècle à chercher les émaux de Limoges pour les livrer aux chaudronniers, et il en reste dix fois plus encore qu'il n'y a d'émaux allemands ; de ces derniers nous possédons des pièces très fines, très bien exécutées sur commande et pour une destination déterminée. C'est en face de ces monuments que l'on place les pièces que Limoges fabriquait à la douzaine pour des églises de village ou pour l'exportation, même pour l'Allemagne où elles abondent. On aurait dû au moins, pour être juste, ne comparer ensemble que des pièces de même qualité ; le jour où l'on fera cette comparaison, je crois que l'on abandonnera bien des préjugés. Nous avons des œuvres qui peuvent être mises en parallèle avec n'importe quelles pièces sorties des ateliers de Cologne ou des bords de la Meuse. J'ajouterai même que dans les émaux limousins, même dans les pièces de second ordre, se révèle un sentiment de la couleur que ni les émailleurs, ni les miniaturistes allemands, n'ont jamais possédé. D'ailleurs, l'exportation si considérable que faisait autrefois Limoges de ces petits objets que l'on retrouve en Angleterre comme en Allemagne et en Danemarck, en Espagne et en Italie comme en Russie, sont un sûr garant de la renommée qu'ils ont eue autrefois.

Les questions d'origine sont toujours les plus embarrassantes. Et pour la France la question paraît devoir se compliquer d'ici à peu. Sans parler du reliquaire mérovingien de Saint-Maurice d'Agaune, où l'émail se marie avec la verroterie cloisonnée, comme sur un coffret conservé à Utrecht, voilà que l'on vient de découvrir à Conques un reliquaire qui remonte vraisemblablement au

ix^e siècle, sur lequel nous trouvons des émaux cloisonnés sur or, et en outre, une chose presque unique, des émaux en taille d'épargne exécutés sur or aussi.

Ce reliquaire, dont je dois la connaissance à l'un de mes meilleurs amis, qui est un vétéran de l'archéologie, M. Ch. de Linas, était encore inconnu il y a peu de temps. Lors d'une récente visite à Conques, j'ai pu l'examiner à loisir et l'étudier. Bien que ce vénérable monument, dont on attribue la donation à Pépin d'Aquitaine, ne nous soit pas parvenu intact, il a néanmoins conservé sa forme première et la plupart des ornements d'orfèvrerie et d'émaillerie qui en font l'une des pièces les plus curieuses que l'on puisse voir. C'est une châsse en forme de tombeau, ornée, sur toutes ses faces, de filigranes enchâssant des pierres gravées antiques. Sur l'un des côtés du toit sont appliqués deux aigles d'or dont les ailes, rapportées, sont en émail cloisonné bleu, rouge et blanc, du travail le plus fin. Sur les grandes faces de la châsse sont fixées des plaques d'or affectant la forme de chapiteaux ou de sections d'arc, émaillées également. Mais ici nous ne nous trouvons plus en face d'un émail cloisonné, ce sont de véritables émaux en taille d'épargne : sur un fond rouge ou vert translucide se détachent des rinceaux d'or. C'est là un procédé que je ne saurai trop recommander à nos orfèvres d'étudier ; il est je crois nouveau, et je ne doute pas que dans leurs mains il ne donne naissance à des productions du plus puissant effet. Si les aigles peuvent nous faire penser à Byzance, à une belle fibule du Musée de Mayence, à une autre encore plus belle que j'ai pu examiner dernièrement, les autres ornements en émail champlevé nous déroutent par leur étrangeté. A quel pays faut-il rattacher ce bizarre monument ? Je n'ose me prononcer. Pépin donna-t-il le coffret et la relique qu'il contient, ou simplement la relique ? Si l'on admettait cette dernière alternative, alors je n'irais pas chercher plus loin que Conques l'atelier qui lui a donné naissance. L'abbaye de Conques possédait certainement

au x^e siècle un atelier d'orfèvrerie, les textes les plus positifs nous le prouvent; en possédait-elle un antérieurement à cette date? Je le crois, et très probablement la statue de sainte Foy y a été fabriquée. Ce n'est pas ici le lieu de parler de cette statue; aussi bien l'émail n'y joue-t-il qu'un rôle secondaire. C'est cependant, toute mutilée qu'elle est, une pièce capitale pour l'histoire de l'orfèvrerie française. Ceux qui l'ont vue une fois, dans sa pose hiératique, avec ses yeux fixes d'émail bleu et blanc, son aspect grandiose et presque farouche, ne sauraient l'oublier. Pour les gens du Moyen-âge elle était



COFFRET ÉMAILLÉ DU MUSÉE ARCHIÉPISCOPAL D'UTRECHT.

devenue, tant elle leur avait fait une impression inoubliable, un objet de vénération sans égal et en même temps un objet de terreur. Dans les miracles de sainte Foy, nous voyons la statue jouer un rôle beaucoup plus grand que la sainte elle-même; c'est elle que les gens du pays voient apparaître dans leurs songes, comme une véritable sorcière, une baguette de coudrier à la main; elle vient leur imposer ses volontés, leur faire les demandes les plus bizarres, leur demander leurs bijoux pour s'en parer ou orner son sanctuaire. Malheur à qui refuse quelque chose à la sainte, car elle leur jouera

quelque méchant tour, tout au moins elle les exposera à la risée de tout le monde. Écoutez plutôt l'historien de sainte Foy :

« A l'occasion d'un fléau public, la vénérable statue dépositaire du chef de la sainte fut portée en procession au milieu d'un immense concours de peuple. Or l'on fit la rencontre d'un voyageur qui, monté sur un mulet, passa devant la statue. A la vue de ce trésor étincelant d'or et de pierreries, cet homme, poussé par une vile cupidité, se dit à lui-même : « Oh ! que je souhaiterais que cette statue glissât des épaules des porteurs et tombât maintenant à terre ! Je recueillerais aussitôt et plus prestement que tout autre les pierreries détachées et les lames d'or brisées. » L'insensé murmurait encore ces paroles lorsque son mulet, baissant la tête et lançant bien haut ses pieds de derrière, renversa son cavalier sous lui et le piétina avec fureur. Ce malheureux aurait péri écrasé si l'on ne se fût empressé de l'arracher aux atteintes de l'animal. C'est ainsi que le Seigneur vengea un simple souhait de chute exprimé contre sa sainte épouse. »

C'est encore au Trésor de Conques qu'il faut aller pour trouver les plus anciens émaux limousins, ou tout au moins français, à date certaine. Sur un grand coffret en cuir de forme rectangulaire, orné de gracieux dessins tracés au moyen de petits clous d'argent à tête ronde, sont appliquées des plaques d'émail champlevé représentant des oiseaux, des griffons, des animaux fantastiques, imités certainement de quelque étoffe orientale. La gamme des émaux est extrêmement douce : bleu lapis, bleu turquoise, blanc et vert ; l'effet général est des plus gracieux, et je ne doute pas que cette décoration, imitée par nos orfèvres, n'eût un véritable succès. Une inscription tracée sur l'une des plaques fait remonter l'exécution de ce charmant objet au gouvernement de l'abbé Boniface, qui gouverna l'abbaye au commencement du XII^e siècle. Cet objet qui, il y a quelque temps, passait pour unique, ne l'est

plus aujourd'hui : une chasse découverte il y a peu de mois, dans la sacristie de l'église de Bellac, nous offre des émaux de même ton et de même facture ; là encore le décor est tout oriental et indique clairement que c'est de ce côté qu'il faut chercher la véritable origine des émaux du centre de la France.

Je ne puis passer sous silence un monument capital de l'émaillerie française, ou du moins qui se trouve en France ; je veux parler de la belle plaque représentant Geoffroy Plantagenet, conservée au Musée du Mans. Cette pièce, un des plus grands sinon le plus grand émail en taille d'épargne connu jusqu'à ce jour, appartient au ^{xii}^e siècle. Qu'elle ait été faite du vivant ou après la mort du prince dont elle retrace les traits, peu importe ; la différence n'est pas grande. Est-elle sortie des ateliers de Limoges ? il y a pour cela de fortes présomptions. Dans tous les cas, je ne saurais admettre la théorie mise en avant il y a quelque temps à son sujet ; supposer que cette plaque a été commandée à Paderborn par l'évêque du Mans me paraît une hypothèse bien gratuite.

Ce n'est guère qu'avec la seconde moitié du ^{xii}^e siècle que les ateliers limousins nous apparaissent en pleine activité. Leurs émaux, dont bien peu sont signés, peuvent cependant, à l'heure qu'il est, être assez facilement distingués des émaux rhénans ou mosans. Les artistes limousins firent d'abord des émaux dans lesquels les personnages étaient émaillés et se détachaient sur un fond de métal doré ; tel est le Christ signé *Johannes Garnerius Lemovicensis* qui fait partie de la collection de M. Victor Gay ; telles sont aussi les plaques provenant du Trésor de Grandmont qui se trouvent au Musée de Cluny. Plus tard, au ^{xiii}^e siècle, tantôt l'artiste émaille tous les personnages et grave sur le fond de métal des rinceaux de la plus grande finesse ; tantôt il se contente d'émailler le fond, et le personnage est réservé et gravé ou s'enlève en bosse. L'émailleur alors s'élève à la hauteur du sculpteur, et les figures de cuivre fondues à Limoges peuvent rivaliser

avec la plus belle sculpture monumentale. Même quand les personnages sont simplement gravés, l'émailleur y ajoute toujours ou presque toujours une tête en relief, pièce fondue, rivée au revers de la plaque. C'est là une particularité que l'on ne rencontre qu'en Limousin. Comme les artistes rhénans, les Limousins ont parfois adopté, pour la décoration d'une même pièce, les deux systèmes du cloisonnage et de la taille d'épargne. Le plus bel exemple de cette alliance des deux procédés peut facilement être étudié sur un charmant reliquaire en forme d'ange qui provient de Grandmont et qui figurait à l'Exposition rétrospective de Limoges. Je ne puis indiquer ici toutes les pièces limousines qui sont dignes de votre attention : qu'il me suffise de rappeler ce beau scyphus qui porte le nom de *ciboire d'Alpais*, du nom de l'artiste qui l'a signé. Au Louvre, dans la Galerie d'Apollon, on voit également des coffrets complètement émaillés en taille d'épargne ou ornés de médaillons rapportés sur un fond de bois recouvert de peinture suivant les recettes qu'indique le moine Théophile. Au Musée de Cluny on trouve une suite très importante d'émaux offrant la série à peu près complète de tous les procédés usités par les artistes de Limoges ; à Saint-Denis, enfin, on rencontre un échantillon curieux de ce qu'étaient les tombes ornées d'émaux. Le tombeau de Jean, fils de saint Louis, qui se trouvait autrefois à l'abbaye de Royaumont, est un bel échantillon, du milieu du XIII^e siècle, de cet art qui valut aux artistes français une renommée universelle.

Il me faudrait, pour compléter cet exposé rapide de l'histoire de l'émaillerie en taille d'épargne, faire sentir les différences qui existent entre les œuvres produites dans les différentes écoles. Malheureusement c'est là une démonstration que l'on ne peut faire qu'en face des monuments. Je ne saurais ici comment faire percevoir rapidement des différences qui résident plus dans la gamme des couleurs que dans les procédés, et tout ce que je pourrais en dire en apprendrait certainement moins que

quelques instants passés dans un musée. Mais, me dira-



CRUCIFIX EN CUIVRE CHAMPLEVÉ ET ÉMAILLÉ.

(Collection V. Gay.)

t-on, comment, si ces différences sont si minces que vous l'avancez, comment faites-vous pour les saisir? C'est une

besogne délicate parfois, mais je crois cependant qu'avec un peu d'étude l'on peut, à l'heure qu'il est, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, être sûr de son diagnostic. Nous connaissons aujourd'hui un assez grand nombre d'œuvres dont la provenance est absolument certaine; nous en découvrons de nouvelles tous les jours, et nous sommes loin de connaître tous les trésors que renferment encore les églises du Limousin; c'est là surtout qu'il faut aller étudier; j'ai toujours éprouvé que si l'on voulait bien comprendre l'art d'un pays, il fallait aller prendre un bain d'air dudit pays, apprendre à en connaître les habitudes et les habitants; rien ne vous ouvre les yeux comme une excursion de ce genre; l'on remet au bout de peu de temps l'œuvre d'art dans son milieu et l'on finit par la comprendre.

Au milieu du ^{xiii}^e siècle, Limoges avait atteint le point culminant de sa renommée. A cette époque l'œuvre de Limoges s'exporte dans toute l'Europe. Ses artistes fabriquent non plus seulement des pièces d'orfèvrerie civile ou religieuse, mais des tombeaux, véritable sculpture émaillée dont l'Angleterre et l'Espagne nous conservent encore des exemples bien faits pour nous rendre fiers.

A la fin du ^{xiii}^e siècle, l'émaillerie change de caractère. On continue bien à fabriquer des pièces d'émail champ-levé et ailleurs qu'à Limoges, qui n'en eut point, comme on l'a cru longtemps, le monopole; on en fabrique encore, en Italie notamment. Mais l'émaillerie plus propre au ^{xiv}^e siècle est l'émaillerie translucide exécutée sur relief. On la pratique un peu partout : en Allemagne, en Italie et en France. Paris a aussi ses émailleurs; dès 1295, nous voyons dans un inventaire italien mentionner les émaux de Paris. Limoges perd de jour en jour du terrain, et j'ai la conviction que toutes ces belles pièces d'orfèvrerie civile recouvertes d'émail translucide que nous rencontrons dans les textes du ^{xiv}^e siècle avaient été fabriquées à Paris, qui déjà était la capitale artistique de la France.

Ni la France ni l'Allemagne n'eurent du reste le monopole de l'émail en taille d'épargne. On en a fait en Espagne, on en a fait en Italie; en plein ^{xv}^e siècle le Siennois Turini décore encore des bas-reliefs d'émail bleu appliqué par les procédés de la taille d'épargne, et Filarete orne aussi de cette manière la porte en bronze de Saint-Pierre de Rome. Plus tard encore, au ^{xvii}^e siècle, les Espagnols et surtout les Catalans usent du même procédé pour recouvrir d'émail une foule de bijoux et de menus objets de cuivre.

Les procédés d'émaillerie sur relief furent de même universellement pratiqués, et l'Italie nous a conservé un nombre très considérable d'œuvres exécutées suivant cette méthode, œuvres d'autant plus intéressantes que nous connaissons la plupart des artistes qui les ont exécutées. Dès la fin du ^{xiii}^e siècle, nous voyons un des plus célèbres sculpteurs de cette époque, Giovanni Pisano, exécuter des émaux pour l'église d'Arezzo; mais ce sont surtout les Siennois et les Florentins qui paraissent avoir excellé dans ce genre de travail; c'est à un Siennois, Ugolino, qu'est dû le fameux reliquaire d'Orvieto exécuté en 1338; ce sont des Siennois et des Florentins également qui ont fabriqué une quantité de calices que l'on rencontre en Italie. Signées pour la plupart, ces œuvres sont en général faciles à dater, grâce aux précieux documents sur l'Art siennois qu'a publiés M. Gaetano Milanesi.

Les procédés des émailleurs italiens ne diffèrent que fort peu de ceux qu'employaient les artistes français, flamands ou allemands du ^{xiv}^e siècle; il s'ensuit que leurs œuvres se ressemblent beaucoup et que ce n'est guère que par le style des figures que l'on peut distinguer la nationalité de ces monuments. La plupart des œuvres françaises de ce genre de quelque importance ont disparu; je pourrais néanmoins en citer quelques-unes qui sont à l'étranger ou à Paris, dans des collections particulières; j'aime mieux toutefois renvoyer le lecteur à des monuments plus accessibles. La Vierge donnée en 1339 par la reine Jeanne

d'Évreux à l'abbaye de Saint-Denis est au Louvre; cette charmante figure, du premiers tiers du xiv^e siècle, repose sur une terrasse entièrement recouverte d'émaux translucides d'une grande perfection. Je ne puis qu'engager à aller étudier sur place ce monument incontestable de l'art français.

J'ai hâte de revenir à la France, qui dans l'histoire de l'émaillerie a joué un rôle si considérable. Je dois cependant dire encore un mot de l'art italien. Au xv^e siècle l'émaillerie translucide subit en Italie les mêmes transformations qu'en France; elle devient de l'émail peint et, grâce aux recherches de M. Courajod, il est aujourd'hui établi que ce même Filarete qui décora les portes de Saint-Pierre d'émaux en taille d'épargne, exécuta également des émaux peints; il est même possible que ce curieux portrait en émail du peintre Jean Fouquet que possède notre Musée du Louvre ait été peint par Jean Fouquet lui-même, à l'imitation des émaux fabriqués par Filarete. On sait en effet que le peintre français et le sculpteur italien se connurent à Rome, et ce dernier professe dans ses *Commentaires* une grande admiration pour son confrère d'au-delà des Alpes. L'émail peint fut donc connu en Italie dès le milieu du xv^e siècle et fut peut-être inventé par les verriers de Murano; néanmoins il ne devait point y prendre le même développement qu'en France. Presque tous les émaux italiens que nous connaissons datent de la fin du xv^e siècle ou des premières années du xvi^e; ils paraissent, en général, appartenir à l'art du nord de l'Italie ou à l'art florentin; tels sont les émaux qui ornent le magnifique baiser de paix offert par Henri III à la chapelle de l'Ordre du Saint-Esprit et qui se trouve aujourd'hui au Louvre. Mais là l'émail n'est que l'accessoire de l'orfèvrerie, comme sur le calvaire de la cathédrale de Gran, calvaire exécuté pour le roi de Hongrie, Mathias Corvin, et qui est peut-être la plus somptueuse pièce d'orfèvrerie qui existe au monde.

Venise tient une place à part dans l'histoire de l'émail-

lerie. C'est de Venise, et peut-être des verreries de Murano, que sont sortis une foule de vases, d'aiguières, de coffrets, de crosses, de baisers de paix, le tout en cuivre recouvert d'émail bleu, blanc et vert semé d'étoiles d'or; c'est, en somme, de la vaisselle émaillée, mais de la vaisselle toujours d'une forme exquise et d'un coloris harmonieux.

Il me faudrait parler encore longuement des artistes allemands, des artistes hongrois qui ont appliqué l'émail au filigrane dès le ^{xiv}^e siècle, et ont ainsi obtenu des œuvres d'art d'un aspect tout particulier, d'où une influence orientale directe n'est pas absente. J'abrège, car le sujet est trop vaste pour le cadre que je me suis imposé.

J'aime mieux me renfermer dans les limites de notre pays qui, après tout, en émaillerie comme en beaucoup d'autres arts, a toujours été l'un des premiers. Ce que je voudrais surtout faire toucher du doigt, c'est la perpétuité de cet art en France. En somme, depuis le ^{xii}^e siècle jusqu'en 1800, il a existé des émailleurs à Limoges; en voyant une telle persistance, une telle continuité d'efforts dans un même sens, on est tenté de se demander si ceux qui ont voulu voir dans saint Éloi, fondateur du monastère de Solignac au ^{vii}^e siècle, le premier des émailleurs limousins, n'ont pas eu raison; si même les orfèvres de Solignac ne continuaient pas en pleine époque mérovingienne la tradition d'orfèvres gallo-romains. Ce sont là des hypothèses assurément, puisque aucun monument ne vient démontrer une telle assertion, mais je n'ai pas le courage de les traiter de folie. Ce Limousin, quand on l'étudie de près, est si extraordinaire, si conservateur de ses vieilles coutumes, que cette perpétuité, déjà longue de plus de six siècles, pourrait bien remonter à l'Antiquité.

Nous autres Français, nous sommes fort portés à médire de nous-mêmes, et M. de Pourceaugnac est resté parmi nous le type du parfait Limousin. Le personnage de Molière est assurément fort drôlatique, mais je crois qu'on l'a un peu vite généralisé. Le Limousin est, avant tout,

un travailleur consciencieux, infatigable, doué d'un rare esprit de suite; le jour où l'émail est tombé en discrédit, il a inventé la porcelaine et il la tient encore aujourd'hui. Ajoutez à cela que le Limousin est un homme d'ordre, un homme d'intérieur, et que les traditions de la vie de famille n'ont jamais peut-être été poussées plus loin, plus respectées qu'à Limoges; la famille y est organisée comme un véritable gouvernement despotique dont les arrêts ne souffrent pas de discussion, et le jour où un père émailleur ordonnait à son fils d'être émailleur comme lui, il n'y avait qu'à obéir ou à quitter le toit paternel. A cette autorité du père de famille, avec tous ses avantages et aussi, il faut bien le dire, tous ses abus, nous devons des dynasties d'artistes telles que celles des Pénicaud, des Limosin, des Nouailher, des Reymond, des Courteys, des Laudin. Ce ne sont pas des artistes que nous avons à étudier, mais des familles d'artistes. Le fait n'a pas, je crois, été assez remarqué; et du reste cette organisation, ces traditions dont nous voyons encore aujourd'hui un reste dans la corporation des bouchers de Limoges, ne datent pas d'hier. Voyez plutôt ce testament d'un bourgeois de Limoges de 1275; celui-là n'est pas un émailleur, mais il agit en père de famille limousin qui ne souffre pas la réplique : « Je veux et ordonne que mon fils puiné Pierre soit moine, et je lui lègue 20 livres pour entrer en religion; j'en lègue autant à mon fils Élie et je veux qu'il soit moine; je lègue 20 livres à mon fils Thomas pour son entrée en religion; je veux que ma fille Lucie soit religieuse; je veux que ma fille Plaisance entre au couvent. » Et ainsi de suite. Je n'ai pas à approuver ou à désapprouver les idées de ce bonhomme, mais je puis dire qu'avec une organisation pareille dirigée dans un sens industriel ou artistique, on peut faire quelque chose.

La série des émaux peints commence à Limoges vers le milieu du xv^e siècle pour se terminer en 1804, date de la mort du dernier émailleur. Si en Italie nous pou-

vons saisir à peu près la transition entre la peinture et l'émail translucide sur relief, en France elle nous échappe, et même nous sommes très mal renseignés sur les commencements de l'émail peint. Les plus anciennes pièces sont anonymes, car je ne saurais admettre que l'inscription « Monvaerni » que l'on lit sur quelques émaux soit une signature ou tout au moins un nom d'artiste. Après ces émaux nous tombons dans le chaos le plus complet; nous attribuons en bloc à Nardon Pénicaud ou à son atelier tous les émaux de la fin du xv^e siècle ou du commencement du xvi^e; ils ont tous des caractères communs, c'est vrai; ils sont exécutés en émaux de couleur avec rehauts d'or et de paillons, d'après des modèles allemands ou flamands, mais de là à supposer qu'ils sortent tous du même atelier il y a un abîme; confessons notre ignorance, c'est plus prudent.

Le premier émailleur qui nous apparaît avec une personnalité bien accentuée est Léonard Limosin. C'est une curieuse figure que ce Léonard : ingénieur, peintre, émailleur, graveur et sans doute peintre-verrier, comme la plupart de ses confrères, il n'a pas plus que les autres émailleurs, un talent d'une grande originalité; j'en excepte toutefois ses portraits, dans lesquels il s'est réellement surpassé. Il travaille comme les autres d'après des patrons ou des gravures qu'il interprète à sa manière; il affectionne les maîtres italiens et copie rarement les graveurs allemands; il emploie tous les procédés usités avant lui : émail polychrome, paillon, grisaille, mais il sait toujours combiner ses tons avec tant de goût que c'est, en somme, le roi des émailleurs. On a pu faire aussi fin que lui, dans l'atelier des Pénicaud, par exemple; on a pu exécuter des émaux de plus grande dimension, comme ces grands médaillons de Pierre Courteys qui rivalisaient avec les terres cuites émaillées de Girolamo della Robbia, au château de Madrid, mais jamais on ne l'a dépassé. Léonard Limosin fit une belle fortune puisqu'il devint peintre-émailleur et valet de chambre du roi, et en même temps, comme beau-

coup d'émailleurs du reste, consul de Limoges; il est le chef d'une dynastie d'artistes qui dura jusqu'au milieu du xvii^e siècle. Contrairement à ce que j'ai prétendu autrefois moi-même. Léonard se maria, et tout porte à croire qu'en bon Limousin il eut beaucoup d'enfants, dont les émaux doivent avoir avec ceux de leur père un air de famille.

La famille des Nouailher eut une durée encore plus longue. Elle commence à l'aube du xvi^e siècle et dure jusqu'en 1804; les derniers Nouailher n'ont pas, à coup sûr, fait des chefs-d'œuvre; ils ne fabriquaient plus guère que des émaux destinés à être vendus dans les pèlerinages, ou de petites plaques que l'on attachait à des chapelets; mais leur ancêtre Couly Nouailher occupe une place honorable parmi les artistes du xvi^e siècle. Je n'aurais garde d'oublier les Reymond, les Courteys, les de Court, les Laudin. Tous ont leur valeur personnelle, et l'on peut dire en général que jusque vers 1650, ce qui est sorti de leurs ateliers ne peut que faire honneur à l'art français; passé cette époque les émailleurs ne pratiquent plus un art, mais exercent un métier; abandonnant les procédés difficiles des émailleurs du xvi^e siècle, ils simplifient la technique et fabriquent à la douzaine des produits de couleurs voyantes dont le mauvais goût n'est égalé que par la médiocrité du dessin.

Au xvii^e siècle, du reste, orfèvres et émailleurs limousins étaient tombés dans le plus complet discrédit; non-seulement ils ne trouvaient plus au dehors qu'un écoulement incertain, mais même à Limoges, quand on avait à faire une œuvre d'orfèvrerie un peu considérable, on s'adressait ailleurs. La grande châsse de Saint-Martial, refaite au xvii^e siècle, fut commandée à Paris.

Pendant que l'émail agonise à Limoges, un orfèvre de Genève d'origine française, Petitot, le fait entrer dans une voie nouvelle; il perfectionne les procédés déjà mis à la mode par deux orfèvres français, Jean et Henri Toutin, et produit ces merveilleux petits **Portraits** qui, bien

que peints en émail, rappellent plutôt la miniature que la peinture telle que l'avait comprise Léonard Limousin. Néanmoins il a créé réellement un genre nouveau qui, appliqué un peu dans toute l'Europe au xviii^e siècle, a produit de petites merveilles de finesse et de goût. La bijouterie émaillée du xvi^e siècle avait fait naître des



AIGUIÈRE DÉCORÉE DE SUJETS PEINTS EN GRISAILLE SUR FOND NOIR,
PAR PIERRE REYMOND.

chefs-d'œuvre; celle du xviii^e siècle n'a cependant rien à lui envier comme finesse ni comme valeur artistique.

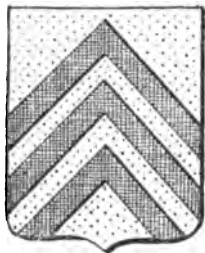
Je m'aperçois qu'il y a mille choses dont je n'ai pas parlé, et cependant j'ai déjà bien abusé de la patience du lecteur. J'ai cherché à montrer par quelles phases est passé l'émail depuis ses origines, quelles ont été ses prin-

cipales transformations. Je voudrais pouvoir maintenant montrer quel parti on peut tirer d'une matière si docile : les gens du Moyen-âge s'en sont servi surtout pour décorer des objets religieux ; au xvi^e siècle on en a fait une incomparable vaisselle ; puis la bijouterie s'en est emparée et en a tiré les meilleurs effets ; c'est donc là une matière aussi précieuse qu'un métal et qui peut se prêter à toutes les exigences. Nous, les tard venus, nous ne savons plus qu'inventer, et il semble qu'on ne nous ait plus laissé que le triste rôle de copistes ; je n'ai pas une aussi mauvaise opinion de la nature humaine, et nous serions mal venus de nous plaindre d'avoir derrière nous l'expérience du passé. Ce n'est point en inventant des choses plus ou moins baroques de forme, plus ou moins étranges de décoration, que nous arriverons à un résultat ; étudions simplement ce qu'ont fait nos devanciers ; ils n'ont pas procédé autrement, et soyez certains que de cette étude sortira quelque chose de neuf, où se trouveront tous les éléments des anciens modèles, mais qui cependant ne leur ressembleront point dans leur ensemble. C'est là un résultat pour ainsi dire fatal, auquel en travaillant nous arriverons sans nous en douter. Un beau matin nous nous réveillerons avec un style du xix^e siècle. Je n'ose croire que nous soyons assez décrépits pour ne pas atteindre ce résultat ; en tout cas ne désespérons jamais. « Je le pensais, Dieu le guérit », disait Ambroise Paré en parlant d'un blessé ; mais encore le pensait-il. Nous avons une blessure, notre remède sera le travail ; la nature et le génie français feront le reste, pour peu que nous les aidions.

ÉMILE MOLINIER.

FRANÇOIS DE LÉVIS-VENTADOUR

VINGT-ET-UNIÈME ÉVÊQUE DE TULLE



D'or, à trois chevrons de sable.

LA famille de cet évêque, connue dès le xi^e siècle, prétendait descendre de la tribu de Lévi, et au xvii^e siècle, l'un de ses membres saluait la Sainte-Vierge en l'appelant cousine. Mais, outre des doutes graves sur leur origine juive, on sait que les Lévis tiraient leur nom d'une terre qu'ils possédaient dans l'Ile-de-France, près de Chevreuse, dans l'ancien doyenné de Chèvres. Cette famille s'est divisée en huit branches dont la quatrième, celle des seigneurs de la Voute, en Vivarais, a donné lieu à notre vingt-et-unième évêque. Il dut naître vers 1486 à Ventadour, et fut le troisième fils de Louis, baron de la Voute, chambellan de Charles VIII, qu'il suivit dans son expédition au royaume de Naples et mourut en 1521, et de Blanche de Ventadour, fille unique et héritière de Louis, seigneur de Lagrange, en qui

s'éteignit la tant valeureuse et tant renommée race des Ventadour, et de Catherine de Beaufort, dame de Charlus. Par son grand-père maternel, François tenait aux Comborn, la plus ancienne lignée du Bas-Limousin, et par sa grand'mère maternelle, il venait de la célèbre famille de nos Papes Clément VI et Grégoire XI et des vicomtes de Turenne, qu'il suffit de nommer pour dire ce qu'ils furent. Il y avait avant lui Gilbert, qui continua la souche de Lévis-Ventadour, et Jean, qui devint chef de la branche de Charlus; après lui Charles, abbé de Valette, diocèse de Tulle, et Catherine, épouse de Joachim de Brion, seigneur du Cheylar, morte en veuvage, religieuse de Saint-Laurent d'Avignon.

Aucun document certain n'a pu nous apprendre où notre évêque avait fait ses études; mais il est probable qu'il fut tenu dans quelque une des meilleures universités du royaume, et qu'il y fit les progrès nécessaires, puisque dans un âge assez tendre il était bachelier en décrets et même docteur en Sorbonne, selon quelques auteurs. Son père, qui avait été l'un des favoris de Charles VIII, l'introduisit de bonne heure à la cour où abondaient les abbés de qualité. Louis XII et François I^{er} montrèrent au père et au fils les mêmes sentiments de bienveillance que leur prédécesseur. Sous leur règne, le futur évêque de Tulle fut, en quelque sorte, accablé de bénéfices ecclésiastiques; il possédait en plus la dignité purement honorifique de protonotaire apostolique; et c'était alors un acheminement presque immanquable à l'épis-

copat. François ne tarda pas à l'obtenir. Cependant nous devons dire, au préalable, qu'à la mort de Louis XII, les troubles qui suivirent le trépas de ce père du peuple empêchèrent les moines de Tulle de vaquer à l'élection d'un évêque. Mais au commencement de 1517, ayant obtenu la permission de se réunir pour ce sujet, ils jetèrent encore la division dans leur église. En effet, deux candidats des meilleures maisons du Limousin se présentaient à leurs suffrages : Gilles de Latour, de la puissante famille d'Auvergne-Turenne, protonotaire du Saint-Siège et abbé commendataire de Vigeois, d'un côté; notre François de Lévis de l'autre. Le premier, d'un âge mur et même avancé, avait déjà été élu, en 1492, évêque de Sarlat contre Armand de Gontault, qui l'emporta. Sous certains rapports, il paraissait préférable à François de Lévis; mais celui-ci avait la majorité des électeurs. Néanmoins il fallut porter l'affaire au tribunal de Léon X, qui en confia l'examen à l'archevêque de Bourges.

Avant d'aller plus loin, nous relèverons un anachronisme d'un siècle commis par Baluze dans son *Histoire de Tulle*. Voici ce qu'il dit : « *Anno MDXVII, die XXIX maii, confirmata fuit electio, a Guillelmo Boisraterio, archiepiscopo Bituricensi.* — En l'année 1517, le 29 mai, l'élection fut confirmée par Guillaume de Boisratier, archevêque de Bourges. » Or, Guillaume de Boisratier mourut en 1421, tandis qu'Antoine Boyer était archevêque de Bourges en 1517. Ce fut donc à lui que le pape Léon X donna commission de connaître la

cause des deux élus de Tulle. Ce prélat, qui venait d'être orné de la pourpre cardinalice, sur le rapport de Jean Viliob, grand-archidiacre de Bourges, et de Jean de Villiers, vicaire-général et official, se prononça, le 29 mai 1517, en faveur de François de Lévis, et signifia à l'abbé de Vigeois son entière exclusion.

Aussitôt après cette sentence, le nouvel évêque sollicita en cour de Rome la délivrance de ses bulles qui, de fait, furent expédiées le 15 juin suivant. Il me semble que Baluze dit quelque part qu'il eut besoin d'une dispense d'âge. Cependant, s'il était né en 1486, il devait avoir en 1517 près de trente ans. Sur son sacre, l'époque de sa prise de possession et son entrée solennelle à Tulle, nous ne savons absolument rien. Dans une note envoyée par M. Simon, il est dit que dès le mois de juin 1517, François de Lévis signait, en sa qualité d'évêque de Tulle, une procuration pour requérir du Saint-Père la sécularisation de l'église de Tulle. Il faut nécessairement qu'il y ait une erreur quelque part, ou bien que la requête de l'évêque de Tulle ne fût qu'une instance nouvelle auprès du Pape, non pour obtenir la sécularisation qui était accordée dès le 26 septembre 1514, mais pour le lever des difficultés qui s'opposaient à l'exécution de la bulle. Au reste, ce n'est pas la seule contradiction qui se trouve dans l'histoire de cet évêque. On devrait croire que s'agissant d'un homme de cette importance, nos auteurs en auraient conservé des souvenirs plus nombreux et plus précis. Il n'en est rien, et à part deux ou trois autres

notices, celle-ci est la plus embrouillée. D'abord, Moréri ne fait marier son père qu'en 1492, et le fait naître lui-même en 1496; en sorte que lorsqu'il était chargé d'abbayes et de prieurés il avait à peine huit ou neuf ans, et vingt-et-un au plus lorsqu'il fut fait évêque; assurément il n'y a là rien d'impossible. On a vu des évêques et des princes de l'Eglise enfants. Mais lorsque l'archevêque de Bourges, sur l'examen de deux hommes sérieux, confirmait l'élection de notre évêque contre celle d'un homme dont l'âge était canonique et les mœurs sans reproche, il est à croire que le prélat ne se décidait pas en faveur d'un mineur, et pour l'honneur du sacerdoce, on doit supposer que notre évêque approchait au moins de la trentaine, par conséquent que son père s'était marié avant 1492, et que lui-même était né avant 1496.

Ensuite l'abbé Roy-Pierrefitte, de regrettée mémoire, nous jette dans d'autres impasses à propos d'une note qu'il a publiée dans sa brochure sur Obasine. Il dit : « D'après un acte signé Dupuy, François de Lévis étant à Brive le 14 septembre 1518, donna, avec le consentement du chapitre d'Obasine, tant pour lui que pour frère Léger Jurbert, soi-disant pourvu de cette abbaye, à Geoffroy de Bonneval, protonotaire apostolique, le prieuré de Moustier-Ventadour, se réservant néanmoins de le recouvrer *toutes et quantes fois* qu'il baillera à Bonneval un autre bénéfice valant cinq cents livres de rente annuelle. Le dit seigneur Lévy continuera de donner au dit Bonneval sept cents livres par an, à moins qu'il ne lui donne dans un mois

prochain venant après Noël, l'abbaye de Bonnaigue ou celle de Nouvelle ou autre bénéfice de sept cents livres par an. Les parties s'engagent à donner procuration pour faire agréer cet accord en cour de Rome, et de plus à faire résigner les droits de frère Léger Jurbert. Lévy fut aussi abbé de la Valette et prieur commendataire de Saint-Angel au moins dès 1515, jusqu'à l'époque où il fit consacrer l'église. Le 4 mars 1522, il fit commencer la restauration du clocher. »

Cet article semble insinuer que lorsque Jean de Ventadour, son oncle, mourut vers 1518, notre évêque succéda à ses bénéfices; ce qui est faux, puisque Jean était abbé de Gourdon et de la Nouvelle, et le neveu ne le fut jamais; il en est de même pour la Valette, dont le vrai possesseur en 1500, par droit d'élection, était Pierre Pignot, mais qui fut occupée contre toute raison par Charles de Lévis, frère de François. Celui-ci, en montant sur le siège de Tulle, quoique petit et peu riche, s'était démis de plusieurs de ses bénéfices, car soutenir le contraire ce serait supposer, gratuitement sans doute, cet homme, ce prêtre, cet évêque bien rapace. En effet, outre l'évêché, il aurait possédé, dans un âge encore peu avancé, Obasine, Gourdon, la Nouvelle, Valette, Bonaigue, Saint-Angel et Moustiers-Ventadour, en tout sept à huit bénéfices; nous pensons qu'il faut en distraire plus de la moitié, et la charge paraîtra encore bien lourde.

Le 31 août 1518, François de Lévis donna son approbation au testament de Palet, de Tulle, conseiller-clerc au parlement de Bordeaux, abbé de

Saint-Pierre de Verteuil, même diocèse, et prévôt de Tulle, seigneur temporel de Lagorce. Ce testament contenait des dispositions en faveur de l'église de Saint-Pierre de Tulle; le testateur y choisissait le lieu de sa sépulture et ordonnait que son corps y serait enterré en un cercueil de plomb, dans lequel seraient recueillis les ossements de Jean Palet, son frère, jadis prévôt comme lui, afin que s'étant aimés pendant la vie, ils ne fussent point séparés dans la mort. Leur tombeau était au milieu du chœur de l'église. Ce qui rend cet ecclésiastique bien plus recommandable qu'une simple disposition testamentaire, laquelle peut être commune à tout le monde, c'est qu'avec l'autorisation de l'évêque il avait établi dans l'église de Saint-Pierre la fête de l'Immaculée-Conception, et cette église, aujourd'hui remplacée par celle des anciens Carmes, pourrait peut-être se faire gloire d'avoir été la première dans le Limousin à célébrer cette grande et douce solennité. Pierre Palet voulait que tous les ans, le 8 décembre, le gardien des Recollets y chantât la messe avec diacre et sous-diacre, et qu'à l'évangile un Père du couvent y fit un sermon aux fidèles et expliquât pieusement l'objet de la fête. Les revenus de cette fondation étaient pris sur le tènement de la Gorse, près de Tulle, et sur plusieurs maisons que le testateur possédait dans la ville. Jean Palet, légataire universel, fils de Martial, frère de Pierre, demeurait garant de ces dispositions. Le prévôt mourut au mois de septembre de cette année, et l'évêque eut assez de

crédit pour le faire remplacer par son frère Charles de Lévis, abbé commendataire de Lavalette.

Nous présumons qu'en 1523, François de Lévis était au nombre des députés qui se rendirent auprès du roi pour redemander la sénéchaussée du Bas-Limousin, que nous avons vue passer entre les mains des Brivistes. Le monarque eut égard aux réclamations tant de fois répétées des Tullistes, et au mois d'octobre de cette année, en leur rendant la sénéchaussée, il nomma un sénéchal pris au milieu d'eux : ce fut Calmine Lagarde, l'un des magistrats les plus respectables de toute la province. En reconnaissance de ce bienfait, les habitants de Tulle s'imposèrent volontairement une somme de quatre mille livres qu'ils versèrent dans le trésor royal. Aujourd'hui cela n'a l'air de rien, mais à cette époque c'était un don très considérable; et si les Tullistes avaient dû acheter la sénéchaussée, ils n'auraient pas offert davantage, ni le roi n'aurait guère demandé plus.

L'année 1524 offre l'un des faits les plus curieux, nous ne disons pas seulement des annales de Tulle, mais peut-être de celles de tous les peuples. En le rapportant nous ne croyons point sortir de notre sujet, puisqu'il est permis de penser que rien ne se fit sans l'assentiment de l'évêque. Le voici traduit simplement du latin de Baluze :

« J'étais enfant lorsque Pierre de Fénis, dont le souvenir subsistera autant de temps qu'il y aura des hommes vertueux sur la terre, me racontait une histoire connue du peuple entier. Le roi François I^{er}, me disait-il, avait

fait de grands préparatifs de guerre contre Charles-Quint; et l'on répétait par toute la France qu'il allait partir pour l'Italie lorsque Jean Baluze, prêtre d'une moralité digne des premiers siècles de l'Église, qu'à Tulle tout le monde appelait le Saint, disant un matin de bonne heure la messe dans l'église de Saint-Julien, fut averti d'une manière surnaturelle que si le roi allait en Italie, il y serait fait prisonnier. Ce bon prêtre, plein d'amour pour son roi et de zèle pour l'honneur de sa patrie, se rendit immédiatement à Paris, dans le dessein de parler au monarque. Mais les gardiens du palais lui en refusèrent l'entrée et le repoussèrent comme un homme qui avait perdu l'usage de la raison, lui disant toutefois qu'ils informeraient le roi de sa venue. Ce prince partit pour l'Italie et on sait ce qui arriva. Après le retour de Madrid, les courtisans redisaient l'histoire du prêtre de Tulle; François I^{er} en ayant eu connaissance fit écrire à l'évêque et aux magistrats de la ville, pour qu'ils lui envoyassent Jean Baluze, qu'il désirait voir et récompenser; mais il était mort depuis peu et avait été enterré dans l'église de Saint-Julien, où se trouvait le tombeau de sa famille. »

A la suite de ce récit, Baluze a du scrupule; il s'excuse de l'avoir rapporté, de peur, dit-il, que l'on me soupçonne de céder à un sentiment de parenté; mais il prend Dieu à témoin qu'il n'a dit que la vérité, et ce qui est connu de tous les habitants de Tulle; il paraît que l'évêque ordonna une enquête sur ce fait et que la véracité en fut parfaitement démontrée. Au reste Baluze, quoique très bon chrétien, n'était pas trop crédule, et malgré les liens qui l'unissaient au prêtre Jean, s'il avait tant soit peu douté, il n'aurait pas manqué d'assaisonner cette histoire de quelques-unes de ces pointes malignes que l'on trouve en d'autres

endroits de ses ouvrages. Pour nous la chose semble hors de doute, et le seul voyage de Paris, vu l'époque, est un titre suffisant à notre crédulité.

En 1525, la peste sévit cruellement à Tulle; depuis le commencement de juin jusqu'au carême de 1526, elle enleva plus de deux mille personnes de la ville ou des environs; c'était plus du tiers, car Tulle n'avait alors que quatre ou cinq mille habitants. Dans cette triste circonstance, Jean Dioudelle ou de Juyé, docteur en droit et official de l'évêque, et Calmine Lagarde, lieutenant du sénéchal du Bas-Limousin, tenaient leurs séances à Laguenne d'abord où le mal n'avait pas encore pénétré, puis à Saint-Sylvain.

En 1527 François I^{er} s'empara, pour cette année seulement, de toutes les dîmes ecclésiastiques du Limousin. Plusieurs bénéficiers se raidirent vainement, mais aucun ne le fit avec autant de vigueur que l'évêque de Tulle. Après avoir versé au trésor royal ce qu'il croyait raisonnable, il refusa le surplus. Quoique le roi eût un peu agi en tyran, les besoins de l'État étaient tellement reconnus qu'on ne peut s'empêcher de blâmer la conduite de notre évêque; il faisait acte de citoyen médiocre, pour ne rien dire de plus, et il donnait aux autres un pernicieux exemple de révolte. Ajoutons que le prince était son bienfaiteur et celui de sa famille. Irrité d'un procédé aussi inattendu, le monarque fit saisir le temporel et tous les revenus de l'évêché et les mit entre les mains de Dumine Dioudelle. Mal en prit dans la suite à la veuve et aux enfants de ce magistrat; l'évêque leur intenta un

procès en réparation qu'ils perdirent parce qu'ils ne furent pas aussi puissants que le vicomte de Ventadour, lequel poursuivait l'affaire au nom de l'évêque, son oncle.

Fleury nous apprend que le 21 mars 1528, notre évêque se trouva, avec tous ceux de la province, à l'ouverture du concile de Bourges tenu et présidé contre Luther par François de Tournon, archevêque de cette ville. On y décréta vingt-trois propositions tendant à combattre les erreurs de l'apostat allemand; on s'occupa ensuite de la juridiction et des immunités ecclésiastiques; cet article fit l'objet de cinq décrets qui réprimaient l'immixtion des laïques dans les causes des clercs; enfin la résidence des curés et de tous ceux qui avaient charge d'âmes, la tenue et la clôture des cimetières formèrent autres deux décrets dont l'observation était plus que jamais indispensable.

Peut-être notre excellent évêque aurait pu prendre sa part du décret qui ordonnait la résidence. On le trouve rarement dans son diocèse, et c'est presque toujours à des étrangers qu'il confie les principales fonctions épiscopales. Ainsi, le 14 mars 1522, il députait de Bordeaux l'évêque *portatif*, c'est-à-dire ambulant, sans diocèse, Pierre d'Albon, pour la consécration de l'église de Saint-Angel. Le 29 mars 1528, il envoyait de Bourges à Tulle François Roger, noble berrichon, évêque *in partibus*, pour la consécration du maître-autel de l'église Saint-Julien. En d'autres temps, l'administration diocésaine était laissée au vicaire-général, Étienne Binet du Jassonnaix.

En 1532, les habitants de Tulle eurent besoin des consolations de leur premier pasteur. Effrayés par les pluies qui ne cessèrent de tomber depuis le mois de janvier jusqu'en avril, ils coururent en foule au palais pour demander au prélat une procession autour de la ville, où seraient portées les précieuses reliques des saints Clair, Laud, Baumaide et Liphard. Baluze se complait à rappeler cet acte de la piété de ses concitoyens; il décrit l'ordre de la procession et signale ses résultats, qui furent vraiment miraculeux. Voici la substance de son récit. Sur les ordres de l'évêque et l'assentiment du chapitre, le 7 avril, qui était le dimanche de Quasimodo, la procession sortit de la cathédrale à deux heures de l'après-midi, parcourut la ville et ne rentra qu'un instant avant la nuit; le peuple marchait nu-pieds, et ceux qui portaient tour-à-tour les saintes reliques avaient des cordes au cou. Notons que c'étaient les magistrats et les principaux de la ville qui, pour mieux apaiser la colère divine, demandèrent l'autorisation de porter dans cet état les vénérables restes des amis de Dieu. Le chef de saint Clair fut exposé pendant tout le mois de mai. Le mauvais temps cessa à partir du jour de cette procession; *les récoltes de l'année furent si abondantes qu'il sembla que la manne était tombée du ciel.* Ce sont là les propres termes de Baluze, de cet homme que l'on voudrait faire passer pour un incrédule et un impie. Qu'on ne ricane point; de fort petites causes ont souvent produit de très grands effets. Les Tullistes, par leur tendre et naïve confiance

en Celui qui donne la pâture aux petits des oiseaux, obtinrent la cessation du fléau pour tout le Limousin, et peut-être pour plusieurs provinces environnantes.

Sur la fin du mois d'août de cette même année mourut François II, vicomte de Turenne, l'un des plus grands personnages du royaume. Il était, lors de son décès, à Villanche, en Bretagne; mais il ordonna par son testament que son corps serait porté dans l'église des Cordeliers de Brive. Le roi, qui voulait honorer ses funérailles, manda à notre évêque, à celui de Périgueux — Jean de Plas — Curemonte — et de Sarlat — Jacques de Larmandie, — d'avoir à assister à ses obsèques où se trouvèrent, outre les évêques, tous les abbés des trois diocèses et de celui de Limoges, plus de huit cents ecclésiastiques, deux sénéchaux, une députation du parlement de Bordeaux, toute la noblesse du Limousin, Périgord et Quercy, et une foule innombrable de fidèles de tous rangs et de toute condition. Jamais Brive n'avait vu un pareil spectacle.

Après cette action d'éclat, François de Lévi ne paraît plus nulle part. Il est probable qu'il ne revint pas à Tulle, où il ne se plaisait point. Mais nous ne pouvons rien assurer. Ce qui est certain, c'est que le 8 décembre 1534 (1535) il mourut à Bordeaux, âgé, pour ceux qui le font naître en 1486, de 48 ans, et de 38 seulement pour ceux qui mettent sa naissance en 1496. Nous ne prédisons rien là-dessus. Il est un fait cependant, c'est que tous les enfants de Blanche de Ventadour moururent fort jeunes. Ce beau sang, qui touchait

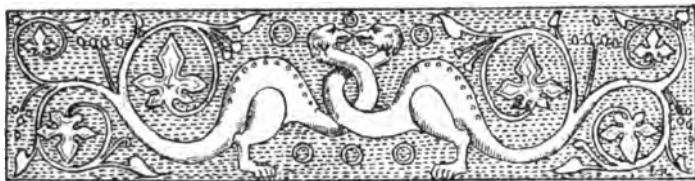
à sa fin, s'était affaibli. Dieu finit les familles comme il finit les individus. Cela doit être, puisque ce monde n'offre rien de stable.

François de Lévis ne siégea à Tulle que dix-sept ans environ; il ne laissa ni souvenir ni œuvre mémorable. Peut-être fût-il le bienfaiteur du monastère de Coiroux, car on trouvait son nom inscrit au nécrologe de cette abbaye. Mais en sa qualité d'abbé d'Obasine il l'était de Coiroux, et il n'est pas étonnant qu'on y ait consacré son souvenir.

Le *Gallia*, qui rapporte ces faits, se demande pourquoi Dom Martène appelle cet évêque Louis. Nous nous le demandons aussi. Avait-il un double prénom? Ce n'est pas probable, on l'aurait exprimé une fois ou l'autre dans sa vie. Il est plus admissible que les savants bénédictins aient lu dans quelque chartre le nom de son père et pris pour celui du fils. De pareilles méprises sont faciles, surtout de la part d'auteurs qui avaient tant à lire et tant à écrire.

L.-L. NIEL,

Curé de Naves.



ICONOGRAPHIE DU LIMOUSIN



L serait bien à désirer que quelque érudit, quelque travailleur du Limousin entreprit de publier un *Dictionnaire iconographique du Limousin* indiquant tous les portraits connus (gravés ou lithographiés) qui intéressent cette province, et les faisant suivre d'une courte biographie sur chaque personnage. Qu'on me permette, dès aujourd'hui, de porter ici ma pierre à l'édifice en commençant par trois duchesses de Ventadour.

1° MARGUERITE DE MONTMORENCY, *duchesse de Ventadour*, fille d'Henri de Montmorency, connétable de France, et d'Antoinette de la Marck. Elle épousa, en 1593, Anne-Louis de Lévis-Ventadour, duc de Ventadour, baron d'Herment, de Donzenac, d'Annonay, comte de la Voute, pair de France, gouverneur et sénéchal du Limousin (1591), lequel, en 1594, représenta le comte de Champagne au sacre du roi Henri IV et mourut en 1622. Elle décéda en 1660, à l'âge de 88 ans. Nous reproduisons (réduite) la magnifique gravure in-folio de Grég. Huret, qui est fort rare.



MARGUERITE DE MONTMORENCY
DUCHESSE DE VENTADOUR († EN 1660)

2° CHARLOTTE-ÉLÉONORE-MAGDELEINE DE LA MOTHE HOUDANCOURT, *duchesse de Ventadour*, fille de Philippe de la Mothe-Houdancourt, maréchal de France, et de Louise de Prie. Elle épousa, en 1671, Louis-Charles de Lévis, duc de Ventadour et d'Anville, baron d'Herment, pair de France, gouverneur du Limousin, mort en 1717. Elle fut gouvernante des enfants du roi Louis XV et mourut le 15 décembre 1744, à l'âge de 93 ans.



CHARLOTTE-ÉLÉONORE-MAGDELEINE DE LA MOTHE-HOUDANCOURT
DUCHESSE DE VENTADOUR († EN 1744)

3° ANNE-GENEVIÈVE DE LÉVIS-VENTADOUR, *duchesse de Ventadour*, fille de Louis-Charles de Lévis-Ventadour, duc de Ventadour, et de Magdeleine de la Mothe-Houdancourt, qui précède. Elle naquit en 1673 et mourut à Paris en 1727. Elle épousa en premières noces, en 1691, Louis-Charles de la Tour, prince de Turenne, et en secondes noces, en 1694, Hercule-Mériadec de Rohan, prince de Soubise, lieutenant-général d'armée, etc.

AMBROISE TARDIEU,
Historiographe de l'Auvergne,
à Herment (Puy-de-Dôme).



ANNE-GENEVIÈVE DE LÉVIS-VENTADOUR

PRINCESSE DE ROHAN-SOUBISE († EN 1727)

20

NUMISMATIQUE

NOTE SUR QUELQUES MONNAIES DE LA VICOMTÉ DE TURENNE

PRÉAMBULE

Les souvenirs de la vicomté de Turenne, documents historiques ou épaves archéologiques, ont pour notre Société corrèzienne un attrait tout spécial et bien facile à comprendre; nous devons donc recueillir dans notre *Bulletin* tous ceux qui se présentent.

Les vicomtes jouissaient des droits régaliens, tout le monde sait cela, ce qui leur permettait de battre monnaie (1). Ces monnaies, sauf quelques types, ne sont pas très rares pour les numismates; mais, rares ou non, l'intérêt qui pour nous s'attache à elles ne peut être mis en doute, et nous décrirons dans le *Bulletin* toutes celles dont on voudra bien nous signaler la trouvaille dans notre région.

Nous avons aujourd'hui à en présenter cinq à nos lecteurs; M. Anatole de Barthélemy, avec son obligeance ordinaire, a bien voulu se charger de

(1) Les vicomtes de Turenne frappèrent monnaie dès le ^x^e siècle, et les ducs de Guyenne s'obligèrent à donner cours à leurs monnaies dans les diocèses de Cahors, de Limoges et de Périgueux.....

Les premières monnaies de Turenne portent le nom de Raimond I^{er} et le type d'Eudes. (*Encyclopédie Roret, Numismatique moderne*, par A. de Barthélemy, p. 222.)

m'en donner la description, qu'on trouvera sous sa signature à la suite de ce préambule. Les deux premières ont été trouvées à Yssandon, cette mine féconde, et acquises pour notre Musée (1); les trois autres appartiennent au comte René de Gérard, propriétaire du château de Giverzac (Dordogne), et proviennent de Sarlat. Voici, au surplus, ce que m'écrit à leur sujet M. de Gérard :

« Les deniers de Turenne dont il s'agit ont été
» recueillis dans les fouilles faites pour la recons-
» truction de l'hôtel de la Madeleine, à Sarlat, il
» y a environ seize ou dix-sept ans.

» Il s'était trouvé un grand nombre de monnaies
» dans un vieux pot. Les ouvriers s'en étaient em-
» parés, et ce n'est qu'à l'obligeance de l'entrepre-
» neur que je dois d'en avoir acquis environ une
» quarantaine, parmi lesquelles figurent celles qui
» vous intéressent. »

Les autres monnaies acquises par M. de Gérard ont diverses origines.

Voici maintenant copie des lettres que M. A. de Barthélemy a bien voulu m'écrire au sujet de ces cinq deniers; commençons par ceux qui proviennent d'Yssandon (2).

PH. LALANDE.

(1) On ne nous avait pas encore signalé la trouvaille, à Yssandon, de deniers de Turenne, à preuve les notes publiées dans le *Bulletin* par M. Léon Lacroix, tome IV, pages 393-403, et tome IX, pages 457-467.

(2) Cinq autres monnaies des vicomtes de Turenne ont été décrites par M. l'abbé Pau, pages 449-455 du 3^me volume de notre *Bulletin*; deux de celles-ci ont été données au Musée, l'une par M. G. de Lépinay, l'autre par M. Greil.

Description des Monnaies.

Paris, 5 décembre 1888.

Monsieur et cher confrère,

Les deux pièces de Turenne qui vous intéressent sont connues et n'ont pas une grande valeur. Je ne puis donc que vous en donner la description exacte.

D/. ✕ **RAIMVNDVS**. Croix cantonnée d'un anneau au 2° et 3°.

R/. ✕ **DE TVRENA**. Dans le champ, deux O cruciformes et deux croisettes disposés en croix.

Billon; poids : 0,85 et 0,90 centigr.

Le type est une imitation des monnaies au type du roi Eudes, qui furent frappées à Limoges jusqu'à la fin du xi^e siècle au moins. Ces deniers sont de Raimond III ou de Raimond IV, vicomtes de Turenne (1).

Si ces pièces présentaient le moindre détail qui les distinguât de celles qui sont déjà connues, je me ferais un plaisir de vous fournir une note à leur sujet.

Paris, 27 décembre 1888.

Cher confrère,

Les trois empreintes en cire que vous m'envoyez représentent la série des monnaies connues de la

(1) Raimond III, de 1191 à 1212; Raimond IV, de 1219 à 1243.

vicomté de Turenne; elles appartiennent au **xiii^e** siècle, à Raimond III ou IV (1).

N° 1. ✠ **RAIMVNDVS**. Croix cantonnée d'un anneaulet au 2^e et 3^e.

R/. **DE TVRENA**. Deux O cruciformes et deux croisettes formant la croix.

N° 2. Mêmes légendes et types; seulement la croix n'est pas cantonnée.

N° 3. ✠ **RAIMVNDVS**. Croix.

R/. **TVRENE VICEC**. Dans le champ, la fin de la légende **OMES** (*vice-comes*) entre deux croisettes.

Ce denier est le moins ancien des trois, et je crois qu'il a une certaine rareté.

Votre très dévoué,
ANATOLE DE BARTHÉLEMY.

(1) Raimond III, de 1191 à 1212; Raimond IV, de 1219 à 1243. Ce sont ces trois deniers qui appartiennent à M. le comte de Gérard.

GÉNÉALOGIE

DE LA

MAISON DE COMBORN

EN BAS-LIMOUSIN

AVERTISSEMENT



n publiant ce précieux manuscrit, que nous avons découvert avec bien d'autres (hélas moins entiers!) à travers nos greniers poudreux de la Corrèze, nous devons au lecteur un mot d'explication préliminaire.

Bien que ce registre d'environ 0^m23 sur 0^m34, contenant un cahier de papier blanc jauni, au filigrane varié, de 128 pages serrées sous un cartonnage jaspé, et provenant évidemment de la famille Baluze, porte en tête la signature : *L. de Baluze* (d'une autre main bien postérieure) avec la date 1752, et à la fin les mots : (tables) *reliées le 18 juillet 1752*, divers indices nous portent à reculer de beaucoup cette date. Nous avons songé à attribuer ce savant travail à Étienne Baluze lui-même, tant on y remarque au premier coup d'œil, et plus encore à l'examen de détail, de cette netteté, de cette force

et abondance des preuves, sans lesquelles notre historien de Tulle ne prenait jamais la plume.

Mais une note qui viendra en son lieu nous en fait reporter le mérite à un de ses contemporains, mais non compatriote. Quel est cet érudit? Nous ne savons. Traitons d'abord ces pages avec respect, ne les annotant pour ainsi dire pas, leur maintenant style, orthographe ancienne et saveur; après cela reviendra plus utilement la question de savoir quelles conjectures on peut se permettre sur l'auteur, comment elles se justifient et jusqu'à quel point elles deviennent probantes.

J.-B. CHAMPEVAL.

GÉNÉALOGIE DE LA MAISON DE COMBORN

TABLE ALPHABÉTIQUE DES BRANCHES DE CETTE MAISON

Combarn, p. 2-16. *Preuves*, p. 67-82 (1).
Donzenac, p. 65-66. *Preuves*, p. 113-115.
Limoges, p. 37-41. *Preuves*, p. 103-104.
Puymaud et d'Enval, p. 29-36. *Preuves*, p. 98-102.
Treignac, p. 18-28. *Preuves*, p. 83-97.
Turenne, p. 43-54. *Preuves*, p. 115-123.
Ventadour, p. 42-59-66. *Preuves*, p. 105-112.

L'on trouvera à la fin une Table alphabétique de toutes les maisons avec lesquelles ces différentes branches se sont alliées, et de tous ceux dont il est question dans ces Tables généalogiques.

(1) Est-il besoin d'avertir qu'il ne s'agit ici que de la pagination du manuscrit?

TABLES GÉNÉALOGIQUES DE LA MAISON DE COMBORN EN LIMOUSIN, DE SES DIFFÉRENTES BRANCHES
ET LES PREUVES DE LA DITTE GÉNÉALOGIE. 1752.

TABLE GÉNÉALOGIQUE DES VICOMTES DE COMBORN

I. Archambaud I, vicomte de Comborn.					Archambaud.
II. Ebles, vicomte de Comborn et de Turenne.					
III. Archambaud II, vicomte de Comborn et Ventadour.	Guillaume. Hildearde.			Robert.	
IV. Archambaud III, vicomte de Comborn.	Ebles.	Bernard, vicomte de Comborn.	Agnes.		Unie.
Ebles II, vicomte de Comborn.					
V. Archambaud IV, vicomte de Comborn.		Helie.		Beatrix.	
VI. Archambaud V, vicomte de Comborn.	Aymar. Helies. Millesende.	Guy. Marie. Helene.	Pierre-Assailit. Beatrix.	Bernard. Almodie.	
VII. Archambaud VI, vicomte de Comborn.	Helie, vicomte de Comborn. Assalide. Petronille.		Delfine.	Pierre. Garcille.	
VIII. Bernard II, vicomte de Comborn.		Guischard.			
IX. Archambaud VII, vicomte de Comborn.					
X. Guy, vicomte de Comborn. — Marie. Eustache, vicomtesse. — Marie.	Bernard, vicomte de Comborn.	Archambaud. La Gaysse. Guischarde.		Brunissende. Annete. Isabel.	
XI. Archambaud VIII vicomte de Comborn.	Guy. Jehanne.	Bernard. Marguerite. Souveraine.	Jehan.	Guischard.	
XII. Archambaud IX, vicomte de Comborn.					

I. ARCHAMBAUD PREMIER, VICOMTE DE COMBORN.

La maison de COMBORN est une des plus anciennes, des plus nobles et des plus illustres de la province de Limosin; nous ne pouvons néanmoins en commencer la généalogie que dans le dixiesme siècle, où les seigneurs de Comborn commencent à nous estre connus sous la qualité de vicomtes, descendans sans doute de quelcun de ces vicomtes qui furent establis en l'an DCCCLXXXIX pour gouverner le Limosin par Eudes, qui en estoit comte lorsqu'il parvint à la coronne.

Archambaud premier dit le *Vieil* fut surnommé *Jambepourrie* parce que, attaquant le château de Turenne qui luy appartenoit par les droits de sa femme, on luy froissa la jambe entre la porte et la muraille. Il espousa, selon Geoffroy de Vigeois, une sœur de Richard, duc de Normandie.

Le Cartulaire de Tulle dit qu'il espousa Sulpicie, fille de Bernard, vicomte de Turenne (1), qui ne laissa que deux filles, dont une espousa Archambaud, vicomte de Comborn, ainsy que nous venons de le dire. L'autre espousa Ramnulf surnommé *Cabridel*, premier vicomte d'Aubusson.

Dans le mesme Cartulaire de Tulle cet Archambaud, vicomte de Comborn, et Sulpicie, sa femme, font une donation à l'esglise de Tulle, l'an XV du règne du roy Lothaire, Hildegair estant évesque de Limoges et Gérard abbé de Tulle, ce qui peut estre l'an DCCCCLXX (970). Il est tesmoin à un autre acte l'an premier du roy Louis, qui est l'an DCCCCLXXXVI (986), et il vivoit encore l'an DCCCXCII (992), auquel il fait une donation à l'abbaye d'Uzerche avec ses deux enfans, Èbles et Archambaud.

On ne sçait pas précisément de laqu'elle de ses deux

(1) Le Cartulaire de l'abbaye rapporte une donation de Raoul et de sa femme Adélais de l'an 22 du roy Louis, qui revient à l'an 951. Archambaud et Sulpicie, sa femme, y sont nommés sans la qualité de vicomtes.

femmes il eust ses enfans. La possession de la terre de Turenne, qui resta dans sa famille, semble indiquer que ce fust de Sulpicie, quoique Geoffroy de Vigeois les attribue à celle de Normandie, ne connoissant pas cette alliance avec Sulpicie de Turenne.

Cet Archambaud fust un grand homme de guerre, au rapport du mesme Geoffroy de Vigeois qui escrivit sa chronique en l'an MCLXXXVII, comme il le dit luy mesme.

Enfans d'Archambaud premier, vicomte de Comborn :

Èbles, vicomte de Comborn. Continua la lignée, 2.

Archambaud de Comborn, dont la postérité nous est incogneue, 2.

II. ÈBLES PREMIER, VICOMTE DE COMBORN ET DE TURENNE.

1001. Ce vicomte (1) espousa deux femmes. Geoffroy, dans sa chronique, ne rapporte pas leurs noms, il se contente de dire qu'Archambaud estoit son fils aîné, et que du vivant de la mère, le vicomte Èbles prit une seconde femme de laquelle il eust Guillaume et Robert, que l'amitié du père pour ses deux cadets troubla beaucoup cette famille, en sorte que Robert fust tué par Archambaud, son frère aîné. Néanmoins Geoffroy ajoute que d'autres asseuroint que Guillaume estoit né d'un légitime mariage.

En effet, le Cartulaire de Tulle fait mention des deux femmes du vicomte Èbles, qui sont Béatrix et Pétronille. Il y a un acte de l'an MVI (1006) dans lequel, entre les signatures, se trouvent celles d'Èbles, vicomte, de Guillaume son fils et de Béatrix sa femme.

Il y a un autre acte dans le mesme Cartulaire par lequel Èbles, vicomte, fils d'Archambaud le *Vieil*, et Pétronille, sa femme, donnent des biens à l'abbaye de Tulle du consentement de leurs enfans, Archambaud et Guillaume.

(1) La première mention que je trouve de ce vicomte est dans un acte de donation à l'abbaye d'Uzerche du mois d'avril l'an MI (1001), où il y a les signatures d'Èbles, de Béatrix sa femme, de Guillaume son fils, du très excellent Guy, vicomte, et d'Emme sa femme.

Il se trouve encore un acte dans le Cartulaire de l'abbaye d'Uzerche (1) qui confirme le précédent, en ce que Èbles, vicomte, et Pétronille sa femme, donnent, en présence de Guillaume, Archambaud, Èbles et Robert leurs enfants, l'an MXXX (1030).

Quoique nous connoissons les enfans du vicomte Èbles, les difficultés qui se trouvent dans les actes nous empêchent de déterminer à laquelle de ses femmes il faut les attribuer. Nous sçavons seulement qu'Èbles mourut peu après l'an 1030, ayant esté blessé à mort dans un combat particulier qu'il fist avec Guitard de la Roche, et fust apporté à Tulle pour estre enterré dans l'abbaye où estoit la sépulture de ses ancestres.

Enfans d'Èbles, premier vicomte de Comborn :

3. Archambaud II, vicomte de Comborn, continua la famille.

3. Guillaume fait la branche des vicomtes de Turenne.

3. Robert tué par Archambaud, son frère.

3. Ildearde de Comborn espousa Bernard Dent.

III. ARCHAMBAUD II, VICOMTE DE COMBORN ET DE VENTADOUR.

Cet Archambaud fust longtemps dans la disgrâce de son père à cause de la mort de son frère Robert; néanmoins ayant fait combat contre un chevalier qui avoit autrefois blessé grièvement le comte Èbles son père, et l'ayant tué, il r'entra dans ses bonnes grâces et fust son héritier en qualité d'ainné.

Il espousa Rotberge, fille d'Aymery, second vicomte de Rochechouart, et quoiqu'il laissa d'elle plusieurs enfans, il y a apparence qu'il mourut assés jeune ne se trouvant point d'actes de luy au-dessus de l'an MXXXVIII (1038). Il est dit dans une donation faite par sa femme et ses

(1) Ce Cartulaire est en voie de publication au Bulletin de Tulle sous la signature J.-B. C. [Note de l'éditeur.] Les autres notes sont de l'auteur du manuscrit

enfans à l'abbaye de Tulle, qu'il avoit esté tué. Et dans une autre donation faite par Rotberge, vicomtesse, et datée de l'an MLXXX (1080), il paroist que cette dame a vescu longtems après la mort de son mari.

Il paroît, par le partage des biens fait entre les enfans de ce vicomte Archambaud, qu'il estoit fort puissant seigneur, l'aisné ayant eu LA VICOMTÉ DE COMBORN, le SECOND LA VICOMTÉ DE VENTADOUR; après quoi, dit l'historien Geofroy, ces deux frères partagèrent par esgale portion les possessions, villes et chasteaux dont ils en donnèrent chacun vingt-cinq à Bernard, leur troisieme frère. qui estoit clerc et destiné à l'estat ecclésiastique, lequel néanmoins devint ensuite vicomte de Comborn et continua la famille, comme nous l'allons dire.

Enfans d'Archambaud II, vicomte de Comborn, et de Rotberge de Rochechouart, sa femme :

4. Archambaud III, VICOMTE DE COMBORN. qui suit.
4. Èbles fait la branche des VICOMTES DE VENTADOUR.
4. Bernard, doyen de Saint-Iriex, puis vicomte de Comborn, dont il sera parlé après.
4. Agnès de Comborn espousa Pierre de Bré.
4. Unie de Comborn espousa Rigald de Carbonières.

ARCHAMBAUD III, VICOMTE DE COMBORN.

Ce vicomte espousa une dame nommée Hermengarde, dont nous ne connoissons pas le surnom. Il fonda l'abbaye de Maismac l'an MLXXXV (1085).

Estant au lict de la mort, il fist une donation à l'esglise de Tulle au commencement du mois de mars de l'an MLXXXVI (1086), et craignant de laisser Èbles, son fils unique, entre les mains d'Èbles, vicomte de Ventadour, son frère, il le recommanda à Bernard qui usa fort mal de cette confiance, comme nous le dirons.

Enfans d'Archambaud III, vicomte de Comborn, et d'Hermengarde, sa femme :

5. Èbles II, vicomte de Comborn.

ÈBLES SECOND VICOMTE DE COMBORN.

Ce jeune vicomte fust laissé par son père sous la tutelle de Bernard, son oncle, jusques à ce qu'il seroit en âge de parvenir à la qualité de chevalier, mais ce tuteur le chassa de ses terres et s'en saisit. Èbles, néantmoins, se rendit maistre du chasteau de Comborn avec le secours de quelques amis; et Bernard, son oncle, estant venu insulter cette place avec un petit nombre de gens, Èbles fist une sortie dans laquelle il fust tué, de la main mesme de son oncle au rapport de quelques-uns, d'autres disent que ce fust par un chevalier nommé Estienne de Bosac. Par cette mort, Bernard devint vicomte de Comborn.

Bernard premier vicomte de Comborn.

IV. Nous avons desja dit que ce Bernard estoit le troi-siesme des enfans du vicomte Archambaud II, et qu'il devint vicomte de Comborn après la mort d'Èbles, son neveu; il avoit esté destiné à l'esglise et estoit clerc et doyen de Saint-Yriex.

Il espousa, avant la mort de son neveu, Ermengarde dite *Garcille*, fille de Hugues Garcill de Corsou et d'Ayne de Barmont, dont il eust des enfans. L'historien Geoffroy rapporte que durant la guerre qui estoit entre ce Bernard et Èbles, son neveu, ce dernier ayant surpris le chasteau de Comborn, il fist violence à l'honneur de Ermengarde, femme de son oncle, pour l'obliger à la répudier, ce que Bernard ne voulust pas faire.

Cependant il y a une donation au Cartulaire de Tulle datée de l'an MCXII (1112), faite à cette abbaye par ce Bernard, vicomte de Comborn, et Pétronille de Latour, sa femme, ce qui montre que sa première femme estoit morte ou qu'il l'avoit abandonnée pour en prendre une autre.

Il fist plusieurs donations à l'abbaye de Tulle; il y en a une datée du jour de la Nativité de Nostre-Seigneur, lorsque Guillaume de Carbonières, son neveu, eslu abbé de Tulle, chanta sa première messe. Il s'en trouve une autre faite en présance de Rotberge, sa mère, et de Guillaume, abbé, son neveu, en expiation du crime commis en

la personne de son neveu Ébles, pour lequel il ordonne des prières.

L'an MCXIX (1119), estant sur le point de partir pour aller en Jérusalem, il fist de nouveaux dons à l'abbaye de Tulle du consentement de son fils Archambaud. Et enfin il se rendit religieux dans l'abbaye d'Uzerche, ce qui arriva environ l'an MCXXVI (1126).

Enfans de Bernard premier vicomte de Comborn, et d'Hermengarde de Corsou, sa femme :

5. Archambaud IV, vicomte de Comborn, qui suit.

5. Hélié.

5. Béatrix.

ARCHAMBAUD IV, VICOMTE DE COMBORN ET DE LIMOGES.

V. Archambaud IV ayant succédé à son père, confirma en l'an MCXXIX (1129) tous les dons qu'Hermengarde, sa mère, avoit faits à l'abbaye d'Uzerche du consentement du vicomte Bernard, son père, lorsqu'elle se fist religieuse dans cette abbaye. La dite Hermengarde, sa mère, estoit présente à cette ratification aussy bien que Béatrix, sœur d'Archambaud.

Ce mesme vicomte avoit quelques années auparavant, sçavoir en l'an MCXXI (1121), fait un don à l'abbaye de Tulle, en y mettant un religieux nommé Jean de Tribier pour prier Dieu pour l'âme d'Amalvin de Belcastel, frère d'Hélié de Malemort, qu'il avoit tué dans un combat singulier.

Il fust surnommé *le Barbu* ou *Barbe longue*, et espousa Humberge de Limoges dite Brunissende, fille d'Aymar, deuxième vicomte de Limoges, et qui fust héritière de cette vicomté après la mort sans enfans du vicomte Aymar troisième, son frère.

Ce fust ce vicomte Archambaud qui bastit le chasteau de Blanchefort sur les terres de Saint-Pierre d'Uzerche, pendant que Bernard d'Auberoche en estoit abbé. Cet abbé gouverna l'abbaye depuis MCXXXIII (1133) jusques en l'an MCXLVII (1147).

Nous ne sçavons pas l'année de sa mort; il laissa de sa femme un grand nombre d'enfans. Il fust enterré à Tulle avec Hélié, son fils.

Enfans d'Archambaud IV, vicomte de Comborn, et de Brunissende, vicomtesse de Limoges, sa femme :

6. Aymar et Guy aînés, furent vicomtes de Limoges. Guy mourut sans enfans, et Aymar continua la famille des vicomtes de Limoges, dont nous parlerons.

6. Archambaud V, vicomte de Comborn, continua la lignée. Pierre Assaillit est estimé par plusieurs le chef de la maison de Blanchefort, mais ie n'en ay vù encore aucune preuve.

6. Hélié espousa Rotberge de Pairac et eust un fils nommé Pierre, dont nous ne sçavons pas la postérité.

6. Bernard, doyen de Saint-Iriex.

6. Millesende espousa Hugues de Chalons.

6. Béatrix espousa Gaucelme de Pierrebuffière; 2^e espousa Hélié Flamenc.

6. Almodie espousa Olivier de Lastours.

6. Hélène espousa Bertrand de Cardaillac.

6. Marie, abbesse de Nostre-Dame de la Règle, à Limoges.

VI. ARCHAMBAUD V, VICOMTE DE COMBORN.

Nous avons peu d'actes de ce vicomte. Nous sçavons seulement qu'il espousa Jourdain, fille de Boson, comte de Périgort.

En l'an MCLXXVIII (1178), il donna à l'abbaye de Dalonne toute liberté de passage sur ses terres sans payer aucun droit ni peage du consentement de Jourdain, sa femme, et d'Archambaud, son fils. Et ce don fust confirmé la mesme année par le vicomte Hélié, son fils aîné (1).

(1) Nous pouvons cependant fournir une preuve de plus :

Archambaud, vicomte de Comborn, et Jourdain, sa femme, donnent exemption de péage sur sa terre. Donné au château de Pompadour, 1184. (Cartulaire inédit de Bonlieu, *ex meis*). Bonlieu, abbaye cistercienne, jadis en l'archiprêtré de Combraille, diocèse de Limoges. [Note de J.-B. C., éditeur.]

Il y a encore un don du mesme Archambaud à cette abbaye, de l'an MCXCIX (1199).

Enfans d'Archambaud V, vicomte de Comborn, et de Jourdain de Périgort sa femme :

7. Hélie, vicomte de Comborn, espousa Contors, fille de Raymond, vicomte de Turenne; mort sans enfans.

7. Archambaud VI, vicomte de Comborn, continua la famille.

7. Pierre, clerc.

7. Assalide espousa Guy, vicomte d'Aubusson.

7. Claire espousa Pierre Bernard de la Porcherie.

7. Delfine espousa Raoul d'Escoraille.

7. Garcille espousa Bertrand de Malemort.

7. Pétronille espousa P. de Malemort.

VII. ARCHAMBAUD VI, VICOMTE DE COMBORN.

Ce vicomte fonda la Chartreuse de Glandier, dans le Limosin, dans le voisinage de son chasteau de Comborn, l'an MCCXIX (1219), du consentement de Bernard et Guischarde, ses enfans.

Il espousa Guischarde de Beaujeu, laquelle mourust l'an MCCXXI (1221). Cette mort est prouvée par un acte du mois de may de cette année, dans lequel le vicomte Archambaud dit que dame Guischarde, sa femme, estant morte et ayant esté portée en l'abbaye de Tulle pour y estre enterrée comme leur propre parroissienne, néantmoins l'abbé et religieux luy ont fait la grâce de luy rendre le corps pour estre porté dans l'abbaye d'Obazine, et afin que cela ne leur fasse aucun préjudice, il déclare que tous ses prédécesseurs, vicomtes et vicomtesses ont esté, et ceux qui suivront seront parroissiens de l'abbaye de Tulle quand à la sépulture.

De son vivant il maria Bernard, son fils aîné, ce qui paroît par une donation qu'il fit à la Chartreuse de Glandier en présence de Marguerite, femme de son fils Bernard, l'an MCCXXVI (1226), le cinquiesme des kalendes d'aoust. Nous avons du mesme vicomte un serment de

fidélité rendu au roy saint Louis comme duc de Guienne, signé du mardy après l'Annunciation l'an MCCXXIX. Tiré d'un registre de la Chambre des comptes à Paris, escri (*sic*) cette mesme année.

Enfans d'Archambaud VI, vicomte de Comborn, et de Guischarde de Beaujeu, sa femme :

8. Bernard II, vicomte de Comborn, qui suit.

8. Guischarde de Comborn; fait la BRANCHE DES SEIGNEURS DE TREIGNAC, et puis vicomtes de Comborn.

VIII. BERNARD II, VICOMTE DE COMBORN.

Il espousa environ l'an MCCVII (1207), et du vivant de son père, Marguerite de Turenne, fille de Boson troisième vicomte de Turenne, et niepce de Dauphin, comte de Clermont, qui donna une partie de la constitution dotale en assignant à sa niepce cinq cent sols de rente sur les fours de Montferrand.

La vicomtesse Marguerite disposa d'une partie de cette rente sur Montferrand en faveur des Chartreux de Glандier du consentement d'Archambaud, son fils, par acte du mois d'avril de l'an MCCL (1250).

Boson troisième vicomte de Turenne, n'ayant point laissé d'enfans masles, il y eust grand procès entre Raymond, vicomte de Turenne, frère et successeur de Boson, vicomte, et les deux filles du mesme Boson, Marguerite et Delfine, l'une vicomtesse de Comborn, et l'autre dame de Roquefûeil; ces deux dames demendoient une partie de la vicomté de Turenne pour les droits de leur père; enfin ce différent fust terminé par une transaction passée à Paris au mois d'aoust de l'an MCCLVI (1256), Bernard, vicomte de Comborn, y estant présent avec Marguerite, sa femme, et cest le dernier acte que nous ayons trouvé de luy.

Enfans de Bernard II, vicomte de Comborn, et de Marguerite de Turenne, sa femme :

9. Archambaud VII, vicomte de Comborn, qui suit.

IX. ARCHAMBAUD VII, VICOMTE DE COMBORN.

Cet Archambaud fust marié deux fois du vivant de son père; les biens qu'il possédoit firent naistre des différens entre son père et luy, en sorte que l'an MCCLIV (1254) ils passèrent un compromis pour estre réglés et choisirent pour arbitres Pierre de Pierrebuffière, Guy de Laron, Pierre de Corsou, Hugues de Charrières, Guy Daffieu et W. de Richiborc, tous chevaliers. L'acte est passé a Treignhac, la veille de Saint-Paul.

En l'an MCCLV (1255), ayant fait une donation à la Chartreuse de Glandier, dans le tems dit-il qu'il ne tenoit pas entièrement la vicomté de Comborn, il la ratifia en suite en l'an MCCLXX (1270), ayant aussy fait assignation de quelques fonds à la mesme Chartreuse, pour satisfaire dit il à un legs d'Archambaud, vicomte de Comborn, son ayeul. Cet acte est du 19 février MCCLX (1260).

Extrait d'un ancien Cartulaire de la maison d'Hublange, paroisse de Bar (1).

Item y a una letra de vestizo senhada per h.. n. contenant coment Mossen Archambal de Comborn, chavalier, agues donat à Guilhem de Bossac la bordaria de Gota Boysches assitiada en la perofia de Navas, arietegue a se xx sols de renda payadors per lo dich Guilhem, chascun an à Nadal, e un parelh de speros dauratz de achapte payadors eu temps que achapte se deu pagar, lo vesconte de Comborn payre del dich chavalier confermet par acceptablà et agradabla la dicha donacion. Dounat l'an MCCLXIII (1264).

Nous avons dit que ce vicomte avoit espousé deux femmes; la première fust Marie, fille de Guy, troisieme vi-

(1) Nous faisons figurer ici cet extrait romano-limousin, quoique absent du texte, mais y étant annexé sur feuillet détaché, papier et écriture du même temps. Cette borderie était probablement dans Bouysse encore existant.

comte de Limoges, qui estoit sa parente, puisque les vicomtes de Limoges estoient alors une branche de la maison de Comborn, comme nous le dirons ailleurs plus particulièrement.

La seconde femme fust Marguerite, fille de Geoffroy, seigneur de Pons et de Montignac; le contract de ce second mariage fust passé l'an MCCLV (1255), le mardy après l'Épiphanie. Il fust stipulé qu'on demanderoit au Pape la dispense de parenté qui estoit entre les deux parties, qu'on donneroit en dot à Marguerite quatre vingt livres de rente et quinze mil sols payables par le règlement de frère Pierre, lors prieur de Glandier, de fr. Hymbaud, de l'ordre des Mineurs, de P. de Ferrière et G. de Blanchefort, chevaliers.

L'an MCCLXVII (1267), ce vicomte Archambaud ayant esgard dit il, aux guerres, iniures, violences et dommages infinis que le vicomte Bernard son père, et luy, ont fait à l'abbaye de Tulle et à ses dépendances, et pour y satisfaire il donne à cette abbaye des biens considérables par acte des nones de juillet. Nous apprenons, dans une cronique manuscrite de Limoges, qu'il mourust l'an MCCLXXVII (1277).

Enfans d'Archambaud VII, vicomte de Comborn, et de Marie de Limoges, sa première femme :

10. Guy, vicomte de Comborn, continua la lignée.

10. Brunissende de Comborn espousa Chatard, seigneur de Thiern.

Bernard, bastard de Comborn.

Enfans d'Archambaud VII, vicomte de Comborn, et de Marguerite de Pons, sa seconde femme :

10. Archambaud, mort sans alliance (1), laissant une bastarde nommée Mariotte.

10. Bernard de Comborn, seigneur de Beaumont, et puis vicomte de Comborn après la mort de sa niece, Eustache, fille du vicomte Guy, son frère aîné.

(1) Il vit en 1287. [Papiers de M. le chanoine Fortunade.]

- 10. La Gaysse espousa Bertrand de Montal, chevalier.
- 10. Guischarde.
- 10. Annete.
- 10. N., religieuse à Xaintes.
- 10. Isabel, religieuse de la Règle, à Limoges.
- 10. Dalmasie, religieuse à l'Esclache.

X. GUY, VICOMTE DE COMBORN.

Les premiers actes que nous avons de Guy en qualité de vicomte sont de l'an MCCLXXIX (1279).

L'an MCCLXXXV (1285) il confirma la donation faite à l'abbaye de Tulle par le vicomte Archambaud, son père, en l'an MCCLXVII (1267), se réservant néanmoins le fief sur la maison ou demeurent Bernard de Blanchefort, damoiseau, et son frère, au lieu de Saint-Clément.

Il fist aussy hommage à l'évesque de Limoges pour le chasteau et chastellenie de Comborn; pour les terres de Saint-Germain-des-Vergnes, Chansat, Saint-Jal, Blanchefort, Plaignhe, Saint-Clément et de Salhent (1).

Il espousa, du vivant de son père, Amicie, fille d'Eschivat de Chabanés, morte sans enfans; 2° il espousa Almodie, fille de Geoffroy de Thoüars, selon le sentiment de quelques auteurs, mais d'autres estiment avec plus de probabilité (*sic*) qu'elle estoit fille de Geoffroy de Taunay, seigneur de ce lieu sur Charente, ce qui semble estre confirmé par le partage des biens maternels entre les deux sœurs, filles du vicomte Guy, dont la cadette Marie eust pour sa part Alone, l'Isle de Roy et le port de Tonnay sur Charente. Je trouve dans le Chartulaire de d'Alonne qu'en l'an 1179, Geoffroy de Taunay donna la liberté d'un navire de sel pour cette abbaye, ce qui marque que le nom de Geoffroy estoit commun dans cette famille.

(1) Probablement Champsat près Perpezac-le-Noir, et probablement les Plas, mal francisés? par l'auteur, qui écrit aussi *de* pour du Saillant, comme pour nous iudiquer par là qu'il n'était pas du Bas-Limousin.

Il eust seulement deux filles qui suivent.

Enfans de Guy, vicomte de Comborn, et d'Almodie, sa deuxième femme :

11. Eustache, vicomtesse de Comborn, qui suit.

11. Marie de Comborn espousa Guischard de Comborn, son cousin.

XI. EUSTACHE, VICOMTESSE DE COMBORN.

Elle fust héritière du vicomte Guy, son père, et en cette qualité espousa Eschivat de Prully, qui devint ainsy vicomte de Comborn.

Cette dame ratifia quelques ventes de biens faites à la Chartreuse de Glandier par Archambaud son ayeul, et Guy son père, vicomtes de Comborn. L'acte est daté du 8 des ides de décembre MCCXC (1290).

Quelques tems après, il y eust un grand différent entre cette dame et Marie de Comborn, dame de Treignhac, sa sœur, pour le partage des biens paternels et maternels, qui fust terminé par une transaction passée à Paris sous l'autorité du roy Philippes au mois de mars MCCXCVIII (1298). Les médiateurs de cet accomodement furent dame Lore de Chabanez, vicomtesse de Turenne, Guillaume, vicomte de Murat, Guy de Cromières, chevaliers, discrètes personnes Gérard Majeur et Gaucelin de Campagnes, amis communs; et il fust dit que des biens paternels Eustache auroit la chastellenie de Comborn. les lieux du Salhant et de Saint Germain les Vergnes et autres. Marie, sa sœur, auroit la chastellenie de Treignhac....., que des biens maternels, Marie auroit la terre d'Alone, la terre appelée l'Isle de Roy, le port de Tonnay sur Charante, et les revenus des fours de Montferrant. Et Eustache auroit le chasteau de Montandron.

Cette mesme année, la vicomtesse Eustache fist une donation solennelle de tous ses biens à Bernard de Comborn, son oncle paternel, au cas qu'elle mourust sans enfans. Cet acte fust passé à Brive dans le mois de février MCCXCVIII (1298). Présens Aymar de Charrières, che-

valier, Gautier de Montnoyer, chevalier du Temple, Raynald Maubernat et Pierre de Montnoyer, damoiseaux, et comme ce cas arriva, il causa de grands différens entre Bernard de Comborn et Marie de Comborn, dame de Treignhac, sœur de la vicomtesse Eustache.

Eschivat de Prully, vicomte de Comborn, fist hommage de ce vicomté et ses dépendances à l'évesque de Limoges le 20 janvier MCCCIII (1303). Présens Jean de Gensans, Girbert Polverel, archidiacres de Combraille et de la Marche, Aymar de Neuville, doyen, Hélié de la Prunhe, chanoine de l'église de Limoges.

X. BERNARD III, VICOMTE DE COMBORN.

Ce seigneur estoit fils d'Archambaud VII, vicomte, et de Marguerite de Pons, sa seconde femme. Il fust cognu d'abord sous le nom de seigneur de Beaumont, cette terre luy estant échüe en partage, et en cette qualité il espousa Blanche de Ventadour, fille d'Ébles de Ventadour, seigneur de Donzenac.

Du vivant de la vicomtesse Eustache, sa niepce, il gouvernoit sous elle toutes les terres de la maison de Comborn, et il se rendit si agréable qu'Eustache luy fist donation de ses terres si elle mouroit sans enfans. Nous ne sçavons pas précisément en qu'elle année mourust cette vicomtesse. Nous trouvons un acte de l'an MCCCXIII (1313) dans lequel Bernard prent la qualité de vicomte de Comborn; néanmoins, dans le contract du mariage de sa fille Eustache avec Guy de Chanac, passé en MCCCXVIII (1318), il ne prent d'autre qualité que celle de seigneur de Beaumont et de Chambolive. Enfin, en l'an MCCCXX (1320) et le premier jour de may, il rendit hommage à l'évesque de Limoges pour la chastellenie de Comborn, du Salhant, de Saint Germain, ce qui fait iuger qu'il en estoit alors paisible possesseur.

Le vicomte Bernard mourust dans cette mesme année MCCCXX (1320), ce qui se prouve par un acte du trentiesme décembre de cette année, dans lequel Blanche de

Ventadour^a agist comme tutrice d'Archambaud. vicomte, et de ses autres enfans; et en l'an MCCCXXXIV (1334), elle rendit hommage à l'évesque de Limoges au nom de son fils aîné Archambaud, pour le vicomté de Comborn.

Enfans de Bernard, vicomte de Comborn, et de Blanche de Ventadour, sa femme :

11. Archambaud VIII, vicomte de Comborn, qui suit.

11. Guy de Comborn, chanoine de Pamiers, fit testament l'an MCCCCLXXIV (1374) en faveur d'Archambaud, son neveu (1).

11. Bernard de Comborn.

11. Guischard de Comborn.

11. Jehanne, religieuse de la Règle de Limoges.

11. Eustache de Comborn espousa Guy de Chanac, fils d'autre Guy de Chanac, chevalier.

11. Marguerite de Comborn.

Souveraine de Comborn.

XI. ARCHAMBAUD VIII, VICOMTE DE COMBORN.

Nous ne sçavons point en quel temps ce vicomte fust marié et qu'el estoit le nom de sa femme; nous jugeons, par un acte de l'an MCCCCLI (1351), que son fils estoit né en l'an MCCCXXXI (1331), puisqu'il est dit qu'il avait vingt ans en cette année MCCCCLI (1351).

En l'an MCCCXLI (1341). il passa le contract du mariage de son fils qui n'avoit alors que dix ans, et en l'an MCCCCLXVII (1367), conjointement avec ses fils, il passa un acte avec Jehanne de Comborn, sa sœur, et Blanche de Comborn, toutes religieuses en l'abbaye de la Règle,

(1) Les papiers de M. le chanoine Fortunade nous font connaître Gui de Comborn 1361, chanoine de Saint-Étienne de Limoges. Dans le Chartrier du très regretté comte de Damas, au château d'Hautefort, nous avons analysé une donation de 3,000 sols, monnaie de Limoges, de rente annuelle faite par noble Regnaud de Born, seigneur d'Hautefort, Thenon, et Souveraine de Comborn, sa femme, fille de défunt Guichard de Comborn, du mardi après Pâques 1324. Pièce en parchemin.

à Limoges, pour leur établir des pensions viagères. La date de cet acte prouve que ce vicomte Archambaud ne mourust que plusieurs années après avoir fait son testament, qui est du 16 avril MCCCLXII (1362), par lequel il ordonne d'estre enterré dans l'église des frères Mineurs de Donzenac, qu'on mette un drap d'or sur son corps et qu'il y ait cent livres de cire autour de son corps.

Nous apprenons par une monstre qui se trouve à la Chambre des comptes, que ce vicomte servait à l'armée devant Saint-Jean-d'Angély du 3 aoust MCCCLI (1351), où il est qualifié chevalier banneret avec cinq chevaliers bacheliers et vingt escuyers de sa compagnie, sçavoir : Messires Guy de Saint-Micheau (1), Hélié de Saint-Supéry, Guillaume Trenchelion, Symon de Mirebel. Tous ces gentilshommes estoient, pour la pluspart, de la province de Limosin. Émarc de Moussac, chevaliers, Archambaud de Comborn, Iobert de Saint-Supéry, Bernard de Saint-Micheau, Guy Juge, Jean de Chevrau, Hugues de Chastre, Guillaume Foucaut, Jean de Roûyère, Bernard Aymar, Vauien de Grignols, Hugues de Jougnac, Bernard Foucher, Gérard de Rochefort, Pérotin de Saint-Engnhen, Amblart de Lionois, Hélié d'Espagne, autre Hélié d'Espagne, Bardin Bernard, Durant du Breuil, escuyers.

Enfans d'Archambaud VIII, vicomte de Comborn :

12. Archambaud IX, vicomte de Comborn, qui suit.
12. Blanche, religieuse à la Règle.
12. Marguerite espousa Élie Flamenc.

XII. ARCHAMBAUD IX, VICOMTE DE COMBORN.

Ce vicomte n'avoit que dix ans lorsque en l'an MCCCXLI (1341), son père passa le contract de son mariage avec Ma-

(1) Mieux du repaire de Saint-Micheau dans Saint-Ciprien, que de Saint-Michel en Sainte-Féréole. — Chevrau doit être un La Chabroulie, mal traduit par un *franchiman*, comme dit Mistral en parlant des gens d'Outre-Loire. — Sent Engnhen était un de nos Saint-Agnan de la Gastine et Confolens, près Rochefort, et non loin d'Espagne-d'Eygurande.

rie, fille unique d'Amblard de Chaslus-Marchez et d'Agnès de Naillac. Il n'y eut point d'enfans de ce mariage. Cette dame mourust la première, ayant fait testament le 20 mars de l'an MCCCLXVIII (1368). Son mary survescut, et nous apprenons, par un acte de l'an MCCCLXXIX (1379), qu'il avoit vendu à Guischard de Comborn, son cousin, son chasteau et chastellenie de Comborn avec toutes ses dépendances pour la somme de trois mil francs d'or, et pour trois cent francs de pension annuelle pour son entretien, à condition que Guischard de Comborn fairoit toutes les despenses nécessaires lorsque ledit vicomte Archambaud prendroit l'habit des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Cet acte monstre qu'Archambaud se repentoit de cette vente parce qu'il donnoit tous ses droits à Élie, évêque de Castres, qui estoit de la maison de Ventadour et son parent; néanmoins cela n'eust pas lieu, et le vicomté de Comborn passa par ce moyen dans la branche des seigneurs de Treignhac, cadets de la maison de Comborn. dont nous allons d'crire la généalogie après que nous aurons aiouté que cet Archambaud IX, vicomte de Comborn, qui en qualité d'escuyer servoit dans la compagnie de son père en 1351, suivant ses traces et de ses autres prédécesseurs, se trouva dans les armées du roy en la compagnie de messire Aymeri de Rochechoüart, sénéchal de Limosin, et passa en reveüe à Rancon le 15 mars 1380, comme chevalier bachelier et neuf escuyers de sa chambre, sçavoir : Guillemot de Preissac, Jehan de Pompadour, le bastard de Pompadour, Mérigot de Masvalier, Huguet Ayrault, le seigneur de Monbrun, Jehan de Monbrun, Guillaume Chenin, Perrot de Villedon. Cette reveüe se trouve à la Chambre des comptes à Paris.

J.-B. CHAMPEVAL.

PORTRAITS GRAPHOLOGIQUES

BEAUPOIL DE SAINT-AULAIRE

ÉVÊQUE DE TULLE

BEAUPOIL DE SAINT-AULAIRE (ANDRÉ-DANIEL DE), fils de Daniel, baron de Saint-Aulaire, et de Guyonne-Angélique de Chovigny-Blot, né dans le Bas-Limousin le 15 juin 1651, eut par résignation, en 1693, le prieuré de Thoy-Viam, au diocèse de Limoges, et fut nommé, le 27 septembre de la même année, archiprêtre de la Porcherie. Il était docteur en théologie, vicaire-général à Périgueux, et supérieur du séminaire de cette ville quand il fut appelé à l'évêché de Tulle, le 15 avril 1702. Ce fut un évêque rempli d'une piété sincère, père de ses pauvres, affable et doué de la plus grande bonté. Après s'être démis de son évêché, en 1720, il se retira chez les missionnaires de Périgueux, où il mourut en 1734.

Mgr Beaupoil de Saint-Aulaire trace une croix en tête de sa lettre, il devait aimer le signe de notre rédemption. Son écriture, généralement inclinée, où nous remarquons bon nombre de courbes, dit, en effet, l'homme plein de respect, de vénération, porté à rendre hommage au mérite et à la vertu, pieux par conséquent, car l'homme pieux honore et vénère ce qu'il y a de plus saint, Dieu.

Monseigneur

Assurez bon de vous prie. que de vous prie
rejoindre de la bonne œuvre que l'ay mis
entre vos mains pour en faire et mes de bonillor

.....

Votre très humble
et obéissant serviteur
H. G. de Tulle.

A première vue, ce graphisme, avec toutes les lettres liées dans le même mot (1), mais où presque tous les mots sont séparés, nous révèle le déductif, le penseur qui s'assimile facilement les idées des autres plutôt qu'il n'en crée de nouvelles, qui les combine, les enchaîne, en fait découler les conséquences pratiques; l'homme positif, apte aux affaires, ne se laissant pas égarer dans l'utopie (2), ni enlacer par les mille finesses de la subtilité (3). C'est, d'ailleurs, une belle nature, bien franche et bien droite, ses *a* et *o* sont généralement ouverts, sa ligne n'a pas la sinuosité de l'écriture des diplomates, il va droit au but : *est, est; non, non*. Sa décision devait être prompte, claire; dès les premières paroles, ses inférieurs devaient savoir ce que pensait leur évêque. Avec lui pas de compromis, pas de concessions que n'admettent ni l'honneur, ni la justice. Il est parfois utile, surtout lorsqu'on est à la tête d'une administration, de joindre la prudence du serpent à la simplicité de la colombe; Mgr de Saint-Aulaire manquait de cette prudence, il était trop confiant (4).

Pouvait-il être défiant, cet évêque qui s'oubliait toujours (5) pour penser aux autres, pour se dévouer, accomplissant le précepte de son divin maître : Le bon pasteur ne s'appartient pas, il appartient tout entier à son diocèse, au troupeau confié à ses soins?

L'écriture est très sensiblement inclinée; grand nombre de lettres se redressent, plusieurs sont verticales, souvent le second jambage de l'*n* est incliné à gauche, au point de former un *x* (*bon, en, on, ne*), le cœur penche volon-

(1) Un des signes les plus caractéristiques est le *d*, qui est presque toujours lié à la lettre suivante.

(2) L'utopie est caractérisée par la séparation des lettres.

(3) Les mots ne sont pas gladiolés et l'écriture est d'une bonne hauteur moyenne.

(4) Il n'y a pas un seul point dans toute sa lettre, pas même à la fin.

(5) *M rayonnants*, c'est-à-dire ayant le délié uni à la lettre suivante.

tiers, il voudrait se donner, il a besoin d'expansion; mais comme l'évêque maintient dans les hautes régions cette nature trop sensible, comme il veille sur cette inclination naturelle, c'est une lutte perpétuelle entre la chair et l'esprit; l'esprit remporte la victoire.

Dans ses rapports administratifs, l'évêque de Tulle devait être porté à l'indulgence et à la bonté, c'était le premier mouvement, mais vite il comprenait que « l'administration ne doit pas avoir de cœur », et la tête reprenait aussitôt la direction des affaires.

L'histoire nous dit que Mgr de Saint-Aulaire fut le Père de ses pauvres, nous le croyons volontiers : avec une nature aimante et affectueuse, du désintéressement, l'oubli de soi-même, de la bonté, on aime toujours ceux qui souffrent, on compatit à leurs infortunes et on leur vient en aide quand on le peut. La graphologie peut cependant affirmer qu'il ne donnait pas avec prodigalité, qu'il ne gaspillait pas ses ressources (1), que n'ayant aucune défiance il pouvait donner parfois à ceux qui n'en étaient pas dignes.

Disons, en terminant, que les *accents*, fortement marqués, remplaçant les points sur les *i*, sont un indice certain d'une bonne santé, ce qui ne nuit jamais à la bonne administration.

Mgr de Saint-Aulaire possédait donc une somme de qualités précieuses, utiles à celui qui est placé par Dieu à la tête d'un diocèse. Une qualité cependant lui manquait, mais quel homme est parfait? Il avait une certaine obstination dans les idées (2), mais pas assez de ténacité pour leur réalisation (3); avec un vicaire-général très tenace il eût été plus complet. L'un eût été la tête qui commande, l'autre le bras qui exécute.

ÉR. GIROU.

P.-S. — Je n'ajouterai que deux mots à ce portrait,

(1) Pas de marge, déliés souvent écourtés.

(2) *F* barré en retour, *face*.

(3) Il y a très peu de *crocs* à la fin des déliés.

vraiment bien tracé. L'écriture est aristocratique par sa grande allure : s'il y a quelque fierté dans le *noble*, il y en a encore plus dans l'*évêque*, qui signe avec un E majuscule absolument exagéré. Il sent le prix de sa dignité, sans toutefois apprécier autant son siège de Tulle, dont il écrit le nom très humblement avec une initiale minuscule, comme s'il s'agissait d'un nom commun. Décidément Tulle est trop petit pour les *Grandeurs*, qui aimeraient mieux faire valoir ailleurs leur mérite.

X. B. de M.

RAFÉLIS DE SAINT-SAUVEUR

ÉVÊQUE DE TOLLE

RAFÉLIS DE SAINT-SAUVEUR (CHARLES-JOSEPH-MARIUS), né à Sarrians, dans le Comtat-Venaissin, le 5 octobre 1725. Sa mère, femme vertueuse, l'avait élevé très chrétiennement et tourné du côté des autels. Son frère, le marquis de Saint-Sauveur, qui a laissé des *Mémoires* de famille, dit que son père « n'hésita point à le décorer de la soutane et du » petit collet, et vit avec la plus grande satisfac- » tion que le nouvel *églisier* ne pouvait se lasser » de s'admirer dans ses nouvelles plumes..... qu'il » fut placé au séminaire de Notre-Dame de Sainte- » Garde à Avignon..... qu'ordonné prêtre, il fut » tout inquiet du sort qui lui était destiné..... » que son ambition lui faisait désirer de s'éloi- » gner d'un théâtre qui lui paraissait trop étroit ». Conduit à Paris, il fut présenté au prince de Conti et à Boyer, l'ancien évêque de Mirepoix. Nommé d'abord abbé de Soyan, puis d'Orbestier en 1753, vicaire-général de l'évêque d'Amiens, l'évêché de Tulle lui fut donné le 25 août 1764, et le sacre eut lieu le 27 janvier 1765.

En 1770, Mgr de Saint-Sauveur parut à l'Assemblée du clergé de France. Il y porta la réputation flatteuse qui l'avait suivi partout. Le roi, reconnaissant de la charité avec laquelle il avait pendant deux hivers abandonné ses revenus aux pauvres, lui donna l'importante abbaye de Mon-

tier-Ramey, au diocèse de Troyes. Pendant la Révolution, Mgr Rafélis de Saint-Sauveur ne voulut pas se soumettre à la constitution civile du clergé. On s'y prit de toutes les façons pour obtenir de lui le serment voulu, et comme il remarquait un de ceux lui faisant cette proposition qui restait en sa présence le chapeau sur la tête : « Monsieur », lui dit-il très doucement mais très dignement, « si ma croix pastorale n'est pas un titre à vos yeux, regardez mes cheveux blancs, ils ont droit au respect dans toutes les religions ». Il fut obligé de quitter son diocèse et se retira à Paris, où il mourut en 1792.

Appartenant par sa naissance à une noble famille, parvenu aux dignités ecclésiastiques, l'évêque de Tulle conserve une grande modestie, une vraie humilité, il ne se trouve pas au-dessus des autres, il ne se dresse pas de piédestal; ni la dignité épiscopale, ni son siège de Tulle ne le flattent ni ne l'enorgueillissent (1). Et cependant c'est un ambitieux : il voudrait s'élever davantage, il tend vers les hauteurs, comme son écriture, c'est là son premier mouvement, c'est le sentiment qui dirige sa vie. Cette ardeur se soutient pendant quelque temps; d'ailleurs ce n'est pas la fougue impétueuse qui s'élance à l'étourdie pour retomber aussitôt, Mgr de Saint-Sauveur a de l'énergie, du sang-froid (2), il est calme et prudent (3), défiant même à certaines heures (4), volontiers il fréquente les puissants de ce monde afin de s'attirer leurs bonnes grâ-

(1) Son écriture est simple, nulle fioriture ne s'y montre; les minuscules remplacent souvent les majuscules, sauf les S. Il écrit *évêque, tulle*, sans majuscule.

(2) Angles à la base des lettres, écriture redressée.

(3) Écriture calme, sans aucun trait vif.

(4) Un trait termine sa lettre.

J'ai dû lui a l'archevêché avec lui. nous sommes
vingt pour le pair, note ainsi que arrivé depuis deux jours
je vous avoue que j'ai eu bien du plaisir de le voir,
nous partons ensemble au mois de mai pour Carpentras.
Je vous souhaite bonne continuation de bonne santé, vous
embrasse, et son cher abbé, et vous lui tendresse et
particulièrement attaché + Charles évêque de Tulle -

FAC-SIMILE DE L'ÉCRITURE DE MONSIEUR RAPÉLIS DE SAINT-SAUVEUR, EVÊQUE DE TULLE.

ces ; il aurait dû *arriver*. Il lui a manqué la volonté (1) et la ténacité (2) pour la réalisation de ses projets. L'obstination dans les idées spéculatives est bien indiquée (3), mais que pouvait cette obstination contre la volonté d'autrui ? Aussi, après avoir monté, sa ligne baisse sensiblement, il ne se sent pas le courage de poursuivre ses projets ambitieux, ce sont de beaux rêves qui s'évanouissent promptement, à son réveil il se retrouve simple évêque de Tulle, titre qui ne lui va qu'à demi et dont il se contente faute de mieux.

Toute son écriture, tracée avec le plus grand calme, dénote une nature grave, froide, impassible, qualités précieuses dans celui qui est appelé à gouverner un diocèse. Né probablement avec un cœur sensible dont on retrouve parfois l'influence dans quelques lettres inclinées, l'évêque en a tellement comprimé les élans qu'il l'a rendu esclave (4), il ne se laissera entraîner par aucun mouvement passionné, la froide raison dirigera seule tous ses actes. Ses *M* majuscules n'ont pas le vilain crochet égoïste, elles ne se lient pas non plus à la lettre suivante comme dans l'écriture des natures dévouées. Mgr de Saint-Sauveur tient le milieu entre ces deux extrêmes. Des natures comme la sienne ne savent pas aller jusqu'au dévouement et à l'oubli de soi-même ; si elles doivent juger un accusé elles ne pardonnent pas facilement, elles ne condamnent pas non plus à la légère, sans mûre réflexion et enquête préalable.

Remarquons encore la ponctuation très soignée qui révèle l'homme minutieux, attentif aux moindres détails. Cette qualité n'est pas toujours nécessaire dans un évêque,

(1) Presque tous les *t*, dans le corps des mots, sont barrés. Aucun *t* final ne l'est. La volonté ne se soutient pas ; elle se manifeste tout d'abord, mais sans sûreté, puis elle cède à qui veut la dominer.

(2) Pas de *crocs* aux déliés.

(3) Les *f* sont légèrement barrés en retour.

(4) Presque toutes les lettres sont redressées ; l'écriture, en général, tend à la verticale.

elle peut être très utile surtout lorsque, et c'est ici le cas, elle est alliée à une grande lucidité d'esprit.

Voilà plusieurs qualités, il y a aussi quelques défauts. Le principal, dans Mgr de Saint-Sauveur, est la faiblesse de sa volonté, son penchant à se laisser dominer. Mais ce défaut trouve son contre-poids et sa compensation dans la lucidité du jugement. L'évêque de Tulle a le graphisme de ceux qui agissent avec clairvoyance et discernement (1). Il a dû choisir, pour le seconder, un homme capable, aussi le laisse-t-il libre dans le choix des sujets que d'ailleurs, dit-il, il connaît mieux que lui. Son diocèse ne dut pas trop souffrir de ses absences, même lorsqu'elles se prolongeaient.

Les rapports administratifs ne devaient pas être très agréables, l'évêque était si peu communicatif (2) !

Dans sa notice historique, M. Rupin nous dit que pendant deux hivers Mgr de Saint-Sauveur abandonna ses revenus aux pauvres; nous voulons bien admettre ce fait historique, la graphologie, d'ailleurs, n'y contredit pas, à la condition toutefois de ne considérer ces actes de générosité que comme des exceptions dans la vie de ce prélat. On peut dire que sa générosité était intermittente. Les déliés sont écourtés, les *M* majuscules commencent par un crochet, à ces signes on reconnaît infailliblement les économes, mais la marge de sa lettre, d'abord très étroite, s'élargit graduellement, c'est l'indice d'un scribe qui, à un moment donné, peut élargir son cœur et ouvrir généreusement sa bourse.

Il devait l'ouvrir volontiers pour fournir abondamment, et surtout délicatement, sa table : ce fut un gour...met (3); aussi il n'oublie pas de mentionner dans sa lettre deux dîners auxquels il a été invité.

ÉT. GIROU.

(1) Aucun mot n'est lié au mot suivant, l'air circule largement entre chaque mot et chaque ligne.

(2) Les *a*, *o*, *g*, sans être bouclés, ce qui indiquerait la dissimulation et le mensonge, sont presque tous fermés.

(3) L'écriture est pâteuse, mais non renflée.

CARTULAIRE

DE

l'Abbaye bénédictine Saint-Martin de Tulle

EN LIMOUSIN

PUBLIÉ PAR

JEAN-BAPTISTE CHAMPEVAL

(Suite. — Voir t. X, 4^{me} livr., p. 705.)

177. DONUM ARCHAMBALDI III, VICECOMITIS COMBORNENSIS DE CAPELLA-GENESTA.

1070 et 1070 et suiv. (1).

Notum sit omnibus, et nosse tantum volentibus, et opus habentibus, donasse me Archambaldum vicecomitem Deo et sancto Martino et monachis Tutellensibus quicquid juris habebam in quinque manssis ubi est constructa *capella* quæ dicitur *Genesta* in honorem Domini, [Beatæ Mariæ] et sancti Baptistæ Johannis dedicata, quorum primus, in quo ipsa ecclesia videtur ædificata vocatur *Candoratus*, secundus *Mansus-Juvenis*, tertius *Mansus-Adalfredi*,

(1) Bréquigny n'a pas pris garde (contrairement à Baluze, plus précautionné avec sa date vague, *circa* 1070) que cet *exposé* de plusieurs dons est à date multiple.

quartus *Mansus-Ainardi*, quintus vero *Mansus-Richeldex* (1). Isti autem mansi alodus quidem erant sancti Martini, sciti in parochia ecclesiæ *Sancti Boneti* (2). [Non solum id sed etiam] id quod ad ecclesiasticam redditionem pertinebat, vel ad præsbyterium, decimum scilicet, perferentium, baptisterium, sepulturas, quæ ad meum jus pertinere videbantur, sancto concessi Martino et monachis, ut jam dictum est, et ecclesiæ ipsius, dans licentiam fevato meo Gaucelmo de Petrabuferia ut et ipse sancto Martino relinqueret quicquid de me habebat in prædictis mansis. Hoc autem ipse Gauzelmus de Petrabuferia postea devote adimplevit ad ostium cimiterii sancti Martini, quod est ante portam ecclesiæ Sancti martyris Juliani (3), coram domno abbate Fruino, et Gerardo de Latofavo monacho, qui ipsam construxit ecclesiam, et coram Archambaldo vicecomite, et Widone de Leron, qui postea fuit episcopus. Huic succedens Petrus de Tutela reliquit similiter quicquid requirebat in prædictis mansis propter filiam ejusdem Gauscelmi, quam in conjugium habebat, ipsa annuente, acceptis sexaginta solidis. Pontius quoque de Sancto Vito et Rannulfus frater ejus reliquerunt etiam quicquid habebant ibidem, donata sibi una uncia auri et beneficio nostri loci. Similiter hugo Dens et Bernardus

(1) Baluze, *Hist. Tutel.*, col. 413, contient seul ces noms de manses, remplacés par des points en nos cahiers A et B, aussi bien qu'au manuscrit vol. 252 des armoires de Baluze, et sur un lambeau de copie [pièce de notre collection] qui ajoute les mots entre crochets, nomme Candoratus, comme le vol. 252, mais s'arrête avec les mots *ecclesiæ ipsius*, et s'intitule : « extrait du tiltre de fondation du prévosté de La Chapelle-Geneste en 1116, membre de Saint-Martin de Tulle, à présent possédé par une communauté régulière » (Glandier). Il sert au procès du curé de Sadroc, vers 1680.

(2) Est-il besoin d'avertir que Candoratus dès lors perdit son nom pour devenir le bourg — longtemps paroissial — de La Chapelle-Geneste (en la paroisse de Saint-Bonnet-l'Enfantier, canton de Vigeois), et comprit dans son enceinte les quatre autres manses ? Le n° 186 confirme notre assertion

(3) Baluze, col. 413, nous fournit seul cette portion de phrase jusqu'à *coram domno* — l'église Saint-Julien, à Tulle, 1070-1084.

frater ejus, filii Bosonis Dentis reliquerunt omne quod habebant in dictis mansis, acceptis viginti solidis. Post hos quoque Johannes de Castras reliquit similiter quod in suprâ nominatis requirebat mansis, acceptis triginta solidis (1), ita tamen ut presbytero ad cujus pertinebat parrechiâ congruentem faceremus placitum. Quod et fecimus, dando sibi quâdiu vixerit unam domum et unum hortum in eadem terra et susceptionem ad habitum monachi in nostro monasterio : quod et postea factum est.

Exinde Petrus de Tutela et consanguinei ejus Petrus Bernardi *et Petrus* et Aimoinus et Ademarus Bernardi fratres solverunt commandam quam habebant in predictis primis quatuor mansis, accepta maxima pecunia a nobis, concedentes et ipsi fevatis suis ut si vellent nobis relinquerent. Quod fecerunt. Primus Archambaldus Boto, qui de ipsis habebat, acceptis quindecim solidis.

Hic etiam Archambaldus Boto (2) de Johanne de Castras habebat in eisdem mansis, de decimo, quatuor sextarios de segle, quos similiter tam ipse quàm uxor sua et filii sui Gerardus et Bonius dimiserunt, acceptis duobus solidis, firmantes salvaturos se ista de omnibus hominibus. Baldricus de Frasengas eodem modo reliquit sancto Martino, quicquid in eadem habebat terra, data sibi ibidem una domo et uno horto, excepto decimo ipsius horti quousque illi quinque reddantur solidi. De duobus quoque molendinis, quos Geraldus monachus de Latofavo supradictus et ipse in eadem terra ædificaverunt, hanc habuit convenientiam, ut tamdiu eosdem molendinos teneret per medietatem, donec sibi redderentur quatuor solidi et quatuor denarii et unus modius segle et quatuor sex-

(1) La colonne 415, *Hist. Tutel.*, et le manuscrit n° 252, contiennent seuls depuis *ita tamen* jusqu'à *exinde*, et depuis *qui de ipsis* jusqu'à *et filii*, plus les mots *acceptis duobus* jusqu'à *Baldricus*. — Seul, notre cahier A mentionne deux fois *Petrus*, ce qui donne quatre frères.

(2) Ce nom de Boutot est encore porté à Voutezac et Saint-Solve.

taria frumenti, quæ expendit in constructione eorundem molendinorum (1).

Ugo etiam de Pairaco judex dictæ terræ reliquit jus judicarium, quod in eisdem habebat primis quatuor mansis, data sibi ibidem una domo, et uno horto, excepto decimo ipsius horti, et multis pecuniis à prædicto monacho Geraldo de Latofavo, et relictæ sibi una bordaria quæ dicitur *Sadraniolus*, excepta justitia et commanda.

Raimundus de Bochiaco similiter et Archambaldus frater ejus sicut alii solverunt, quod in prædictis quatuor mansis habebant, acceptis viginti solidis, et duos modios segle.

Archambaldus de la Porcaria reliquit similiter commandam quam habebat in quatuor mansis de *Sadraniolo* et in *Podio* (2). Post quem fevatus ejus Stephanus de Roffignaco reliquit similiter quod de ipso in prædicta habebat terra, et in aliis sæpedictis quinque mansis ubi ipsa capella est ædificata, acceptis decem solidis et uno manso quandiu vixerit, hanc faciens convenientiam quod fratri suo Roberto de Roffiniaco id facturum esset annuere, quia nondum miles erat. Quod postea ipse Robertus de Roffiniaco adimplevit. Matri quoque ipsorum, Berniardi, dati sunt

(1) Baluze, col. 416, et en son manuscrit 252, contient seul depuis *eodem modo* jusqu'à *Ugo etiam*; puis quod in eisdem jusqu'à *matri quoque*. Le manuscrit 252 a comme variantes *Ladramolus* pour *Sadraniolus*, puis *Sadramoldo* et *Cognaco*, au lieu de *Bochiaco*. — Conférez avec 97.

(2) Apparemment le Peuch, ancien repaire, village de 68 habitants de la commune de Sadroc (*Sadranum*), où devait être aussi son diminutif *Sadraniolus*. Indépendamment de l'étymologie, nous savons par ailleurs que les de La Porcherie eurent des droits à Sadroc, notamment « 1261, 1269. Bernard La Porcherie, seigneur de Sadran. » [Bibl. Nat., vol. 17117.] — Voyez aussi au manuscrit 377 de Baluze, Cartulaire d'Uzerche, le don de dîmes à Sadras par Étienne de Roffignac, vers 1110. — On voudra bien nous dispenser de prouver (comme nous l'avons fait à MM. de Bosredon et Rupin, *Sigillographie*), l'identité de Sadroc et de Sadranum, tant les preuves en abondent aux archives de Limoges.

quinque solidi et dimidius mansus in *Salvaniaco* (1) quandiu vixisset, quia et ipsa solvit quod in prædictis requirebat rebus. Hæc omnia superius descripta facta sunt in audientia et testimonio domni Frudini abbatis, et Geraldî de Latofavo, et aliorum fratrum nostri monasterii, et militum Arcambaldi vicecomitis, et Stephani de Roffiniaco, et Petri Raynaldi de Combourn, et Johannis de Castras, et aliorum multorum. Facta sunt ista regnante rege Franciæ Philippo, sedem vero Lemovicensis ecclesiæ obtinente Icterio episcopo, huic autem loco præsidente domno abbate Frudino.

(*Horum omnium donorum litteræ et eorum qui illa fecerunt extant in chartulario* (2).

178. DONATIO, CONFIRMATIO, BENEDICTIO IGTERII EPISCOPI,
DE CAPELLA-GENESTA.

1070 et encore 1070 (3).

Præsentibus et futuris notum fieri volumus, quod, ego Iterius Dei gratia Lemovicensis episcopus, concilio et assensu Gaulberti, grammatici, nostræ ecclesiæ archidiaconi, et aliorum clericorum nostrorum, Tutellenssi abbati nomine Frudino et monachis Tutellensibus concessi, ut

(1) Sauvagnac, gros village actuel de Sainte-Ferréole. — Cette fin, depuis *matri quoque*, ne se trouve que dans Baluze, col. 417, et son manuscrit 252, sauf la date abrégée et quelques lambeaux qui sont dans nos diverses copies.

(2) On en verra quelques-unes assez mutilées, n° 180 et suivants.

(3) Pour les dates, même observation qu'en la note 1 du n° 177. Car on ne peut qu'adopter la version : *benediximus*, suivi de *consecraveramus* (ce dernier mot commençant même un alinéa, vol. 252) fournie par Baluze, qui seul, col. 417 et manuscrit 252, contient cette charte. Si on voulait, en effet, avec notre extrait inédit désigné en la note 2 du n° 177, lire *cimeterium benedicimus et consecramus* siquidem, etc., même en plaçant une virgule après *et* pour ne faire du tout qu'une phrase, on se mettrait en contradiction avec la consécration du n° 179. — Plus haut, Baluze dit *subdetrur* au lieu de *succederetur* et omet *Domini*.

in parrechia *Sancti Boneti* capellam ædificarent, quæ Tutellensi monasterio, et ejusdem loci habitatoribus perpetuo succederetur. Huic autem capellæ in honore Domini, sanctæ Mariæ et beati Johannis Baptistæ ædificatæ cimiterium benediximus.

Concesseramus siquidem eidem capellæ quinque mansos, ut eos jure parrechiali (1) perpetualiter possideret, ita ut monachus qui prædictæ capellæ præesset, de mansis illis decimas, primitias, et oblationes, et sepulturas, et omnia quæ jure parrochiali ecclesiæ redduntur, quietè et inconcussè haberet. Illorum (2) vero mansorum unus, in quo ipsa capella ædificata est, dicitur *Candoratus*, alter *juvenis*, tertius *Adolfredi*, quartus *Ainardi*, quintus *Richeldæ* : qui omnes sunt de alodo sancti Martini Tutelensis. Hæc autem omnia fecimus concessione et expetitione Archambaldi sacerdotis, qui tunc ecclesiam Sancti Boneti tenebat, et Archambaldi vicecomitis, et Gauscelmi de Petrabuferia, in quorum feodo et defensione sæpèdicta *Sancti Boniti* ecclesia consistebat. Præterea Stephanus de Rofniaco quicquid justè vel injustè aliqua occasione in prædictis quinque mansis vel habebat vel requirere poterat, pro redemptione animæ suæ Deo et beato Martino et Tutelensibus monachis dimisit atque concessit, et quod fratri suo Rotberto concedere faceret promisit. Quod postea ipse Rotbertus fecit. Johannes quoque de Castras quicquid in præfatis mansis habebat, eodem modo prædictis monachis concessit atque donavit.

(1) Dix familles (et même cinq familles, si notre mémoire est fidèle — ce qui cadrerait avec *quinque mansos*), — constituent un noyau suffisant pour la création d'une paroisse; et l'on autorise le démembrement d'une paroisse en faveur d'un groupe d'habitants, éloigné de mille pas seulement de l'église paroissiale. — Voyez *Décrétales*, liv. III, constitution d'Alexandre III, et *Concile de Trente*, sessions 24^e, chap. XIII, et 21^e, chap. IV.

(2) Mon extrait, fait en vue du plaidoyer, muet depuis *illorum* vero, ne reprend qu'à *hæc autem* pour cesser bientôt avec *vicecomitis*. — Le manuscrit 252, seul complet, écrit Adalfredi, Richeldex.

His ita peractis, cùm nos ad cimiterii benedictionem parati essemus, audiente totius populi multitudine quæ ad illam benedictionem convenerat, ab omnibus publicè quæsivimus si aliquis contra hoc donum, quod fecimus, aliquid haberet. Pacificatis itaque omnibus, et nullo reclamante, benedictionem celebravimus, et sub excommunicatione omnes illos posuimus qui hoc donum ulteriùs infestare, vel inquietare, aut contra hanc constitutionem nostram venire præsumerent. Huic autem institutioni, donationi, atque concessioni affuerunt abbas Frudinus, Geraldus monachus de Latofavo, Gauzbertus archidiaconus, Petrus archipresbyter, Arcambaldus vicecomes, Ugo de Pairaco, Baldricus de Fraissengas (1), Aldebertus de Ponte.

Hoc autem factum est regnante Philippo rege Francorum, Willelmo duce Aquitanorum.

179. PRIVILEGIUM DOMNI GUIDONIS EPISCOPI, DE EADEM
CAPELLA-GENESTA.

1073-1086.

Universis (2) catholicis præsentibus atque futuris præsenti scripto notificamus, quod ego Guido Dei gratia Lemovissensis episcopus donationem atque institutionem quam prædecessor noster bonæ memoriæ, iterius episcopus, monasterio Tutelensi fecerat de ecclesia de *Genesta*, quæ in honore beatæ Mariæ et beati Johannis Baptistæ constructa est, communi assensu et concilio Gabberti ar-

(1) Il n'était vraisemblablement ni parent de l'évêque, ni originaire, quoique homonyme, de l'un des villages de ce nom qui avoient Tulle. La Dordogne a un Saint-Martin-de-Freyssingéas près Bruzac et Thiviers, et la Haute-Vienne possède naturellement, avec beaucoup de frênes, plusieurs lieux aussi appelés Freyssinges.

(2) Tiré de l'*Hist. Tutel.*, col. 419, et du manuscrit 252. — Mon extrait ci-dessus mentionné note 1 du n° 178 écrit *Gabberti* et non *Gauzberti*, *instructionem* au lieu de *institutionem*, omet *Tutelensi* et s'arrête à *subiret*. Mon cahier A ne donne que les témoins et seulement depuis Arcambaldus. Bréquigny l'a oublié.

chidiaconi et Petri archipræsbyteri et clericorum, nostræ assertionis robore firmavi, et omnipotentis Domini auctoritate, ut firma et illibata perpetuo maneant, concessi. Cùm vero prædictam ecclesiam consecrare voluissemus, diligenter audiente omni populo quæsivimus si aliquid contra domni Iterii episcopi statuta quæ ipse de prædicta ecclesia et de omnibus ad ipsam aliquo modo pertinentibus Tutellensibus monachis fecerat aliquis haberet.

Sedatis itaque omnibus, cùm nullus aliquam adversus præfatam institutionem quærelam profferret, ecclesiam consecravimus, et in eadem tres de sínodo nummos posuimus, qui annis singulis redderentur. Statuimus quoque ut si quis contra hanc institutionem venire tentaveret et eam perturbare aut inquietare aliquo modo præsumeret, aut de possessionibus ejusdem ecclesiæ aliquid auferret aut minueret, anathematis vinculo colligatus sui ordinis atque honoris periculum subiret.

Hujus rei testes sunt Hugo de Rofiniaco monachus, Bernardus de Gibiac (1) monachus, Petrus archipresbyter, Fulcherius presbyter, Arcambaldus vicecomes, Gausbertus de Malamort, Petrus de Rofiniaco, Stephanus de Rofiniaco, Baldricus de Fraissengas. Hoc autem factum est regnante Philippo rege Francorum, Willelmo duce Aquitanorum.

180. DONUM STEPHANI ET ROTBERTI ET JOHANNIS DE QUINQUE MANSIS.

Vers 1071 et suiv.

Omnibus notum sit quod Stephanus de Roffignaco et Rotbertus (2) et Johannes de Castras pro redemptione ani-

(1) Le Moustier-Ventadour, Pandrigne et Tulle ont un village de ce nom de Gibiat.

(2) *Robertus* est absent du cahier A, mais inscrit sur les trois autres manuscrits qui sont ici nos sources. De nos deux copies du manuscrit 252 de Baluze, seule la première donne le texte intégral; la deuxième a pour titre : *Norum Stephani, Roberti et Joannis* et cesse avec *imo*, après avoir mis *in* au lieu de *apud*, et ailleurs sicur ipse ut dicebat.

Nos cahiers A, et surtout B, abrègent extrêmement la charte.

marum suarum Deo et sancto Martino et monachis Tutelensibus dederunt quicquid ipsi habebant, vel aliqua occasione requirere poterant in manso qui dicitur *Richeldex* sive in aliis quatuor mansis qui sunt apud *capellam de Genesta*. Sed Rothbertus de Rosiniaco in prædictis mansis commandam requirebat et quam frater suus Stephanus Tutelensi monasterio dederat sed ipse ut dicebat non concesserat.

Facta igitur inter eum et monachos concordia, commendam quam requirebat monachis reliquit, et penitus absolvit. Undè et monachi eidem Rotherto concesserunt ut omnium beneficiorum Tutelensis ecclesiæ particeps sicut unus ex monachis fieret : cantaverunt etiam unam missam in communi Conventu pro anima patris sui et matris suæ et fratris sui Ramnulphi, quoniam et ipse commendam supradictam eodem modo reliquit, cujus nomen idcirco in martirologio scriptum est. Præterea Stephanus et Robertus de Rosiniaco requirebant decimas de illis terris quas homines de *Capella* in parrechia *Sancti Boneti*, et sancti Petri de *Sadra* (1) colebant, scilicet medietatem quam monachi secundum antiquam consuetudinem habuerant pro fimo (2) qui de eorum terra exiebat. Facta itaque est et de istis concordia et dederunt atque solverunt Deo et Tutelensibus fratribus tam istam quam omnes alias querelas quas justè vel injustè in mansis et in terris quæ aliquo modo ad ipsam capellam pertinebant requirere poterant. Hujus rei testes sunt Ademarum monachus, Iterius monachus, Stephanus Galterii de Bello-Monte (3), Geraldus de Cantau, Petrus Pampalona.

(1) Saint-Bonnet-l'Enfantier et Sadroc, communes des cantons de Vigéois et de Donzenac.

(2) Voyez droit de *Reilhage* dans les Dictionnaires de droit ancien.

(3) Nous avons encore les noms de Beaumont et Chanteix, chefs-lieux de commune, et de Pampelone, 25 habitants, village de Ste-Aulaire, préférable à Pampelune, 8 habitants (Lubersac).

181. DONUM HUGONIS DENTIS ET FILII EJUS.

1108-1137.

Notum sit omnibus præsentibus et futuris, quod ego Hugo La Dens et filius meus Bernardus requirebamus, in ecclesia de *Capella* de la *Genesta*, vel in villa, decimum et proferentium et fevum presbiterale et omnia quæ ad ipsum fevum pertinent, propter hoc quia ipsa ecclesia vel villa erat constructa in parrochia de Sancto Bonito; nunc autem cogitantes de salute animarum nostrarum, damus Deo et sancto Martino Tutelensi et monachis ejusdem loci, quicquid in ipsa ecclesia vel in villa supradicta justè vel injustè requirere poteramus.

Factum est hoc in villa de sancto Marcello de La Grauleyra (1) juxta ecclesiam, in presentia domni Ebali abbatis, regnante Ludovico rege, et Eustorgio episcopo præsidente in Lemovicensi sede, testibus Bernardo vicecomite et Arcambaldo filio ejus et gauscelmo de Solemniaco et Bernardo priore monacho et Ademaro Doitrandi monacho et Stephano secreretario monacho.

182. DONUM GUIDONIS FLAMENC ET UXORIS EIUS.

1111-1140 (v. 1116).

Notum sit omnibus futuris et præsentibus quia Guido Flamencs requirebat rectum quod habebat uxor eius Stephana ad *Capellam* (2), quæ fuit filia Guidonis de Breno, propter ecclesiam de Sancto Bonito. Postea vero absolvit

(1) La Graulière, encore bourg communal important, 380 âmes d'agglomération, au canton de Seillac. — On remarquera ces actes passés auprès ou au devant des églises, ou sur des ponts (Cartulaire d'Uzerche, à Salon). Cette chartre, très écourtée dans nos cahiers A et surtout B, provient du manuscrit 252 des Armoires, où on lit la variante Gauselmo.

(2) La Chapelle-Geneste, aujourd'hui village de 22 habitants (St-Bonnet-l'Enfantier).

et dedit Deo et sancto Martino et monachis Tutelensibus omnia quæ ibi requirebat vel requirere poterat, et promisit quod uxori suæ supradictæ cujus hoc donum juris erat, sancto Martino dare et absolvere faceret. Propter hoc dedit ei Ademarus Doitrandi sexaginta solidos et unam mulam et unum lebrer. Factum est hoc tempore domni Ebali abbatis, audiente Petro de la Vallada, Ademaro de Affriac et Petro fratre eius Johanne Bertho et Petro Stephani de la Capella.

Postea vero, uxor ejus Stephana (1), hoc supradictum donum auctorizavit et dedit sancto Martino et monachis Tutelensibus, audiente Geraldo de Motzas monacho qui propter hoc reddidit decem solidos. Factum est hoc donum ad Bruzac (2) ante turrem Petri de Born, audiente Ademaro canonico de Maroill et Aimirico Bruno et Petro de Castanet.

183. DONUM EMENI ET UXORIS EIUS.

Juillet 942.

Sacrosancto monasterio Tutelensi, quod est situm super fluvium Correziæ, ubi domnus Adacius abbas præesse videtur, ego in Christi nomine Emenus et uxor mea nomine Gauzberga, nos insimul cedimus Deo et sancto Martino pro remedio animarum nostrarum, mansum nostrum qui est in orbe Lemovicino, in vicaria Usercense, in villa

(1) Vide *Gaufred. Vosiens.*, p. 288 et 300. — Charte prise au manuscrit 252, où elle est *in extenso* en deux transcriptions, dont l'une écrit *Motias* et *Mareuil*, et aussi aux cahiers A et B, où elle est très condensée. Le premier écrit *Droictandi* et l'autre met *Flamenc*, *Stephania*, puis de *Brè*, et enfin : *Postea eadem Stephania confirmavit* (quia de suo jure erat) et *recepit decem solidos*, etc.

(2) Bruzac, ancienne châtellenie, à deux châteaux et une chapelle Saint-Saturnin, aujourd'hui hameau de la commune de St-Pierre-de-Cole, canton de Thiviers (Dordogne) [*Dict. de Gourgues*]. — *Mareuil*, aussi en Périgord, près Nontron. — Voyez Baluze, *Hist. Tutel.*, p. 136, et notre généalogie *Combourn*.

quæ dicitur *Genesta* (1), ubi Stabilis videtur manere, quantum ad ipsum mansum aspicit vel aspicere videtur, totum et ab integro cedo Deo et sancto Martino; hoc tenore ut quamdiu vivo ipsum mansum possideam. Post meum vero discessum rectores ejusdem loci faciant quicquid facere voluerint. Ad missam sancti Martini (2) censum pro ipso manso octo denarios solvam. Si quis vero, ego ipse aut ullus de hæredibus vel propinquis nostris, qui contra hanc cartam eleemoginariam ullam calumniam generare præsumpserit, componat ad præfatum locum auri libras tres, et quod petit non vindicet et maneat carta ista firma et stabilis omni tempore cum stipulatione subnixa. Facta est cessio ista in mense julio, anno sexto regnante Ludovico rege. S. Emenoni et uxori suæ Gauberganæ, qui cessionem istam fieri vel adfirmare rogaverunt. S. Odolrici. S. Ymoni (3).

184. CONCORDIA VEL PLACITUM BERNARDI ABBATIS.

Novembre 949.

In nomine Domini. Ego Bernardus abbas ex monasterio sancti Martini Tutellensis. Notum sit omnibus fidelibus sanctæ Domini ecclesiæ quod postulaverunt à nobis quidam homines Hugo, et Iterius ut eis aliquid de rebus nostris concederemus. Quod ita et fecimus. Hoc sunt mansi nostri tres qui sunt in pago Lemovicino, in vicaria Uzercense, in villa quæ dicitur *Genesta* (3), nos vobis

(1) Toujours La Chapelle-Geneste, entre Donzenac et Vigeois.

(2) 11 novembre.

(3) Baluze, *Hist. Tutel.*, col. 365, n'en a édité que le début et la date. — Des deux transcriptions insérées dans son vol. 252 inédit, l'une diffère d'avec la seconde par les variantes Gauberta, et plus bas Gobertæ, Emeric, et par l'omission de S. Odolrici. S. Ymoni.

Le cahier B écrit Corresia, Gausberga, et se borne à désigner donateurs, donataire, objet et date de l'acte. — Même résumé au cahier A, qui porte Gausberga, abba, Emenoni, Gausberganæ et Imoni.

(3) Encore La Chapelle-Geneste.

ceddimus ut quamdiu vixeritis, teneatis, et qualis primus de vobis mortuus fuerit, medietas sancto Martino remaneat, post mortem vero amborum totum, et ab integro sancto Martino remaneat sine ullius hominis contradictione, et ad festivitatem sancti Martini octo denarios in censum persolvatis. Facta precaria ista in mense novembri, anno XIIIJ, regnante Ludovico rege. S. Bernardi abbatis et Adacii decani et Sulpici cellarii et Rodulphi camerarii S. Aymerici portarii et Benedicti custodis ecclesiæ (1).

185. LAXA RICHARDIS ET RODULPHI.

Avût 946.

Sancta ecclesia est consecrata in honore Dei et sancti Martini Tutelensis super fluvium Correziæ, ubi domnus Adacius præesse videtur abbas, ubi ego Ricardus et Rodulfus tractantes et considerantes de Dei timore et cælestem patriam, cedimus Deo pro animabus nostris et pro animabus parentum nostrorum aliquid de rebus nostris, et sancto Martino, scilicet duos mansos qui sunt in pago Lemovicino, in vicaria Usercensi, in villa quæ dicitur Genesta (2), ubi Arlabaldus et Deodonus visi sunt manere cum domibus ædificiis cum exitibus et redditibus, campis, pratis, silvis, cultis et incultis, vel quod inquirendum est, quantum nostrum est de ista possessione, cedimus Deo et sancto Martino in violariam (3) nostram, veruntamen te-

(1) Notre texte est établi à l'aide : 1° du manuscrit 252, dont la seconde version (car il y est en double), abrégée, porte *Ugo*, puis *Auterius*; 2° de Baluze, col. 373, *Hist. Tutel.*, dont voici les différences : *Dei*, quia pour quod, *Auterius*, novembrio, *Sulpicii*, cellararii, *Rodaldi* au lieu de *Radulphi*, et l'addition de *Aymerici portarii*.

Les cahiers A et B, fort abrégés, contiennent : le premier, *vicaria (sic)* au lieu de *precaria*, *quatuor* mansos et non *tres*; le second, *Auterio*.

(2) Toujours La Chapelle-Geneste.

(3) Voyez Du Cange au mot *Violarium*.

neamus et possideamus, et per unumquemque annum redamus censum sancti Martini unum modium de annona, et post obitum nostrum rectores sancti Martini faciant quidquid facere voluerint. Si quis vero ex nobis ipsis, aut ullus de hæredibus nostris, aut ulla immissa persona, post hanc diem, ullam contradictionem contra hanc cessionem, ullam calumniam conare voluerit. qui fecerit iram omnipotentis Dei incurrat et insuper componat auri libras quatuor argenti pondera quinque, et quod petit non vindicet, et cessio ista omni tempore firma et stabilis permaneat cum stipulatione subnixa. Factam hanc cessionem in mense augusto, anno decimo regnante Ludovico rege. S. Ricardis et Rodulfi qui cessionem istam fieri vel adfirmare rogaverunt. S. Hugoni. S. Odolrici. S. Gauzberti (1).

186. LAXA ROTBERTI DE ROFINAC ET STEPHANI FILII EJUS.

Samedi 9 juillet 1116.

In nomine sanctæ et individuæ Trinitatis. Ego Rotherbus de Rofinac et Stephanus filius meus Deo et sancto Martino Tutelensi et monachis ejusdem loci donavi atque dimisi dimidiam partem decimæ illius terræ quam homines de *Capella* (2), in parrechia Sancti Boniti colebant, et omnia quascunque presbiter de ecclesia Sancti Boniti pro fevo presbiterali in quatuor mansis in quibus prædicta capella sita est, et in manso *Richaldosæ* aliqua ratione requirere poterat. Hoc autem donum antea fecerat Arcambaldus presbiter Sancti Boniti, consilio et assensu Iterii Lemovicensis episcopi, et Gauzberti archidiaconi et Petri archi-

(1) Le texte provient du manuscrit 252. — Baluze, en l'éditant pour partie, col. 365, *Hist. Tutel.*, offre comme différences : Richardi, Sanctæ ecclesiæ consecratæ, Ricardus, omission de *est*, et depuis rebus nostris jusqu'à in pago, et encore depuis Genesta jusqu'à facta hac. — Nos autres cahiers se taisent.

(2) La Chapelle-Geneste. Voyez n° 177 et suiv.

presbiteri de Perpezac (1). Præterea concessi Deo et sancto Martino Tutelensi atque donavi commandam quam debemus habere de Petro Arcambaldi de Porcaria et Siguino filio suo in quinque supradictis mansis, et in aliis quatuor qui sunt juxta capellam, ita ut semper Deo et sancto Martino de eadem commanda defensores simus, et quidquid in manso de *Vernoïol* (2) Hugo Rotberti et fratris sui Tutelensibus monachis dederant pro Petro Rotberti fratre suo.

Item ego Rotbertus *juvenis* de Rofnac filius Stephani, nepos prædicti Roberti, omnia quæ superius dicta sunt simili modo sancto Martino donavi, et ut in perpetuum possiderent concessi. Hoc autem donum fecimus pro salute animæ nostræ et parentum nostrorum, in capitulo Tutelensi, in manu domni Ebali abbatis. Hujus vero doni quod ego Rotbertus de Rofnac (3) et Stephanus filius meus facimus, testes sunt Hugo de Sancto Exuperio (4) et Archambaldus de Aneda nepotes mei.

Hujus autem doni quod ego Rotbertus *juvenis* filius Stephani feci, testes sunt Hugo de Lavarzi (5), et Gau-

(1) Perpezac-le-Noir. On remarquera ce siège d'archiprêtre, inconnu jusque-là, ensuite porté à Vigéois, puis au Lonzac, avant (1576), le titulaire faisant ainsi place nette, ici, au prieuré Saint-Sicaire de Brantôme, là, aux Bénédictins de St-Pierre du Vigéois.

(2) Vernejoux (Saint-Pardoux-l'Ortigier), à moins que la variante *Vergnole* du manuscrit 252, prise pour bonne, ne nous fasse préférer La Vergnolle, village de Saint-Bonnet-l'Enfantier, tout voisin de La Chapelle-Geneste. Nous écartons *La Vernouille*, de Saint-Germain-les-Vergnes.

(3) *Senior*, subauditum. — Vide etiam Baluzium, *Hist. Tutel.*, p. 124, 139, et col. 448.

(4) Pour le fief de ce nom en la paroisse de Perpezac-le-Noir, se reporter à la note 1 du n° 88.

(5) M. A. Thomas, le savant professeur de Toulouse, qui a bien voulu juger favorablement notre publication de Cartulaires, rectifie notre sixième note du n° 92 en disant avec vraisemblance que *Lavarzino* vient de Lavardin (Sarthe), plutôt que de Vergy (*Annales du Midi*, tome I, p. 85).

fredus de La Genebreira. Si quis vero *imposterum* hoc donum violare *præsumpserit*, cum *Datan* et *Abiron* particeps fiat. Ut autem hæc dona firma semper et illibata permaneant, manu propria subscripsimus et in corrigia quæ est in eadem carta, anno incarnati (1). Verbi MCXVI, indictione VIII, VII idus julii, VII feria, luna XXIII. Regnante Ludovico rege Francorum, præsidente Lemovicensi sedi domno Eustorgio episcopo, auxiliante Deo, regeunte Tutelensem abbatiam domno Ebalo abbate.

(A suivre.)

(1) Le manuscrit 252, Biblioth. Nat., nous fournit le texte, avec les variantes ci-après, de la deuxième copie : *Roffignaco*, célébrant pour *colebant*, *ferio* pour *fevo*, *Richaldex* pour *Richaldosæ*, *Hugonis* pour *Siguino*, avec omission de *filio suo*, *defensores*, *Vergnole*, *S. Exsuperio*, *Lavarsi*, *Golfredus*, *Genebriera*.

Nos cahiers A et B résument, en mettant A : *damus* pour *donavi*, *Igterii*, et datant *junii*. B : *Vernoioi*, et datant *indictione VIII* et avec d'autres variantes sans importance.

NOS COMPATRIOTES

DANS

L'HISTOIRE DE FRANCE

ÉTUDE CORRÉZIENNE



ILLEURS on est souvent trop fier du pays qu'on habite, on s'en exagère volontiers les mérites, le pittoresque, les illustrations. Ici on est vraiment trop modeste.

Nous nous rappelons qu'au moment de l'annexion de la Savoie, un conseiller général proposa en séance d'annexer aussi la Corrèze à la France et obtint le plus grand succès.

Très récemment, un de nos compatriotes qui a assez d'esprit pour en avoir autrement qu'à nos dépens, disait : « La Corrèze n'est qu'un département de ratification », et le mot faisait fortune.

Eh ! bien, nous voulons essayer d'opposer le témoignage de nos gens illustres aux boutades de nos gens d'esprit, et nous espérons que leurs satires seront aussi bien démenties par notre avenir qu'elles le sont par notre passé.

Si loin qu'on remonte en effet dans ce passé, fût-ce aux origines les plus reculées, on trouve notre contrée, qu'elle s'appelle pays des Lemo-vices, vicomté de Limoges ou de Turenne, province du Limousin ou département de la Corrèze, jouant par les siens dans l'histoire de France non pas le rôle effacé qu'on veut lui assigner aujourd'hui, mais un rôle actif, énergique, prépondérant parfois, toujours supérieur par l'influence à ce que nous sommes par le nombre dans la grande unité française.

C'est notre pays qui lutte le dernier contre la domination romaine, qui après avoir envoyé dix mille guerriers soutenir Vercingétorix à Alise, oppose encore à César dans Uxellodunum les derniers efforts d'une indépendance qui expire.

Quand Limoges, notre capitale, emprunte à la conquête, des mœurs, des arts, et jusqu'à un nom nouveau, Augustoritum, notre Bas-Limousin inquiète encore les vainqueurs. C'est alors qu'ils élèvent leur oppidum de Tintignac et ces tours, qu'on appelle les tours de César.

Sans doute les tours de Turenne et d'Yssandon, pour ne citer que celles-là, trahissent une construction bien plus récente, mais si l'on fouille le sol autour d'elles, on rencontre des poteries, des monnaies, des vestiges de toute sorte qui donnent raison à la tradition populaire. Elle ne varie pas avec l'état des études, des recherches, des conjectures, son siège est fait, on y revient parfois.

En nulle région plus qu'en la nôtre on ne trouve autant d'apôtres, de saints, ni autant de

monastères, c'est-à-dire autant d'asiles ouverts à la méditation, à la pensée, aux sciences, aux lettres antiques, instruments de toute civilisation, pas de région par conséquent qui lutte plus puissamment contre la barbarie, alors que suivant ses maximes, qui hélas ! ne se sont pas perdues, partout la force primait le droit.

En se plaçant à la tête du mouvement chrétien qui emportait la Gaule, Clovis affirmait la raison d'être des Mérovingiens et assurait leur domination.

La conversion de Clovis fut donc un évènement capital.

Il n'est dès lors pas sans intérêt de rappeler que ce fut saint Waast qui prépara le roi des Francs au baptême de saint Remy. Saint Waast, évêque d'Arras, était né sur les confins de la Corrèze, près de Louignac, sur un territoire qui nous appartient, comme une partie de Dordogne, jusqu'à notre séparation en département.

Quand les Carlovingiens se substituent à la première race, leur plus redoutable adversaire est Waifre, duc d'Aquitaine, dont le dernier espoir ne tombe qu'avec la forteresse de Turenne, qui est prise, et celle d'Yssandon, qui est détruite par Pépin le Bref, comme nos vignes réputées dans toute la Gaule (1).

(1) L'abbé Darras, dans son *Histoire de l'Église*, confirme la dévastation de nos vignes par Pépin le Bref.

Joanne, dans sa *Géographie*, relate l'antique réputation de Vertougie, grand crû coté par les moines de Cluny, auxquels il appartenait, de Beaulieu, de Queyssac pour les vins rouges, et pour les vins blancs, de Collonges, Saillac, Issandon et Varetz.

Le comté de Limoges prime alors l'Aquitaine, et Charlemagne ne dédaigne pas de nous donner pour comtesse souveraine une de ses nièces, peut-être même une de ses filles.

Dès le vi^e siècle, Brive avait élevé sur le pavois Gondovald, fils de Clotaire; Brive avait fait un roi; maintenant Limoges, notre capitale, en fait à son tour (1).

Charles le Chauve, Pépin d'Aquitaine seront sacrés à Limoges, comme le sera Richard Cœur-de-Lion, comme l'a été Eudes, fils de Robert le Fort. Le Limousin couronnait en lui l'ancêtre de tous les Capétiens cent ans avant Hugues Capet.

Cette fois, du moins, c'était bien nous qui devancions la France et la France qui ratifiait.

Si nous avons parcouru si rapidement une période de mille ans, c'est que nous n'avons voulu enregistrer que les faits principaux et les faits certains, ce qui était un moyen sûr d'être bref.

Avant saint Étienne d'Obazine, qui ne devait venir qu'au xii^e siècle, notre pays eut un aussi grand nombre de saints qu'en les plaçant tous dans le Bréviaire de Tulle, Mgr Berteaud l'a considérablement étendu.

Parmi nos saints fut saint Éloi, le précurseur des émailleurs de Limoges et notre premier ministre limousin, mais non le dernier homme d'Etat dont la popularité ait dû quelque chose à la chanson.

(1) Voir M. Maximin Deloche.

Tant d'historiens ont attribué à cette époque une importance considérable à Malemort, que nous ne pouvons la passer sous silence.

Malemort aurait été pour Brive un sujet de jalousie; comme Brive, Malemort aurait eu son Pont commandant la Corrèze, et sa forteresse de premier rang et son influence rivale, et même aurait eu ses princes.

Ce brillant passé fut notamment confirmé à un historien du ^{xvii}^e siècle par un vieux notaire de Malemort, chez lequel il recevait l'hospitalité. Il est probable que le notaire traduisait dans les chartes latines le mot *principes* par le mot prince, au lieu de se contenter de le traduire par le mot seigneur, et il est probable encore que si la version du notaire était médiocre, son hospitalité étant excellente, comme notre historien nous l'apprend, il en aura été d'autant plus influencé qu'une des spécialités des auteurs était encore de mourir de faim.

Ce qui est plus certain, c'est qu'avant d'avoir ses papiers Malemort a eu ses parchemins; qu'il a donné un évêque à Limoges, deux archevêques à Bordeaux, deux sénéchaux au Limousin, qu'il ne s'est peut-être jamais appelé Beaufort, comme on l'a dit, mais qu'il a tenu une large place dans notre histoire.

Nous ne voulons nous attarder ni au temps où Malemort aurait eu ses princes, ni au temps où les ministres étaient des saints, car ces temps aujourd'hui paraîtraient volontiers fabuleux. Mais

nous devons rappeler l'invasion sarrazine et l'invasion normande.

L'invasion normande fut écrasée à la sanglante bataille d'Estresse, près de Beaulieu; l'invasion sarrazine, quoique antérieure, a laissé des souvenirs plus durables.

LES CHEVAUX LIMOUSINS

D'après l'opinion désormais la mieux assise, le cheval limousin nous vient de l'invasion sarrazine et ne nous vient pas des croisades, car nos chevaliers n'en revinrent qu'en très pauvre équipage et point du tout montés sur de brillants étalons.

Suivant une doctrine qui a pour elle de véritables autorités, le cheval limousin ne fut pas toujours aussi mince et aussi léger que nous le produisons aujourd'hui, mais il était, au contraire, large, puissant, capable de porter des hommes bardés de fer, et particulièrement réservé aux rois et à la représentation, *ad reges et honores*.

Les Sarrasins firent en effet un assez long séjour dans nos contrées, et auraient même assiégé Uzerche sept ans avant d'être repoussés par le stratagème suivant que raconte le Cartulaire d'Uzerche :

« Les habitants, en proie à une horrible famine,
» se décidèrent à donner le peu de grain qui leur
» restait à un bœuf, qu'ils lancèrent ensuite hors
» de leurs murailles.

» Les Arabes s'en saisirent, le tuèrent, et, surpris de trouver dans son estomac une si grande
» quantité de grains, levèrent le siège, croyant que
» la place était pourvue pour longtemps. »

Sous la Ligue, le duc d'Épernon prit Uzerche, grâce à un nouvel engin d'artillerie qu'on appelait une saulcisse, ce qui a fait dire qu'Uzerche s'était sauvé par un boyau et s'était perdu par une saucisse.

Nous retrouvons un bœuf dans le blason de la ville d'Uzerche, probablement en souvenir du bœuf libérateur. Quant au cheval limousin, large, étoffé, puissant, nous ne pouvons lui refuser un regret, car, hélas ! nous ne le retrouverons pas ; mais nous devons revenir des faits qu'on suppose à ceux que l'on connaît.

GOULFIER DE LASTOURS

Nous n'avons analysé jusqu'ici que le rôle de notre pays pris dans son ensemble ; nous allons essayer maintenant d'esquisser le rôle de ses principales illustrations.

Les chroniques nous ont conservé le nom des chevaliers qui tombèrent à côté de Guillaume le Conquérant dans cette bataille de Hastings, qui le rendit maître de l'Angleterre.

Parmi les nôtres nous trouvons Lestrangle, de Lappleau, Penacor de Neuvic, Merle de Saint-Geniès, Fenies ou Fenis de Tulle, Monceaux, Saint-Chamand et Beaupoil, dont la descendance devait se fixer à Castel-Novel d'abord, puis, un peu plus tard, adopter le nom de St-Aulaire et l'illustrer. C'est notre pays qui le premier, dit-on, inaugure la trêve de Dieu (1), qui des premiers, à coup sûr,

(1) Maldanat a écrit plusieurs ouvrages sur le Limousin au xvii^e siècle.

marque aux croisades, car dans les salles qu'on leur consacre au Musée de Versailles, on lit partout ces vieux noms.

Gouffier de Lastours fut un des héros de la première croisade; il a une place dans l'histoire et une place dans nos légendes. On rapporte qu'il avait sauvé un lion en terrassant le dragon qui allait l'étouffer.

Le lion, depuis, suivait partout Lastours, et quand ce dernier faisait voile pour le retour, le suivit encore longtemps à la nage et expira au moment même où le capitaine du vaisseau consentait enfin à le recueillir.

Si la race des dragons s'est heureusement perdue, une légende touchante nous est restée.

LES TROUBADOURS LIMOUSINS

Nos troubadours apparaissent alors; c'est Bertrand de Born qui manie délicatement la lyre et rudement l'épée; c'est Giraud de Borneil qu'on appelle le Père des trouvères. Ébles II de Ventadour charme les longues chevauchées de la croisade par ses joyeux sirventes ou ses chants attendris sur la patrie lointaine. Puis vient Ébles III, le chanteur, et Bernard qui, d'abord leur serviteur, s'élève par la poésie jusqu'à la renommée des seigneurs de Ventadour et jusqu'à leur nom.

Plusieurs sont désignés par le lieu où ils sont nés : Rogier ou Rosiers, Cornil, Peyrols, Guy, Ébles, Pierre Ellias d'Ussel, Brival d'Uzerche, Durfort de Soursac, et Raymond IV, vicomte de Turenne.

Hugues de la Bachellerie est le rival de Gaucelme Faydit d'Uzerche, « qui chantait pire qu'homme au monde. »

Les belles châtelaines se plaisent à inspirer des chants qui consacrent leur empire, et les châtelaines qui sont ou moins belles ou simplement peut-être moins vantées, s'ingénient à conquérir ceux qui font les renommées.

C'est ainsi que pour enlever à Marie de Ventadour Faydit, qui soupire en vain pour elle depuis sept ans, Audier de Malemort représente au troubadour que si elle est moins jolie que Marie de Ventadour, ce dont elle est à peine sûre, elle sera plus miséricordieuse, et que « petit oiseau sur le poing vaut mieux que grue qui vole dans le ciel ! »

Faydit se prit à ses belles promesses ; mais déçu cette fois, et d'autres encore, par des perfides qui ne voulaient de lui que ses chansons, il s'en fut ailleurs pour placer enfin son cœur avec ses chansons.

Bernard Rascas, parent des Papes limousins, et Guillaume d'Albiars (né à Gimel), leur commensal et leur familier, allèrent plus tard faire goûter à la cour pontificale cette littérature qui a donné naissance à deux genres bien français : la poésie légère et les couplets.

LUTTES CONTRE LES ANGLAIS

Nos troubadours traversent en chantant de terribles guerres, car le Limousin n'accepta pas aisément la domination anglaise.

C'est en assiégeant Chalus, une place limousine,

que Richard Cœur-de-Lion tombe sous le trait d'un de nos archers.

C'est pour décourager à jamais nos trop longues résistances que le prince Noir, cet autre ennemi légendaire, ternit sa gloire par d'abominables cruautés.

Tulle, qu'il prend d'assaut, se reconquiert elle-même l'année suivante et en garde en souvenir des lettres patentes dans ses archives.

Six cent quatre-vingts maisons de Brive répondent à l'appel d'une contribution volontaire destinée à chasser l'envahisseur.

La première fois que la ville se compte c'est contre l'étranger. Tulle, Brive, Donzenac, toutes nos villes se concertent par délégués, et, à plus d'une reprise, peuple, bourgeoisie, noblesse marchent ensemble contre les Anglais.

« Malgré les calamités du règne de Charles VI, les Anglais n'obtinrent en Bas-Limousin aucun succès important; sous le règne de Charles VII, ils devaient se retirer devant le roi triomphant. »

LES PAPES

UN GRAND SIÈCLE LIMOUSIN

En disant, au début de cette étude, que notre pays avait joué un rôle prépondérant parfois, nous n'avons pas lancé à l'aventure une proposition hasardeuse, mais nous avons avancé un fait dont nous prétendons faire ici la preuve.

Pendant que notre pays, en effet, lutte par lui-même avec une incontestable vaillance contre la

domination anglaise, jetons un coup d'œil rapide sur le rang qu'il occupe par les siens dans l'ordre artistique, dans l'ordre littéraire, dans l'ordre religieux et dans l'ordre politique.

Dans l'ordre artistique, le Limousin produit depuis déjà des siècles des émailleurs et des orfèvres dont les œuvres surpassent toutes les manifestations de l'art à cette époque.

Dans l'ordre littéraire ce sont les troubadours, entre lesquels les nôtres tiennent les premières places, qui demeurent les maîtres de la poésie et du beau langage.

Notre langue limousine est parlée (1) à la Cour de France, à la Cour d'Espagne et à la Cour pontificale.

Le Dante, Boccace, Pétrarque, empruntent non-seulement les inspirations à nos trouvères et en conviennent, mais leur empruntent jusqu'à des tours, des termes et des mots nouveaux.

Au xiv^e siècle, si l'ordre religieux ne se confond pas avec l'ordre politique, il lui est du moins étroitement uni.

L'Église règne sur toutes les consciences, et elle gouverne en même temps tous les esprits, parce qu'une culture intellectuelle possédée presque sans partage désigne les siens comme les instruments nécessaires de tout traité, de toute négociation, de toute politique en un mot.

C'est ainsi que les papes sont bien au-dessus

(1) Jacques I^{er}, roi d'Aragon, donne un code en langue limousine, 1238.

des rois, et qu'au Moyen-âge la plus haute expression de la puissance réside dans la papauté.

Le petit clerc qui quitte Rosiers-d'Égletons pour se faire moine, puis qui devient négociateur et grand-chancelier de France, comme Foulques d'Escars l'a été, comme Pierre Flotte (1) vient de l'être, le petit clerc, disons-nous, qui va être cardinal et pape sous le nom de Clément VI, ne s'est élevé que par degrés, mais c'est parce qu'il a mesuré successivement tous les ressorts du pouvoir pontifical, c'est parce qu'il en connaît toute la force qu'il peut dire : « Avant moi les papes n'avaient pas su régner. »

L'élévation de Clément VI ne donna pas seulement un pape au Bas-Limousin, il lui donna la papauté.

Il la lui donna avec Urbain V (2), qui paraît

(1) Foulques Pérusse d'Escars, de Saint-Bonnet-Larivière, archevêque de Reims, grand-chancelier de France, 892.

Pierre Flotte, sire de Ravèle, de Meymont, de Laroche-Préfeyt, grand-chancelier de France, 1302.

(2) Papes limousins. 1342 : Clément VI, Pierre Roger (de Maumont, commune de Rosiers-d'Égletons).

1352 : Innocent VI, Étienne Aubert (des Monts, commune de Beyssac).

1362 : « Hugues Roger, cardinal et frère de Clément VI, obtint » 15 voix sur 21 et fut assez grand pour décliner l'honneur de la » papauté. »

(Voir *Histoire du Diocèse de Tulle*, par l'abbé Poulbrière.)

Urbain V fut élu. D'après M. Poulbrière et M. de Lépinay, bien des motifs le font Limousin.

M. de Lépinay pense qu'il pourrait bien appartenir à la famille des Grimoard, chevaliers de Ségur. Cette famille a donné un abbé à Uzerche, un général à l'ordre de Grammont et un prieur de Roussac, près Limoges.

M. de Lépinay rappelle qu'Urbain V est porté Limousin par Vil-

nous appartenir, avec Innocent VI et Grégoire XI, qui nous appartiennent sans conteste.

Avec Jean Birel, né à Chamboulive, prieur du Glandier, puis prieur général de l'ordre et un des plus grands esprits de son temps qui refusa d'être cardinal, qui sans le cardinal de Talleyrand était pape, la papauté eût été encore à nous par son représentant suprême comme elle était à nous par les trente-neuf cardinaux (1) que le nouveau diocèse de Tulle (2) envoyait siéger au Sacré-Collège pour y constituer le parti qui domine, et que l'histoire a appelé le parti limousin.

Les nôtres tiennent tous les sommets ecclésiastiques. Ils occupent les archevêchés d'Avignon, de Saragosse, de Braga, de Ravenne, de Sens, de Toulouse, et bien d'autres. Ils se succèdent à Auch, à Narbonne, à Rouen. Ils se perpétuent et à Arles, où ils ont le droit de battre monnaie, et à Bourges,

lani et Nostradamus (*Histoire de Provence*, p. 411), et que la prophétie de Malachie le nomme parfaitement près des autres papes limousins.

Ajoutons qu'un auteur italien, Barthélemi Platina, qui a écrit à la fin du *xv^e* siècle une *Histoire des Papes* fort appréciée, affirme qu'Urbain V était Limousin : « Urbanus quintus, patria Lemovicencis, Guillelmus Grisant antea vocatus, S. Victoris Massilensis abbas, absens etiam omnium consensu pontifex creatur ». *Historia B. Platinæ de vitis pontificum romanorum*. Venise 1479, in-fol. — Cologne 1611, p. 264.

1372 : Grégoire XI, Pierre Roger, cardinal de Beaufort, neveu de Clément VI.

(1) On ne comptait jusqu'ici que trente-et-un cardinaux limousins; c'était le chiffre donné par M. l'abbé Poulbrière pour cette période. Des recherches de M. de Lépinay résulte que nous en aurions trente-neuf. Nous avons trop de confiance en son érudition consciencieuse pour compter après lui.

(2) Le diocèse de Tulle fut établi en 1317.

où dès le VIII^e siècle les a précédés Raoul de Turenne, qui fut un saint.

Saint-Geniez, Ségur, Larche, Beyssac, Égletons, Moustiers-Ventadour, Beynat, Lagarde, donnent aux Gramontins, aux Chartreux, aux Dominicains, à Fontevrault, des chefs et des généraux de leur ordre.

Un Cosnac est nonce en Espagne, un Lagarde légat en Lombardie.

Saint-Viance a déjà un patriarche à Antioche, et Allassac, qui en a donné un à Alexandrie, envoie encore un successeur au patriarche de Jérusalem qui était né à Lagarde.

Un d'Escars de Saint-Bonnet-Larivière, un Laroche-Canillac, sont maréchaux de l'Église, un Noailles garde du conclave.

Un Juillac, dont le tombeau a été rapporté au Musée de Cluny, est grand-maître de Malte.

Quant aux évêques, quant aux abbés, supérieurs de communautés, nos chercheurs les plus infatigables renoncent à les compter.

Nous n'avons rappelé que nos illustrations religieuses du XIV^e siècle, car elles sont en vérité si nombreuses qu'on en oublie, qu'on en néglige, qu'on en refuse. Aussi n'avons-nous pas parlé de l'antipape Burdin d'Uzerche, qui, au XII^e siècle, occupa trois ans le siège pontifical, et sans l'abandon de l'empereur d'Allemagne, eût vu sa possession légitimée sans doute.

La France n'a donné que quatorze papes à l'Église; en abandonnant celui qu'on nous conteste, trois nous restent pour une époque où toute l'Eu-

rope est catholique, et dans ses pontifes reconnaît encore ses maîtres.

Ne peut-on dire que le ^{xiv}^e siècle fut un grand siècle limousin ?

CHARLES VII EN LIMOUSIN

Charles VII vint plusieurs fois en Limousin.

Il y vint comme dauphin et confia à un Ventadour l'épée de connétable, tandis qu'un vicomte de Turenne, Jean le Meingre de Bouccicaut, était en même temps grand connétable de l'Empereur et de Constantinople.

Ce fut le dauphin qui prescrivit de ramener à la mode de Paris le chaperon des Limousines.

Au ^{xiii}^e siècle, d'après les auteurs, les femmes portaient, dans notre province, une jupe très courte avec un corsage qui laissait les bras, le col nu et la gorge presque entièrement découverte. Les frères Prêcheurs obtinrent que les robes seraient allongées jusqu'aux talons et les chaperons modifiés. C'était à ces chaperons disgracieux qu'en voulait le dauphin.

Charles VII, plus tard, alors qu'on l'appelait le petit roi de Bourges, dans son escarcelle presque vide trouva pourtant quelques deniers pour relever les remparts de Tulle. Ce fut à Tulle que devenu enfin, grâce à Jeanne d'Arc, le vrai roi de France, il vint passer les fêtes de Pâques en 1441.

Quelques années auparavant il avait marié à une Limousine, la dame de Salagnac, le commandant d'une des premières compagnies d'ordonnance, le

fameux Xaintrailles, et l'avait institué notre bailli d'épée.

Saluons au passage ces compagnies d'ordonnance d'où sortira l'armée française.

LOUIS XI EN BAS-LIMOUSIN

ORDRES HOSPITALIERS, GRANDS-MAÎTRES

Louis XI était, dit la chronique, prévoyant et bon ménager. Il ne démentit point cette renommée en visitant nos villes, car ayant reçu à Brive des saumons en présents, il les fit réserver pour le lendemain, jour d'abstinence, qu'il passa à Donzenac.

Louis XI, qui n'en fut pas moins un grand roi, employa de préférence, comme on le sait, des hommes obscurs; mais parmi les nôtres, Pierre d'Aubusson et Guy de Blanchefort, son neveu, successivement grands-maîtres de Rhodes, se placèrent au rang des plus illustres défenseurs de la foi et des chefs les plus vaillants de cet ordre militaire.

On a écrit récemment un livre sur les commanderies de Saint-Jean ou de Malte, dont on rencontre à chaque pas les restes sur notre sol. En moins de deux siècles, plus de cent commanderies avaient été fondées en Limousin.

Nous écrivions un volume à notre tour si nous entreprenions de rappeler tous les chevaliers, Templiers et Hospitaliers, issus de notre pays, depuis Odon de Saint-Chamans, grand-maître des Templiers, et Joubert de Pompadour, grand-maître de

l'ordre de Saint-Jean au xii^e siècle, jusqu'à la destruction de l'ordre.

Nous avons cité Juillac, grand-maitre au xiv^e siècle. Au xvi^e mentionnons Jean de la Cassière, grand-maitre que nos érudits veulent restituer à la Corrèze.

De grands dignitaires de l'ordre sont encore sortis de Merlines, de Lagraulière, de Lubersac, de Mongibaud, de Soudeilles, de Lapleau, de Ventadour, de Saint-Chamans, de Salon, d'Ussel, de Bort, de Noailles de Saint-Viance et d'Ussac.

LES LIMOUSINS SOUS FRANÇOIS I^{er}

LES CHABANNES

Quand les successeurs de Louis XI s'élancent en Italie, parmi ceux des nôtres qui marquent à leur côté, nous pouvons citer bien des noms, Bonneval entre autres. Mais nous devons citer surtout celui d'une de nos plus grandes familles, celui d'un des plus grands hommes de guerre du xvi^e siècle.

Les Chabannes, originaires de Saint-Exupéry où ils possédèrent un établissement jusqu'au xvii^e siècle, furent constamment à la tête des résistances limousines contre les Anglais.

Un Chabannes fut tué à la bataille d'Azincourt et son fils à Cravant, d'autres à Renty et à Pavie. Cette famille a donné des gouverneurs au Limousin, trois grands-maitres à la France, et en foule les serviteurs les plus braves et les plus désintéressés.

Parmi eux la plupart ne sont pas assez célèbres ;

mais il en est un qui l'est trop, c'est Jacques de Chabannes, duc de la Palisse.

Nous nous sommes tous tellement familiarisés avec lui depuis l'enfance que nous avons beau lui devoir de grands respects, nous ne l'accueillons pourtant qu'avec un sourire : c'est le fameux M. de la Palisse. Hélas ! oui, celui de la chanson !!

Et on plaint ceux dont la popularité passe.....

Quand, après la brillante victoire de Marignan, viennent les revers et la captivité de François I^{er}, c'est le président des parlements de Rouen, de Bordeaux, de Paris, le gouverneur du Milanais, notre de Selve, qui va traiter de la rançon du roi. C'est lui qui établit avec une singulière élévation de langage que ce n'est pas la France qui est au roi, mais le roi qui est à la France, et qui doit lui sacrifier s'il le faut sa liberté.

Après que de Selve eut traité de la rançon, ce fut un d'Escars de Saint-Bonnet-Larivière qui apporta les 30,000 écus d'or; un Turenne, assisté d'un Noailles et d'un Cosnac, qui négocia le mariage de la sœur de Charles-Quint avec François I^{er}; un évêque de Tulle qui prononça son oraison funèbre.

L'évêque se nommait Duchâtel. Il n'avait point de prétentions du côté de la naissance, et disait gaiement qu'il lui importait peu de savoir auquel des trois fils de Noé il devait remonter.

C'était le seul homme d'esprit qu'on ne pût épuiser en deux ans, disait le roi, le seul savant capable, à ses yeux, d'organiser le collège de France, et à nos yeux à nous le plus indulgent

des hommes, car il affirma que François I^{er} n'avait pas besoin de prières, ayant été tout droit au Paradis.

Et en effet, dit un plaisant, le feu roi était si agité, il restait si peu en place qu'il n'aura fait sûrement que boire un coup au Purgatoire, et qu'il aura passé outre.

C'est un évêque de Tulle qui nous a conservé ce trait.

LE COUP DE JARNAC

Sous Henri II, à côté de la magistrature qui grandit et dans laquelle nous avons déjà compté un Combarel et un Pompadour, premiers présidents de la Chambre des comptes, le duel judiciaire du Moyen-âge n'est pas encore aboli.

Le roi assistait avec toute la cour au duel fameux, dans lequel Jarnac frappa La Châtaigneraie de ce coup au jarret, qui est demeuré légendaire sous le nom de *Coup de Jarnac*. La Châtaigneraie avait été sénéchal du Limousin, il avait épousé une Saint-Aulaire de Castel-Novel.

LES DE SELVE

Dans un ouvrage publié récemment sous les auspices de la Commission des Archives diplomatiques, nous lisons : « Odet de Selve appartient par sa naissance à cette brillante maison de Selve qui se partage, avec les du Bellay, les Noailles et les de L'Aubépine, l'histoire de la diplomatie française au xvi^e siècle. »

Sur cinq familles citées, on nous permettra de faire remarquer que deux appartiennent au Bas-Limousin et de trouver la proportion flatteuse.

Cinq fils du président de Selve furent ambassadeurs à Londres, en Suisse, à Constantinople; deux d'entre eux se succèdent à Venise et trois se succèdent à Rome.

Le plus connu est Odet, dont les lettres viennent d'être publiées comme celles d'un des chefs de notre école diplomatique.

Odet de Selve n'avait pas abandonné son pays d'origine. Une lettre de 1554, adressée à Antoine de Noailles, son successeur à l'ambassade de Londres, fait allusion à son passage à Laborie, près de Saint-Clément, au retour sans doute du « repaire d'Enval » possédé par sa famille, et auquel son beau-frère de Juliers ajouta plus tard un charmant pavillon dans le goût de la Renaissance.

LA RÉFORME

Dans une cour devenue florentine, qui faisait des artistes, des raffinés, des poètes, mais ne faisait plus des rois, les derniers Valois, emportés par une fatalité mystérieuse, se succédaient rapidement du trône au tombeau.

C'était Henri II, frappé dans un tournoi de réjouissance, car alors le danger était de toutes les fêtes.

C'était François II, ombre effacée entre Catherine de Médicis, qu'attendaient toutes les sévérités de l'histoire, et Marie Stuart qui les a désarmées par sa beauté, par sa grâce et par ses malheurs.

C'était Charles IX, que le sang de la Saint-Barthélemy étouffait.

Enfin c'était Henri III, dans lequel se résument tous les dons de sa race et toutes ses décadences.

Jarnac et Montcontour avaient mis le signe de la victoire sur ce front de vingt ans qu'allaient se disputer les couronnes de Pologne et de France.

Et ce devait être ce prince accompli, ce lettré, ce politique, ce victorieux, qui allait rabaisser la religion à des superstitions misérables, qui allait prendre parmi des mignons ses conseillers et ses capitaines, qui allait frapper dans un guet-apens le duc de Guise, qui allait faire tourner sa religion en mépris, sa justice en assassinat et sa faveur en souillure.

Sous les derniers Valois, la plus terrible des guerres civiles, la guerre religieuse, nous déchire.

Au milieu de tant de croyances qui vacillent et de tant de respects qui tombent, tandis que Montaigne dit : Que sçais-je ? et que Rabelais rit de tout de son large rire, persiste un culte presque païen de l'Antiquité, de la forme, des belles choses et des belles-lettres. Jean Daurat, un Limousin, est surnommé le Père des poètes ; c'est le poète de Charles IX et le maître de Ronsard.

Un humaniste de même origine, Antoine Muret, dit l'Orateur des papes, n'est pas moins en honneur, et les universités d'Italie veulent l'enlever à celle de France.

Les artistes et les gens de lettres reposent un peu de toutes ces abjurations, qui ne sont trop souvent que des prétextes à s'accroître, et de cette

politique d'embuscade qui emploie l'amour comme un piège.

Pour rendre suspect à « ceux de la religion » qui se piquent d'austérité, un de leurs principaux chefs, le prince de Condé, pour l'asservir peut-être, pour le surveiller au moins, Catherine de Médicis, jette sur ses pas Isabelle de Limeuil, la sœur de Turenne, et favorise ensuite la passion qu'elle a su allumer.

Ronsard a chanté Isabelle qui, dans un récent travail intitulé : *Trois grandes amoureuses au xvi^e siècle* (1), figure à côté de la reine Margot, dont Turenne lui-même fut, dit-on, un des soupirants les plus heureux

Parmi les mieux situés à cette époque pour exercer une influence, parmi les plus disposés à ne la tourner qu'à l'avancement de leur fortune, le petit-fils du connétable de Montmorency, Henri de La Tour, vicomte de Turenne, était au premier rang.

L'histoire des guerres de religion dans notre pays se confond presque avec la sienne (2).

Déjà Jeanne d'Albret avait tenté d'ébranler dans sa vicomté de Limoges cette vieille foi catholique, qui avait pénétré notre sol par tant de puissantes racines.

La reine de Navarre avait d'abord rencontré plus de respects que de soumissions. Puis le

(1) M. de la Ferrière; publié dans la *Revue des Deux-Mondes*.

(2) Voir, sur les guerres de religion, le récent et intéressant ouvrage de M. Clément-Simon.

respect lui-même avait disparu, et des peintres émailleurs, sur un vitrail qui se voit encore à Limoges, l'avaient représentée prêchant et avaient écrit au-dessous :

Hommes sont mal endoctrinés
Quand par femmes sont prêchés.

Notre pays, pris dans son ensemble, ne fut donc pour la Réforme ni avec Turenne, ni avec Jeanne d'Albret; mais il eut l'honneur d'être avec son fils, avec notre dernier vicomte de Limoges, avec Henri IV, enfin, pour constituer la grande unité française.

. LE DERNIER VICOMTE DE LIMOGES

La première bataille d'Henri de Navarre est à la Roche-l'Abeille, en Limousin.

Nous ne prétendons pas suivre Henri IV d'abord dans son œuvre de conquête, puis dans son œuvre de pacification. .

Nous voulons nous borner à citer ici quelques lettres adressées par lui à des fidèles de sa vicomté et à Turenne, lettres qui beaucoup mieux que nous-même établiront comment Henri IV savait gagner ceux-ci, retenir ceux-là dans l'obéissance, savait enflammer les vaillants, employer les habiles, en un mot savait gouverner.

Les fidèles, les habiles et les vaillants ne lui manquèrent pas chez nous.

En 1586, le roi de Navarre écrit ainsi à Turenne, son principal lieutenant dans le Midi :

Mon cousin,

Le Pin m'a parlé pour vous de quelque chose, vous
estes une beste.

Celui qui vous aime plus que ne valès,

HENRY.

P.-S. — L'on prend les messagers, si c'est chose qui
importe mandès le moi par deux.

Si nous avons cité cette lettre entre tant d'autres
adressées au même personnage, c'est qu'elle nous
a paru montrer à quel point Henri IV le connaissait. « Beaucoup m'ont vilainement trahi, disait-il
souvent, mais bien peu m'ont trompé. »

En 1587, le 10 avril, le roi écrit :

Monsieur de Lubersac. J'ay entendu par Boisse des nou-
velles de vostre blessure qui m'est un extrême deuif dans
ces nécessités. Un bras comme le vostre n'est de trop dans
la balance du bon droit. Hastez donc de l'y venir mettre
et de m'envoyer le plus de vos bons parents que vous
pourrés.

D'Ambrujac m'est venu joindre avecques tous les siens,
Chasteaux en croupe si l'eust pu. Je m'asseure que vous
ne serès pas des derniers à vous mettre de la partie, il
n'y manquera pas d'honneur à acquérir, et je sçais vostre
façon de besoiigner en cette affaire. A Dieu donc, et ne
tardez, voicy l'heure de faire merveille.

Votre plus assure amy,

HENRY.

En 1589, le roi de Navarre est devenu roi de
France; il est encore protestant; il redoute cer-
tains troubles dans le Limousin. C'est alors qu'il
écrit à M. de Saint-Aulaire pour lui demander
d'user de son influence afin de maintenir la pro-
vince en fidélité et obéissance.

Cette lettre serait un peu longue à citer.

Nous citerons en entier une autre lettre parce qu'elle nous paraît établir la sagesse et la douceur du gouvernement d'Henri IV, ne voulant user de rigueur qu'à la dernière extrémité.

La sédition, dite des Croquants, soulevait notre région. Le roi écrit :

1594. 11 mai.

Monsieur de Noailles. Je désire, s'il est possible, composer doucement les esmotions du peuple, qui se sont élevées par delà, car d'y user de force et sévérité, je vois bien qu'il ne m'en sçaurait arriver que pertes et dommaiges; c'est pourquoi j'envoy mon conseiller, le sieur de Boissise, pour ouïr les plaintes des dits peuples soulevés, et leur y pourvoir par les formes de justice afin qu'ils n'ayent plus de sujet de se la vouloir administrer à eux-mêmes avec les armes à la main. Je vous prie apporter tout ce qui dépendra de vous pour ayder à les leur faire mettre bas de leur bon gré; mais où ils en feraient refus et se voudraient opiniâtrer dans leur soulèvement, je désire que vous et que tous mes aultres bons serviteurs des dictes provinces, vous prépariés, bandiés ensemble pour vous y opposer et empescher que ce commencement ne fasse une révolte et rébellion formée, ce que j'ay donné charge au dict sieur de Boissise de vous représenter plus particulièrement de ma part, sur lequel nous remettons, je prie Dieu, Mons^r de Noailles, vous avoir en sa sainte garde.

Escrit à Saint-Germain, le 11^e jour de mai 1594.

HENRY.

Après avoir vaillamment servi Henri IV, Turenne avait été récompensé par son mariage avec l'héritière des Bouillon, mariage qu'il devait au roi et qui faisait entrer, dans la maison de La

Tour, le duché de Bouillon et la principauté de Sedan.

Le nouveau duc de Bouillon ne se laissa pas moins entraîner dans la conspiration qui mena le maréchal de Biron sur l'échafaud.

Henri IV, après être venu en Limousin, notamment à Brive, en 1605, pour réduire les intrigues du duc de Bouillon, sut pardonner à son vieux compagnon d'armes, et même, paraît-il, ne lui garda pas rancune, comme l'atteste la lettre suivante dont nous ne citons que la fin :

au duc de Bouillon.

J'attends, suivant ce que vous avés escrit à Loménye, le lard que vous me devés envoyer. Mais je ne crois pas, comme vous lui mandès, que dans le mois de juin vous ayes des melons à Sedan, car en Italie on n'en a plus tôt qu'à la my-juillet.

A Dieu mon amy.

HENRY.

2 mai 1608.

Que vont dire ceux qui, déjà, reprochaient au bon roi d'avoir trop aimé l'ail ?

Il est beau, sans doute, de donner beaucoup de gloire à son royaume, mais il n'est pas moins nécessaire d'assurer le bien-être de ses sujets, et Henry IV jugeait, dans son royal bon sens, que la poule au pot constituait, pour l'amélioration du sort du plus grand nombre, « la véritable politique des résultats. »

La postérité a placé à côté de lui, dans une même faveur, Sully, le ministre qui a dit : Pâturage et labourage sont les mamelles de la France.

C'est, croyons-nous, le premier programme ministériel qu'ait retenu notre histoire, qui en a déjà oublié quelques-uns.

LES RÉGIMENTS LIMOUSINS

Le Limousin fut fidèle à Louis XIII comme à Henri IV, et quand Henri de Montmorency tenta la dernière sédition féodale, un d'Aubusson fut tué à ses côtés, mais il ne trouva pas chez nous de véritables appuis; il n'y trouva que son tombeau du Lieuteret.

Avec le génie d'Henri IV le pouvoir royal s'est assis; avec le génie de Richelieu il s'est consolidé.

La royauté ne donne plus de provinces à des vassaux fidèles ou révoltés, suivant la fortune des temps. On ne veut plus de serviteurs trop puissants. On se rappelle de Lesdiguières envoyant un de ses officiers présenter sa soumission à Henri IV, mais à la condition que le gouvernement du Dauphiné lui serait maintenu. Et comme les conseillers du roi, visiblement hésitants, disaient : « Nous allons en chercher les moyens.... »

« A votre aise, ripostait l'envoyé; mais si vous » ne parveniez pas à les découvrir, il deviendrait » à propos de rechercher ceux que vous avez de » le lui ôter. »

Le connétable de Lesdiguières donna sa fille à un Blanchefort, qui releva après lui le duché de Lesdiguières, comme son père avait relevé le nom de Créquy.

Les deux Blanchefort furent maréchaux de France généralement connus sous le nom de Créquy.

Donc plus de connétable, les maréchaux de France suffiront; plus de milice féodale (1), mais des régiments.

Les nôtres (2) se nomment d'Escars, Pompadour, Lévis-Ventadour, Turenne, Foucaut, du Dognon, Bonneval, Lestrangle, Montagnac, Saint-Aulaire, Chamberet, Cosnac, Ségur, d'Espagnac, et les deux d'Aubusson Lafeuillade, et les trois de Noailles, et enfin le régiment limousin.

J'en passe et des meilleurs. N'allais-je pas oublier les hussards Chamborand qui, s'il faut les en croire, quand le bon Dieu allait à la guerre chargeaient à trois cents pas devant le bon Dieu.

Sous le règne de Louis XIII la puissance des parlements se fait sentir; à Brive elle rencontre parmi les citoyens notables un dignitaire et une victime.

Le dignitaire est Antoine de Lestang qui, après avoir fondé le collège de Brive, va siéger comme président au parlement de Toulouse. La victime est Maignes de Sarrazac, consul de Brive, emprisonné à Paris à cause des dettes de sa ville.

Daniel de Priézac (de Saint-Solve) est, lui aussi, conduit à Paris par une autorité de justice, mais l'autorité lui est bienveillante, car c'est celle du chancelier de France qui l'a distingué à Bordeaux.

Priézac devient conseiller d'État et un des pre-

(1) Les milices subsistent comme troupes de 2^{me} rang, mais autrement organisées.

(2) Quelques-uns, comme d'Escars et Pompadour, très antérieurs, d'autres postérieurs à cette époque.

miers *quarante* de l'Académie française, et un des principaux, dit Tallement des Réaux.

Tallement, suivant son habitude, passe vite aux mauvais propos et prétend que M^{me} de Priézac avait des fausses dents, portait dans la bouche des boules de cire pour enfler ses joues et se coiffait d'une manière de « crapaudaille » du plus fâcheux effet.

Tallement affirme encore qu'une des filles de Priézac, jalouse de son mari, fit couper le nez de sa rivale, vengeance qui n'allait pas d'ailleurs sans précédent à une époque où le vitriol n'était pas encore à la mode.

LES LIMOUSINS SOUS LOUIS XIV

On pourrait, sans prétendre tout rapporter aux Limousins, ce qui serait un paradoxe puéril, suivre cependant le règne de Louis XIV dans toutes ses phases et l'étudier sous tous ses aspects sans quitter un instant la compagnie des nôtres.

Ils nous conduiraient, avec Turenne (1), dans cette Fronde que sa défaillance passagère encourage et qu'il abat ensuite par la force, tandis que Daniel de Cosnac, le futur archevêque d'Aix, la divise par son adresse et l'achève par le traité que l'on retrouve écrit de sa main (2).

Avec Turenne, avec les maréchaux de Créquy,

(1) Turenne était le second fils du premier maréchal de Turenne, compagnon d'Henri IV. Le grand Turenne fut gouverneur du Limousin.

(2) Voir Victor Cousin, M^{me} de Longueville.

comme nous l'avons dit Blanchefort de leur vrai nom, nous ne recueillerions pas assurément le moindre honneur des armes de Louis XIV, ni avec d'Aguesseau, né en Haut-Limousin, le moindre honneur de sa justice, ni avec Fontanges (1) et Montespan, qui sort de la maison de Rocheschouart, la moindre part de sa faveur trop déclarée.

Quand s'élève la voix persuasive qui a converti Turenne, la voix courageuse qui va reprocher au grand roi ses égarements, cette voix est celle de l'un de nos évêques, de Mascaron, de Monsieur de Tulle comme on disait alors.

Après qu'il eut prêché le Carême à Versailles, il plut si fort à la Cour qu'on désirait, dit-on, que le Carême durât toute l'année.

On savait cependant, quand les prélats étaient d'une autre sorte, les remettre à leur place ; c'est ce que fit un jour le maréchal de Lafeuillade, auquel un évêque trop mondain demandait qui allait être désigné pour l'archevêché de Paris. Ça dépend, répondit-il : si c'est le roi qui choisit ce sera Cosnac, si c'est Dieu ce sera Bossuet, mais si c'est le diable, ce sera vous.

Malgré sa victoire de Raab, en Hongrie, et son expédition de Candie, Lafeuillade, croyant sans doute n'avoir pas assez fait pour plaire à Louis XIV, lui éleva une statue place des Victoires. La statue

(1) Fille du marquis de Roussilhe, habitant le château de Roussilhe, commune de La Mazière-Basse (Corrèze). Les Fontanges ont donné plusieurs sénéchaux au Limousin.

du Roi-Soleil devint l'objet d'un culte presque religieux et d'illumination continuelle.

Cela inspira à un Gascon des vers assez connus qui se terminaient ainsi :

D'Aubusson tu nous bernes
De mettre le Soleil entre quatre lanternes.

Avec le premier maréchal de Lafeuillade nous avons le type d'un soldat et d'un courtisan intrépide; avec le second l'exemple d'un général moins heureux à la guerre qu'à la Cour.

Il semble avoir eu, d'ailleurs, d'autres penchants que le penchant militaire, car exécutant une idée de Pascal, il organisa des voitures publiques que nous appelons aujourd'hui les omnibus; ce premier essai échoua complètement.

De même que notre pays avait été représenté à l'Académie française dès sa création par Priézac et l'était encore par Algay de Martignac, il le fut aussi lors de la première promotion des chevaliers de Saint-Louis, et Jouffre de Lapradelle n'y pouvait passer inaperçu, car il était seul debout, tandis que les autres attendaient le roi le genou en terre; il était debout parce qu'il avait laissé son genou avec sa jambe sur un champ de bataille.

Ce fut à lui surtout que s'adressa Louis XIV dans une allocution qui se terminait par ces mots : « Aussi n'est-il ici personne qui ne voulût, Monsieur, être à votre place en ce moment. »

Avec Baluze, bibliothécaire de Colbert, nous aurions nos larges entrées chez tous les grands écrivains que le roi protège, que le ministre pensionne,

et qui nous font à cette époque une langue si belle, si harmonieuse et si commode, qu'on se demande en vérité pourquoi Baluze évita de s'en servir.

Gardons-nous d'insister, car on pourrait nous répondre que Baluze a été si souvent cité, si souvent vanté qu'il n'a pas perdu son latin chez nous, tandis que nous avons peut-être oublié le nôtre.

Nous aurions avec François de Ventadour, viceroy d'Amérique, la formule de notre ancienne politique coloniale, si intéressante à étudier.*

La France, disait-on déjà, ne saurait rester renfermée dans l'enclos de l'Europe; mais on professait le principe que les colonies devaient rapporter à la Métropole et non pas lui coûter (1).

Comme tout cela est loin, n'est-ce pas, et comme ce Colbert, qui soutenait de pareilles doctrines, paraît aujourd'hui suranné.

Les entreprises coloniales étaient alors réservées par toutes les puissances à des Compagnies, dont la plus célèbre est cette Compagnie des Indes anglaises, « qui commença par le commerce et qui finit par l'Empire, » un empire, hélas! qui a été à nous!

Louis XIV, comme ses prédécesseurs, favorisait ces entreprises par des encouragements de toute sorte et même ne dédaignait pas de leur prêter les efforts de son influence personnelle.

On voit les syndics de la Compagnie des Indes

(1) Voir les ouvrages de M. Louis Paulhiat, encouragés par souscriptions ministérielles; l'un d'eux est dédié à M. de Freycinet, qui y est loué de vouloir revenir à notre ancienne politique coloniale.

françaises accueillis et traités d'après ses ordres par les grands-officiers de la Couronne. Le roi écoute leurs demandes, et, après les avoir étudiées, leur rend le lendemain le placet entièrement annoté de sa main.

Il y a mieux encore : quand les souscripteurs se découragent, quand ils hésitent à parachever les versements promis, le roi leur adresse des *circulaires*, les réunit, les harangue, leur rend courage et fait procéder devant lui à l'élection des syndics.

Les bulletins de vote sont déposés en sa présence dans deux cassettes, et quand le dépouillement a eu lieu, le résultat du vote est proclamé par le roi lui-même.

Nous demandons pardon à nos lecteurs de les avoir entraînés ici un peu trop loin de la Corrèze, mais c'était pour leur faire voir Louis XIV présidant un bureau électoral et pour leur montrer des colonies qui ne coûtaient rien, chose qui ne se voit plus de nos jours.

Le nouveau système de protectorat tend d'ailleurs à se rapprocher de notre ancienne politique coloniale ; c'est par où nous avons commencé, dès Henri IV, que nous avons dû finir.

Si après avoir été admis à prendre notre part dans toutes les grandes choses de ce siècle, nous voulions la prendre encore dans les plus petites et dans les plus secrètes, nous aurions, avec notre compatriote La Reynie, lieutenant-général de police, le mot de bien des énigmes et la clef de bien des mystères.

Quand le roi a vieilli, avec l'empire de M^{me} de

Maintenon grandit cette haute fortune des Noailles qui va désormais les associer à tous les actes du règne et lui survivre pour se perpétuer avec des cardinaux, des vice-rois, des ambassadeurs, et quatre maréchaux de France, jusqu'à cette maîtresse des cérémonies que Marie-Antoinette appellera M^{me} l'Étiquette (1).

Dans les dernières années de Louis XIV, les revers étaient devenus fréquents et la gaieté était trop rare à la Cour. Dans une des campagnes, du maréchal de Vendôme, ce fut un capitaine du régiment limousin qui découvrit et déconcerta une manœuvre du prince Eugène destinée à envelopper l'armée française.

En récompense d'un tel service, cet officier fut chargé d'aller porter à Louis XIV la nouvelle de la victoire; il s'embarrassa si bien dans son récit que la jeune duchesse de Bourgogne se prit à éclater de rire. « Eh! Madame, observa froidement le capitaine, croyez-vous donc qu'il me soit aussi facile de raconter une bataille qu'à M. de Vendôme de la gagner? »

Le mot eut beaucoup de succès à la Cour, qui trouva qu'au régiment limousin on avait autant d'à-propos devant l'ennemi que devant le roi.

LE CARDINAL DUBOIS PREMIER MINISTRE

C'est porté sur les bras de sa gouvernante,

(1) Si nous avons parlé si peu des Noailles, c'est que tout le monde sait leur grande place dans l'histoire. Nous avons rappelé de préférence ceux de nos compatriotes qui nous semblaient trop oubliés.

M^{me} de Ventadour, que Louis XV, ce roi de cinq ans, assiste aux derniers moments de son aïeul.

Le second maréchal de Noailles et d'Aguesseau, réunis dans une clairvoyance commune contre les projets de Law, sont exilés en même temps sous la Régence.

On en a accusé Dubois, car on s'est accordé longtemps à le charger de tous les forfaits.

Au lieu de chercher dans sa supériorité le secret de son empire sur le duc d'Orléans, on n'a voulu le chercher que dans ses complaisances.

A en croire les chroniques, Dubois, précepteur du prince, subissait toutes les fantaisies de son élève, le menait, sous un déguisement, au bal de l'Opéra, et même se serait oublié jusqu'à donner, en riant, un coup de pied au duc, qui aurait protesté en s'écriant : « Oh ! oh ! cette fois, Dubois, tu me déguises trop. »

Nous ne pensons pas que le précepteur menât son élève au bal, mais ce qui est certain c'est qu'il l'accompagna au feu, où, disait le maréchal de Luxembourg, l'abbé se tint comme un grenadier.

Louis XIV, dont la qualité maitresse était de connaître les hommes et de les employer à propos, avait envoyé Dubois suppléer un ambassadeur dans une négociation délicate ; mais l'ambassadeur prenant ombrage de cet auxiliaire subtil, le renvoya bien vite à Versailles.

Et voilà ce que c'est que d'avoir trop d'esprit, dit le roi.

Arrivé aux affaires, Dubois eut plus que de l'esprit.

« Il avait à combattre à la fois le parti des princes, l'ancienne diplomatie, l'aversion personnelle du roi d'Angleterre contre le régent, le caractère insouciant et affaîssé du régent lui-même, et enfin un rival très redoutable, le terrible Alberoni, ministre du roi d'Espagne. »

Le succès passa l'espérance.

Aux yeux des plus sévères, Dubois, par sa politique étrangère, s'était mis au-dessus de Mazarin.

Sitôt que le cardinal n'eut plus d'autre intérêt que celui de l'État, il y parut entièrement dévoué, cherchant l'amitié et l'approbation des honnêtes gens, a dit le maréchal de Villars.

C'est dans une étude déjà ancienne de M. Laurentie que nous avons pris ces appréciations des talents de Dubois.

L'éminent écrivain retient comme ayant force de chose jugée tous les reproches des contemporains sur la vie privée du ministre, et cependant, observe-t-il, « aucun d'eux n'a cité de ces faits » formels, de ces souvenirs circonstanciés, de ces « récits anecdotiques qui clouent un nom propre » à un poteau éternel d'infamie. »

Le consciencieux historien rappelle encore que Dubois eut l'amitié, l'estime de Fénelon (1), et que

(1) Le 14 octobre 1711, Fénelon écrit à M^{me} Roujanet, femme de l'intendant du Berry :

« M. l'abbé Dubois est mon ami depuis un grand nombre d'années. J'en ai reçu des marques solides et touchantes dans les occasions ; ses intérêts me sont sincèrement chers. Je compterai, Madame, comme des grâces faites à moi-même toutes celles que vous lui ferez. S'il était connu de vous il n'aurait aucun besoin de recommandation, et son mérite ferait bien plus que mes paroles. »

« le vénérable M. Emery, supérieur de Saint-Sulpice, qui avait étudié le mystère de cette mémoire, » pensait que l'avenir pourrait lui être plus clément que le passé.

« Je n'encouragerai personne à cette œuvre difficile et sans doute inutile, concluait M. Laurentie. »

Cette œuvre difficile a été entreprise (1), et elle n'a pas été inutile, car elle a rendu au cardinal Dubois non-seulement le grand rôle, mais toute la justice qui lui appartient.

A côté de Dubois, un jurisconsulte de notre pays, Melon, se rencontre dans les conseils du régent, et dans une autre spécialité que Dubois dirige comme ministre des affaires étrangères et surintendant des colonies, nous trouvons un de nos compatriotes, Dumas, né en Bas-Limousin en 1696 (2).

DUMAS

C'est en vain qu'on cherche son nom dans les Biographies et les Dictionnaires. Les Dumas y abondent : savants, auteurs, militaires, médecins, mais pourtant, tous ces Dumas plus ou moins illustres eussent peut-être volontiers accueilli le nôtre en parent s'ils avaient su que sa succes-

(1) V. l'Abbé Dubois, *ministre de Louis XV*. (Comte de Seilhac.)

(2) Nous reproduisons ici, sur l'origine de Dumas, une opinion accréditée et appuyée par les chercheurs les plus compétents, mais nous devons leur laisser la responsabilité de l'assertion, n'en ayant pas rencontré par nous-même la confirmation en consultant le dossier Benoit-Benoit dit Dumas, qu'on a bien voulu nous communiquer au ministère de la marine.

sion, évaluée plus de quarante millions, tomberait en deshérence faute d'héritiers.

Dumas entre à dix-sept ans dans l'administration coloniale et passe, en 1735, aux Indes comme gouverneur-général des possessions françaises.

Comme premier succès, il acquiert le droit de battre monnaie.

La faculté de battre monnaie a été de tous temps extrêmement recherchée; nos compatriotes l'ont fréquemment exercée (1) jadis, mais ils ont malheureusement oublié de nous la transmettre.

Dumas étendit considérablement l'influence française aux Indes.

Un des souverains hindous qui étaient nos alliés ayant péri, sa veuve vint demander asile dans Pondichéry.

Avant de répondre Dumas réunit son conseil, il lui représente sans ménagements tous les dangers que va attirer sur la ville la veuve du rajah avec ses vingt-deux palanquins, sa suite, ses éléphants, ses richesses, double appât de vengeance et de pillage. Mais, conclut froidement le gouverneur, « l'honneur fait un devoir d'accepter le péril. » On l'accepta.

Voilà Dumas aux prises avec des forces considérables. On prétend lui imposer à la fois et de livrer ses hôtes et de payer tribut.

« Mais que penserait de tant de lâcheté, répond » Dumas, l'empereur des Hindous, ce prince si

(1) M. Maximin Deloche ne compte pas moins de quatre-vingt-dix monétaires mérovingiens limousins.

» grand et si généreux? Pondichéry se défendra
» jusqu'à son dernier homme. »

Le gouverneur montre à l'envoyé hindou ses soldats européens, ses cipayes, ses remparts, ses canons, mais en même temps il conserve une attitude conciliante et charge le parlementaire de porter comme présents à son maître dix bouteilles de Cognac.

L'Empereur, sa femme surtout, firent honneur au présent; l'Impératrice était puissante sur l'esprit de son époux, les négociations se poursuivirent. Après les dix premières bouteilles Dumas en envoya trente, et finalement les Hindous s'arrangèrent avec ces Français qui avaient de si bonnes liqueurs, disaient les femmes, et aussi de si formidables canons, observaient les hommes.

Un prix a été institué récemment pour le meilleur éloge du vin de Champagne; nous signalons la négociation de Pondichéry à qui voudra établir les états de service du cognac.

En six ans Dumas, malgré la défaite de ses principaux alliés, avait acquis sans coup férir les territoires convoités par la Compagnie des Indes et laissait la colonie dans l'état le plus prospère.

Des lettres patentes d'anoblissement, datées de 1742, viennent à l'appui des faits que nous avons rappelés (1).

FONTENOY ET POMPADOUR

Le règne de Louis XV a deux périodes. Dans

(1) Voir : 1° *Les Français aux Indes*, colonel Malleson, ouvrage

la première le roi est le bien-aimé, le victorieux qui revient de Fontenoy, où d'Enteroche, l'un des nôtres, a jeté son cri chevaleresque : Messieurs les Anglais, tirez les premiers !

Nos compatriotes étaient nombreux à Fontenoy ; on relève, sous Louis XIV et sous Louis XV, rien que dans le Bas-Limousin, plus de cent lieutenants-généraux et maréchaux-de-camp. Nous ne parlons pas des colonels, qui sont dans la même proportion.

D'Espagnac a raconté Fontenoy dans un récit loué par Voltaire ; d'Espagnac a été, d'ailleurs, l'homme de confiance du maréchal de Saxe et le continuateur de ses *Mémoires et Rêveries*.

Il est même permis de croire que le maréchal emprunta son assistance pour en écrire la première partie, car il avait l'orthographe « indépendante ; » et quand on lui offrit d'entrer à l'Académie française, il répondit par ce billet célèbre : « La Cadémie me va comme une bage à un chas. »

C'est un livre étrange que *Les Rêveries*. Le maréchal y propose d'annuler les mariages tous les cinq ans, convaincu, dit-il, que des unions nouvelles seraient très favorables au développement de la population du royaume.

La seconde période du règne de Louis XV n'a que des tristesses ; tout s'y perd et s'y avilit, et

traduit de l'anglais et donnant tous les détails que nous avons cités. 2° *Histoire des Indes orientales*, abbé Guillon ; beaucoup de lettres de Dumas aux princes étrangers sont reproduites.

les exemples ne manquent malheureusement pas à côté de nous.

Le fils d'un receveur des aides de Limoges, Étienne de Silhouette, attaché à la maison du régent, puis contrôleur-général des finances, débute par des expédients heureux; du coup on croit le trésor à jamais rempli; la déception vient bientôt, puis le rire, et finalement Silhouette n'enrichit que la caricature d'un genre nouveau qui portera son nom.

On rit de tout, même de la défaite.

Un Bonneval qui se fait mahométan et qu'on fait pacha devient à la mode.

Pompadour, ce nom des croisés, des fondateurs du collège ouvert aux étudiants limousins, de tant de gens d'église, de conseil et d'épée, nom et blason tombent à une favorite. Le reste est à l'avenant. C'est la royauté qui s'abandonne.

La Cour elle-même n'en est plus aux réparties de d'Ayen, aux quatrains à la Saint-Aulaire, on préfère maintenant les contes de Marmontel (1).

En haut on lit les philosophes; en bas l'on souffre; la Révolution va venir.

TURGOT ET MIRABEAU EN LIMOUSIN

Un esprit plus lucide, plus prévoyant, plus sage que ceux qui l'environnent, voudrait aller, par des réformes profondes, au-devant de cette Révolution

(1) Sur Marmontel, né à Bort, membre de l'Académie française, voir l'intéressante notice de M. E. Rupin.

menaçante. C'est comme intendant du Limousin que Turgot s'est révélé; c'est en signalant nos besoins qu'il a mis en lumière ceux de toute la France et qu'il a acquis cette autorité qui le porte aux affaires sous Louis XVI.

Mais bientôt l'on n'écoute plus celui qui ne demande des réformes qu'avec sa raison; il faudra bien écouter celui qui va venir les demander avec ses colères, car celui-là c'est Mirabeau.

Lui aussi il a vécu parmi nous; il y a connu Cabanis qui restera son médecin et son ami, et c'est peut-être sous les ombrages du Saillant qu'il aurait pu goûter les seuls moments paisibles de son orageuse carrière. Mais le repos n'était pas fait pour lui.

On raconte que Mirabeau, afin d'éprouver à la fois son courage et celui d'autrui, allait attendre les voyageurs près de Garavet pour leur demander la bourse ou la vie.

L'expérience se renouvelait presque chaque nuit pour donner chaque fois à Mirabeau une plus triste opinion du courage individuel et nocturne, quand un solide paysan lui administra enfin une terrible volée de bois vert.

Comme Diogène, Mirabeau avait longtemps cherché un homme; mais lorsqu'il le rencontra, sa satisfaction ne fut probablement pas sans mélange, car l'homme tapait fort.

On affirme, d'ailleurs, que Mirabeau restituait fidèlement les bourses enlevées à leurs légitimes possesseurs. En tous cas il avait une manière assez large de comprendre sa morale privée; mais

en revanche il avait de terribles sévérités au nom de la morale publique, et en 1787 il adressa au roi une dénonciation foudroyante contre des agioteurs entre lesquels figurait l'abbé d'Espagnac.

LES D'ESPAGNAC, VERGNIAUD,
M^{re} DE SOMBREUIL

Parmi nos compatriotes les plus en vue sous Louis XVI était un Larochefoucaud, de Couzage, vice-amiral, et les d'Espagnac, bien plus connus chez nous parce que tous étaient nés à Brive et y avaient été élevés.

Le compagnon du maréchal de Saxe est devenu lieutenant-général et grand-croix de Saint-Louis.

Il a été gouverneur de Bresse. Il est maintenant gouverneur des Invalides, et à sa table on rencontre toujours, dit-on, un Bressan, un invalide et un Limousin.

Les deux abbés d'Espagnac (1), le grand et le petit, l'oncle et le neveu, ne passent nulle part inaperçus. L'oncle, « celui qui est si grand qu'il n'en finit pas, » ce minutieux seigneur que Voltaire appelle Vétillard, est tour à tour, mais avec le premier mérite, magistrat ou supérieur de communauté, et, quoiqu'il ait provoqué, comme tant d'autres, les satires du grand railleur, n'en reste pas moins digne de tous nos respects.

Quant au petit abbé c'est autre chose; c'est bien, il est vrai, la plume la plus alerte, la parole la

(1) Voir M. de Seilhac, *l'Abbé d'Espagnac*.

plus souple et l'imagination la plus fertile, mais comme il faut s'en méfier ! Aussi l'on s'en méfie, et le matin même du jour où il doit prêcher à la Cour, un gentilhomme du roi se présente-t-il à l'abbé pour lui porter ces paroles :

« Le roi sait, Monsieur l'abbé, que vous êtes indisposé et vous dispense d'aborder la chaire aujourd'hui. »

« Mais je me porte à merveille, répond l'abbé surpris. »

« J'ai l'honneur de vous répéter, de la part du roi, que vous êtes indisposé. »

Le prédicateur comprend enfin et oublie son sermon ; il oubliera bientôt son caractère.

Après une vie agitée, nous le retrouvons défendant ses marchés avec la Guerre devant la Convention, et plein de ressources et d'éloquence comme toujours. Mais quel accusé était alors assez éloquent pour sauver sa tête ? L'abbé d'Espagnac fut guillotiné.

Des temps cruels étaient venus. Notre pays fut cependant un des plus épargnés par la Révolution.

Le chef des Girondins, Vergniaud, appartenait au Limousin par sa naissance. Il a marqué parmi les chefs de la Révolution et parmi ses victimes ; les nôtres, Dieu merci ! ne marquèrent pas parmi les bourreaux.

La tradition rapporte qu'une belle et malheureuse jeune fille de notre pays, pour sauver son père, but un verre de sang ; elle se nommait M^{lle} de Sombreuil.

NOS VOLONTAIRES ET NOS CADRES

Ici la vieille province du Limousin a été divisée. Le Bas-Limousin est devenu la Corrèze.

Ce qu'on demande d'abord au nouveau département ce sont des volontaires, et ce sont des cadres. L'histoire des volontaires de la Corrèze a déjà été écrite.

Parmi les généraux sortis alors de notre département nous devons citer Gimel, achevant ses soixante-huit années de service ou de campagnes, des Brulys, Delmas, Souham, Berthélemy, Vachot, Materre, Marbot, Beyrand, Maucune, Sahuguet, Treich-Desfarges.

Sans un contre-ordre venu à la dernière heure, le régiment Limousin, qui tenait en 1792 garnison en Corse, eût fait en Sardaigne sa dernière expédition, en même temps que le lieutenant Bonaparte ses premières armes.

Le régiment Limousin nous appartenait d'ailleurs moins par son recrutement que par son nom, et nos compatriotes devaient suivre Napoléon sur bien d'autres champs de bataille.

Dans les campagnes d'Italie, nous voyons le général Beyrand (1) tué à Castiglione à vingt-huit ans.

Le général Sahuguet, destiné lui aussi à périr prématurément, figurait, avec un commandement important, au siège de Mantoue.

En 1800 c'est Marbot qui meurt à Gènes. Dra-

(1) Beyrand était né à Limoges, mais par sa famille se rattachait à la Corrèze.

gon du dauphin, garde-du-corps, devenu administrateur du département de la Corrèze, député, président de l'assemblée des Cinq-Cents, trois fois déserteur, compromis, destitué, remplacé sans cesse, Marbot devint commandant de Paris et général de division.

Jamais tant de condamnations et d'absolutions, jamais tant de revers et de revanches ne s'étaient succédé si vite dans une même destinée.

Quand Bonaparte aborde Malte, cette ville imprenable dans laquelle on n'aurait jamais pu entrer s'il ne s'était trouvé quelqu'un au dedans pour en ouvrir les portes, c'est un chevalier de Bosredon, se rattachant probablement à notre région, qui déclare s'être rengagé pour combattre les Turcs, non les Français, et entraîne la capitulation.

Le plan politique et militaire de Bonaparte en Égypte est tracé tout entier dans la lettre qu'il adresse au général Sahuguet (1).

LES CORRÉZIENS SOUS NAPOLEON

NOS GÉNÉRAUX

Quand, après tant de convulsions et de batailles, le premier consul prépare une société nouvelle, qu'il organise par le Code, qu'il dote par la science, qu'il impose par les armes, la Corrèze lui donne en même temps Treilhard pour le Code, Cabanis, Boyer, Latreille pour la science, et pour les armes cette pléiade vaillante où Brune tient le premier rang.

(1) Voir correspondance de Napoléon.

Bonaparte confie à Brune la plus importante des armées de la République, l'armée d'Italie (1). Brune sera plus tard son ambassadeur à Constantinople, et le confident de sa politique orientale.

Brune sera compris dans la première promotion des maréchaux, car « c'est la victoire qui les fait; » mais il n'obtiendra pas la faveur qui, des autres maréchaux, fait des ducs.

Peut-être les Corrèziens ne seront-ils pas, au gré de l'Empereur, des serviteurs assez dociles.

Delmas, auquel le général en chef de l'armée d'Italie a reproché de battre les soldats (2), a toujours ce reproche sur le cœur. Un billet affectueux (3) le laisse encore frondeur, il fait de l'opposition, il fait des mots.

(1) Bonaparte écrit au général Brune, 25 thermidor, an VIII : « Le ministre de la guerre vous envoie par le présent courrier, » citoyen général, l'ordre d'aller prendre le commandement de l'armée d'Italie. C'est la principale armée de la République sous le point de vue militaire et spécialement sous le point de vue politique. C'est la plus grande marque de confiance que je puisse personnellement vous donner..... »

Les lettres du premier consul et de l'Empereur à Brune sont nombreuses.

(2) Au général Delmas. Quartier-général, Leoben, 1^{er} floréal, an V (20 avril 1797) : « Le général en chef est instruit que vous vous êtes » permis de frapper de la canne plusieurs soldats. Comme cette correction est entièrement contraire à nos principes et au mode de discipline établi dans l'armée d'Italie, il me charge de vous » mander de vous conformer à l'un et à l'autre. »

Par ordre du général en chef.

(3) Bonaparte écrit à Delmas le 5 thermidor, an VIII (24 juillet 1800) : « Je suis fâché, citoyen général, de ne m'être pas trouvé » chez moi lorsque vous y êtes passé. Vous êtes du nombre des » hommes que j'aime et que j'ai toujours le temps de voir. Quand » vous aurez passé quelques jours à Luxeuil, faites-moi connaître, » par un petit billet, si vous êtes disponible, sinon pour la guerre » du moins pour un voyage, afin que selon les circonstances j'utilise vos talents. »

— Que penses-tu de la grande cérémonie de Notre-Dame? lui dit un camarade après le Concordat.

« Je pense, répond Delmas, qu'il y manquait » un million d'hommes qui se sont fait tuer » pour supprimer toutes ces capucinades. »

Le propos froissa Napoléon qui ne songea plus à gagner Delmas, mais à l'écarter.

L'abbé de Feletz, qui soutint dans le *Journal des Débats* le *Génie du christianisme* et le retour aux idées religieuses, était alors mieux inspiré aux yeux du maître.

Souham n'évita pas non plus la disgrâce. Cet ancien gendarme, sous la Révolution bientôt général et des plus brillants, qui devina la guerre sans l'avoir apprise, avec ses six pieds de haut et son bégaiement pénible, était mieux fait pour agir que pour parler, mais ne manquait pas cependant d'un rude à-propos (1).

Au siège de Nieuport, un volontaire qui se piquait sans doute d'être une bayonnette intelligente, raisonnait au lieu d'obéir, et au moment où il disait : je proteste, avait la mâchoire fracassée par un projectile.

« Eh bien ! bou..... bougre, pro..... protesteras-tu, maintenant? » conclut Souham.

Treich-Desfarges est aussi une personnalité bien originale. On l'avait surnommé le général *ventre à*

(1) Nous empruntons ce récit, et nous en emprunterons plusieurs autres, aux intéressants ouvrages de M. le comte de Seilhac (*Histoire politique de la Corrèze*; — *Les Bataillons de Volontaires de la Corrèze*).

terre, à cause d'un ordre qu'il avait ainsi formulé à sa troupe en dehors de tous les termes militaires.

Hâtons-nous d'ajouter que l'ordre avait été donné non à des fantassins, mais à des cavaliers, et ne trahissait qu'un excès d'ardeur. Allez-donc demander des termes techniques à un homme qui, avant d'être général, était médecin, et qui, après avoir été général, allait devenir notaire et signer ainsi ses lettres : « Ex-général, réduit sous Bonaparte à » l'état de notaire. »

Treich pouvait être de caractère assez incommode et d'opinions passablement subversives, mais il montra partout le plus grand courage.

Nous n'entreprendrons pas de raconter ici toute la part que prirent les nôtres aux guerres de l'Empire, ni de citer tous les noms qui appelleraient un éloge; la place nous manquerait dans cette étude, et parfois les renseignements nous feraient également défaut.

Des états de service que nous avons sous les yeux, il résulte que Popon de Maucune, né à Brive en 1762, lieutenant en 1786, remis simple grenadier à l'heure où les simples grenadiers de 1786 passaient généraux, devint cependant général à son tour et baron de l'Empire.

Nous confessons ne savoir rien de plus. Les états de service de Maucune relatent des campagnes et des blessures; mais en ces temps héroïques, campagnes et blessures étaient pour ainsi dire de droit commun.

Matterre payait chaque grade d'une blessure;

Marbot recevait sa douzième à Leipsick et ne s'étonnait que parce qu'il avait été cette fois blessé d'une flèche. Quant au colonel Vareliaud, d'Uzerche, en 1807 il recevait quinze coups de lance le même jour.

Entre tous ces braves, le général de Brusly appelle cependant un souvenir exceptionnel. Capitaine d'armes spéciales avant 1789, depuis employé, avancé, remarqué partout et constamment révoqué, démissionnaire ou suspect à cause de quelqu'un de ses frères, et les de Brusly étaient six!! emprisonné de temps en temps bien entendu et guillotiné sans la mort de Robespierre, puis sur le point de passer divisionnaire, le général, par une fierté peu commune, refusa de recevoir ce grade autrement que devant l'ennemi.

Dès lors il sembla établi « qu'il aimait moins » les galons que les coups; » en conséquence on lui fit attendre les galons onze ans, mais on ne lui fit pas attendre les coups.

Tour-à-tour chef d'état-major distingué et intrépide commandant d'avant-garde, de Brusly conquit sur le Rhin le suffrage de Moreau, et ce suffrage le perdit.

Après l'exil de Moreau on éloigna volontiers ceux qu'il avait vantés, et de Brusly fut détaché à l'ambassade de Constantinople.

Pour pénétrer sans doute les secrets de la politique orientale, il s'avisa d'aller les étudier..... jusque dans le sérail. « Trop de zèle, » eût dit Talleyrand!

Arraché brutalement à ses chères études, sans l'énergique intervention de Brune, alors ambassadeur, de Brusly était bel et bien empalé.

Le général était gouverneur de l'île Bourbon quand les Anglais y débarquèrent 5,000 hommes, appuyés par leur escadre.

Pour défendre une île partout ouverte, de Brusly n'avait pas 500 hommes; la plupart étaient inexpérimentés.

Tenter un simulacre de résistance, c'était sacrifier sans espoir les soldats et les habitants.

Une capitulation était fatale : plutôt que de la signer, de Brusly préféra mourir; il se brûla la cervelle.

Nous ne saurions faire l'apologie du suicide, mais ici une comparaison s'impose.

Désespérant de sauver Verdun en 1792, Beaurepaire, lui aussi, se suicida.

La Convention lui décréta une sépulture au Panthéon et les honneurs de l'apothéose sur le théâtre de la Nation. Beaurepaire a une statue dans sa ville natale, son nom est dans toutes les histoires de France.

Que reste-t-il de Brusly? un portrait à la mairie de Brive, et c'est tout; nul ne s'en souvient.

Pourquoi donc à celui-là tant d'honneurs, au nôtre tant d'oubli?

DEUX DÉCORATIONS CORRÉZIENNES

Près de nos généraux se presse toute une jeune élite à laquelle une brillante carrière semblait promise.

Le général Marbot, mort en 1800, a laissé deux fils qui feront toutes les campagnes de l'Empire et deviendront généraux tous deux.

Le plus jeune, écrivain militaire de premier ordre, baron de l'Empire, pair de France sous la monarchie de juillet et divisionnaire, devait recevoir aux Portes-de-Fer sa treizième blessure aux côtés du duc d'Orléans, qui avait été son élève.

Un de nos officiers les plus distingués était N. d'Ussel, qui avait été désigné pour l'ordre des *Trois Toisons d'or*. Afin de soulager la Légion d'honneur, a-t-il écrit, Napoléon avait déjà institué l'ordre de la Réunion; une loi qu'il rappelle dans sa Correspondance (1) avait encore établi cet ordre des Trois Toisons d'or que le suffrage de chaque régiment devait décerner, mais que le petit roi de Rome fut le seul à porter.

D'Ussel n'eut donc pas les Toisons d'or, et son camarade de Corn eut bien de la peine à obtenir la Légion d'honneur (2).

Le capitaine de Corn était entré le premier dans Friedland, avec seize cavaliers, six heures avant toute l'armée.

Il fut proposé pour la croix, et franchement il l'avait bien gagnée; mais de Corn n'était pas seulement un officier intrépide, c'était un officier su-

(1) Voir la Correspondance de Napoléon I^{er}, vol. 22, p. 430, 433, 465, année 1811.

(2) L'anecdote que nous rapportons a été racontée souvent par le colonel Godin de Lépinay sur son camarade de Corn; ils avaient servi longtemps dans le même état-major.

perbe, et il avait eu le malheur d'éveiller tant de jalousies que l'état de proposition fut déchiré huit fois.

De Corn, pour obtenir enfin sa décoration, prit le meilleur parti, qui était de la mériter de nouveau.

TREILHARD

A côté des gens de guerre, l'Empereur donnait une grande place, on le sait, aux gens de savoir et aux gens d'étude. Si rien ne devait durer de l'œuvre du capitaine, tout devait rester de l'œuvre du législateur, et c'était avec son code que Napoléon allait conquérir l'Europe, plus lentement mais plus sûrement qu'avec ses aigles.

Au Conseil d'État, où Brune fut président de la section de la Guerre, « Treilhard (1), a dit Cormenin, était le plus nerveux dialecticien. Ce Conseil d'État était alors le siège du gouvernement, la parole de la France, le flambeau des lois et l'âme de l'Empereur. Cet homme supérieur avait surgi du Tiers-État par la puissance de son caractère et de son talent. »

Treilhard, qui devait reposer au Panthéon, après avoir été sénateur, grand-croix de la Légion d'honneur et ministre d'État, était revenu dans la Corrèze comme candidat au Sénat; les départements étaient, en effet, appelés à présenter au souverain les listes sur lesquelles il choisissait.

(1) Nous empruntons cette citation aux aimables causeries de notre ami M. Lacoste, dans lesquelles nous avons encore puisé beaucoup d'autres renseignements intéressants.

La candidature de Treilhard, était la candidature sérieuse, comme celle du comte d'Aubusson la candidature plaisante.

Ce dernier, déjà chambellan de l'Impératrice et plénipotentiaire près la reine d'Étrurie, s'était d'abord préoccupé d'avoir un bon cuisinier, afin de se faire des amis, puis crut en outre nécessaire de donner des gages bien apparents à des idées, au moins à des couleurs nouvelles pour lui. En conséquence il se promenait dans Tulle avec un gilet rouge, un pantalon blanc et un habit bleu qui lui constituaient un accoutrement tricolore.

Souham, lui aussi, fut candidat dans la Corrèze. Étant donnés son bégaiement et sa carrure, son rôle parlementaire devait être probablement plus décoratif qu'oratoire; mais cela n'était pas pour déplaire à l'Empereur qui aimait assez le silence dans le rang, même dans le rang des sénateurs.

CABANIS, BOYER, LATREILLE

Cabanis et Boyer qui, nés la même année bien près l'un de l'autre, devaient se rencontrer à l'Institut, eurent tous deux des débuts difficiles.

Les difficultés vinrent à Cabanis de la fougue de son caractère, et à Boyer de sa pauvreté.

Cabanis était déjà le protégé de Turgot, le médecin et l'ami de Mirabeau; Cabanis était déjà connu, presque célèbre, que Boyer luttait encore contre la misère.

Tous deux écrivains remarquables, dans leur

spécialité, furent des hommes supérieurs; Cabanis l'était par la largeur, l'élévation et la variété de ses vues; Boyer par son habileté professionnelle.

Quand on est bien portant on met Cabanis au-dessus de Boyer, disait quelqu'un, mais quand on est malade, c'est Boyer qu'on fait appeler.

Napoléon paraît avoir implicitement partagé cette opinion. Il fit de Cabanis un sénateur, mais il fit de Boyer son principal chirurgien.

Latreille, plus jeune que ses deux compatriotes, mais arrivé en même temps qu'eux à la célébrité, a été surnommé le Linné français et le Prince de l'Entomologie.

Son nom ne saurait être oublié en un temps où les insectes de toutes sortes : phylloxéra, mildew, microbes et bacilles tiennent une si grande place dans nos préoccupations.

Puisse cependant notre époque ne pas rester celle des infiniment petits.

NOS GÉNÉRAUX A LA FIN DE L'EMPIRE

Nous avons un instant quitté les gens de guerre, mais sous le premier Empire on ne saurait les quitter longtemps.

Les généraux sont d'ailleurs diplomates à l'occasion, comme Brune, ou préfets, comme Milet-Mureau, qui administra longtemps la Corrèze.

Sous le premier Empire et sous la Restauration, les préfets n'étaient pas, comme aujourd'hui, des passants, dispensés de tout connaître parce qu'ils sont arrivés la veille, et se dispensant de tout apprendre parce qu'ils repartent le lendemain.

Milet-Mureau laissa des souvenirs si durables que plusieurs années après son départ, les maires de la Corrèze appelaient encore le préfet *mon général*.

En 1808, un ancien volontaire corrèzien, le colonel Dumont, né à Brive, est tué en Espagne, tandis que notre futur vice-amiral Grivel, prisonnier sur les pontons de Cadix, s'empare de la barque qui lui apporte sa maigre ration et reconquiert sa liberté.

Au passage de la Bérésina, le général Vachot se distingue particulièrement. C'est là qu'est tué Alfred de Noailles, frère de notre député de la Restauration.

Dans la campagne de 1813, les nôtres se signalent encore.

A Lutzen, dit le Bulletin de la Grande-Armée, le prince de la Moscowa, le général Souham, le général Gérard faisaient face à tout.

La veille de Leipzig, Delmas qui, dans les revers, s'est rapproché de l'Empereur, culbute à Dessau une division prussienne, lui prend 3,000 hommes et six pièces de canon.

Le lendemain il sera blessé mortellement.

Il était dans sa destinée, comme il l'a dit lui-même, de se faire tuer pour ce b.....là.

Il n'entre pas dans notre plan de suivre Napoléon dans ses dernières campagnes, aussi belles que douloureuses à lire.

Quand l'Empire tombe, Brune sera la plus haute victime des passions politiques; et Ney, la victime la plus infortunée, parce que l'oubli de ses serments

l'avait amoindrie, viendra chercher dans notre pays des cœurs sûrs et fidèles pour s'y confier.

Après s'être caché quelques jours chez son beau-père, M. Auguié, au moulin d'Arnac, le maréchal se réfugia dans l'église de Beaulieu avant d'être arrêté au château de Bessonis.

Nous ne devons pas omettre un souvenir contenu dans le testament de Napoléon I^{er}, souvenir à l'adresse d'un de nos compatriotes, et trop flatteur pour n'être pas ici à sa place.

« Je lègue.....

» 31° 100,000 francs au colonel Marbot. Je l'engage à continuer à écrire pour la défense des armées françaises et en confondre les calomnieux et les apostats. »

Parole amère, excusable dans la bouche du grand proscrit, mais prévoyance heureusement injuste.

Lorsqu'on était venu dire à Louis XVIII, en 1815, que les Prussiens voulaient faire sauter le pont d'Iéna, le prince avait répondu qu'il allait se faire porter par ses gardes-du-corps sur le pont d'Iéna, pour attendre là que les Prussiens le fissent sauter, s'ils l'osaient !

D'autres, nous l'espérons, avec des documents qui nous manquent, viendront compléter l'aperçu trop imparfait que nous avons tenté.

NOS DÉPUTÉS ET LE RÉGIME PARLEMENTAIRE

Après les défections des Cent-Jours, les pros-

criptions de la Restauration ne furent pas imputables.

Le général X..., à ce qu'on raconte, dit M. de Seilhac, auquel nous avons déjà beaucoup emprunté, avait été chargé de faire un exemple; on lui avait signalé Bedoch comme l'ennemi le plus dangereux.

Le général commença par venir conférer près de Lubersac avec son camarade Souham, et lui confia l'objet de sa mission.

Souham était l'ami de Bedoch. Il se hâta de l'appeler et de le présenter au général X... sous le nom de Barthélemy.

Bedoch était un spirituel compagnon; il fit rapidement la conquête du général, Souham aidant, et aussi un certain Johannisberg, qui sortait des caves du roi de Hollande.

Souham avait été un des ennemis les plus déclarés des tyrans, mais sa haine ne s'était jamais étendue jusqu'à leur Johannisberg. Il avait d'ailleurs été des premiers à passer à la Restauration.

Bedoch et le général X... étaient donc les meilleurs amis du monde quand Souham, rappelant à ce dernier sa mission, lui dit :

- Eh bien! veux-tu toujours exiler Bedoch?
- Certainement, plus que jamais.
- Mais, malheureux, c'est ton cher Barthélemy qui est Bedoch.

Le général X... ne connaissait que sa consigne et se croyait absolument forcé d'exiler quelqu'un; mais comme Bedoch refusait obstinément la préférence et que le remplacement ne s'écartait pas

des idées admises par le général, Bedoch lui fournit un remplaçant, Chirac, libraire de Tulle, et toujours le verre à la main, probablement, on désigna le lieu, nous allions dire le cru, de l'exil : Chirac eut Libourne, Treich-Desfarges ayant déjà Saint-Émilion ; ils revinrent trois mois après.

Si l'on compare ces proscriptions à toutes celles qui les avaient précédées, on conviendra que celles-là furent plus douces.

Louis XVIII, placé entre les ultrà qui auraient voulu qu'il ne régnât qu'à leur manière, et les libéraux qui n'auraient pas voulu qu'il régnât du tout, ne devait rencontrer la popularité dans aucun parti, et cependant, à notre avis, méritait mieux.

Ce fut le premier souverain qui vécut avec le régime parlementaire.

Nous n'avons pas à faire connaître notre opinion sur le régime parlementaire. Ce serait aborder la politique ; mais nous pouvons bien rappeler à ce sujet l'opinion de Napoléon III, car ceci est de l'histoire, et de l'histoire peu connue.

Le matin même où l'Empereur plaçait aux affaires le cabinet Ollivier, il appela un de ses aides-de-camp de service et lui dit :

— Vous avez lu l'*Officiel*, qu'en pensez-vous ?

— Sire, je n'en pense rien, la politique n'est pas dans mes moyens.

Nous ne voulons pas nommer l'aide-de-camp, mais vous voyez d'ici que ce ne devait être ni le général X..., ni le général Y..., qui passent tous deux pour s'y connaître.

« J'adopte le régime parlementaire, il paraît que
» c'est excellent », poursuivit Napoléon III.

Il y eut un silence.

« Louis XVI est le premier souverain qui ait
» eu un cabinet parlementaire.....

» Mon oncle n'en a pas eu, je me trompe, il
» en prit un aux Cent-Jours. Ce ne fut pas long.

» La Restauration prit à son tour des ministres
» responsables. Cela ne l'a pas empêché d'être
» renversée..... au contraire. Mais on prétendait
» qu'elle n'aimait pas sincèrement le régime par-
» lementaire.

» Louis-Philippe, lui, l'aima franchement, et il
» fut pourtant chassé tout de même.

» Cela n'a guère réussi jusqu'ici à mes prédé-
» cesseurs, le cabinet parlementaire..... mais il
» paraît que maintenant c'est devenu excellent, et
» j'en prends un ce matin. »

Ayant terminé cet aperçu historique, l'Empereur
retomba dans ses rêveries.

Louis XVIII inaugura avec moins de mélancolie
le régime parlementaire. Messieurs, dit-il à ses
ministres, à ce qu'on affirme, vous devez avoir
la majorité dans les Chambres; si vous l'avez,
tout est à merveille et je n'ai qu'à aller me pro-
mener; mais je vous préviens que le jour où vous
n'auriez plus la majorité c'est vous que j'enverrai
promener.

N'est-on pas tenté de dire : comme c'est exact !
et d'ajouter : comme c'est simple !

Louis XVIII nous avait fait voir par quelle
théorie le régime parlementaire commence; un de

nos compatriotes, le colonel de Foucault, devait nous donner un avant-goût des pratiques par lesquelles généralement il finit.

On sait que par ordre de l'Assemblée il fut chargé d'expulser le député Manuel, qui était considéré comme ayant fait l'apologie du régicide.

Manuel ayant refusé absolument de quitter la salle des séances, le colonel de Foucault fut requis de l'y contraindre.

Après avoir invité Manuel à le suivre, après l'avoir prévenu qu'il allait être obligé d'exécuter sa consigne militairement, M. de Foucault ayant épuisé tous les avertissements, dit aux gendarmes qui le suivaient : « Saisissez M. Manuel. » — Selon d'autres il aurait dit : *Empoignez Manuel*.

Le colonel eut beau protester qu'il n'avait pas dit : *empoignez*, l'opposition trouvant nécessaire qu'il l'eût dit, le mot resta..... Et alors ce fut un déchaînement, un délire, une indignation extraordinaires. Tous ceux qui, depuis trente ans, avaient fait emprisonner, déporter et guillotiner leurs ennemis d'abord, puis leurs amis de la veille, leurs collègues du jour ou leurs concurrents du lendemain, furent naturellement encore bien plus indignés que les autres, et Foucault empoignant Manuel passeront ensemble à la postérité.

Le premier préfet de l'Empire avait été un général qui était resté sept ans dans la Corrèze.

Sous la Restauration, le baron Finot y resta cinq ans et M. de Villeneuve davantage.

Plusieurs Villeneuve étaient préfets à la fois. Louis XVIII disait qu'il voudrait avoir quatre-vingt-

six Villeneuve pour en mettre un dans chaque département.

Plusieurs de nos préfets reparurent comme candidats.

Dans notre représentation, en 1815, figurèrent d'abord MM. Sartelon, de Foucauld, et Fouché, duc d'Otrante. Tous trois *nouvellement* « honorés de la confiance de Sa Majesté, » écrivait M. Favard de Langlade, président du Collège électoral.

Allusion discrète, presque cruelle, à cette politique de compromissions excessives qui prétendait s'appuyer sur Fouché, planche pourrie par un demi-siècle de trahisons.

Que la Restauration accueillît des hommes expérimentés comme M. Sartelon, ancien commissaire des guerres, qu'elle ouvrit la carrière politique à des gens instruits et estimés comme M. de Parel, modérés comme M. Froment, populaires et capables comme M. de Valon, qu'elle pardonnât l'exagération du zèle à M. de Foucauld à cause de sa sincérité, cela se comprenait, mais adopter Fouché c'était aller bien loin.

Tous ceux que nous venons de nommer furent tour-à-tour nos députés sous la Restauration.

Le père de M. Froment, distingué par Turgot, avait été bailli de Versailles; lui-même avait perdu un bras au service avant d'être vice-président du tribunal de Tulle; M. de Parel, ancien officier, avait eu le lieutenant Bonaparte sous ses ordres.

Le comte d'Ambrugeat, émigré, ayant repris du service sous Napoléon, défenseur inébranlable de la cause royale aux *Cent-Jours*, député de la Cor-

rière, lieutenant-général après la guerre d'Espagne, plus d'une fois sur le point d'être porté au ministère de la guerre par ses aptitudes, ses services, sa parole énergique et exercée, devait terminer comme pair de France une carrière qui n'avait été ni sans succès militaires, ni sans succès oratoires.

Mais deux de nos députés nous paraissent avoir caractérisé, et non sans éclat, les deux courants contraires qui divisaient alors les Assemblées et le pays.

L'un était M. Bedoch, déjà en vue sous la Révolution, magistrat puis député sous l'Empire, partisan de la paix dès 1813, orateur compté dans la Chambre de 1814, où il avait défendu avec talent les principes de la Révolution et les faits accomplis. L'autre était le comte Alexis de Noailles, émigré, rentré puis expulsé, plénipotentiaire au congrès de Vienne, aide-de-camp du comte d'Artois et ministre d'État. Profondément séparés par leurs origines, leurs attachements, leurs espérances, mais libéraux tous deux et tous deux populaires.

M. Bedoch faisait de la politique avec son esprit.

M. de Noailles faisait de la politique avec son cœur.

C'était dans son cabinet de consultations, c'était par sa camaraderie facile, c'était à table que M. Bedoch recrutait sa clientèle électorale.

M. de Noailles gagnait la sienne par sa grâce avenante et par son désintéressement manifeste.

M. Bedoch, accusé parfois de complaisances suspectes pour un régime vis-à-vis duquel il représen-

tait l'hostilité déclarée, n'évita pas les amertumes du soupçon.

Le soupçon ne pouvait atteindre M. de Noailles; mais cédant à des entraînements toujours généreux, et jusqu'à l'oubli de toute discipline, il connut les reproches que ne ménage pas la logique étroite des partis.

Traitant à la tribune les questions de politique étrangère avec ampleur, les questions de bienfaisance avec émotion, il embrassait chaleureusement toutes les causes qui lui semblaient nobles.

Ce n'était pas alors l'Italie qu'il fallait délivrer de ses oppresseurs pour s'en faire une alliée reconnaissante et fidèle..... c'était la Grèce.

M. de Noailles lui prêta les accents d'une foi convaincue.

Trop libéral aux yeux des royalistes, trop royaliste aux yeux des libéraux, il eut, en 1830, son dernier succès électoral, succès d'ailleurs disputé par deux candidats qui appellent le souvenir.

M. de Martignac était venu, dès 1821, resserrer les liens d'origine qui le rattachaient à la Corrèze, et au milieu d'un enthousiasme dont les expressions lyriques nous sont restées (1), il avait prononcé un de ces discours avec lesquels il charma ses contemporains.

Depuis, M. de Martignac avait grandi, et, en 1830, il quittait à peine le pouvoir où le funeste M. de Polignac avivait encore le regret de sa retraite.

(1) Plusieurs pièces de vers composées à cette occasion ont été conservées.

M. de Martignac devait être cependant, pour M. de Noailles, un concurrent moins redoutable que M. Lavialle de Masmorel.

En refusant, quelques années auparavant, un avancement important et tout exceptionnel, en tenant, comme président du Collège électoral (président nommé par le roi), un langage qui devait déplaire, M. de Masmorel avait déjà donné les preuves de sa dignité et de son indépendance; quant aux preuves de capacité et de sagesse, président du tribunal de Brive, il les donnait chaque jour.

Il devait, l'année suivante, remplacer M. de Noailles.

De notre temps, un président qui deviendrait député prétendrait à la Cour de cassation dans la semaine, ou voudrait être garde des sceaux dans l'année.

M. Lavialle de Masmorel resta président à Brive. Il était de ceux qui ne veulent s'élever que dans l'estime publique.

M. de Noailles prêta serment à la monarchie de Juillet, croyant remplir un devoir de patriotisme.

Aux élections suivantes il ne fut pas réélu, et M. Bedoch rentra à la Chambre, qu'il présida plusieurs fois par le privilège de l'âge.

Nous ne saurions poursuivre plus loin cette étude, et nous nous arrêtons parce que nous arriverions bientôt à des personnalités qui ne nous laisseraient ni la liberté de la critique, ni la liberté de l'éloge, mais nous ne nous arrêtons pas

parce que la sève qui avait produit tant d'hommes remarquables était, à nos yeux, désormais épuisée.

Qu'on nous permette donc de rappeler qu'à l'heure du péril extrême, la Corrèze sut rencontrer une représentation qui pouvait affronter toutes les comparaisons.

Parmi nos députés de 1871, il en est un sur lequel on nous pardonnera d'arrêter d'abord notre pensée.

Son rapport sur la dotation Palikao lui assure au moins une ligne dans toute histoire de France, a-t-on écrit, mais voici où ceux qui l'ont bien connu le retrouveront tout entier : « Il avait la passion d'être bon, de mettre au service de ceux qui lui en semblaient dignes, à un titre quelconque, ses relations, son influence, ses sympathies, ses amitiés. Il avait, à un degré suprême, l'instinct de toutes les protections, depuis le conseil jusqu'au secours. Nul ne fut jamais plus accueillant, d'une indulgence plus sincère et plus durable. On l'abordait par désœuvrement, par hasard, attiré par sa bonne grâce; et comme il était ingénieux à découvrir les secrets de l'esprit et du cœur, on le quittait en ayant contracté une dette envers lui. C'était, dans toute la beauté du terme, une âme chrétienne, grande et naïve. Toute bassesse lui répugnait comme une laideur; il se refusait à y croire, préférant la considérer comme impossible. »

Le doyen de notre représentation, M. le baron Rivet, avait été préfet de Lyon, conseiller d'État, député.

Il était de ceux dont les événements ne font que déplacer l'importance. La sienne demeura considérable dans les conseils de ces puissances modernes qui s'appellent les grandes Compagnies de chemins de fer.

La politique revint l'y chercher, et le député de la Corrèze termina sa vie politique par *la Constitution* qui a gardé son nom, la *Constitution Rivet*.

A côté de ceux qui y avaient déjà marqué, MM. Arfeuillère, Lestourgie, L'Ébraly abordaient pour la première fois la Chambre.

M. Arfeuillère, emporté trop vite, ne la traversa que pour y laisser des regrets. M. Lestourgie y apportait les sentiments élevés qui avaient inspiré ses fraîches et charmantes poésies.

M. L'Ébraly, après avoir quitté le parlement, voulut nous donner sa mesure en refusant les loisirs qui lui semblaient permis, pour se placer à la tête de notre Conseil général et d'un des grands barreaux voisins.

Le merveilleux orateur qui était, depuis trente ans, à la tête de tous les barreaux de France, Lachaud, ne manquait pas seulement à la députation de la Corrèze, il manquait à nos assemblées.

De nos représentants de 1871 un seul survit, le général Billot.

« Le général distingué, a écrit Philibert d'Us- » sel (1), qui commandait pendant la guerre le

(1) Voir *Campagne sur la Loire et dans l'Est*. (Vicomte Ph. d'Ussel.) *Le Correspondant*, juillet et août 1871. — Les Corrégiens

» 18^me corps, probablement un des meilleurs de
» l'époque, et qui l'a dirigé avec tant de vigueur,
» d'habileté et de science militaire, » est aujourd'hui un de nos trois inspecteurs d'armée.

Après avoir obtenu de marquants suffrages par la manière dont il a occupé le ministère de la guerre, le général Billot devait en conquérir de nouveaux par la manière dont il l'a quitté.

C'est par un choix exclusif de toute faveur, par le choix des commandants de corps d'armée le plaçant depuis plusieurs années en première ligne, que le général du Bessol vient d'être appelé au 13^me corps.

Son avancement a été tour-à-tour lent ou rapide.

Quand les promotions se discutent en conseil des ministres, les capacités militaires, les services et les blessures ne font pas tout.

C'est ainsi qu'en temps de paix il faut au général du Bessol dix ans pour gagner un avancement, tandis qu'en temps de guerre il ne lui faut qu'une bataille.

Le contre-amiral de Marquessac, les généraux Tramond, Brugère, Duval, Geouffre de Chabrignac, le contrôleur-général Martinie, conservent et rajeunissent nos grandes traditions militaires.

Si maintenant, laissant toute politique de côté bien entendu, nous jetons un coup d'œil sur le domaine que notre société s'est tracé, ne trouvons-nous pas de justes sujets d'orgueil dans la littéra-

étaient nombreux au 18^me corps. J'avais l'honneur d'y servir, comme d'Ussel, en qualité de capitaine d'état-major auxiliaire. Ph. d'Ussel est ingénieur en chef et lauréat de l'Institut

ture, dans les travaux historiques, dans la science dont les grandes entreprises sont la caractéristique moderne ?

Nous avons entendu déplorer bien souvent qu'au lieu de se porter au loin, l'activité nationale ne se dépensât pas sur notre sol ; qu'au lieu de vouloir percer l'isthme de Panama, on ne percât pas la France pour unir la Méditerranée à l'Océan. Le canal des deux mers viendrait non-seulement accélérer la navigation en temps de paix, mais en temps de guerre maritime, il doublerait la puissance de notre flotte aujourd'hui divisée, et sans coup férir décapiterait Gibraltar.

De ces deux entreprises, les plus vastes qu'à aucune époque on ait tentées ou conçues, l'une doit son plan à un ingénieur corrézien, M. de Lépinay, et c'est encore dans les mains d'un Corrézien, M. Brunet, que l'autre entreprise, celle de Panama, représentant un milliard et demi d'épargne française, a voulu placer ses dernières espérances. Des deux magistratures qu'aura exercées M. Brunet, l'opinion publique ne verra pas la plus récente comme la moins haute.

Nous venons de saluer des membres de notre Société, saluons encore ceux que l'Institut a depuis longtemps admis ou qu'il attend.

Et voici précisément que la parole est à notre compatriote M. Henri Meilhac, de l'Académie française.

RAOUL de JOUVENEL.

Castel-Novel, avril 1889.

STATUE DE LA VIERGE

CONSERVÉE DANS L'ÉGLISE DE BEAULIEU

(CORRÈZE)

L'église de Beaulieu, dans la Corrèze, possède une pièce d'orfèvrerie des plus remarquables; elle remonte au ^{xii}^e siècle. C'est une statue en bois recouvert de lames d'argent, représentant la Vierge assise tenant l'Enfant Jésus assis sur son genou gauche. Nous ne reviendrons pas sur la description détaillée que nous en avons donnée dans le *Bulletin* (tome II, année 1879-1880, p. 231 et suivantes); nous nous bornerons à compléter notre travail par la reproduction des couronnes de la tête de la madone et de celle de son enfant; nous donnerons aussi le dessin du camée et des pierres gravées qui décorent ce précieux monument.

La couronne de la Vierge a 0^m 10 de diamètre; elle est formée d'une lame d'argent large de 0^m 04 et ornée de vingt cabochons de diverses natures disposés sur deux rangs. Une ligne perlée garnit les deux bords du bandeau. Tout le champ de la couronne est couvert de filigranes aplatis à tranche lisse et soudés sur le métal. Au centre, entre les deux rangées de cabochons, on avait inséré une série de dix intailles antiques. Aujourd'hui il n'en

reste plus que quatre; nous les décrivons d'après MM. Chabouillet et de Witte (1):

1° Jupiter assis sur un trône, tenant le sceptre et le globe; à ses pieds un aigle (agate) (voir figure I).

2° Mars casqué, portant un trophée sur ses épaules (cornaline) (voir figure II).

3° Personnage debout, tenant un objet indéterminé (nicolo); cette pierre est fracturée (voir figure III).

4° Guerrier debout, tenant un casque et une lance; un bouclier ou une cuirasse est à terre à ses pieds (nicolo) (voir figure IX).

La couronne de l'Enfant Jésus n'a que 0^m 05 de diamètre. De même forme que celle de la Vierge elle est, comme celle-ci, ornée d'une bordure de perles et d'une rangée d'intailles entre deux rangs de cabochons entourés de filigranes. Les intailles étaient primitivement au nombre de cinq; il n'en reste plus que trois aujourd'hui :

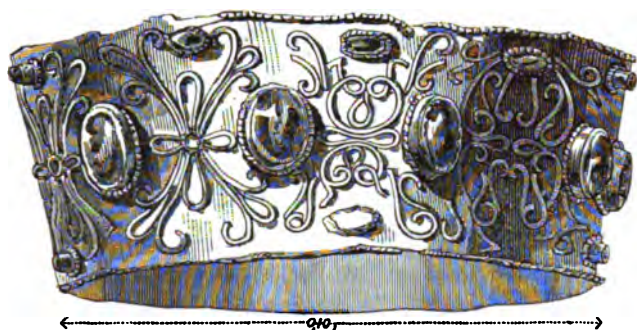
1° Victoire ailée, tenant une palme et une couronne (cornaline) (voir figure V).

2° Jupiter debout et nu, tenant, à ce qu'il semble, une Victoire et un foudre; à côté de lui, dans le champ, un astre et le croissant de la Lune (nicolo) (voir figure VI).

3° Centaure jouant de la lyre, portant un amour à cheval sur son dos (agate) (voir figure IV).

Une décoration tout-à-fait semblable, enrichie

(1) *Revue des Sociétés savantes*, 7^{me} série, tome III, année 1881, p. 274 et 275.



I.



II.



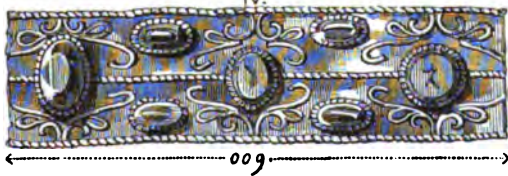
III.



IV.



V.



VI.



VII.



V.



VIII.



IX.

F.

COURONNES, BORDURE DU MANTEAU, INTAILLES ET CAMÉE
DE LA STATUE DE LA VIERGE, A BEAULIEU.

(Gravure extraite de la *Revue des Sociétés savantes*
t. III, 7^{me} série, p. 273.)

aussi de deux intailles, forme la bordure des manches de la Vierge; l'une représente une palme (nicolo) (voir figure VII), l'autre une corne d'abondance (agate) (voir figure VIII).

Quant au camée, malheureusement mutilé, sardoine à deux couches, qui décore la poitrine de la Vierge, il représente un buste de femme vue de profil, dont la coiffure rappelle celle de Plautille, la femme de Caracalla.

On peut être étonné de voir des sujets profanes décorer ainsi des statues, des reliquaires et des croix, et bien des personnes ont attribué ces faits à l'ignorance des religieux associant ainsi inconsciemment les figurations païennes au signe du salut. Marangoni prétend que ce sont là des témoignages éclatants de l'abaissement de l'idolâtrie subjuguée par le signe triomphant de la religion chrétienne. Nous ne le suivrons pas dans cette thèse, nous nous bornerons à faire remarquer que le même auteur, dans son livre *Delle cose gentilesche*, nous apprend que les souverains-pontifes et les évêques n'ont pas proscrit l'usage des camées et intailles à figures profanes pour l'embellissement des images saintes et des trésors des églises. Lorsqu'au ^{xiv}^e siècle, Urbain V fit transporter les chefs des apôtres saint Pierre et saint Paul à la basilique de Saint-Jean de Latran, il leur fit faire de magnifiques châsses en réclamant le concours de tous les princes de la chrétienté; beaucoup envoyèrent, outre des dons en numéraire, des perles et des pierres précieuses gravées, sans s'occuper des sujets qui y étaient représentés;

c'est ainsi qu'on vit la tête de Néron prendre place sur la poitrine de l'un des deux bustes-reliquaires (1).

ERNEST RUPIN.

(1) Marangoni, *Delle cose gentilesche e profane trasportate ad uso ed ornamento delle chiese*. Rome 1744, in-4°.

ICONOGRAPHIE LIMOUSINE

Nous donnons ici, dans ces recherches qui seront continuées par l'iconographie des vicomtes de Turenne, de la maison de Noailles, de Pierre Besse de Meymond, de Marmontel, etc., une notice et l'indication des portraits des trois Papes limousins.

CLÉMENT VI. Son nom de famille est *Pierre Roger*. Il était fils de Guillaume Roger, premier du nom, seigneur de Rosiers, dans la terre de Maumont, en Limousin, et de Guillaumette de la Moustre. Il naquit au château de Maumont (Corrèze). Entré dans l'ordre de Saint-Benoît, dans l'abbaye de la Chaize-Dieu, en Auvergne, il devint prieur de Saint-Pantaléon, au diocèse de Limoges, puis de Saint-Bandille, près Nîmes, abbé de Fécamp, évêque d'Arras (1328-1329), archevêque de Sens (1329-1330), puis de Rouen (1330-1338). Créé cardinal du titre des saints Nerée et Achillée par le pape Benoît XII, l'an 1337 ou le 18 décembre 1338, et depuis Pape, sous le nom de Clément VI, le 7 mai 1342. C'est lui qui acheta la ville d'Avignon et le Comtat-Venaissin de Jeanne, reine de Sicile, l'an 1348. Le premier des Papes, il prit, dans ses bulles, les armes de sa famille (*d'argent, à la bande d'azur, accompagnée de six*

roses de gueules en orle). Le commencement de son pontificat fut marqué par la publication d'une bulle qui promettait des grâces aux clercs qui se présenteraient dans deux mois. Cette promesse en attira cent mille qui inondèrent Avignon et fatiguèrent le Pape. En 1343, il accorda pour la cinquantième année l'indulgence que Boniface VIII n'avait établie que pour la centième. On compta à Rome, en 1350, jusqu'à douze cent mille pèlerins. Pétrarque, qui vivait de son temps, lui donna le titre de très savant pontife. Une foule d'historiens lui accordent une érudition et des lumières supérieures, une extrême bienfaisance de bonté et de douceur qui a fait dire à Pétrarque que jamais personne n'avait porté à plus juste titre le nom de *Clément*. Un particulier, qui l'avait gravement offensé dans sa première condition, osa lui demander une grâce extraordinaire quand il fut Pape. Clément se souvint de l'injure et dit : « Non, jamais on ne me reprochera de m'être vengé, » et sur-le-champ lui accorda ce qu'il demandait. Ce Pape mourut à Avignon le 6 décembre 1352. Son corps fut transporté, suivant son désir, dans l'abbaye de la Chaize-Dieu, en Auvergne, où l'on voit encore son beau mausolée au milieu du chœur.

PORTRAITS. — Il a été gravé ceux-ci : 1° in-8°, dans *Cavalleriis*; 2° in-12, sur bois, dans l'*Histoire des Papes*, de Duchesne; 3° in-4°, dans l'*Histoire des Cardinaux français*, de Duchesne; 4° in-8°, dans l'*Histoire des Cardinaux français*, de l'abbé Roy; 5° in-8°, dans l'*Histoire des Papes*, de l'abbé Novaes; 6° P. Raverat, Delin, E. Le-



blanc, sculp.; 7° gravure in-8°, dans l'*Auvergne au Moyen-âge*, par Branche. 8° Dans Albert, *Galerie de portraits des hommes illustres du département de la Corrèze*, Limoges, in-fol. Photogravure de son tombeau à l'église de la Chaise-Dieu, dans le *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, année 1884, p. 417.

INNOCENT VI. Son nom de famille est *Étienne Aubert*. Il était fils d'un bourgeois, et ce fut seulement Guy Aubert, son frère, qui fut anobli par lettres données à Vincennes en 1338. Il naquit au Mont, près de Pompadour, dans la paroisse de Beissac (Corrèze). Il commença par être avocat à Limoges, professeur de droit à Toulouse, juge-mage de la même ville vers 1335. Il devint évêque de Noyon (1338-1339), pair de France, évêque de Clermont, en Auvergne (1340). En 1342 il fut créé cardinal du titre de Saint-Jean et de Saint-Paul par Clément VI, son compatriote et grand-pénitencier de l'Église; peu après, nommé évêque d'Ostie et de Velitre. Enfin, le 18 décembre 1352, il fut élu Pape. Il mourut à Avignon le 12 septembre 1362 et fut enterré dans la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon, qu'il avait fondée. Ce Pape fonda aussi le collège de St-Martial de Toulouse (1359). Il opéra quelques réformes dans l'Église, rétablit son autorité à Rome, où il sacra l'empereur Charles IV, et prêcha inutilement une croisade contre les bandes d'Armand de Cervolle qui



saccageaient la Provence. Nous ne devons pas oublier qu'il protégea les gens de lettres. Sa vie fut vraiment sacerdotale; portant dans tous ses actes des sentiments élevés, il fit un saint usage des *monceaux* d'or que son prédécesseur avait amassés. Ses armes étaient : *de gueules, au lion d'argent, à la bande d'azur brochant sur le tout; au chef de gueules, soutenu d'azur et chargé de trois coquilles d'argent.*

PORTRAITS. — 1° n. in-8°, dans *Cavalleriis*; 2° n. in-12, dans l'*Histoire des Papes*, de Duchesne; 3° n. in-8°, dans l'*Histoire des Papes*, de l'abbé Novaes; 4° dans l'*Histoire de Clermont-Ferrand* (tome I), par A. Tardieu. 5° Photogravure de son mausolée, à la Chartreuse d'Avignon, dans l'*Ami des Monuments* (revue), in-8°. 6° Dans Albert, *Galerie de portraits des hommes illustres du département de la Corrèze*, Limoges, in-fol.

GRÉGOIRE XI, neveu du pape Clément VI, qui précède. Son nom de famille est *Pierre Roger*. Il était fils de Guillaume II Roger, chevalier, seigneur de Rosiers, Le Chambon, Saint-Exupéry, comte de Beaufort (en Anjou), seigneur de Pont-du-Château, de Vayres, de Monton, d'Aubusson, d'Herment, etc., en Auvergne, et de Marie de Chambon; naquit en Limousin, au château de Maumont (Corrèze), en 1326. Son oncle, Clément VI, le créa cardinal à Sainte-Marie-la-Neuve à l'âge de 17 ans. Après la mort d'Urbain V, il fut élu Pape le 30 décembre 1370. Il avait d'abord



PIERRE ROGER DE BEAUFORT,
*Cardinal Diacre du Titre de Sainte Marie la Neuve, puis Pape sous
le nom de Grégoire XI.*
m. 28 mai 1376

été prieur de la Haye aux Bons-Hommes-lès-An-
gers, archidiacre de l'église de Sens, chanoine de
Notre-Dame de Paris, doyen de l'église de Bayeux.
Son savoir et son mérite lui avaient procuré la
tiare. Il chercha à faire la paix entre Charles V
et Édouard d'Angleterre, proscrivit la doctrine de
Raimond Lulle et les *Bégards*, réforma les ordres
monastiques, ordonna la résidence aux évêques,
soumit les Florentins, et cédant aux instances de
sainte Catherine de Sienne et de sainte Brigitte de
Suède, quitta Avignon, passa à Rome en 1377, et,
depuis, cette ville n'a point été sans Pape. Il y
mourut en 1378, mécontent des Romains et re-
grettant le séjour d'Avignon, mais ne pouvant se
dissimuler le bien qu'il avait fait, par son retour,
à l'Église et à l'État. C'était un pontife très bon
et très savant dans le droit civil et canonique.

PORTRAITS. — 1° n. in-8°, dans Cavalleris; 2° n.
in-12, sur bois, dans l'*Histoire des Papes*, de
Duchesne; 3° n. in-4°, dans l'*Histoire des Car-
dinaux français*, de Duchesne; 4° n. in-8°, dans
l'*Histoire des Papes*, de l'abbé Novaes; 5° n. in-8°,
dans l'*Histoire des Cardinaux*, de l'abbé Roy.
6° Dans Albert, *Galerie de portraits des hommes
illustres du département de la Corrèze*, Li-
moges, in-fol.

AMBROISE TARDIEU,
Historiographe de l'Auvergne,
à Herment (Puy-de-Dôme).

ARCHIVES HISTORIQUES

DE

LA CORRÈZE

(ANCIEN BAS-LIMOUSIN)

Recueil de documents inédits depuis les origines
jusqu'à la fin du XVIII^e siècle

X

RÔLE DES NOBLES DU HAUT ET BAS PAYS DE LIMOUSIN, DU COMTÉ DE LA MARCHE, DE LA CHATELLENIE DE MONTAGU EN COMBRAILLE ET DU DORAT, REÇUS EN LA MONTRE FAITE PAR LE COMMISSAIRE DU ROI EN 1470 (v. s.).

Ung rolle des nobles du hault et bas pays de Limosin, du comte de la Marche et de Montagu en Combrailhe et de Dorat, pour servir a la revue. Faict a Saint-Leonard, le vandredi quatriesme de janvyer mil III^e soixante dix.

Censuyvent les noms des nobles du hault pays de Lymousin qui ont estez receuz par nous, Ma-

thelin Brachet, chevalier, seigneur de Montagu, conseiller et chambellan du Roy nostre sire et commissaire par luy sur ce ordonne, lesqueulx et ung chascung deulx ont jure et faict serement aux saintz euvangilles, touche le livre, de bien et loyaument servir le Roy envers tous et contre tous sans nully excepter, et estre pretz toutesfoys que sera le bon plaisir du dict seigneur. Faict a Saint Leonard, le vandredi quatriesme jour de janvyer mil III^e soixante dix.

Et premierement,

Noble homme Francoys de Chasteauneuf, escuier, seigneur du dict lieu et de Peyrac, en estat et habillement de homme darmes a lance garnie ^(*).

Messire Raymond de Salaignac, chevalier, seigneur de Maignac. Sest faict excuser par messire Jehan, chevalier, son frere, disant que son dict frere est en monseigneur de Guienne et de son hostel en son service. Mais non obstant le dict chevalier a faict le serement pour luy et son dict frere de bien et loyaument servir le roy en estat de homme darmes au mieulx quil pourra, soubz qui plaira au dict seigneur.

Jacques Bernard, escuier, seigneur de Vieilleville, arme de brigandines, voulge, sallades, dagues et espees ^(*).

Messire Gaultier de Peyrusse, chevalier, seigneur des Quars, a envoye ycy maistre Anthoine de Saint-Fiel pour excuser la cause de son grant

(*) Voir la note à la fin du texte.

eage, et dict quil est prest de servir et faire servir le Roy au mieulx quil pourra, a quoy a este receu.

Jehan de Royere, escuier, pour son pere Jehan de Royere, escuier, seigneur du dict, en leage de IIII^{xx} ans, en lestat de homme darmes a troys chevaulx.

Helyot Guy, escuier, seigneur de Guiomer, arme de brigandines a ii chevaulx, sallade, voulge, dague et espee.

Jehan Jonderynaud, escuier, arme de brigandines, sallade, voulge, a deulx chevaulx, espee et dague.

Loys Baille, escuier, seigneur de la Court, arme de brigandines, sallade, voulge, dague et espee a deux chevaulx.

Poncet des Lezes, escuier, seigneur du dict lieu, en habillement de brigandines, sallade et voulge, et ung autre homme pareillement arme de brigandines, vouge et salade a iii chevaulx.

Aubert Dumont, escuier, seigneur de Laige-Rideau, arme de brigandines, voulge et salade a iii chevaulx.

Jehan Bigourdan, escuier, pour luy et Pierre Rance, son frere, arme de brigandines, salade, vouge a ii chevaulx.

Merigot de Ladinhac, escuier, seigneur du Bost, arme de brigandines, salade, vouge a ii chevaulx, espee et dague.

Loys de Gaing, seigneur de Linars, homme darmes a lance garnie.

Leonnet de Chizadours, escuier, seigneur du dict

lieu, pour Jehan son pere, arme de brigandines, salade, vouge a 11 chevaulx, espee et dague.

Jehan Guischart, escuier, seigneur de Guischartie, arme de brigandines, salade, vouge, a 11 chevaulx, espee et dague.

Leonard Joumet, escuier, seigneur des Rosiers, homme darmes a lance garnie.

Loys Joussaing, escuier, seigneur de Bort, en brigandines, vouge, salade, espee et dague.

Pouchon Jehan, escuier, seigneur de Juinhac, arme de brigandines, salade et vouge, a deux chevaulx, espee et dague.

Jehan de Combrez, escuier, arme de brigandines, salade, vouge, a deux chevaulx, espee et dague.

Guinot de Coulz, escuier, seigneur du Chastenet, arme de brigandines, salade, a 11 chevaulx, espee et dague.

Loys Aymene, escuier, seigneur de la Vergne, pour luy ung homme arme de brigandines, salade, vouge, a 11 chevaulx, espee et dague.

Jehan Beschade, escuier, seigneur de la Seynie, arme de brigandines, salade et javeline, a 1 cheval, espee et dague.

Raymond de Croisan, escuier, seigneur de Guest, arme de brigandines, salade et javeline, a 1 cheval, espee et dague.

Jehan Prinsault, escuier, estant a la garde de la Cherite sur Loyre, soubz Loys Dumas Ruffin, escuier, capitaine de la dicte place. Sest presente Barton Prinsaud, escuier, son frere, pour tous deux estans communs en biens, prestz de servir le Roy ou sera son bon plaisir.

Messire Jehan de Razes, chevalier, seigneur du dict lieu, a dit quil a ung fils son aïné a l'ordonnance du Roy soubz Monseigneur de Crain, et son autre filz baille pour servir en estat d'homme d'armes a ung archer, arme de brigandines, vouge et salade, et ung coustillier ^(*), salade, javeline a iii chevaulx, espee et dague.

Messire Alain de Roncie, chevalier, seigneur de Beaudeduyt, arme de brigandines, et ung autre homme arme de brigandines, avec salade et vouges, a iii chevaulx.

Jacques de la Barde, escuier, seigneur..... arme de brigandines, vouge et salade, et ung autre homme pareillement, a iii chevaulx.

Pierre Derbolieres, escuier, donne ung homme arme de brigandines, vouge et salade, a i cheval.

Anthoine de Brueilh, escuier, seigneur de Vilefort, arme de brigandines, salade, vouge, a iii chevaulx.

Jacques de Saint-Georges, escuier, seigneur de Veyrac, a fait dire par Barton Prinsault, escuier, quil est au service de Monseigneur de Guienne.

Pierre Trenche-Cerf, escuier, arme de brigandines et vouge, a ii chevaulx.

Jehan Faure, de Saint-Paul, baille ung homme arme de brigandines, salade et vouge.

Messire Jehan de Pompadour, chevalier, seigneur du dit lieu, sest fait presenter par le seigneur de Beaudeduit en estat de homme d'armes, a iii archers armes de brigandines.

(*) Voir la note à la fin du texte.

Loys de Pierre Buffiere, escuier, pour messire Jehan de Pierre Buffiere, chevalier, seigneur du dict lieu, son pere vieulx et ancien, homme darmes a lance garnie.

Antoine Auchier, escuier, pour son pere vieulx et ancien, arme de brigandines, sallade, voulege, espee et dague.

Pierre Chouveiron, escuier, seigneur d'Ussac, arme de brigandines, salade, vouge, a ii chevaulx.

Messire Jehan de Brueilh, chevalier, seigneur de Freisse, homme darmes a ii chevaulx, armez de brigandines, voulege et salade.

Jacques de Barneuilhz, escuier, seigneur de Lachanau, homme darmes a iiii chevaulx.

Jehan de Rosiers, escuier, arme de brigandines, salade et voulege.

Pierre de Lage-Aumond, escuier, pour luy ung homme arme de brigandines, salade, vouge a ii chevaulx.

Foulcault de Lage-Aumond, escuier, cest presente et a dict quil est au service de Monseigneur le conte de Perrigort.

Jehan de Lubarsac, escuier, seigneur de Vardier, arme de brigandines, vouge, salade a ii chevaulx.

Pierre Germain, escuier, seigneur de la Pomerie, arme de brigandines, salade et vouge.

Yrie Duboix, escuier, seigneur des Champs, baille ung homme arme de brigandines, salade et vouge.

Jehan de Brye, escuier, seigneur du dict lieu, au service de Monseigneur le conte de Perigort.

Francois de Souzet, escuier, seigneur du dict lieu, arme de brigandines, a iii chevaulx.

Guillaume Janault, escuier, seigneur de Lage-Aubert, arme de brigandines, a ii chevaulx.

Guillaume Touscan, escuier, arme d'ung courset ^(*), a ii chevaulx.

Anthoine de Peirac, escuier, arme de brigandines a ii chevaulx.

Jehan Joubert, escuier, seigneur de Champ-meustery, arme de brigandines, salade, vouge, a ii chevaulx.

Messire Huguet de Joussineau, seigneur de Freissineau, chevalier, homme darmes a iii chevaulx.

Guillaume de Monceaux, escuier, arme de brigandines a ii chevaulx.

Jehan de la Vergne, escuier, arme de brigandines, salade et vouge a deux chevaulx.

Jehan de la Roche, escuier, arme dung courset, salade et vouge, a ii chevaulx.

Berthin de Meillars, escuier, seigneur du dict lieu, arme de brigandines a ii chevaulx.

Christophle de la Vernhe, escuier, arme de brigandines, a ii chevaulx.

Daulphin Dumas-Nadau, escuier, arme de brigandines a ii chevaulx.

Jehan dArnaidie, escuier, arme de brigandines a i cheval.

Leonnard de Maulan, escuier, arme de brigandines, a ii chevaulx.

Foulcaud de Journhac, seigneur dEygaux, es-

(*) Voir la note à la fin du texte.

cuier, arme de brigandines, salade, vouge, a deux chevaulx.

Pierre Sarrazin, escuier, seigneur de Mazet, arme de brigandines, vouge, salade, a 1 cheval.

Jehan de Las Poussas, escuier, seigneur du dict lieu, arme de brigandines, salade et vouge a deux chevaulx.

Jehan de Champaignes, escuier, arme de brigandines, sallade et vouge.

Jehan de Savinhac, escuier, seigneur de Sour-sac, malade de son corps grandement, donne ung homme arme de brigandines, sallade et vouge, a 11 chevaulx.

Fyacre Letour, escuier, seigneur de Vay de Vamayeux, arme de brigandines, sallade et vouge, a 11 chevaulx.

Gonny Coustin, escuier, arme de brigandines, vouge et sallade, a 11 chevaulx.

Jehan de Puymand, escuier, arme de brigandines, a 11 chevaulx.

Jehan de Peisac, escuier, arme de brigandines, vouge et salade, a 11 chevaulx.

Loys de la Saigne, filz de feu Pierre de la Saigne, escuier, arme de brigandines, salade, vouge, a 11 chevaulx.

Jehan de Lauge-Auchap, arme de brigandines, vouge, a 11 chevaulx.

Loys de la Saigne, filz de Jehan de la Saigne, arme de brigandines, salade et vouge a 11 chevaulx.

Anthoine de Monceaulx, escuier, pour son frere le seigneur du Palin, arme de brigandines, salade et vouge, a 11 chevaulx, et ung autre homme avec

luy arme pareillement de brigandines, salade, vouge, dague et espee.

Gouffier Vigier, escuier, arme de brigandines, salade et vouge a 1 cheval.

Jehan de Saint-Fiel, escuier, seigneur de la Riviere, cappitaine des Quars, bailhe pour soy et pour ce quil est vieux et ancien ung homme arme de brigandines, salade et vouge, a 1 cheval.

Aymeric Dumas, escuier, arme de brigandines, salade et vouge.

Guyot Vigier, seigneur de la Pourcherie, arme de brigandines, salade et vouge a 11 chevaulx.

Jacques de Rosiers, escuier, dict quil na de quoy soy habiller.

Gerault de la Roche, escuier, exempte pour ce quil na de quoy se mettre sus.

Reynault Coutat, escuier, seigneur de la Penchenerie, arme de brigandines, salade et vouge, a 11 chevaulx.

Messire Guillaume de Beron, chevalier, seigneur du dict lieu, homme darmes a 11 chevaulx et ung brigandinier.

Jehan Fournier, escuier, seigneur de la Villatte, homme darmes et ung brigandinier.

Pierre de Maignac, escuier, seigneur de Chastellar, arme de brigandines, a 1 cheval.

Loys Michel de Naus, en brigandines avec Monseigneur de Chasteauneuf.

Jehan Corail et Olivier de Puigelyer, pour ung brigandinier, salade et vouge.

Aubert du Brueilh, escuier, arme de brigandines, salade et vouge a 11 chevaulx.

Jehan de Lebberre, escuier, arme de brigandines, vouge et salade, a deux chevaulx.

Jehan Coussac, fils de Jehan Coussac, en brigandines, salade et vouge, a iii chevaulx.

Loys Bonnet, escuier, de Chasteauneuf, en brigandines.

Symon de la Tour, de Memynt, escuier, arme de brigandines.

Jacques Bouchault, escuier, seigneur de Balenay, homme darmes.

Foucault de Lamothe, escuier, arme de brigandines, salade, vouge, espee et dague.

Messire Jehan de las Tours, chevalier, seigneur du dict lieu, homme darmes a deux archers, arme de brigandines, salade, vouge, espee et dagues.

Guillaume de Heumoustiers, escuier, seigneur de Fraixier, arme de brigandines, vouge, salade, espee et dague.

Pierre de Maignac, chevalier, seigneur de Boesse, arme de brigandines, salade, vouge, espee et dague.

Aubert de Brueilh, escuier, en brigandines, salade, vouge, espee et dague.

Charles de Chabanes, escuier, arme de brigandines, sallade, voulge, espee et dague.

Bonneval sest presente pour son pere vieulx et ancien, monte et arme darnoyz blanc bien en point.

Jehan Faulcon, escuier, seigneur de Saint Yllaire, a dit quil est au service de Monseigneur de Guienne et de son ordinaire, et soubz la charge de Monseigneur de Curton, son seneschal de Guienne, et a faict le serement de servir le Roy bien et loyaument, en habillement de homme darmes soubz

Monseigneur de Guienne ou autre a qui sera le bon plaisir du Roy.

La monstre des nobles du bas Lymousin faicte et receue par nous, Mathurin Brachet, chevalier, seigneur de Montagu, conseiller et chambellan du Roy nostre sire, et commissaire par le dit seigneur ad ce ordonne; lesqueulx ont jure de bien et loyaument servir le Roy nostre seigneur, envers tous et contre tous sans nully excepter, et estre prestz toutesfoiz que sera le bon plaisir du dict seigneur en lestat et habillement cy ampres desclare, au mieulx que possible leur sera. Faict en la ville dHeimoustier, le mercredi segond jour de janvier mil IIII^e soixante et dix.

Et premierement,

Gilbert de Rochefort, escuier, pour le seigneur de Saint Martial. Messire Guillaume de Rochefort, chevalier, a dit quil est au service de Monseigneur de Guienne et son ordonnance et homme darmes a lance garnie, mes partant il est prest de servir le Roy ou sera son bon plaisir.

Francois du Saillant, escuier, sest presente pour Monseigneur de Touraine, disant que le dict seigneur a envoye vers le Roy le seigneur de Cournil, pour savoir comment seroit le bon plaisir quil voudroit le venir servir, et icelui sen est prest a le servir en lestat quil luy plaira commander.

Pierre Lavergne, escuier, seigneur de Julhac, en

estat et habillement d'archier, arme de brigandines, salade, voulge, espee et dague et deux chevaulx.

Anne Maschat, escuier, seigneur de la Meschaussee, arme de brigandines, salade, voulge, espee et dague.

Symon Maffre, escuier, seigneur de Soulages, arme de brigandines, salade, voulge, espee et dague et deux chevaulx.

Francoys de Carbounyeres, escuier, pour Guinot de Carbounieres, baron du dict lieu, son pere vieulx et ancien, en lestat de homme darmes a lance garnie.

Pierre de Maissez, escuier, seigneur du dict lieu, arme de brigandines, salade, vouge, espee et dague et deux chevaulx.

Pierre de Cosnac, escuier, seigneur du dict lieu, homme darmes a ung brigandinier, salade, vouge, espee et dague, a iii chevaulx.

Guinot Phelip, escuier, seigneur des Bordes, en brigandines, salade, vouge, espee, dague et deux chevaulx.

Bertrand Donarel, escuier, seigneur de Salavert, en brigandines, salade, voulge et espee, a ii chevaulx.

Jehan Chotard, escuier, seigneur de la Rochette, en brigandines, salade, voulge et espee, a ii chevaulx.

Pierre de Besson, escuier, seigneur de Pomerols, en brigandines, salade, vouge, espee, dague a ii chevaulx.

Pierre de Malesses, escuier, seigneur du dict lieu, en estat de homme darmes a iii chevaulx.

Jehan de Benaie, escuier, en brigandines, salade, vouge, espee, dague, a ii chevaulx.

Anthoine de Puideval, escuier, seigneur du dict lieu, en estat de homme darmes a iii chevaulx.

Bertrand Vigier, escuier, seigneur de Neufvillez, en estat et habillement dhomme darmes.

Jehan de Mansac, escuier, seigneur de Luc, en brigandines, salade, voulge, espee et dague, a ii chevaulx.

George dUssel, escuier, seigneur du dict lieu en partie, en estat et habillement de homme darmes a iii chevaulx.

Anthoine de Labesse, escuier, en brigandines, salade, vouge, espee et dague a ii chevaulx.

Loys de Bar, escuier, en brigandines, salade, vouge, espee et dague, a ii chevaulx.

Bertrand Laterye, escuier, seigneur du Saillant, en estat et habillement de homme darmes, a iii chevaulx.

Jacques Lyoron, escuier, seigneur dObjact et de Val, en estat et habillement de homme darmes a iii chevaulx.

Gilbert de Myegemont, escuier, seigneur du dict lieu, homme darmes a iii chevaulx.

Jehan Rebuffe, escuier, seigneur de Chastenet, en brigandines, salade, voulge, espee et dague, a ii chevaulx.

Jehan de Belveire, escuier, seigneur de Tallanche, en brigandines, salade, voulge, espee et dague, a ii chevaulx.

Anthoine de Courson, escuier, seigneur du dict lieu, en brigandines, salade, voulge, espee et dague a ii chevaulx.

Gabriel de Gymel, escuier, seigneur du dict lieu, homme darmes a lance garnie.

Jehan de Royere, escuier, seigneur du dict lieu, homme darmes a lance garnie.

Jehan de Sainte Eulayre, escuier, seigneur du dict lieu, en brigandines, salade, vouge, espee, dague, a ii chevaulx.

Guillaume de Montfranbeuf, escuier, seigneur de la Chabroelye, en brigandines, salade, vouge, espee, dague, a ii chevaulx.

Pierre de Montfranbeuf, escuier, pour Heliot son pere, en brigandines, salade, voulge, espee et dague.

Philippon de Bassignac, seigneur de Lamarche dAhent, en brigandines, salade, vouge, espee et dague.

Furye de Boisse, escuier, seigneur de la Farge, pour luy George de Boisse, son bastard, en brigandines, salade, voulge, espee et dague.

Guy de Saint-Chamans *alias* de Longeval, escuier, seigneur du dict lieu, arme de brigandines, salade, voulge, espee et dague.

Hugues Aymar *alias* Saint Illaire, de Curemonte, escuier, seigneur du dict lieu, en brigandines, sallade, vouge, espee et dague.

Guillaume de Lostanges, escuier, filz de Bertrand de Lostanges, seigneur de Beynac, vieulx et ancien eage, en brigandines, sallade, voulge, espee et dague a ii chevaulx.

Johan de Moussat *alias* Malaneix, escuier, seigneur du dict lieu, en brigandines, salade, voulge, espee et dague.

Jehan de la Jugie, escuier, seigneur du dict lieu, en brigandines, salade, voulge, espee et dague.

Jehan de Granthujan, escuier, pour Jacques de Grantujan, son pere, vieulx et ancien, en brigandines, salade, voulge, espee et dague.

Estienne de Curemonte, escuier, seigneur du dict lieu, en brigandines, salade, voulge, espee et dague.

Helyot de Dardeilhac, escuier, seigneur de Curamonte en partie, en brigandines, salade, voulge, espee et dague.

Hugues Jehan, escuier, de Curamonte, en brigandines, salade, voulge, espee et dague.

Hustin Joubert, en brigandines, salade, voulge, espee et dague.

Guinot Robert de Linerac, escuier, seigneur du dict lieu, monte et arme darnay blanc a iii chevaux.

Helias Jouffre, escuier, seigneur de Chabrignac, et Pierre de Peyrat pour archer, en brigandines, salade, voulge, espee et dague.

Guinot de Marejou, escuier, seigneur du dict lieu, pour Jehan Marejou, son pere, vieulx et ancien, en brigandines, salade, vouge, espee et dague.

Giraud Loutounya, escuier, pour Phelix Louthouniac, son pere, vieulx et en grand eage, brigandines, salade, vouge, espee et dague.

Legier de Rochedragon, escuier, seigneur de

Merle en partie, en brigandines, salade, vouge, espee et dague.

Estienne Lavergne, escuier, seigneur de Nozieres, en brigandines, salade, vouge, espee et dague.

Veilhan, escuier, seigneur de Saint Martial, en brigandines, salade, vouge, espee et dague.

Pierre de Chaslon, escuier, seigneur de la Chapelle, en brigandines, salade, vouge, espee et dague.

Guillaume, seigneur de Montal et de Carbonnyeres en partie, en estat dhabillement dhomme darmes a lance garnie.

Jehan de Favars, escuier, seigneur du dict lieu, a trois archiers armez de brigandines, sallade, vouge, espee et dague.

Anthoine de Rilhac, seigneur du dict lieu, en brigandines, salade, vouge, espee et dague.

Anthoine, bastard Merle, fils de Raymond de Merle, en brigandines, salade, vouge, espee et dague.

Messire Pierre de Montbrun, chevalier, seigneur du dict lieu et de Saint Gal, homme darmes a iii archers, le bastard du Laz pour luy.

Anthoine de Fage-Brunet, escuier, en brigandines, salade, vouge, espee et dague.

Maistre Pierre Andral, de Lagarde, en brigandines, salade, vouge, espee et dague.

Jehan de la Mouriangue, escuier, en brigandines, salade, vouge, espee et dague.

Bertrand de Lostanges, escuier, pour Pierre de

Lostanges, son père, seigneur du dict lieu, en brigandines, salade, voulge, espee et dague.

Martin de Villar, escuier, seigneur du dict lieu, en brigandines, salade, voulge, espee et dague.

Jehan de la Masurye, escuier, seigneur du dict lieu, en brigandines, salade, espee et dague.

Helyot Philip, escuier, de Lagarde, homme darmes a III chevaux.

Messire Charles de Champaignac, chevalier, seigneur du dict, homme darmes a lance garnie.

Pierre de Saint Yboly, escuier, seigneur du dict lieu, en brigandines, salade, vouge, espée et dague.

Anthoine de la Roche, bastard, pour le seigneur de la Roche de Lymousin, en estat de homme darmes a lance garnie.

Jehan Arnaud, escuier, seigneur de Peneirac, en brigandines, salade, vouge, espee et dague.

Gaillot de Boussac, escuier, en brigandines, salade, vouge, espee et dague.

Jehan de Beauafort, seigneur de Regac, en brigandines, salade, vouge, espee et dague.

Guinot de Quinson, escuier, en brigandines, salade, voulge, espee et dague.

Pierre de Montfrabeou, escuier, en brigandines, salade, voulge, espee et dague.

Johannect de la Monepeliere, escuier, en brigandines, salade, voulge, espee et dague.

Jehan Berthin, escuier, filz du seigneur de la Raymondie, arme de brigandines.

Jehan Bertrand, escuier, seigneur de la Bertrandye, en brigandines, salade, voulge, espee et dague.

Helyot Ryote, escuier, en brigandines, salade, vouge, espee et dague.

Guinot de Saint Angel, escuier, homme darmes a un brigandinier, salade, espee et dague.

Jehan de Bonnefont, escuier, en brigandines, salade, espee, vouge, a ii chevaulx.

Messire Guillaume de Monfrabeou, chevalier, seigneur de Chabroelie, arme de brigandines fournies a deux chevaulx.

Jehan Foucault, escuier, seigneur de Nantueilh, en brigandines, salade, vouge, espee et dague.

Huguon Malefeste, escuier, seigneur de Dampnhac. Pour luy, Bertrand son filz, en brigandine, salade, vouge, espee et dague a ii chevaulx.

Jehan Joubert, escuier, seigneur de la Domenchie, en brigandines, salade, vouge, espee et dague.

Jehan de la Fourye, escuier, en brigandines, salade, vouge, espee et dague.

Jehan de Vyllac, escuier, seigneur de Varneilh, en brigandines, salade, vouge, espee et dague.

Jehan dOrnhac, escuier, en brigandines, salade, vouge, espee et dague, a ii chevaulx.

Marot de Veilhac, escuier, arme de brigandines, salade, vouge, espee et dague a ii chevaulx.

Phelip de Pommiers, escuier, en brigandines, salade, vouge, espee et dague.

Jehan Malengue, escuier, seigneur de Lespinasse, sest exoine par Estienne, son valet, a cause de maladie, laquelle a jure estre vraye. Et a promis de fournir homme darmes a deux archers, et de ce se~~u~~oblige le seigneur de Gymel.

Leonard Bonnet de Peyrac, escuier, seigneur de

Riac, en brigandines, salade, voulge, espee et dague.

Francoys dUssel, escuier, seigneur de Lagarde Guillotyn, homme darmes a trois chevaulx.

Messire Francoys Combarel, chevalier, seigneur du Gybanel, sil peut, actandu sa veillesse, servira, ou son filz pour luy, arme de brigandines, et un autre homme en brigandines avecques luy, salade, vouge, espee et dague.

Pierre Courtin, escuier, en brigandines, salade, vouge, espee et dague.

Messire Loys de Combort, chevalier, en estat et habillement de hommes darmes.

Jehan Parel, pour lui et pour Rigal son cousin, en brigandines, salade, espee et dague.

Jehan de Laporte, escuier, seigneur du dict lieu, sest faict excuser, a cause de sa veillesse et maladie, par le bastard de la Farge, qui a jure ce. Et aussi pour ce que son filz est au service de Monseigneur de Rochefort a la court, et pour ce le dit bastard a este receu pour luy arme de brigandines, voulge, salade, espee et dague, a ii chevaulx.

Messire Agnet de Boscharroux, chevalier, seigneur du dict lieu, homme darmes a lance fournie.

Pierre des Corps, escuier, homme darmes a ung homme en brigandines, salade, vouge, espee et dague.

Pierre de Peirac, escuier, en brigandines, salade, voulge, espee et dague.

Jehan de Restellie, escuier, arme de brigandines, salade, voulge, espee et dague.

Guillemin de Montagnac, chevalier, en brigandines, salade, voulge, espee et dague.

Loys de Seydiere, en estat et habillement de homme darmes et ung brigandinier, salade, voulge, espee et dague a iii chevaulx.

Jehan de Chastenyeau, escuier, en brigandines, salade, vouge, espee, dague.

Guinot de Braiz, escuier, arme de brigandines, salade, voulge, espee et dague.

Anthoine Fouschier, escuier, en estat et habillement de homme darmes.

Anthoine de la Chappolye, arme de brigandines, salade, vouge, espee et dague.

Jammet de Bar, escuier, a deux brigandines, a salade, vouge, espees et dagues.

Jehannot Sourrie laisne, escuier, a deux brigandines avecques salade, voulge, espee et dague.

Yvonnet de Sourries, arme de brigandines, salade, voulge, espee et dague.

Jehan Berthin, escuier, seigneur des Tournellezdenhem (?), arme de brigandines, salade, voulge, espee et dague, a ii chevaulx.

Messire Gui de Cournil, chevalier, seigneur du dict lieu, en estat de homme darmes a lance garnie.

Faict en la ville de Heumoustiers et receus en la dicte monstre par nous, commissaire dessus dict, appeles les notaires royaulx cy dessoubz escriptz, et signe par nostre commandement le dict n^o jour de janvier lan mil CCCC soixante et dix.

Censuyvent les noms des nobles du pays et

conte de la Marche, chastellenie de Montagu en Combrailhe et du Dourat, du dict pays et conte, passez aujourd'hui a monstre en la ville de Gueret et receuz par nous, Mathurin Brachet, chevalier, seigneur de Montagu, conseiller et chambellan du Roy nostre sire et commissaire sur ce par lui ordonne, lesqueulx et ung chascun deulx ont promis et jure aux saintz Dieu Euvangiles Nostre Seigneur, touche le livre, bien et loyaument servir le Roy envers tous et contre tous sans nully excepter, en lestat et habillement ci ampres escript et estre pretz toutesfoiz que sera le bon plaisir du dict seigneur pour aller en son service la ou plaira leur commander. Faict en la dicte ville de Gueret, le xvii^e jour de decembre lan mil quatre cens soixante dix.

Et premierement,

Jacques d'Aubusson, escuier, seigneur de la Borne et du Doignon, monte et arme d'arnois blanc, accompagne de cinq hommes de tret (*), arme de brigandines fournyez.

Messire Loys de Saint Julien, chevalier, seigneur de Beauregard, pour Rouyer de Saint Julien, son pere, seigneur de Saint Marc et de la Rochete, ancien et malade, monte et arme d'arnois blanc, accompagne de deux hommes de tret, arme de brigandines fournies.

Messire Guillaume d'Aubusson, chevalier, seigneur de la Feilhade, malade aussi, envoie Leon-

(*) Voir la note à la fin du texte.

net de Peyrac, escuier, monte et arme darnoiz blanc, accompagne de deux hommes de tret, arme de brigandines fournies.

Messire Anthoine dAubusson, chevalier, seigneur de la Villeneuve, monte et arme darnoiz blanc, avecques deux hommes de trait, armes de brigandines fournies.

Messire Guischard de Saint George, chevalier, seigneur du dict lieu, sest faict excuser a cause de maladie, monte et arme de brigandines, accompagne de deux hommes de trait, armez de brigandines fournies.

Messire Marc Foucauld, chevalier, seigneur de Saint-Germain et de Crotz, monte et arme darnoiz blanc, avec cinq hommes de tret, armes de brigandins fournies.

Messire Hugues de Chamborent, escuier, seigneur du dict lieu, monte et arme darnoiz blanc, accompagne de deux hommes de tret, arme de brigandines fournies, sest deffailly.

Jacques de Saint Jullien, pour messire Jehan de Saint Jullien, seigneur du Brueil, chevalier, monte et arme darnoiz blanc, accompagne de deux hommes de tret, arme de brigandines fournies.

Messire Jacques de Saint Avie, chevalier, seigneur du dict lieu, accompagne de trois hommes de tret, arme de brigandines fournies, parce que luy ne se pueut armer obstant estre malade.

Messire Jehan de Malleret, chevalier, seigneur du dict lieu, vieux et ancien, a envoye son filz monte et arme darnoiz blanc, accompagne de deux hommes de tret, arme de brigandines.

Messire Jehan de Rochedragon, chevalier, seigneur de la Voureille, excuse estre malade pour maistre Jehan Predieu, monte et arme darnoyz blanc, avec ung homme arme de brigandines, dague, espee, salade, voulge, et commande lui faire scavoir.

Messire Anthoine Mourin, chevalier, seigneur dArfeuille, monte et arme darnoiz blanc, avecques deux hommes, lung arme de brigandines fournies et lautre archier.

Messire Anthoine de Rochedragon, seigneur de Puymal, chevalier, monte et arme darnoiz blanc, avecque ung homme de tret arme de brigandines fournies.

Giletz de Mallesses, excuse par le seigneur de Chasteigners pour et au nom du seigneur de Chastellus, son oncle, vieulx et ancien, monte et arme a deux brigandines fournies.

Guillaume de la Roche, seigneur de Saint Maixent, monte et arme darnoiz blanc, accom-paigne de deux archiers en brigandines.

Jehan de Luchapt, escuier, pour et au nom de messire Guillaume de Luchapt, chevalier, seigneur de Parsac, son père, antien et malade, monte et arme darnoiz blanc, a ung homme en brigandines fournies.

Raoullin de la Celle, escuier, seigneur de Breut, monte et arme darnoiz blanc, avecques un homme de tret arme en brigandines fournies.

Jehan Esmoyn, escuier, seigneur de la Vau-blanche, monte et arme darnoiz blanc, accompai-

gne de deux hommes armez de brigandines fournies, et ung autre a ung courset et javeline.

Foulcaud de Riberys, seigneur du dict lieu, arme darnoys blanc, avecques ung homme arme de brigandines, salade et vouge, sest deffailly.

Pierre de Ginest, seigneur de la Guorse, escuier, monte et arme darnoys blanc, accompagne de ung homme arme de brigandines, salade, vouge, espee et dague.

Francoys Leron, escuier, pour et au nom du seigneur deu Jaing, son pere, vieulx et ancien, monte et arme darnois blanc, accompagne de deux hommes de trait arme de brigandines fournies.

Ponnet de Chamborant, escuier, monte et arme darnois blanc, accompagne de deux hommes darmes, lung en brigandines et lautre coustillier.

Giletz Paneveire, escuier, excuse estre malade, par Jacques son serviteur, monte et arme darnois blanc, avecques ung homme arme de brigandines fournies.

Pierre de Rochefort, seigneur de la Courtine, pour luy le seigneur de Chasteaumorant, pour ce quil est vieulx et ancien, et ung homme darmes et deux archiers armes en brigandines fournies, et dy envoyer ung homme en son lieu.

Jehan Mourin, escuier, seigneur de Chastras, vieulx et arme darnoys blanc, et deux archiers armez en brigandines fournies.

Jehan Emeirac, escuier, seigneur de Moustier-Malecare, homme darmes a deux archiers armez de brigandines fournies.

Jehan de Luchap, seigneur de Puy-la-Reynauldie, escuier, et arme darnois blanc avecques ung homme arme de brigandines fournies.

Loys dAhenc, escuier, seigneur du dict lieu, monte et arme darnois blanc, avecques ung homme arme de brigandines fournies.

Jehan de Montignac, seigneur de Seaujanas, monte et arme darnois blanc, avecques son varlet.

Francoys de la Celle, seigneur dEsteumole, monte et arme darnois blanc, avecques ung homme arme de brigandines fournies.

Tronchard dAubepeire, escuier, seigneur du dict lieu, monte et arme darnois blanc, accompagne de deux archiers en brigandines.

Anthoine Brandon, escuier, monte et arme darnois blanc, accompagne de deux hommes de tret arme de brigandines fournies.

Jehan Predeau, seigneur de Benassac et de Saint Asseran, en estat et habillement de homme darmes.

Anthoine du Liege, en habillement darchier.

NOBLES ARMES DE BRIGANDINES.

Gouffier Lermite, escuier, seigneur de Soullars, monte et arme de brigandines, avecques ung homme arme pareillement de brigandines.

Pierre de Maumont, seigneur de la Ligne, escuier, monte et arme de brigandine, salade, dague et espee.

Francoys de Maumont, seigneur de Copperiez, monte et arme de brigandines garnies.

Charles de Murat, seigneur de Peugeannet, monte et arme de brigandines, salade et vouge, auquel a

este fait commandement que veu sa chevance, et que dautrefois il a este, il se mette en estat d'homme d'armes avecques un homme en brigandines.

Jehan Rivier, escuier, seigneur de la Chapelle, sest presente en estat d'archier arme de brigandines et salade.

Leonnet Barbe, seigneur de la Fourest, en habillement d'archier arme de brigandines et salade.

Jehan Mauffrais, escuier, seigneur de la...., sest presente monte et arme de brigandines et salade, dague, espee, et ung varlet en pareil estat arme de brigandines, son fils Loys pour luy.

Guillaume Dumas, escuier, sest presente monte et arme de brigandines, salade, vouge et espee.

Jehan Panyt, escuier, seigneur des Places, sest presente monte et arme de brigandines garnies, et luy a este fait commandement d'avoir ung varlet en brigandines.

Gabriel de Chasteaumorant, escuier, sest presente monte et arme de brigandines.

Jacques de Chasteigniers, escuier, seigneur du dit lieu, monte et arme de brigandines.

Innocent des Villars, seigneur de la Barde, sest presente monte et arme de brigandines, salade et vouge.

Anthoine Malferas, escuier, seigneur de Bosfranc, monte et arme de brigandines, arnoiz de jambes et autres arnoiz, avecques ung homme arme de brigandines.

Anthoine Marenon, escuier, monte et arme de brigandines fournies.

Pierre Lacroix, escuier, seigneur de Granchier, monte et arme de brigandines, salade, ganteletz, dague, espee, et ung varlet avecques luy.

Urbain de Gueret, escuier, seigneur de Brunhac, monte et arme de brigandines fournies et son varlet.

Jehan de Reynac, escuier, monte et arme de brigandines fournies.

Francoys de la Marche, seigneur de Vernin, monte et arme de brigandines fournies, et aussi ung homme avecques luy pour ce quil est jeune.

Merigot Beroyer, escuier, monte et arme de brigandines fournies.

Jehan de la Jarrige, escuier, seigneur du dict lieu, monte et arme de brigandines, arnoiz de jambe et menu arnoiz, et ung varlet.

Anthoine Coustancy, escuier, seigneur dOrnhac, monte et arme de brigandines, arnoiz de jambe, dague et espee.

Pierre de la Bourreys, escuier, seigneur du dict lieu, monte et arme de brigandines, salade, dague et espee.

Jacques de Confolent, seigneur du dict lieu, sest presente monte et arme de brigandines, salade, dague et espee.

Philippe de Bord, escuier, seigneur de Four-noulx, sest presente monte et arme de brigandines, salade, dague et espee. Et attendu que autrefoyz il a servy en estat de homme darmes, quil se mette au dict estat et habillement de homme darmes.

Anthoine de Beaunay, bastard, monte et arme

de brigandines, salade, dague, et ung homme arme aussi de brigandines.

Jehan de Charnac, seigneur de Lapouge, monte et arme de brigandines, avecques son homme arme de brigandines.

Guillaume de Saint-Yrier, seigneur des Bordes, arme de brigandines.

Guillaume Gaschet, seigneur de Massibaud, monte et arme de brigandines, et ung autre homme arme pareillement de brigandines.

Helyon des Tineres, seigneur de Champailon, monte et arme de brigandines.

Henri Ajasson, seigneur de Vot, monte et arme de brigandines fournies, et ung homme aussi en brigandines.

Le bastard Vincent, seigneur de Maisses, monte et arme de brigandines.

Guillaume de la Billère, monte et arme darnois blanc.

Jehan de Pont-Alibaud, monte et arme de brigandines, salade et javeline.

Loys de Sauzet, seigneur des Tinieres, monte et arme de brigandines fournies, et son vallet aussi arme de brigandines.

Anthoine de la Somaigne, seigneur de Rasteaulx, monte et arme de brigandines fournies.

Jacques Mourin, seigneur de Maslaurent, monte et arme de brigandines fornies, et son varlet arme aussi de brigandines.

Huguet du Boyx, pour soy et ses freres, monte et arme de brigandines fornies.

Perrichon de Fornoulx, seigneur du dict lieu, monte et arme de brigandines fournies.

Jehan de Saint Yrier, seigneur de Champagnat, monte et arme de brigandines fournies.

Anthoine Rochete, seigneur des Hostelz, monte et arme de brigandines et arnois de jambes.

Guillaume Boyer, seigneur de Saint-Souhayct, monte et arme de brigandines.

Anthoine de Villefort, seigneur du dict lieu, monte et arme de brigandines.

Jehan Mourin, seigneur d'Artaus, arme et monte de brigandines fournies.

Jehan de Cisternes, escuier, monte et arme de brigandines fournies.

Jacques Lermite, escuier, seigneur de la Reviere, monte et arme de brigandines, et son vallet pareillement arme de brigandines.

Andre de Bollat, seigneur de Monteil-Laze, arme de brigandines fournies..

Jehan Gires, escuier, monte et arme de brigandines et salade.

Guyot de Bessolles, escuier, a present dict Mal-lecaire, monte et arme de brigandines fournies en habillement d'archier, par Jehan, son frere, seigneur de Mandoulz, estant malade, a quoy a este receu, attendu que le dict Guyot est a lordonnance du roy en estat de homme d'armes.

Loys Lonzane de Lyony-le-Franc, pour luy et ses freres, en brigandines fornies.

Les heretiers de Jacques de la Ville, seigneur de la Chazete, se sont presentez pour ung archier arme de brigandines fournies.

Guillaume Pagnet, comme dessus habille.

Anthoine de Chaugny, seigneur de la Maison-neufve, arme de brigandines, salade et javeline.

Phelippes, chevalier, monte et arme de brigandines, salade et vouge.

Anthoine de Maulon, arme de brigandines, salade, arc et trousse.

Pierre Vigier, arme de brigandines, salade et javeline.

Johan dArainc, pour son pere ancien, receu les deux pour ung. Et yra au service le dict dArainc.

Pierre Doiron, arme de brigandines, salade et vouge.

Bertrand Guerin, seigneur de Tercieres, arme de brigandines et salade.

Jehan Ry de Montagu, pareillement. Pierre Tiraud son varlet.

Gilbert de Gosole, seigneur de la Biene, monte et arme de brigandines, salade et vouge.

Pierre de Courtilhes, en espee, dague et javeline.

Pierre Tournier, seigneur de Vermeilhe, monte et arme de brigandines.

Jehan Bourdet, seigneur de Peizac, monte et arme de brigandines, salade, vouge, espee et dague.

Messire Jehan de Saint-Savin, chevalier, seigneur de la Grange, sest presente monte et arme en habillement de hommes darmes avec un archier a brigandines.

Clemens de Rameuilh, escuier, en estat et habillement de homme darmes.

Raymond Serchaud, escuier, seigneur de la Lo-

cherie, sest presente monte et arme en habillement de homine darmes, avecques son coustillier et son paige.

Audebert Duchier, escuier, pour Jehan Duchier, son pere, detenu de maladie, de laquelle nous eust appareu, sest presente et a faict le serement de bien et loyaument servir le roy envers tous et contre tous en habillement darchier a brigandines fournies.

Anthoine de Pheletin, escuier, seigneur de Villemartin, sest presente, a requis destre excuse tant par son grand aage que aussi parce quil a deux filz a lordonnance, et a presente ung homme pour luy en habillement darchier pour aller au dict service, a quoy lavons receu.

Pierre Disanc, escuier, seigneur de Monteil, sest presente monte et arme en habillement de homme darmes.

Jehan Guyonnet, escuier, seigneur de Seurac, sest presente en habillement darchier a brigandines fournies.

Jehan Agreplan, seigneur de Lage-Malecouronne, sest presente en habillement darchier a brigandines fournies, avecques ung coustillier, javeline et espee.

Anthoine de Lage-Helie, escuier, sest presente en habillement darchier a brigandines fournies et vouge.

Anthoine de Mosnac, escuier, seigneur de Lallefavars en partie, sest presente, disant quil a faict le service et monstre dernièrement faicte a Montmorillon, dont il est demourant en ressort.

Loys de Jordan, escuier, seigneur du Pechier,

sest presente en habillement darchier a brigandines fournies et vouge, avec ung coustillier.

Pierre de la Lande, escuier, seigneur de Lage-Cantan, sest presente en habillement darchier a brigandines fournies, arnoiz de jambe et ung coustillier.

Jehan de la Lande, escuier, seigneur de Busiere, sest presente disant quil a faict le serement es monstres derrerement faictes en la forme, seneschaucee de Lymosin, ou il est presente monte et arme en habillement de homme darmes.

Jehan Brachet, escuier, seigneur de Reys, sest presente monte et arme en habillement de homme darmes avecques ung coustillier.

Jehan Poute, escuier, pour Perichon Poute, son pere, detenu de maladie, sest presente monte et arme en habillement de homme darmes en point avecques ung coustillier.

Jehan Merigot le jeune sest presente avecques espee et javeline, et ordonne quil sera coustillier avecques le dict Jehan Poute.

Jehan de Reys sest presente en habillement darchier a brigandines fournies et vouge.

Heliot Chardebeuf, seigneur de Valeilhe, sest presente en habillement darchier a brigandines fournies et vouge.

Jehan Merigot laisne, sest presente monte et arme dun arc, salade et trousse.

Jehan Nardot, seigneur du Pontis et Peresole, sest presente en habillement darchier a brigandines fournies et vouge.

Guillon Cousin, escuier, seigneur de Fontbus-

seau, sest presente et a dict quil a faict le serement a Montmorillon parce quil est a present demourant au ressort dicelluy.

Jehan Crangne, seigneur de la Salle, sest presente sans habillement pour ce quil dict estre homme darmes soubz la charge de Monseigneur le gouverneur de Rossillon.

Lesqueulx nobles dessus dicts ont este receuz a la dicte monstre par nous, commissaire susdict, appelle avecques nous par commandement et ordonnance du dict seigneur messire Pierre Barton, seigneur de Montbas, conseiller et chambellan du dict seigneur et Anthoine Alart, tresorier de la Marche et receveur pour le roy au dict pays. A Gueret les jours et an susdicts.

Monstre faicte des nobles des chastellenies de Bellac, de Champaignac et Rancon, par moy, Colinet du Breuyl, chevalier, seigneur de la Costeau-Chat, conseiller et chambellan du roy, commis ad ce de par noble et puissant messire Mathurin Brachet, chevalier, seigneur de Montagu, conseilher et chambellan du roy nostre sire et son commissaire royal en ceste partie, lesquelles monstres jay faictes et receu le serement dung chascung particulier en la forme et maniere que cy ampres est escript. Faict au lieu de Dardenac, le XXVI^e jour du moys de decembre mil quatre cens soixante dix.

Et premierement,

P. Thonet, maistre dostel de Monseigneur de

Nemours, a jure servir le roy en habillement de homme darmes en la compaignie de Monseigneur de Nemours ou dautre, ou son bon plaisir sera.

Morice de la Lande, escuier, seigneur de Lavau, de Buxiere, a jure servir le roy en habillement de homme darmes toutesfoiz que son bon plaisir sera.

Ypere, seigneur de Lavau, de Blanzac, a jure et promis servir le roy en habillement de homme darmes toutesfoiz que son bon plaisir sera.

Messire Jehan Faucon de Thouron, tant pour luy que pour son frere Loys Faucon, a promis et jure servir le roy en habillement de homme darmes avecques deux archiers, ung nomme Jehan de Maniveau et ung autre combatent.

Messire Jehan de Marsanges, escuier, eage de quatre vins ans, au lict malade, a envoye son gendre, lequel a promis servir le roy en habillement darchier en brigandines a deux chevaulx, et ainsin la receu autrefoiz Monseigneur de Rochefort.

Hugues Combarel, seigneur de Lachiert, a promis et jure servir le roy en habillement darchier en brigandines.

Jehan Duchier, seigneur de Seignet, eage de IIII^{xx} ans, a promis et jure de bailler ung combatent arme de brigandines.

Jehan Joubert, seigneur de la Grange, paroisse de Buxiere-Poitevine, a promis et jure servir le roy en habillement darchier arme de brigandines.

Jehan de la Cousture, dict Farsignaut, eage de LXXV ans, a promis et jure servir le roy, a bailler son nepveu pour luy arme de brigandines.

La dame de Lacarre, de Bellac, vefve, a promis et jure de bailler ung homme arme de brigandines.

Guillaume de Lavau, de Bellac, noble homme, a promis et jure de bailler ung homme arme de brigandines.

Audouyn Ginot, seigneur de la Tour, de Champagnac, eage de LXXX ans, a promis et jure bailler son filz arme de brigandines, ou ung autre de meilleur eage que son dict filz.

Jehan Douradour, seigneur de Petaneau, parroisse de Buxiere-Poitevine, a promis et jure servir le roy en habillement de brigandines.

Guillaume Laurent, seigneur de Leseignac, a promis servir le roy ou bailler ung combatent pour luy, pour ce quil dict que son filz est a lordonnance, mes sil est vray je nen scay rien.

Berthon Prinsault, seigneur de Chastenet, a promis et jure servir le roy, arme de brigandines et a deux chevaulx.

Regnon Poitevin, seigneur du Mas, a promis et jure bailler ung homme arme de brigandines en la compagnie de Francoys Dumas, son filz, lequel est de loustal du roy, ou la ou il luy plaira.

Jehan Loys, de la parroisse de Buxieres-Poitevine, eage de LXX ans, a promis et jure servir le roy, habille de brigandines, ou bailler ung combatent pour luy.

P. de la Tousche, seigneur de Bagnac, ma envoie certification pour luy et pour ses freres, comment ils sont a lordonnance, laquelle chose

est vraye, et dict quil nest tenu de y faire autre chose.

Merigot de Moulin, seigneur des Coustanceries, a promis et jure servir le roy de brigandines.

Lesquelles toutes et chascunes les choses dessus dictes, je, Colinet de Breyul, chevalier, vostre commissaire susdict, vous certiffie estre vrayes, tesmoingz mon seing manuel cy dessous mis lan et jour.

Guillon Cousin, seigneur de Fontbusseau, ma montre une descharge comment Monseigneur de Monteil le remist a Montmorillon, et depuis sest tousjours presente a Montmorillon (1).

(Archives des Basses-Pyrénées, E, 651. — Expédition.)

(1) Cette montre militaire ou revue est la plus ancienne et la plus complète que nous connaissions concernant la noblesse du Limousin (Haut et Bas) et de la Marche. En même temps que l'énumération officielle de la généralité des nobles de ces provinces soumis au ban et arrière-ban, nous y trouvons d'autres renseignements non moins intéressants. Le rang et la fortune des comparants ressortent sommairement des conditions dans lesquelles chacun se présente au service. En outre, on peut y constater la variété que présentait l'équipement des armées à la fin du xv^e siècle. Nous y voyons défilér depuis le riche et puissant seigneur avec le harnais blanc, jusqu'au pauvre gentilhomme qui n'a pas de quoi s'habiller. Quelques mots d'explications sont utiles touchant ces diverses catégories, leur équipement et leurs armes.

La lance garnie se composait ordinairement de six combattants avec quatre ou deux chevaux, le chevalier ou homme d'armes et l'écuyer, toujours montés, trois archers et un coutillier, ce dernier homme de pied.

L'homme d'armes était aussi un cavalier accompagné de quatre ou cinq hommes, dont un ou plusieurs étaient montés. Nous voyons ici des nobles comparaitre en état d'homme d'armes à quatre chevaux, à trois chevaux et même à un cheval.

L'archer est aussi à cheval; il est armé de l'arc et des carreaux (ou flèches) placés dans la trousse (ou carquois). Il a aussi une dague et même une vouge. Les archers et arbalétriers sont aussi appelés hommes de trait.

Le couillier (de *coutil*, couteau) est un piéton armé d'une dague ou d'une vouge.

Les armes ou armures sont :

Le harnais blanc, armure de fer complète, armes de plates, en acier poli, blanc (de là son nom). A la fin du *xv^e* siècle, ces armures étaient de véritables objets d'art, et, par conséquent, d'un prix très élevé.

La brigandine (brigantine, brigandines), vêtement porté d'abord par les gens de pied, fait de peau avec des lames d'acier entre deux, et attaché par devant avec des courroies. La brigandine garnie ou fournie est assortie de manches de peau ou de mailles, de brassards, de spallières (pour protéger les épaules), de gantelets et autres parties d'armure. Au *xv^e* siècle, les cavaliers avaient adopté la brigandine.

La salade, espèce de casque allongé par derrière de manière à recouvrir la nuque.

Le courset ou corselet, ce que nous appelons aujourd'hui cuirasse.

La vouge, arme d'homme de pied, composée d'une lame recourbée, emmanchée au bout d'un bâton.

La javeline, arme de jet, plus grande que le javelot.

La dague et l'épée.

La trousse, étui de peau ou de bois contenant les carreaux pour l'arc ou l'arbalète.

On remarquera qu'il n'est pas question d'armes à feu. L'armée française usait déjà d'une artillerie grossière (ces

engins se nommaient traits à poudre), mais les armes à feu à main ne furent répandues que vers 1500.

Nous avons respecté l'orthographe du document même dans ses variations, et sans juger utile de rectifier ou corriger les noms de famille ou de fiefs mal écrits. Les personnes que ces renseignements intéressent sauront, tout aussi bien que nous, discerner le véritable nom sous sa forme plus ou moins dénaturée par le scribe de l'époque. Nous faisons seulement remarquer que certains comparants, pour lesquels, sans doute, le français n'était pas l'idiome le plus usuel, ont donné leur nom en langue limousine. Ainsi le sieur de Saint-Yboly est le sieur de Saint-Hippolyte (près Égletons); le sieur Agnet de Boscharroux est le sieur Annet du Boucheron (de la famille de Valon); le sieur de Loutounia est le sieur de Lauthonnye; le sieur de Montfrabeou est le sieur de Montfrabeuf. Quelques noms, au contraire, ont été francisés : Hugon de Malafayda est devenu Huguon Malefeste, etc.

XI

RÔLE DE LA COTISATION DE LA NOBLESSE DU BAS-LIMOUSIN POUR LES FRAIS FAITS PAR SES DÉPUTÉS AUX ÉTATS-GÉNÉRAUX D'ORLÉANS EN 1560.

Rolle de la cotisation de la noblesse des frays faiz Orleans par les sieurs de Neufville et de Plas.

Jacques dAnglars, sr de Saint Vic-	
tour.	III ¹ VIII ²
Francoys de Livron, sr de Vart. . .	XVI ¹
Francois de Cosnac, sr de Saint-	
Felix.	X ¹

Guillaume de Myrambel, sr dud. lieu.	v ¹	
Charles Héral, sr de Saint-Jal. . .	III ¹	
Francoys Deymier, escuyer, sr de Marsilhac.	VIII ¹	x [°]
Jehan de Montagniac, sr dud. lieu.	x ¹	
Geraud de Puydeual, sr dud. lieu.	x ¹	
Gabriel de Corn, sr de Queyssac.	x ¹	
Francoys Maschat, sr de la Mes- chausye.	III ¹	
Jehan de Lautonye, sr dud. lieu.		xII [°]
Margarite de la Porte, dame du Poget.	III ¹	
Fabien Martret, sr du Betut. . .		xxx [°]
Jehan de Monfraboeu, sr de la Cha- broulhie.		xII [°]
Pons de Johal, sr de Brach. . .		xx [°]
Anthoine de Comborn, sr dEnval.		x [°]
Jehan de la Porte, pres Lissac. .		xx [°]
Jehan de Rilhac, sr dud. lieu, et pour sa femme.	v ¹	
Claude des Ages, sr du Monasties.		xl [°]
Francois de Velhan, sr de la Ma- jourie.		L [°]
Francois de Chaslon, sr de la Cha- pelle aux Plactz.		xxII [°]
Bastien de Joye, sr.	III ¹	
Francoys de Montroux, sr dud. lieu.		xxvi [°]
Loys dEscoralhe, sr de Rossylie. .	v ¹	
Jehan du Ras, sr de Lascoux, pres Meymac.	III ¹	

Marguerite du Sailhent, dame de	III ¹	
Floumont.	III ¹	
Bernard de Vassinhac.		V ^s
Bernard de la Porte, archier de la		
garde.		XX ^s
Jehan dAubusson, sr de Chastel-		
Nouvel.	VII ¹	
Francoys de Pierre Buffiere, vis-		
conte de Comborn et sr de Chastel-		
Neuf.	XXV ¹	
Jehan de Maumond, baron de La		
Roche.	X ¹	
Dorde de Montal, baron de Male-		
mort.		L ^s
Pierre de Gimel, sr dud. lieu. .	XII ¹	
Messire Francoys de St Chemans,		
baron dud. lieu.	X ¹	
Francoys de Pierre Buffiere, sr de		
Chambaret.		XL ^s
Jehane de Combarel, dame de St		
Bauzille.		XX ^s
Jacques de Combarel, sr du Gibanel.	V ¹	
Francoys de Lyneyrac, sr dud. lieu.	VIII ¹	
La veufue du feu sr de Lyneyrac,		
dame de Bazanes.	V ¹	
Antoine Moreau, sr de Rignac. .		XXX ^s
Anthoine de la Tour, sr de Saint		
Supery.		XX ^s
Le sr des Cartz, pour ce quil tient		
au Bas Lymosin.	VIII ¹	
Jehanne de Belsac, dame dauriere		
de Montal.	V ¹	

Mercure Fauchier, sr de Ste Fortunade.	XL ^s
Anthoine Fauchier, sr de Ste Fortunade et de Lostal.	XX ^s
Gilibert de Roffinhac, sr dud. lieu.	III ^l
Geoffroy du Sailhant, escuyer, sr dud. lieu, dUssac, Vergy, St Prieche et Peyrefumade.	V ^l
Dominique de Cedyere, chevalhier, sr dud. lieu.	VIII ^l
Labbe de Tortoyrac, sr de St Yrieis lou Degialat.	V ^l
Francoys de Royere, sr de Lom.	III ^l
Madame de Lom.	III ^l
Rigaud de Velhian, sr de Penacors.	III ^l
Francoys des Cartz, sr de St Bonet.	XX ^s
Annet des Platz, sr dud. lieu.	L ^s
Galiot de Cosnac, sr dud. lieu.	III ^l
Germain de St Aulere, chevalhier, sr de Maussac.	XL ^s
Gilibert de Lymoges, escuyer, sr de la Gorsse.	X ^l
Bertrand de Milhac, escuyer, sr de Vernoulh	V ^l
Helies de St Chemans, sr du Peschier.	III ^l
Anthoine de Bordes, sr de Bordes, et Catherine de la Mothe, dame de Codertz.	X ^l
Jehan dUssel, sr dud. lieu.	X ^l
Le sr de Chasteauneuf, pour ce quil tient en Lymosin.	V ^l

Anthoine du Breulh, sr de Chasteuzeau, et pour sa femme.	VII ¹	
Brandelys de St Martial, chevalier, sr du Verdier.		XX ^s
Jaques de la Porte, pres Treignac.	V ¹	
Jehane des Cars, dame de la Bastide.	III ¹	
Jehan de Veyrac, sr dud. lieu.	V ¹	
Rigaud du Pestel, sr dud. lieu.		XX ^s
Jehan de la Rebuffie, sr dud. lieu.		XL ^s
Anthoine Grenyer, sr de Mieje- mond.	V ¹	
Jehan de Longeval, sr de Segarde.		XX ^s
Jehane de Ste Alvere, comme mere et legitime administraresse du sr de Chabrinhac.	III ¹	
Martial du Rolladet, sr du Bos- cheyron.		L ^s
Gilibert de Born, sr de Pierrefite.	V ¹	
Jehan de la Mothe, sr dud. lieu.		L ^s
Ramond de Peyrac, sr de Jugaulz.		X ^s
Bertrand de la Vergnye, sr de Julhiac.		XXV ^s
M ^e Jehan de Nozieres, sr de Chau- fours.		XL ^s
Poncet Helies de Colonges, es- cuyer, sr de Chabrinhac.	III ¹	X ^s
Guabriel de Pierre Buffiere, es- cuyer, sr de Lostanges.	VII ¹	
Jehan dAutissac, sr de Tudelh.		L ^s
Margarite de Beynat, heretiere du feu sr de Puymales et de Bar.		XL ^s

Francoys de Bar, escuyer, sr de la Chappoulye.		XL ^s
Ramond de Bossac, sr dud. lieu.		XX ^s
Guy du Boys, sr dud. lieu. . .		XX ^s
Francoys du Boys, escuyer. . .		sept ^s
Francoyse de la Pradarye, dame dud. lieu.		XX ^s
Jehan de Lanteulh, sr de St Ypoly.		XVI ^s
Anthoine de Cardalhac, sr dud. lieu.		XL ^s
Geoffroy de Pompadour, sr de Las-coux, pres Julhiac.	X ^l	V ^s
Leonard Chaptard, sr de la Rochete.		XL ^s
Loys de Floumond, sr de la Villate.		XX ^s
Francoys de Leyrich, sr de Bos-combes et de Peyrissac.	III ^l	
Jehan de Landraudie, sr dud. lieu.		XXX ^s
Anthoine de Lostanges, sr de Beys-senc.		X ^s
Le sr de Sandalhac.		VII ^s
Jehan dUssel, sr de la Garde Gui-lhoty.		XXX ^s
Francois Maffre, sr de Solages. .	V ^l	
Francoys Parel, sr Despeyruc. .		XX ^s
Pierre Rouquet, sr dEstresses. .	III ^l	
Loys Costin, sr du Verg.		XX ^s
Francoyse de Maschac, veufue du feu sr de St-Yllere.		V ^s
Loys de Curamonte, coseigneur de la Salle.		XX ^s
Jehan de Bossac, sr dUblanges. .		XXX ^s
Jehan de Sodelhies, sr de Lespi-nasse.	V ^l	

Francoys de Laclin, sr de Jornhac.	xx ^s
Petre Jehan, sr de Dougac. . .	xx ^s
Loys de Sodelhies, sr de Ragaud.	III ¹
Jehan de St Viance, sr dud. lieu.	xv ^s
Jacques Amanion, Jehan Francoys, Jehanne de Mas Valyers, srs de la Vallade.	xxi ^s
Amanion de Masualier, sr de Cha- verebiere.	xl ^s
Francoys de Pomiers, sr dud. lieu, pres Larche.	xxx ^s
Lionet de la Farge, tant pour luy que pour sa femme.	x ¹
Francys Blanc, sr des Olmyeres. .	xl ^s
Loys Bertin, sr du Burg. . . .	xx ^s
Jehan de Leymonye, sr de Verlhac.	xiii ^s
Jehan de Turenne, sr de Chounac.	x ^s
Duminy Botier, sr de Palier. . .	xx ^s
Amauri de Boisse, sr de la Farge, près Chambaret.	xxx ^s
.Estienne de Bar, sr de la Bertrandie.	viii ^s
Arnaud du Salhiant, sr du Luc. .	III ¹
Loys Bertin, sr de la Reymondie.	xx ^s
Pierre de Monfraboeu, sr dArazac.	xii ^s
Le sr du Mas, pres Segur, pour ce quil tient en Lymosin.	xx ^s
Jacques de la Gane, sr dud. lieu.	vii ¹
Francoys de la Gane, sr de Marenjol.	III ¹
Jehan de Prohet, sr de St Clemens.	v ¹
Ysabeau du Repere, damoyselle de la Vernhye.	xl ^s

Jehan de Calvimont, sr de la La- benche.		x ^s
Anthoine de la Majourye, sr de Pebeyre.		xxx ^s
Jehan de Prolhiac, sr de la Tour.	III ^l	
Pierre du Griffoles, sr dud. lieu. .		xl ^s
Jacques de la Vernhye, damoiselle de la Reynaudie.		v ^s
Olyvier de Salhiac, sr de la Boudye.		xi ^s
Jehan de Turenne, sr de Sorssac.		xl ^s
Jehan de Lespinach, sr dud. lieu.		xx ^s
Lugue de Monglar, damoyselle dAn- brugac, comme tutrisse de ses enfans.		xx ^s
Francoys de la Faurie, sr dud. lieu.	III ^l	
Anthoine de la Chassanye. . . .		ii ^s
Jehan de la Porte, sr dud. lieu, pres Ussac.		v ^s
Jacques de Bar, sr de Torondel. .		vii ^s
Bonaventure de la Vau, tant pour luy que pour Anne de Puydeval. .		xl ^s
Francoys de Lanteulh, sr dud. lieu.		x ^s
Paule Joyeuze, dame de Chast. .		l ^s
Le sr de la Mauriange.	v ^l	
Le sr de Floyrac.		iiii ^l
Jehan de Fontanges, sr de Cham- bond.		x ^s
Pierre de Pebeyre, sr de Donareux.		x ^s
Pierre de Bar, sr du Chappolas. .		v ^s
Annet Rogier, sr de Besson. . .		x ^s
Le sr de la Borde.		xx ^s
Le sr de la Farge Bonnet. . . .		x ^s
Annet du Bach, sr dud. lieu. . .		v ^s

Georges de Velhian, sr dud. lieu.	II ¹
Loys de Charlane, sr dud. lieu.	VII ¹
Helies de St Supery, sr de la Mon-	
peylarie.	III ¹
Le sr de la Jehanye.	XXX ¹
Jehan de la Roche, sr de Pomyers.	V ¹
Guabriel Pastel.	V ¹
Francoyze de Marenjol, veufue de	
feu Loys de la Gane.	XXV ¹
Estiene Joubert, sr de la Domenche.	X ¹
Esme de Velhian, sr du Chassaing,	
pres Meymac (1).	XXV ¹
<i>(Arch. de M. Ch. de Lespinasse de Pebeyre.</i>	
<i>Château de Pebeyre. — Copie de l'époque.)</i>	

(1) Cette pièce, empruntée au riche chartrier d'un honorable ami, est une copie non officielle et non datée, minutée au xvi^e siècle. La cote que nous avons reproduite en lettres italiques permet d'assigner l'objet et la date de cette cotisation de la noblesse du Bas-Limousin. Il s'agit en effet du paiement de frais faits à Orléans par les sieurs de Neufville et des Plas. Or ces deux personnages furent les députés de la noblesse du Bas-Limousin aux États-Généraux tenus à Orléans en 1560. Les États particuliers tenus dans les provinces fixaient ordinairement la somme allouée aux députés pour leurs frais de voyage et de séjour, et une cotisation était ensuite faite sur chaque ordre pour le paiement de ses députés. D'autres fois, la somme n'était fixée qu'après la tenue des États-Généraux et sur bordereau de dépenses. Les frais des deux députés de 1560 s'étaient élevés à cinq cents livres en chiffres ronds.

Pour cette pièce comme pour la précédente, nous avons respecté l'orthographe du copiste qui dénature parfois les noms de famille et de fief, sans les rendre toutefois mé-

connaissables. Le taux de la cotisation était proportionnel à la fortune, étant tenu compte des charges, c'est-à-dire que de deux personnes possédant le même revenu, mais l'une ayant des enfants et l'autre n'en ayant pas, celle-ci était plus cotisée que celle-là. Ce principe de justice était toujours appliqué pour ce genre de contribution. D'après cet état, les seigneurs les plus riches en 1560 étaient les sieurs de Pierrebuffière, de Livron, de Pompadour et de Gimel.

XII

HOMMAGE RENDU A LA PORTE DU CHATEAU D'ANS,
EN L'ABSENCE DU VICOMTE DE LIMOGES, PAR AMANYON DE MARQUEYSSAC. — 31 DÉCEMBRE 1538.

Du dernier jour de decembre 1538. Au lieu d'Ans et au devant le grand pourtal du chasteau du dict lieu, par devant Madranges, notaire et greffier au dict lieu, sest presente noble Amanyon de Marqueyssac, seigneur des parroisses de Saint Pantaly, Saint Pardoux et de Berchault, lequel apres avoir urte a la porte du dict chasteau duquel est sorty M^e Pierre Lachau, prebstre, que sur interpellation a dict ny avoir dans le dict chasteau aucun autre personnaige. Le dict sieur de Marqueyssac a dict que pour raison des dictes parroisses vendues le quinze mars mil quatre cens quatre vingt par feu messire Alain Dalbret, agissant tant en son nom que comme pere, administrateur et procureur fonde de feu messire Jehan, roy de Navarre, a feu noble Poncet de Marqueyssac, pere du comparant, les dictes parroisses dependant

de la chastellenie d'Ans, membre dependant de la visconte de Limoges, il etait tenu de faire hommage lige au roy Henry de Navarre comme visconte de Limoges, et a interpelle le sieur Gominel, procureur de la chastellenie d'Ans sil avoit charge de le recevoir, lequel a respondu navoir charge et ne scavoir qui a ceste mission. Le dict Lachau a repondu de mesme facon. Par quoy le dict seigneur de Marqueyssac a offert faire l'hommage du en vertu de la dicte vente, et ayant quitte ceinture et espee sest mis a genoulx au devant la grand porte du dict chasteau, et a baise la serrure de la dicte porte a deffault de ne trouver le dict seigneur roy de Navarre ny ayant charge de luy, offrant de faire le dict hommage suivant ce que sera ordonne et advise par le dict seigneur roy de Navarre. De tout quoy a requis acte que je lui ay concede..... (*Signé*) De Madranges (1).

(*Archives des Basses-Pyrénées, B, 1784. — Expédition.*)

(1) Cet acte constate une singulière coutume en usage dans la vicomté de Limoges en matière d'hommage féodal. Je n'en ai trouvé trace nulle autre part. La châtellenie d'Ans s'étendait sur dix-sept paroisses comprises aujourd'hui dans les cantons de Thenon, Hautefort, Savignac-les-Églises et Terrasson (Dordogne). Poncet de Marqueyssac était capitaine de cette châtellenie à la fin du xv^e siècle. Cette ancienne famille compte encore de très honorables représentants dans le Bas-Limousin et le Périgord.

XIII

LETTRE DE HENRI III A SON AMBASSADEUR A ROME,
M. LE MARQUIS DE PISANI, A L'EFFET D'OBTENIR DU
PAPE LA NOMINATION DE M. ÉTIENNE DE RIVES COMME
ABBÉ DE MEYMAC PAR RÉSIGNATION DE M. GUILLAUME
SARTRE. — 10 JANVIER 1587.

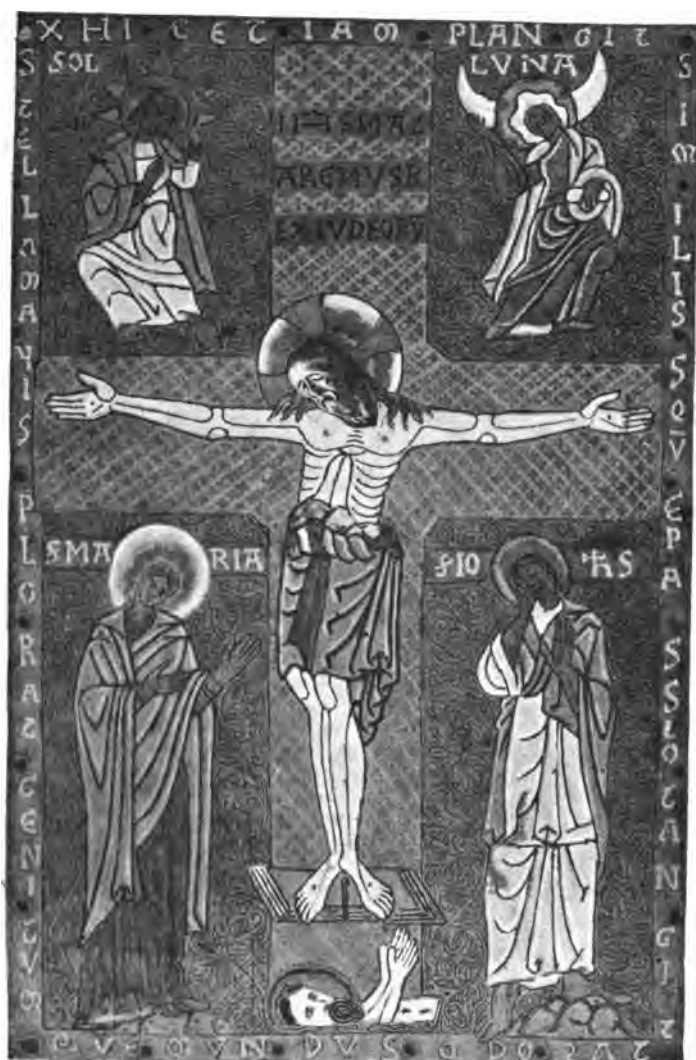
Mons^r le marquis, je vous prie presenter a nostre
sainct pere le Pape les lettres que presentement
je luy escripts, et suivant icelles intercedder, vous
employer et tant faire envers sa sainttete que le
bon plaisir dicelle soit a ma nomination, priere et
requeste, admettre et avoir pour agreable la resi-
gnation que M. Guillaume Sartre, abbe de lab-
baye de Saint Andre de Memarc (*sic*), ordre de
Saint Benoist au diocese de Limoges, entend faire
de sa dicte abbaye en faveur de M. Estienne de
Rives, prebstre, et en ce faisant pourveoir le dict
de Rives de la dicte abbaye, luy en octroyant et
faisant a ceste fin expedier toutes et chascunes les
bulles, dispences et provisions appostolicques qui
luy seront necessaires, suivant les memoires, ins-
tructions, concordatz et procurations qui en seront
presentees a sa dicte sainttete, et vous me ferez
service bien agreable en ce faisant. Priant Dieu,
Mons^r le marquis, quil vous ayt en sa sainte
garde. Escript a Paris, le x^e jour de janvier 1587.
HENRY. *Et plus bas* : De Neufville. *Au dos* : A Mon-
sieur le marquis de Pisani, chevalier de mes or-
dres, conseiller en mon conseil destat et mon am-
bassadeur à Rome (1).

(*Archives du château de Bach. — Original.*)

(1) Cette lettre pose un petit problème historique qui intéresse la chronologie des abbés de Meymac (arrondissement d'Ussel). Le *Gallia christiana* indique Guillaume Sartre ou Le Sartre comme 28^e abbé de Meymac, en énonçant qu'il prit possession par procureur le 25 août 1579. Le 29^e abbé, d'après le même recueil, aurait été Mathnon de Montel, qui aurait succédé à Guillaume Sartre en 1580. Celui-ci aurait siégé jusqu'en 1602 et aurait été remplacé par Julien Bages, 30^e abbé. On voit que ces énonciations ne sont pas d'accord avec notre document. Guillaume Sartre était encore abbé de Meymac en 1587, puisqu'il résignait ce bénéfice en faveur d'Étienne de Rives. Nous ignorons s'il fut donné suite à la lettre du roi, et si Étienne de Rives fut nommé en remplacement du résignataire, mais cette hypothèse est fort probable. Nous avons, en effet, trois autres lettres de Henri III, de la même époque, relatives à des nominations ecclésiastiques dans le diocèse de Limoges, et nous avons pu vérifier que les demandes du roi avaient toujours été suivies d'effet. Une exception pour la quatrième demande n'est pas probable, tout en étant possible. Dans un cas, il faudrait ajouter le nom d'Étienne de Rives à la liste des abbés de Meymac. Dans l'autre, il y a lieu de rectifier la chronologie du *Gallia christiana*, en ce sens que l'intronisation de Mathnon de Montel ne peut être placée à l'année 1580, puisque Guillaume Sartre siégeait encore en 1587. — M. Treich-Laplène, dans sa notice *Meymac et son abbaye* (*Bull. de la Soc. scientifique et historique de Brive*, t. VIII, p. 182), ne fait pas figurer Guillaume Sartre parmi les abbés de Meymac, et donne pour successeur à Stéphane Pallot (1578), Mathieu de Monteil (1580). Il commet évidemment une erreur.

G. CLÉMENT-SIMON.

(A suivre.)



LA

PLAQUE ÉMAILLÉE

DU

MUSÉE DE NEVERS

La production fut tellement abondante au ^{xiii}e siècle que les émaux champlevés de Limoges sont encore très nombreux et qu'il n'est guère de musée qui n'en conserve quelque échantillon. Mais tous n'ont pas la même valeur. On peut les répartir en trois catégories bien distinctes, que j'appellerai *l'industrie*, *l'intérêt* et *l'art*.

La fabrication courante mérite à peine qu'on s'y arrête : les spécimens de ce genre médiocre se cataloguent, mais ne se décrivent pas. A un degré plus haut se placent les pièces plus soignées que recommande quelque caractère particulier ; on les recherche et étudie précisément pour cela, et elles ne sont pas tout-à-fait rares. Les émaux vraiment artistiques méritent de former une classe à part : ils sont loin d'être communs.

L'émail du Musée de la ville de Nevers est d'ordre moyen. Son intérêt résulte surtout de son iconographie, de sa technique et de sa destination, trois considérations que je vais développer. Peu connu des archéologues, il est juste qu'on le tire enfin de l'oubli. A ma connaissance

du moins, il n'en a été parlé qu'incidemment dans une brochure sur la *Croix*, de Mgr Crosnier. M. Barat, officier supérieur en retraite, l'a signalé, en 1845, au Comité historique des Arts et Monuments (1) et en a envoyé un dessin, mais il n'a pas été publié. On peut donc le considérer comme inédit; en tout cas, il n'a pas encore été reproduit par la gravure. A ma demande, M. Boutillier, curé de Coulanges, à qui je l'ai signalé et qui en a compris l'importance, a bien voulu se charger de le faire photographier, ce qui nous vaut encore une bonne planche de M. Ernest Rupin, fidèle interprète du Moyen-âge.

I

Le sujet représenté est la Crucifixion, dans sa forme traditionnelle. Il comporte six personnages : le Christ, Adam, la Vierge, saint Jean, le Soleil et la Lune.

La croix est d'une largeur inusitée et renforcée aux points de jonction. Sa couleur est bleue, avec un semis de petites fleurettes crucifères réservées dans le métal doré; l'azur rappelle le ciel et fait allusion au sacrifice volontaire du Fils de Dieu (2). Cette couleur, à cet endroit, constitue une exception, car, d'ordinaire, le bois de la rédemption est symboliquement peint en vert (3), parce qu'il figure l'arbre de vie, ou en rouge, parce qu'il est empourpré du sang du Sauveur.

Le titre est disposé sur trois lignes et se lit *Ihesus Nazarenus rex Iudeorum*, conformément à l'évangile de saint Jean (XIX, 21) :

(1) *Bulletin archéologique*, publié par le Comité historique des Arts et Monuments, 3^{me} vol., p. 342. On y dit l'« émail du douzième siècle » : je l'estime du premier quart du XIII^e.

(2) « Oblatus est quia ipse voluit ». (*Isai.*, LIII, 7.) — La croix bleue se voit au Louvre sur un coffret limousin du XIII^e siècle.

(3) Crucifix et deux plaques d'évangélaire, en émail champlevé de Limoges (XIII^e siècle), au Musée du Louvre, dans la galerie d'Apollon.

IHS NAZ
ARENVS R
EX IVDEORV̄ (1).

Le nimbe est vert, ourlé de bleu et à redents. Le vert, par sa persistance, fait présager la résurrection prochaine : la mort n'est que temporaire et non définitive. Son disque opaque est traversé par une croix, pour symboliser la divinité du supplicié (2).

Les cheveux sont longs et tombent sur les épaules. Les bras s'étendent horizontalement pour embrasser dans leur étreinte l'humanité entière. La tête incline, car le Christ vient de rendre le dernier soupir et ses yeux sont fermés.

Suivant la pratique limousine, la tête seule saillit en relief (3). Tout le corps est en émail blanc, avec des sépa-

(1) Voici les variantes du titre :

Musée de Cluny, n° 4525, x^{iv} siècle :

DNS
IHS
XPS

Ibid., n° 4113, xiii^e siècle :

IHS
XPS

Au Louvre, xiii^e siècle :

IHS	IHS	XDS	XPS
XPS	XPS	IHS	

Exposition universelle de Paris, xiii^e siècle :

IHPC
IXSIC

La seule ressemblance avec l'émail de Nevers se trouve au Musée de Cluny, au xii^e siècle, sur la plaque n° 4494 :

IHS
NAZAR
REX IV
DEORV̄

(2) « Divini signa decoris » (*Énéid.*, liv. V). Sur l'émail du Musée de Cluny, n° 4494, le nimbe est bleu, croisé de rouge.

(3) Au Musée de Cluny, sur une des plaques de Grandmont, à l'Adoration des Mages, l'Enfant Jésus a une tête en relief sur un corps émaillé.

rations dorées épargnées dans la plaque, pour exprimer les muscles et les côtes (1).

Le jupon qui couvre la nudité est bleu à retroussis vert (2).

Les deux pieds, percés de deux clous, posent sur un support qui affecte la forme d'un livre bleu. C'est bien un livre, quoique la chose semble singulière; la tranche est dorée et barrée par un fermoir, qui ne laisse pas de doute sur l'intention de l'artiste. J'ai constaté le même motif sur un crucifix, du même temps, qui a figuré à l'exposition de Limoges (3). Que signifie-t-il? Aucun auteur n'en parle, ancien ou moderne. Serait-ce l'Évangile? ou plutôt le livre de vie, scellé, que l'Agneau apocalyptique, à son triomphe, est seul digne d'ouvrir (4)? J'indique mes pressentiments, sans oser rien affirmer, tant la question est délicate.

Au-dessous du Christ, Adam (5), à qui le sang divin a rendu la vie, sort du tombeau. Mains jointes, il re-

(1) Le travail est le même, mais moins bon d'exécution, sur la croix de M. l'architecte Bonnay, à Brive.

(2) Jupon bleu et ceinture rouge (*Mus. de Cluny, émail n° 4494*).

(3) Voir aussi le crucifix de M. Bonnay.

(4) « Quis est dignus aperire librum et solvere signacula ejus?... Ecce vicit leo de tribu Juda, radix David, aperire librum et solvere septem signacula ejus.... Et venit (agnus) et accepit de dextera sedentis in throno librum. Et cum aperuisset librum, quatuor animalia et viginti quatuor seniores..... cantabant canticum novum, dicentes : Dignus es, Domine, accipere librum et aperire signacula ejus, quoniam occisus es et redemisti nos Deo in sanguine tuo ex omni tribu et lingua et populo et natione » (*Apoc.*, V, 2-9).

(5) Au Musée du Louvre, sur un coffret du XIII^e siècle, Adam est représenté par une tête de mort décharnée, et encore sortant du tombeau et tendant les bras. Voir aussi le *Bulletin de la Société archéologique de la Corrèze*, 1887, p. 350.

La tradition qui le concerne est consignée, avec textes à l'appui, dans la *Bibliotheca prompta* de Ferraris, t. V, col. 1209, au mot *Adam*, et dans mes *Œuvres complètes*, t. II, p. 211, n° 371.

mercie avec effusion son Sauveur (1). Sa barbe et ses cheveux sont rouges (2). Son nimbe est vert, parce qu'il a vaincu la mort spirituelle. Adam, à cette place, se voit souvent sur les crucifix anciens, mais il est plus rare qu'il soit nimbé. Le disque lumineux qui entoure sa tête emporte l'idée de sainteté acquise et de glorification : la Bible certifie, en effet, le salut du premier homme.

La Vierge, désignée par son nom, S' MARIA, écrit en bleu sur une bande horizontale (3), se tient debout près de la croix où meurt son Fils. Son nimbe est vert, bleu à la circonférence. La tête est penchée en signe de douleur, accusée encore plus dans le geste des mains tendues en manière de supplication compatissante. La robe est verte et le manteau bleu. Les pieds chaussés foulent un sol bleu, découpé en *côteaux* qui pyramident, pour employer l'expression du blason.

(1) Une croix de cuivre gravé, conservée à Sienne, à la Bibliothèque publique, a fait l'objet d'une brochure publiée dans cette ville, en 1814, par Louis de Angelis, sous ce titre : *Osservazioni critiche sopra una croce di rame, intagliata a bulino nel 1129, che si conserva nelle stanze della biblioteca publica di Siena*. Elle représente : sur la face, le Christ en croix, assisté de la Vierge et de saint Jean; en haut, un ange tenant une croix et un encensoir; en bas Adam, ADAM, nu et suppliant; au revers, le Christ, bénissant et tenant le livre des Évangiles, est assis dans une auréole et entouré des symboles des quatre évangélistes nimbés, ailés et munis d'un livre fermé. La date est ainsi écrite au bas : M.C.XX.VIII mense aprilis. Sur la fiche, le graveur a placé cette recommandation : *Vos qui me videtis rogate Deum pro eo qui me fecit*. La fiche montre qu'on la plantait sur un pied ou sur une hampe, et la double face indiquait un autel isolé.

(2) Sur la croix à fiche du Musée de Cluny, n° 4525, les cheveux du Christ sont rouges (xii^e siècle).

(3) Les inscriptions sur le coffret de Saint-Sernin de Toulouse, en émail champlevé de Limoges du xiii^e siècle, sont gravées sur une bande qui, aux deux faces et sur un des petits côtés, coupe l'auge en deux dans le sens de la hauteur; elle est réservée dans le métal (*Revue de l'Art chrétien*, 1888, p. 161).

Saint Jean lui fait pendant au côté gauche (1). Son nom est écrit ainsi : S' IOH'S. Le nimbe est vert, bordé de jaune; la tunique bleu clair et le manteau bleu foncé. Les pieds nus, comme l'exige son apostolat, posent sur un sol bleu et mamelonné. La main droite est portée à la joue, pour indiquer une douleur profonde qui rend pensif.

Les personnifications du Soleil et de la Lune, imitées de l'Antiquité classique, surmontent les bras de la croix (2). Elles ont cette double signification d'affirmer que le crucifié est réellement Dieu, puisqu'il est le créateur des astres et la lumière éternelle des croyants, comme ajoute le pape saint Grégoire-le-Grand (3); puis qu'ils ont éteint leurs feux lors de la mort du Sauveur pour attester le deuil de la nature (4). Leur attitude, très mouvementée, les fait pencher vers le Christ.

Le Soleil, SOL, par la jeunesse de son visage, rappelle l'Apollon de la Mythologie. Son nimbe vert, ourlé de jaune, se prolonge en rayons triangulaires qui expriment la vivacité de ses traits lumineux (5). Sa robe est bleu

(1) Saint Jérôme fait cette remarque qu'au pied de la croix se tenait le disciple vierge : « Jesus Johannem evangelistam amabat plurimum..... in tantum ut..... staret solus apostolorum ante crucem matremque Salvatoris in sua reciperet, ut hæreditatem virginis Domini virginem matrem filius virgo susciperet » (*Marcellæ vid. epitaph.*).

(2) Sur un coffret limousin du XIII^e siècle, au Louvre, le Christ, couronné, pose ses pieds disjoints sur une tablette bleu clair et est assisté de Marie et de Jean. Aux croisillons, se détachent en buste, sur fond vert, le Soleil et la Lune, personnifiés et nimbés. L'astre du jour, à droite, tient un globe rouge, couleur de feu, et l'astre de la nuit un pâle croissant blanc.

(3) « Creator alme siderum,
Æterna lux credentium ».

(*Hymne de l'Avent.*)

(4) « A sexta autem hora tenebræ factæ sunt super universam terram usque ad horam nonam » (*S. Matth., XXVII, 45*).

(5) Les rayons, au nombre de sept dans l'Antiquité, symbolisaient les sept couleurs. Sur un cippe romain du Musée de Langres, le Soleil, en buste, a la tête entourée de rayons triangulaires, et sur celle de la Lune, également personnifiée, est posé un croissant.

clair, son manteau bleu foncé. Ses pieds sont nus, ce qui est certainement une hardiesse iconographique. Il fait un geste de douleur et porte ses mains sur les rayons qu'il darde, comme pour en arrêter l'expansion.

La Lune, LVNA, chaussée de rouge, est à gauche. De son nimbe bleu, festonné au pourtour, émerge un croissant bleu, qu'elle soutient de la main droite; dans sa gauche, elle a un objet indéfinissable et dont je ne saisis pas la signification, peut-être une espèce de vase; la robe est verte et le manteau bleu.

Les astres ne sont pas rares en iconographie, mais ordinairement ils ne sont représentés qu'en buste. Ici on voit le personnage en entier. De plus l'inscription, émaillée de bleu, qui contourne la plaque, se réfère à eux exclusivement : l'écriture en est incertaine, mêlée de quelques minuscules, étranges au milieu des majuscules; on croirait même que l'émailleur a mal lu le modèle qui lui était mis sous les yeux (1). Les deux vers sont léonins, c'est-à-dire à rime intérieure.

Le Soleil pleure Celui que la passion (la souffrance) atteint :

HIC ETIAM PLANGIT SIMILISS QVĒ
PASSIO TANGIT

La Lune, appelée *étoile*, pleure le Fils de Dieu que le monde adore :

STELLA MAYIS PLORAT GENITVM QVE(m)
MVNDVS dPosAT

On restitue facilement le dernier mot. Le sens exige *adorat*, mais il est singulièrement interprété. *Similiss* ne peut se comprendre aussi, dans son altération, que grâce au contexte : je propose *similem*. De la sorte, chacun des astres a son rôle bien déterminé : le Soleil pleure l'*Homme*

(1) Cette méprise lui est bien arrivée d'autres fois, témoins quelques-uns des titres reproduits plus haut.

et la Lune le *Dieu*, puisque le crucifié du Calvaire réunissait en sa personne à la fois l'humanité, qui le rendait *semblable* à nous, et la divinité, qui l'égalait à son Père céleste.

II

Sous le rapport de la technique, je dois faire deux observations relatives au fond et à l'émail.

Le champ est entièrement gravé de traits délicats qui forment des enroulements gracieux, assez semblables aux filigranes (1). Ceci constitue une caractéristique : je l'ai rencontrée sur la châsse de Gimel, le crucifix de M. Bonnay, celui de Sienne, et une croix de l'exposition de Limoges. Didron l'affirmait allemande (2), ne peut-on pas également la dire limousine (3) ?

M. Darcel a remarqué que les inscriptions sont rares

(1) Ce genre n'ayant pas de terme propre pour le désigner, je proposerais le mot *diapré*, que fournit le langage héraldique, et aussi celui des inventaires. On lit en effet, sous le n° 120, dans celui de la cathédrale de Châlons-sur-Marne, en 1413 : « Item, una pathena argentea per se deaurata, in medio cujus est una crux cum manu Christi in rotunditate et est dyaprata » (*Bull. arch. du Com. des Trav. hist.*, 1886, p. 157). Victor Gay et du Cange n'ont pas cette acception, qui dérive évidemment des dessins formés sur l'étoffe appelée *diaspre*.

(2) La plaque niellée, de la fin du xiii^e siècle, reproduite dans les *Annales archéologiques*, t. VIII, page 1, offre ce quintuple trait de ressemblance avec l'émail de Nevers : les personnages sont nommés, le fond est diapré, l'inscription forme bordure, les vers sont léonins, et à la crucifixion assistent la Vierge et saint Jean, ainsi que les personnifications du Soleil et de la Lune, SOL. Le titre est réduit au seul nom de Jésus, sous sa forme grecque : IHC. Le caractère allemand de cette curieuse pièce est incontestable.

(3) M. Rupin me signale les « mêmes rinceaux gravés au trait et présentant un dessin tout particulier, sur deux châsses limousines de la collection Spitzer et du Musée de Munich, et sur grand nombre d'autres. » Je les ai vus, au Louvre, sur un coffret limousin, mais seulement aux pieds, absolument comme sur un autre coffret de l'exposition de Tulle.

en Limousin, et il a raison ; en tout cas, elles ne sont jamais en vers. Là encore nous pourrions soupçonner une influence allemande, car les artistes d'Outre-Rhin en sont prodiges, surtout en formules métriques.

L'émail champlevé n'a que quatre couleurs : *blanc, bleu, vert, jaune*. Le vert s'éclaire de jaune et le bleu de blanc ; le bleu admet deux nuances, *clair* et *foncé*. Le vert, fréquemment employé, ferait encore songer à l'école allemande ; cependant, je dois avouer qu'il n'est pas totalement inconnu des artistes limousins (1).

(1) « Puisque tantôt nous parlons d'émaux allemands, tantôt d'émaux limousins, il nous faut dire quels caractères nous aident à distinguer ceux-ci de ceux-là.

» D'abord les Allemands sont grands amateurs d'inscriptions. N'est-ce pas Molière qui en a fait la remarque dans *Le Fâcheux* ? Tels ils étaient du moins au *xiii^e* siècle, car il est peu de leurs émaux qui n'aient été accompagnés, suivant la mode byzantine, du nom du personnage représenté, soit même d'une inscription explicative du sujet ou de son symbolisme. Détail qui prouve que les belles orfèvreries allemandes étaient fabriquées dans le milieu érudit des cloîtres. A Limoges, où c'étaient des artisans qui se livraient à cette industrie, nous trouvons moins de science et fort peu d'inscriptions, et celles que l'on trouve patoient même quelque peu.

» Mais ce signe n'est pas le seul. Il y a d'abord le style du dessin, généralement plus habile et plus byzantin sur les bords du Rhin que sur ceux de la Vienne, bien qu'il montre quelque chose de farouche dans les attitudes et dans les airs de tête ; puis il y a le ton de l'émail qui est d'un grand secours.

» Le bleu lapis domine à Limoges ; à Cologne, c'est le bleu turquoise. Ainsi que nos miniaturistes, nos émailleurs enluminent vivement leurs sujets ou leurs ornements en prenant le bleu pour dominante. De même les miniaturistes et les émailleurs allemands procèdent par tons rompus et adoptent la tonalité verte. La gamme décroissante des tons juxtaposés, dont on se sert pour émailler les draperies et les fleurons, sera en France une trace de rouge, le bleu lapis, le bleu clair et le blanc. En Allemagne, ce sera une trace de bleu lapis, le bleu turquoise, le vert et le jaune. Certes cela n'est point absolu, et dans les émaux des deux pays on trouvera plus ou moins modifiées les échelles de tons que nous venons d'indiquer ; mais en définitive, dans notre pays, c'est celle qui a le

Le corps du Christ, fait en émail, c'est-à-dire le sujet traité en couleur, est surtout allemand, quoique les Limousins l'aient pratiqué; mais en toute occurrence, ils témoignent leur préférence pour les fonds émaillés.

Cependant l'émail de Nevers est bien limousin et, malgré quelques indices contraires, je ne lui contesterai pas sa nationalité, mais à condition qu'on admettra avec moi que, par certains côtés, sa technique procède par imitation. Il y a donc là une étude nouvelle à tenter. Étant admis que l'émail allemand précède l'émail limousin (1), il importe de ne plus se borner à des généralités pour constater les différences intrinsèques des deux produits, mais il faut spécifier en quoi les artistes limousins se sont inspirés à une école étrangère. J'ai signalé ici trois points en particulier : la gravure du champ, les inscriptions, la coloration du sujet. L'attention devra se porter désormais sur ce triple détail, de manière à fournir le plus d'exemples possible du genre.

bleu lapis pour base qui frappe tout d'abord; tandis que chez nos voisins, c'est celle qui est surtout influencée par le vert.

» Parfois les artistes limousins imaginèrent de rapporter des têtes en saillie sur des corps exprimés par un travail qui est un peu plus qu'une simple gravure, par une ciselure qui creuse légèrement les plis afin de les modeler..... Souvent le personnage tout entier était en relief. Tantôt ce relief est discret, en cuivre fondu et ciselé..... Tantôt le relief est très prononcé, et c'est de la vraie statuaire que l'on combine avec l'émail. Parfois on fait asseoir une statue sur l'image plate d'un siège figuré en réserve dans une plaque d'émail couverte de rinceaux, dont les tiges en métal s'épanouissent en fleurons émaillés » (*Gaz. des Beaux-Arts*, t. 19, p. 516-517).

(1) « La fabrication de Cologne dut précéder celle de Limoges. Lorsque Suger voulut faire exécuter les pièces d'orfèvrerie destinées à l'abbaye de Saint-Denis, il fit venir des ouvriers rhénans; ceci semble prouver que l'école de Limoges n'était pas encore fondée en 1137 » (Bapst, *Le Musée rétrospectif du métal*, p. 21). Qu'on ne se méprenne pas sur le sens de ces paroles : Limoges a certainement fait de l'émail avant cette époque, mais son école, avec ses procédés et ses motifs spéciaux, n'était pas régulièrement constituée.

III

La plaque est rectangulaire. J'aurais voulu la mesurer, mais elle se dérobe au fond d'une vitrine et, à mes deux visites au Musée de Nevers, il m'a été impossible de la faire ouvrir, faute du conservateur toujours absent.

Une série de trous, disséminés au pourtour du cuivre, indiquent que la plaque ne devait pas rester isolée, mais faire partie d'une composition plus développée ou se compléter par quelque addition.

Les dimensions sont celles des plaques de reliure, et je ne serais pas surpris que celle-ci ait eu, dans le principe, la même destination liturgique (1). Les reliures intactes sont rares et, partant, d'autant plus précieuses. Les plaques détachées, au contraire, se rencontrent assez fréquemment dans les collections publiques et privées.

L'iconographie aide aussi à l'attribution, car on sait que les missels, mais principalement les évangélistes, étaient ornés, au plat supérieur, d'une crucifixion qui avait son pendant dans la Majesté au plat inférieur, quand il existait (2). Le trésor de la cathédrale de Trèves est encore

(1) Deux reliures émaillées du XIII^e siècle ont été décrites par la *Revue de l'Art chrétien*, 1886, p. 64, et le *Bulletin de la Société archéologique de la Corrèze*, 1886, p. 266; cette dernière est rehaussée d'un crucifix.

(2) Voir, au Louvre, deux plaques parallèles en émail champlevé de Limoges du XIII^e siècle : d'une part la Crucifixion et, de l'autre, la Majesté avec les quatre animaux. Sur un coffret du même Musée, de mêmes date et provenance, la Crucifixion occupe l'auge et la Majesté le toit.

Le trope suivant (Léon Gautier, *Les Tropes*, t. I, p. 153) donne la raison d'être de la Majesté associée à la Crucifixion : « Dicite gentibus quia Dominus regnavit a ligno. Dicite, concuncti et psallite in gentibus quia magna Domini clementia, suis respiciens ovis, regnavit (super) omnia et imperavit a ligno, proprio Filio suo crucifixo qui surrexit et sedet in throno, deconculcato Zabulo ».

On lit dans l'Inventaire de Parme de 1483 : « Textus evangelicus magnus, argenteo munitus, cum Domino nostro in cruce ab una parte et ab alia ipso Domino in throno. — Alius textus evangelicus

riche en couvertures historiées; j'y renverrai comme comparaison (1).

La Crucifixion s'imposait pour plusieurs motifs (2). Les évangélistes parlent tous avec développement de la Passion du Sauveur, tandis que quelques-uns se taisent sur sa naissance. La mort est le fait saillant, puisqu'il met le sceau à la rédemption; elle résume donc pour ainsi dire tout l'évangile.

L'évêque, montant à l'autel, baise encore l'évangile. Autrefois il baisait la couverture, et certaine rubrique dit même la Crucifixion qui y est figurée.

La même couverture, dans le rit gallican, était présentée au clergé pendant le *Credo* : il la baisait dévotement (3). L'uniformisation par le romain a supprimé un

minor, argento munitus, cum Domino nostro in cruce ab una parte et ab alia ipso Domino in throno. — Alius textus evangelicus, argento munitus, cum Domino nostro in cruce argento deaurato ab una parte et ab alia ipso Domino in throno et cum litteris smaltatis ».

(1) X. Barbier de Montault et L. Palustre, *Le Trésor de Trèves*. Là, comme à Châlons-sur-Marne, le sujet varie : « Item, textus evangelicorum, coopertus argento super accres ligneos, habens ymaginem beate Marie elevatam ab una parte, que in totis dupplicibus portatur. — Item alius textus, qui in totis dupplicibus etiam portatur, coopertus argento a parte anteriori, in qua sunt ymagine Christi in cælo, beati Stephani et duorum tyrannorum ipsum martirisantium, elevate, argenteæ deaurate; et in lateribus, a parte posteriori cooperta est de cupro deaurato; ymago vero beati Stephani non elevata; in parte autem anteriori plures sunt lapides diversorum colorum » (*Inv. de la cath. de Châlons-sur-Marne*, 1413, n° 56, 57). La Vierge, Mère du Christ, et saint Étienne, premier diacre, conviennent bien, comme motif iconographique, à la couverture d'un évangélaire.

(2) « Un textuaire d'évangiles, aussi de vermeil doré, ayant sur un des couvercles un Christ en croix, près duquel est la Vierge et saint Jean, et, sur l'autre côté, il y a une annonce. Ce livre est encore une libéralité de M. le chantre Thiersault, le 20 octobre 1582 » (De Mély, *Trésor de la cath. de Chartres*).

(3) « Cui episcopo subdiaconus, reverentia debita, ipsum textum evangelii porrigat osculandum; deinde archidiacono, deinde subdia-

usage des plus anciens et des plus respectables; nos gâcheurs de liturgie n'en ont pas fait d'autre dans tous les diocèses, et c'est vraiment pitié de voir que partout leur audace a été à la hauteur de leur ignorance. Il faut bien qu'on ait le courage de le dire, afin qu'on y porte remède; il est encore temps de revenir sur les décisions hâtives, arbitraires, radicales et anti-romaines, car, nulle part ailleurs, on ne sait mieux respecter et conserver les traditions vénérables qu'à Rome.

Enfin, sur l'évangélaire, presque toujours fermé, se faisait la prestation du serment (1) et, pendant tout le temps de la messe solennelle, il restait exposé sur l'autel (2). La parole de Dieu était traitée avec égards; maintenant on

cono beneficiato det...., canonicis Domino servientibus episcopo, ...deinde usque in finem totius illius partiis chori, deinde domino præposito et gradatim usque in finem suæ seriei, deinde custodi et gradatim usque in finem suæ seriei..... Et cum contingit dominum episcopum non celebrare, sed locum ejus tenentem, tunc ipse subdiaconus paratus, qui in septimana fuerit, ipsum textum deferat osculandum existentibus in choro » (*Statuta Eccl. Parmen. anni 1417*, p. 91-92).

(1) « *De purgatione et reconciliatione Petri Episcopi.* Qui Episcopus, dum cum quibus juraret non invenisset, elegit sibi ipse, ut suus homo ad Dei judicium iret, et ille testaretur absque reliquiis, et absque sanctis Evangeliiis, solummodo coram Deo, quod ille innocens esset » (*Conc. Francof., an. 794*, ap. Sirmund., *Concil.*, t. II, p. 196).

(2) *Le Messager des fidèles* a publié, en 1884, un excellent et substantiel article, non signé, intitulé : *Le Livre des Saints Évangiles*. Voici les renvois aux passages qui nous intéressent et que distingue une érudition aussi abondante que variée. Sa couverture est ornée (p. 319-320), on le place sur l'autel (p. 320), on l'y prend pour le lire (*ibid.*), on le porte en procession (p. 320-321), on le baise (p. 321-322, 325), on l'expose aux sessions des conciles (p. 322), on le met sur les épaules de l'élu (p. 328), ou sur la tête lors de l'extrême-onction et pour la guérison du malade, déclare saint Augustin (p. 324-325), enfin il sert à la prestation du serment (p. 324).

Voir sur le *texte*, car c'est ainsi qu'on appelait l'évangélaire, la *Revue de l'Art chrétien*, 1886, p. 200, 206, 314, 316, 317, 458, 460, 464; 1887, p. 67.

relègue sur la crédence le livre qui la contient, et sa couverture, des plus banales, n'offre plus, au lieu d'une belle pièce d'orfèvrerie encadrée d'une riche bordure, qu'une peau, rouge ou noire, traversée de filets dorés. C'est maigre, surtout ce n'est pas symbolique (1), mais on ne sait pas et on ne veut pas faire mieux, tant le clergé, à la merci d'une tourbe d'industriels, se désintéresse de questions qui, je ne cesserai de le répéter, sont exclusivement de son domaine et de sa compétence. Si au moins les évêques encourageaient le zèle, l'intelligence et les aptitudes de ceux qui se mettent en avant pour bien faire ! Mais je le dis à regret et avec une conviction profonde, l'initiative part d'en bas, du second rang ; heureux quand elle n'est pas désavouée au premier, en haut ! L'ordre normal est renversé, tout s'en ressent.

X. BARBIER DE MONTAULT,
Prélat de la Maison de Sa Sainteté.

(1) « Codices evangelici auro et argento lapidibusque pretiosis non immerito decorantur, in quibus rutilat aurum cælestis sapientiæ, nitet argentum fidelis eloquentiæ, fulgent miraculorum pretiosi lapides, quæ manus Christi tornatiles, aureæ, plenæ hyacinthis, operatæ sunt » (Rupert. Tuiten., *Divin. off.*, II, 23).

« La première (relique) est en l'église de Saint-Jean (de Besançon), sçavoir un certain livre d'une antiquité vénérable, contenant les textes des Évangiles, qu'un chanoine a coustume de porter devant sa poitrine aux prières solennelles. Ce livre est appelé *saphir*, comme je crois, à cause des diverses pierreries dont il est orné » (*Hiérothonie de J.-C.*, Paris, 1631, p. 28).

GÉNÉALOGIE

DE LA

MAISON DE COMBORN

EN BAS-LIMOUSIN

(Suite. — Voir t. XI, p.131.)

II. TABLE GÉNÉALOGIQUE DES SEIGNEURS DE TREIGNAC VICOMTES DE COMBORN

VII. Archambaud VI, vicomte de Comborn.			
VIII. Bernard II, vicomte de Comborn.		Guischard, seigneur de Chamberet.	
IX. Helies de Comborn, seigneur de Chamberet.		Hymbert.	Guischard.
		Plusieurs filles.	
X. Guischard II, seigneur de Treignhac.		Helie.	
XI. Guischard III, seigneur de Treignhac.		Guy.	Archambaud.
		Mathe.	Souveraine. Blanche.
XII. Guischard IV, seigneur de Treignhac.		Guischard.	
XIII. Guischard V, seigneur de Treignhac, vicomte de Comborn.			
XIV. Jean, vicomte de Comborn, seigneur de Treignhac.		Jacques.	Pierre.
		Pierre.	Guischard.
		Catherine.	Isabel. Marguerite.
XV. Jean II, vicomte de Comborn.		Louis.	
XVI. Amanieu, vicomte de Comborn.		François.	Gilles.
		Marguerite.	Louise.
			Catherine.
			Marguerite.

Branche des seigneurs de TREIGNHAC, *issus des vicomtes de Comborn* :

VIII. GUISCHARD DE COMBORN, SEIGNEUR DE CHAMBERET.

Ce seigneur estoit second fils d'Archambaud VI, vicomte de Comborn, et de dame Guischarde de Beaujeu sa femme. Son père, Archambaud, fait mention de luy dans l'acte de fondation de la Chartreuse de Glandier, et en plusieurs autres endroits.

Il espousa Mathe, fille d'Hymbert de la Marche, et en l'an MCCL (1250) il fist hommage à l'évesque de Limoges pour les biens qu'il tenoit de par sa femme dans le chasteau et chastellenie d'Allassac.

Son testament est de l'an MCCLV (1255), au mois d'octobre, dans lequel il fait mention de Mathe, sa femme, et de plusieurs enfans, garçons et filles, sans en nommer aucun, laissant pour exécuteurs testamentaires les seigneurs Bernard de Venthadour, archidiacre de Limoges, Gérard de Malemort, Gaucelme de Chasteauneuf et Pierre son frère, prieur de la Chartreuse de Glandier.

Enfans de Guischarde de Comborn, seigneur de Chamberet, et de Mathe de la Marche, sa femme :

9. Hélies de Comborn, chevalier, qui suit.

9. Hymbert, chevalier du Temple, commandeur de Pauliac.

9. Guischarde, chanoine d'Autun, 1295, et d'Esmoutiers, MCCLXXXVIII.

9. Plusieurs filles.

IX. HÉLIES DE COMBORN, SEIGNEUR DE CHAMBERET.

Cet Hélies, dont nous parlons, fit une aumosne à la Chartreuse de Glandier le 4 des calendes de may MCCLIX (1259). et dans l'acte il ne prent d'autre qualité que celle de damoiseau, et fils du défunct noble Guischarde de Comborn.

Il espousa, environ l'an MCCLXII (1262), une dame

nommée Souveraine, fille d'Astorg d'Aurillac, et qui en qualité de tutrice de ses enfans et de feu Hélié de Comborn, son mari, fist hommage à l'évesque de Limoges des biens qu'elle tenoit à Allassac. Le dimanche après la Magdelène, l'an MCCLXX (1270), Guischard de Comborn, chanoine d'Esmoutiers, fit aussy les mesmes hommages comme tuteur de ses neveux, enfans d'Helies de Comborn, son frère.

Enfans d'Héliés de Comborn et de Souveraine d'Aurillac, sa femme :

10. Guischard de Comborn, deuxième seigneur de Treignhac, qui suit.

10. Hélié de Comborn.

X. GUISCHARD DE COMBORN, DEUXIÈME SEIGNEUR
DE TREIGNHAC.

Ce seigneur espousa une dame de sa famille nommée Marie de Comborn, qui estoit sa parente du 3^{me} au 4^{me} degré, seconde fille de Guy, vicomte de Comborn, lequel n'ayant laissé que deux filles, Marie apporta à Guischard, son mary, de grands biens et de plus grandes prétentions; elles furent réglées par transaction dont nous avons parlé en traitant d'Eustache, vicomtesse de Comborn. Ce qui n'empescha pas néanmoins que Guischard et Marie, sa femme, ne fissent plusieurs actes après la mort de la vicomtesse Eustache, pour empescher que Bernard de Comborn ne demeura paisible dans la possession du vicomté de Comborn.

Il y a apparence que Guischard n'estoit pas l'aîné de sa maison et qu'il avoit esté destiné à l'esglise, estant mesme dans la cléricature, ce qui paroist par un acte d'hommage qu'il rend à l'évesque de Limoges pour tout ce qu'il tenoit dans ses fiefs, où il est dit que par grâce on ne luy a pas fait oster son manteau parce qu'il estoit clerc. Cet acte est du 20 janvier MCCCIII (1303).

L'année précédente MCCCII (1302), Guischard se trouvant sans doute dans quelque danger de mort, fit son

testament dans lequel il prent les qualités de chevalier seigneur de Treignhac et de Chamberet; choisit sa sépulture dans l'église des frères Mineurs de Donzenac avec ses ancestres; donne à son frère Hélie cent livres pour les droits qu'il a aux biens de Souveraine, leur mère; dit que le roy de France luy doit quatre vingt livres pour les services qu'il a rendus dans la guerre de Gascogne, de laquelle somme il laisse vingt deux livres au roy, et veut que le reste soit payé au seigneur Jean de Semmur, chevalier; institue héritier Jean, son fils, et veut que Marie, sa femme, gouverne leurs communs enfans; choisit pour exécuteurs de son testament A., abbé d'Obazine, le gardien des frères Mineurs de Donzenac, fr. Hugues Rigald, religieux du mesme ordre, fr. Hymbert de Comborn, son oncle, chevalier du Temple, commandeur de la maison de Paulhiac, Guischard, son oncle, chanoine d'Autun et d'Esmoutiers, P. de Maumont et P. de Chas-saignes, chevaliers.

Nous voyons pourtant que Guischard vescu encore long-tems après ce testament, par un acte de l'an MCCCXI (1311) où Marie, sa femme, fait donation à Jean, leur fils aîné, du chasteau et chastellenie de Treignhac.

Deplùs, le mesme seigneur Guischard de Comborn, chevalier, seigneur de Traignhac et de Chamberet, et Jean, son fils, surnommé Guischard, le 20 novembre MCCCXIV (1314), traitent le mariage de Mathe, fille du susdit Guischard, avec Ébles de Venthadour, fils du seigneur Hélie, comte de Venthadour. et luy promettent en dot la somme de trois mil livres. Ce qui prouve que Guischard a vescu plusieurs années après son testament, et qu'enfin il estoit mort au plus tard en MCCCXX (1320), puisque en cette année, le samedy avant la conversion de saint Paul, Marie sa veuve. et Guischard son fils, traitent avec Hugues Amblard, chevalier, comme procureur de noble et puissant seigneur Ébles de Ventadour et Mathe de Comborn, pour assigner deux cent livres de rente qui estoient encore dûes du reste de cette dot. Pour Marie de Comborn, dame de

Treignhac, elle fist son testament le 4 avril MCCCXXXVI (1336) et veut estre enterrée dans l'église de Saint-Martin de Treignhac. L'obituaire de cette église dit qu'elle mourust le second des kalendes de mars, ce qui ne s'accorde pas avec la date du testament, qui paroist plus vraye. Dans ce testament, Marie de Comborn nous fait connoistre les noms de tous ses enfans.

Enfans de Guischard de Comborn, deuxième seigneur de Treignhac, et de Marie de Comborn, sa femme :

11. Jean de Comborn, dit Guischard, troisième seigneur de Treignhac, qui suit.

11. Guy de Comborn, chanoine et puis doyen de l'église de Limoges en 1358, 1362. Plusieurs asseurent qu'il a aussi esté évesque de Limoges.

11. Archambaud de Comborn fait la branche des seigneurs d'Enval.

11. Mathe de Comborn espousa Èbles, fils d'Hélie, vicomte de Venthadour en 1314. Nous avons le testament de Mathe de Comborn de l'an 1367, qui se dit veufve de Brun, seigneur de Claviers; c'est peut estre la mesme Mathe qui a esté mariée deux fois (car Èbles de Ventadour mourust jeune et la laissa sans enfans), ou une seconde fille du mesme nom.

11. Souveraine espousa Raynaud de Born, seigneur d'Hautefort; 2^e espousa Dieudonné, vicomte de Calvinhac.

11. Blanche de Comborn espousa Jean, seigneur de Janalhac.

XI. JEAN DE COMBORN, DIT GUISCHARD, TROISIÈME SEIGNEUR DE TREIGNHAC.

Ce seigneur commença à gouverner ses affaires dès l'an MCCCXXVI (1326).

L'an MCCCXLV (1345), Charles, duc de Bretagne, vicomte de Limoges, et Jeanne, duchesse et vicomtesse son espouse, donnent à Guischard de Comborn, seigneur de Treignhac, qu'ils qualifient de cousin, la haute et basse justice des lieux, villes et terres qu'il possède dans leur

vicomté de Limoges, et l'année suivante MCCCXLVI (1346), Guillaume de La Marche, seneschal et gouverneur de la vicomté de Limoges, ordonne que noble et puissant homme Monsieur Guischard de Comborn, soit mis en possession des choses cy dessus accordées.

Il espousa Blanche de Venthadour, comme il paroist dans le testament de Mathe de Comborn, dame de Claviers, sa sœur, et dans celui de Guischard V, son petit-fils, et mourut avant sa femme, fille d'Hélie, vicomte de Ventadour, et de Marguerite de Beaujeu.

Enfans de Guischard, troisième seigneur de Treignhac, et de Blanche de Venthadour, sa femme :

12. Guischard de Comborn, quatrième seigneur de Treignhac, qui suit.

12. Guischard, chanoine d'Autun, fait testament en MCCCXCIII (1394).

Mariotte, *bastarde*.

XII. GUISCHARD DE COMBORN, QUATRIÈME SEIGNEUR DE TREINHAC.

Ce seigneur de Treinhac fust marié deux fois. Le contract de son premier mariage est du 20 janvier MCCCXLII (1342), dans lequel il est dit que nobles et puissants seigneurs Guischard de Comborn, seigneur de Treinhac et Chamberet, et Guischard son fils, d'une part, et Guillaume Rogier, seigneur du Chambon et de Saint-Supéry, chevaliers, d'autre part, traitent du mariage de Guischard de Comborn fils avec noble Hélie, fille de feu Almodie Rogier, sœur germaine du susdict Guillaume Rogier, lequel assigne pour dot à sa nièce cinq mille florins, et à l'esgard des autres conditions de ce traité, elles seront exécutées suivant les ordonnances de notre saint-père le pape Clément VI. Ce Pape s'appelloit Pierre Rogier et estoit frère de Guillaume Rogier, seigneur du Chambon, et d'Almodie Rogier, femme de Guillaume de Besse, père et mère d'Hélie de Besse, qui espousa nostre Guischard IV.

Cette dame estant morte, Guischart espousa en secondes nopces Jeanne de Naillac, qui avoit de grands biens et une naissance fort noble, dont il n'eust point d'enfans, en l'an MCCCLXIV (1364). Il fist hommage à l'abbé de Saint-Martial de Limoges pour la terre de Saint-Vaulry et autres biens appartenans à sa femme, Jeanne de Naillac.

Il y a apparence qu'il mourust fort peu de tems après puisque son fils, Guischart V, faisant testament en l'an MCCCLXVI (1366), dispose de tous les biens de la maison de Comborn, ce qu'il n'auroit pû faire si son père avoit encore esté vivant.

Pour ce qui est de Jeanne de Naillac, sa veufve, l'obituaire de l'esglise de Saint-Martin de Treignhac dit qu'elle mourust le dixiesme des kalendes de mars l'an MCCCXCII. Elle y est qualifiée dame de Treignhac et de Peyrusse, veufve de magnifique et puissant seigneur Guischart de Comborn, chevalier, seigneur de Treignhac et Chamberet, et vicomte de Comborn. Cette dernière qualité de vicomte de Comborn est mise là mal à propos, estant certain que Guischart IV ne l'eust iamais; ce ne fust que Guischart V qui acquit Comborn. Et comme il portoit la qualité de vicomte à la mort de Jeanne de Naillac, veufve de son père, l'escrivain de l'obituaire donna sans attention la qualité de vicomte au père en parlant de la mort de sa seconde femme.

Quelques-uns ont voulu dire que Jeanne de Naillac avoit espousé Guischart V et premier vicomte de Comborn de cette branche; mais c'est une erreur trop grossière d'estruite par le testament de Mathe de Comborn, dame de Claviers, sœur de Guischart III, dans lequel elle fait un legs à Jeanne de Naillac, femme de son neveu Guischart, puis elle institue héritier Guischart, son neveu, à présant seigneur de Treignhac, fils de son neveu Guischart; ainsi Guischart V, fils de Guischart IV, est nommé héritier, et par là il paroist que Guischart IV estoit décédé lors de la date de ce testament, qui est de

l'an MCCCLXVII (1367). De mesme dans l'obituaire. Jeanne de Naillac est nommée veufve de Guischard; il falloit donc quelle fust veufve de Guischard IV, puisque Guischard V a vescu encore longtems après Jeanne de Naillac, comme nous l'allons voir.

Enfans de Guischard de Comborn IV, seigneur de Treignhac, et d'Hélis de Besse, sa première femme :

13. Guischard de Comborn V, seigneur de Treignhac et premier vicomte de Comborn de cette branche.

XIII. GUISCHARD DE COMBORN V, SEIGNEUR DE TREIGNHAC
PUIS VICOMTE DE COMBORN.

Nous ne sçavons pas par quelle occasion ce Guischard V fist son testament en l'an MCCCLXVI (1366), si ce fust par maladie ou pour aller à la guerre. Quoi qu'il en soit, ce testament nous fait connoistre plusieurs choses, sçavoir que Guischard, son père, estoit desia mort; qu'il estoit marié avec une dame nommée Marie, dont il ne dit pas le nom de la famille; que Blanche, son ayeule, estoit encore vivante; qu'Archambaud de Comborn, seigneur de Puymaud et chef de la branche d'Enval estoit son grand-oncle, et qu'il appelloit les descendans de cet Archambaud à la succession des biens qui provenoient de la maison de Comborn; enfin que n'ayant point d'enfans il instituait son héritier son oncle maternel, Pierre de Besse, chevalier, seigneur de Bellefaye, a condition qu'une fille de Pierre seroit mariée avec Archambaud de Comborn, fils d'autre Archambaud, seigneur de Puymaud, son grand-oncle paternel, instituant pour exécuteur de son testament le cardinal Nicolas de Besse, son oncle. Guischard ayant survescu fort longtems, ce testament demeura sans aucun effet. Plusieurs années après il fist un traité considérable avec Archambaud IX, vicomte de Comborn qui, se voyant sans enfans, vendit toutes ses terres à nostre Guischard, seigneur de Treignhac, qui estoit de sa famille et son parent dans un degré assés proche, comme il paroist dans la Table généalogique.

Quoi qu'il en soit, du tems de cette belle acquisition, Guischard V estoit vicomte de Comborn lorsque en l'an MCCCXCIII (1393), le 18 octobre, il traita son mariage avec Louise d'Anduze, fille de magnifique et puissant seigneur messire Louis d'Anduze, chevalier, seigneur de la Voute au diocèse de Viviers, à laquelle Louise on donna en dot six mil francs d'or.

Cette dame luy laissa une postérité nombreuse, et mourut en MCCCCIX (1409). Son testament estant de cette année, le jour de la conversion de saint Paul, son mary estant encore vivant, auquel elle donne toutes ses bagues et pierreries, et toute sa vaisselle d'or et d'argent. Pour luy il se trouve presant au mariage de sa fille Marguerite en l'an MCCCCXII (1412), et dans un acte de MCCCCXV (1415), Jean, son fils et successeur, dit que son père estoit mort.

Enfans de Guischard V, vicomte de Comborn. et de Louise d'Anduze, sa seconde femme :

14. Jean, vicomte de Comborn, qui suit.

14. Jaques de Comborn, chanoine de Lyon, 1430, prévost d'Esmoutiers, 1431, doyen de Saint-Germain en Limosin, prévost de l'église de Clermont, 1435, conseiller au parlement, évêque de Clermont, 1444, mort en 1474.

14. Fr. Pierre de Comborn, abbé d'Obazine, de Beaulieu, et évêque d'Évreux en 1455, puis de Saint-Pons, 1463. [*Vies des Évêques de Coutances*, p. 38.]

14. Guischard de Comborn, abbé d'Uzerche et chanoine de Limoges. mort en 1469.

14. Pierre de Comborn espousa Isabel Brachet et mourut sans enfans.

14. Marguerite de Comborn espousa en 1412 Reynaud d'Aubusson, fils de Jean, seigneur de la Borne et de Monteil-le-Vicomte.

14. Isabel de Comborn espousa en 1422 Goulfler, seigneur de Pompadour.

14. Catherine, abbesse de la Règle, à Limoges, 1432, 1449.

14. Hélis de Comborn.

14. Constance de Comborn.

XIV. JEAN, VICOMTE DE COMBORN.

Ce Jean, vicomte, commença l'administration de ses biens en MCCCCXV (1415) par le paiement d'une somme de cinq cent livres que feu Guischard, son père, devoit. Il espousa, environ l'an MCCCCXXVII (1427), Jeanne de Rochechouart, veufve de Fouques de la Roche, jadis seigneur de la Rochefoucaut, laquelle estoit fille de Geoffroy, vicomte de Rochechouart, et de Marguerite, sa femme.

Dans des lettres du roy Charles du 3 octobre MCCCCLV (1455), il est dit... à la supplication de Jeanne de Rochechouart, femme de nostre amé et féal conseiller et chambellan Jean, vicomte de Comborn..., ce qui prouve la considération ou estoit ce vicomte; aussy fust-il nommé par le vicomte de Limoges un des principaux tuteurs de la princesse, sa fille, héritière de Limoges.

Estant proche de la mort et voulant laisser la paix entre ses deux enfans, il leur fit luy-mesme le partage de ses biens par acte que nous avons vû escri (sic) de sa propre main et signé le 28 aoust MCCCCLXIX (1469). Il mourust peu de temps après et fust enterré dans l'église des Chartreux de Glandier, devant le grand autel.

Enfans de Jean, vicomte de Comborn, et de Jeanne de Rochechouart, sa femme :

15. Jean II, vicomte de Comborn, qui suit.

15. Louis de Comborn, chanoine et comte de Lyon. MCCCCLXI (1461), abbé de Bourg-Deols, de Conques et de Saint-Augustin de Limoges.

XV. JEAN II, VICOMTE DE COMBORN.

Ce vicomte, conjointement avec son père Jean I^{er}, en l'an MCCCCLXXV (1475), le onze avril, fist le rachapt de la baronie de Rochefort, qui avoit esté vendue à Barthélemy Chauveau, de Feletin, et c'est le dernier acte où son père se trouve nommé.

Il espousa Jeanne de Maignelais, mais nous n'en savons pas l'année; il mourut le premier ayant fait son testament, le 24 août MCCCCLXXX (1480), et choisissant sa sépulture dans l'église des Chartreux de Glan-dier, auprès du vicomte de Comborn, son père. Jeanne de Maignelais, son épouse, fit testament l'an MDV (1505), à Bordeaux, où elle mourut, ordonnant sa sépulture dans l'église des frères Mineurs de l'Observance.

Enfans de Jean II, vicomte de Comborn, et de Jeanne de Maignelais, sa femme :

16. Amanieu, vicomte de Comborn, qui suit.

16. François de Comborn, seigneur de Chamberet, espousa Louise de Maumont et mourut sans enfans.

16. Gilles de Comborn.

Catherine de Comborn espousa Pierre de Pierrebuffière, seigneur de Chasteauneuf; 2^e espousa Jean de Vollyvre, seigneur de Ruffec; 3^e espousa Jean Bertrand, seigneur de Villemor.

16. Marguerite de Comborn espousa Louis de Montberon, seigneur d'Auzances (1).

16. Marguerite II espousa Louis d'Estaing, seigneur du Val; 2^e espousa Jean de Tersac, seigneur de Ligonne.

16. Marguerite III.

Louise espousa Jean de Pompadour, seigneur de Chasteaubouchet.

XVI. AMANIEU, VICOMTE DE COMBORN.

Voicy le dernier des vicomtes de Comborn, de cette noble et ancienne famille. Il espousa deux femmes et mourut sans laisser d'enfans. La première fust Catherine de Vivonne, veuve de Yvon du Fou, seigneur du Vigean, par contract de l'an MCCCCLXXXIX (1489).

(1) Très ancienne et très noble maison poitevine, distincte des comtes Chérade de Monthron, anciens aussi, barons de Monthron en Angoumois, marquis de Clairvaux, barons de Thuré en Poitou.

Celle-là estant morte il espousa, par contract de l'an MCCCCXCVII (1497), Catherine de Chastelus, veufve de Jean de Conygham, seigneur de Cangé. Avant ce second mariage, Amanieu avoit vendu sa vicomté de Comborn à pacte de rachapt à messire Geoffroy de Pompadour, évesque du Puy; mais il la racheta en l'an MD (1500). et il fust stipulé que si Amanieu estoit encore obligé de vendre ses terres, il ne pourroit faire vente qu'aux seigneurs de Pompadour.

Enfin, en l'an MDVIII (1508), voyant que luy et son frère François, seigneur de Chamberet, estoient sans enfans, il fist une vente pure et simple à Antoine, seigneur de Pompadour, neveu de Geoffroy, évesque du Puy, de sa vicomté de Comborn, conseigneurie d'Allassac, Treignhac, Rochefort, Chamberet, Beaumont, Chambolive, Saint-Salvador, toutes leurs appartenances et dépendances, et cette vente fust ratifiée l'année suivante MDIX (1509), par François de Comborn, seigneur de Chamberet. Quelques années après, ces deux frères de Comborn moururent sans postérité; mais le seigneur de Pompadour, leur cousin au troisieme degré, ne fust pas paisible pour cela dans l'acquisition qu'il avoit faite de leurs terres, car le seigneur de Pierrebuffière Chasteauneuf, qui avoit espousé Catherine de Comborn, sœur aînée du vicomte Amanieu, dont il avoit des enfans, prétendit toute la succession de la maison de Comborn, et enfin, après plusieurs difficultés, elle fust partagée; le seigneur de Pompadour eust Treignhac, Allassac et plusieurs autres terres; le seigneur de Chasteauneuf eut Comborn, Chamberet et quelques autres, avec le nom et armes de Comborn, que ses descendans ont pris souvent dans leurs actes, et dont il est bon que le lecteur soit averti, afin qu'il sache que ces derniers vicomtes de Comborn estoient de la maison de Pierrebuffière et de la branche de Chasteauneuf, laquelle est aussy esteinte, et la terre de Comborn est maintenant possédée par le marquis du Salhant,

du nom de L'asterie, gentilhomme du Limosin, et qui est sénéchal de la province.

J.-B. CHAMPÉVAL.

[Notes de l'éditeur J.-B. C.]. Ceci se réfère à la date d'environ 1691. — Guy Lasteyrie fut *sénéchal de l'évêque* de Limoges avant 1550. Voyez le *Mémoire sur Comborn*, du fonds Bosvieux, publié par M. Fage au *Bulletin de Tulle*. — Pour le premier paragraphe du chapitre I^{er}, relatif à Eudes, nous ne pouvons que renvoyer le lecteur à la remarquable *Étude sur les comtes et vicomtes de Limoges antérieurs à l'an 1000*, par M. le comte Robert de Lasteyrie.

1518. Puissant Pierre de Coningand, seigneur du Cange, cède au seigneur de Pompadour ses droits sur la vicomté de Comborn (dot à sa mère, 1497, feuue dame du Châtelus, épouse d'Amanion de Comborn), et en reçoit des terres au diocèse de Limoges. [Terrier de Pompadour, par Bonnotte, exemplaire de M. Brunet, ancien ministre.]

Le 7 janvier 1645, Comborn est adjugé sur saisie à MM. de Ma-laurie, Ceyrac, Souvezy, du Verdier, de Bar, Henri de Pierrebuf-fièrre. [Papiers de La Maze.] — 1649, par transaction entre les adjudicataires : le seigneur du Saillant, acquéreur du chef-lieu de la vicomté, aura le péage du chemin Vinaret de Voutezac à Masséré. [Papiers de Bouchiat, au château de Soulage.]

J.-B. C.



LOUIS-JACQUES CHAPT DE RASTIGNAC

TRENTE-CINQUIÈME ÉVÊQUE DE TULLE



*D'azur, au lion d'argent, armé, lampassé
et couronné de gueules.*

LA famille de cet évêque, dont deux membres s'intitulaient, en 1789, l'un marquis de Rastignac, sieur de Puy-Guilhem, l'autre chevalier de Rastignac, sieur comte de Ribérac et de Laxion, prétendait tirer son origine des anciens seigneurs de Chabonais, autrefois du Limousin, aujourd'hui de l'Angoumois. Cette filiation ne paraît pas très certaine, et si elle a eu lieu, ce ne serait que par les femmes, car quelques généalogistes soutiennent qu'une sœur de Jourdain III de Chabonais fut mariée, au XII^e siècle, à Jean de Rastignac ou Restignac. Cependant, après bien des recherches, nous croyons pouvoir affirmer, sans préjudice de renseignements contraires, que les Rastignac sont tout-à-fait limousins. Voici nos preuves :

Les historiens les plus autorisés accordent que

l'évêque de Limoges, Aymeric Cathi ou Chati, est de la famille de notre trente-cinquième évêque; or Aymeric était né à Lajouchat (1), entre Chabonais et Saint-Yrieix-Laperche; le vrai nom des Rastignac est Chapt ou Chat — Moréri et Feller écrivent indifféremment l'un ou l'autre. — Il n'est pas hors de toute probabilité qu'un membre de la famille des Cathi n'ait émigré en Périgord et se soit établi à Rastignac, paroisse de la Bachellerie, canton de Terrasson. Nous n'ignorons pas que cette assertion est contredite par le fait suivant :

Un Guy ou Guillaume de Rastignac étant allé à la première croisade, tomba au pouvoir des ennemis, qui le retinrent prisonnier plusieurs années, au bout desquelles il retourna en France, sans doute après avoir payé une bonne rançon. Cette circonstance lui aurait valu le surnom de *captus*, en vieux français : Chapt. C'est très ingénieux, seulement la famille de Rastignac a constamment répudié cette dérivation, croyant trouver mieux en disant que le mot chapt vient de *caput*, tête, chef, comme l'on dit le capital de Bug ou les capitouls de Toulouse, termes, assure-t-on, très usités dans le midi de la France pour désigner un chef de famille, un suzerain ou un grand magistrat.

Ceux qui ne sont d'aucun de ces avis soutiennent que le mot chapt fait allusion aux armes primitives des Rastignac qui, au lieu d'un lion,

(1) Nous ne savons sur quel fondement le regretté Roy-Pierrefitte décompose ce mot en l'âge-au-chat; tous les auteurs que nous avons consultés écrivent Lajouchat ou Lajaussat.

portaient un chat. Cette assertion favorise notre opinion sur la descendance des Chapt de la famille limousine appelée Cathi de Lajouchat. En effet, cette famille avait pour armes, dans un champ probablement d'azur, deux lions léopardés — d'or ou de gueules. — Tel était l'écu d'Aymeric, évêque de Limoges. Or, en armoiries, le lion léopardé est celui qui a l'air de passer tranquillement son chemin en vous regardant des deux yeux. Dans cette attitude, il ressemble parfaitement à un gros chat matou : même port, même barbe, même regard. Il est vrai que les Rastignac n'ont qu'un lion unique, soit ; mais rien n'empêche qu'un cadet de Chabanais ou de Cathi Lajouchat, c'est tout un, s'alliant aux Rastignac, n'ait porté dans cette famille ses armes avec brisure ou retranchement d'un lion. Ajoutons que l'écu primitif des Cathi présentait très probablement deux chats qui, dans la suite, sont devenus deux lions.

Afin de résumer ce que nous venons de dire sur cette question, nous croyons donc pouvoir affirmer que Chapt, vrai nom patronymique de Rastignac, et Cathi ou Chati, sont à peu près identiques ; que les Rastignac se glorifient de descendre des Chabanais ; que ceux-ci et les Cathi avaient absolument le même blason, preuve irrécusable de communauté d'origine, surtout lorsque l'on habite le même pays ; enfin que le premier membre des Chabanais-Cathi, ou l'un de ses descendants, a pu, sans ou avec raison, changer le chat de ses armes en lion armé, couronné et lampassé de gueules.

Avant d'entrer dans le fond de notre récit, le lecteur bienveillant nous pardonnera un mot très court sur deux ou trois personnages qui ont fait le plus grand honneur à notre évêque et à sa famille. Cet Aymeric Cathi, dont le nom est déjà connu, joua, pendant près d'un demi-siècle, un rôle important dans l'Église et dans l'Empire. Notre pape Clément VI, qui l'avait fait d'abord trésorier de la Cour romaine, le pourvut ensuite de l'évêché de Volterra et le nomma en même temps gouverneur de Bologne. Sa conduite digne et ferme dans ce poste difficile lui mérita l'estime des princes italiens, et ce fut par leur entremise qu'en 1361, les Bolonais le demandèrent pour archevêque à Innocent VI, qui l'accorda avec plaisir. L'empereur Charles IV l'employa à diverses négociations, lesquelles réussirent au gré du monarque ; ce qui fit qu'en 1365, ce prince confirma les privilèges de son église et le décora lui-même du titre de prince de l'empire. A cet honneur si envié fut ajouté celui de chancelier de l'Université de Bologne, la plus renommée alors du monde chrétien après celles de Paris et de Rome.

Que manquait-il à ce prélat pour être heureux aux yeux des ambitieux ? Une chose qui ne se remplace guère, le désir de la patrie. En 1371, il quitta volontiers la double croix archiépiscopale, les insignes de prince de l'empire et le fauteuil académique pour le simple diocèse de Limoges. En dédommagement, Grégoire XI, qui le transférait à regret, lui obtint le gouvernement de toute la vicomté. Il vécut encore dix-neuf ans, et mou-

rut, plein de jours et de mérites, le 10 novembre 1390.

Un personnage d'une réputation différente, mais non moins glorieuse pour la lignée de notre évêque, Raymond Chapt de Rastignac, chevalier des ordres du roi, capitaine de cinquante hommes d'armes, gouverneur de la Basse-Auvergne, lieutenant-général et bailli de la Haute-Auvergne, fut l'un des plus brillants guerriers de la fin du xvi^e siècle. Quoique très chaud partisan du roi de Navarre, il ne suivit jamais les errements des protestants. Toute son envie était de servir le prince, qu'il croyait légitime. Dès 1589, il se présentait avec Henri de Lamarthonie, évêque de Limoges, Louis de Pompadour, le baron de Gimel et d'autres nobles, devant les murs de cette ville, et sommait les Limougeaux de se rendre au vainqueur d'Ivry.

L'année suivante, il défit à Issoire le célèbre ligueur Randan. En 1591, chargé de poursuivre le jeune vicomte de Pompadour, Léonard Philibert, qui, à l'encontre de son père, s'était déclaré pour la Ligue, il le battit à Rocamadour et l'acheva au passage de la Dordogne, à Carennac. L'année d'après, les royalistes du Languedoc, harcelés par le duc de Joyeuse, s'adressèrent à Rastignac que de Thou appelle homme d'un courage infatigable, *virum indefessæ virtutis*. Avec cent hommes d'armes et deux cents archers, très habiles guerriers, dit l'historien déjà cité, *loricatis equitibus et sclopetariis egregie instructis*, il infligea à Joyeuse sa dernière défaite. En 1594,

il purgea le Limousin d'une troupe de brigands dits lés *tard-venus*. En récompense de sa fidélité et de si beaux faits, Henri IV le fit chevalier du Saint-Esprit, c'est-à-dire qu'il l'éleva au rang des quarante ou cinquante premiers personnages de France. Ce vaillant guerrier, qui avait bravé la mort sur une infinité de champs de bataille, périt de la main d'un lâche assassin, le 26 janvier 1596, à La Fère, où il était allé pour traiter quelques affaires concernant le service du roi.

Mais le dimanche, 2 septembre 1792, fut sans contredit le jour le plus fortuné qu'aient à enregistrer les annales d'une famille particulière. En rappelant le fait suivant, le mauvais chrétien, l'indifférent et l'impie se moqueront de nous, *animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus* : l'homme animal ne conçoit point les choses de l'esprit. Qu'ils rient ou non, nous ne laisserons pas de leur dire que la joie du Ciel, la force de l'Église et la plus belle couronne du prêtre et des fidèles, c'est le martyr, à quel point de vue qu'on l'envisage. Pour la première fois nous avons le bonheur d'assigner un martyr au sang de l'un de nos évêques. Laissons raconter ce drame, sanglant et glorieux tout ensemble, à un témoin oculaire :

« Le 2 septembre 1792, l'abbé de Rastignac fut écroué à l'Abbaye, d'où il ne sortit que pour porter sa tête sous la hache du bourreau. Pendant qu'on égorgeait le célèbre prédicateur Lenfant, on amenait ce saint prêtre dont le corps était affaibli par l'âge et une longue maladie ; dans le trajet

de la prison au guichet de la rue Sainte-Marguerite, ses jambes fléchissaient sous lui; mais on apercevait sur sa figure tout le courage dont son âme était remplie. Quand il parut sur la scène du carnage, un officier municipal lui lut la sentence d'accusation portée contre lui soi-disant par le peuple; et aussitôt un Marseillais, monté sur un tonneau, abattit sur cette tête vénérable le sabre dont il était armé; l'heureux martyr tomba mort sous le coup. Une populace effrénée se précipita sur son corps et le traîna vers le ruisseau de la place, où il fut jeté sur un monceau de cadavres. »

Ce bienheureux martyr avait quatre-vingts ans; depuis quarante ans il était vicaire-général d'Arles. En 1789 il fut choisi, avec son archevêque et son compatriote, Jean-Marie Dulau, cette autre illustre victime de l'Abbaye, par le clergé du diocèse, pour le représenter aux États-Généraux. Malgré son âge et ses infirmités, il fut l'un des plus vaillants défenseurs du trône et de l'autel. Tant d'efforts et de courage devaient nécessairement aboutir à la palme du martyr. Si nous nous sommes un peu trop étendu sur ces divers personnages, qu'on nous le pardonne en considération de ces divines paroles, *Gloria filiorum patres eorum* : les pères sont la gloire des enfants; et quoique le martyr de l'abbaye soit postérieur à notre évêque, le nom en retire une gloire qui est de tous les temps.

Louis-Jacques Chapt de Rastignac, que nous abordons enfin, naquit en 1685, de François, marquis de Rastignac, baron de Luzech, petit-fils

de Raymond, héritier de sa valeur et surtout de cet honneur de famille qui ne permit jamais d'infliger la moindre tache à son blason, et de Gabrielle de Clermont de Verteillac, laquelle, bien qu'issue d'une ancienne maison du Périgord, appartenait de loin à la lignée d'Arnaud de Clermont, notre deuxième évêque qui, avec cette digne femme, dut se réjouir, dans le sein de l'éternité, de compter parmi sa race non-seulement notre évêque et le saint prêtre de l'abbaye, mais encore le courageux archevêque de Toulouse, lequel, en 1829, écrivait au trop complaisant Feutrier, ministre des cultes et auteur, quoique évêque, d'une loi désastreuse contre les écoles ecclésiastiques — les Ferry ont eu des ancêtres — : « La devise qui a été donnée à ma famille, en 1120, par le pape Calixte II, est celle-ci : *Etiam si omnes, ego non* — quand même tous seraient pour cette loi, je ne le serai jamais ; c'est aussi la devise de ma conscience. » Il est probable que Louis-Jacques fit ses premières études dans la maison paternelle, c'était encore assez d'usage dans les bonnes familles. En 1699, année glorieuse et terrible à la fois au cœur et à la piété de son compatriote, l'immortel Fénelon (1), la réputation de M. Tronson, qui n'allait pas tarder à descendre dans la tombe, engagea ses parents à le conduire à Saint-Sulpice. Il avait à peine quatorze ans ; mais le moment était venu pour commencer des études sérieuses et se préparer, puisque le jeune

(1) Le livre des *Maximes des Saints* fut condamné cette année.

Rastignac y était destiné, à franchir plus tard les marches de l'autel.

Saint-Sulpice, dont le même Fénelon disait : Je ne connais rien de plus vénérable et de plus apostolique, avait pour fin principale de former un clergé paroissial bon, simple, prêt à tous les sacrifices et capable en même temps de conduire les âmes par les voies ordinaires. Le saint fondateur de cette maison ne voulait ni de grands philosophes, ni de grands théologiens, ni de grands savants — Saint-Sulpice en a pourtant de cette taille, — mais il voulait des hommes apostoliques qui sussent comprendre et soulager les besoins spirituels des fidèles, surtout des gens de la campagne, les plus délaissés et les plus ignorants. Jean-Jacques Olier était tellement empreint de ces sentiments qu'il les a, pour ainsi parler, inoculés à sa Compagnie. Saint-Sulpice est peut-être le seul corps religieux où le maître se montre presque l'égal du disciple ; où rien ne se fait par contrainte ; où le règlement sort de la nature des choses comme la fleur du bouton ; où les jeunes lévites sont exercés à toutes les vertus et à toutes les aptitudes du ministère paroissial. Une chose qui sera l'éternel honneur de cette Compagnie, c'est qu'elle n'a jamais donné dans les excès politiques et religieux ; aussi l'on peut dire que depuis sa fondation, elle a constamment mérité et possédé la paix promise aux hommes de bonne volonté.

Telle était la maison où le jeune de Rastignac devait apprendre les éléments de la science qui

fait le bon prêtre, *ce vase de miséricorde utile au Seigneur*. Il y passa d'heureuses années et il y puisa cette piété, cette douceur de caractère, cet esprit de charité qui firent, pendant quarante ans, l'ornement de sa vie sacerdotale. Lorsqu'il quitta Saint-Sulpice, il alla en Sorbonne. C'était de règle pour tous ceux qui aspiraient aux dignités ecclésiastiques. Cette Sorbonne, que l'Université d'aujourd'hui a remplacée, étendait son empire sur tous les lieux et sur tous les hommes : les rois, les empereurs, et jusqu'aux papes même — nous l'avons vu, — furent l'objet de ses censures. Point de grands hommes sans le baptême de cette *alma Mater*. Le futur évêque de Tulle fut l'un de ses lauréats. Avant sa trentième année il était docteur. Mais il n'avait pas attendu cet âge pour se consacrer à Dieu d'une manière irrévocable ; à vingt-cinq ans il était prêtre ; et après son doctorat, sûr de son savoir théologique, il se livra à la prédication. Il avait, dit le regretté chanoine Bourassé, une éloquence douce et persuasive. Cependant, ce qui brillait le plus en lui, c'était une dextérité rare dans le maniement des hommes et des affaires. Instruits de ses excellentes qualités, plusieurs évêques cherchèrent à se l'attacher. Celui qui y réussit, en 1713, fut Jean-François de Valderic de Lessure, évêque de Luçon. Un pareil choix de la part de l'évêque n'avait rien de surprenant ; mais les ambitieux s'étonnèrent qu'un jeune prêtre plein d'avenir voulût s'exiler dans un petit et lointain diocèse, chez un évêque de *famille médiocre* et disgrâcié à la cour de Louis XIV. — Ce prélat et

Etienne de Champflour, évêque de La Rochelle, publièrent, en 1711, une instruction collective qui portait condamnation du livre des *Réflexions morales*, du Père Quesnel. Le cardinal de Noailles, alors tout-puissant par M^{me} de Maintenon, qui avait approuvé le livre pendant qu'il était évêque de Châlons, se prit d'une irritation ridicule contre les deux prélats, fit chasser leurs neveux de Saint-Sulpice, porta sa plainte au roi et publia une instruction pastorale chargée d'insultes à l'endroit de ses collègues. Par surcroît de malheur, François de Lescure était l'ami avoué de Fénelon. — En acceptant de servir sous un tel évêque, Louis de Rastignac montrait autant d'abnégation que de courage. Dieu se plaît à bénir les actes de protestation contre l'injustice des hommes. — La France entière ne supportait qu'avec un sourd dépit la disgrâce de l'un de ses plus grands hommes. Le futur évêque de Tulle, compatriote de l'archevêque de Cambrai, protestait à sa manière contre les susceptibilités de l'omnipotent Louis XIV. Ce fut précisément du coin où on le regardait comme exilé que Louis de Rastignac commença à briller de cette vive lumière qui en fit ensuite l'un des plus illustres prélats du royaume. Ses prédications dans la cathédrale de Luçon et les principales églises du diocèse lui méritèrent d'unanimes applaudissements. Le chapitre de Luçon, ravi d'une éloquence si pieuse, si suave, se hâta de conférer au prédicateur sa plus haute dignité, qui était le décanat. La province ecclésiastique de Bordeaux lui donna une marque bien autrement éclatante de sa con-

fiance et de son estime en le nommant l'un des deux agents généraux du clergé aux assemblées périodiques. Ce poste, très délicat et très périlleux, menait droit à l'épiscopat ou en éloignait pour toujours. Un avenir prochain montra que Louis était digne de représenter ses électeurs dans cet emploi aussi important qu'honorifique.

Louis XIV, que toute l'Europe appelait le roi tout court, mourut en 1715; déjà le cardinal de Noailles, par ses hauteurs mal avisées, avait beaucoup perdu de son crédit; si l'évêque de Luçon chercha à se rapprocher de la nouvelle cour, nous l'ignorons; mais son grand-vicaire y était avantageusement connu. Le cardinal Dubois le protégeait en qualité de voisin et de presque compatriote. Devons-nous l'en féliciter ou l'en plaindre? C'est selon. Si Dubois n'avait pas eu tant de détracteurs et de jaloux, nous serions obligé de convenir, nonobstant un essai de récente réhabilitation, que le patronage d'un tel homme n'était pas des plus avouables. Rien cependant ne prouve que le cardinal fût aussi mauvais que l'ont fait Saint-Simon et consorts. D'ailleurs, si un méchant homme n'avait de faveurs que pour ses seuls semblables, ce serait le pire des monstres.

Quoi qu'il en fût de Dubois, il est avéré que le 29 décembre 1720, ce ministre présenta au régent Louis de Rastignac pour l'évêché de Tulle; il fut agréé. La maladie et la mort de Clément XI ajournèrent sa préconisation jusqu'au 11 octobre 1721, et les bulles de provision délivrées par Innocent XIII n'arrivèrent que vers la fin de décembre

de la même année. Le sacre de ce jeune prélat — il avait trente-sept ans — fut fixé au 1^{er} février 1722, et il eut lieu dans la chapelle des Jésuites de Luçon, par les mains de l'évêque de cette ville Jean-François de Lescure, assisté de son ami Étienne de Champflour et de Jean-Claude de la Poype, évêque de Poitiers. La cérémonie fut des plus brillantes; elle réunissait plusieurs évêques. Celui de Poitiers sacrait en même temps son coadjuteur et futur successeur Jérôme-Louis de Foudras. Nous ne savons sur quel fondement les auteurs de la *France ecclésiastique* mettent cette double consécration au 1^{er} janvier. Cette année 1722, le 1^{er} février était un dimanche, jour généralement destiné au sacre des évêques. En outre, les bulles de notre évêque ne furent expédiées qu'en décembre de l'année précédente. Quelques jours suffisaient-ils pour préparer une cérémonie aussi auguste? Toutefois ne tranchons pas la question.

Le nouvel évêque, arrivé à Tulle dans le courant de mars, n'y fit qu'un séjour de quelques mois, car son métropolitain l'appela à Bourges pour l'élection des députés à l'Assemblée générale de 1723. A cette époque, notre province ecclésiastique avait dans sa circonscription deux hommes du premier mérite; l'un était le métropolitain lui-même, Léon Potiers de Gesvres, que ses éminentes qualités avaient fait décorer de la pourpre romaine en 1707; l'autre, dont les belles lettres et la chaire chrétienne ne perdront jamais le souvenir, était Massillon, qu'il suffit de nommer pour rappeler toutes les vertus épiscopales. Ce fut sur

la personne de ce grand homme et sur celle de notre jeune évêque que tomba le choix des électeurs — il faut dire que le cardinal de Bourges devant avoir pour président celui de Paris, ne pouvait convenablement assister à cette assemblée. — L'évêque de Clermont, du reste, était appelé à la capitale pour y prêcher l'oraison funèbre de la duchesse d'Orléans; ce choix était déjà prévu. Celui de l'évêque de Tulle fut tout spontané. Le prélat avait tout récemment rempli son agence avec un tact et un talent si remarquables que, naturellement, il trouvait sa place dans ces comices de l'élite du clergé de France. La nature l'avait doué de toutes les qualités propres à lui attirer l'attention; il était bel homme, florissant de jeunesse, d'un abord facile et gracieux; dès qu'il parut au milieu de ses collègues, il fut désigné pour l'un des présidents des commissions particulières. Il s'acquitta de ce devoir à la satisfaction générale. On peut dire qu'il fut le prélat le plus marquant de cette assemblée; aussi Louis XV, qui venait d'être déclaré majeur, le transféra, au mois d'octobre, à l'archevêché de Tours. C'était, avec Narbonne, le premier siège de France par le nombre des suffragants — onze, — et l'un des plus renommés à cause du grand thaumaturge des Gaules; il renfermait plus de quatre cents paroisses et donnait un revenu annuel de soixante-dix à quatre-vingt mille livres. La ville archiépiscopale est, comme on le sait, sur les rives du plus beau fleuve de notre patrie; et le prélat qui relevait la houlette de Saint-Martin n'avait que

trente-huit ans; il était le cent seizième successeur de cet admirable pontife, et le cent dix-neuvième de toute la série des archevêques de Tours.

Tulle perdait une lumière qu'il avait à peine entrevue; Louis de Rastignac ne laissa aucun regret, et même il faut le dire, son successeur, avec moins d'éclat pendant sa vie, donna des fruits plus utiles et plus durables.

Voyons maintenant les œuvres que le nouvel archevêque accomplit dans ce beau diocèse durant un épiscopat de vingt-huit ans. Un homme que la science archéologique perdit trop tôt, le chanoine Bourassé, nous écrivait de Tours, le 24 avril 1866, les détails qui vont suivre et la plupart de ceux qui ont précédé.

Dès son arrivée dans la ville et le diocèse de Saint-Martin, Louis de Rastignac signala son zèle contre les Jansénistes. Les Pharisiens de l'époque prétendirent que par ce zèle le prélat voulait faire oublier à la cour de Rome son opinion en faveur des quatre fameux articles. Pour être dans le vrai, nous devons dire qu'étant évêque de Tulle, Rastignac, présidant une thèse théologique en Sorbonne, s'était montré un peu trop gallican, ou plutôt trop gouvernemental. Rome, instruite des sentiments d'un homme qu'elle savait être l'un des plus distingués de France, demanda des explications. Elles furent données et satisfirent si amplement Innocent XIII, que le pontife lui expédia sur-le-champ ses bulles pour l'archevêché de Tours. Malgré les détracteurs, le zèle du prélat

ne fit qu'augmenter; en 1725, Benoit XIII le félicitait par l'envoi d'un bref qui eut du retentissement.

Cette même année, sa province le choisit pour l'assemblée de 1726. Sa présence y fut d'une grande utilité, soit en faisant modérer le don de certains subsides ecclésiastiques exigés par les ministres du roi, soit en contribuant à l'apaisement de quelques différends survenus dans le clergé et même parmi les évêques.

Ce fut pendant la tenue de cette assemblée qu'il fit la connaissance de l'abbé de Saint-Cyr, autrement dit Odet-Joseph de Vaux de Giry. Ce personnage, devenu ensuite académicien et précepteur du Dauphin, fils de Louis XV, mérita pendant dix ans toute la confiance de l'archevêque, qui le nomma son vicaire-général et chanoine de la primatiale. L'abbé Proyard se plait, dans la vie du dauphin, à faire constamment l'éloge de cet ecclésiastique dénigré par les philosophes dont il critiqua les erreurs. D'autres hommes, que le prélat savait choisir à propos, lui aidèrent à porter le fardeau d'un grand diocèse et d'une vaste province. Au reste, s'il eut des serviteurs attachés et fidèles, il le dut à son bon cœur et à sa grande générosité. Ses revenus, déjà considérables, avaient été augmentés, en 1723, de ceux de l'abbaye de la Couronne, au diocèse d'Angoulême, et en 1727, de dix mille livres provenant de l'abbaye de Vendôme. On pouvait dire qu'il était l'un des plus riches prélats du royaume, mais on ajoutait aussi qu'il fut l'un des plus charitables. Depuis long-

temps la ville de Tours réclamait les filles de la charité pour l'instruction des enfants pauvres et la visite des malades. Quoique instituées depuis plus de soixante ans par saint Vincent-de-Paul, ces bonnes filles étaient encore assez peu nombreuses et établies seulement dans les plus grandes villes. En 1728, le généreux archevêque fit tant d'instances qu'il obtint ce que d'autres demandaient en vain. Les paroisses de Saint-Clément et de Notre-Dame-la-Riche, à Tours, furent dotées des filles de la charité, bien entendu aux frais du prélat.

Mais le diocèse tout entier, et cela devait être, se ressentait de sa libéralité. A une bienfaisance rare Louis unissait un esprit si doux, si conciliant, si habile à manier les cœurs, que ses comp provinciaux le faisaient l'arbitre de tous leurs différends; et ses talents en ce genre étaient tellement reconnus qu'en 1730 et 1733, le roi lui confia la délicate mission de présider au chapitre général des Bénédictins de Saint-Maur. La chose en valait la peine, car cette congrégation était soupçonnée de favoriser le jansénisme; les Bollandistes n'en faisaient pas petite bouche. Dans la réunion de 1730, l'abbé de Saint-Cyr donna l'exemple de la plus édifiante soumission. Quoique séculier, il tenait aux Bénédictins moins par amour de leurs opinions que par admiration de leur science. Son archevêque, ou mieux son ami, lui ayant montré le danger de sa route, il le vit tomber à ses pieds et signer, avec un cœur repentant, le décret d'acceptation de la bulle célèbre *Unigenitus*.

Le chapitre n'ayant pu terminer toutes ses affaires, fut prorogé à l'année 1733. L'archevêque-président usa de tant de modération, de bonne grâce et de bonnes raisons, qu'il gagna tous les cœurs, même ceux des plus récalcitrants. L'accord se mit dans la congrégation; le jansénisme fut répudié, et désormais les Bénédictins purent vaquer tranquilles à leurs prières et aux sciences ecclésiastiques qu'ils ont portées si haut. Mais on peut affirmer que le soulagement des consciences à ce sujet était dû au roi et à l'archevêque de Tours.

Parmi les établissements religieux de l'archidiocèse, il en existait un précieux par dessus tous, c'était le séminaire de Saint-Charles. Les prédécesseurs de l'éminent prélat l'avaient fondé, sans toutefois lui assigner des revenus suffisants, du moins pour l'époque présente. Louis de Rastignac qui, comme tous les évêques, faisait de ses séminaires l'affaire capitale de sa charge pastorale, voulut, par tous les moyens justes et honnêtes, parer à la détresse de cette pépinière de son clergé; il ne trouva rien de mieux que l'union de certains bénéfices, ressource ordinaire et usitée dans l'Église de France jusqu'au xviii^e siècle. Après avoir désintéressé les titulaires, il unit au séminaire de Saint-Charles le revenu des prieurés de Saint-Mars, de Saint-Blaisé, de Sainte-Barbe et de Sainte-Madeleine.

L'année 1734, par la voix unanime de ses suffragants, ce noble prélat fut encore envoyé à l'assemblée générale.

Hélas ! cette même année, son diocèse presque entier, et notamment la ville archiépiscopale, furent frappés d'un désastre qui mit la charité du prélat à la dernière épreuve. A la suite de pluies abondantes et prolongées, la Loire et le Cher unirent leurs rives ; tous les quartiers bas de Tours furent inondés ; les habitants cherchèrent un refuge chez ceux qui étaient préservés ; le compatissant et charitable prélat ouvrit toutes les portes de son vaste palais, nourrit, habilla et fit soigner pendant plus d'un mois près de trois cents malheureux, sans y comprendre ceux qu'il secourait en ville. Dans cette triste circonstance, il mérita plus que jamais le doux nom de père de son troupeau.

Dans une tournée pastorale, il reçut les plaintes des ecclésiastiques du collège de Chinon, maison d'éducation religieuse très ancienne qui avait eu pour élève le trop célèbre Rabelais. Les revenus de ce collège, comme ceux de Saint-Charles de Tours, étaient devenus insuffisants. L'archevêque veillait depuis longtemps un changement de supérieur dans l'abbaye de Sully ou Seuilly, pour unir la mense de ce couvent au collège de Chinon ; mais outre l'abbé commendataire, qui ne résidait jamais, il y avait là quatre ou cinq religieux des plus entêtés, quoiqu'ils n'observassent presque plus les usages réguliers. En 1736 l'abbé mourut, et aussitôt le prélat adressa une supplique au roi pour obtenir l'union souhaitée. Le monarque accorda l'union, qui fut accomplie par une ordonnance épiscopale du 14 décembre de cette année.

Les choses en étaient là, lorsque les moines,

mécontents de l'union, sollicitèrent un ecclésiastique du nom d'Hocquart de postuler l'abbaye; il se rendit à leurs vœux et, qui plus est, il obtint la commende du roi ou de ses ministres. A cette nouvelle l'archevêque, qui ne se laissait vaincre par aucun obstacle lorsqu'il s'agissait du bien des âmes, se rendit à Versailles, rappela au prince sa première décision, exposa de nouveau l'état du collège de Chinon, fit connaître la manière de vivre des religieux, et avant de quitter la Cour, il reçut un diplôme annulant les entreprises d'Hocquart et lui donnant plein pouvoir de mettre dehors ou de réformer les imprudents auteurs du conflit. Louis XV, qui connaissait Rastignac de réputation plus que de sa personne, fut enchanté de la bonne grâce d'un si grand prélat, et celui-ci eut l'heureuse pensée de le faire souvenir qu'il était le premier archevêque nommé par lui après sa majorité. Louis XV, disons-nous, se promit de protéger ce prélat en tout et pour tout.

Une nouvelle occasion ne tarda pas à se présenter. La maison archiépiscopale, ébranlée, en quelque façon, par les nombreux inondés qu'elle avait abrités pendant un mois, et d'ailleurs sujette, à cause de ses vastes appartements, à de fréquentes réparations, menaçait ruine en bien des endroits; il fallait ou y mettre la main sans délai, ou la voir crouler en partie et, partant, s'exposer à des dépenses plus considérables. L'archevêque, presque à bout de ressources par suite de ses aumônes et de ses œuvres diocésaines, imagina, de concert avec son conseil, un moyen qu'il était peut-être parmi

les prélats de France le seul capable de mener à bonne fin. Il s'agissait de supprimer et d'unir à l'archevêché le titre abbatial de Marmoutier. C'était une ancienne et grande abbaye fondée par saint Martin; très riche, puisque la part de l'abbé s'élevait à vingt mille livres de rente, et celle des moines à vingt-cinq mille. Les religieux Bénédictins de Saint-Maur en étaient maîtres alors. Les déposséder ne paraissait possible qu'à celui que le peuple s'accoutumait déjà à nommer le Bien-aimé. Le roi seul, en effet, pouvait tenter ce coup d'État. L'archevêque, avec sa confiance inébranlable en la Providence, eut recours au jeune monarque; les difficultés s'aplanirent et, en 1740, Louis de Rastignac put se féliciter d'avoir assuré à ses successeurs un revenu annuel très considérable pour l'entretien du palais archiépiscopal.

Rien n'échappait à sa vigilance paternelle. Dans une visite à l'hospice général de Tours, il remarqua que tout y était pêle-mêle; ce qui le frappa surtout, ce fut de voir les enfants trouvés mêlés à toute sorte de gens; dès lors il songea à remédier à cet état de choses. Mais comme il méditait longuement ses projets de bonnes œuvres, il ne découvrit son dessein qu'en 1741, après avoir terminé l'affaire de Marmoutier. Il voulait fonder un hôpital à part pour les enfants abandonnés qui lui venaient de la Touraine entière. Son conseil, les principaux de la ville et le clergé applaudirent à cette belle œuvre. La même année vit s'élever l'hospice de la Madeleine, où furent appelées les filles de saint Vincent-de-Paul, *pour servir de*

mères à ceux que leurs mères, selon la nature, avaient abandonnés.

D'un naturel des plus compatissants, ce bon archevêque n'aurait voulu laisser aucun besoin sans secours. Une fois ou l'autre, toutes les églises de son diocèse eurent part à ses libéralités; ne citons qu'un trait. En 1741, présidant une cérémonie à Saint-Martin, il s'aperçut que le chapitre de cette insigne église n'avait que des ornements assez médiocres; il lui unit sur-le-champ un prieuré vacant appelé St-Côme. L'année suivante, il gratifia son chapitre-cathédral de deux autres bénéfices à sa nomination : le prieuré d'Oléron et les revenus de Saint-Martin de la Bazoche.

Jusqu'ici nous n'avons parlé guère que des œuvres matérielles accomplies par ce grand prélat; les œuvres spirituelles allaient de pair. Sans cesse il instruisait ses ouailles par la parole et par la plume. Dieu, avons-nous dit, lui avait donné une riche nature, une grâce d'élocution rare; il réunissait en sa personne les trois principales qualités de l'homme éloquent : il plaisait, il touchait et il instruisait. Mais ce qu'il ne pouvait faire par la parole, il le faisait par la plume. Chaque année, au Carême, il publiait un mandement court, substantiel et instructif. On lui reprochait de donner dans ses écrits une trop large place aux questions religieuses de l'époque. Le jansénisme était un but où tout le monde visait. Ce fut le combat de ce temps. A chaque jour suffit son mal. Le nôtre est d'avoir affaire à l'indifférence, et c'est bien autre chose que quelques débats sur la grâce, ignorés

des masses. La portion de son troupeau qui tenait le plus au cœur de ce saint prélat et pour laquelle il n'aurait reculé devant aucun sacrifice, était son clergé.

Le prêtre est le coopérateur né de l'évêque ; sans lui il ne peut pas grand'chose ; avec lui il soutient la foi du monde. Mais le prêtre ne naît pas tel, il se fait. Personne mieux que le digne archevêque ne comprit cette seconde naissance du jeune lévite ; aussi il employait tous ses soins à la formation de ses futurs coopérateurs ; il visitait souvent son grand-séminaire, inculquait fortement aux jeunes aspirants le goût de l'étude et de la science ecclésiastique, se faisait rendre un compte détaillé et exact des aptitudes de chaque élève, transcrivait les renseignements et s'en servait pour l'assignation des postes ; il recommandait la pratique de toutes les vertus, mais principalement de la modestie et de l'humilité. N'oubliant jamais qu'un pasteur doit être le modèle du troupeau, il se montrait exemplaire en tout, jusqu'à ne jamais sortir de son diocèse, si ce n'est pour assister aux assemblées du clergé où il fut régulièrement envoyé pendant vingt-cinq ans, et pour rendre à ses collègues et à la Cour des devoirs de bienséance que sa haute position exigeait. Les évêques de France l'avaient en telle vénération que, dès qu'il reparut à l'assemblée de 1745, il en fut élu président, et il conserva ce titre en 1747 et 1749, année qui précéda sa bienheureuse mort.

Au retour de l'assemblée de 1745, il publia une instruction pastorale *sur la justice chrétienne*

par rapport aux sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, qui fit le tourment de ses dernières années.

Nous devons dire que le jésuite Pichon, forte tête mais sujette à pencher d'un côté plus que de l'autre, selon Feller, avait composé un livre intitulé : *L'Esprit de Jésus-Christ et de l'Église sur la fréquente communion*. Cet écrit était naturellement dirigé contre les Jansénistes. Ceux-ci voulaient la perfection pour communier fréquemment; le Jésuite ne demandait que des dispositions très ordinaires; en combattant un excès il tomba dans un autre. Rome condamna son livre après la censure du clergé de France. L'auteur se soumit comme il le devait.

Tout plein de cette censure de l'assemblée générale, dont il avait dirigé la marche et les procès-verbaux, l'archevêque de Tours composa sa lettre pastorale, la rendit publique et étonna toute l'Église par certaines expressions qui favorisaient le jansénisme. Les Jésuites prirent feu et attaquèrent le mandement, avec la plume, il est vrai, du Père Pichon, exilé en Auvergne. Les amis de l'archevêque s'alarmèrent; François Boyer, évêque démissionnaire de Mirepoix, prélat très important, lui écrivit pour lui demander des explications; il les donna en protestant de son entière soumission aux décisions de l'Église; il reconnaissait en même temps qu'il aurait pu écrire avec plus d'exactitude théologique. Cette réponse, et d'autres explications du même prélat, ajournèrent une condamnation qui, dans le fait, n'a jamais été prononcée.

En terminant, faut-il que nous relevions l'assertion malveillante d'un mauvais Dictionnaire historique, lequel prétend que l'archevêque de Tours lança son écrit pour se venger de ce qu'en 1746, le roi lui avait préféré Christophè de Beaumont pour le siège de Paris? Non, assurément. Si nous voulions donner une réponse, nous n'en trouverions pas de meilleure que la courte notice sortie des documents à l'aide de notre plume.

Ce grand prélat était arrivé à une époque critique pour la vieillesse; il avait soixante-cinq ans, quoique Feller ne lui en donne que soixante-trois : son sang affaibli lui fit pressentir une fin prochaine. Retiré au château de Vêretz, près de Tours, il envisagea la mort comme la fin et la récompense de ses travaux. Il s'éteignit le 2 du mois d'août 1750, après vingt-huit ans d'épiscopat; il était commandeur de l'ordre du Saint-Esprit. Il fut enterré dans le chœur de la métropole.

Ce pontife fut l'un des plus illustres personnages ecclésiastiques de son époque; ses détracteurs dont, par sa parole et ses écrits, il dévoilait la mauvaise foi, furent presque aussi nombreux que ses admirateurs; mais lorsqu'on voit l'élite du clergé de France lui donner pendant vingt-cinq ans la place d'honneur de ses comices; lorsqu'on sait que non-seulement un grand diocèse, mais toute une province pleura sa mort et que l'Église entière de France rendit hommage à ses hautes qualités, on peut sans remords tirer le voile sur quelques défauts inhérents à la nature humaine, et surtout

couvrir d'un juste mépris les basses attaques des médiocrités jalouses.

L.-L. NIEL,
Curé de Naves.

NOTE

SUR LA

DATE VÉRITABLE

DE LA

MORT DU COMTE DE LA MARCHÉ HUGUES IX

Le nom de Hugues X, comte de la Marche, revient assez fréquemment dans notre *Bulletin*, soit à propos de monnaies de ce seigneur, soit au sujet de documents historiques (1). Jusqu'à présent, tous les auteurs qui ont parlé de Hugues X ont adopté sans contrôle les dates de 1208 à 1249 données par un ouvrage estimé à juste titre, l'*Art de vérifier les dates*. Mais comme tout ici-bas est sujet à erreur, il se trouve justement que cette date est erronée ! Hugues X ne devint comte de la Marche qu'en 1218.

Nous en avons eu l'éveil par un compte-rendu que M. Antoine Thomas a consacré dans les *Annales du Midi* à une livraison de notre *Bulletin* où se trouve décrite, aux dates extrêmes 1208-1249, une monnaie de Hugues X, comte de la Marche. Il s'exprime ainsi :

« Il serait bon de prendre note une fois pour toutes »
» que la date de 1208 pour la mort de Hugues IX, donnée »
» par l'*Art de vérifier les dates*, n'a aucune valeur et doit »
» être remplacée PAR CELLE DE 1218. Cette rectification a »
» été faite en 1856, par un savant de quelque notoriété,

(1) Le médaillier du Musée de Brive possède cinq deniers d'Hugues X : un trouvé à Brive, deux à Yssandon et deux de provenances inconnues. Ces derniers ont été donnés par M. Gaston de Lépinay.

» dans une revue qui n'est pas sans lecteurs. (Voir *Bibliothèque de l'École des chartes*, tome XVII, page 537, art. de M. Léopold Delisle. »

L'époux d'Isabelle, veuve du roi d'Angleterre, le vaincu de Taillebourg (1242), est un personnage historique trop remarquable pour ne pas tenir compte d'un avis à son sujet donné par un érudit comme M. A. Thomas; c'est pourquoi M. Ph. Lalande écrivit à ce sujet à M. Léopold Delisle; nous nous empressons de publier la lettre que le savant directeur de la Bibliothèque nationale a bien voulu répondre à notre secrétaire-général.

(*Note du Comité de publication.*)

Paris, le 22 avril 1889.

Monsieur et honoré confrère,

Vous me faites l'honneur de me demander quelques renseignements sur la date de la mort de Hugues IX, comte de la Marche, que l'*Art de vérifier les dates* fixe à l'année 1208, et qu'on a dit avoir été rejetée par moi dix années plus tard.

J'ai eu, en effet, l'occasion de montrer dans la *Bibliothèque de l'École des chartes* (tome XVII, page 537), que la chronologie des comtes de la Marche donnée par les Bénédictins était très défectueuse, et j'ai dit, sans en donner les preuves détaillées, que la vie de Hugues IX pouvait se résumer ainsi :

Hugues IX prit possession du comté de la Marche avant l'année 1190 (charte de Saint-Hilaire de Poitiers), suivit Richard Cœur-de-Lion à la croisade et resta toujours fidèle à ce roi. Il se déclara, en 1200, contre Jean-sans-Terre, qui lui avait enlevé Isabelle d'Angoulême, sa fiancée. Après avoir servi Philippe-Auguste pendant quatorze années environ, il se réconcilia, le 25 mai 1214,

avec le roi d'Angleterre, dont la fille, nommée Jeanne, fut fiancée à Hugues, son fils (1). Il partit pour Damiette en 1218 et y mourut en 1219.

Le cadre de mon travail ne me permettait pas de justifier chacune de ces assertions par des textes probants; mais je crois être certain que j'avais tous ces textes sous la main quand j'écrivais mon mémoire en 1856. Pour le point essentiel, la date de la mort de Hugues en 1219, je puis vous indiquer les textes suivants :

« Anno 1219. Obiit Hugo de Lesina senior. » Chronique de Bernard Itier, dans les *Chroniques de Saint-Martial de Limoges*, éd. de la *Société de l'Histoire de France*, p. 105 (2).

« Renovato anno [1220], mortuo Hugone lo Bru apud Damiata, Hugo lo Bru junior, filius ejusdem, fit comes de la Marcha et comes Engolismensis, sumpta in conjugio regina Anglorum que vocabatur Helisabet, et repudiata filia ipsius quam nondum cognoverat. Civitas Engolismensis comitem non habuerat ab anno 1202, quo Ademarum comes obiit apud Lemovicam xvi kal. julii, qui precedenti anno dederat filiam suam in conjugio Johanni, regi Anglorum, et tulerat eam Hugoni lo Bru, qui postea obiit a Damietta. » Chronique de Bernard Itier, édition précitée, p. 106 et 107.

Le départ de Hugues pour la croisade est attesté

(1) Mais, comme on le verra par les textes que reproduit plus loin M. Delisle, ce fut la mère de cette princesse, l'ex-fiancée de son père, Isabelle d'Angoulême, devenue veuve du roi d'Angleterre, qu'épousa Hugues X!

(2) Bernard Itier donne indifféremment à Hugues, comte de la Marche, les surnoms de *de Lusignan* (de Lesina) ou de *le Brun* (lo Bru).

(Notes du Comité de publication.)

en ces termes par la chronique d'Aubri de Trois-Fontaines :

« [Anno 1219]... Expeditionem autem cruce signatorum ad partes transmarinas conduxerunt hoc anno archiepiscopus Mediolanensis Henricus, Galterus episcopus Eduensis, Petrus, Parisiensis episcopus, cum fratre suo Galtero regis camerario, Milo, Belvacensis electus, cum Andrea fratre suo, Herveius comes Nivernensis, Hugo Brunus de Marcha, Pictaviæ comes, cum Herveio de Virzone..... » (*Recueil des Historiens de la France*, t. XVIII, p. 788.)

La mort de Hugues IX a été rapportée à l'an 1208, sans doute sur la foi d'un acte relatif à la manière dont l'évêque de Poitiers, à la mort d'un comte de la Marche, voulut se mettre en possession du château de Lusignan. Suivant plusieurs copies (Bibl. Nat., collection Dupuy, vol. 805, fol. 60 et 107), cet acte serait de l'année 1208 : « Anno Domini 1208, indictione 7, pontificatus sanctissimi in Christo patris ac domini Clementis divina providentia pape V anno quarto, mense novembris, exeuntis die ejusdem tertio, scilicet die Jovis ante festum beati Andreæ apostoli. »

La mention du pontificat de Clément V et les autres synchronismes prouvent qu'au lieu de 1208 il faut lire 1308, et cet acte ne peut servir à dater la mort de Hugues IX.

Veillez agréer, je vous prie, Monsieur et honoré confrère, l'assurance de mon entier dévouement.

L. DELISLE.

NOUVEAU RECUEIL
DE
REGISTRES DOMESTIQUES

LIMOUSINS ET MARCHOIS

(DE 1384 A NOS JOURS)

PUBLIÉS PAR

M. LOUIS GUIBERT

Avec le concours de MM. Alfred LEROUX, J.-B. CHAMPEVAL, l'abbé A. LECLER
et Léonard MOUFLE

AVANT-PROPOS

La famille d'autrefois, ce groupe harmonieux et robuste dont la religion consacrait le principe, dont les mœurs réglaient avec tant d'autorité tous les actes, et qui nous apparaît si fortement constitué, si étroitement uni sous la discipline du chef de maison, nous a laissé son histoire, tracée au jour le jour, sur les feuillets jaunis des registres tenus au foyer. Rien de plus naïf et de plus précis à la fois que ces notes dont la destination tout intime, le caractère souvent confidentiel, garantissent la sincérité. C'est la vie de nos ancêtres qui se reflète dans leurs Livres de raison; c'est leur

existence intérieure avec ses plus petits événements, ses détails les plus insignifiants, les plus vulgaires. Beaucoup de personnes délicates seront même d'avis que le naturalisme de ces journaux domestiques va quelquefois un peu loin. Mais qu'importe ! Ils nous apprennent ce que nous voulons connaître, ce que nous ne saurions apprendre que par eux. Ils nous rendent confidents des pensées, des préoccupations, témoins des travaux du foyer, et nous y font en quelque sorte participer.

Nous avons parlé ailleurs (1), avec détails, des Livres de raison en général, et nous sommes entré, à ce sujet, dans des considérations et des développements qu'il nous paraît inutile de reproduire ici. Rappelons seulement ce point : la pensée qui dominait l'esprit du père de famille, le sentiment qui inspirait surtout sa gestion, c'était une vive et incessante sollicitude pour la conservation du groupe domestique, pour le maintien de son unité, pour l'entretien, le renouvellement, l'augmentation de sa fortune, en un mot le souci de la prospérité de la lignée et de sa perpétuité. Au lieu de considérer, comme nous le faisons aujourd'hui, les individus, nos ancêtres avaient en vue la famille, dont le foyer paternel demeurerait toujours le siège et le centre ; et en remettant à son héritier la garde de ce dépôt sacré, chaque administrateur successif devait rendre compte de ses soins, de

(1) Le Livre de raison d'Étienne Benoist (1426). Limoges, veuve Ducourtieux, 1882. — Le Livre de raison des Baluze — (registre domestique et chronique tulloise) — (1566-1641). Tulle, Crauffon, 1888.

ses travaux, de ses efforts pour remplir la charge dont il s'était vu investir par la Providence.

Ce compte-rendu de la tâche d'une génération à la génération qui suit, c'est là proprement l'objet du Livre de raison, et tout le Livre de raison lui-même. Mais celui-ci contient d'ordinaire des notes étrangères à l'administration du père de famille : des recettes domestiques, des formules médicales, la mention de phénomènes météorologiques, d'événements d'histoire locale ou d'histoire générale, des indications sur l'abondance des récoltes et le prix des denrées, des prières, des chansons, voire des horoscopes. On rencontre parfois, dans ces notes accessoires, de précieuses glanes à recueillir, et l'archéologie proprement dite, les études historiques, la science sociale et l'économie politique viennent tour-à-tour leur demander des indications sur les sujets les plus variés.

En Limousin, il n'était pas de foyer jadis qui n'eût son Livre de raison. On découvre fréquemment quelques-uns de ces manuscrits domestiques dans les archives des anciennes familles, nobles ou bourgeoises. Ajoutons qu'on n'en trouve pas moins à la campagne que dans les villes : tout propriétaire, tout usinier semble avoir tenu son papier domestique, ainsi que le magistrat, l'ecclésiastique et le riche marchand. Comme la pierre du foyer, comme le lit conjugal, comme le Christ qui ouvrait les bras au-dessus de la cheminée de la salle commune, le Livre de raison faisait en quelque sorte partie du matériel essentiel du ménage. Aussi toutes les professions, toutes les conditions sociales

en ont fourni. Moins heureux toutefois dans nos recherches que M. Charles de Ribbe, nous n'avons pu, jusqu'ici, mettre la main sur un seul registre domestique émanant d'un paysan proprement dit, propriétaire-cultivateur, métayer ou petit fermier de notre province : ceux-là avaient dans la mémoire leur Livre de raison ; c'est oralement que se transmettaient, du père au fils, les renseignements et les recommandations ayant trait à la conduite de la famille et à l'administration de ses intérêts.

L'usage des livres domestiques, de ces confidents discrets chargés de répéter au chef de la génération suivante, seul, les traditions et les secrets dont le père avait le dépôt, était, nous l'avons dit, universellement répandu ; on le trouve à ce point entré dans les mœurs, que des individus isolés, détachés de la famille pour ainsi dire, des ecclésiastiques par exemple, n'ayant ni la responsabilité ni les devoirs d'un chef de maison, se croient obligés de rendre compte à leurs héritiers — et avant tout à eux-mêmes, car le Livre de raison a aussi le caractère d'un examen de conscience, et de là peut-être découle sa plus haute valeur morale — de l'usage qu'ils font de leur patrimoine, de l'emploi des dons et héritages recueillis par eux, de leur conduite vis-à-vis de leurs proches ou de leurs domestiques, de leurs intentions et de leurs dispositions à l'égard de ces derniers. De là à noter les faits intéressants de leur propre vie, puis à en consigner, chaque jour ou à des dates rapprochées, les plus menus détails, il n'y a

qu'un pas : ce pas est souvent franchi. Aussi classons-nous les Journaux individuels dans la même catégorie que les Livres de raison, et leur réservons-nous une place sur le même rayon de la bibliothèque dont nous recueillons les éléments pour nos compatriotes de la Marche et du Limousin.

N'est-ce pas un souvenir des *mémoriaux* de nos Livres de famille que ces notes tracées par un de nos compatriotes, le savant Marc-Antoine Muret, sur ses manuscrits et sur ses livres :

— « Au nom de Jésus et de la Sainte-Vierge, Mère de Dieu, j'ai commencé à écrire ceci le 1^{er} mai 1576. »

— « Le 28 mai 1576, j'ai fait vœu à Dieu de n'assister dorénavant à aucun profane spectacle. »

— « J'ai été fait chevalier de Saint-Paul à la fin d'octobre 1572; cela me coûta en tout 1,120 ducats et me rapporta la première année, tout compris, 171 ducats et demi. Le 9 décembre 1574, je vendis ma charge à messire Pier Mattei de... pour 1,295 ducats d'or, et j'achetai une autre charge à la Daterie, qui me coûta en tout 2,100 écus d'or, en or. Je la vendis, le 12 décembre 1582, au prix de 2,240 ducats d'or, en or, plus dix en monnaie; et cela pour acheter la maison de Saint-Eusèbe. »

« Hippolyte, cardinal de Ferrare, le mardi 2 décembre de l'an du Seigneur 1572, est sorti de la vie un peu avant la vingtième heure. Qu'il repose en paix ! Il était né, comme je le lui ai souvent entendu dire, le 25 août 1509. J'ai vécu quatorze années dans sa maison, et il m'a toujours traité

avec beaucoup de libéralité et de magnificence... Les espérances des hommes sont des déesses fugitives » (1).

Nous avons pensé faire œuvre utile à l'histoire de notre chère province limousine en étudiant avec soin tous les Livres de famille dont l'existence nous a été signalée, et en extrayant de ces manuscrits, de contexte et d'allures si divers, mais si semblables dans leur inspiration et dans leurs caractères généraux, tout ce qui nous a paru de nature à pouvoir être lu avec intérêt par le public. Grâce au zélé concours de M. Alfred Leroux, archiviste du département de la Hte-Vienne, de M. l'abbé Lecler, curé-doyen de Compreignac, de feu M. Pierre de Cessac, président de la Société des sciences historiques et naturelles de Guéret, et de M. Jean de Cessac, archiviste paléographe, nous avons pu donner en 1888 un premier recueil contenant des extraits de vingt de ces registres, dont les mentions embrassent une période de quatre siècles et demi — de 1426 à nos jours. Au cours de l'impression de ce volume et depuis sa publication, notre catalogue de Livres de raison s'est singulièrement enrichi, grâce à d'heureuses découvertes, à de bienveillantes et libérales communications. Avec l'aide de deux de ces collaborateurs, M. Alfred Leroux et M. l'abbé Lecler, si laborieux, si dévoués au progrès de nos études d'histoire pro-

(1) Charles Dejob, *Marc-Antoine Muret. Un professeur français en Italie dans la seconde moitié du xvi^e siècle*. Paris, Thorin, 1881, pages 248, 256, 292, d'après les notes relevées par Lazéri.

vinciale, — auxquels ont bien voulu s'adjoindre un chercheur d'une activité infatigable et d'une érudition solide, M. J.-B. Champeval, avocat à Figeac (1), et un de nos plus zélés confrères de la Société archéologique de Limoges, M. Léonard Moufle, avocat à Limoges, — nous avons continué le dépouillement entrepris en 1884 : Nous nous trouvons aujourd'hui en mesure de présenter au public un nouveau recueil non moins intéressant et aussi volumineux que le premier.

46 registres ont fourni la matière du présent volume ; à la plupart nous avons dû nous borner à emprunter des extraits dont l'importance varie et est toujours proportionnée à l'intérêt du manuscrit. Pour quelques-uns, nous publions le texte intégral.

Cette nouvelle série de Livres de raison reporte à près d'un demi-siècle en arrière le point de départ de notre série de documents domestiques intéressant le Limousin et la Marche, série qui embrasse aujourd'hui une période de plus de cinq cents ans, de 1384 à nos jours.

Voici la liste des manuscrits qui constituent ce nouveau recueil :

1. Livre de raison de Pierre Esperon, juge de St-Junien (29 août 1384-22 septembre 1417 — et 24 juillet 1443).
2. Registre domestique de Guillaume et Hugues de Quinhart, bourgeois de Brive (12 juin 1455-12 mars 1509).

(1) C'est à M. Champeval que nous devons la communication de plus de la moitié des manuscrits composant le présent recueil. Il a bien voulu également nous fournir ses précieux avis pour beaucoup d'identifications qui nous embarrassaient.

3. Mémorial de Pierre et Jean Roquet, frères, bourgeois de Beaulieu (2 janvier 1478-9 mai 1525).
4. Livre de raison et registre de famille de Pierre de Sainte-Feyre, seigneur dudit lieu (22 janvier 1497-octobre 1533).
5. Registre domestique et papier baptistaire de la famille de Gay de Nexon (10 janvier 1514-11 août 1522, et 14 mai 1620 à nos jours).
6. Registre des baux, comptes ruraux et obligations diverses de Léonard Romanet, chanoine d'Eymoutiers, et de Joseph, son frère ou son neveu (15 janvier 1518-10 août 1581).
7. Registre de famille des Du Noyer et des Labrunie de Martel (12 février 1522-21 août 1728).
8. Livre de raison et registre de famille de Pierre, autre Pierre et Michel Terrade, notaires à Chaumeil (octobre 1548 à l'année 1685).
9. Registre domestique des La Garde, de Tulle (25 juillet 1569-17 septembre 1645).
10. Papier journal d'Antoine de Sainte-Feyre, écuyer, seigneur du lieu, (mars 1570-octobre 1577).
11. Journal de Vielbans, conseiller au Présidial de Brive et consul de cette ville (1^{er} août 1571-27 mai 1598).
12. Notes d'Antoine Rymond, notaire de la vicomté de Rochechouart (12 mars 1572-1620).
13. Papier de famille de Jean Lestorguie, de Nonars (29 juillet 1585-28 octobre 1602).
14. Journal domestique d'Élie de Roffignac, seigneur de Roffignac et de la Motte d'Allasac (1^{er} janvier 1588-6 septembre 1589).
15. Journal domestique de Martial de Gay, lieutenant-général à Limoges (janvier 1591 à l'année 1602).
16. Livre de raison de Pierre Doumail, notaire à Gros-Chastaing (25 janvier 1597-1632).
17. Livre de raison de Jacques Treilhard, de Brive, et de Pierre, son fils (22 février 1627-28 octobre 1654).

18. Journal domestique d'un magistrat du Présidial de Tulle (mai 1639-juin 1690).
19. Journal domestique de Pierre Ruben, bourgeois d'Eymoutiers, avocat du roi en l'Élection de Bourgageuf (11 avril 1645-29 décembre 1661).
20. Journal personnel d'un sieur Courtet, prêtre du Bas-Limousin (janvier 1654-mai 1661).
21. Registre de contrats et papier baptistaire de Guillaume Labrunie, avocat à Martel (1653-1655).
22. Registre de famille de Jean Badou, bourgeois de Bellac (14 avril 1657-1695).
23. Mémorial et répertoire d'Antoine Reissent, curé de Goulles (10 juillet 1668-1674).
24. Livre de raison de Joseph Cousturier de Fornoue, receveur des consignations, à Guéret (1674).
25. Livre de raison du sieur Beynes, bourgeois de Meymac (seconde moitié du xvii^e siècle).
26. Papier baptistaire, généalogie et répertoire des titres de la famille Péconnet, de Limoges (seconde moitié du xvii^e siècle).
27. « Mémoire » des services de Martin de Fénis, sieur de La Brousse et du Tourondel, sous-brigadier des ingénieurs du Roi (6 mars 1675-7 juin 1713).
28. Registre de notes domestiques et memento professionnel du sieur Sazerac, chirurgien et apothicaire à Nexon (6 août 1675-22 août 1700, avec quelques notes de 1700 à 1718).
29. Cahier-memento de Martial Robert, prêtre communaliste à Aix-sur-Vienne (18 mai 1677-24 octobre 1702).
30. Livre domestique de Bertrand Labrunie, avocat à Martel, continué par son fils Guillaume (21 septembre 1680-16 avril 1730).
31. Livre domestique de Jacques Geoffre, de Brive, et de sa fille (11 décembre 1698-1774).
32. Papier baptistaire de la famille David, de Limoges (14 février 1703-16 juin 1809).

33. Livre de raison de Clément Hugon, sieur de Roux (septembre 1706-31 mars 1710).
34. Livre de famille et journal de commerce de Léonard et Jacques Montalescot, de Saint-Léonard (24 juin 1722-1826).
35. Registre de famille de Jean Delavergne et de Martial Delavergne, son fils, habitants de Cieux (20 février 1727-1800).
36. Livre de raison de Jean Mateau, de Goulles (1729-1740).
37. Livre de comptes de la famille Moufle, de Saint-Paul d'Eyjeaux (1740-1825).
38. Livre de raison de Joseph Leynia, juge de Beaumont (extraits de 1741 à 1801).
39. Livre-journal du sieur Romanet de La Briderie (janvier 1748-octobre 1791).
40. Registre de famille d'Ambroise Périgord, sieur de La Guinaudie, subdélégué de l'intendant de Poitiers, à Rochechouart (13 juillet 1751-19 mars 1764).
41. Livre de comptes et de notes diverses de Henri Maucourant, marchand de Bourganeuf (1758-1775).
42. Livre de raison de Jean-Baptiste Couloumy, notaire à Saint-Pantaléon, et du sieur Beauregard, son gendre (13 novembre 1759-1830).
43. Livre de raison d'un sieur Teyssier, de Tulle (1766, 1768, 1769).
44. Journal historique de Jean-Baptiste Niveau, notaire royal et directeur des Postes, à Guéret (23 juillet 1775-1808).
45. Livre-journal d'un sieur Mémoire, intendant du comte des Cars (juillet 1786-mai 1787).
46. Registre de comptes d'un marchand du bourg de Folles (29 février 1788-octobre 1795).

Le lecteur aura pu éprouver quelque surprise en rencontrant, dans la liste ci-dessus, la mention de deux ou trois manuscrits d'origine quercynoise. Parmi les livres domestiques, assez nom-

breux, fournis par cette province, nous avons seulement donné place, dans notre recueil, à ceux qui proviennent de localités ayant appartenu à la vicomté de Turenne. Ces registres, bien qu'ils ne soient pas limousins, à proprement parler, nous ont paru pouvoir figurer dans notre collection au même titre que ceux fournis par l'enclave poitevine de Rochechouart, par exemple.

Destinés à la famille seulement, les Livres de raison étaient parfois produits au dehors. On les voit plus d'une fois exhibés en justice et faisant foi en matière civile, comme nos livres de comptabilité font foi en matière commerciale.

De nombreux textes mentionnent soit la production de ces registres devant les tribunaux, soit leur communication à des arbitres. Ils sont pris pour base des règlements de comptes, des arrangements de famille. Citons au hasard cet extrait d'un registre quercynois dont nous devons la communication à M. J.-B. Champeval :

« Ensec se lo compte fach an Johana La Bartha, molher de Durand Carmelayre..... am sire Anthon Manha, merchant et recepveur de Madame la comtesse dame de Capdenac..... Lod. compte foren fach lo ters jorn del mes d'abrial mil cinq cens soixante tres, dins la maiso de Manha :

» Premieyramen, lod. Manha a fach apare en son libre de razos, appellat lo libre V, covert de cuer roge, cossi Durand Carmelayre devia ald. Manha la soma de trenta doas lieuras detz solz sept deniers t', coma apar per obligat ou per compte qu'es ald. libre, f° II° XII et f° II° XIII, etc. » (1)

En 1793, un jugement civil de Tulle porte que
« la partie adverse produira son livre de raison. »

(1) Feuilletts détachés d'un registre domestique du xvi^e siècle. Papier, 0^m 195 sur 0^m 138.

Un peu plus tard, en l'an IV, le citoyenournazel, plaidant contre son colon devant un juge de paix du Bas-Limousin, offre de « représenter ses Livres de raison. »

Nous n'allongerons pas inutilement cet avant-propos. Il n'a d'autre but que d'indiquer d'une façon toute sommaire l'objet de cette publication et d'expliquer comment celle-ci se rattache au recueil récemment paru.

On trouvera, en tête des extraits de chacun des registres domestiques que nous donnerons successivement, une notice fournissant quelques indications tant sur l'état matériel du manuscrit que sur son contenu, et parfois sur son auteur. Ajoutons que nous avons cru devoir faire suivre ces textes, les plus anciens surtout, de notes assez multipliées, de façon à en rendre la lecture plus facile et plus intéressante à la fois.

I

LE LIVRE DE RAISON DE PIERRE ESPERON,
JUGE DE SAINT-JUNIEN

(29 août 1384-22 octobre 1417, — et 24 juillet 1443).

Le manuscrit domestique de Pierre Esperon, clerc de Saint-Junien, en Limousin, et juge de cette ville pour l'évêque de Limoges, n'est pas seulement un des échantillons les plus complets et les plus typiques de cette littérature intime que les travaux de M. Charles de Ribbe ont révélée, il y a bien peu d'années, aux érudits, aux moralistes et aux curieux. Sa date lui donne une valeur toute particulière : il ouvre la liste, déjà longue, des Livres de raison limousins, et nous ne croyons pas qu'on ait signalé, dans tout le centre de la France, un autre registre de famille aussi ancien.

Ce précieux volume, à la fois mémorial du foyer domestique, livre de comptes et recueil de notes de tout genre : recettes, prières, récits d'événements locaux, indications de travaux ou souvenirs de voyages, paraît avoir été commencé au mois d'août ou de septembre 1384.

Un arrêté de compte, qu'on trouve au recto du premier feuillet, porte la date du jour de la décollation de saint Jean-Baptiste — 29 août — de cette année. La mention qui suit est de la semaine après la nativité de la Vierge, c'est-à-dire du 9 au 15 septembre, même année. Le second feuillet commence par une note relative au louage d'une servante, du jeudi après l'octave de Saint-Michel —

13 octobre — 1384. Nous relevons un peu plus bas quelques lignes datées du lundi après l'octave de Saint-Junien — 24 octobre. — Plus loin encore, une mention ayant trait à l'année 1348; mais ce passage a été visiblement écrit après la plupart des notes qui couvrent les pages précédentes.

Notre manuscrit va de 1384 au 24 juillet 1443 : c'est la date de l'acte le plus récent que nous y trouvions inséré; mais à cet acte, comme à ceux de 1419 et de 1422 qu'on y rencontre, on ne voit pas figurer Pierre Esperon. Le rédacteur du Livre de raison paraît être mort peu après les 21-22 septembre 1417, date de la dernière pièce où il soit nommé. Son gendre, Pierre Davinaud, et Junien, fils de ce dernier, ont inscrit deux ou trois actes au registre du chef de famille, mais sans continuer la série des mémoriaux et notes domestiques que celui-ci avait poursuivie pendant trente-trois ans.

L'aspect matériel du manuscrit ne diffère pas de celui de bon nombre de registres domestiques des ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles. Le registre du juge de Saint-Junien est un petit volume étroit, haut de 0^m 240, large de 0^m 107 seulement, et comprenant actuellement 61 feuillets d'un très fort papier, dans la pâte duquel les vergeures et les pontuseaux tracent de vigoureux sillons. Ce papier a pour marque une boule d'où sort une tige à trois branches supportant, celle du milieu une fleur dont la forme rappelle un bouton de rose commençant à s'ouvrir; les deux autres, moins longues, des boutons tout-à-fait clos. Nous n'avions pas encore rencontré cette marque : elle pourrait appartenir à une fabrique

de l'Angoumois. Notre livre est couvert d'une basane avec encadrement sur chaque plat, le panneau du milieu garni d'un dessin quadrillé.

Le rédacteur du registre l'a écrit tout entier en latin. Parmi les feuilles volantes qui y sont jointes, plusieurs sont en français, une seule est en provençal.

A plusieurs des feuillets de ce registre sont cousues des notes ou des copies de contrats ayant trait aux affaires dont il est fait mention au manuscrit; on y trouve, par exemple, quelques lettres originales : l'une adressée à Pierre Esperon par un vicaire-général de l'évêque de Limoges, une autre écrite à la femme du juge par Jean de Gramaud; des reçus, des inventaires, etc. Nous donnerons, à la fin de nos extraits — extraits qui représentent les trois quarts environ du manuscrit — celles de ces pièces dont le sujet ou la forme nous ont paru offrir quelque intérêt.

Le registre de Pierre Esperon, comme bien d'autres, a été découvert par notre ami et confrère J.-B. Champeval, dont les recherches sur la géographie féodale du centre de la France ont été si profitables, à tous les points de vue, aux études historiques dans notre région. M. Champeval n'a pas trouvé moins de quatre Livres de raison dans les seules archives de la famille Gay de Nexon, au château de Nexon (Haute-Vienne) : le manuscrit d'Esperon est celui des quatre qui mérite le plus attentif examen.

Il est presque en entier de la main du père de famille. On y rencontre quelques contrats signés

par d'autres clercs ; mais ces actes n'ont-ils pas été minutés par Esperon lui-même ? Nous le croyons, et il nous semble difficile de ne pas reconnaître, au moins dans la plupart, l'écriture du rédacteur de notre Livre de raison.

Empruntons à ce livre les traits principaux de la biographie de Pierre Esperon ; celui-ci nous a rendu la tâche facile, et, sauf pour les particularités relatives à la fin de sa vie, qu'il ne pouvait nous transmettre lui-même et que son gendre et son petit-fils ont négligé de relater, nous n'avons besoin d'aucun effort d'imagination pour nous faire une idée assez complète de l'homme auquel nous devons le précieux manuscrit oublié depuis plusieurs siècles dans les volumineuses paperasses du chartrier de Nexon.

Pierre Esperon est natif du bourg de Cognac, aujourd'hui chef-lieu d'une commune du canton de Saint-Laurent-sur-Gorre (Haute-Vienne). Cognac est mentionné dans des documents écrits d'une date fort reculée ; mais les monuments mégalithiques qui y subsistent encore aujourd'hui prouvent que bien avant les chartes et les chartriers, l'activité humaine s'est exercée sur ce coin de terre. Le domaine familial, L'Esperonnie, est tenu en fief par le rédacteur de notre Livre de raison, du seigneur de Cognac qui, en sa faveur, consent en 1401 à augmenter ce fief de terres placées au-devant de l'entrée de l'habitation. Celle-ci n'est pas une maison noble, et son possesseur lui-même ne prend nulle part d'autre qualification que celle de clerc et de juge de la ville de Saint-Junien pour

le seigneur évêque. Son gendre, Pierre Davinaud, est aussi un simple clerc : ce qui n'empêchera pas un peu plus tard le fils de ce dernier, maître Junien Davinaud, bachelier ès lois, de s'intituler « noble homme » et « seigneur de l'Esperonnie ». Rien n'est moins rare, au xv^e siècle, que ces anoblissements plus ou moins soudains, plus ou moins justifiés, plus ou moins légitimes, d'hommes de loi dont les pères n'avaient pas tenté de sortir de leur modeste condition.

Esperon a quatre sœurs : la première, son aînée, Élise, a été mariée du vivant de son père et dotée par celui-ci assez largement, car il lui a été promis cent livres qui paraissent lui avoir été payées ; devenue veuve, elle se retire dans la maison de Pierre et, après une année environ de séjour chez son frère, se remarie. Pierre fait en partie les frais des noces. Mais les époux tombent peu à peu dans la misère, et le Livre de raison rappelle qu'il faut souvent venir à leur secours. Les trois autres sœurs d'Esperon : Mariette, Jeanne et Catherine, sont mariées par lui, et, comme il est héritier de son père et chef de famille, à lui incombe le soin de les doter. Il le fait suivant leur condition et suivant ses facultés. A Mariette, qui épouse Pierre de Beau-regard, outre ses habits et parures de noces et un lit « bon et notable, convenablement garni », il verse, sur la dot promise, dix-huit livres neuf sous, et paie quatre livres pour sa part des frais du mariage. Jeanne, unie à Pierre Decoux, dit d'Auvergne, reçoit, outre son lit et ses habits, 26 florins argent comptant. Elle perd son mari, se retire

chez son frère avec sa fille Agnès et bientôt, comme sa sœur aînée, convole en secondes noces avec Guillaume Quoquy, de la Péruse. Esperon s'engage, à cette occasion, à lui parfaire, avec les 26 florins qu'il a déjà versés lors de sa première union, une dot de 50 florins. Quand la petite Agnès est en âge de prendre mari, c'est encore Esperon qui s'occupe de ce mariage et qui donne à l'épousée une petite dot. La dernière sœur, Catherine, est mariée à Junien de Liront et ne reçoit pas moins de quatre-vingts livres.

Notre clerc lui-même a épousé Marguerite Goudiou, fille et héritière de maître Bernard Goudiou, vraisemblablement clerc à Saint-Junien. Esperon, prenant une héritière, a fait toutes les dépenses de la noce, et elles ont été considérables, car un grand nombre de nobles et de personnages importants du pays y ont assisté. Le banquet nuptial n'a pas coûté moins de seize livres sans le vin, et le marié a dépensé vingt-cinq livres pour ses habillements, ceux de sa mère et la livrée donnée à ses parents et amis. Cette livrée consistait en étoffe pour des houseaux (*pro panno caligarum*). Les vêtements de l'épousée ont été offerts à celle-ci par les amis de sa famille.

Marguerite, si elle n'est pas de race noble, tient au moins par une alliance à la noblesse du pays. Nous la voyons appelée « ma très chère sœur et parfaite amie » dans une lettre que lui écrit Jean de Cramaud, seigneur de Touffou et de La Chapelle et maître d'hôtel du roi Charles VII. La femme d'Esperon est-elle la sœur utérine ou la

belle-sœur de ce seigneur? Nous ne saurions le dire. Ce qui apparaît plus clairement, c'est que Marguerite a apporté à son mari une certaine fortune, une maison à Saint-Junien, entre autres, et des terres et jardins au territoire de Vachabou. Tous deux acquièrent plusieurs immeubles : vignes, terres, champs, obtiennent la cession de diverses rentes et rachètent des redevances grevant soit L'Esperonnie, soit leurs autres propriétés. Esperon reçoit aussi, en pur don, semble-t-il, de Jean Motjon, clerc et greffier de la cour de l'évêque, dont il a aidé les débuts, une maison provenant de la succession de Jean Toquat et contiguë à sa propre habitation.

Leur mariage, par malheur, a été peu fécond. Deux filles seulement en sont nées : l'une, Lucie, meurt sans avoir été mariée; l'autre, Jeanne, épouse Pierre Davinaud, clerc de Châlus ou de Châluçet. A ces noces, qui se célèbrent le 5 février 1408, assistent — notre registre domestique le rapporte avec complaisance — non-seulement beaucoup de nobles et de gros bourgeois, mais « une grande multitude de gens du peuple des deux sexes ». Esperon, qui paraît avoir fait à peu près tous les frais de la noce, ne dépense pas moins de quarante livres pour le pain, le vin, les viandes, poulailles, chevreaux, cochons de lait, oies, lièvres, poissons et autres victuailles, pour le combustible et pour le salaire des cuisiniers et celui des ménétriers. Les vêtements de la nouvelle mariée, sans parler des fourrures, coûtent dix-sept livres.

Le seul fils de Pierre Davinaud et de Jeanne Esperon est Junien, qui naît le mercredi, 28 janvier 1411. Le grand-père note l'heureux événement sur son Livre de raison et ajoute à son memento : « Je veux qu'il soit appelé Junien Esperon ou Davinaud, afin qu'à défaut d'enfants mâles directement issus de moi, mon nom ne se perde point. »

La conservation du nom, la durée de la race, voilà, on ne saurait trop le répéter, une des préoccupations dominantes du père de famille d'autrefois. Peu de sentiments se trouvent exprimés avec autant de force et de persistance dans nos Livres de raison.

Dans la pensée de nos pères, dans leurs calculs de chefs de famille, l'individu n'est rien ; son intérêt d'un jour disparaît devant l'intérêt supérieur et permanent de la lignée. Les testaments, les acquisitions, les établissements sont inspirés et dominés par la sollicitude et les prévisions d'un long avenir.

En 1409, Pierre Esperon, sentant peut-être ses forces diminuer ou voyant sa santé compromise, récapitule, dans un long memento, les acquisitions qu'il a faites au cours de sa carrière, les charges qu'il a eu à supporter et les obligations qu'il a remplies tant à l'égard de sa propre famille que vis-à-vis de ses sœurs et des parents de sa femme. Cette revue de toute sa vie, sorte de compte-rendu général de la gestion de l'administrateur domestique, il ne l'écrit pas pour lui, mais pour ses héritiers et ses descendants — *causa*

æternæ memoriæ. Les pages auxquelles nous faisons ici allusion sont sans contredit les plus curieuses et les plus caractéristiques du manuscrit.

Avant de remplir, à Saint-Junien, les fonctions de juge de l'évêque de Limoges, Pierre Esperon avait été receveur des revenus d'un autre prélat, Simon de Cramaud, devenu cardinal et évêque de Poitiers après avoir occupé quelques années le siège archiépiscopal de Reims. Esperon a perçu tout au moins des redevances dues à ce prélat dans une localité appelée par notre manuscrit *Cabagniacum*, qui peut être Chabanas, village dépendant aujourd'hui de la commune de Saint-Junien, ou un des nombreux Chavagnac des environs.

En mars 1393, il est parlé à un acte dont le texte se trouve au Livre d'Esperon, d'un reliquat dû par ce dernier sur cette gestion à Simon, devenu patriarche d'Alexandrie. L'emploi rapportait sans doute à notre clerc moins que ses fonctions de juge. Le traitement de cette charge n'est pourtant pas élevé : cent sous par an ; mais les accessoires et le casuel doivent être d'une bien autre importance que les émoluments fixes. A ces honoraires, Esperon ajoute du reste des ressources très-diverses. Il dresse des contrats, comme les autres notaires ; il a le loyer de ses maisons, ses redevances, les récoltes de ses domaines, le produit des cheptels qu'il confie à de pauvres cultivateurs ; car nous trouvons, à son Livre, un bail à cheptel dont la formule est déjà exactement celle des contrats de ce genre que nous rencontrerons au siècle suivant. Enfin, comme nos pères savaient ne né-

glier aucun profit, pourvu qu'il fût honnête, on voit le juge de l'évêque ouvrir sa maison à quelques enfants des environs venus à Saint-Junien pour y fréquenter les écoles. On sait qu'autrefois, en dehors des écoles monastiques, l'internat était à peu près inconnu. Les familles qui ne pouvaient faire donner, dans la localité même de leur résidence, de l'instruction à leurs enfants, les envoyaient, comme aujourd'hui, dans la ville voisine pour y suivre les cours d'un établissement plus ou moins renommé. Mais au lieu d'enfermer le jeune étudiant dans une de ces casernes scolaires où l'enfant doit abdiquer l'originalité et la liberté de sa vie et n'est plus qu'un numéro, comme un soldat au régiment, on le plaçait dans une maison particulière, chez des amis, des correspondants commerciaux, ou simplement chez d'honnêtes artisans, où il trouvait, avec le vivre et le couvert, un patronage cordial et une sollicitude de nature à rassurer sa famille. Le prix de la pension était modique. Ainsi, parmi les petits pensionnaires que reçoit Esperon en 1403, l'un paie quarante sous d'argent et fournit sept setiers de blé, moitié froment et moitié seigle; un autre donnera soixante sous, six setiers et une émine de pois; un troisième soixante sous et huit setiers. Sans doute le prix de la pension varie selon l'âge des écoliers. En 1413, Jean Trobat paie quatre livres pour l'année, et est tenu en outre de faire cadeau d'une capuce à la maîtresse de la maison. Ces sortes de cadeaux étaient d'usage autrefois, et nous en relevons souvent dans des contrats d'apprentissage.

Il faut y voir une petite indemnité à la mère de famille pour les soins donnés au jeune homme, et en particulier pour l'entretien de son linge.

Les Livres de raison fournissent d'ordinaire des renseignements assez variés sur le prix des denrées, des bestiaux, etc. Ces indications sont rares à notre manuscrit. Nous notons cependant qu'en 1390, le muids de vin vaut dix sous; en juillet 1413, le setier de froment huit sous, le setier de seigle cinq sous; en février 1416, le quarteron de poivre trente-quatre deniers. En 1391, il est parlé de cinquante sous dus pour prix d'un cheval noir; mais il ne s'agit là, vraisemblablement, que d'un reliquat. On trouve, l'année d'après, un cheval bai vendu douze livres. En 1391, un bœuf est acheté quatre livres. — Ajoutons qu'en 1384, Esperon donne à une servante, pour une année, un caraco, une capuce, un tablier, une chemise, sa chaussure et quinze sous d'argent.

Le Livre de raison ne mentionne ni les disettes, ni les années d'abondance, ni les grands orages, ni les sécheresses. Il signale peu de faits historiques, d'intérêt local ou général. Esperon note pourtant les dégâts causés, le 3 octobre 1405, par la foudre au clocher de Saint-Junien, dont la pyramide fut abattue. Il est question, à plusieurs reprises, de la guerre qui désole le pays. Ainsi la sœur d'Esperon, Jeanne, mariée à La Péruse, est forcée, au mois de mars 1413, en l'absence de son mari, de se réfugier à Saint-Junien dans la maison du juge. En septembre 1417, Pierre Davinaud fournit à Martial Vigier et à sa femme, de l'argent pour payer

la rançon de leur fils, « pris par les ennemis du roi et emmené prisonnier dans la ville ou garnison de Montbron. »

Tous les Livres de raison, ou presque tous, mentionnent des remèdes, des recettes, des prières ou des recommandations pieuses. On y trouve consignées des panacées traditionnelles pour la santé du corps et le salut de l'âme. Cette partie du registre de Pierre Esperon offre un notable développement : oraison pour être préservé de la mort subite et des maladies épidémiques; oraison contre les voleurs; oraison contre la tempête; oraison qu'on doit réciter en arrachant d'une plaie un carreau d'arbalète ou le fer d'une arme quelconque, etc., on n'a que l'embarras du choix. Pour les remèdes, même abondance. Rien n'égale dans ce genre l'énumération des vertus attribuées par la crédulité de nos pères à certaines drogues, à certains objets. L'eau-de-vie guérit les rhumatismes, la paralysie, les douleurs de tête, la teigne, la surdité, le mal de dents, le mal d'estomac; elle empêche les cheveux de blanchir; elle chasse le poison; elle conserve l'apparence de la jeunesse... Mais ses vertus sont surpassées par celles du sang de loup, qui réveille la mémoire et l'intelligence engourdie, fait repousser la barbe et les cheveux et naître l'amitié, voire l'amour.

L'heureux mortel qui possède la peau d'un serpent et qui, bien entendu, sait s'en servir, n'a pas son égal sur la terre : sa présence éveille partout la sympathie et la gaieté; s'il ouvre la bouche, c'est la sagesse même qui parle : tout le monde

l'écoute, le comprend, retient ses paroles. Aucun contradicteur ne peut lui résister. Aucun ennemi ne lui dispute la victoire. Veut-il savoir l'issue d'une affaire douteuse? Les songes la lui révèlent. Désire-t-il connaître le secret de quelqu'un? Il n'a qu'à l'interroger dans son sommeil, et la personne interpellée lui ouvrira les arcanes de sa pensée. La présence du poison sera révélée à cet être privilégié; ses serviteurs ne le tromperont jamais; il deviendra invisible à son gré, etc., etc.

On voit combien de choses merveilleuses recèlent, pêle-mêle avec des renseignements d'un autre genre, les Livres domestiques de nos pères. On nous saura gré sans doute de ne pas laisser dans l'oubli des secrets aussi précieux et dont on trouve, du reste, quelques-uns consignés dans des livres de médecine relativement modernes.

L. G.

1. — *Comptes divers.*

Restat quod debet mihi M. Barbanegra de vino, XL^s xv^d, d... decime in festo Decollacionis Bⁱ J. Baptiste, anno IIII^{xx} IIII (1).

Die lune post festum Nativitatis Beate Marie, computavi cum fratre Johanne, qui, hinc et inde, xi francos (2) et

(1) 29 août 1384. Les notes qui suivent sont du mois de septembre de la même année. On trouvera plus loin un memento d'une date un peu plus ancienne, mais inscrit postérieurement à ceux qui le précèdent.

(2) Le franc, en 1384, vaut 13.24. Le pouvoir de l'argent étant, à cette époque, au moins cinq fois plus fort qu'à présent, cette somme représenterait plus de 66 francs d'aujourd'hui. Le sou valait 0.54, soit 2.76 environ d'à présent.

xii^s viii^d ex una parte et ab alia parte tres francos, videlicet duos francos auri et viginti s. in moneta...

Et restat quod debeo sibi, sine plus (?), videlicet octo francos et dimidium, et annulum auri pro uno franco, anno IIII^{xx} III.

De quibus solvi unum francum die dominica post festum Exaltacionis Sancte Crucis anno predicto (1). Et plus solvi totum, preter quatuor francos, quos eciam solvi. J. Motgo debet dare memoriam quictacionis.

2. — *Recette pour faire de l'encre.*

Receptum ad faciendum incaustum (2). Ecce (?) (3) : Recipe gallas gr. (4), coprozi (5) gr., recipe gome gr. et vitreolis gr.

3. — *Louage d'une servante.*

Die jovis post octabas Beati Michaelis, ...filiam dicti Boserscot vocatam Johannam... festum Beati Michaelis. Et promisi sibi unum garaquor (6), unum capucium, camisiā, unum davantale (7) et quindecim solidos (8), cum calciatura. Anno Domini M^oCCC^oIIII^{xx} quarto.

4. — *Ferme d'un jardin.*

Dicta die Jovis post octabas Beati Michaelis (9), anno Domini M^oCCC^oIIII^{xx} quarto, conduxī Petro Barrieyra,

(1) 18 septembre 1384.

(2) Il s'agit ici d'encre pour écrire, comme le prouve la composition indiquée : noix de galle, couperose, gomme et vitriol.

(3) Un *e* accompagné d'une abréviation : *ecce ? eximium ?*

(4) Esperon a mis ici le signe qui représente le *gros*. On sait que le gros équivaut à 4 grammes environ.

(5) Couperose, ici sulfate de cuivre ou de fer.

(6) Il s'agit évidemment du vêtement de femme, sorte de large casaque, à laquelle on donne encore ce nom. Nous n'avons pas trouvé le mot dans Du Cange.

(7) Un tablier, *devantau* en patois limousin.

(8) 8 fr. 12 environ, qui représenteraient aujourd'hui 40 fr. 60 environ.

(9) Le 13 octobre 1384.

usque ad tres annos. ortum de Templo (1) situm juxta vineam de Molau, pro una quarta et dimidia frumenti ad mensuram Sancti Juniani, in Nativitate Beate Marie.

5. — *Note relative à une redevance.*

Item, nota quod Geraldus Andree debet, pro terra de Peysseu Marti subtus ortos J. Boaresse (2), juxta terram Aymerici Ortolani, quartam frumenti (3).

6. — *Diverses sommes reçues pour émoluments.*

Memoriale est quod ego, Petrus Esperons, clericus, habui de pensione mea, videlicet a festo Nativitatis Beati Johannis Baptiste proxime preterito usque ad festum Beati Michaelis, pro illo quarterio, quindecim solidos, quos habui per manum J. Fabri, servientis, in pecuniis sequentibus :

Primo, a Petro Chamboni, quinque solidos; a dicto Coffaut quinque solidos, et a dicto Grouliere quatuor solidos : littera michi prius... Actum die lune post, post octabas Beati Juniani, anno Domini M^oCCC^oIIII^{xx} quarto (4).

7. — *Acceptation, pour le compte de J. Vergniaud,
de la cure de Nieul.*

P. Esperonis, procurator J. Vernhaudi (5), clerici, de

(1) Ancien quartier de Saint-Junien, aujourd'hui route de Limoges.

(2) Boaresse, Boiresse ou Bouresse, nom d'une ancienne famille de Saint-Junien; on le rencontre souvent à la liste des consuls de cette ville publiée par M. l'abbé Arbellot (*Documents historiques sur la ville de Saint-Junien*). On y trouve également des noms qu'on relève à chaque page dans le manuscrit : d'Esperon, Prinsaud, Motgeon ou Montjon, Raynaud, etc.

(3) La quarte était la quatrième partie du setier, qui à Saint-Junien représentait 81 l 92.

(4) Le 24 octobre 1384.

(5) Probablement le même que nous retrouvons plus loin vicaire de Saint-Junien.

Compnhaco (1), acceptavit ecclesiam de Nuelli (*sic*) (2), vacantem per mortem domini Petri de Reschis, si eidem J. Vernhaudi eadem de jure debeatur, etc. Actum coram magistro J. Mercheant, qui debebit dare instrumentum. Die quarta junii, anno Domini M^oCCC^oIIII^{xx} quarto. .

8. — *Acquisition d'une rente foncière.*

Die XII mensis julii, anno Domini M^oCCC^oIIII^{xx} quinto, Petrus de Roserio et Johannes de Roserio, fratres, filii quondam Jacobi de Roserio, qui renunciaverunt expresse beneficio minoris etatis (3) et juraverunt ad sancta Dei Evangelia, libro tacto, se contra contenta in presentibus litteris. minoris etatis pretextu aut alio quomodolibet, non venturos, — gratis et scienter, pro se et suis, vendiderunt, cesserunt et quictaverunt perpetuo, quilibet in solidum eorumdem, Petro Esperonis, clerico, presenti et stipulanti pro se et suis, ad ipsius emptoris faciendam omnimodam voluntatem in vita pariter et in morte, duodecim solidos III denariorum (*sic*) anno quolibet et perpetuo renduales, quos duodecim solidos renduales, sic venditos, dicti Petrus et Johannes de Roserio, fratres, venditores, asseruerunt se habere, habereque, levare et percipere consuevisse per tempus sufficiens, in et cum personis et in et super rebus inferius declaratis; quos quidem duodecim solidos renduales venditos dicti fratres venditores, quilibet in solidum, assederunt et assignaverunt dicto Petro Esperonis emptori et suis heredibus, levandos et percipiendos per eundem emptorem et suos, annis singulis, in et cum personis, et in et super rebus que sequuntur : primo cum

(1) Cognac, aujourd'hui chef-lieu d'une commune du canton de Saint-Laurent-sur-Gorre, arrondissement de Rochechouart (Haute-Vienne).

(2) Il y a lieu de croire qu'il s'agit ici de Nieul, aujourd'hui chef-lieu de canton de l'arrondissement de Limoges.

(3) Cette renonciation se trouve dans tous les contrats passés par des mineurs. On peut se demander quelle valeur légale lui était accordée.

Juniano et Guillelmo Bost, fratribus, sex solidos renduales, in et super quadam vinea dictorum fratrum Juniani et Guillelmi Bost, sita in territorio Sancti Juniani, videlicet in manso de Prato Abadiou (1), inter vineam Bernardi Cosinat ex una parte et vineam Michaelis Rou ex alia, et vineam Juniani Tobaudi ex alia, et vineam que quondam fuit Petri Mouri, ex alia. Item, cum Bartholomeo Maravau, tres solidos renduales in et super quodam orto, qui est in parte vinea, dicti Bartholomei Maravau, sito in dicto territorio Sancti Juniani, videlicet in manso Vescomptau (2), inter vineam et ortum Johannis Boudrit, que quondam fuerunt dicte La Marlhaga, ex una parte, et vineam Johannis Charpentier ex alia, et vineam Guillelmi Brigolhaudi (3), quodam limite intermedio, ex alia. Item, cum heredibus Bernardi Michaelis, tres solidos renduales in et super viridario seu *vergier* dictorum heredum sito, in territorio barrii de Templo, inter virgultum Petri Verzelay ex una parte, et iter publicum dicti barrii, per quod itur versus finem dicti barrii aut versus Lemovicas, ex alia, et quendam terram, nunc redactam in absina, ex alia, precio septem librarum monete currentis, quas septem libras dicte monete dicti fratres venditores recognoverunt habuisse et recepissee ab eodem emptore in bona pecunia numerata. Etc. (4).... Testibus : Auberto Prinsaudi et Petro Raynaudi, drapperio..... — MARCIALIS DE FOLIO, *clericus*.

(1). *Pratum abbatiale*. L'église Saint-Junien, devenue de bonne heure collégiale, avait primitivement appartenu à un monastère dont le chef portait le titre d'abbé.

(2) Nous ne savons où était situé ce mas. Il y avait, à Limoges, les *Prés Vicomtaux*, sur la rive gauche de la Vienne.

(3) Brigueil, bourg du canton de Confolens (Charente), à très peu de distance de St-Junien, était encore desservi, il n'y a pas longtemps, par la poste de cette ville, avec laquelle il a toujours eu de fréquents rapports.

(4) Nous passons les formules.

9. — *Installation de Jean Motjon dans les fonctions de clerc de la Cour de Saint-Junien. — Reconnaissance donnée à Pierre Esperon.*

Ego Johannes Motgonis, clericus de Sancto Juniano, recognosco me tenere a magistro Petro Esperonis, clerico, scriptore curie (1) ville Sancti Juniani, registrum et officium clerici ipsius curie, quod officium et registrum promicto fideliter et debite gubernare et eum (*sic*) seu ea reddere et dimictere dicto Petro ad voluntatem et requestam ipsius, me et bona mea propter hoc obligando; nec eum procurabo mihi dari (?) nisi sit de voluntate sua; honorem, commodum et fidelitatem sibi procurabo et dampnum evitabo pro posse, prestito juramento ad sancta Dei Evangelia, libro tacto. In cujus rei testimonium presentem cedulam manu mea propria scriptam sibi concessi, ad omnimodam roboris firmitatem. Datum et scriptum dicta manu propria, die octava mensis aprilis, anno Domini M^oCCC^{mo} octogesimo sexto.

Ego, JOHANNES MOTGONIS, clericus,
premissa concedo.

10. — *Compte du loyer d'une maison.*

Die veneris sancta (*sic*) que fuit xxvii die mensis marcii, anno Domini M^oCCC^oIIII^{xx} octavo, Johannes Ranerii computavit de locario domus a festo Nativitatis Domini, in quo dictum fuit anno Domini M^oCCC^oIIII^{xx} sexto, usque ad aliud consimile festum anno septimo; et fuit repertum quod ipse satisfecerat de toto tempore predicto, necnon de dicto festo Nativitatis Domini anno septimo usque ad sequens festum Nativitatis Beati Johannis Bapte (2) anno

(1) On voit qu'à cette date, Esperon n'est encore que greffier de la juridiction épiscopale.

(2) Nous retrouvons ici ces vieilles échéances de la Noël et de la Saint-Jean-Baptiste, legs de l'époque, bien éloignée déjà, où l'année commençait au 25 décembre, et demeurées en usage jusqu'à nos jours pour le paiement de certaines redevances par les métayers.

octavo, preter xxvi^a ix^a; quos michi postea solvit : de quibus ipsum quicto. — Item, quantum de aliis temporibus precedentibus, asseruit solvisse, et super hoc voluit stare ad relacionem uxoris mee et sue, presentibus testibus P. Raynaudi, J. Motgo, clerico, et J. Charpentier.

11. — *Arrêté de compte avec Jean Charpentier, fermier des revenus de l'évêque.*

Audito computo Johannis Charpentier, debet de et pro resta recepte et administracionis sue, ista que sequuntur :

Primo, unum sextarium siliginis; unam quartam fabbarum; tres quartas avene, et viginti et tres solidos et quatuor denarios. — Et fuit factum presens computum xxiii^a die mensis maii, anno Domini M^oCCC^o nonagesimo.

Et nolo quod sibi petatur aliquid aliud, nisi de mandato meo procedat.

12. — *Rachat des droits qui grèvent son jardin de Vachabou.*

Die sabbati, in vigilia festi Natalis Domini, anno nonagesimo, J. Sarraceni et ejus uxor, et P. de Roserio, vendiderunt totum jus, et quicquid juris etc. habebant in territorio de Vacha Bru (1), de quibus J. Motgo recepit litteram in qua laciis declaratur.

13. — *Reconnaissance du prix d'un cheval.*

Die xv mensis augusti, anno Domini millesimo CCC^{mo} nonagesimo primo, Aymericus Ruffany recognovit se debere bene et legitime Petro Esperonis, clerico, presenti et stipulanti, quinquaginta solidos (2) monete currentis, ex venditione equi pili mourelli.

14. — *Échange de redevances et quittance réciproque.*

Die xxvii octobris, anno Domini millesimo CCC^o nona-

(1) On nous signale, dans la commune de Saint-Junien, des localités du nom de Bois-au-Bœuf et de Fontchabrier; mais aucune ne parait pouvoir être identifiée avec Vachabru ou Vachabou.

(2) Cinquante sous, à cette date, valent 24.70, 123.50 d'aujourd'hui.

gesimo primo, presentibus testibus Auberto Prinsaudi et P. Reginaldi, P. de Roserio quictavit me, Petrum Esperonis, de una emina frumenti renduale, in qua sibi tenebar pro hereditagiis meis de Compnhaco... et in recompensacionem ipsius emine, ego quictavi ipsum de tribus solidis rendualibus in quibus michi tenebatur pro dicto Falanart : super quibus recepit litteras J. Mercheant, clericus.

15. — *Reconnaissances du prix d'un bœuf
et du prix d'un cheval.*

Die prima januarii, anno Domini M^oCCC^o nonagesimo primo, Petrus Floret, carniffex, recognovit se debere Petro Esperonis, clerico... quatuor libras monete currentis (1) ex vendicione et tradicionem unius bovis pili rubei.

Die viii^a mensis januarii, anno Domini millesimo CCC^o nonagesimo primo, Petrus de Roserio (2), domicellus, habitator ville Sancti Juniani, recognovit se debere bene et legitime Petro Esperonis, clerico dicte ville, presenti et stipulanti, duodecim libras monete currentis francorum auri pro viginti solidis computatorum (3), ex vendicione et tradicionem cujusdam equi pili bayardi, ut recognovit... Testibus Stephano Trobati, clerico, et Perrino Rodont, aliter Bertucat. J. Pogony retulit.

16. — *Reconnaissance d'une rente due sur une maison.*

Nona die januarii, anno Domini M^oCCC^o nonagesimo primo, ego Ymbertus Batalho, recognosco me debere Petro Esperonis, quinquaginta unum solidos, causa et racione arreragiorum viginti solidorum rendualium sibi annuatim debitorum pro et racione cujusdam domus site prope portam rue Choul (4), facto computo.

(1) 39.50, représentant 197.50 d'aujourd'hui.

(2) Le Rosier ou Montrosier, hameau de la commune de Saint-Junien.

(3) 118.52, représentant 592.60 d'aujourd'hui.

(4) Parait être la rue Porte-Nicot.

17. — *Pierre Esperon, juge de Saint-Junien pour l'évêque.*

Nota quod, die jovis post Epiphaniam Domini, xi mensis januarii, ego incepti uti officio judicature in villa Sancti Juniani, pro domino meo Lemovicensi episcopo (1), anno Domini millesimo CCC° nonagesimo primo.

18. — *Remise des sceaux de la juridiction épiscopale.*

Item, die xxi dicti mensis, P. Fabri reddidit domino J. Martini, receptori Domini, sigilla jurisdictionis, et eadem hora et illico, tradidit michi, dicto Petro Esperonis, dicta sigilla (2), presentibus testibus magistro de Fraxino (?) (3).... Charretier.

19. — *Reconnaissance d'une somme versée en supplément de dot à Agnès d'Auvergne, nièce d'Esperon.*

Die xxix mensis decembris, anno Domini millesimo CCC° nonagesimo secundo, Leonardus de Blomio (4), pannitonsor Castri Lemovicensis... recognovit se habuisse et recepissee a Petro Esperonis, clerico, decem denarios auri, vocalos francos (5), boni ponderis et legalis, nuper datis et promissis per dictum Petrum eidem Leonardo in dotem et in augmentacionem et crescenciam dotis cum Agnete de Al-

(1) L'évêque de Limoges était seigneur de Saint-Junien. Ce n'est pas sans difficulté qu'il avait fait reconnaître sa juridiction par les bourgeois. Au commencement du xiii^e siècle, ceux-ci avaient cherché à intéresser à leur cause le roi d'Angleterre. Toutefois ils s'étaient décidés à se soumettre, et le prélat ne leur avait pas imposé de trop dures conditions.

(2) On voit ici les sceaux donnés au juge en signe de remise de service, comme on a vu plus haut le registre de la Cour donné au greffier lors de son installation.

(3) Il n'est pas probable qu'il s'agisse ici du Fraisse, aujourd'hui château de la commune de Nouic.

(4) Blond, aujourd'hui commune du canton de Bellac, canton de Mézières (Haute-Vienne).

(5) Le franc d'or vaut alors 13.38. C'est donc 133.80, représentant 669 fr. d'aujourd'hui.

vernha (1), nunc uxore dicti Leonardi de Blomio, nepte dicti Petri Esperonis..... Presentibus venerabili viro domino Johanne Martini, canonico Sancti Juniani, Petro Martinent et Johanne Malamanga (2), de Britannia (3).

20. — *Reconnaissance d'un prêt par Jean de Rosier et sa femme, et promesse de fournir quittance de Simon de Cramaud, patriarche d'Alexandrie, pour une somme due à ce dernier par Esperon.*

Die xxviii mensis martii, anno Domini millesimo CCC° nonagesimo secundo, Johannes de Roserio, domicellus, et Agnes de Mazieras, domicella, uxor sua, de et cum auctoritate et licencia dicti mariti sui, quas idem maritus dicte uxori sue ibidem prestitit et concessit, gratis et scienter recognoverunt se debere, quilibet in solidum ipsorum, Petro Esperonis, clerico, presenti et stipulanti, viginti et quinque libras (4) monete currentis, ex vera et legitima causa mutui sibi facti, ut recognoverunt, de eisdem : de quibus assernerunt dicti conjuges se velle acquirere certa hereditagia, ut dixerunt. De quibus... dicti conjuges promiserunt bona fide eundem Petrum tenere quictum erga reverendissimum in Christo patrem et dominum Sy[monem] misericordia divīna Patriarcham Alexandrie (5), olim episcopum Pictavensem, et afferre et apportare, ac realiter tradere eidem Petro quictacionem de consimili summa,

(1) D'Auvergne, vieille famille qui a fourni beaucoup de juges et de greffiers du xiv^e siècle à nos jours.

(2) Famille qui a fourni plusieurs chanoines et donné son nom à une rue de Limoges, la rue *Malemanche*.

(3) Bertagne ou la Bretagne, près et commune de Saint-Junien.

(4) 246.92, équivalant à 1,234.60 d'aujourd'hui.

(5) Simon de Cramaud, patriarche d'Alexandrie, avait été une première fois évêque de Poitiers en 1383; il fut plus tard évêque d'Avignon, archevêque de Reims, et, en 1412, cardinal du titre de Saint-Laurent *in Lucina*. Il résigna son archevêché pour reprendre le siège de Poitiers. Il mourut en 1422 d'après les uns, en 1426 ou 1429 suivant les autres. Il était né au château de Cramaud, paroisse de Biennac, près Rochechouart, vers 1350.

• videlicet de viginti et quinque libris, de tempore quo fuerat receptor pro Domino supradicto in loco de Cabagniac (1), infra instans festum Beati Michaelis...

S. MOTGONIS r.

[Satisfactum fuit. P. Esperonis.]

21. — *Émoluments d'Esperon et comptes avec le receveur.*

Actum die vi^a julii, anno nonagesimo secundo :

Facto computo cum Geraldo de Raygadas (2), debuit michi, pro vino habito in assisiis : XLIX^s.

Item, pro pensione mea, de officio judicature, ab xi die januarii usque ad festum Beate Marie Magdalene : L^s.

De quibus summis solvit dictus Geraldus que sequuntur :

Primo, per manum Consulum (3) : x^s.

Item, per manum Johannis Durant, carpenterii Sancti Bricii (4) : xxxvii^s.

Item, per manum dicti Deny : iii^s.

Item, per manum domini J. Balhargeti : vii^s.

Item, deduxi sibi, pro locario domus sue, de anno nonagesimo primo : vii^s.

Item, la Ringueta de Chirac (5), per manum du Peyrot : ii^s vi^s.

Item, per manum Juniani Legalier : ii^s vi^s.

Item, per manum J. Tibbaudi et relicte Coyffaut : iiiii^s.

Item, per manum filiorum Juniani Bost et Juniani Codet : v^s. — *Junianus Bost solvit ii^s vi^s.*

(1) Chabanas, aujourd'hui commune de Saint-Junien. ou plutôt Chavagnac, nom de plusieurs localités des environs.

(2) Il y a plusieurs localités de ce nom en Limousin, notamment une commune dans la Corrèze.

(3) Dès les premières années du XIII^e siècle, la commune de Saint-Junien, comme les autres communes du cours supérieur de la Vienne, est administrée par des magistrats qui portent le nom de consuls.

(4) Saint-Brice, commune du canton de Saint-Junien.

(5) Aujourd'hui commune du canton de Chabanais, arrondissement de Confolens (Charente).

Item, per manum Marcialis Jouto : iii^s. — *Prepositus. quictavit.*

Item, per manum Petri de Labrodascha : v^s. — *Prepositus habuit.*

Item, per manum Johannis Pilat et J. Gotarolli : iii^s.

Item, per manum Petri Cussac et Petri Natalis, hospitibus : ix^s

Item, pro locario domus, de anno nonagesimo secundo : vii^s (1).

22. — *Acquisition d'une terre au Clos-Noubert.*

Die x januarii, anno Domini M^oCCC^o nonagesimo secundo, Marita Auberta, relictā Juniani Boaressa, vendidit michi, Petro Esperonis, quandam terram suam, sitam in clauso Noubert (2), inter vineas uxoris mee et terram meam quam habui a Berto Prinsaudi et iter de Via Croza (3)....

23. — *Vendanges de 1392, 1393, 1394.*

Anno Domini millesimo CCC^o nonagesimo secundo, die nona octobris, inceperunt vindempnie publice.

Et habui in vineis Plantarum (4), in racemis conductis cum bastis seu comportis, computata et inclusa decima in toto, xxxv salmatas.

Item, in vinea Vigenne, in toto, xxv salmatas.

Item, in virgulto, in toto, iii salmatas.

Anno Domini M^oCCC^o nonagesimo tertio, die nona mensis septembris, inceperunt vindempnie.

Et collegi, Dei gratia, in vineis meis, videlicet in vineis Plantarum, ultra decimam, et ipsa decima soluta : Lxi sal-

(1) Le sou vaut, à cette époque, 49.38, près de 2.50 d'aujourd'hui.

(2) Le Clos-Naubert, près l'ancien quartier du Temple, commune de Saint-Junien. Le ministère de la Guerre y a construit un bâtiment pour la Remonte.

(3) Localité non identifiée.

(4) Les Plantes, aujourd'hui village de la commune de St-Junien.

matas. Item, in vinea Vigenne, soluta decima, xxxi salmatas. — Item, in virgulto (1)....

Anno Domini millesimo CCC^{mo} nonagesimo quarto, in-cepi vindempnias die prima octobris, et collegi, in vineis Plantarum (2)... de decima, in racemis, mii^{xx} xvi salmatas. — Item, in vinea Vigenne (3)... de decima : xxxv, et in virgulto (4)... de decima, vi salmatas. Modius (5) in valore x^s.

24. — *Reconnaissance.*

Die xviii marcii, anno Domini M^oCCC^{mo} nonagesimo quarto, Johannes Melli, aliter Godalimaut, recognovit habuisse et integraliter recepisse a Johanne Toquat, commorante Parisius, per manum Petri Esperonis, clerici, tres scutos auri cum corona (6) boni ponderis et legalis, quos tres scutos auri dictus Johannes Toquat tradi, liberari et solvi fecerat per manum dicti clerici eidem Johanni Melli, viro pauperi et indigenti, pro sustentatione vite sue, sub spe, ut dicebatur, quod Stephanus Melli, filius dicti Johannis Melli, commorans prope Parisius, redderet et restitueret eos dicto Johanni Toquat... Presentibus testibus venerabilibus viris, dominis Juniano Lemotga, capellano parochialis ecclesie Sancti Juniani (7), Johanne Ver-

(1) La récolte du verger n'a pas été notée.

(2) (3) (4) Un mot commençant par *g*. Nous croyons lire *gant* et une abréviation, peut-être *garentita*, dans le sens de : *déduction faite*.

(5) La contenance du muids de Saint-Junien ne nous est pas connue, et l'administration municipale actuelle, qui nous a fourni avec la plus grande obligeance un certain nombre d'indications, n'a pu nous renseigner à cet égard. — Le muids était peu en usage dans le Haut-Limousin aux derniers siècles. C'était surtout à la *charge* — *salmata* — qu'on achetait le vin.

(6) Les écus à la couronne valaient, à cette époque, 13 fr. 745, soit 68 à 69 fr. d'aujourd'hui.

(7) L'église de Saint-Pierre, aujourd'hui détruite. La grande église appartenait au chapitre : Elle avait été placée d'abord sous le vocable de Saint-André; elle est dédiée aujourd'hui au patron local, saint Junien.

nhaudi, ejus vicario, et Johanne Melli, filio dicti Johannis Melli, presbiteris.

JUNIANUS BOBAUDI, clericus, r.

25. — *Donation à Esperon d'une maison par Jean Motjon.*

Die penultima mensis marcii, anno Domini millesimo CCC^o nonagesimo quinto, personaliter constitutis Johanne Motgo, clerico de Sancto Juniano, pro se et suis heredibus et successoribus quibuscumque, ex una parte, et Petro Esperonis, clerico dicte ville, pro se et suis heredibus et successoribus quibuscumque, ex parte altera : preffatus Johannes Motgo, clericus, pensatis et consideratis, ut dixit, amoribus, curialitatibus (1), servitiis, benefactis et bonis multiplicibus sibi factis et impensis per eundem Petrum, tempore juventutis dicti Johannis, et adhuc facit, impendit, facere et impendere cotidie non desistit, speratque sibi in futurum fieri per eundem, a quorum omnium declaracione majori et probacione quacumque idem Johannes predictum Petrum et suos voluit relevari et relevavit penitus per presentes, volens et affectans eundem Petrum remunerare, saltem in parte, de bonis et beneficiis antedictis, cum adhuc, ut asseruit, merito teneretur... dedit, donavit, cessit et quictavit pro se et suis perpetuo... quandam domum que quondam fuit Johannis Toquat, deffuncti, sitam in villa Sancti Juniani, inter domum dicti Petri et Margarite, uxoris sue, ex una parte, et domum Marcialis Censaudi ex alia, et carreriam sive ruam vocatam de Puteo Salat (2), existentem subtus aulam episcopalem dicte ville (3) et domum heredum Johannis

(1) Civilités, bons soins, sollicitude. — L'expression *faire la cour* et le mot *courtoisie*, restés en usage, ont évidemment la même étymologie.

(2) Probablement l'impasse qui aboutit aujourd'hui au Puits Samau, près le Champ de foire.

(3) Dans les diverses villes dont il était seigneur, dans la cité de Limoges, à Noblat-Saint-Léonard et à Saint-Junien notamment, l'évêque possédait un bâtiment renfermant une grande salle où on

Petitau ex altera, cum omnibus et singulis suis juribus, deveriis et pertinenciis universis; quam domum dictus Johannes Motgo asseruit esse suam et ad ipsum spectare et legitime pertinere, et eam nuper acquisivisse certo et justo titulo a Johanne Toquat, filio et coherede pro media parte dicti Johannis Toquat deffuncti, tam nomine suo quam ut tutore liberorum Petronille Toquada (1), sororis sue deffuncte... Et quicquid juris etc. devestiens etc. investivit etc. Domino fundali, videlicet domino vicecomite Rupecavardi (2) etc.... Presentibus testibus Johanne de Roserio, domicello, et Johanne Gironde, consule dicte ville...

Ego, Petrus Fabri, clericus, recepi, licet non scripserimus, aliter occupatus.

26. — *Travaux et réparations à sa maison.*

Nota quod, die dominica in crastinum festi Beati Georgii, anno Domini M^oCCC^o nonagesimo quinto, presentibus testibus Petro de Gr..... de Cassonnonno (3), Guillemo Galhardi, S^u Audencii (4), tradidi Bernardo Boyssou, dicto Bruyera [et] dicto Groulier, lathomis, super edificio facto et faciendo in domo (?) mea que quondam fuit Toquat, tres scutos auri et duos solidos et sex denarios (5).

rendait la justice en son nom, et où il recevait les hommages et donnait parfois de grands repas. Il semble qu'il s'y trouvait aussi un logement pour le prélat.

(1) Voilà un nom de famille féminisé suivant l'usage du temps. On en rencontre de nombreux exemples.

(2) Rochechouart, aujourd'hui chef-lieu d'arrondissement de la Hte-Vienne, possède encore l'intéressant château de ses vicomtes. Ceux-ci comptaient parmi les plus grands seigneurs de la région. On sait que Rochechouart, qui appartenait au diocèse de Limoges, était en terre poitevine et dépendit, jusqu'en 1790, de la généralité de Poitiers.

(3) Chassenon, aujourd'hui chef-lieu d'une commune du canton de Chabanaise, arrondissement de Confolens (Charente). Chassenon possède d'importantes ruines de l'époque gallo-romaine.

(4) Saint-Auvent, aujourd'hui commune du canton de Saint-Laurent-sur-Gorre, arrondissement de Rochechouart (Hte-Vienne).

(5) L'écu d'or vaut alors 15 fr. environ (75 à 76 fr. d'aujourd'hui), la livre 14 à 16 fr. (70 à 80 fr.), le sou 0 fr. 75 à 0 fr. 81 (3 fr. 75 à 4 fr.).

Item Marcialis Cressaudi tradidit dictis latomis, ab alia parte, decem solidos.

Die septima maii, Bernardo Boyssso decem denarios et dicto Bruyera quatuor solidos et duos denarios, valent....

Item, die veneris xv maii tr... cuilibet lathomo, v^s val... de Brigolio (1) in negocio... Petri et domini Aymerici Vigerii. Anno M^oCCC^oXL^oVIII^o.

Plus, pro Yvone Fabri, qui venit cum una commissione domini senescalli Regis...

27. — *Remise de divers objets au serviteur de Guillaume de....*

Nota quod, die mercurii post festum Beati Martini hie-malis (2), anno Domini M^oCCC^oIIII^o** quinto, tradidi Penoto de Hospitali, famulo Guillelmi de Prinha... ista que sequuntur :

Primo est (3)... duo pulvinaria, duo curriculi... duo culcitras perpunctas, tres... gas pictas, quatuor...

Item, die dominica.... tradidi..... famulo.... pulvinaria, quatuor linteamina.

28. — *Déclarations des trois entrepreneurs de maçonnerie touchant les réparations exécutées par eux à la maison ayant appartenu à Jean Toquat.*

Die octava mensis julii, anno Domini millesimo CCC^o nonagesimo sexto, personaliter constitutis Bernardo Boyso, Johanne Bruyera et Michaelae Groulier, lathomis, ex una parte, et Petro Esperonis, clerico, ex altera, preffati lathomi dixerunt et asseruerunt quod, cum domus que condam fuit Johannis Toquat (4), sita inter domum Petri Esperonis causa uxoris sue ex una parte, et domum Marcialis Cen-

(1) Brigueil, aujourd'hui commune du canton de Confolens (Charente).

(2) 20 décembre 1385.

(3) Cette pièce est en très mauvais état, et on ne peut en lire que quelques mots.

(4) C'est la maison même qu'on a vu plus haut Jean Motjon donner à Esperon, en témoignage de reconnaissance.

saudi, sutoris, ex alia, et domum heredum dicti Petitau, fabri, ex reliqua, nuper, a duobus annis citra, in aliqua magna parte, videlicet a parte posteriori, cecidisset et corruisset, ipsique lathomi fecissent massonagium et edificium illius partis que corruerat, retulerunt et veram et fidelem relacionem fecerunt et sub fidelitate officii ipsorum et per bonam fidem eorundem, quod predictum edificium, hoc est massonagium, computatis lapidibus cadris et calce ac servitoribus, constiterat Petro Esperonis, Marciali Censaudi et Petro Javerlhac, contententibus sive comporcionariis in dicto opere, viginti et duas libras monete currentis (1). Et ipsi ita premissa viderant et audiverant; et retulerunt quod ipsi, tanquam magistri ejusdem operis et qui veritatem ejusdem sciebant, ordinaverunt, de voluntate dictorum comporcionariorum (2), quantum debebat quilibet solvere et contribuere in dicto edificio, in hunc modum, scilicet : Petrus Esperonis. duodecim libras et quinque solidos; dictus Javerlhac, centum solidos; Marcialis Censaudi quadraginta et quinque solidos; Petrus Valet quinquaginta solidos. Item, retulerunt dicti lathomi quod, ultra dictum massonagium commune, ipsi fecerant aliud massonagium privatum in dicta domo, videlicet faciendo aliquas fenestras et ascendendo murum dicti edifici a domo quondam Petitau usque ad summitatem dicti muri et hujusmodi edificium solvit dictus Petrus Esperonis per se solum : quod edificium ultimo dictum constitit, computatis premissis superius declaratis, sex libras et sex solidos dicte monete. Que premissa preffati lathomi se veram et fidelem relacionem retulerunt et significaverunt, tenore presencium, omnibus et singulis quorum interest seu interesse potest et poterit in futurum, dicto

(1) La livre vaut, à cette époque, 9 fr. 81 : environ 49 fr. d'aujourd'hui.

(2) Ce mot désigne d'ordinaire des copropriétaires, ou plutôt des copossesseurs. Il est surtout employé, dans les chartes des ^{xii}^e, ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles, pour désigner les copossesseurs de droits féodaux et les cooccupants d'un château ou d'une tour.

Petro Esperonis presente et sollempniter stipulante pro se et suis. Presentibus et ad hec vocatis testibus, magistro Johanne Durandi, lignifabro, et Petro Debayet, et predicto Marciale Censaudi.

JOHANNES MARCHANT, clericus, retulit.

— Item, fusta necessaria et carpentarii cum clavellis constitit (*sic*) michi soli octo librarum.

29. — *Rachat d'une rente sur le lieu de L'Esperonnie.*

Anno nonagesimo sexto. die xxvi februarii, P. Laurencii, domicellus, quinque sextarios frumenti renduales, quos asserebat habere super loco de Lesperonia, reduxit ad duos, et de illis duobus potero exonerare dictum locum solvendo peccuniam quam valent ad usum et consuetudinem parrofie de Compnhaco (1); et J. Mercheant recepit litteram super premissis.

— *Et postmodo acquisivi titulo donationis (?) illos duos restantes. Et J. Mercheant recepit.*

30. — *Nicolas Baillarget, prévôt-fermier
des redevances épiscopales.*

...Nota quod Nicholaus Balhargeti fuit prepositus firmarius (2) Sancti Juniani a festo Nativitatis Domini, anno Domini M^oCCC^o nonagesimo sexto, usque ad consimile festum nonagesimo septimo (3)...

31. — *Reconnaissance de cheptel.*

...Die tercia mensis januarii, anno Domini millesimo CCC^{mo} nonagesimo octavo, Johannes Rampnulphi, aliter

(1) Nous avons déjà dit que Cognac est aujourd'hui le chef-lieu d'une commune du canton de Saint-Laurent-sur-Gorre, arrondissement de Rochechouart.

(2) Fermier des redevances dues à l'évêque.

(3) On sait que la Noël, longtemps date du commencement de l'année civile, était restée le point de départ et le terme des fermes, des redevances, etc.

lo bayle, de Chalhaco (1), recognovit se tenere a Petro Esperonis, clerico, presenti et stipulanti, unam vaccam cum suo vitulo pili quasi rubei, ad capitale quinquaginta solidorum monete currentis (2), et ad communem crescentiam per.... predictorum; que quidem animalia promisit dictus Johannes Rampnulphi fideliter custodire et alimentare (3); et ea eschegare (4) et aducere pro eschegando in villa Sancti Juniani ad voluntatem et requestam dicti Petri Esperonis, pacto quod si contingeret predicta animalia perdi sine culpa dicti Johannis, dicte partes se submiserunt ordini judicis vel duorum proborum hominum, qui secundum usus et consuetudinem patrie habeant judicare (5). Jura-
vit, etc. Renunciavit, etc. Obligavit, etc. Concessit litteras in meliori forma cujuslibet dominii. Presentibus testibus Aymerico Ortolani et Nicholao Balharget.

JUNIANUS BOBAUDI, clericus, retulit.

32. — *Augmentation de fief concédée à Pierre Esperon par son seigneur, Itier de Cognac.*

Die vicesima septima mensis januarii, anno Domini millesimo CCCCIII^o, personaliter constitutus nobilis vir Iterius de Compnhaco, domicellus, gratis et scienter, pensatis, ut dixit, amoribus et serviciis sibi factis et impensis per Petrum Esperonis, oriundum dicti loci de Compnhaco, hominemque suum ligium feudalem, et que sibi cotidie

(1) Chaillac, aujourd'hui commune du canton d'Oradour-sur-Vayres, arrondissement de Rochechouart.

(2) 24 fr. 53, qui représenteraient 122 fr. 60 de nos jours. Le sou vaut, à cette époque, 0 fr. 49.06.

(3) C'est la première fois que nous rencontrons ce verbe dans un document du Moyen-âge. Il doit être d'un emploi bien rare.

(4) Le Registre de comptes des Massiot nous fournit le substantif de ce verbe en langue romane de l'époque : *eycet*.

(5) Cette stipulation d'un arbitrage au cas de perte du cheptel doit être assez rare. Du moins ne l'avons-nous jusqu'ici rencontrée qu'une seule fois. Toutefois il faut rappeler que l'évaluation des cheptels à l'entrée et à la sortie du métayer est encore, de nos jours, confiée à deux experts.

facere non desistit : a quorum probacione ipsum voluit relevari et tenore presencium relevat, et eciam quia sibi ita voluntate spontanea facere placuit atque placet, gratis et scienter dedit, donavit, cessit et quictavit perpetuo, pro se et suis, dicto Petro Esperonis, homini suo ligio et feodali, presenti, recipienti et sollempniter stipulanti pro se et suis, in augmentum et crescenciam feodi, et sub deveriis antiquis feodalibus que (*sic*) dictus Petrus tenetur dicto domicello domino suo, et prout predecessores ipsius tenebantur et facere consueverunt, quandam terram suam, ut asseruit, usque ad existimacionem trium eminatarum, sitam in territorio de Compnhaco, inter terras que quondam fuerunt Petri deu Peyro ex una parte, et virgultum dicti Petri Esperonis, de ante portam loci sui de *L'Esperonie* ex altera, et iter per quod itur de dicto Compnhaco versus molendinum dicti domicelli, vocatum molendinum deu Peyro ex reliqua, cum omnibus et singulis suis juribus, deveriis et pertinenciis universis; et quicquid juris, etc. devestiens, etc. et ipse, tanquam dominus fundalis et feodalis investivit, etc. supplicando domino superiori, si et in quantum opus est et de racione fieri debet, ut, hac vice absque prejudicio suo in futurum, dictum Petrum donatarium investiat de premissis; et promisit garentire et deffendere, etc. Juravit, etc. Renunciavit, etc. Concessit litteras in meliori forma cujuslibet dominii (1). Presentibus testibus venerabilibus viris dominis Marciale Dabelli, capellano de Bianaco (2); Helia Bordeyrat, capellano Beate Marie de Vallibus (3), et Johanne Mathei, bajulo seu receptori Rupiscavardi. J. MORGONIS, retulit.

(1) Cette expression, que nous avons déjà rencontrée plus haut, ne peut signifier que « des deux pouvoirs » [ecclésiastique et laïque]. En effet, Saint-Junien n'était pas en pariage et appartenait à l'évêque de Limoges seul.

(2) Biennac, aujourd'hui commune de Rochechouart. L'église de Biennac a été la première paroisse de Rochechouart. Le château de Cramaud, où naquit, vers le milieu du xiv^e siècle, le cardinal de Poitiers, se trouvait sur le territoire de cette paroisse.

(3) Sainte-Marie de Vaux, aujourd'hui commune du canton de Saint-Laurent-sur-Gorre, arrondissement de Rochechouart.

33. — *Redevances touchées du seigneur de Cognac,
fermier des dîmes d'Esperon.*

Anno CCCC^o tercio, recepi a domino meo de Compnhaco, ex assensa decimarum mearum, tam pro quarterio *deux Esperons* ad me pertinente pro hereditate mea, quam pro dimidio quarterio *deux Maubotz* ad me pertinente causa successionis, — recepi xxv sextarios siliginis; vi sextarios frumenti; ii sextarios avene; i sextarium pisorum; que premissa recepi per parcelas, salvo quod michi restat una emina frumenti et una emina pisorum que michi debentur.

34. — *Relevé des redevances dues à Pierre Esperon
et à sa femme, Marguerite Goudiou.*

Sequuntur redditus et terragia qui seu que debentur nobis, videlicet michi, Petro Esperonis, et Margarite Goudione, uxori mee, in Sancto Juniano :

Primo, Johannes de La Fayola, qui solebat morari *en Boyssa* (1), duos sextarios siliginis pro terris et prato nostris de *Vachabru*. — V. (2).

Item, idem, pro prato de La Vinha, quem (*sic*) solebat tenere Johannes Biart, xx denarios.

Item, Stephanus de Rocha, pro terra nostra de Couretis (3), quartam frumenti. — V.

Item, Peny deu Champs, pro terra nostra deu Jarrit, eminam frumenti.

Dictus Quichau, de Bello Loco (4), pro terris nostris dicti loci, unam eminam frumenti. — V.

Item, dictus Briguelh, pro terra sita subtus ortos de Botressaquet (5), cuppam frumenti.

(1) Il y a, auprès de Saint-Junien, au nord de la commune, deux localités de ce nom : le Grand et le Petit-Boisse.

(2) Probablement pour *vacat*.

(3) Les Courets, le Couret, dénomination très commune de localité. Le mot signifie : airage.

(4) Beaulieu, aujourd'hui hameau de la commune de St-Junien.

(5) Nous ignorons quelle localité Esperon a voulu désigner ici.

Item, dictus Briguelh, pro terra nostra de Templo, sita juxta vineam dicti quondam Molau, unam quartam frumenti.

Item, Junianus Bobaudi, super vinea sua de la Peyriera et super omnibus bonis suis, unum sextarium frumenti. — *Vacat.*

Item, idem Briguelh, pro terra sive ora sita juxta virgultum Johannis Boarella, quarterium et cuppam frumenti.

Item, P. Boto, eminam frumenti, pro quadam vinea sua sita in territorio de Malomonte. *Laxata fuit ad unam siliginis : dicti li Garilhou tenent.*

Item, Petronilla Chapdevila, relicta Petri Paschet, unam eminam frumenti, pro quadam vinea sua, sita in territorio de Burgo Novo (1). *Laxata fuit ad unum quarterium. P. Rocho tenet.*

Item, Junianus Bost et Marssala, uxor sua, xiiii solidos pro quadam vinea ipsius, sita in territorio de Prato Abadiou. Item, *gursita fuit michi.* — *Vacat quia ego teneo vineam michi gursitam.*

Item, Marotus Brimaudi, pro quodam virgulto nostro, sito prope Fratres Minores (2), v solidos.

Item, Ludovicus Chapdevila, pro quodam orto, sito in barrio Templi, ante domos dictorum *Los Motgos*, iiii solidos. — *Modo tenet Agnes de Brugeria, aliter Novela, et est obligata.* — *Et modo tenet dictum ortum Johannes Seychier, qui est obligatus.*

Item, dictus Quichau, de Bello Loco, pro terris nostris dicti loci, iiii solidos. — *In debato est et vacat.*

Item, Michael Groulier, pro prato de Là Vernha (3), xx denarios.

(1) Peut-être la rue des Bourgnassous, ou Bos-Nassous, entre la place de la Bascule et la route de Brigueil.

(2) Les fils de saint François, qu'on désigna le plus souvent dans la suite sous le nom de Cordeliers, étaient venus, en 1252, fonder sous les murs de Saint-Junien un couvent qui eut une certaine importance.

(3) La Vergne est aujourd'hui un hameau de la commune de

35. — *Enfants fréquentant les écoles de Saint-Junien
et reçus en pension.*

Memoria est quod.

Die secunda augusti, anno Domini M^oCCCC tercio, venit hic morari Colaudus, filius Petri de Podio *Louveu*, ad morandum in domo mea pro adicendo ad scholas, ad annum; et debet solvere XL solidos (2) et septem sextarios bladi, per medium frumenti et siliginis.

Die vi dicti mensis (3), in festo Transfigurationis Domini, anno quo supra, venit filius Petri Chouveli, ex dicta causa; et solvet LX^s (4), vi sextarios bladi, per medium frumenti et siliginis, et eminam pisorum.

Item, die xvi octobris, in festo Beati Juniani, venit hic morari, ex causa predicta, Mingotus Boriaudi; et debet solvere octo sextarios, per medium frumenti et siliginis, et LX solidos.

36. — *Le clocher de l'église de Saint-Junien
abattu par la foudre.*

Nota quod, die sabbati tercia dies (*sic*) mensis octobris, anno Domini M^oCCCC^{mo} quinto, cecidit fulgur supra pignaculum campanarum Sancti Juniani, et ruinavit, seu ruinari et corruï fecit acum clucherii cum cruce, gallo et conchiis, et multa alia mala in dicto clucherio perpetravit et fecit. Etc. (5).

Saint-Junien, près l'ancien quartier du Temple et la route de Limoges.

(1) Il n'y avait pas alors d'internats. Les parents qui habitaient la campagne ou les petites localités éloignées des écoles, plaçaient leurs enfants dans une famille amie où on donnait aux écoliers le vivre et le couvert, et où ils n'étaient pas complètement abandonnés à eux-mêmes. Beaucoup d'artisans recevaient des étudiants en pension, et se menageaient ainsi un supplément de ressources. Voir plus loin, à ce sujet, le Livre domestique du notaire Doumail.

(2) 19 fr. 63, environ 98 à 99 fr. d'aujourd'hui.

(3) On voit qu'Esperon prenait à la fois plusieurs pensionnaires.

(4) 29 fr. 43, environ 147 fr. d'aujourd'hui.

(5) Voir la mention de cet accident, *Chronique de Maleu*, cha-

37. — *Martial de Bony, par procuration de son frère Pierre, accepte une prébende canoniale de l'église de Saint-Junien.*

Die xxv augusti, presentibus testibus Penyro de Campis, et Plenoytelli, ejus sororio, — Marcialis Bony, procurator, ut asseruit, domini Petri Bony, fratris sui, expectantis, ut dicebat, ad canonicatum et prebendam ecclesie Sancti Juniani, acceptavit hodie, nomine dicti fratris sui et pro ipso, prebendam dicte ecclesie nunc vaccantem per mortem domini Guillelmi de Ponte Alibaudi (1), quondam canonici dicte ecclesie, factis prius per ipsum protestacionibus juris et in talibus fieri consuetis, etc. Actum dicta die, post sepulturam dicti quondam canonici, hora meridiei vel circa, indictione VIII, pontificatus anno VI^o (2), in domo J. Covido qua inhabitat, testibus supra nominatis, etc. Fiat in meliori forma. — Item, die ultima septembris, testibus Petro de Campis et P. Mudia, textore, in domo habitationis dicti textoris que quondam fuit domini P. Raynaudi, circa horam tertie, dominus J. Balhargeti, capellanus de Britania (3), virtute processus, etc., contulit dictam prebendam eidem domino Petro Bony in personam Marcialis, fratris et procuratoris sui, et ipsum provisit (?) de eadem.

37. — *Esperon prend pour pensionnaire Raynaud de Chalier, écolier.*

Die martis post festum Omnium Sanctorum, anno Domini millesimo CCCC^{mo} et VI^o venit in hospicio meo Ray-

noine de Saint-Junien, publiée par M. l'abbé Arbellot. St-Junien, Barret, 1847, p. 115-116.

(1) Peut-être s'agit-il ici du Pont à la Planche, autrefois Pont à la Blanche, sur la Glane.

(2) Le nom du pontife manque; mais étant donnée l'indication : huitième année du pontificat, il ne peut s'agir ici que de Benoît XIII, ce qui porterait cette pièce à 1402 ou 1403.

(3) Hameau de la commune de Saint-Junien qui possède les restes d'une ancienne église paroissiale, à la collation du chapitre de Saint-Junien.

naldus de Caslerio de Tiberio, filius Dadini de Caslerio, qui michi detulit XL^s pro alimentacione sua, commorando ad scholas ville Sancti Juniani; — que (*sic*) fuit (1) tertia die mensis octobris.

38. — *Remise d'un mobilier pour solde après compte final.*

Die penultima mensis junii, anno Domini millesimo CCCC^{mo} sexto, presentibus testibus Johanne Alari, aliter *Lo Clerc*, et Petro Las Tours, personaliter constituti Michael Bonet, aliter *Barbanegra*, et Agnes Bonella, aliter *La Sorbona*, ejus uxor... recognoverunt se debere bene et legitime Petro Esperonis, clerico, sex libras et duos solidos monete currentis (2), ex finali computo facto inter eos, de et super locario domus que quondam fuit Johannis de Solio, de toto tempore quo dicti conjuges morati fuerunt, titulo locarii, in dicta domo, usque ad hanc diem, et inclusis in dicta summa omnibus aliis obligacionibus aliter factis per dictos conjuges eidem Petro occasione dicti locarii. Pro quarum quidem sex librarum et duorum solidorum solucione et satisfacione, dicti Michael Boneti, aliter *Barbanegra*, et Agnes Bonela, aliter *Sorbona*, ejus uxor, et eorum quilibet in solidum, tradiderunt, cesserunt et quictaverunt et realiter liouraverunt (*sic*) dicto Petro recipienti et stipulanti, tres lectos bonos et competentes, meliores aliis, existentes (3) in magna camera dicti hospitii, garnitos videlicet quilibet culcitra, pulvinari plume, lintheaminibus et cohopenuris pictis, una cohopena sive chargia (?) rubei coloris et aliis copertis pictis et diversis coloribus coloratis; quibus tribus lectis (*sic*) traditis et realiter liouratis eidem Petro, ipse Petrus dimisit et tradidit in custodia seu commenda predictis conjugibus dictos tres lectos, qui recognoverunt se tenere ab ipso Petro dictos tres lectos.....

J. MORGONIS, clericus, recepit : non scripsit, aliter occupatus.

(1) Ce que se rapporte à *Die martis*, etc., ci-dessus.

(2) 69 fr. 46, environ 347 fr. de nos jours.

(3) On ne saurait lire *existentibus*.

38. — *Mémorial dressé par Pierre Esperon des actes de sa gestion domestique* (1).

Anno CCCC^o nono, in mense novembris, composui memoriam que sequitur, causa eterne memorie.

Ego, Petrus Esperonis, clericus, feci temporibus meis multas misias, sumptus et expensas, et volo quod inter cetera sit memoria de sequentibus :

Primo, maritavi tres sorores, videlicet Mariotam, Johannam et Katarinam, quibus solvi, videlicet

Petro de Bello *Reguard*, marito predictæ Mariote, de dote sibi promissa solvi per parcelas, inter cetera, xviii^l ix^s (constat per notulam); — item, pro raubis et fulraturis (2) dictæ filie nuptialibus, cum facturis : xviii^l; — item pro expensis nuptiarum ad partem meam : iiiii^l; — item solvi dictæ Mariote unum lectum bonum et notabile, sufficienter garnitum, valens et ultra, xv^l.

Item solvi Petro de Collibus, aliter de Alvernhia, viro Johanne, sororis mee, pro dote et pro satisfaccione dotis : xxvi florenos; — item, pro rauba et fulraturis nupcialibus dictæ sororis, solvi xx^l; — item solvi sibi unum lectum bonum et notabiliter garnitum, valoris et ultra, xv^l; — item, pro expensis nupciarum : iiiii^l xv^s. — Et postmodum, deffuncto predicto Petro, dicta soror Johanna reversa fuit in hospicio meo et morata fuit per unum annum et ultra, et expendit cum quadam filia sua, vocata *Agnes* (*sic*), tunc parva : x^l. Et post modum convolavit ad secundas nuptias cum Guillelmo Quoquy de Petrusia (3), cui solvi per par-

(1) Voici le document que nous avons signalé d'une façon toute spéciale dans la notice placée en tête de ce Livre de raison. Ce résumé général des devoirs de famille remplis par l'auteur du manuscrit, et des dépenses qui en ont été la conséquence, est bien caractéristique et mérite l'attention particulière du lecteur.

Nous n'indiquons pas la valeur de la livre à chaque somme énoncée, l'auteur du manuscrit ne mentionnant pas la date de la dépense et la livre ayant varié de 3 fr. 22 à 10 fr. 92 en vingt ans.

(2) La forme la plus habituelle est *folraturis*, fourrures.

(3) La Péruse, aujourd'hui commune du canton de Chabonais, arrondissement de Confolens (Charente).

cellas, de dote predictæ uxoris sue, et ultra dictam summam, vi^l, ut constat per notulas. Et ipse Guillelmus Coquy recuperavit dictos xxvi florenos. — Que summe deducuntur de L libris quas promisi dicto Guillelmo cum dicta sorore mea. — Item solvi ad conjungendum dictam Agnetem, filiam dicti Petri de Alvernhia et dicte sororis mee, cum Johanne de Blom (1), castri Lemovicensis (2), solvi eidem Johanni : x^l.

Item, solvi Juniano de Liront, marito Katarine, sororis mee, pro dote et pro raubis nupcialibus : iiii^{ss} libras. (*Constat per quictanciam.*)

Item, Helys, antiquior soror mea, viduata a Johanne Nautro, quondam marito suo, rediit in hospicio meo et mecum morata fuit unum annum vel circa, que bene expendit in hospicio et ultra : x^l. — Item, dicta soror convolvavit ad secundas nuptias (3) cum Johanne de Marcello. Constiterunt nupcie ad partem meam : L^s. — Et post lapsum temporis, dicti conjuges devenerunt ad maximam paupertatem, et oportebat pluries et frequenter eis subvenire. Exstimo quod non sum quictus de hoc pro xx^l. — De dote dicte Helys, sororis mee, non facio magnam mencionem, quia pater meus dotavit illam et sibi promisit C libras. Et stat quictancia a J. de Marcello, qui recuperavit eas ab heredibus dicti quondam Johannis Nautro, primi mariti sui; et de hoc stat quictancia in papiris magistri Johannis Mercheant. — Et habuit lectum et vestes sollempnes secundum statum.

(1) Blond, aujourd'hui commune du canton de Bellac (Hte-Vienne).

(2) Rappelons que Limoges formait deux villes absolument distinctes, comme mouvance féodale et comme administration : la Cité, dont l'évêque était le seigneur, et le Château, qui après avoir relevé de l'abbé de Saint-Martial, passa sous la domination des vicomtes et fut, avec le domaine de Henri IV, réuni à la Couronne à l'époque de l'avènement au trône du fils de Jeanne d'Albret.

(3) Nous avons dit ailleurs (*La Famille en Limousin d'après les Testaments et la Coutume*) que les veufs et les veuves se remariaient souvent autrefois. Les exemples de convols en secondes et en troisièmes noccs sont nombreux.

Item, ego, dictus Petrus, contraxi matrimonium cum Margarita, filia quondam et herede magistri Bernardi Goudiou, et quia heredem accepi (1), solvi expensas nupciarum, salvo quod vestes nupciales fuerunt sibi date per amicos suos. Verumptamen nupcie, que fuerunt magne et sollempnes, in quibus interfuit copia nobilium et aliorum notabilium personarum, ultra vinum constiterunt xvi^l.

Item, pro vestibus meis nupcialibus et pro induendo dominam matrem meam, et pro panno caligarum (2) dato pluribus de genere et amicis, cum fulraturis, xxv^l.

Sequitur alia missio pro sepeliendo defunctorum :

Primo, sepelivi dominum patrem meum et dominam matrem meam — quorum anime requiescant in pace ! — quorum sepulture constiterunt, videlicet sepultura patris cum septusmo et annuali (3) xl^l. — Item sepultura matris, in toto, xxx^l.

Item, feci sepeliri Johannem de Solio, victricum (4) dicte uxoris mee, cujus sepultura constitit xvii^l.

Item, feci sepeliri Margaritam Pimodan, matrem dicte uxoris mee, cujus sepultura constitit xxii^l.

(1) Si Marguerite avait eu des frères ou sœurs pourvus de l'héritage paternel, à ceux-ci eût incombé, avec le devoir de la doter, l'obligation de payer les dépenses des noces. Mais elle est orpheline et a été instituée héritière. Les frais du mariage retombent donc à la charge de l'époux. On voit ici les amis de la famille remplacer les parents de la future et donner à celle-ci le trousseau, ou tout au moins les habits de noces qui eussent été fournis par le père et la mère.

(2) Le futur donnait souvent une *livrée* à ses amis, et la future à ses compagnes. Mais cette livrée consistait, d'ordinaire, en rubans, gants ou menus objets. Il ne peut s'agir ici que d'étoffe pour houseaux ou chaussures.

(3) Le service d'octave et le bout de l'an.

(4) Ce mot se lit très nettement. Nous ne l'avons pas trouvé dans Du Cange. Ne s'agit-il pas du tuteur de Marguerite, de celui qui l'a nourrie et élevée ? Le chiffre élevé de la dépense atteste que ce passage ne peut pas se rapporter au mari de la nourrice, au « père nourricier. »

Sequitur alia missio pro conquestis :

Primo, emi a Petro de Alvernhia, alias de Collibus, tanquam exequutore testamenti Johannis Esperonis, quondam patruī mei; et pro solvendo funerarias exequias dicti patruī, quatuor sextarios siliginis renduales, de decem sextariis siliginis rendualibus quos idem Johannes dicebat habere ratione partagii sui in hospicio meo; constiterunt xvi¹.

Item, emi virgultum de Poziney a pluribus personis et feci ipsum plantari vitibus ita quod, quo modo, tempore quo feci presentem memoriam, sunt ibi pulcre trilhie et chars (1). Constitit, cum dictis melioracionibus, et ultra, xx¹.

Item, emi a Bertoto Prinsaudi quandam terram contiguam vineis meis causa uxoris, vocatam de Plantis. Constitit iiii¹ x¹.

Item a Marita Arberta, relictā Juniani Boarella, quandam aliam terram, contiguam terre dicti Prinsaudi : constat lxx¹.

Item, a Johanne Sarraceni et ejus uxore, et P. de Roserio, emi jus quod habebant in terris uxoris mee, vocatis de Vachabru, iiii¹ x¹.

...Item. feci fieri, in domo uxoris mee, unum fornellum (2). Constitit pro omni, xiiii¹.

Item, feci fieri in eadem domo duo penora (?) sive *seliers*; constiterunt vi¹.

Item. in eadem domo, unum murum receptum a pede, vi¹.

Item, feci fieri in domo que quondam fuit Johannis de Solio, unam vistagiam sive portam. que respicit usque fontem. Constitit, tam pro massonagio et que ad masso-

(1) *Chars* — d'où Charseix, nom d'une rue de Limoges — signifiait buisson, broussailles. On ne trouve ce mot ni dans le Glossaire de Du Cange, ni dans le Dictionnaire de Trévoux. Il s'agit peut-être ici de charmillas.

(2) Un fournil, petit bâtiment renfermant un four de ménage.

nagium pertinent quam pro carpentaria et que ad carpentariam pertinent, cum fabrica (1) et ferraturis, x¹.

Item, de quinque sextariis frumenti rendualibus quos Petrus Laurencii, filius et heres domini Jordani Laurencii, militis, petebat in hospicio seu loco de Lesperonia, acquisivi certo titulo tres sextarios, et duos sextarios restantes possum redimere solvendo precium quod valent ad usum et consuetudinem patrie...

Nota quod, secunda die mensis novembris, anno Domini M^oCCC^o nonagesimo nono, Raymundus Maubot, de Compnhaco, sanus mente, infirmus corpore, fecit testamentum suum ultimum coram domino Jacobo, capellano de Compnhaco, in quo testamento dictus Raymundus Maubot fecit et instituit me heredem suum; et post ea decessit in eadem voluntate. Et fuit sepultus xi^a die dicti mensis, in festo Beati Martini hyemalis. Et ego, dictus Petrus Esperonis, feci et ministravi de meo proprio expensas funerarias dicti Raymundi et nulla mobilia de suo proprio habui nec recepi. — Quod bene ascendit in omnibus quatuor libras et quindecim solidos.

Et ultra premissa, idem Raymundus et ejus uxor habuerant a me, anno preterito, pro induendo eos et pro alimentando ipsos, valorem C solidorum (2), ultra jus capellani (3) etc., et ultra debita.

Item, Agnes Montanhona, relicta dicti defuncti, supervixit post mortem dicti mariti sui, a predicta die usque ad secundam diem mensis junii, anno Domini millesimo quatercentesimo; et tertia die dicti mensis fuit sepulta. Quo tempore durante, ipsa stetit per majorem partem dicti

(1) Il faut entendre, par *fabrica*, la fourniture et la pose des ferrements, serrure, gonds de la porte : le travail du forgeron — serrurier — *faber*.

(2) Les mots qui suivent paraissent se rapporter au paragraphe précédent plutôt qu'à celui-ci.

(3) S'agit-il d'un droit payé pour les funérailles, ou d'une redevance due, à un titre quelconque, au curé de Cognac par les époux Malbot?

temporis infirma, et oportuit michi ipsam alimentatam (*sic*) in suis infirmitatibus; quod bene constitit michi XL^a.

Item, pro sepultura sua, — que fuit sepulta die III^a dicti mensis junii, — tam in pane, vino, carnibus, cera, quod in peccunia, L^a.

Que premissa omnia et singula solvi de meo proprio, absque hoc quod de bonis suis usque hic habuero aliquid quod valeat nec meruerit declarari.

Item, maritavi filiam meam Johannam cum P. Davinelli, clerico de Castro Lucio (1); cui Petro mutuavi LX^a in presencia Johannis de Maseto. Nupcie fuerunt quinta die febroarii anno CCCC^oVII^o, in quibus nupciis fuerunt multi nobiles multaque notabiles persone et magna populi multitudo utriusque sexsus (*sic*); et solvi ego omnia et singula expensa harum nupciarum, absque quod dictus Petrus Davinelli nec ejus pater solverunt denarium michi nec obolum, de nupciis antedictis. Et constiterunt, tam in pane, vino, carnibus, picibus, speciebus (2), polhalhiis, capreolis, porcellis, anceribus, leporibus et aliis cibariis, et pro quoquis, et *per los Menestriers*, et pro lignis, carbonibus et pluribus aliis minutis, XL¹ (3).

Item, pro vestibus nupcialibus, cum quadam cotardia (4) pro sorore sua, et pro sartore et aliis, exceptis folratu-ris, XVII¹ (5).

Item sit memoria quod, in mense marcii, anno CCCC VII, ultra LX^a quos alias, mutuavi P. Davinelli, genero meo, quandam tassam argenti, valoris quatuor librarum.

(1) Ce mot désigne indifféremment deux forteresses de la contrée : Châluçet et Châlus, alors propriétés de la famille d'Albret par suite du mariage du connétable d'Albret — Charles I^{er} d'Albret — avec l'héritière de Sully (janvier 1401).

(2) *Species*, épices.

(3) 391 fr. 32, ce qui ne représenterait, aujourd'hui, pas moins de 1,957 francs.

(4) Sorte de jupe courte.

(5) 166 fr. 30 : 831 fr. d'à présent. — On voit qu'Esperon n'a pas dépensé loin de 3,000 fr. d'aujourd'hui pour le mariage de sa fille.

39. — *Naissance d'un petit-fils.*

Nota quod die mercurii, xxviii mensis januarii, in festo Translacionis Beati Juniani, ante horam prime, Johanna Esperona, filia mea, peperit filium, vocatum nomine Junianum propter honorem dicti festi. Anno Domini millesimo CCCC^{mo} decimo. — Et volo quod vocetur Junianus Esperonis, aliter Davinnelli, ne perdatur nomen meum, cum nullos liberos masculos habeam.

40. — *Jeanne, sœur de Pierre Esperon, se retire chez celui-ci.*

Nota quod die lune post Cineres, que fuit xiii^a marcii, applicuit [se] in domo mea, hora prandii, Johanna, soror mea, de Petrusia (1), que propter guerras (2) in dicto loco morari non poterat, absente Guillermo Coquy, marito suo, fratre meo. Anno Domini M^oCCCC^{mo} duodecimo.

41. — *Notification de l'aliénation d'une vigne.*

Die sabbati in vigilia festi Pasche, que fuit xxii^a die mensis aprilis, indiccione vi, pontificatus sanctissimi in Christo patris et Domini nostri, Domini Johannis divina providentia pape XXIII anno tercio, in monasterio ecclesie Sancti Juniani, in exitu vesperarum, prope capellam Beati Eutropii, personaliter constitutis Petro Esperonis, clerico, et Margarita ejus uxore, ex una parte, et Flore de Malo Medio, relicta quondam Michaelis Nautro defuncti, ex parte altera : preffati Petrus et Margarita, conjuges, dixerunt, explicaverunt et intimaverunt dicte Flori de Malo Medio quod dicta Margarita, uxor dicti Petri, vendiderat, cesserat et quictaverat perpetuo Petro de Manso

(1) La Péruse, aujourd'hui commune du canton de Chabanais, arrondissement de Confolens (Charente).

(2) C'est le moment du plus grand désordre et de la plus grande confusion. Vers cette époque le comte d'Albret, seigneur d'Orval, lieutenant du roi, ordonne la démolition de toutes les forteresses qui ne se trouvent pas en mesure de se défendre elles-mêmes.

Natalis (1), domicello, quandam vineam ipsius Margarithæ que quondam fuit Johannis de Solio, sitam in territorio vocato de Las Absalhas, inter ripperiam fluvii Vigenne ex una parte, et terras que quondam fuerunt dictorum *Los Vigiers* (2), quas nunc tenet dictus Cosinat, ex alia, et vineam Johannis Vidau, ex alia, et quandam aliam vineam dicti Petri Esperonis, ex reliqua, cum suis pertinentiis, certo precio in litera contractus dicte vendicionis declarato; in et super qua vinea dicta relicta asserebat habere duos sextarios frumenti ad mensuram ville Sancti Juniani renduales (3), et ad finem quod dicta relicta non ignoraret hujusmodi vendicionem et transportum, et quod etiam non ignoraret, ymo esset certificata quod dicti conjuges non tenebant amplius de cetero predictam vineam, nec in ea jus aliquid habebant, nec pro dicta vinea aliqua onera censuum, reddituum tam declaratorum quam aliorum, si que essent, supportare minime tenentur (*sic*), nec pretextu ignorancie premissarum ratione dictorum reddituum vocarentur ad iudicium seu aliquialiter molestarentur et aliter, ad meliorem seu utiliorem finem quibus dictis conjugibus seu eorum alteri melius valere poterit et prodesse premissa omnia eidem Flori de Malo Medio, relicte dicti quondam Michaelis Nautro, significaverunt, notificaverunt et intimaverunt modo et forma predictis; de et super quibus dicti conjuges pecierunt a me, notario publico infrascripto, publicum instrumentum seu publica

(1) Le Mas Nadaud — *de Manso Natali*, — fief situé sur le territoire actuel de la commune de Pageas, canton de Châlus. On connaît une *comptor* du Mas Nadaud au milieu du *xiv^e* siècle. — Pierre du Mas Nadaud n'est pas signalé au *Nobiliaire*.

(2) Le nom de *Vigiers* a été porté, au Moyen-âge, par beaucoup de familles. Ce mot désignait la personne à laquelle le seigneur inféodait certains droits de justice, ou l'officier qui les exerçait au nom du seigneur, en percevant certaines des redevances dues à celui-ci.

(3) Le setier de Saint-Junien équivalait à 81^l 92; celui du Château de Limoges représentait seulement 51^l 20.

instrumenta. Hec autem acta fuerunt die, loco, hora, indiccione et pontificatu quibus supra, presentibus testibus Petro Alari, litterato (1); Petro Davinelli, clerico, et Johanne Galhardi aliter *Mortagota*, textore, ad hec vocatis specialiter et rogatis. — *J. Motgo dabit litteram* (2).

42. — *Dépense pour les travaux des vignes.*

Die mercurii post festum Penthecostes que fuit XIII^a dies mensis junii, anno Domini M^oCCCC^o tercio decimo, P. Davinelli, gener meus, tradidit ad faciendum vineas, secundum compotum factum inter ipsum et me, quatuor libras et quinque solidos monete currentis. Scriptum manu mea, die et anno predictis.

43. — *Écolier reçu comme pensionnaire.*

Nota quod, die veneris que fuit septima dies mensis julii, anno CCCC tercio decimo, venit hic Dominus Johannes Trobat, qui aduxit Johannem Trobat, nepotem suum, ad morandum in domo mea unum annum, accedendum ad scholas pro adicendo (3); et debet solvere quatuor libras et unum capicium (4) pro uxore mea, usque ad valorem xx^s; et debet tenere bladum in valore quo est hodie, vel saltim, frumentum in valorem octo et siliginem in valorem quinque solidorum; et debet amplius facere aliqua alia que non sunt hic scripta.

(1) On ne saurait lire ici *licentiato*. On sait, du reste, que le mot *litteratus* a été pris souvent pour *clericus*.

(2) Pourquoi cette signification est-elle donnée dans des conditions insolites, à l'intérieur de l'église? Nous ne saurions l'expliquer.

(3) Nous avons déjà vu des conventions semblables sous la date de 1403 et 1406 (n^{os} 35 et 37).

(4) Ce sont toujours, sous une forme ou sous une autre, les *épingles* de la ménagère que nous voyons mentionnées dans tous les anciens contrats d'apprentissage. Il faut y voir une petite récompense des soins que la maîtresse de la maison donnait à l'apprenti, de la peine qu'elle prenait pour entretenir son linge et ses vêtements.

44. — *Compte d'un loyer. — Paiement en compensation.*

Die sabbati in festo Beati Laurencii, anno Domini M^oCCCC^oXV^o, computavit Johannes Galhart, aliter Mortagota, textor, de locario hospicii Domini Petri Raynaudi, aliter Barrelier, de quatuordecim annatis ultimis preteritis, quibus tenuit dictam domum titulo locarii, videlicet pro viginti solidis pro quolibet anno; de quo locario asseruit solvisse prout sequitur :

Primo, computat pro reparationibus de toto tempore, pro cohoperiendo domum : xxⁱⁱ s.

Item, pro reparando palas ferreas (1) hostiorum, v^s.

Item, Yterio Durato seu heredibus suis, pro quolibet anno iiii solidos renduales, qui ascendunt in summa, lvi^s.

Item, domino Juniano de Solio, lxiiii^s, et totidem magistro Petro Esperonis, videlicet lxiiii^s.

Item, procurando et reparando latrinas dicte domus, xv^s.

Et sic arreatat quod debet dictus Mortagota, lvi^s.

45. — *Voyages à Limoges pour recouvrement d'une créance.*

Die veneris in festo cathedre Sancti Petri, xxii februarii, anno Domini millesimo CCC^oCXV^o, accessi Lemovicis cum Dominis vicecomite Rupecavardi et de Mortuomari (2). Et accessi pro recupperando a Guillelmo Givelli illud quod de[be]bat genero meo; et tenuit me per iiii^{or} dies antequam responsum haberem; et in fine recusavit et contradixit, ita quod nichil habui, et expendi, ultra plura advantagia que habui in hospicio dictorum Dominorum (3), tam pro locario equi quam expensis suis et meis, x solidos.

(1) Les pentures des portes.

(2) Mortemart, autrefois bourg du Poitou, aujourd'hui chef-lieu de commune du canton de Mézières, arrondissement de Bellac (Haute-Vienne). — Il s'agit du vicomte Jean II de Rochechouart et de Jean de Rochechouart, premier du nom des seigneurs de Mortemart.

(3) Faut-il entendre par là qu'Esperon a été hébergé par ses nobles compagnons de voyage?

Item, xvii junii, iterum accessi Lemovicas, pro recuperando quod demissum (?) est; et recuperavi a dicto Guillelmo, computatis denariis (?) quos alias michi mutuaverat, C solidos, et moratus fui tres dies, et expendi, tam pro salario et expensis equi quam pro expensis meis, xii solidos.

Item, pro *demy quarteyro de pebre*, xvii^a.

Item, solvi uxori Marcialis Boneffant, pro aliquibus medicinis quas tradiderat pro Petro, genero meo, viii^a.

46. — *Envoi de Jeanne Sécherre à la fête votive de Saint-Paul à l'occasion de la maladie de Davinaud.*

Item, die Jovis post festum Nativitatis Beati Johannis Babbiste, fuit conducta Johanna Seychiere pro accedendo ad votum Beati Pauli (1), pro dicto genero meo (2). Habuit pro locario, xv solidos.

Item, pro estadalo et offerta (3) dicti generi mei, ii^s vi^a.

Item, pro vinagio (4)....

Item, habuit dictus gener pro ludo, v^s (5).

(1) La fête de Saint-Paul, à Rochechouart.

(2) Les lignes qui suivent paraissent attester qu'il ne s'agit pas ici d'un pèlerinage par procuration. Jeanne devait non se rendre à la fête de Saint-Paul au lieu et place de Davinaud, mais l'y accompagner.

(3) Estadalo. Le mot *stadallus* signifierait, d'après Du Cange : *candela major*. Dans ce cas, il s'agirait ici d'un cierge offert à l'église de Saint-Paul, ou tout au moins de la participation du pèlerin soit au luminaire d'une façon générale, soit à la garniture d'un de ces porte-cierges sur lesquels sont plantées les chandelles de cire. *Offerta* est l'offrande en argent. On sait que le produit des offrandes du jour de la fête patronale était le principal revenu de certains bénéfices.

(4) La somme est restée en blanc.

(5) Que faut-il entendre ici par ce mot? S'agit-il d'une véritable représentation théâtrale, d'un de ces mystères comme on en jouait souvent en Limousin au cours des cérémonies religieuses et comme on en représentait encore à Limoges, dans le premier tiers de ce siècle, à l'époque des ostensions, — ou bien de jeux publics quelques n'ayant aucun caractère religieux?

47. — *Envoi du petit-fils d'Esperon à la fête votive de Saint-Maxence.*

Item, die martis in crastinum Nativitatis Beati Johannis Babbiste, Johannes Javerlhac fuit conductus una cum Johanna Bernarda, nutrice nostra, et duxerunt puerum Junianum apud Azacum (1), ad votum Beati Maxentii, et morati fuerunt duos dies, et expenderunt iiii^s ii^d.

Item, pro estaddallo et offerta dicti pueri, xx^d.

Item, pro vinagio et aliis deveriis, iii^s vi^d.

Item, pro salario dicti Javerlhac de duobus diebus (2)...

Item, pro salario dicte nutricis (3)....

48. — *Acceptation de la cure de Morterolles par P. Larnaudie.*

Die xx^a prima mensis octobris, anno Domini M^oCCCC^o XVI^o, hora prime vel circa, in introitu domus Johannis Covido, ubi moratur P. de Campis, indiccione, decima, sede apostolica pastore carente, in mei notarii publici et testium subscriptorum presencia, discretus vir dominus P. Larnoudia, presbiter, gratis et scienter et virtute gracie apostolice sibi facte, acceptavit ecclesiam de Morterolio (4) vaccantem, ut dixit, per mortem domini Petri Natalis, cum protestacione quod, nisi dicta ecclesia sibi de jure (?) deberetur, de habendo reffugium et recursum ad aliud beneficium sibi de jure (?) debitum. Presentibus testibus domino Stephano Charretier (?), presbitero, et dicto P. de Campis.

(1) Azacum ou Ozacum. La lecture n'est pas bien sûre. Il s'agit probablement d'Ansac, aujourd'hui commune du canton Nord de Confolens (Charente)

(2) En blanc.

(3) En blanc.

(4) Morterolles, aujourd'hui commune du canton de Royère, arrondissement de Bourgneuf (Creuse), ou peut-être Morterolles, commune de canton de Bessines, arrondissement de Bellac (Haute-Vienne). — Il est peu probable qu'il s'agisse de Montrol-Sénard, près Mézières (Haute-Vienne).

49. — *Donation d'une vigne, à titre de constitution dotale, à Pierre Davinaud et à Jeanne Esperon, son épouse.*

Nota quod, die secunda maii, anno Domini M^oCCCC^o XVII^o, presentibus testibus J. Javerlhac et Perrino Munda, textore, ego, P. Esperonis, et Margarita, uxor mea, promissimus et dedimus Petro Davinelli in dotem et nomine et causa dotis cum Johanna Esperona, filia nostra, uxore sua, et pro ipsa, quandam vineam nostram, que quondam fuit Juniani Bost, sitam in prato Abadiou; et volumus quod Lucia, filia nostra, soror sua, totidem habeat de melioribus vineis nostris de Clauso Noubert, ad valorem et equippollenciam alterius vinee predictae, et salvo et rectento in dictis vineis et qualibet ipsarum victualibus et alimentacionibus nostris.

50. — *Mort de Lucie, fille d'Esperon. — Dépenses des funérailles.*

Nota quod, die sabbati post festum Nativitatis Beate Marie, que fuit xi^a die septembris, Lucia, filia mea, circa horam prime decessit, in etate (1)... Et dominica in crastinum fuit sepulta apud Minores (2). — Anno Domini M^oCCCC^oXVII^o.

Sequitur misia :

Primo, in pane (3), xⁱ vi^a.

Item, octo libre cere candide, valens libra ii^a viii^a (4),
xxi^a iiii^a.

Item, pauperibus et fratribus (5), in cimiterio, xxviii^a.

Item, fr.... (6).

(1) Un blanc.

(2) Nous avons déjà dit que les Franciscains, établis à Limoges en 1223, avaient, dès 1252, un couvent à Saint-Junien.

(3) Il s'agit probablement ici de pain distribué aux indigents, à la porte de la maison.

(4) 0 fr. 89.85, environ 4 fr. 50 d'aujourd'hui.

(5) Aux religieux, aux Frères Mineurs.

(6) Le reste manque.

51. — *Vente en compensation du prix de la rançon du jeune Vigier, fait prisonnier par les Anglais à Montbron. — Clause de rachat.*

Die *xxi* mensis septembris, anno Domini millesimo CCCC^{mo}XVII^o, personaliter constituti Marcialis Vigerii, de Chalhaco (1), et (2) Grossa, ejus uxor, de et cum auctoritate et licencia dicti mariti sui... gratis et scienter vendiderunt, concesserunt, solverunt et quittaverunt perpetuo et quilibet in solidum eorumdem, Petro Davinelli, clerico, genero Petri Esperonis, ibidem presenti et sollempniter stipulanti, duos sextarios frumenti renduales, ad mensuram ville Sancti Juniani (3), precio decem librarum et octo solidorum monete currentis, quas quidem decem libras et octo solidos prenominati conjuges... recognoverunt et in veritate confessi fuerunt quod dictus emptor solverat pro ipsis et de precepto eorum, in et pro redempcione eorum filii capti et captivati per inimicos (4) domini nostri Regis in villa seu garnicione de Monteberulfo (5); de quo quidem precio prenominati conjuges et eorum quilibet eundem emptorem et heredes et successores suos solverunt perpetuo, penitus, et quictaverunt.... Testibus Petro Laurencii, domicello, et magistro Juniano Garnerii, in utroque jure baccalario.

PENNIERII, clericus, retulit.

Die *xxii* mensis septembris, anno Domini quo supra, presentibus testibus magistro Juniano Garnerii, baccal-

(1) Chaillac, aujourd'hui chef-lieu de commune du canton de Saint-Junien.

(2) Le nom est resté en blanc.

(3) Notons ce prix : Une rente de deux setiers de froment, mesure de Saint-Junien, (163^{me} 84), vendue 10^l 8^s, 70 fr. 10, soit 350 fr. environ d'aujourd'hui.

(4) Nous avons déjà rencontré, en 1412, une mention témoignant du peu de sécurité dont jouissait la contrée.

(5) Montbron, chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Angoulême (Charente).

lario in utroque jure, et Aymerico Boarella, ville Sancti Juniani, personaliter constitutus Petrus Davinelli, venditor, volens ad requestam dictorum conjugum, ut dixit, facere gratiam conjugibus antedictis, gratis et scienter promisit revendere dictis conjugibus infra quatuor annos.... predictos duos sextarios frumenti renduales....

52. — *Versets qui assurent le salut de celui
qui les récite dévotement.*

Firmiter tenetur quod quicumque devote dixerit quolibet die versus sequentes, sine dubio salvus erit :

Illumina, Domine, oculos meos ne unquam obdormiam in morte; ne querendo dicat inimicus meus : Prevalui adversus eum.

Letifica, Domine, animam servi tui, quoniam ad te, Domine, animam meam levavi.

Levavi oculos meos in montes unde veniet auxilium michi.

Diripuisti, Domine, vincula mea; sacrificabo tibi hostiam laudis et nomen Domini invocabo.

Deus, in nomine tuo salvum me fac et in virtute tua judica me.

Credo videre bona Domini in terra vivencium.

De profundis clamavi ad te, Domine : Domine, exaudi oracionem meam.

Vias tuas, Domine, demonstra michi et semitas tuas edoce me.

Cor mundum crea in me, Deus, et spiritum rectum innova in visceribus meis (1).

53. — *Oraison qu'on doit réciter pendant la messe et à laquelle
sont attachées de grandes indulgences.*

Sequens oracio debet dici in missa per audientem eam,

(1) On voit que cette oraison est composée de versets empruntés à divers psaumes.

inter fractionem (1) et communionem, et conceditur dicenti magna indulgentia :

Domine Jhesu Christe, qui hanc sanctissimam carnem tuam de utero gloriosissime virginis Marie assumpsisti et ejusdem sanguinem in ara crucis pro salute nostra effudisti, et iterum in eodem venturus es judicare vivos et mortuos, libera nos, per hoc sanctissimum corpus tuum quod modo in altari tractatur, ab omnibus immundiciis mentis et corporis et universis periculis preteritis, presentibus et futuris, — qui vivis et regnas, Deus, etc.

54. — *Remèdes contre les maux d'yeux.*

Contra morbum oculorum plura sunt bona remedia :

Primo, recepe (*sic*) aquam de Tutia (?), et cum ibis cubitum. pone in oculis intus et extra.

Item, vel recipe oleum Ciquotri (?) (2), et fac ut dictum est.

Item, vel recipe unguentum vocatum clareta (3) sive colliri (*sic*), et unge oculos cum ibis cubitum.

Predicta remedia repperies apud apothecarium.

55. — *Prière qui préserve de la mort subite et des atteintes de toute épidémie.*

Quicumque hanc oracionem devote dixerit, vel super se portaverit, morte subitanea nec morbo epidimie minime peribit :

(1) Pour *fractionem*, la fraction du pain, qui a lieu après le *Pater*. Le prêtre partage l'hostie en trois parties, en souvenir de ce que fit le Christ lui-même, lors de sa rencontre avec les disciples d'Emmaüs.

(2) Y a-t-il un rapport étymologique entre ce mot, que nous croyons bien lire, et le mot *cicum*, qu'on trouve dans Du Cange et qui désigne les grains de la grenade?

(3) On donnait le nom de *claretum* au vin sucré et aromatisé, à l'hypocras, et aussi au vin léger en couleur. Peut-être le collyre dont il s'agit ici devait-il son nom à sa couleur claire ou aux glaires d'œufs qui entraient dans sa composition.

Obsecro te, beate Sabbastiane, quia magna est fides tua, intercede pro nobis ad Dominum Jhesum Christum ut a peste sive morbo epidimie liberemur.

Ora pro nobis, Beate Sebastiane, ut digni efficiamur graciis Dei.

Kyrie eleison, iii (1). — Christe eleison, iii. — Kyrie eleison, iii.

Pater noster. Credo in Deum.

Domine, exaudi oracionem meam, et clamor, etc.

Oremus.

Omnipotens sempiterne Deus, qui meritis Beati Sebastiani, martiris tui gloriosissimi, quandam generalem pestem epidimie hominibus mortifferam revocasti (?), presta supplicibus tuis ut qui hanc oracionem super se portaverint aut in domibus suisque mansionibus, vel de ea in cordibus ipsorum memoriam habuerint, in tuo nomine, ac in sue festivitatis die devote legerint, pro similique peste epidimie revocanda et sub ejus confiducia ad te confugerint, ipsius precibus et meritis ab ipsis peste epidimie et morbo et omnibus nocumentis venenosis, nec non ab omnibus anime et corporis periculis et subitanea et improvisa morte, et ab omnibus inimicis, visibilibus et invisibilibus, singulis diebus et horis atque momentis misericorditer liberemur. Per D. N. J^m Ch. f. t. qui tecum vivit et regnat per omnia secula seculorum. Amen.

56. — *Dictons bachiques.*

Reddit in inmensum potacio septima sensum.

Si unquam octava, tunc est potacio prava;

Nam semper nona dicitur esse bona.

Cum bibo decies, est michi tota quies,

(1) Trois fois.

(2) Saint Sébastien est invoqué contre la peste. Il existe, à Chabanais (Charente), une église placée sous l'invocation de ce saint. On y porte processionnellement la statue de saint Roch le dimanche après l'Assomption. Cette église a été construite ou rebâtie après la grande peste de 1630-1632.

Sciendo breviterque (1) dum poto vina frequenter.
Tunc vado leviter, consuloque sapienter.

57. — *Oraison contre la tempête.*

Oracio contra tempestatem.

Omnipotens sempiternè Deus, qui celum et terram fecisti, mare [et] omnia que in eis sunt creasti, tu, Domine, Deus omnipotens una cum Domino nostro Jhesu Christo, filio tuo et spiritu sancto, fuga has nubes malignas quas video ante me positas, ut per virtutem nominis tui atque indivise Trinitatis, deficiant ne noceant (2). Per D. N. Jhesum Ch. f. t. qui tecum vivit et regnat per omnia secula seculorum. Amen.

—
Xristus Rex venit in pace : Deus homo factus est.
—

58. — *Oraison contre les malfaiteurs.*

Propter viarum pericula, ne latrones nocere possint :

Vulnera quinque Dei sint medicina mihi :
Vulneribus quinis nos eruere (*sic*), Christe, ruinis.

Da pacem, Domine, in diebus nostris quia non est alius qui pugnet pro nobis, nisi tu, Deus noster, propter tua vulnera quinque. In cruce stat Jhesus.

In cruce stat Jhesus, pro nobis vulnera (*sic*) lesus † (3).

Omnia membra mea benedicat Virgo Maria †,
Assit principio Virgo Maria meo †.

(1) Nous croyons bien lire, quoique nous ne nous rendions pas un compte exact du sens et que nous ne trouvions pas de construction régulière.

(2) Esperon avait écrit d'abord : *et fluant in aquam benedicam*. Ces mots étaient peut-être empruntés à une autre oraison analogue qu'on doit regretter de ne pas trouver ici.

(3) Ces croix indiquent sans doute que le voyageur doit se signer à la fin de chacun des vers terminés par ce signe.

Jhesus autem transiens per medium illorum ibat †.
Dismas et egestas, medio (*sic*) divina potestas.
Nos et res nostras deffende, divina potestas!
Amen.

58. — *Pour extraire d'une plaie un carreau
ou le fer d'une arme.*

(Ad extrahendum ferrum seu carrellum, fac ante omnia quod persona cui extrahetur et ille etiam qui extrahet, ambo sint veri penitentes et confessi) :

Longinus miles ebreus fuit, et latus Domini nostri Jhesu Christi perforavit. Sanguis et aqua exivit. Non doluit, non..... (1) nec putredinem fecit; et sicut hoc est verum, retrahamus hoc ferrum. In nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti, amen.

Dic tres *Pater noster*, et tres *Ave Maria*. Et cum duobus digitis magnis duarum manuum extrahe [ferrum] — et sanabitur.

59. — *Remède pour faire percer une tumeur.*

Si vis quod bossa de facili crevetur, unge bossam (2) cum moyollo (3) ovi et pone pannum madeffectum in moyollo, sive in liquore moyolli. Crevabitur. Exhibit putredo.

—
In meo exordio assit Virgo cum filio.
—

60. — *Des propriétés merveilleuses du romarin* (4).

Virtutes mirabiles roris marini.

Recipe florem roris marini et liga in panno et bulliatur

(1) Un mot illisible. — Ne sont-ce point là des vers ?

(2) Le mot *bossa* s'applique à une grosseur, à une tumeur quelconque.

(3) Jaune d'œuf.

(4) Les feuilles et les fleurs de cet arbuste étaient autrefois d'un emploi fréquent dans la médecine, notamment pour les maladies du cerveau, des nerfs, etc.

in aqua fontis vivi li. (1) j. et aqua duas, et bulliatur tantummodo usque ad detrimentum 3^e partis, et talis aqua vigerit contra omnem infirmitatem que sit infra (2) corpus.

Item, bulliantur flores ipsius in vino albo puro; et lava ex eo faciem, barbam et oculos; et non cadent pili de superciliis, et facies tua pulcrificabitur

Item, flores desiccentur et pulverentur, et confrica dextera brachium et panno ligetur. In pectore letificabit te.

Item, de cortice ipsius (?) fiat fumus, et recipiatur per nares quando eris reumatitus, et curaberis.

Item, radix decoquatur in aceto forti : lava pedes, et fortificabuntur.

Item, pone folia ipsius subtus lectum, et non mala sompniaberis.

Item, de rore marino toto fac scupham (3), conservabit tibi juventutem, et renovabit sicut aquila, et confortabit membra et fortificabit.

Item, ponantur folia ejus super tritacum (?) contricta, et curaberis.

Item, fac de ligno cloquear; comede cum illo, et proficiet tibi in corpore.

Item, pone ipsam subtus limen domus, et serpens nec corpio (*sic*) intrabit domum.

Item, pone tria folia ipsius in vase vini, et custodiet ab acetositatem et corruptionem.

Item, de ligno ejus fac barille, et pone ibi vinum et utere eo; et preservabit a postemate (4).... et alia infirmitate corporis.

(1) Faut-il comprendre une livre?

(2) Pour *infra*. Du Cange constate qu'*infra* est souvent employé dans ce sens.

(3) Faut-il comprendre *scupha*, dans le sens de *scyphus* et de *cupha* — « taille une coupe en plein bois de romarin », — qu'on trouve souvent, ou bien dans le sens de *ventouse*, qui lui est le plus ordinaire?

(4) *Aposthème* ou *apostume* : abcès.

Item, si propter sudorem nimiam venisti ad debilitatem, accipe folia et decoquantur in aqua; ex illa lava caput; et fortificaberis, et preservabit te a sudore.

Item, nisi possis comedere, decoquantur flores ejus in aqua fontis vivi, et ex illa tempera vinum, et fac offas (1). Statim recuperabis appetitum.

Item, si patieris fluxum, decoquantur folia in aceto forti et ponantur calida super ventrem, et cessabit.

Si tibie sint inflatæ propter guctam, decoquantur folia in aqua, et lava tibias cum illa aqua calida, et involve tibias cum illa in panno lineo.

Item, si aliquis venit propter infirmitatem ad ameniam, accipe folia in bona quantitate et decoquantur in aqua fortiter (*sic*), et ibi infirmus balneet se, et curabitur.

Item, si vis cessare (*sic*) vomitum, accipe florem et lava cum succo feniculi, et curaberis.

Si es acro (2) desiccatus propter colere motum, vel propter colerem nimium, vel aliter, accipe ipsum et decoquatur in aqua cum medio malo granatarum (3) : bibas et curaberis.

61. — *De quelques propriétés merveilleuses de la peau du serpent.*

Nota quedam admiranda.

Cum luna fuerit in decremento (?) in primo gradu orientis, pulmensa (*sic*) (4) corium serpentis igne combustum : omnes diligenter te.

Item, pone in vulnere recenti facto, et curabitur infra triduum.

Item, si lavaveris faciem cum aqua mixta ipsi pulveri, apparebis inimicis tuis et fugient a facie tua, et amici tui pocius adridebunt.

(1) Des rôties (?).

(2) Peut-être pour *acore*, *âcreté*, bile.

(3) La moitié d'une grenade.

(4) Fais bouillir.

Si isto pulvere meriseris domum, inimici tui ibidem stare non poterunt.

Si quis vocatus ad consilium, de isto pulvere sub pedibus habuerit, quidquid dicet audietur et scietur.

Si disputans teneat in ore, oppositioni superabit.

Si dubitans de aliquo futuro, de dicto pulvere aspergat super capud suum et capite circumvoluto aliquo panno ligato dormiat, quale in sompniis apparebit, idem (1) eveniet.

Item, si quis vult scire secretum alicujus hominis. projiciat (2) de isto pulvere in pectore ipsius dormientis, et si interroget ipsum, de omnibus respondebit dormiens de quibus fuerit interrogatus.

Si quis super servum suum predonem pulverem ligaveris (*sic*), erit in omnibus tibi fidelis.

Si timeas venenum, teneas istum pulverem in mensa, in aperto (?) vase, et ad presenciam veneni dispergetur.

Si ipsum pulverem super te portaveris in manu, apparebis omnibus generosus, amabilis, invisibilis. Experientia docebit.

Item, si leprosus istis utatur in cibariis pulveribus, non augmentabitur leprosia.

62. — *Du sang de loup et de divers autres.*

Sanguis lupi cum oleo mixtus, auffert surditatem, auribus distillatus.

Contra debilitatem intellectus et memorie, recipe radicem lingue bovis bone et vere, extrahe cor et tere modicum, et fac bullire in olla nova cum optimo modo (3). Cola (4) bibe mane et sero, et fiet.

Pulvis (5) redactus in cibo et potu, generat amorem et dilectionem.

(1) Le manuscrit porte *eidem* par un lapsus évident.

(2) Pour *projiciat*.

(3) Nous avons d'abord lu *vino*, qui donnait un sens plus satisfaisant, mais il semble bien qu'on doive lire *modo*.

(4) Le résidu épais de cette cuisson.

(5) Un mot bâtonné.

Unge loca depilata cum succo foliorum porii et eorundem barbe, et renascuntur pili.

Contra dolorem capitis, recipe fel perdicis et mel; misce totum; unge frontem, et recedet (1).

63. — *De l'eau-de-vie.*

Proprietates aque ardentis.

Si capud plenum reumate cum aqua ardenti lavetur, curabitur.

Si pili laventur, nunquam canescunt.

Si ista aqua caput dolens lavetur, sedabitur dolor.

Si ista aqua ponatur in auribus, cedat (*sic*) dolorem et surditatem.

Item, si collum tabiosum vel capud tignosum lavetur ista aqua, curabitur.

Item, si ista aqua laveris locum in quo est guta, curabitur.

Item, tollit rubedinem, si apparet le..... (2).

Si vis apparere juvenis, lava faciem ista aqua.

Si oculi laventur ista aqua, tollit rubedinem, lacrimas et lippam.

Si paciariis in dentibus, pone pannum madefactum in aqua ardenti, et pone super dentes, vel abluas os ista aqua, et curaberis.

Tollit cavorem de ore et quamquam aliam infirmitatem.

Item, si paciariis in stomaco, et non possis cibum retinere vel digerere, bibe vinum mixtum cum aqua ista usque dum sis curatus.

Si quis sit paralyticus, sumat istam aquam per os et loca paralytica inungat, curabitur.

Eadem curat spermaticos.

Item, sumpta per os cum tiriacha, expellit omne venenum.

(1) Nous avons trouvé cette recette dans un autre registre domestique du xvi^e siècle.

(2) Effacé. Peut-être *leprosia*?

Item, vulneratus a serpente, scorpione vel buffone (1), bibat de hac aqua et ponat super vulnus, et curabitur.

64. — *Jours à noter.*

Legi quod in anno sunt tres dies et iii noctes quibus si quis gravetur (?), habebit post mortem corpus incorruptibile usque ad finem mundi, et vivens habebit bonam vitam. Dies hujusmodi sunt hi : vii kalendas aprilis, iiii idus augusti et filii kalendas febroarii (2).

Item tres dies quibus si homo..... seu vulneretur, eadem die morietur, nec naturale remedium poterit adhiberi. Dies hujusmodi sunt viii kalendas aprilis, viii kalendas augusti, et prima dies decembris (3).

65. — *Recette pour se débarrasser des mouches.*

Quando musce nimis sint in domo, recipe succum verbene, et effunde per domum : statim morientur.

66. — *Notes relatives à la manière de dater les actes.*

Nota quod die xxv mensis septembris mutatur indiccio; et est sciendum quod die xxv dicti mensis, anno Domini M^oCCC^oIIII^o quarto, mutata fuit indiccio (4) et dictum fuit indictione octava.

Item, quod annus pontificatus sanctissimi in Christo patris et domini nostri, domini Clementis divina providentia Pape septimi, mutatur in vigilia festorum Beatorum Symonis et Jude, que est xxvii mensis octobris (5) :

(1) *Buffo* signifie crapaud; il paraît avoir été aussi employé, en Limousin du moins, pour désigner la salamandre et l'*essiflet* de nos paysans.

(2) Le 26 mars, le 10 août et le 29 janvier.

(3) Le 25 mars, le 25 juillet et le 1^{er} décembre.

(4) On sait que l'indiction est un cycle de quinze ans, dont on fait remonter généralement le point de départ à l'an 313. L'indiction pontificale commençait au 25 décembre. Le Parlement prenait souvent l'indiction nouvelle au mois d'octobre, après la rentrée des vacances.

(5) Les bulles pontificales et beaucoup d'actes ecclésiastiques sont

qua die, anno Domini quo supra, dictum fuit Pontificatus sanctissimi in Christo patris et domini nostri, domini Clementis, divina providencia Pape septimi, anno septimo.

67. — *Compte final d'Esperon avec sa servante.*

Debeo ancille mee la Segelara, de toto tempore, LX^s. — Item, debeo sibi ix solidos quos dedit sibi frater J. de Banxis. — De quibus solvi XII^s III^d. — Que quidem ancilla recessit a nobis, die xxviii septembris, qua contraxit matrimonium; et die jovis sequenti fecit mecum dictum finale computum — et satisfeci integraliter.

68. — *Accense des terres des Goudioux, par P. Davinaud.*

Die xxiiii mensis maii, anno Domini M^oCCCC^{mo} vicesimo secundo, presentibus testibus Juniano de Roserio, filio Johannis de Roserio, et Petro de Campis, laboratore, habitatore ville Sancti Juniani, ego Petrus Davinelli, pro me, quantum me tangit, et ut legitimus administrator Juniani, filii mei, et Johanne Esperone, assensavi et tradidi ab hujusmodi die prescripta ad quatuor annos seu annatas proxime et immediate venturos (1), Quichau pronunc habitatori loci de Bello Loco, siti in parrochia Sancti Bricii, tenementa sive terras vulgariter (*sic*) appellatas *deus Goudioux*, sitas in territorio dicti loci de Bello Loco, supra viam appellatam *la Via Grant*, ex una parte, et inter ruppes sive *las Rochas deux vinhos* (2) ex altera.....

69. — *Transaction entre Junien Davinaud et Jean Posin, au sujet d'une rente.*

Actum die xxiiii mensis julii, anno Domini M^oCCCC^{mo} XLIII^o, presentibus testibus Johanne Chatardi, parrochie

datés par le nombre d'années écoulées depuis l'intronisation du souverain pontife sur le siège de saint Pierre.

(1) Le prénom est resté en blanc.

(2) Le Vignaud, aujourd'hui commune de Saint-Brice. — On n'oublia pas que la femme d'Esperon portait le nom de Goudiou.

de Salis (?) (1), et Johanne Perreau, laboratore, person-
liter constitutis nobili viro magistro Juniano Davinelli,
baccalario in legibus, domino de *Lesperonia* ex una parte,
et Johanne Posin, ex altera. Cum predictus magister Ju-
nianus peteret a dicto Johanne Posin quod ipse tenebat
et possidebat quandam vineam ipsius magistri Juniani,
sitam in territorio de *Clauz Noubert*, inter vineas ipsius
magistri Juniani, ex una parte, et..... *Johannis Le Peletier*
ex alia, et vineam dicti Queyroy ex alia, — de qua vinea
sibi debebat quolibet anno unum sextarium frumenti ren-
dualem, cum arreyratgiis decem annorum et ulterius quod
dictam vineam dimiserat (?) sine cultura et cura, taliter
quod versa erat in absinam, quare peteret dictus magister
Junianus dictum reditum cum arreyratgiis sibi solvi, .

. (2)
quod predictus Johannes Posin solvet et reddet, solvere
et reddere tenebitur predicto magistro Juniano septem
sexteria frumenti ad mensuram Sancti Juniani; videlicet
in presenti anno tria sexteria et in anno immediate se-
quenti, quatuor sexteria. Et cum premissis septem sexte-
riis frumenti modo predicto, remanebit quictus erga ipsum
magistrum Junianum idem Johannes Posin; et non re-
cipiet ipse magister Junianus vineam predictam. Promi-
serunt et obligaverunt, etc. Et juraverunt, etc. Et conces-
serunt litteras in jure meliores (?) per (?)...

DEP.....

*Solvit dictus Posin, nisi de duobus solidis qui restant ad
solvendum.*

PIÈCES DÉTACHÉES, ANNEXÉES AU MANUSCRIT

70. — *Lettre de Jean Goyet, grand-vicaire
de l'évêque de Limoges, à Pierre Esperon, juge de St-Junien.*

Venerabilis amice carissime, cum Dominus noster re-

(1) Peut-être les Salles La Vauguyon, aujourd'hui commune du
canton de Rochechouart.

(2) Le haut du feuillet 40 a été déchiré. Il manque trois ou quatre
lignes.

verendus Lemovicensis [episcopus] dederit Petro Rocha, scutifero suo, officium papiri ville sue Sancti Juniani, cumque (?) Petrus illud in commendam tradiderit magistro Johanni de Noaleto pro serviendo, precor vobis ut papirum dicte curie sibi expediri et tradi faciatis, et advisetis dictum Johannem de Noaleto quod emolumentum dicti papiri bene et fideliter levet, ut eidem Petro valeat de ipso emolumento legitime respondere. Et quantum est de vadiis vestris, ego ordinavi quod receptor predicti domini mei debet (?) vobis satisfacere, et si aliquid restet, dum ego ero in Sancto Juniano, de hoc et aliis omnibus simul conferemus. — Alia non scribo de presenti, sed precor vos quod negocia domini nostri prefati recognita (?) habeatis sicut de vobis confido. — Dei filius vos conservet. Scriptum propria auctoritate (?), Lemovicis, prima die januarii.

JOHANNES GOYETI, vicarius Lemovicensis (1).

Venerabili et discreto viro magistro Petro Esperonis, judici Sancti Juniani, amico meo ac fratri carissimo.

71. — *Paiement, à Esperon, des honoraires de ses fonctions de juge, pour les années 1408, 1409, 1410, 1411, 1412.*

Copia. Solvit mihi, Petro Esperonis, judici ville Sancti Juniani, pro reverendissimo in Christo patre et Domino, Domino H. Lemovicensi episcopo (2), dominus Petrus Bussiera, canonicus Sancti Juniani, bajulus seu receptor dicte ville pro dicto reverendissimo patre, pro vadiis judicature predictae, videlicet pro anno Domini millesimo CCCC^o octavo, nono, decimo, undecimo et duodecimo (3), pro quolibet dictorum annorum centum solidos turonenses, excepto anno duodecimo, pro quo solvit michi

(1) Il y avait un cachet qui a été enlevé. La pièce est sur papier, comme les suivantes.

(2) Il s'agit de l'évêques Hugues de Magnac.

(3) La valeur moyenne du sou tournois a éprouvé de notables changements au cours de ces cinq ans.

triginta tres solidos quatuor denarios, de quibus quidem per me receptis tam per manum dicti domini Petri quam per manum..... qui levant rotulos et aliter, teneo me pro contento et bene pagato, teste signo meo manuali hic apposito. Die ultima mensis novembris, anno Domini millesimo CCCC^{mo} duodecimo.

Ego Petrus Esperonis concedo.

72. — *Paiement du loyer d'un jardin.*

Eadem die, dictus dominus Petrus Bussiera, ut bajulus dicti Domini (1), recognovit fuisse satisfactus et contentatus de sex solidis et tribus denariis ratione virgulti quod dictus magister Petrus Esperonis tenet a dicto reverendissimo patre : dicto virgulto sito in suburbio de....., videlicet de sex annatis de quibus ipse fuit receptor; de quibus ipsum quictavit et quictat coram me Petro Figuli, clerico.

FIGULI.

73. — *Liste des objets laissés dans la maison de Pierre Esperon par sa sœur Jeanne.*

Eysso son las chausas que Johanne Esperone a leyssat a Saint Jenia, chas son frayr P. Espero :

Premierament doas coytiás, dos cussis de plume;

Item, una cuberta vert;

Item, tres cubertas de pauche (2) valor;

Item, xiii linsos, chascun de dos pans (3);

Item, tres toalhas competens;

Item, un autre toalha vielha;

Item, quatre longieras (4);

Item, una pinta de quarteyro, d'estanh;

Item, una ola de coyre, d'una selhada (5);

(1) De l'évêque de Limoges.

(2) Petite.

(3) Pan, empan ou palme, était la mesure « de l'extrémité du pouce à l'extrémité du petit doigt ».

(4) Nappe plus longue que large.

(5) Un pot de cuivre de la contenance d'un seau.

Item, una concha de quatre selhadas ;
Item, dos trapiers (1) ;
Item, ung bigos (2) ;
Item, ung treheut ;
Item, ung ferret ;
Item, una eyssola, una chavilla de fer de truelh ;
Item, una cela de chaval sanz escrops (3) ;
Item, chas la Sorbona, una costia (4) et ung coyssi de pluma ;

Item, aucunas letras estans en dos sacs chas sondich frayre.

Fach lo xxvi jour d'octobre, l'an mil CCCC et quinze.

Dicti frater et soror recognoverunt premissa fore vera coram me, Juniano de Solio, presbitero, notario.

JUNIANUS DE SOLIO *refferit*.

Et postmodum, venit G. Coqui, maritus suus, qui premissa seu majorem partem habuit et secum portavit.

74. — *Lettre de J. de Cramaud à sa « sœur »,
Marguerite Esperon.*

Tres chiere seur et parfaicte amie, je me recommande a vous tant comme je puis, en..... plaisirs et amours que tousjours vous me faictes, et Dieu, par sa s^{te} grace, les vous..... Et vous plaise savoir que j'envoie Pierre Chandelier et Jehan Soulevent, mes serviteurs..... ordonner de mes biens et choses et en iceulz mettre ordonnance ; et pour ce que j'ayme mieulz que partie..... biens soient a Saint Junien qu'ailheurs, je pense bien qu'ilz les y meneront. Si vous prie tant comme..... puis, qu'il vous plaise les prendre en vostre hostel pour inventoire et les me garder jusques se... autrement ordonne : qui sera bien

(1) Trépieds.

(2) Outil pour biner. On se sert encore de ce mot.

(3) Nous ne trouvons pas ce mot. Peut-être s'agit-il du troussequin, partie postérieure de la selle.

(4) Pour *coutia*, probablement : couëtte ou coite, lit de plume.

brief, si Dieu plaist; — ou si lesdits mes serviteurs vouloient fere conduyre par deca mesdicts biens, si leur baillez ce que vous avez, et je vous jure a ma foy que je ne retiendray..... pas vostre poynes. Et croiez mesdits serviteurs de ce que vous diront de..... mesmes y estoys. Et s'il est aucune chose que je puisse, mandez le moy et se le feray de tres bon cueur, priant Monseigneur qu'il vous ait en sa sainte garde. Escript a Touffou, le iiii^e jour de janvier.

Votre frere,

J. de Cramaut.

A ma tres chiere seur et parfaicte amye Margaritha Esperonne.

75. — *Remise, par Pierre Davinaud, de divers objets mobiliers appartenant à J. de Cramaut.*

Die octava mensis septembris, anno Domini m^o quadringentesimo vicesimo septimo, presentibus testibus Johanne et Petro Hugo [ne] aliter Javerlhac, fratribus, Helia Joucelini et Johanne Goido, habitatoribus ville Sancti Juniani, Johannes de Meyronnes recognovit se habuisse et habuit de facto de Petro Davinelli quinque culcitra, quinque pulvinaria et duos *couffies* contentis (*sic*) et de quibus fit mentio in presenti cedula, nomine domini Johannis de Cramaut, militis, et de mandato ipsius : de quibus premissis eundem Petrum Davinelli et suos dictus Johannes de Meyronnes nomine quo supra solvit perpetuo et quictavit, et de premissis omnibus concessit litteras quictionis coram magistro Johanne Motgonis, die, anno et presentibus quibus supra.

75. — *Reçu donné en conséquence par Jean de Cramaut.*

Scachent tous que je, Jehan, sengneur de Cramaut et de Touffou et de la Chapelle Bernoin, et mestre d'ostel du Roy nostre sire, connoiez et confesse avoir eu et receu de mestre Pierre Davigneau, par la main de Jehan de

Messoneys, sinc coitez et sinc coysinez et deux couffins de boys, les quielx meubles furent de feue Madame ma mere — dont Dieux ait l'erme! — des quielx sinc coites et sinc coissans et deux coufiez je conoiez aver eu et receu bien et lealment, par la main dudit Jehan de Messoneys, comme dit est, et lez quielx meubles furent miz en garde par la main de Pierre de Messoneys en l'oustel dudit mestre Pierre Davignau; desquelz meubles desus dictz je quicte ledit mestre Pierre et tous autres a qui quittance en devroit ou pourroit appartenir; et en tesmoign de verité, j'ay marqué cete presente cedule ou quiptanse de ma propre main, le xxv^e jour du moix d'aoust l'an mil CCCCXXVII.

J. DE CRAMAUT.

76. — *Lettre de l'official Jean Labrousse à P.^r Esperon, au sujet des biens d'un criminel, séquestrés ou confisqués par le juge de Saint-Junien.*

Venerabilis amice, cum bona mobilia penes dictum Petrum Manhani existencia qui pro nunc exigentibus demeritis in ca. (1)
Domini nostri, Domini Lemovicensis episcopi existit, periculo subiaceant, volumus quathinus eadem illa, videlicet que perdi possent, ab inde. (2)
inventario extrahi faciatis et eadem tradi sub custodia discreto viro domino Johanni Martini, qui nomine dicti reverendi (?) Domini eadem habeat conservata, donec aliud receperit a vobis seu a superiori vestro in mandatis; et cum illi et qui ipsum presbiterum vinculatum noctualiter (?) ceperunt, et adhuc de mandato vestro conduxerunt, non contententur (3) de eorum labore et expensis, cum viginti solidis huc ipsis realiter persolutis, de bonis prelibatis vendatis, et de precio ipsis querelantibus quod ultra in constantia (?) vobis videbitur satisfaciatis; et de-

(1) et (2) La fin de la ligne est rongée.

(3) Dans le sens de dédommager, rétribuer.

nique de ipsis bonis scriba curie vestre de pena et labore suis satisfiet. Provigil estote ut alii consimilia perpetrantes et inique agentes juxta demerita pro bono justicie puniantur (1) Bene et diu cum felicibus incrementis in Domino valeatis. Scriptum Lemovicis, teste nostro signeto, die quarta decembris.

Johannes Labrossa, officialis Lemovicensis.

Viro venerabili et discreto magistro Petro Esperonis, judici curie temporalis in Sancto Juniano, amico nostro carissimo.

Ego, Johannes Marchant, clericus, vidi, concedi presentem literam domino officiali Lemovicensi, et de ipsius mandato eam detuli magistro Petro Esperonis, judici ville Sancti Juniani.

JOH. MARCHANT.

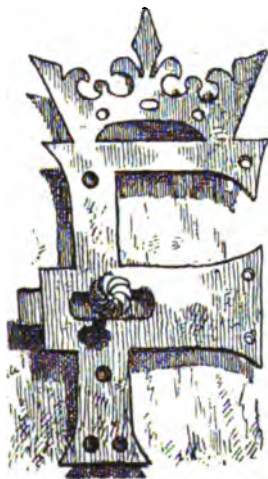
N. B. — Nous avons indiqué par erreur, au commencement de ce Livre de raison, la ville de Saint-Junien comme appartenant au Limousin. Saint-Junien était en Marche.

(1) Nous ignorons le crime du prêtre dont il est parlé ici.



ICONOGRAPHIE LIMOUSINE

(Suite. — Voir même volume, p. 253.)



FRANÇOIS II DE LA TOUR D'Auvergne, *vicomte de Turenne*, né à Limeuil, en Périgord, le 5 juillet 1491, baron de Crocq, etc., mort au château de Villanche, en Bretagne, en 1532. Il fut chevalier de l'ordre du Roi, capitaine de cent gentilshommes de la maison du Roi, gouverneur de Gênes. Il rendit de grands services à François I^{er},

qui l'envoya ambassadeur en Angleterre et lui fit ensuite traiter la paix entre le Pape et les Vénitiens. Nommé ambassadeur d'Espagne (1529), il

ratifia le mariage de François I^{er} avec Éléonore d'Autriche. Le portrait que nous donnons est la réduction d'un portrait du temps, au crayon, conservé en Angleterre au château de Castle-Howard. François II fut inhumé, sur sa demande, avec ses ancêtres, dans l'église des Cordeliers de Brive.



FRANÇOIS II DE LA TOUR D'AUVERGNE

Vicomte de Turenne († 1532), d'après un portrait au crayon,
du temps, conservé à Castle-Howard (Angleterre).

HENRI I^{er} DE LA TOUR D'AUVERGNE, *vicomte de Turenne, duc de Bouillon, baron de Crocq*, etc., petit-fils du précédent. Il naquit au château de Joze, en Auvergne, en 1553; fut grand guerrier, habile politique. Il abjura le christianisme et, se faisant protestant, devint le chef des Réformés en Limousin. Il devint gouverneur de Touraine et maréchal de France (1592). Mort à Sedan en 1623. Père de l'illustre Turenne.



HENRI I^{er} DE LA TOUR D'AUVERGNE
Vicomte de Turenne, baron de Crocq, duc de Bouillon,
maréchal de France († 1623).
(D'après une gravure contemporaine, de Moncornet.)

FRÉDÉRIC-MAURICE DE LA TOUR D'AUVERGNE, *duc de Bouillon, prince de Sedan et de Raucourt, vicomte de Turenne, baron de Crocq*, fils aîné du précédent. Louis XIII lui donna le commandement de la cavalerie de l'armée du Brabant et le nomma ensuite lieutenant-général de l'armée d'Italie. Impliqué dans l'affaire de Cinq-Mars, il fut arrêté et contraint, pour sauver sa vie, de céder Sedan au roi. Il mourut à Pontoise en 1652. Le portrait que nous donnons est celui (réduit) du temps, gravé par Moncornet.

Il avait épousé Éléonor de Berg, dont Moncornet a aussi gravé le portrait.



FRÉDÉRIC-AURICE DE LA TOUR D'AUVERGNE

Vicomte de Turenne, baron de Crocq († 1652).

(D'après une gravure due à Moncornet.)

DE LA TOUR D'Auvergne (HENRI II), *vicomte de Turenne*, connu historiquement sous le nom de *Turenne*. Maréchal de France. Né à Sedan en 1611; tué, en 1675, d'un coup de canon. Illustre héros. Il était le frère de Frédéric-Maurice, qui précède.

Portraits gravés : 1° P. de Jode, en Flandre, in-folio; 2° Nanteuil, sculp., 1663, in-folio; 3° Nanteuil, 1665, in-folio; 4° Corn. Meyssens, à Vienne, in-folio; 5° Moncornet; 6° Larmessin; 7° Jac. Lubin, 1695, in-folio; 8° suite d'Odieuvre; 9° vignette de son oraison funèbre; 10° Simonneau, sculp; 11° Marcenay, 1767, in-12. — Soliman Lieutaud cite 120 portraits gravés, de lui, dans sa *Liste des Portraits de Champagne*.

DE LA TOUR D'Auvergne (GODEFROY-FRÉDÉRIC-MAURICE), *vicomte de Turenne, duc de Bouillon, comte d'Auvergne*. Né en 1641; mort en 1721. Il fut grand-chambellan de France. Fils de Frédéric-Maurice, qui précède.

Portraits : 1° Nanteuil, sculp., 1657, in-folio; 2° Gravé pour le sacre de Louis XV, en 1722, en pied, in-folio (Habillement du grand-chambellan); 3° Moncornet, 1659, avec ses armes.

DE LA TOUR D'Auvergne (EMMANUEL-THÉODOSE), *duc de Bouillon et d'Albret, vicomte de Turenne*. Grand-chambellan. Pair (1713). Né en 1668; mort à Paris en 1730. Fils aîné du précédent.

Portraits : 1° Trouvain, 1697, in-folio; 2° suite d'Odieuvre, in-12.

ÉDOUARD D'ANGLETERRE, *prince de Galles*, dit le *Prince Noir*, à cause de la couleur de ses armoiries, fils d'Édouard III, roi d'Angleterre, et de Philippine de Hainaut. Né en 1330; mort en 1376.



ÉDOUARD D'ANGLETERRE

Prince de Galles, dit le « Prince Noir » († 1376).

Il traversa, en 1356, le Limousin et vainquit la France à Poitiers. En 1370 il fit le sac de Limoges. Le portrait que nous donnons est celui des *Hommes illustres*, par Thevet, en 1584.

LOUIS II, *duc de Bourbon*, né en 1337, mort à Moulins en 1410, fut l'un des plus grands seigneurs de son temps et guerrier intrépide. Il figure ici parce qu'après le siège de la Roche-Sannadoire, près du Mont-Dore, en Auvergne, il vint combattre les Anglais en Limousin et les chassa de diverses



LOUIS II, DUC DE BOURBON
(† 1410).

places dans les environs d'Ussel. Le portrait que nous donnons de lui est pris dans le manuscrit des *Hommages de la comté de Clermont*, aux Archives nationales à Paris, manuscrit contemporain du duc Louis II.

JEAN LE MEINGRE, dit BOUCICAUT, bien connu dans l'Histoire, a chassé définitivement les Anglais de l'Auvergne en 1392 et les a refoulés en Limousin, sur les frontières d'Herment, d'où il



JEAN LE MEINGRE, DIT « BOUCICAUT »
Maréchal de France († 1421).

les a observés en 1393, ainsi que le prouve une curieuse *monstre* ou revue de ses troupes passée à Herment cette dernière année. Portrait reproduit (réduit) d'une gravure de la fin du xvi^e siècle.

JACQUES I^{er} DE CHABANNES, de l'illustre maison de ce nom possessionnée en Bas-Limousin, seigneur de la Palisse, de Madic, etc., chambellan du roi,



JACQUES I^{er} DE CHABANNES († 1453).

grand-maitre de l'hôtel de France, mort le 20^e octobre 1453. Portrait pris dans les *Hommes illustres*, par Thevet (année 1584).

PIERRE BESSE OU DE BESSE, *seigneur de Meymond (Corrèze), et des Poux, près d'Herment*



(Reproduction du portrait gravé en 1618 par L. Gaultier.)

PIERRE DE BESSE

(*Puy-de-Dôme*). Cet ecclésiastique célèbre naquit à Meymond (Corrèze) en 1567, et mourut à Paris le 11 novembre 1639. Il était fils de Jean Besse,

bourgeois (né à Meymond, notaire à Herment, puis à Meymond, mort à Herment) et d'Estienna Moulin (morte à Herment). Il étudia en l'Université de Paris (1583-1591), où il fut reçu docteur en théologie et fut élu chanoine du chapitre d'Herment (1591), puis doyen de ce chapitre (1601-1605); résidait, à Herment, dans une maison ornée d'un pavillon (qui existe encore et se trouve à l'angle de la rue de la Fontaine, au-dessous du chevet de l'église, maison appartenant à un boucher). Curé de Colombes, près de Paris. Prêcha avec succès à Limoges, Riom, Beauvais, Paris et Constance (Suisse); publia une série de volumes sur ses sermons (réimprimés); devint prédicateur ordinaire du roi Louis XIII et aumônier du prince de Condé; principal du collège Saint-Michel (Paris). Par son testament olographe du 3 août 1636, fait à Paris, il a fondé une rente de 200 livres (au capital de 3,600 livres) pour l'école d'Herment, rente destinée à l'instruction *gratuite* des enfants. Cette rente se paye encore. Il donna, de plus, 600 livres pour orner le chœur de l'église d'Herment de stalles en boiserie; fit des legs à de nombreux établissements de bienfaisance de Paris.

LÉONARD, *marquis d'Ussel*, d'une des plus nobles et des plus anciennes familles du Bas-Limousin, fut dernier baron de Crocq et de Châteauvert, en



LÉONARD, MARQUIS D'USSEL

Dernier baron de Crocq, en 1789.

(D'après une miniature possédée par un de ses descendants.)

1789. Né en 1764, il devint sous-lieutenant dans le régiment du roi (infanterie) et épousa Joséphine-Honorée-Souveraine de La Rochefoucauld-Cousages, fille d'un vice-amiral de France. Son portrait a

été pris sur une miniature appartenant à l'un de ses descendants, M. l'abbé d'Ussel, curé de Saint-Domet (Creuse).

AMBROISE TARDIEU,
Historiographe de l'Auvergne,
à Herment (Puy-de-Dôme).



ARCHIVES HISTORIQUES
DE
LA CORRÈZE

(ANCIEN BAS-LIMOUSIN)

Recueil de documents inédits depuis les origines
jusqu'à la fin du XVIII^e siècle

Suite. — Voir *Archives historiques de la Corrèze*, t. XI, p. 261.

XIV

LETTRES DE GUILLAUME FOUCHER, DAMOISEAU, PORTANT VENTE EN FAVEUR DE L'ABBÉ ET DU MONASTÈRE DE TULLE, DE SA PART DANS LA TOUR DE LA MOTTE DU CHATEAU DE TULLE ET AUTRES POSSESSIONS DANS LE DIT CHATEAU ET VILLE DE TULLE, ENTRE LES QUATRE CROIX OU ORATOIRES DE LA DITE VILLE. — 18 NOVEMBRE 1263. (VIDIMUS DE 1269.)

UNIVERSIS presentes litteras inspecturis, officialis curie Lemovicensis salutem in domino. Novērunt universi et singuli presentes pariter et futuri quod nos vidimus et diligenter inspeximus quasdam litteras sigillo Guillermi Fulcherii domisselli sigillatas, non abrasas, viciatas nec in aliqua parte cancellatas quarum tenorem de verbo ad verbum in presentibus litteris duximus inserendum, quarum tenor sic incipit. Ego Guillermus Fulcherii, domissellus, non seductus, non coactus, nec ab aliquo circumventus, mera et spontanea voluntate mea, dono, trado et concedo, pure et simpliciter, donatione firma et irrevocabili in perpetuum valitura, pro me et meis presentibus et futuris et specialiter pro salute et remedio anime mee et parentum meorum, vobis domino Petro venerabili abbati et conventui seu monasterio Tutellensi totam illam partem quam habeo vel habere possum aliquo jure vel aliqua ratione in turre de la Mota castri Tutellensis et in aula et in aliis possessionibus ejusdem castri et totius ville Tutellensis

infra cruces seu oratoria ipsius ville, necnon et totum jus quod predecessores mei et ego percipimus seu percipere consuevimus ubicunque ratione dominii dicti castri Tutellensis, et totum jus ac etiam totum dominium quod habeo vel possum habere in toto castro et in tota villa Tutellensi infra dictas cruces seu oratoria, ad voluntatem vestram nunc et in perpetuum faciendam, recognoscens et dilucide confitens me tenere a vobis in feudum omnia supradicta. Et divestiens me de dictis turre, aula, possessionibus, redditibus, dominio et jure quod habebam in eisdem, volo et concedo quod vos domine abbas pro vobis et conventu seu monasterio Tutellensi plenam possitis auctoritate propria possessionem intrare omnium premissorum. Promitto etiam solempni stipulatione interposita quod dictam donationem et concessionem in perpetuum firmiter et inviolabiliter observabo et in dictis turre, aula et possessionibus, redditibus, dominio et jure, quod in vos totaliter transfero, nihil de cetero reclamabo nec faciam reclamare, imo vobis et illis qui causam a vobis habebunt super premissis et quolibet premissorum bonam et firmam faciam contra omnes homines et in perpetuum garentiam. Confiteor etiam et recognosco me, in recompensationem donationis et concessionis ejusdem a me factis vobis, duo millia et quingentos solidos marchionum veterum in numerata pecunia a vobis domino abbate predicto integre habuisse et recepisse. Renuntio insuper, instructus de jure, certificatus de facto, ex certa scientia mea, specialiter et expresse, illis juribus

per que statuitur quod donatio excedens summam quingentorum aureorum sine insinuatione facta non valeat, et quod de inofficiosa donatione possit agi, et quod donatio possit propter ingratitudinem revocari, et exceptioni non numerate et non solute pecunie seu non recepte, doli et in factum, et omni exceptioni rei vel persone coherenti, beneficio minoris etatis, beneficio restitutionis in integrum et omni juris auxilio tam canonici quam civilis, privilegio fori, consuetudinis atque usus, et omni alteri auxilio et beneficio, per quod possent premissa aliquatenus infirmari. Promitto preterea prestito a me corporaliter ad sancta dei evangelia juramento, me premissa omnia inviolabiliter servaturum et contra non venturum in parte nec in toto aliquo jure nec aliqua ratione, et contra vos, super premissis de cetero et aliquo premissorum, questionem aliquam per me vel per alium non moturum, ac etiam vobis litteras domini Lemovicensis episcopi premissa omnia continentes, prout melius et utilius ad intellectum vestrum et utilitatem confici poterunt, sine meis expensis vel sumptibus concessurum. In cujus rei testimonium ego hujusmodi donationem et concessionem a me insinuatam et factam approbans et acceptans, presentes litteras meo consignatas sigillo concedo vobis domino abbati et conventui ac monasterio Turtellensi predictis ad majorem roboris firmitatem. Datum xiiii kal. decembris, anno domini M° CC° sexagesimo tercio. In cujus rei testimonium nos dictus officialis presentibus litteris sigillum curie Lemovicensis duximus apponendum. Datum die

[illegible][illegible]

veneris in festo beati Luce evangeliste, anno domini M° CC° LX° nono (1).

(Archives du château de Bach.)

(1) Notre charte a été publiée par Étienne Baluze dans l'*appendix* de l'*Historia Tutelensis*, page 571, mais avec des lacunes que nous remplissons tant à l'aide de l'original que d'une copie vidimée du *xvii*^e siècle. Cette vénérable relique, malgré son état de délabrement, méritait d'être assurée par une reproduction fidèle contre les hasards qui ont fait disparaître toute trace, pour ainsi dire, des actes primitifs dont la transcription composait le Cartulaire de l'abbaye de Tulle. C'est peut-être tout ce qui en reste. La pièce est d'ailleurs de la plus haute importance pour l'histoire du monastère de Saint-Martin et de la ville qui grandissait à ses côtés. Elle donne lieu à quelques remarques qui n'ont pas encore été faites et que nous croyons dignes d'intérêt.

L'histoire de l'abbaye et de la ville de Tulle est d'une obscurité complète jusqu'au *x*^e siècle. A vrai dire le testament du vicomte Adémar, vers 930, est le premier document qui nous apporte quelque lumière sur leur état à cette date et sur leur existence antérieure (2). Du *x*^e au *xiii*^e siècle, cette histoire reste entourée de ténèbres presque aussi épaisses.

Le système de Baluze sur les origines de sa ville natale est fort simple. Vers le *vii*^e siècle, une colonie de moines est venue s'établir dans un désert. Leur domaine s'est promptement étendu sur ce lieu et ses environs. Au commencement du *viii*^e siècle, l'abbaye est assez riche pour que Charles-Martel la donne comme récompense à un de

(2) M. de Larouverade (*Études historiques et critiques sur le Bas-Limousin*, p. 105, Tulle, 1865) a bien découvert qu'un concile avait été tenu à Tulle en 550, mais cette découverte nous apprend uniquement qu'il a donné au moins une épithète de trop à ses *Études*.

ses leudes les plus puissants. Ses descendants la détenaient comme abbés laïques pendant plus d'un siècle. Vers 930, le vicomte Adémar qui la possédait à la suite de son trisaïeul, la restitue aux moines et leur donne en même temps ses immenses biens personnels. L'abbé devient ainsi seigneur d'une notable partie du Bas-Limousin dans laquelle est comprise la ville de Tulle avec ses dépendances. L'évêque succède à l'abbé. Il est seigneur suzerain et haut-justicier de toutes ces possessions en vertu du testament d'Adémar. Dès la fin du xvi^e siècle, un évêque (Flottard de Genouillac) affirme cette prétention en prenant le titre d'abord de vicomte d'Escalles, puis de vicomte de Tulle, que ses successeurs ont porté jusqu'en 1789 (*).

On connaît les dispositions d'Adémar. Le testateur expose qu'il détient à la suite de son trisaïeul, qui l'avait usurpée, l'abbaye de Tulle et ses dépendances. N'ayant pas de postérité légitime, il lègue et restitue aux moines tout ce qu'il possédait injustement, c'est-à-dire l'abbaye, l'église Saint-Julien construite près de l'abbaye, l'église Saint-Pierre du château de Tulle, l'église Saint-Martin de Laguenne et neuf autres églises dénommées, avec leurs dépendances. En même temps il donne aux moines ses biens personnels, beaucoup plus considérables, parmi lesquels figurent seize églises, des châteaux et des fiefs en grand nombre. Il faut entendre par église non-seulement le bâtiment à usage du culte, mais tout ce qui est dans

(*) Adémar, que Bertrand de Latour et Baluze qualifient de *vicecomes Scalarum* (qu'on traduit vicomte des Échelles), ne porte ce titre dans aucun acte. Il est nommé simplement *Ademarus vicecomes*. Il possédait le *castrum Scalas*, qui devait, selon toute vraisemblance, être situé au lieu dit encore aujourd'hui le Puy d'Échelles. *Castrum Scalas* devrait se traduire, d'après l'appellation existante, château d'Échelles, plutôt que d'Escalles ou des Échelles, mais en aucun cas il n'y a lieu d'adjoindre le nom de cette châtellenie au titre de vicomte essentiellement personnel. — J'ai déjà présenté ces observations dans mon ouvrage : *La vicomté de Limoges, géographie et statistiques féodales*. Périgueux, 1877.

sa circonscription, c'est-à-dire la paroisse, quoique ce nom ne soit pas encore employé. Pour toutes ces possessions, les moines seront dans la *mainbournie*, sous la protection du roi et ne devront d'autre tribut que leurs prières.

Le roi Raoul, vers la même époque (930 ou 934) ^(*), confirme ces dispositions et atteste de son côté que les moines posséderont les biens donnés sous sa protection et non sous son pouvoir, sans aucune autre sujétion que celle de leur règle. Et il ajoute que le roi lui-même, le comte ni l'évêque ne pourront jamais prétendre à aucun pouvoir sur la ville. « *Et neque rex, nec comes aut episcopus aut quælibet alia persona res eorum inquietare aut alicui dare præsumat, sed nec oppido quidem dominari audeant.* »

Voilà donc l'abbé, élu par les moines, possesseur en franc-alleu, sans sujétion ni supériorité, c'est-à-dire seigneur suzerain et haut-justicier de biens très considérables, parmi lesquels les deux églises ou paroisses de Tulle et la ville elle-même. Mais ce serait une grave erreur de croire qu'il devint dès lors l'unique seigneur tant de la ville déjà importante (*oppidum*, possédant un *castrum* et deux églises paroissiales) que de tous les autres lieux énoncés dans le testament. Ce fut bien dans la suite la prétention des abbés, puis des évêques, mais elle ne fut jamais acceptée. En 930, nous sommes en plein régime féodal, la propriété est extrêmement divisée, ou plutôt démembrée. Depuis le serf jusqu'au roi, il existe une hiérarchie de personnes ayant des droits sur la terre et ses produits. Les propriétaires libres, les seigneurs féodaux sont nombreux. Les uns relèvent d'un seigneur supérieur, les autres directement du roi. Les tenanciers, les serfs ne possèdent qu'une sorte d'usufruit. Adémar n'était

(*) *Hist. Tutel.*, appendice, p. 328. La charte est datée de la XI^e année du règne de Raoul, indiction 3, mais l'une ou l'autre de ces énonciations est erronée. La première répond à l'an 934, Raoul étant monté sur le trône en 923, mais l'indiction 3 répond à l'an 930.

pas, tant s'en faut, le seul seigneur foncier, ni même le seul seigneur justicier dans la ville et dans les territoires énumérés dans son testament. Il ne cédait aux moines que les droits qu'il avait.

D'abord, vers cette époque, le roi lui-même avait des droits fiscaux sur la ville. Jean, abbé de Tulle vers 901, laisse à son monastère une partie de ses biens, parmi lesquels des redevances royales qu'il tenait de la main du roi sur le château de Tulle : « *Freda regalia quæ habebat annuatim de manu regis Francorum in Tutelensi castro.* » (*Hist. Tutel.*, p. 72.) Au siècle suivant, nous trouvons des seigneurs possédant une partie de l'église Saint-Pierre comprise au testament d'Adémar. La seigneurie de cette église paraît même très divisée. Sous le règne de Henri I^{er} (1031-1060), Bernard de Tulle donne au monastère sa part, qui est d'un sixième, dans la dite église. Sous Philippe I^{er} (1060-1108), Fruin étant abbé, Gérard de Tulle donne aussi sa part dans la même église (*).

Au milieu du xiii^e siècle, la ville, le *castrum* et ses tours de la Motte et de Chanac, les droits de justice et les droits de fief n'appartiennent pas à l'abbé, du moins pour la totalité, puisqu'il en fait l'acquisition de trois ou quatre seigneurs qui possèdent ces biens chacun pour une part. En 1253, Hélié et Bernard de Tulle vendent à l'abbé les droits de péage et tout droit, devoir et seigneurie qu'ils possèdent dans tout le château et ville de Tulle, dans les portes de la dite ville, la tour et salle de la Motte et la tour de Chanac (†). En 1255, le même abbé acquiert d'Hélié de Tulle, moyennant six cent vingt-cinq livres marchaises, tous ses droits de justice et de seigneurie sur la tour de la Motte, château et ville de Tulle, salle et toutes les autres possessions entre les croix et oratoires de la dite ville. (*Hist. Tutel.*, p. 561.) L'année suivante, Pierre et Gui de Chanac, frères, cèdent aussi

(*) *Cartulaire de Tulle*, publié par M. Champeval, actes 17, 20.

(†) Extraits du *Cartulaire de Tulle*. Pièces de mes archives.

leur part dans les tours de Chanac et de la Motte du château de Tulle, et le péage qu'ils perçoivent à la suite de leurs prédécesseurs à raison de la seigneurie du dit château, et toute la seigneurie du dit château et de toute la ville entre les quatre croix ou oratoires, dits de Champagnac, de la maison des lépreux, de la Bachellerie et de Chambon. Cette vente est faite moyennant cent livres tournois d'une part et cent livres marchaises vieilles d'autre part. (*Ibid.*, p. 563.) Enfin, en 1263, intervient l'acte de Guillaume Foucher, qui cède aussi sa part dans la tour de la Motte du château de Tulle, dans la salle et les possessions du dit château et de toute la ville entre les croix et oratoires, avec tous les droits qu'il perçoit à la suite de ses prédécesseurs à raison de la seigneurie du dit château, et l'entière seigneurie qu'il possède sur tout le château et toute la ville de Tulle, entre les quatre croix. Cette vente, la plus importante, est faite moyennant la somme de deux mille cinq cents livres marchaises vieilles.

Ce dernier acte complète la seigneurie de l'abbé sur la ville. L'abbé assume sur sa tête les droits du roi, du vicomte Adémar et de tous les autres seigneurs qui avaient sur la ville des droits de suzeraineté, de justice, de péage, etc. Quelques personnes (le cèlerier, le prévôt, le trésorier de l'église, les seigneurs de la Gorse, de Conros, de Sainte-Fortunade, etc.) posséderont bien encore des censives, des fondalités, des fiefs sur lesquels ils percevront des rentes et les droits féodaux accessoires de chapsol, lods et ventes, prélation, mais dans la ville proprement dite, l'abbé, plus tard l'évêque, est unique seigneur suzerain et haut justicier. Cette qualité ne lui est plus contestée. Chaque année, le dimanche qui précède le Carnaval, les habitants lui rendent hommage aux portes de la ville. Il exerce la justice ordinaire dans la ville et personne ne l'exerce que lui.

Mais il n'en est pas de même au-delà de l'enceinte de la ville, même entre les quatre croix. Et de bonne heure

la discussion s'élève au sujet de la position de ces quatre croix et de leur périmètre. L'évêque soutient (et il est dans le vrai) que les actes du ^{xiii}^e siècle ont visé du côté du Septentrion la croix de Chambon, à l'Orient celle de Breige au-dessus du Marquisat, au Midi celle de Sau-mières, et à l'Occident la croix de Bar, au-dessus de Lespinat, sur le chemin d'Uzerche. Ses adversaires prétendent, au contraire, que les quatre croix étaient celles du pont de l'Escurol, du pont Choisinnet, du pont du Trech et du pont des Mazeaux. Mais, même dans le périmètre indiqué par l'évêque, il existe de nombreuses seigneuries indépendantes avec haute justice et ressortissant directement au roi. On porte leur nombre à plus de cent. Citons entre autres : le Peschier ou Fial d'Estoupes, près l'ancienne maladrerie, où les Bénédictines s'établirent en 1651, et où fut ensuite bâti l'hôpital général; il appartenait antérieurement au seigneur de Puydeval, qui avait son pilier de justice et tenait ses assises au bout du pont de la Barrière; la Fage, au-dessous de la croix de Breyge, aux de Bar, puis aux Loyac et aux Rabanide (la première maison du quartier d'Alverge, au-dessus de la chapelle, y était englobée); Guérinet, aux Baluze puis au séminaire; Jalais, confrontant à la maladrerie et au Peschier, le Bois-Menger, les Charpenèdes, Lespinat, l'Auzelou, etc., etc. Et les adversaires de l'évêque ajoutent que ce fameux titre des quatre croix, émané de Guillaume Foucher, n'avait point de valeur sérieuse, puisque en dehors de la ville, entre ces quatre croix, les justices particulières indépendantes étaient infiniment plus nombreuses que celles de l'évêque.

Il se produisit même, à la fin du ^{xvii}^e siècle, un fait très piquant au sujet du fief du Peschier sur lequel était établi l'hôpital général. L'évêque, dans un procès avec l'hôpital, avait été condamné à nourrir les enfants trouvés exposés dans l'étendue de sa haute justice. Or, presque tous les enfants abandonnés étaient exposés à l'hôpital. L'évêque songea alors à renoncer à la haute justice sur

le Peschier. Le seigneur de Puydeval, dont les ancêtres avaient longuement plaidé avec Clément de Brillac et Jean de Vaillac au sujet de cette justice, l'avait perdue en fait depuis l'établissement des Bénédictines, qui avaient le privilège de plaider directement devant les sièges royaux, privilège qui fut aussi accordé à l'hôpital. Il n'y avait plus aucun intérêt à posséder la justice dans le présent, et personne ne voulait l'avoir possédée dans le passé. La question ne fut pas jugée, mais l'évêque resta condamné à nourrir les enfants trouvés (a).

Les développements dans lesquels nous sommes entré semblent se rapporter à des questions de droit féodal parfaitement surannées, mais elles touchent étroitement à l'histoire de la ville de Tulle et au régime sous lequel elle vécut jusqu'en 1789. Ce régime ne fut ni oppressif ni violent, mais il ne faut pas oublier que le titre des quatre croix, plus encore que le testament d'Adémar, resta la *charte* de l'évêque et arrêta pendant longtemps le développement judiciaire et municipal de la ville. Il suffit de rappeler que durant des siècles le seigneur temporel de Tulle s'opposa à ce que le sénéchal du roi vînt rendre la justice sur son domaine, et que le roi Charles V ayant accordé de larges privilèges à la ville de Tulle, la concession resta sans effet, toujours à cause du titre des quatre croix.

(a) Pièces des procès des évêques de Tulle contre l'hôpital, le prévôt de la cathédrale, le sieur Rabanide, etc., xvii^e et xviii^e siècles.

XV

EXTRAITS D'UN ANCIEN NÉCROLOGE DE L'ÉGLISE CATHÉDRALE DE TULLE ^(a).

(Ex obituario ecclesiæ Tutellensis) (1).

JANUARIUS.

IN CIRCUMCISIONE DOMINI (1^{er} janvier).

Agnes de Rofiniaco (2). V sols quos debet pitanciarius anniversariorum. Et jacet subtus imaginem sancti Briccii.

Maria de Ventedoro (3). X sols a la Serra. Et jacet in capitulo.

Helis comitissa d'Albusso (4). X sols a la Serra. Et jacet in capitulo.

VINCENCII MARTYRIS (22 janvier).

Rotbertus de S. Exuperio (5). VI sols a S. Germa. Jacet in capella S. Jacobi.

FEBRUARIUS.

SORI CONFESSORIS (1^{er} février).

B. abbas (6). C sols a Laguena.

BLASII EPISCOPI ET MARTYRIS (3 février).

Raymundus de Ventedoro (7). X sols. Et jacet in capitulo.

Helis uxor B. de Rajaut (8). X sols ad Bordes. Jacet juxta tumulum Donarelli in cimeterio clauso.

Raymundus de Ventedoro (9). XX sols a Orlhac. Jacet in capitulo.

(a) Voir les notes à la fin du texte.

MARCIUS.

Agnes, mater P. abb. de Vart. X sols Ray. en Auriol. Jacet in tumulo de Vart.

B. Jaubert, miles, pater P. de Vart (10) abb. X sols. Ray. en Auriol. Jacet in tumulo de Vart.

Raymundus de Roffiniaco (11). V sols a la Chapela Genesta, quos debet prepositus ejusdem loci. Jacet ante vitriam majorem.

Stephanus dEscorissas (12), Presbyter. X sols in domo sua dalla Recluso. Jacet in tumulo clauso ad ostium S. Juliani.

ANNUNCIATIO DOMINI (25 mars).

Raymundus dAlbusso (13). XXX sols en Autoyre. Jacet in tumulo B. de Ventedoro.

APRILIS.

Otho de Breno (14), helemosinarius. XX sols in domo S. Ylarii de Foychaco.

Ebolus de Ventedoro (15). IIII lib. a Orlhac. Jacet in capitulo.

Aimo de Ventedoro (16). X sols in manso de la Serra. Jacet in capitulo [in tumulo] de Ventedorn.

Ramnolf de Gimel (17). X sols a Vielh-Mareta. Sub clocario ad sinistram partem.

W. de Ventedoro (18). XVII sols et VI sexter. frumenti a Royeira. Jacet in capitulo.

CLETI PAPE ET MARTYRIS (26 avril).

Raymons de Serveria (19), vicecomes. II sols a Gemnhac.

MAIUS.

ATHANASII EPISCOPI (2 mai).

G. de Malamorte (20). XV modios vini. Jacet subtus vitriam S. Petri.

INVENTIO S. CRUCIS (3 mai).

Nassalh de Claustra de Ventedoro (21). X sols a las Combas in parrochia de Aquina. Jacet in capitulo.

Bernardus de Montlaydier (22). X sols a Navas. Jacet in capitulo in tumulo de Ventedorn.

JUNIUS.

BARNABE APOSTOLI (11 mai).

Helias vicecomes de Comborno (23). XX sols a Buschieyras. Jacet in capitulo ante crucifixum.

Ebolus vicecomes de Ventedoro (24). XXX sols a Meymhac. Jacet in capitulo.

LEONIS PAPE (28 juin).

Guido de Gimel (25). XXX sols a Fraychengas. Jacet sub clocarium ad sinistram partem.

JULIUS.

OCT. S. JOHANNIS (1^{er} juillet).

Aimericus, Lemovicensis episcopus (26). Jacet juxta altare S. Martini.

OCT. APOSTOLORUM PETRI ET PAULI (6 juillet).

Arnaldus episcopus Tutellensis (27). LX sols tor-
nes a Ussac quos debet prior d'Ussac.

OCT. S. MARTIALIS (7 juillet).

B. de S. Astier, abbas de Simorra (28). XXX sols quos solvit Dominus Augerius abbas ejusdem loci nepos suus donec acquisierit ipsos.

IN FESTO S. BENEDICTI (11 juillet).

Raymundus de Turena (29). L. sols Ray. in Cluzansa. Sacrista capit V sols pro luminaria. Item, idem Raymundus alios L sols Ray. pro anniversario suo. Jacet in tumulo de Turenna. Quos debet prior de Cluzansa.

B. de Ventedorn, abbas (30). C sols a Clergor. Jacet ante tumulum.

W. de S. Exuperio (31). X sols Ray. a S. Michel. Prior S. Michaelis solvit. Jacet in capella S. Jacobi.

AUGUSTUS.

LAURENTII, MARTYRIS (11 août).

Guido de Ventedoro (32). X sols a las Cumbas. [Jacet] in tumulo B. abbatis de Ventedoro.

CLARE VIRGINIS (12 août).

Margarita de Rofinhac (33). V sols quod solvit filius ejus. Jacet sub vitria Magdalene.

ARNULPHI CONFESSORIS (16 août).

Helias de S. Exuperio (34). VI sols a Chadabec. Jacet in capella S. Jacobi.

OCTAVA S. MARIE (22 août).

Raymundus de Ventedoro (35). XX sols a Orlhac.

Johannes de Vayrinhac, Presbyter (36). X sols in domo sua in vico dAlvernhe. Jacet in cimeterio clauso ad ostium S. Juliani.

Archambaldus de Combornio (37). XX sols a Buschieyras. Jacet in capitulo ante crucem.

SEPTEMBER.

Guido de Fontangas (38). XX sols sobr el moli de Chaunac.

GORGONII MARTYRIS (9 *septembre*).

Helis de S. Exuperio (39). V sols in manso de Podio quos capit celerarius major pro portu vini. Jacet in tumulo P. Botier sub clocario.

Ugo Robbert, prior d'Autoyre (40). XX sols en Autoyre super hiis que acquisivit dicto prioratu. Jacet in tumulo de la Porcharia.

EUFEMIE VIRGINIS (16 *septembre*).

Helias de Ventedoro (41). XXX sols in ecclesia sancte Fortunate. Jacet in capitulo.

MATHEI APOSTOLI (21 *septembre*).

Guido de Rofiniac (42). X sols a la Chapela la Genesta. Jacet sub clocario sub S. Briccium.

COSME ET DAMIANI (27 *septembre*).

Bos de Turenna (43). IIII sols a Cluzansa Ray. Jacet in tumulo de Turenna.

OCTOBER.

LEODEGarii EPISCOPI ET MARTYRIS (2 *octobre*).

Raymundus de Turenna (44). XXX sols a Cluzansa. Jacet in tumulo de Turenna.

Guillelmus de Montlaydier (45). XX sols a Navas. Jacet in capitulo in tumulo de Ventedorn.

CAPRASII MARTYRIS (20 *octobre*).

Raymundus de Terrasso, abbas Tutellensis (46). C sols a Laguena quos debet episcopus vel tenens locum Aquine.

SEVERINI EPISCOPI (21 *octobre*).

P. de Vart, abbas (47). C sols super altare B. Marie Rupis Amatoris. Jacet juxta altare S. Clari.

NOVEMBER.

Guido de Gimel (48). V sols a Frayschengas. Jacet sub clocario in tumulo de Gimello.

CLEMENTIS PAPE ET MARTYRIS (23 novembre).

Guido de Noalhas (49). XX sols quod debet ille qui dat panem et vinum de cena in manso de Graucham in parrochia de Faurzès. Jacet in tumulo J. de Salon.

AGRICOLE ET VITALIS (27 novembre).

Assalhit de Combourn (50). XX sols tornes in duobus mansis de S. Maychens. Jacet in capitulo ante crucem.

DECEMBER.

PAULI NARBONENSIS EPISCOPI (12 décembre).

Abbas Gerald dEscoralha (51) : unicuique VI den. quos dominus episcopus solvit.

Helias de Ventedoro (52), prepositus. L sols a S. Ferriola. Jacet in capitulo.

Helias de Ventedoro. X sols a las Combas. Jacet in capitulo.

THOME MARTYRIS (21 décembre).

Ebolus de Ventedoro (53). XXX sols a Ludieyra. Jacet in capitulo.

(Bibliothèque Nationale, fonds Baluze, tome 252, f. 112-118.)

(1) Nous n'avons pas, malheureusement, la transcription complète de cet antique nécrologe ou obituaire. Ainsi que l'indique le titre de la copie (*Ex obituario ecclesie Tutellensis*), Étienne Baluze n'en a extrait que les passages qui lui ont paru intéressants pour l'histoire de Tulle. Il

a, en effet, utilisé ce document et le cite plusieurs fois en le qualifiant : *vetustissimum necrologium*. Les fragments qu'il a sauvés sont déjà fort précieux. Leur rédaction n'est pas plus récente que le milieu du ^{xiv}^e siècle, puisqu'on n'y trouve aucune mention relative à une époque postérieure, mais les premières inscriptions du registre avaient sans doute une date plus reculée. Comme on sait, l'obituaire était une sorte de calendrier tenu dans les églises pour inscrire, au fur et à mesure de leur fondation, les anniversaires et cérémonies funèbres qui devaient être célébrés annuellement à jour fixe. On y inscrivait aussi quelquefois l'émolument de la fondation et les droits qui revenaient de ce chef soit à l'église, soit à quelques-uns de ses membres en particulier.

Parmi les personnages dont l'identité a pu être déterminée, le plus ancien qui y figure paraît être Hélis, vicomtesse d'Aubusson vers 1120; le plus rapproché de nous est Arnaud de Saint-Astier, premier évêque de Tulle, mort en 1333.

L'intérêt de ces mentions consiste principalement en ce que les obits ou services pour un défunt étaient ordinairement célébrés au jour anniversaire de son décès, de sorte que, sauf de rares exceptions, la date de l'obit d'un personnage indique le jour de son décès ou de sa sépulture, mais l'année est très rarement indiquée.

Nous savions, par la bulle de Pascal II de l'an 1115 (*Hist. Tutel.*, p. 464), que le monastère de Tulle renfermait les sépultures de toutes les grandes familles de la contrée « *sepulturam militum de Gimel, de Bar et de Correzia, de Boltzac, de Seilhac, de Sancto Clemente et de Sancto Germano, de Sancta Ferreola et de Favars, de Cornill, de Sancta Fortunata, de Lagarda, de Sancto Amantio, de Navis, de Roca, de Marciliaco et de Sancto Aredio, de Campaniaco, de Clergor, de Latiniaco et de Tutellensi castello et omnium vicecomitum de Torena, et de Comborn et de Ventedorn.* » L'obituaire vient ajouter des faits précis à cette notion générale. Sans lui la mémoire de ces faits eût été per-

due. La sécularisation du monastère de Tulle supprima tous ces obits, nous sommes du moins amené à le penser, parce que nous n'en retrouvons aucun sur un obituaire postérieur à la sécularisation. Il n'y a qu'une seule exception, que nous signalons plus loin.

Les dates des obits sont indiquées par les fêtes liturgiques et non par le quantième du mois. Nous avons ajouté (en petites lettres italiques) ce dernier renseignement à l'aide des vieux missels limousins, plusieurs de ces fêtes n'étant plus inscrites dans les bréviaires modernes de Tulle ou de Limoges. L'identité de la plupart des personnages a pu être déterminée. Il en est quelques-uns dont l'existence n'est révélée que par l'obituaire et sur lesquels nous n'avons trouvé aucun éclaircissement. Quant aux noms de lieux cités, la grande majorité est facile à retrouver dans un dictionnaire des postes. D'autres sont des noms de hameaux répandus dans plusieurs communes entre lesquelles il serait difficile de faire un choix. D'autres enfin, en très petit nombre, sont des lieux disparus dont la recherche problématique ne nous a pas paru indispensable. Pour un document de ce genre, l'intérêt n'est pas là.

(2) ROFFIGNAC. Nous ne saurions fixer l'identité de : Agnès de Roffignac, Raymond de Roffignac, Marguerite de Roffignac, Gui de Roffignac nommés dans l'obituaire. Les actes connus du Cartulaire de Tulle, que nous avons compulsés avec soin, ne nous édifient pas à cet égard, et la généalogie de cette famille de la plus haute chevalerie n'est pas dressée pour ces temps très reculés. Mais nous apporterons quelques éclaircissements sur ses origines en publiant ici un morceau inédit d'Étienne Baluze et qu'il avait rédigé pour le faire entrer dans son *Historia Tutelensis*. Ce fragment se trouve au folio 180 du tome 252 de ses Armoires. On lit en tête « Pour adjouster à la page 59 de *l'Histoire de Tulle* » (ces derniers mots, imprimés en italique, sont barrés, et Baluze les a remplacés par ceux-ci

inscrits en interligne : la dernière copie). Et en marge existe cette mention : « Il ne faudra pas imprimer cette addition. » Ce passage devait sans doute être intercalé soit à la page 106 de l'imprimé, où il est question pour la première fois des Roffignac soit aux pages 116, 124, 139, où leur nom revient. Voici ce fragment :

Liceat autem mihi paulatim digredi in hoc loco, ut clarissimæ Roffniacæ gentis antiquitatem et genealogium, nondum ab aliquo perscriptam, in publicum proferam ex certissimis et indubitatæ fidei monumentis. Vetustiora enim sunt ista quam ut ulla indecoræ adulationis suspicio cadere possit in scriptorem. Roffniacos ego certissime comperi viros fuisse primariæ nobilitatis in regione nostra, in equestri nimirum seu ut tum vocabant militari ordine constitutos. Primum igitur ex ea gente lego Geraldum sub Henrico rege Francorum vinentem. Istius filii fuere Geraldus monachus Usercensis et Geraldus maritus Alaidis. Reliquit ille copiosam filiorum catervam : Robertum nimirum qui Bernardum habuit uxorem, Rainaldum qui anno MCXIV factus est abbas Vosiensis, Bernardum, Priorem monasterii Tutelensis, Hugonem matrimonii vinculo conjunctum cum filia Hugonis de Cantan et Petronillæ de Chazarenc, Petrum qui uxorem quoque sortitus est nomine Bernardum, Willelmum, Aldiardum matrem Petri de Noaliis et Geraldum armarii monasterii Vosiensis, aliam denique filiam cujus nomen ignoratur sed quam constat fuisse matrem Hugonis de Sancto Exuperio, cujus proavus Petrus de Sancto Exuperio vivebat ævo regis Roberti.

Robertus qui uxorem sortitus est Bernardum ex ea procreavit : Stephanum, Robertum, Petrum et Ramnulphum.

Stephani deinde filios fuisse reperio Aimericum et Robertum.

Petrus alterius Bernardis maritus plures liberos habuit : Robertum videlicet, Geraldum cujus mentionem fieri vidi in actis anno MCXLIII confectis, Rainaldum, Bernardum, Hugonem, monachum Tutelensem et Petronillam uxorem Stephani de Aneda filii Raimundi.

Robertus, Petri et Bernardis filius, anno MCXIX profectus est Hierosolyma cum Bernardo vicecomite Combournensi. Huc

usque veteres memorie nostræ, nisi quod alibi reperimus Arnaldum de Rofniac fuisse monachum Usercensem circa annum MCLX et Raimundum de Rofniac nominatum in veteri charta quæ anno MCLXXVII perscripta est. Anno dein MCCCXXXVII Bertrandus de Roffniaco duxit uxorem Valeriam filiam Guidonis Alberti, equitis, neptem Innocentii VI Romani Pontificis. Initio vero sequentis seculi Aloysia de Monteruco, seu potius de Gorsa, proneptis ejusdem Innocentii, nupta fuit Joanni de Roffniaco. »

Nous ignorons pour quel motif Baluze a supprimé ce passage préparé pour son *Historia Tutelensis*. Peut-être a-t-il trouvé que sa notice n'était pas suffisamment complète et exacte. Il serait facile, en effet, de la corriger et de la compléter, rien qu'à l'aide des seuls actes du Cartulaire de Tulle. Mais cela nous entraînerait trop loin.

(3) **MARIE DE VENTADOUR.** Marie de Limoges, seconde femme d'Ébles V, vicomte de Ventadour. Elle est mentionnée dans une charte de l'an 1221, avec son mari et ses fils Raymond et Ébles. — *La Serra*, La Serre, lieu disparu, mais qui existait encore au xvii^e siècle aux environs de Tulle. Petit fief des Teyssier de la Serre. Il y a des hameaux dits *Serre* dans les communes de Naves, Chamboulive, Seilhac, etc.

(4) **AUBUSSON.** Hélis, comtesse d'Aubusson. Ce doit être Hélis, femme de Rainaud IV, vicomte d'Aubusson, fondateur, en 1120, du couvent de Blossac, de l'ordre de Fontevrault, où il se retira après la mort de sa femme. On la croit fille d'Archambaud IV, le Barbu, vicomte de Comborn.

(5) **SAINT-EXUPÉRY.** Robert de Saint-Exupéry, de la paroisse de Saint-Germain-les-Vergnes, près Tulle, est connu par un acte de vente consenti le 12 janvier 1247 en faveur du prieuré de la Saulière (paroisse d'Ussac). *Notice générale sur la famille de Saint-Exupéry* (par le comte Fernand de Saint-Exupéry), Paris, 1878.

(6) B. ABBAS. Comme ce nécrologe paraît concerner principalement des fondations faites aux ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles, cette mention peut s'appliquer soit à Bertrand, abbé de Tulle en 1209, soit à Bernard de Ventadour, son successeur, mais ce dernier étant nommé plus loin, c'est du premier qu'il s'agit. — *Laguena*, Laguenne.

(7) RAYMOND DE VENTADOUR. Peut-être Raymond, chantre, frère de Bernard, abbé de Tulle, et qui est nommé dans la charte par laquelle celui-ci fonde l'anniversaire de ses parents (*Hist. Tut.*, p. 516), ou Raymond, vicomte de Ventadour, neveu de l'abbé et fils d'Ébles V, et qui mourut sans postérité; plus probablement ce dernier, car les vicomtes de Ventadour étaient paroissiens du monastère de Tulle pour leur sépulture.

(8) RAJAUT. Famille de chevalerie fixée au lieu de Rajaut, paroisse de Saint-Bonnet-Avalouze. Au commencement du ^{xiii}^e siècle, elle était représentée par les quatre fils de N. de Rajaut et d'Aalsatz, sa veuve, sœur de Geoffroi de Favars et épouse en secondes noces de Pierre Donarel. Ces quatre fils se nommaient Gérard, Bernard, Foulques et Rainaud. (*Cart. de Tulle*, publié par M. Champeval, acte 106.) B. de Rajaut, mentionné dans l'obituaire comme époux d'Hélis, est peut-être Bernard, fils d'Aalsatz. Hélis repose dans le cimetière clos, près du tombeau de Donarel. Il s'agit de Donarel, fils naturel du vicomte Adémar qui fut abbé laïque de Tulle après son père. Baluze (p. 46) relève le lieu de sa sépulture d'après notre document. Pierre Donarel (époux d'Aalsatz) était sans doute de la famille du fils d'Adémar, qui me paraît avoir été la souche de l'antique race des Donnereaux, qui a existé à Tulle jusqu'au ^{xvi}^e siècle. — *Ad Bordes*, Les Bordes, nom très répandu.

(9) RAYMOND DE VENTADOUR. L'un ou l'autre des personnages indiqués à la note 7. — *Orlhac* est aujourd'hui Orliac de Bar.

(10) VART. B. Jaubert et Agnès, père et mère de Pierre de Vart, abbé de Tulle vers 1253. Pierre de Vart était d'une branche de l'illustre famille de Malemort (près Brive). Il était frère d'Aymeric (dit de la Serre), évêque de Limoges, et de W. Jaubert, chevalier, et neveu de Géraud de Malemort, archevêque de Bordeaux. Aux ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles, cette famille fournit beaucoup d'autres hommes marquants : Élie, archevêque de Bordeaux (vers 1187); Gilbert, évêque de Limoges (1275); Hugues, des Frères prêcheurs, qui refusa l'archevêché de Bordeaux après Géraud; Géraud, sénéchal de Louis IX dans les diocèses de Limoges, Périgueux et Cahors, et qui fut le premier sénéchal nommé par le roi de France dans ces parties. — Les *sols Ray.* sont les sols Raymondais, de la monnaie de Turenne. — Auriol était dans la paroisse de Lanteuil.

(11) RAYMOND DE ROFFIGNAC. Voir la note 2 ci-dessus. — La Chapelle-Geneste. Prévôté unie à Glandier. St-Bonnet-l'Enfantier.

(12) ÉTIENNE D'ESCORISSAS. Personnage inconnu. — *Alla Recluso*, lieu inconnu.

(13) RAYMOND D'AUBUSSON. On trouve Raymond d'Aubusson, prévôt du chapitre d'Eymoutiers, en 1285 (*Nobiliaire* de Nadaud). Il faut peut-être lire Raynaud (ces deux noms étant souvent confondus), et alors ce pourrait être le mari d'Hélis, nommée ci-dessus, ou un de ses successeurs du même prénom. Il n'existe pas trace d'un Raymond d'Aubusson dans les actes connus du Cartulaire de Tulle. — *Autoyre*, Toy.

(14) OTHON DE BRÉ. De l'illustre famille de ce nom, établie au lieu dit par les anciennes cartes : Bré, ville ruinée, entre Pompadour et Coussac. Il figure à la date de 1320 sur la liste manuscrite des aumôniers de l'église de Tulle. La Sigillographie du Bas-Limousin, de MM. de Bosredon et Rupin, reproduit un sceau d'un Othon de

Bré, procureur des religieux de Glandier en 1279. — *S. Marius de Foychaco*, Saint-Hilaire-Foissac.

(15) **ÈBLES DE VENTADOUR.** Èbles II de Comborn, premier vicomte de Ventadour, étant près de sa fin, se fit moine à Tulle en 1095 et mourut dans l'année. (*Hist. Tutel.*, p. 114.) Èbles III, le Chanteur, mourut au Mont-Cassin. Il y eut, jusqu'à la fin du XIII^e siècle, quatre autres vicomtes de Ventadour de ce nom. Baluze (*Hist. Tutel.*, p. 146) pense que cinq d'entre eux furent ensevelis dans le chapitre de Tulle, y compris le vicomte mort au Mont-Cassin, et dont le corps a pu être transporté. Il fonde, dit-il, cette opinion sur ce que dans un vieux nécrologe de l'église de Tulle (c'est du nôtre qu'il s'agit), cinq vicomtes du nom d'Èbles de Ventadour figurent comme ayant leur tombeau dans le chapitre. Nous ne trouvons que trois Èbles dans nos extraits.

(16) **AIMON DE VENTADOUR.** Frère de l'abbé Bernard, mentionné dans l'acte de fondation d'anniversaire ci-dessus cité. Il fut chanoine de Maguelonne (*Hist. Tutel.*, p. 154).

(17) **GIMEL.** Le Nobiliaire d'Auvergne de M. Bouillet, à l'article Gimel, rapporte que Ranulfe, vicomte de Gimel, fut présent, le 6 des calendes d'août 1126, à un accord conclu au château de Pompadour entre Golfier de Lastours et l'évêque de Limoges. C'est le même personnage que le Ramnolf de l'obituaire. Dans les XII^e et XIII^e siècles, on ne connaît pas d'autre seigneur de Gimel de ce prénom. La généalogie des Gimel, qui se prétendaient une branche de la maison de Lusignan, n'est pas dressée pour les XII^e, XIII^e et XIV^e siècles, quoiqu'ils fussent déjà très puissants. — *Vieilh-Mareta*, Vieillemarette, commune de Gimel.

(18) **W. DE VENTADOUR.** Personnage inconnu de la famille de Ventadour. Geoffroi de Vigeois (ap. LABBE, II, 291) rapporte qu'Èbles IV de Ventadour eut, d'Alix de Montpellier, un fils nommé Guillaume, qui fut abbé de

Tulle et mourut jeune d'une chute de cheval, mais Baluze prétend que cet abbé Guillaume était de la maison de Carbonnières. (*Hist. Tutel.*, p. 154.) Guillaume de Ventadour fut évêque de Tournai en 1333, mais s'il s'agissait de lui, sa qualité d'évêque eût été sans doute mentionnée. — *Royeira*, Royère, commune d'Eyren.

(19) **RAYMOND DE SERVIÈRE, VICOMTE.** Raymond V, d'abord seigneur de Servièrre, puis vicomte de Turenne après la mort de Raymond IV, qui ne laissa qu'une fille. Dans son testament de l'an 1245, il avait élu sa sépulture dans le monastère de Tulle (*JUSTEL. Hist. de Turenne*, p. 44) et légué 50 sols pour son anniversaire, comme il est dit dans l'obituaire. (*Ibid.*, preuves, p. 52, *in fine.*) — *Gemnhac*, Gignac (Lot).

(20) **G. DE MALEMORT.** On trouve dans les actes du Cartulaire de Tulle : Gaubert de Malemort, cousin d'Aymeric de Malemort vers 1060; Gauzbert de Malemort, témoin sous l'épiscopat de Gui de Laron, évêque de Limoges, 1073-1086; Girbert de Malemort, prieur de la Roche, 1320-1326; Guibert de Malemort, prieur de Mayrignac, 1337.

(21) **NASSALH DE CLAUSTRA DE VENTEDORO.** Personnage inconnu. — *Aquina*, Laguenne.

(22) **MONTLAYDIER.** Sur la liste des prévôts de Naves (manuscrit de mes archives), Guillaume de Montlaydier (qui est nommé plus loin) figure à la date de 1227. *Guillemus de Monlaydiei, Præpositus de Navis*, est présent, en 1272, à l'hommage rendu par Ébles VII de Ventadour à l'abbé de Tulle pour le château de Monceaux. C'est le même personnage qui garda fort longtemps cette dignité, car son successeur, Raymond de Belcastel, est porté sur la liste à la date de 1280. Bernard de Montlaydier était de cette famille et probablement parent des Ventadour, puisqu'il fut enterré dans leur tombeau.

(23) **HÉLIE, VICOMTE DE COMBORN.** Fils d'Archambaud V et de Jourdaïne de Périgord. Il n'eut point d'enfants de

Comtor de Turenne, sa femme. — *Buschieyras*, Bussièrres, communes de Saint-Bonnet-Avalouze, Saint-Clément, etc.

(24) ÈBLES, VICOMTE DE VENTADOUR. Voir la note 15 ci-dessus. — *Meymhac*, Meymac.

(25) GUI DE GIMEL. Le Cartulaire de Boussac (dans mes archives) nous fait connaître Gui de Gimel dont Massabille était veuve en 1269, et autre Gui de Gimel vivant vers 1289, et fils de Roux ou Radulphe de Beaufort de Gimel, connu par ses démêlés avec le sénéchal du roi d'Angleterre, alors souverain du Limousin : puis Bernard de Gimel, donzel en 1358, fils de Gui et père d'autre Gui. L'excellent recueil de MM. de Bosredon et Rupin, déjà cité, signale, dans le fonds Gaignières de la Bibliothèque Nationale, un sceau de Gui de Gimel apposé sur un acte de 1262. — *Frayschengas*, Frayssinges, commune de Gimel.

(26) AYMERIC, ÉVÊQUE DE LIMOGES. Ce ne peut être qu'Aymeric de Serre de Malemort, évêque de Limoges de 1226 à 1272. Il y a bien, à la fin du xiv^e siècle, un autre Aymeric (Chatti de la Jauchat), évêque du même diocèse, mais sa mort (1390) est postérieure à la rédaction de l'obituaire. Il repose, du reste, dans la cathédrale de Limoges. La mention de notre document soulève une difficulté. Bernard Gui (ap. LABBE, *Bibl. nova mss.*, t. II, p. 271) rapporte qu'Aymeric de Malemort fut enseveli dans la cathédrale Saint-Étienne de Limoges, et ajoute même que ce fut le premier chrétien qui jouit de ce privilège. Un ancien nécrologe de l'église de Limoges (*ibid.*, p. 760) confirme le fait : *VI Non. Julii obiit episcopus Aymericus.... Jacet in choro ecclesie subtus tahutum.* — (V. aussi BONAVENTURE DE SAINT-AMABLE, III, p. 580.) Pourtant notre document est positif. On remarquera que l'anniversaire du prélat est fixé au jour de l'octave de saint Jean, correspondant au 1^{er} juillet, veille du jour de sa mort, 2 juillet. Étienne Baluze (*Hist. Tutel.*, p. 167-172) a signalé cette contradiction en indiquant que le père, la

mère et les frères d'Aymeric furent tous enterrés à Tulle, dans le tombeau de Vart, ce qui pourrait expliquer qu'on y ait transporté postérieurement le corps de l'évêque.

(27) ARNAUD DE SAINT-ASTIER, premier évêque de Tulle, mort en 1333 dans l'octave des saints Pierre et Paul. Il fut enterré dans l'église de Roc-Amadour. Dans un autre obituaire du commencement du ^{xvii}^e siècle, l'obit d'Arnaud de Saint-Astier figure encore à la date du 6 juillet. Tous les autres obits de notre nécrologe ont disparu.

(28) BERNARD DE SAINT-ASTIER, abbé de Simorre, monastère bénédictin du diocèse d'Auch (1282-1297). Doit être le même que B. de Saint-Astier, chambrier de Tulle, qui fut présent, en 1270, à l'hommage rendu par Ébles de Ventadour à l'abbé de Tulle. Bernard de Saint-Astier avait fait une fondation de 30 sols de rente en faveur de l'église de Tulle, et son neveu, Auger de Montaut, abbé de Simorre après lui (1297-1323), payait la rente en attendant qu'il eût acheté le fonds sur lequel elle devait être servie.

(29) RAYMOND DE TURENNE. Le tombeau des vicomtes de Turenne était situé devant la principale porte de l'église de Tulle. Il existait dès le ^{xi}^e siècle, et jusqu'à la fin du ^{xiii}^e, la plupart des membres de cette famille, la plus puissante du Limousin, y furent ensevelis. En 1103, Gerberge, veuve de Boson I^{er}, mère de Raimond, vicomte, et d'Ébles, abbé de Tulle, étant sur sa fin, fut faite religieuse, *monacha*, de Saint-Martin de Tulle, et après sa mort portée à Tulle et enterrée dans la sépulture des vicomtes de Turenne. (*Hist. Tutel.*, p. 115.) Raymond I^{er}, fils de Gerberge, qui suivit Godefroy de Bouillon à la première croisade, fut aussi enterré à Tulle. (*Justel, Hist. de Turenne*, p. 35.) Boson II, vicomte vers 1121 (fils de Raymond I^{er}), tué au siège de la Roche-Saint-Paul, fut porté à Tulle et inhumé près de son père. (*Cartulaire de Tulle, Hist. Tutel.*, p. 477. — *Justel, preuves*, p. 30, 31.) Dans l'obituaire, en outre de Raymond de Servièrre, il

est fait mention d'un Boson de Turénne et de deux Raymond, soit Raymond I^{er} et un autre Raymond ayant vécu avant Raymond VI et Raymond VII, qui furent enterrés à l'hôpital de Jaffa, que Raymond VI avait fondé dans la paroisse de Sarrazac, en Querci, par son testament de l'an 1293. (JUSTEL, preuves, p. 66, 72.) — *Cluzansa*. Je ne connais pas de prieuré de Clusange. Peut-être il faut traduire Cuzance. Le prieuré *Sancti Petri de Cuzantia* (aujourd'hui Cuzance, Lot) était un membre de l'abbaye de Tulle.

(30) BERNARD DE VENTADOUR, abbé de Tulle, 1210-1237. Fils d'Ébles III et d'Alaïs de Montpellier. — *Clergor*, Clergoux.

(31) GUILLAUME DE SAINT-EXUPÉRY, moine de Tulle, nommé dans l'acte de donation de l'église de St-Clément par Gérard, évêque de Limoges, vers 1170. (*Hist. Tutel.*, p. 490.) On connaît aussi Guillaume de Saint-Exupéry, damoiseau, fils de Hugues de Saint-Exupéry, par un acte très curieux, en idiome limousin, du 7 août 1249. (*Notice généalogique de Saint-Exupéry*, p. 2 et 67.) — Saint-Michel de Banières, prieuré dépendant de l'abbaye, sis en Querci.

(32) GUI DE VENTADOUR. On trouve : Gui de Ventadour, chanoine et prévôt de l'église de Maguelonne, prieur de Saint-Firmin en 1187 (*Hist. de Languedoc*, t. II, 442); Gui de Ventadour, évêque de Cambrai, 1342, puis de Vabres, 1347; Gui de Ventadour, prieur du couvent de Brive en 1320. (Possevin, *Appar. sac.*). Ce Gui, 24^{me} prieur de Brive, est probablement le même que l'évêque de Cambrai. — *Las Cumbas*, Les Combes, nom de lieu très répandu.

(33) MARGUERITE DE ROFFIGNAC. Voir la note 2 ci-dessus.

(34) HÉLIE DE SAINT-EXUPÉRY. Figure comme témoin dans le codicille de Bergonde de Rochefort du 1^{er} mai 1302. Hélie II de Saint-Exupéry épousa Marthe de Miremont vers 1330. (*Notice de Saint-Exupéry*, p. 4, et *Nobiliaire d'Auvergne*, VI, 43.)

(35) RAYMOND DE VENTADOUR. Voir la note 7 ci-dessus.
— *Chadabec*, Chadebec, commune de Saint-Germain-les-Vergnes.

(36) JEAN DE VAYRIGNAC. Personnage inconnu. — *In vico d'Alvernhe*, Au quartier d'Alverge, à Tulle.

(37) ARCHAMBAUD DE COMBOBN. Archambaud le Barbu, vicomte de Comborn, qui, d'après Geoffroi de Vigeois (ap. LABBE, II, 291), mourut en 1147 et fut enterré à Tulle avec sa fille Hélié. Je pense que c'est la même qu'Hélis, vicomtesse d'Aubusson. Voir la note 4 ci-dessus.

(38) GUI DE FONTANGES. Personnage inconnu de la famille de Fontanges, d'Auvergne, à laquelle appartenait Géraud de Fontanges qui figura, en 1178, dans le célèbre duel qui eut lieu à Beaulieu en présence des vicomtes de Turenne, de Comborn et de Limoges. Une branche de cette famille se fixa plus tard au Chambon, près Neuvic. — Chaunac, commune de Naves.

(39) HÉLIS DE SAINT-EXUPÉRY. Peut-être femme de P. Botier, dans le tombeau duquel elle est enterrée. Les Botier sont la souche des Sédière.

(40) HUGUES ROBBERT, prieur d'Autoire (Toy-Viam), sans doute de la famille Robbert de Ligneyrac, d'abord fixée à Saint-Jal, puis à Ligneyrac, près Meyssac. La liste des prieurs d'Autoire, qui commence en 1326, ne fait pas mention d'Hugues Robbert, qui, par conséquent, est antérieur à cette date. Guillaume Robbert était prévôt de Marc-la-Tour en 1291. (*Hist. Tutel.*, appendice, p. 583.)

(41) HÉLIE DE VENTADOUR. Frère de l'abbé Bernard de Ventadour, nommé dans la fondation d'anniversaire ci-dessus rappelée. — *Sancta Fortunata*, Sainte-Fortunade.

(42) GUI DE ROFFIGNAC. Voir la note 2 ci-dessus.

(43) BOS DE TURENNE. Boson II, vicomte de Turenne. Voir la note 29 ci-dessus.

(44) RAYMOND DE TURENNE. Un des vicomtes de Turenne. Voir la note 29 ci-dessus.

(45) GUILLAUME DE MONTLAYDIER. Voir la note 22 ci-dessus.

(46) RAYMOND DE TERRASSON, abbé de Tulle, 1276. Mort le 20 octobre, dans les premiers temps du pontificat de Clément V, vers 1306. Baluze (p. 181) fixe, d'après notre nécrologe, cette mort au 6 octobre, qu'il dit être la fête de saint Caprais. Mais les hagiographes placent cette fête au 20 octobre, et dans les missels limousins du xvi^e siècle ainsi que dans les bréviaires plus récents de Limoges et de Tulle, elle est bien indiquée à cette dernière date.

(47) PIERRE DE VART, abbé de Tulle. Voir les notes 10 et 26 ci-dessus.

(48) GUI DE GIMEL. Voir la note 25 ci-dessus.

(49) GUI DE NOAILLES. Jusqu'au milieu du xiv^e siècle, nous trouvons Gui de Noailles chapelain de Boniface VIII, mort à Rome en 1295; Gui, chevalier, mort en 1303; Gui, religieux à Saint-Martial de Limoges en 1309. Nous ignorons si la mention du nécrologe se rapporte à l'un d'eux.
— *Faurzès*, Forgès.

(50) ASSALHIT DE COMBORN. Pierre Assaillit de Comborn, clerc (1187), fils d'Archambaud V, vicomte de Comborn, et de Jourdain de Périgord. (Geoffroi de Vigeois, ap. LABBE, II, 291.) Autre Assaillit de Comborn, frère du précédent, fut auteur de la maison de Blanchefort. (COURCELLES, Généalogie Comborn, la meilleure qui ait été faite.)
— *S. Maychens*, Saint-Mexant.

(51) GÉRAUD D'ESCORAÏLE, abbé de Tulle, 1153-1188. Il mourut le 12 décembre.

(52) HÉLIE DE VENTADOUR, prévôt, frère de l'abbé Bernard. Figure, à la date de 1264, sur une liste des prévôts de l'église de Tulle. (Manuscrit de mes archives.) D'après

le *Gallia Christiana*, t. II, p. 679, il l'était déjà en 1245. — *S. Ferriola*, Sainte-Féréole.

(53) ÉBLES DE VENTADOUR. Voir la note 15. — *Ludieyra*, Ludier, commune de Sainte-Fortunade.

XVI

PROCÈS-VERBAL DE L'ENTRÉE DE HUGUES D'AUBUSSON, ÉVÊQUE DE TULLE. — 25 JUILLET 1451.

Acta primi ingressus Hugonis de Albuconio episcopi Tutelensis. An. 1451.

(Ex codice magnorum statutorum.)

IN NOMINE DOMINI, AMEN. Noverint universi et singuli præsentés pariter et futuri hoc præsens publicum instrumentum vísuri, lecturi ac etiam audituri, quod anno dominicæ incarnationis millesimo quadringentesimo quinquagesimo primo, die vero vicesima quinta mensis julii, serenissimo et inclito Principe et domino nostro Domino Karolo Dei gratia Francorum rege regnante, in mei notarii regii publici et testium infrascriptorum præsentia, ante majus portale ecclesiæ cathedralis Tutellensis vocatum portale Sancti Clari, subtus pignaculum ejusdem ecclesiæ cathedralis Tutellensis, personalliter constitutis Reverendo in Christo Patre et Domino Domino Hugoni de Albuconio miseratione divina Tutellensi episcopo electo et confirmato suam novam intratam seu suum novum ingressum ac jocundum adventum faciente, et pro sua nova intrata seu jocundo adventu ipsam ecclesiam

intrare volenti, pro se et suis successoribus qui pro tempore erunt universis et singulis ex parte una. Et venerabilibus et religiosis viris fratribus Helia de Peyraco, priore claustrali ecclesiæ cathedralis Tutellensis prædictæ, Guidone de Lissaco, cellerario, Johanne de Bonnefonte, cantore, Stephano Latgia camerario, Martino de Sancto Salvatore eleemosynario, Petro Corresii, sacrista, Johanne de Mercorio, administratore panis cænæ, Bernardo la Vaur, infirmario dictæ ecclesiæ cathedralis Tutellensis, Ludovico de Montanhaco, de Clergorio, Durando Faydelli, de Valleta, Martino Lauthonia, de Selhaco, et Martino de Senholas, de Planis præpositatum præpositis; Hugone de Planis, de Meyssaco, Johanne Beardi, de Vogueyro, Johanne de Petro Johanne de Outoyre, Johanne Votini de Lisleu, Johanne Mondoleti, Sancti Clementis, Mathæo Sapientis, de Ussaco prioratum prioribus a monasterio et ecclesia cathedrali Tutellensi immediate dependentium, et Johanne Piscatoris monachis et religiosis ejusdem ecclesiæ cathedralis Tutellensis etiam pro se et eorum et cujuslibet ipsorum successoribus qui tempore futuro erunt universis et singulis et pro aliis dominis religiosis ejusdem ecclesiæ tam officiatis, beneficiatis quam etiam non officiatis et non beneficiatis absentibus, me notario regio publico rationi mei publici notariatus officii, tanquam communi et publica persona et supra nominatis dominis religiosis præsentibus pro ipsis absentibus stipulantibus solemniter et recipientibus ex parte altera. Supra nominati vero Domini monachi et

religiosi qui eidem Reverendo in Christo Patri et Domino Domino Tutellensi episcopo electo et confirmato suam novam intratam seu suum jucundum adventum facienti ob illam venerant ad dictum portale subtus dictum pignaculum dictæ ecclesiæ, induti albis et cappis processionalibus, deferentes reliquias et jocalia dictæ ecclesiæ, ipsi Reverendo Domino Episcopo dixerunt et exposuerunt verum fuisse et esse quod ipse Reverendus Dominus Episcopus eisdem dominis religiosis dictæ ecclesiæ ibidem præsentibus et aliis etiam absentibus tam officiatis quam beneficiatis, et etiam simplicibus claustralibus tam in universali quam in particulari et etiam dictæ ecclesiæ, diversi modo in pluribus et diversis rebus et juribus, deveriis, censibus, redditibus et oneribus tenebatur et teneatur, quæ res, jura, deveria, census, redditus et onera olim bonæ memoriæ Reverendus in Christo Pater et dominus dominus Johannes miseratione divina Tutellensis episcopus ultimo defunctus prædecessor ipsius Domini Tutellensis episcopi moderni ac etiam alii prædecessores sui per antea recognoverunt eisdem dominis religiosis et prædecessoribus suis ac etiam capitulo dictæ ecclesiæ modo et forma contentis in quibusdam instrumentis seu litteris, sibi ibidem exhibitis et demonstrari oblatis, si ipse videre vellet, et quæ sibi a paucis diebus citra monstraverant. Et ipse dominus episcopus de verbo ad verbum ipsa legerat prout dicebant et dixerunt ipsi domini religiosi. Expropter memorati domini religiosi cum omni instantia requisierunt ipsum dominum episcopum et humiliter

supplicaverunt quatinus ipsa jura deveria, census, redditus, onera, statuta, franchisias et libertates contentas in ipsis instrumentis et litteris ipsis dominis religiosis recognosceret et recognoscere vellet modo et forma quibus dictus quondam prædecessor suus eadem recognoverat et etiam alii prædecessores sui, expediens et necessarium reputantes ipsa publica manu ad futurorum memoriam conscribi, ne futuris temporibus lis ac discordia materia aliquatenus oriri valeat, et ad finem ut veritas de et super præmissis magis elucescat et jura, libertates et statuta dictæ ecclesiæ remaneant illabata et veritate subsistant. Quiquidem Reverendus in Christo Pater et Dominus Dominus Hugo miseratione divina Tutellensis episcopus electus et confirmatus ibidem dixit et confessus fuit quod dicta instrumenta et litteræ ibidem sibi exhibita et exhibitæ et monstrari sibi oblata et oblata per ipsos dominos religiosos fuerant sibi tradita et ostensa ac traditæ et ostensæ per eosdem dominos religiosos et monachos non diu ante, sed citra paucos dies et ipse Dominus Reverendus Episcopus eadem et easdem viderat et de verbo ad verbum, legerat et inspexerat atque palpaverat. Et audita dicta requesta, tanquam rationi consona, eidem annuere volens, ipse Dominus Reverendus Episcopus, prout dicebat et dixit, gratis, scienter et ejus mera et gratuita voluntate, certus, bene consultus et deliberatus, ac informatus de jure et facto suis et dictæ ecclesiæ suæ prædictæ et potissime infra scriptis per eum recognoscendis et visis per eum, et bene et diligenter palpatis et ins-

pectis litteris, instrumentis et documentis prædictis dictæ ecclesiæ et capituli Tutellensis, matura deliberatione præhabita super infra scriptis et non errans in aliquo, ut dixit, melioribus modo, via jure et forma quibus fieri potest confessus fuit et in verbo veritatis recognovit dictis Dominis religiosis ibidem præsentibus et pro se et suis successoribus et pro dicto capitulo stipulantibus solemniter et recipientibus et etiam pro aliis absentibus, me notario regio publico infrascripto tanquam communi et publica persona ratione mei publici notariatus officii pro dictis absentibus stipulante solemniter et recipiente, quod ipse debet et tenetur, ejusque predecessores ab antiquo debebant et tenebantur ipsiusque in futurum successores debebunt et tenebuntur a cætero et perpetuo facere, solvere et præstare ac supportare in dicta ecclesia cathedrali Tutellensi et capitulo et religiosis ejusdem tam officiatis quam beneficiatis quam etiam non officiatis nec beneficiatis sed claustralibus, census, redditus, servitia, pensiones, jura et deveria, statuta, libertates et franchisias tenere et servare specificatas et declaratas in instrumentis et litteris ibidem sibi exhibitis et monstratis seu monstrari oblatis et quæ ipsi Domini religiosi ibidem inseri voluerunt et quorum seu quarum tenores inferius sunt insertæ singulariter, sigillatim et successive, videlicet tenor unius post tenorem alterius.

(Sequuntur deinde in codice Ms. Constitutiones Simonis Episcopi Prænestini datus Parisius anno 1296, die Jovis post Lætare Jerusalem.

Deinde statuta Arnaldi Episcopi de anno 1320.

Tum statuta ejusdem Arnaldi de anno 1324.

Postea statuta ejusdem de anno 1326.

Rursum statuta ejusdem de anno 1318.

Istis transcriptis, subsequuntur conventiones initæ inter Johannem de Closis episcopum et capitulum anno 1429, 11 Junii.

Denique aliæ conventiones initæ inter eosdem anno 1429, 22 Junii).

Quibus omnibus insertis, dictus Hugo de Albusconio Episcopus, promisit se et successores suos in perpetuum cuncta illabata servaturos quæ in eisdem instrumentis continentur, præsentibus ibidem et audientibus, dilecto in Christo Domino Antonio de Salvania, Baccalario in decretis, Capellano ecclesiæ parochialis sancti Silvanî Tutellensis diocesis et nobili viro Johanne Chalo, clerico, cive Tutellæ testibus ad præmissa vocatis specialiter et rogatis (1).

(Archives du château de Bach. — Copie.)

(1) Hugues d'Aubusson, fils de Renaud d'Aubusson et de Marguerite de Comborn, évêque de Tulle après Jean de Cluis, qui était mort en 1444. Le siège resta vacant plusieurs années à raison de difficultés entre la cour de France et celle de Rome. Il paraît que le Pape avait nommé évêque de Tulle Pierre de Comborn de Treignac, mais cette nomination n'eut pas de suite comme étant contraire à la Pragmatique-Sanction. Hugues d'Aubusson fut définitivement choisi. Il fit son entrée solennelle à Tulle le 25 juillet 1451, avant d'avoir été sacré. Il résulte de notre acte qu'il reconnut sans restriction tous les droits invoqués par le chapitre. Plusieurs de ses successeurs ne montrèrent pas la même facilité.

Dans le corps de l'acte étaient insérés tout au long les constitutions et statuts dont l'évêque promettait l'observation, savoir :

1° Les constitutions de Simon (de Beaulieu), archevêque de Bourges puis évêque de Préneste, pour la réformation du monastère de Tulle, dressées en 1291 et confirmées en 1296. (Publiées : *Hist. Tutel.*, appendix, p. 583.)

2° Les premiers statuts d'Arnaud de Saint-Astier, premier évêque de Tulle, de l'an 1318. (Publiés : *Hist. Tutel.*, appendix, p. 637.)

3° Les statuts du même, de l'an 1320. (Publiés : *Hist. Tutel.*, p. 639.)

4° Autres statuts du même, de l'an 1324. (Publiés : *Hist. Tutel.*, p. 657.)

5° Autres statuts du même, de l'an 1326. (Publiés : *Hist. Tutel.*, p. 681.)

6° Les conventions entre l'évêque (Jean de Cluis) et le chapitre, du 11 juin 1429. (Publiées : *Hist. Tutel.*, p. 736.)

7° Autres conventions entre le même évêque et le chapitre, du 22 juin 1429. Ces dernières sont inédites.

Nous nous demandons pourquoi Étienne Baluze, qui a publié *in extenso* toutes les autres pièces relatives aux obligations réciproques de l'évêque et du chapitre, a laissé celles-ci sous le boisseau. Les secondes conventions de Jean de Cluis ne sont pas moins importantes que les premières. Au contraire, elles le sont davantage. « Comme dans cette reconnaissance (du 11 juin), le dit sieur évêque et le chapitre avoient obmis beaucoup de choses, ils en passèrent une deuxième quelques jours après, qui est celle du vingt deux du dit mois de juin 1429. » Ainsi s'exprime une pièce de procès qui nous donne peut-être le mot de l'énigme. L'hôpital de Tulle eut avec les évêques un procès qui dura plus d'un siècle, au sujet d'une redevance de quatre cents setiers de seigle, deux nappes, etc., dus par l'évêque à l'aumônerie du chapitre, représentée par l'hôpital. La prétention des administrateurs de l'hôpital, contestée par l'évêque, se fondait précisément sur les con-

ventions du 22 juin 1429. Le chapitre ne favorisait pas les adversaires de l'évêque et ne leur ouvrait pas ses archives où ils auraient trouvé, disaient-ils, la preuve formelle de leur droit. Le procès durait encore au moment où Baluze colligeait ses matériaux pour son histoire. La lacune que nous signalons parmi les preuves justificatives de l'*Historia Tutelensis* ne peut s'expliquer que de deux façons : ou l'acte du 22 juin a été caché à Baluze, ou il n'a pas voulu, en le publiant, avoir l'air de prendre parti dans un procès pendant. Nous n'avons pas les mêmes raisons que lui et nous publierons ultérieurement cette pièce, ainsi que d'autres conventions d'une date plus récente, entre le chapitre et l'évêque Antoine de Latour.

XVII

DÉSCRIPTION DE L'ÉGLISE CATHÉDRALE DE TULLE
(par le conseiller Teyssier). — FIN DU XVII^e SIÈCLE.

Le sanctuaire est composé en un demy rond, scavoir de deux pilastres en face, quarrés et sans ornemens, et de six pilliers ronds autour; vous scavez qu'il y a deux mausolées, un à chasque costé entre le pilastre et le premier pillier; le maistre autel va de ce premier pillier à l'autre, et au derrière est pratiquée la sachristie. Au devant de chacun des pilastres il y a un autel, scavoir du costé de l'Évangile celui de Saint-Martin, et de l'autre costé celui où l'on dit tous les jours la messe appelée Massay, où il y a un tableau de l'Annonciation. On monte au sanctuaire par quatre degrés, de sorte que le maistre autel et les deux autres qui sont à costé sont eslevés comme sur

une terrasse, où il y a au devant une balustrade qui règne d'un bout à l'autre d'un quarré coupé qui fait une assez jolie figure.

Je devrois avoir commencé par vous dire que cette esglise est bastie en croix et que le sanctuaire est à la teste, autour duquel il y a quatre chapelles dont la première, qui est du costé de l'Évangile, est la chapelle de Sainte-Magdelène, où il y a une vicairie appelée de Sainte-Magdelène possédée par M. Jean Rivière, ancien curé de Lapleau, et deux confréries, une de Nostre-Dame des Affligés, et l'autre de Saint-Jaques, qui est celle des pèlerins de Saint-Jaques.

A l'autre chapelle, qui est celle de Nostre-Dame du Rosaire, est la confrérie du Rosaire.

A la troisième, qui est celle de Saint-Jean-Baptiste, est aussi la confrérie du mesme saint et la châsse de saint Ulfard, et au dessus de l'autel et au milieu, y ayant au costé droit une statue de la très sainte Vierge, et à gauche celle de saint Jean-Baptiste.

Et à la quatrième, qui est celle de saint Louis, roy de France, est la confrérie de MM. les esleus de Tulle et celle de Saint-Martial; c'est dans cette chapelle que M. de Glénic, fondateur des quatre vicairies du bas-chœur, voulut que MM. les vicaires célébrassent à perpétuité la sainte messe. Si vous n'avez pas cette fondation M. Maruc me la donnera.

Au-devant du sanctuaire est le passage commun pour monter au sanctuaire, ou pour descendre au chœur, ou pour aller aux dites chapelles et faire

le tour du sanctuaire, dans lequel on entre de costé et d'autre en sortant des deux bras de la croix.

Au bras droit, vis-à-vis de la petite porte de l'esglise qui est sur la place que l'on appelle de Saint-Julien, est la chappelle de l'Assomption de la très sainte Vierge, qu'on appelle icy Nostre-Dame Grande, et aux deux costés de cette chappelle il y a deux autels, scavoir au droit celui de Saint-Éloy, où est la confrérie des ouvriers travaillant sur le fer, et à gauche l'autel de Saint-Roch et la confrérie des dévots à ce saint comme protecteur contre la peste.

Au bras gauche est la chappelle de Nostre-Dame de la Purification, où est la confrérie des pèlerins de Nostre-Dame de Montsarrat, vis-à-vis de la porte du cloistre où est la chappelle de Nostre-Dame du Chapitre. Vous scavez que c'estoit là où les moines de Saint-Benoist tenoient leur chapitre et qu'il y a trois autels, et qu'au maistre-autel il y a un tabernacle avec un saint-ciboire pour donner la sainte communion aux fidelles tant il y a de dévotion. Vous scavez que cette chappelle est bien ornée, qu'il y a plusieurs lampes d'argent, qu'on y célèbre tous les jours plusieurs fois la messe en haut et en bas.

Entre les deux bras de cette croix de l'église est le dôme, dont l'architecture passe pour plus hardie et le dessin plus grand que n'est l'architecture et le dessin du clocher.

Ce dôme est soustenu sur quatre pilliers égaux à ceux du clocher, et à tous les autres qui règnent

de costé et d'autre depuis les pilastres quarrés du sanctuaire et ces quatre pilliers forment le corps de la croix.

(*En marge* : Les dimensions de cette croix sont fort justes et l'architecture fort régulière et au dedans et au dehors, mais le dôme n'est pas achevé, comme vous scaves).

Le chœur est entre les quatre pilliers du dôme (où sont les cloches du chœur) et entre le pillier suivant de chaque costé. Le lutrin est entre les deux pilliers du milieu, c'est-à-dire les seconds pilliers du dôme.

Au bas du chœur il y a au milieu une petite porte par laquelle nos seigneurs les évêques entrent dans le chœur lorsqu'ils prennent possession, et au debas du chœur, à costé de lad. porte, il y a deux autels, scavoir du costé de l'Évangile l'autel de la Feste-Dieu et une confrérie de la mesme feste, et de l'autre costé celui de Saint-Clair et de Saint-Laurens et une confrérie de chacun de ces saints, et sur la dite petite porte, entre les deux retables de ces autels, est la châsse de Saint-Clair.

Depuis ces autels, en bas est la nef de l'esglise au milieu de laquelle est la chaire de la parole de Dieu contre l'un des pilliers et aux deux costés de la nef, deux allées qui aboutissent aux bras de la croix.

Et au bas de la nef, à costé de la grand porte, sont deux chappelles, scavoir à celui de l'Évangile celle de Sainte-Anne, et de l'autre costé celle de Nostre-Dame-de-Grâce, autrement des Neiges,

et au retable de cet autel il y a à chasque costé une niche pratiquée, l'une pour saint Crespin, et l'autre pour saint Crespinian. Il y a aussi deux confréries, l'une de Nostre-Dame et l'autre de ces saints, qui est celle des cordonniers.

Il y a donc, depuis le sanctuaire, trois pilliers de chaque costé dont les deux premiers soustienent le dôme, et entre ces six pilliers est le chœur. Depuis le chœur jusqu'à la grand porte il y a quatre pilliers, de mesme de chaque costé, tout le long desquels est la nef, et au dehors de la porte encore deux de chaque costé qui soustienent le clocher, et ces dix-huit pilliers sont tous d'égale structure, à cela près qu'à chacun de ceux qui soustiennent le clocher il y a un arc-boutan d'une si belle symmétrie qu'ils conviennent si bien avec l'architecture des pilliers qu'elle n'en paroist que plus belle.

M. Teyssier, le gendarme, qui a esté au bout de la pyramide du clocher, se souvient d'avoir ouï dire qu'elle a 20 brasses de hauteur et que de là, c'est-à-dire des tourelles en bas, il y en a 22 chacune de 5 pieds et demy.

Le clocher de l'esglise cathédrale de Tulle est basti sur quatre pilliers, sur chascun desquels est eslevé comme un petit clocher couvert d'une pyramide à diverses faces, distinguées par autant de bourdons qui sortent hors-d'œuvre et règnent tout le long de la pyramide. Cette petite pyramide est soutenue par six pierres droites bien taillées, en sorte que le dedans est une espèce de tour fort ouverte qui a quatre pieds de diamètre.

Il y a, de chacune de ces tours à l'autre, des garde-fous de pierre à hauteur d'appuy sur lesquels sont plusieurs pierres de proche en proche, taillées chacune comme une des tours qui sont aux armes de la ville, et y servent d'ornement.

Depuis le pied des garde-fous jusqu'à celui de la grande pyramide, il y a trois pieds de longueur et on s'y promène à l'aise autour de la pyramide. La grande pyramide est à diverses faces bordées d'un bourdon qui règne en toutes de bas en haut, dont il y a deux faces, l'une opposée à l'autre, qui sont plus larges que les autres, et le fondement déborde aussy plus que celui du reste de la pyramide.

Elle est eslevée entre les quatre petits clochers ou tours, non point sur une vouste, mais sur les murs de ces quatre pilliers qui forment une tour carrée depuis qu'ils sont unis de l'un à l'autre par des arcades fort eslevées. La baze de cette pyramide, à mesurer d'une façade à l'autre, a soixante et dix pieds de tour; au haut de la pyramide, à mesurer sur les bourdons, elle a cinq pieds et demy de tour, et il y a entre chaque bourdon demy pied de longueur. Au-dessus de la pyramide sont deux pierres l'une sur l'autre, chacune espaisse d'un pied, taillées tout autour en demy rond à autant de faces que la pyramide, en sorte que l'angle de chaque façade respond à un des bourdons de la pyramide. Ces deux pierres sont plates et ont de diamètre deux pieds dix pouces, sans y comprendre le demy rond.

Au milieu de ces pierres est plantée une grosse

croix de pierre qui s'eslève au-dessus de quatre pieds de hauteur. Les bras ont, de costé et d'autre, le mesme diamètre que les dites pierres perpendiculairement à la naissance du demy rond.

Sur cette croix est plantée une gyroette d'airain doré, et au-dessus de la gyroette est une boule d'airain et encore une croix de fer sur cette boule. Le tout enchâssé comme il est l'un dans l'autre, à, hors-d'œuvre, au-dessus de la croix de pierre, quatre pieds et demy de hauteur.

Le volet de la gyroette a deux pieds de hauteur et un pied cinq pouces de largeur. Elle est taillée comme une des tours qui composent les armes de Tulle.

La boule d'airain a cinq pouces de profondeur et six de diamètre.

La petite croix est grosse comme le doigt du milieu; elle a onze pouces de hauteur et ses bras neuf pouces en largeur.

Depuis l'entrée de lad. esglise raiz pied raiz terre, jusqu'à la baze de la grande pyramide, il y a cent vingt pieds de hauteur, et depuis la baze de la pyramide jusqu'au pied de la croix de pierre quatre vingt quatorze pieds, c'est-à-dire 214 pieds le tout, et si on y adjoute 8 pieds et demy qu'ont, hors-d'œuvre, la croix de pierre, la gyroette, la boule d'airain et la petite croix, cela fait 220 pieds et demy.

Vous en scaves la situation, mais vous ne vous souvenez pas sans doute que les deux pierres en une qui terminent la pyramide ressemblent, d'en bas, à une grosse boule, que la croix de pierre

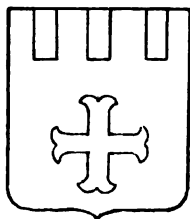
ne paroist haute que d'un pied ou environ, que la gyroette ne semble grande que comme ce papier à peu près. La boule d'airain ne paroist grosse que comme une grosse noix; et la petite croix ne paroist que comme celle d'un chapelet commun (1).

(*Biblioth. Nationale, fonds Baluze, tome 249.*)

(1) Étienne Baluze a utilisé pour son *Histoire de Tulle* (p. 117) cette description qui lui avait été envoyée, mais il l'a résumée en quelques lignes. Elle nous donne beaucoup de détails dont la mémoire serait perdue. Nous y ajouterons quelques autres renseignements empruntés aussi aux Armoires de Baluze. Durant de longues années, on peut dire toute sa vie, l'illustre érudit recueillit avec passion des matériaux pour son *Histoire de Tulle*. Outre son neveu Melon du Verdier, il avait dans sa ville natale et aux environs de nombreux correspondants qui faisaient des recherches pour lui et le tenaient au courant des moindres découvertes. Il classait soigneusement ces informations, en faisait des extraits. Voici quelques fragments de ces notes intéressant la cathédrale de Tulle.

« Près la porte de l'église cathédrale de Tulle, de laquelle on va dans le cloître, se voyent les sépultures de quatre évêques relevées en bosse.

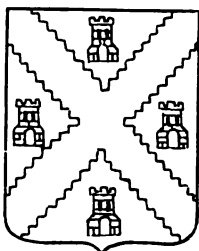
» Au premier sépulchre, qui est de deux évêques ayant mesmes armoiries, sont ces escussons.



» Je crois que ce sont les tombeaux de Hugues et de Louis d'Aubusson ^(a).

» Ces armoiries se voyent aussi, avec crosse et mitre, sur une tombe de pierre devant les degrés du maistre-autel de lad. esglise; ce qui fait présumer que ces deux évêques sont enterrés au pied du maistre-autel, et que leurs tombes ont esté transportées ensuite ailleurs à cause qu'elles estoient en un lieu incommode.

» Au second tombeau, où sont pareillement les effigies de deux évêques relevées en bosse, sont ces escussons.



» Ces deux sépultures estoient au milieu du chœur et servoient de pupitre pour les livres de chant ^(b). »

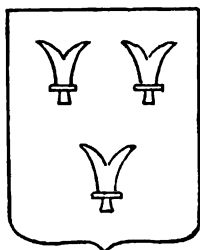
« Les armoiries de Jehan de Cluys, qui se voyent ainsi sur la porte de l'évesché avec la date de 1442, [sont] un lion rampant. »



^(a) Les armes d'Aubusson sont, en effet : d'or à la croix de gueules ancrée ou nillée. La branche du Monteil-au-Vicomte, à laquelle appartenait les deux évêques de Tulle, y avait sans doute ajouté un lambel. C.-S.

^(b) Nous ignorons à quels évêques ou à quels abbés appartiennent ces armes. C.-S.

« Les armoiries de Tulle sont d'or à trois rochers de gueules de la façon [ci-dessous] (*). »



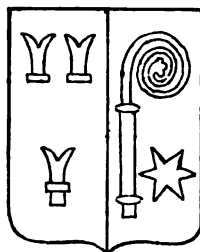
(Fonds Baluze, tome CCXLVII.)

« Ex veteri membrana ms.

» *Nos Joannes miseratione divina episcopus Tutellensis dominusque feudalís et juridicus operariorum inferius scriptorum, etc.*

» *In quorum premissorum fidem et testimonium sigillum curie nostre temporalitatis Tutelle, quo in talibus utimur, presentibus literis ducimus apponendum.*

» *Datum Tutelle, die vicesima sexta mensis maii, anno Domini millesimo quadringentesimo tricesimo tertio.*



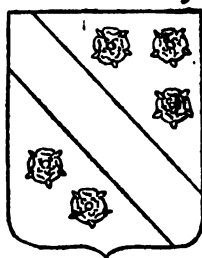
» Les trois rocs. Étoile à six rayons. Au dos : Joannes de Cluys. 1433.

(*) Les armes de la ville de Tulle sont blasonnées, dans l'Armorial général de 1696 : de gueules à trois rocs d'échiquier d'or. D'après la note de Baluze, c'est le champ qui serait d'or et les pièces de gueules. Je signale, sans prendre parti, cette différence. L'Armorial de d'Hozier, bâclé à la hâte, dans un but fiscal, ne fait pas loi. C.-S.

» Cet acte est l'acte d'investiture des boutiques que Goudal, chirurgien, tient à la porte des Mazeaux, lesquelles appartiennent à Duboys de Jalays. Et M. l'évesque en est seigneur. »

« Dans Nostre-Dame-du-Chapitre, il y a une pierre sur un tombeau avec cet escusson, qui sont les armoiries de Rosiers, quoiqu'il n'y ait que cinq roses. Aussi Albertus Argentinus apprend que le pape Clément VI, qui estoit de cette maison, portoit cinq roses dans ses armoiries. Il y en avoit de mesme cinq dans ses bulles. »

(Fonds Baluze, tome CCL.)



« M. Mas, vicaire de Saint-Pierre, me fait observer, avec M. le curé, que dans la pierre qui fait le milieu de la vouste qui est dans le chœur de l'esglise (Saint-Pierre), un agneau y est gravé avec la croix et l'étendard, et peint de mesme sur la pierre qui fait le milieu de la vouste qui est sur le chœur du moustier (l'église cathédrale).

» 2° Que sur la pierre qui fait le milieu de la vouste suivante qui est sur la nef y est gravée une croix, et sur la croix une main ouverte, sauf du petit doigt et du suivant qui sont pliés, ce qui est de mesme à la pierre du milieu de la vouste du cloistre du moustier, qui reste du costé du réfectoir qui est aujourd'hui le palais.

» Il prétend que l'agneau estoit le sceau des moines et la main celui de l'abbé, et parce qu'il ne paroist rien de tel à Saint-Julien, que ceux qui ont fait bastir le mous-

tier ont fait bastir Saint-Pierre, et que c'est la première paroisse. Cet agneau et cette main ne sont point sur des escussons.

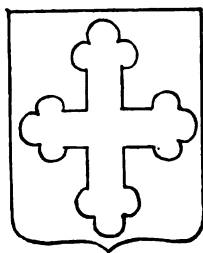
» Au reste, il est sûr que les chapelles de Saint-Pierre n'ont pas esté du dessein de l'esglise et qu'elles ont esté basties après coup, tantôt l'une tantôt l'autre, suivant la dévotion des particuliers, car elles ne sont ni d'égalle architecture ni d'égalle hauteur, quoiqu'il le paroisse d'abord.

» Il en est de mesme de celles de Saint-Julien, et plus clair à celles de Sainte-Croix, de Saint-Joseph et de Sainte-Élisabeth qui sont égales en tous sens, en sorte qu'il n'y avoit dans ces deux esglises que le maistre-autel lorsqu'elles ont esté basties.

» M. Mas m'a fait observer que des deux mausolées des quatre abbés qui ont esté transportés au coin du moustier qui est à costé de la grand porte par où l'on descend au cloistre, le mausolée qui est contre le mur estoit dans le chœur et le dos servoit de pupitre; en effet, il y a deux anges à chasque costé qui portent chascun un chandelier, et le dos est en pupitre, et entre les deux anges il y a un saint Sébastien de pierre en bosse, avec deux hommes en bas ou de chasque costé, avec leurs arbalestes qui lui tirent des flèches, et entre les anges et saint Sébastien sont des armoiries, d'un costé d'un lion droit, et de l'autre comme d'une croix de saint André à ondées avec une tour à chasque coin à peu près comme elles sont icy marquées, et la mitre et la crosse au-dessus. » — (Mêmes armes que celles ci-dessus.)

« L'autre mausolée qui est quasi contre les degrés, par lequel MM. les chanoines montent à leur salle, peut estre celuy des deux abbés que M. le curé de Lapleau dit avoir esté transporté du costé de la nef du moustier où estoit autrefois le saint sépulchre, en sorte que ce mausolée respondoit à celuy qui y reste encore de l'autre costé, vers l'autel de la Feste-Dieu. Les armes de ce mausolée, qui sont au bas sur deux escussons l'un contre l'autre,

sont une croix, à peu près comme elle est marquée icy-bas (•). Peut-estre ces deux abbés estoient de la mesme famille, et M. Mas croit avoir ouï dire que c'estoient les armes de Rhodes et de l'évesque de Biar. »



Sur cette note de main étrangère. Baluze a ajouté :
Évesque d'Aubusson.

(*Fonds Baluze, tome CCL.*)

On a si peu de renseignements sur les églises détruites de Saint-Pierre et de Saint-Julien, et sur l'état ancien de la cathédrale, que ces détails, quoique de peu d'importance, nous ont paru dignes d'être connus.

XVIII

FOUDROIEMENT DU CLOCHER DE TULLE. — 29 JUILLET 1645.

« M. Henry de la Fagerdie marque qu'en l'an 1624, il mesura la hauteur du clocher et qu'il est précisément haut de 231 pieds neuf pouces, qui reviennent à 64 aunes, onze creues, mesure de Lyon.

» Cella s'accorde avec la relation du conseiller Teyssier, qui dit que la pyramide a 20 brasses de

(•) Je pense que c'est la croix ancrée mal dessinée. C.-S.

haut et qu'il y en a 22 depuis les tournelles en bas, chascune de cinq pieds et demy.

» Le 29 juillet 1645, après midy, après un soulèvement continuel de vents méridionaux pendant 4 ou 5 jours, la foudre tomba sur le clocher avec une telle violence qu'elle faillit à l'abattre.

» Le mesme jour, sur les neuf heures du matin, quatre habitans dignes de foi se promenant au pavé du collège, apperceurent comme un brandon de feu venant du costé d'Orient, qui alla s'esvanouir aud. clocher sans autre bruit ni esclat. Et cella ayant passé de la sorte, on entendit sur l'heure de midy deux ou trois petits coups de tonnerre, et ensuite un coup si terrible que plusieurs personnes de peu de cœur en cuisdèrent pasmer, et ceux qui estoient ez maisons voisines du dit clocher s'aperceurent que la foudre brisa la grande croix de pierre qui estoit sur la meule, qui par sa cheute entraîna la gironette. Et la foudre continuant, elle fit trois grandes ouvertures dans l'aiguille, y fendit plus de 30 quartiers de pierre de taille et en fit cheoir en bas plus d'autres 30 qui, néantmoins, ne blessèrent personne. Et ensuite la foudre tomba du haut du clocher sous la hale, rampant à travers plusieurs personnes qui s'y promenoient, sans toutesfois leur faire de mal. Cella fut réparé la mesme année et cousta 1,000 livres (1). »

(Biblioth. Nationale, fonds Baluze, tome 255.)

(1) Étienne Baluze rapporte l'évènement (*Hist. Tutel.*, p. 274). Il s'est borné à traduire en latin le récit qui lui

avait été envoyé de Tulle (moins les deux premiers ali-néas). Il ajoute qu'il était très jeune lors de l'accident, mais qu'il se souvient néanmoins que la pierre dont fut faite la nouvelle croix pesait douze quintaux avant d'être taillée.

XIX

RELIQUES CONSERVÉES DANS L'ÉGLISE CATHÉDRALE
DE TULLE. — VERS 1650.

En l'esglize cathédrale de Tulle y a des osse-mens de divers saintz et plusieurs grands reli-quaires, car entre autres choses il y a une espine de celles dont le chef de nostre rédempteur fut percé, laquelle espine est un peu rompue, est de la longueur d'environ deux doigts et se garde dans le reliquaire de verre garny d'argent.

Plus est enchazé en la grande croix d'or du bois de la sainte croix.

Plus y a au dedans le chef saint Clair quest garny d'argent, quasi tout le sommet de la teste du d. saint.

Plus en la chaze quest en l'autel de la nef y a des ossemens du mesme saint pezens plus de vingt livres, dont une partie est en poulcière, et y a une lame de plomb contenant ces mots : *Hic sunt reliquiæ beati Clari archiepiscopi.*

Plus y a en deux chazes du grand autel la pluspart des ossemens de saint Laud, évesque de Cous-tances, et de saint Baumard, confesseur.

Plus en la chapelle Saint-Jean, la pluspart des ossemens de saint Liphard, confesseur.

Plus au dedans le chef du grand crucifix quest au dessus led. grand autel y a diverses reliques y mises par le dessus et couvertes et avec un tel escript : *Hic sunt reliquiæ sancti Christophori martyris, scilicet de capite; item de petra de sepulchro domini; item de ossibus sancti Geraldi; item de ossibus sancti Salvatoris; de vestimentis beatæ Mariæ et de vestimentis beatæ Mariæ Magdalenæ.*

Plus dans la teste et au bas la petite image d'argent quest aud. autel à l'honneur de lad. vierge Marie y a entre autres reliques des ossemens de saint Martial apostre, de saint Sulpice, de la pierre, bois et autres choses du saint sépulchre et des ossemens et habitz de sainte Cécile (1).

(Bibliothèque Nationale, fonds Baluze, tome 263, f. 69.)

(1) Cette énumération ne paraît pas complète, puisque après le nom de sainte Cécile il y a dans le manuscrit le mot : Plus... qui devait commencer une autre phrase. Mais les reliques les plus précieuses avaient été sans doute cataloguées en premier lieu. Cet acte est pris parmi les très nombreux documents envoyés de Tulle à Étienne Baluze par ses multiples correspondants, dont il ne nous a pas conservé les noms. Leur complaisance et leur science (ils lui envoyaient parfois de véritables dissertations très bien traitées) auraient mérité que leur souvenir fût mieux gardé.

XX

**PLAN DES ÉGLISES ET CHAPELLES DE LA VILLE ET
DES FAUBOURGS DE TULLE. — XVIII^e SIÈCLE.**

Le plan, ou plutôt le croquis dont la reproduction (environ à moitié grandeur) est figurée ci-contre, existe en manuscrit dans mes archives. Ce n'est pas l'œuvre d'un géomètre distingué ni d'un dessinateur habile. Les proportions n'y sont pas exactement observées. Son mérite graphique est nul. Mais ce dessin rudimentaire nous donne une vue d'ensemble de la situation des églises et chapelles qui ornaient jadis la ville de Tulle et ses faubourgs. La plupart de ces monuments ont aujourd'hui disparu. Sur le même emplacement qu'autrefois nous ne retrouvons plus que la cathédrale, l'église des Carmes (Saint-Pierre), la chapelle des Pénitents gris (Puy Saint-Clair), la chapelle de la Visitation (hospice), la chapelle des Pénitents blancs (église Saint-Jean). L'église des Jésuites est devenue la halle au blé, celle des Récollets faisait partie de l'ancienne manufacture d'armes, les bureaux de l'ancienne Préfecture étaient établis dans celle des Feuillants. Du surplus, il ne reste aucune trace. La cathédrale a été mutilée en 1793 et ne possède plus son abside et son dôme.

La légende du croquis offre aussi son intérêt en nous faisant connaître le nombre des prêtres et religieux attachés aux églises ou aux couvents.

Ce dessin n'est pas daté, mais d'après l'écriture, il doit être du milieu du XVIII^e siècle.

G. CLÉMENT-SIMON.

(A suivre.)

JACQUES AMELIN

VINGT-DEUXIÈME ÉVÊQUE DE TULLE



Portait d'argent à deux barres de gueules (1).

JUSQU'EN 1758, la famille et le pays de notre vingt-deuxième évêque ont été ignorés par tous les auteurs limousins. Bertrand de Latour ne dit que ces mots : François de Lévi de Ventadour eut pour successeur, en 1535, Jacques Amelin, dont nous ignorons l'histoire et le pays. » Baluze, de son côté, a écrit : « Après François vint Jacques Amelin, notaire et secrétaire du roi et premier aumônier de François I^{er} en 1526, comme je l'ai lu dans de très vieux mémoires du temps. Cet évêque était dans notre ville et prit possession de son siège le 9 mai 1536. Il n'a rien fait chez nous qui soit digne d'être noté; il mourut à Sens au mois de mai de 1539, et fut enterré dans l'église du monastère des frères Mineurs de cette ville; il était confesseur du roi et abbé de Saint-Georges de Rouen. »

(1) Quoique ce genre d'armoiries indique ordinairement le côté gauche, il n'en prouve pas moins une véritable noblesse.

Le *Gallia* n'ajoute qu'une circonstance au récit de Baluze, c'est que Jacques Amelin était chanoine de la Sainte-Chapelle de Paris. Mais dans ses additions au tome onzième, imprimé en 1759, ce même ouvrage nous donne sur notre évêque des détails que nous sommes heureux de recueillir; ils sont dus au Père Jean Colomb, bénédictin, qui ayant eu occasion d'exercer le saint ministère dans le diocèse du Mans, fit connaissance avec l'un des héritiers d'Amelin, lequel possédait tous les papiers de famille depuis plus de trois siècles. Sur ces papiers le Père Colomb rédigea quelques notes concernant seulement l'évêque de Tulle et les envoya à ses confrères de Paris. Comme le onzième volume du *Gallia* était aux trois quarts imprimé, ses auteurs ne purent donner ces notes à l'article des abbés de Bocherville (Rouen), qui ne contient que cinq ou six lignes; ils réparèrent cette lacune à la page 981 des *Addenda*.

D'après ces notes et le peu que nous avons pu recueillir ailleurs, nous allons écrire une notice qui ne sera pas la vie complète de notre vingt-deuxième évêque, mais qui en donnera une idée.

Ce prélat vint au monde à cinq ou six lieues du Mans, dans une petite ville appelée René-en-Sannois; la naissance dut avoir lieu dans les quinze ou vingt dernières années du xv^e siècle, car dans son testament daté de 1499, son père ne le met pas au nombre de ses héritiers testamentaires, quoiqu'il y nomme Jean, son aîné; cette omission, dit le *Gallia*, ne peut s'expliquer que par l'âge trop jeune de notre futur évêque. Dans

notre premier travail, nous avons fixé la date de 1488, mais n'ayant pu retrouver la source de cette assertion, nous aimons mieux nous en tenir à des conjectures.

Le père de notre évêque s'appelait Jean et était marchand drapier dans sa localité; sa mère portait le nom de Noelle, sans indication de vocable de famille. Il est probable qu'elle était de race noble, mais que s'étant mésalliée, ses parents l'avaient forcée de prendre dans ses armes le signe de la bastardise, ou du moins la brisure, qui consistait à changer les bandes en barres. Dans le cas où Jean Amelin, devenu simple marchand par quelque revers de fortune, eût appartenu à une ancienne noblesse, notre évêque aurait conservé les armes de sa lignée ou pris celles de sa mère. Mais ces réflexions ne nous mènent pas à grand'chose. Disons, pour reprendre le fil de notre histoire, que Jean et Noelle eurent six enfants, qu'ils élevèrent sans nul doute dans l'honnêteté et la crainte de Dieu. Nous ignorons si le père de cette honorable famille eut le temps de donner une position à tous ses enfants, nous savons seulement qu'il testa le 6 avril 1499. Selon l'usage de ce temps, dans les ménages où régnait un parfait accord, les conjoints se transmettaient mutuellement leur fortune à condition qu'elle passerait sur la tête de l'un de leurs enfants, au choix de l'époux dernier survivant. Sur cet usage, nous conjecturons que la mère de notre évêque fut légataire universelle de son mari, car elle est nommée la première parmi ses exécuteurs testamentaires,

chose rare lorsque la succession générale ne revenait pas au conjoint survivant. Guillaume, frère du testateur, et Jean, son fils, furent adjoints à Noelle pour l'exécution du testament.

Notre futur évêque, encore très jeune à la mort de son père, si toutefois cette mort arriva en 1499, dut se former aux lettres et aux sciences dans les collèges de sa province, jusqu'à l'époque où un de ses oncles, du nom d'Aubert, l'envoya à Paris pour prendre ses degrés, ce qui eut lieu avant 1520, car à cette date un Julien Aubert, peut-être le même qui l'avait tenu à Paris, curé de René, lui lègue certains fonds de terre qu'il possède dans cette paroisse, à condition qu'il priera Dieu pour lui. Dans l'acte reçu le 9 septembre 1520, par un notaire appelé Posté, notre évêque est qualifié de chapelain ordinaire du roi ; il pouvait être âgé alors de trente à trente-cinq ans ; il ne devait pas être un sujet ordinaire, car les médiocrités, à moins qu'elles ne fussent de la plus haute noblesse, n'étaient point admises à la cour de François I^{er}. D'ailleurs, presque tous ceux qui entrèrent dans les conseils privés et de conscience de ce prince étaient les créatures de la célèbre Marguerite, sa sœur, ou de Louise de Savoie, sa mère. Or, ces deux princesses aimaient à entourer le roi de tout ce qu'il y avait de plus distingué dans le royaume. Ses fonctions à la cour sont un préjugé très favorable à ses vertus, à ses connaissances et à ses rares qualités. Nous devons dire aussi que d'autres appréciaient notre futur évêque, puisqu'en 1517 les chanoines du Mans l'avaient

honoré d'une stalle au milieu d'eux. Son aumônerie et les revenus de ce canonicat furent, pendant assez longtemps, tous ses moyens d'existence à la cour. En 1519, François I^{er} y ajouta l'abbaye de Saint-Gildas, au diocèse de Bourges. Ce nouvel appoint valait à peine 1,600 livres. Mais pour se soutenir honorablement dans une cour des plus fastueuses, il fallait d'autres ressources; le roi le comprit et, en 1523, il gratifia son aumônier ordinaire d'un canonicat dans la Sainte-Chapelle de Paris. Ce prince qui, à de grands défauts, joignait les plus belles qualités du cœur, fut le bienfaiteur constant de tous ses domestiques; le plus petit service rendu à sa personne ou à sa maison ne demeurait pas sans récompense; il connaissait tout son monde; chose rare chez nos rois, excepté chez Henri IV, il s'informait de leurs besoins et savait élever les positions selon la valeur du sujet et son emploi au palais. Ainsi, en 1524, il donna à notre évêque l'office plus honorifique et plus lucratif de son premier aumônier. Nous ignorons si en cette qualité il accompagna le roi dans sa malheureuse expédition d'Italie, mais nous savons qu'il était en France après la conclusion du traité de Madrid, car ce fut vers cette époque qu'il négociait l'achat d'une maison dans le bourg de René, dont le contrat de vente définitive fut passé à Paris, le jeudi 30 mars 1530.

Après la conclusion de la paix de Cambrai, François I^{er} s'occupa de l'intérieur du royaume; il fonda le Collège de France et commença l'époque de cette fameuse Renaissance qui a introduit dans

les arts une si profonde modification. Mais cette existence pacifique du monarque ne dura que jusqu'en 1535. Alors il reprit ses projets sur l'Italie. Avant de partir pour cette infructueuse expédition, il gratifia Jacques Amelin de l'abbaye de Saint-Georges de Bocherville, au diocèse de Rouen. Ce bénéfice valait de 10 à 15,000 livres de rente annuelle. Avec ses canonicats, son abbaye de Saint-Gildas et son aumônerie, notre évêque pouvait amplement faire honneur à sa position. Mais sa destinée était de l'élever encore plus haut. Il avait beaucoup d'amis à la cour, entre autres un célèbre conseiller de François I^{er}, Charles d'Hémard-Denonville, d'abord évêque de Mâcon, évêque-cardinal d'Amiens en 1536, et mort en 1540. Sur les instances de ce prélat, le roi donna à Jacques Amelin l'évêché de Tulle. La nomination est du 5 janvier 1535, quoiqu'il soit plus probable que cette nomination ne fut faite qu'en 1536, car le nouvel évêque prit possession de son siège le 1^{er} mai de cette année et faisait son entrée solennelle le 9 suivant. On ne voit pas pourquoi il serait demeuré plus d'une année sans visiter son petit troupeau.

Le samedi des quatre-temps de la Sainte-Trinité, il fit, dans l'église cathédrale, une très nombreuse ordination; puis ayant institué un vicaire-général dont nous ignorons le nom, il eut hâte de revenir à Paris pour assister à la remise de la barrette que Paul III venait d'octroyer à Charles de Denonville. Il paraît que ce digne prélat avait plus à cœur de faire du bien à son lieu natal qu'à ses ouailles de Tulle. En effet, au mois de février 1537, il obtint

de la chancellerie royale la tenue de plusieurs foires pour le bourg de René; le 10 avril suivant, il traitait avec des ouvriers pour les réparations à faire à l'église paroissiale. Tant de soins feraient supposer qu'il était seigneur de cette localité, et que sa mère portait peut-être le nom de Noelle de René.

Ce prélat jouissait alors d'un revenu de près de 40,000 livres de rente; il ne quittait plus la cour. En 1539, ayant suivi le roi à Sens, il y tomba gravement malade le 22 avril; le 30, qui était un mercredi, il fit son testament par lequel il demandait à être enterré dans l'église des Franciscains, chez lesquels il s'était fait porter au début de sa maladie; il donnait à ces Pères, pour un anniversaire perpétuel, cinquante livres de rente à prendre tous les ans sur ses biens meubles et immeubles; en outre, il léguait à l'abbaye de Saint-Gildas trente écus au soleil, une fois payés; autant pour la réparation de la toiture du monastère de Bocherville. Il ne faisait aucune mention de l'église de Tulle, qu'il n'avait visitée qu'une fois, et que, en homme habitué au faste des grandes cités, il avait bien vite oubliée.

Ce prélat mourut le 1^{er} mai 1539. Parmi ses exécuteurs testamentaires, il mettait en première ligne le cardinal d'Amiens. Deux notaires royaux, Maupeau et Bâstonneau, ouvrirent cette pièce, et après l'avoir certifiée véritable ils l'envoyèrent, le 11 juillet 1539, au cardinal exécuteur; l'inventaire de son mobilier fut fait par un certain Guillaume Lhuillier, gouverneur de Sens. La nouvelle de sa

mort ne parvint à Tulle que le 5 juin suivant; les chanoines durent s'acquitter d'un devoir commandé par la piété filiale en lui faisant des prières solennelles. Ensuite ils nommèrent deux vicaires capitulaires, qui furent Gabriel de Maumont et Jean de Puydeval; ils administrèrent le diocèse jusqu'à la prise de possession de Pierre Duchâtel.

Cette notice ne se compose que de morceaux disparates; nous n'avons pas pu faire autrement pour un évêque qui, non sans raison, n'a mérité que d'être catalogué dans l'histoire du diocèse.

L.-L. NIEL,

Curé de Naves.

GÉNÉALOGIE

DE LA

MAISON DE COMBORN

EN BAS-LIMOUSIN

(Suite. — Voir t. XI, p. 131 et 325.)

III. TABLE GÉNÉALOGIQUE DE LA BRANCHE DES SEIGNEURS DE PUYMAUD ET D'ENVAL, ISSUS DE LA MAISON DE COMBORN.

X. Guischard II de Comborn, seigneur de Treignhac.

XI. Guischard III de Comborn, seigneur de Treignhac.	Archambaud de Comborn, seigneur de Puymaud.
XII. Archambaud II de Comborn, seigneur de Puymaud, d'Enval.	
XIII. Guischard de Comborn, seigneur d'Enval.	Marie. Louise.
XIV. Louis de Comborn, seigneur d'Enval.	Guischard. Antoine.
XV. Jean de Comborn, seigneur d'Enval.	Jaques. Guischard. Charles. Souveraine.
XVI. François de Comborn, seigneur d'Enval.	Pierre. Isabeau. Jean. Jehanne. Jaques.
XVII. Antoine de Comborn, seigneur d'Enval.	Charles. Marguerite.
XVIII. Antoine II de Comborn, seigneur d'Enval.	Guy. François. Brandelin. Jean.
XIX. François II de Comborn, seigneur d'Enval.	
XX. Louis de Comborn, seigneur d'Enval.	Catherine. N... (fille).

*Branche des seigneurs de Puymaud et d'Enval,
issus de la maison de Comborn.*

XI. ARCHAMBAUD DE COMBORN, SEIGNEUR DE PUYMAUD.

Nous avons vu cy dessus que les seigneurs de Treignhac, du nom de Comborn, estoient issus de Guischarde de Comborn, fils cadet d'Archambaud VI, vicomte de Comborn, et de Guischarde de Beaujeu. La branche dont nous parlons à presant, connue sous le nom de *seigneurs d'Enval*, a eû pour chef Archambaud de Comborn, troisieme fils de Guischarde II de Comborn, seigneur de Treignhac, et de Marie de Comborn, sa femme.

Cet Archambaud nous est connu par le testament de Marie de Comborn, sa mère, de l'an MCCCXXXVI (1336), dans lequel elle luy donne quarante livres de rente. Mathe de Comborn, dame de Claviers, qui estoit fille de Guischarde II, seigneur de Treignhac, dans son testament de l'an MCCCXLVII (1367), donne aussy à cet Archambaud de Comborn, son frère, six tasses d'argent dans le contract de mariage de Marie de Janalhac avec Louis, fils de messire Jean, vicomte de Rochechouart; nobles et puissants seigneurs Guischarde de Comborn, seigneur de Treignhac, et Archambaud de Comborn, chevaliers, frères et oncles de la dite Marie de Janalhac, promettent de donner mil deux cent cinquante deniers d'or, en augmentation de dot, pour tous les droits que la future espouse pouvoit prétendre sur eux, à cause de Blanche de Comborn, sa mère, sœur des susdits chevaliers. Cet acte est de l'an MCCCCLV (1355).

Le testament de Guischarde V, seigneur de Treignhac, prouve d'une manière incontestable l'estat de nostre Archambaud; nous le rapporterons en l'article suivant en parlant de son fils.

Nous ne scavons pas quelle fust la femme d'Archambaud, seigneur de Puymaud, nous scavons seulement par preuve certaine qu'il eust un fils nommé Archambaud.

Enfans d'Archambaud I de Comborn, seigneur de Puymaud :

12. Archambaud de Comborn, qui suit.

XII. ARCHAMBAUD II DE COMBORN, SEIGNEUR DE PUYMAUD
ET D'ENVAL.

En parlant de Guischard V, seigneur de Treignhac, nous avons rapporté son testament de l'an MCCCLXVI (1366), qui sert d'une preuve convaincante, qu'Archambaud I, seigneur de Puymaud, estoit frère de Guischard V, seigneur de Treignhac, ayeul du testateur, et que le mesme Archambaud, seigneur de Puymaud, avoit un fils nommé aussy Archambaud; car Guischard V (voyez ci-dessus) se voyant sans enfans, institue héritier le seigneur de Bellefaye, son oncle maternel, et ajoute ces paroles : « Quand aux biens que j'ay dans la seigneurie de » Comborn et d'Exandon, je veux qu'Archambaud de Comborn, chevalier, seigneur de Puymaud, oncle de mon » père, y succède. » Et peu après : « Je veux aussy qu'il » se fasse mariage d'une des filles du seigneur Pierre de » Bellefaye, mon oncle, avec Archambaud, fils du susdit » seigneur Archambaud de Comborn, chevalier, auquel » cas cet Archambaud sera son héritier universel. » — Nous avons dit ailleurs (ci-devant) que ce testament n'avoit pas eù d'effet, Guischard V, seigneur de Treignhac, ayant survescu et s'estant marié pour la seconde fois, dont il eust plusieurs enfans. Il sert toujours pour prouver l'origine et la filiation des seigneurs de Puymaud-d'Enval.

Archambaud II, dont nous parlons, établit sa demeure dans la ville d'Esmoutiers, en Limousin, voisine de son château d'Enval, et fist homage à l'évesque de Limoges pour tous les biens qu'il possédoit dans la chastellenie d'Esmoutiers, le 28 janvier MCCCCII (1402), et mourust peu après. Nous n'avons pù découvrir quel estoit le nom de sa femme.

Enfans d'Archambaud II de Comborn, seigneur d'Enval :

13. Guischard de Comborn, seigneur de Puymaud et d'Enval, qui suit.

13. Marie de Comborn espousa, en 1399, Pierre de Chassaignes, damoiseau; 2^e elle espousa Jaques de La Brosse, chevalier du diocèse de Xaintes.

13. Louise de Comborn espousa Rathier, seigneur de Mont-Rocher et de Nieül, chevalier.

**XIII. GUISCHARD DE COMBORN, SEIGNEUR DE PUYMAUD
ET D'ENVAL.**

Ce seigneur estant encore jeune et damoiseau, en qualité de fils et héritier d'Archambaud, seigneur d'Enval, rendit à l'évesque de Limoges, le 10 octobre MCCCIII (1403), le mesme hommage et pour les mesmes biens que son père avoit rendu l'année précédente.

En l'an MCCCXLVII (1447), ayant achepté quelques biens de Pierre de Royere, damoiseau, seigneur de La Jarrosse, Jean, vicomte de Comborn, luy en donne l'investiture d'une manière fort honorable, disant que « noble » et puissant seigneur Guischard de Comborn, seigneur » de Puymaud, son cousin, ayant acquis de noble Pierre » de Rohyere, son vassal, ils se sont presantés devant » luy pour obtenir l'investiture..... » Il le traite avec la mesme considération dans un acte de l'année suivante MCCCXLVIII (1448), par lequel Guischard de Comborn achapte de Jaques de La Brosse, son neveu, comme estant fils de Marie de Comborn, sa sœur, tous les droits qu'il avoit dans les chastellenies de Comborn, Treignhac et Chamberet. Cet acte est du 2 de novembre.

Le seigneur Guischard espousa (1) Jeanne de Maignhac, niepce de Hugues, évesque de Limoges, et fist son testament le 14 mars MCCCCLII (1452), et mourust peu après. Jeanne, sa veuve, agissoit encore en l'an 1463.

Enfans de Guischard de Comborn, seigneur d'Enval, et de Jeanne de Maignhac, sa femme :

14. Louis de Comborn, seigneur d'Enval, qui suit.

(1) Avant la fin de 1419, noble (*ex meis*).

14. Guischard de Comborn, seigneur de Puymaud, sans enfans.

14. Antoine de Comborn, chanoine de Limoges et d'Esmoutiers.

XIV. LOUIS DE COMBORN, SEIGNEUR D'ENVAL.

Ce seigneur d'Enval fust marié deux fois. En premières nopces, par contract du 13 avril MCCCCLVII (1457), il espousa Jehanne de Salaignac.

Il s'attacha au service du Roy dans toutes ses guerres, qui, pour récompense, luy donna une charge de chambellan; par lettre du dernier janvier MCCCCLVIII (1458), et par d'Autres (*sic*) lettres du onzième aoust MCCCCLX (1460), le Roy luy confia la garde du chasteau de Pierre-Ancize, à Lyon, qui vaquoit par la mort de Guy de Blanchefort, chevalier, et le qualifie de chevalier et son maistre d'hostel.

En l'an MCCCCLXXVIII (1478), le 28 may, il fist son testament et choisit sa sépulture dans l'église des chanoines d'Esmoutiers et dans la chapelle bastie par Guischard de Comborn, son père, où sont desia enterrés Guischard son père, autre Guischard son frère (1), et Jeanne de Salaignac sa femme.

Néanmoins, nous trouvons que l'année suivante MCCCC LXXIX (1479), le 7 avril, il se fist un double mariage, Louis, chevalier et seigneur d'Enval ayant espousé Marguerite de Gaing, veufve de Pierre, seigneur de Lajaumont, damoiseau, et Jean de Comborn, fils aîné de Louis ayant espousé Françoise de Lajaumont, fille des susdits Pierre de Lajaumont, et Marguerite de Gaing, en presance de frère Pierre de Gaing, abbé de Cadoûin et de Beüil, et de noble et puissant seigneur Jaques de Gaing, chevalier, seigneur de Linars, frères de Marguerite, de

(1) Bandel cite un Guichard de Comborn chanoine de St-Étienne de Limoges en 1460.

noble et puissant Raynaud de Gaing, son oncle, seigneur d'Auradour et de Chambon.

Nous ne scavons pas precisement l'année de la mort de ce seigneur d'Enval (1).

Enfans de Louis de Comborn, seigneur d'Enval, et de Jeanne de Salaignac, sa deuxième femme :

15. Jean de Comborn, seigneur d'Enval, qui suit :

15. Jaques et Charles. chanoines d'Esmoutiers.

15. Guischard de Comborn.

15. Souveraine espousa Jacques de Bernard, seigneur de Vieille-Ville.

XV. JEAN DE COMBORN, SEIGNEUR D'ENVAL (2).

Nous avons vu, en l'article precedent, que Louis de Comborn espousant en secondes nopces Marguerite de Gaing, l'an MCCCCLXXIX (1479), il fist espouser à ce Jean, son fils aîné, Françoise de Lajaumont, fille de Pierre, seigneur de Lajaumont, et de la mesme Marguerite de Gaing.

Ce seigneur d'Enval se tint touiours attaché à la maison des Vicomtes de Comborn dont il estoit issu ; c'est pourquoy le Vicomte Amanieu, voulant rachepter ses terres qu'il avoit vendues aux seigneurs de Pompadour, il donna sa procuration à Jean, seigneur d'Enval, qui en fist le rachapt en MD (1500).

L'an MDXII (1512) il donna procuration à Charles de Comborn, son frère, chanoine d'Esmoutiers, et à Godifer (Geoffroi) de Maleret, seigneur de Lusac, son gendre, pour faire le mariage de François de Comborn, son fils aîné, et mourust quelque temps après. J'ay trouvé un acte de MDXXV (1525) où il est nommé.

(1) Il vivait en 1482. (Papiers de M. le chanoine Fortunade.) — Cadouin (Dordogne). — Beuil (Haute-Vienne), près Saint-Junien.

(2) Enval, commune de Chamberet, canton de Treignac (Corrèze), au sud d'Eymoutiers (Haute-Vienne), aussi mentionné ci-dessus.

Enfans de Jean de Comborn, seigneur d'Enval, et de Françoise de Lajaumont, sa femme :

16. François de Comborn, seigneur d'Enval, qui suit.

16. Pierre de Comborn, chanoine d'Esmoutiers.

16. Jean de Comborn.

16. Jaques de Comborn.

16. Jeanne de Comborn; espousa Godifer de Malheret, seigneur de Lusac.

16. Isabeau de Comborn.

XVI. FRANÇOIS DE COMBORN, SEIGNEUR D'ENVAL.

Il espousa, par contract du 9 juillet MDXII (1512), Françoise Segaud, fille de Claude Segaud, escuyer, seigneur de Fougerolles, et d'Isabeau Tabout, dont il eust les enfans qui suivent.

Enfans de François de Comborn, seigneur d'Enval, et de Françoise Segaud, sa femme :

17. Antoine de Comborn, seigneur d'Enval, qui suit.

17. Charles de Comborn, chanoine d'Esmoutiers, 1538.

17. Marguerite de Comborn; espousa, en 1538, Charles de Maumont, seigneur de Saint-Vic (1).

XVII. ANTOINE DE COMBORN, SEIGNEUR D'ENVAL.

Il espousa Marguerite Chauvet et fist son testament en l'an MDLXVII (1567), laissant les enfans qui suivent :

18. Antoine de Comborn, seigneur d'Enval, qui suit.

18. Guy de Comborn aîné, mort sans alliance.

18. Brandelin de Comborn, seigneur d'Enval, estoit le second fils. Il espousa Hélène de Prouhet; mourut sans enfans.

18. François de Comborn.

18. Jean de Comborn.

(1) Saint-Vict ou Saint-Vitte, canton de Saint-Germain (Haute-Vienne), non loin de Linars susdit.

XVIII. ANTOINE II DE COMBORN, SEIGNEUR D'ENVAL.

Il estoit le troisieme des enfans d'Antoine I^{er}, et devint heritier par la mort de ses deux aînés. En l'an MDXCIV (1594), il espousa Catherine de Latour, dont il eust les enfans suivans :

19. François de Comborn, seigneur d'Enval, qui suit.

19. Marguerite et Louise de Comborn.

XIX. FRANÇOIS II DE COMBORN, SEIGNEUR D'ENVAL.

Il espousa, en MDCXXXV (1635), Françoise des Assis, fille d'Annet des Assis, seigneur des Aussines (1), et d'Anne de L'Estrange, et laissa les enfans suivans.

Enfans de François II de Comborn, seigneur d'Enval, et de Françoise des Assis, sa femme :

20. Louis de Comborn, seigneur d'Enval, mort en jeunesse.

20. Catherine de Comborn, dame d'Enval, espousa :
1^o François de Pierrebuffière, marquis de Chamberet. Il fust stipulé, dans le contract de mariage, que les enfans porteroient le nom et armes de Comborn. 2^o Catherine espousa N... de Beaufort, seigneur de Lacour et du Monteil. 3^o Elle espousa N... Chauvet de Fredaigne et n'a point d'enfans.

20. N. de Comborn, fille, espousa N... Chapelli, sieur de Chabot; sans enfans.

(1) Les Oussines, commune de Saint-Merd-les-Oussines, canton de Bugeat. — La seigneurie de Létrange était de Lapeau, sur la rive droite de la Luzège, entre La Mazière et Saint-Hilaire-Foissac.

IV. TABLE GÉNÉALOGIQUE DES VICOMTES DE LIMOGES ISSUS DE LA MAISON DE COMBORN

V. Archambaud IV, vicomte de Comborn et de Limoges.

VI. Aymar, vicomte de Limoges.	Guy, vicomte de Limoges.	Archambaud V, vicomte de Comborn.
VII. Aymar, vicomte de Limoges.		
VIII. Guy, vicomte de Limoges.	Aymar. Aquiline.	Guillaume. Humberge.
		Marguerite. Marie.
IX. Guy, vicomte de Limoges.		Marie.
X. Marie, vicomtesse de Limoges.		

*Branche des vicomtes de Limoges, issus de la maison
de Comborn.*

V. ARCHAMBAUD IV, VICOMTE DE COMBORN ET DE LIMOGES.

Nous avons parlé de ce vicomte Archambaud IV dans son propre lieu, aussy bien que de son mariage avec Brunissende, vicomtesse de Limoges, et de tous les enfans qui en vinrent; ainsy nous ne repeterons icy que les deux aînés heritiers de leur mère, et par elle vicomtes de Limoges.

Enfans d'Archambaud IV, vicomte de Comborn, et de Brunissende, vicomtesse de Limoges, sa femme :

6. Aymar IV de Comborn, vicomte de Limoges; continua la postérité.

6. Guy de Comborn, vicomte de Limoges, conjointement avec son frère; espousa Marquise, fille d'Audebert III, comte de la Marche (1), et mourust sans enfans en l'an MCXLVIII (1148).

(1) Marche limousine. — Nous renvoyons, une fois pour toutes, à la liste restituée des *comtes de la Marche*, par M. Delisle, de l'Institut, et des *vicomtes de Limoges*, antérieurs à l'an 1000, par M. le comte Robert de Lasteyrie. — Voyez aussi le *Nobiliaire du Limousin*, par Nadaud, édition de M. l'abbé Lecler.

VI. AYMAR IV, VICOMTE DE LIMOGES.

Ce vicomte porta le nom de son ayeul maternel Aymar III, vicomte de Limoges, lequel voyant tous ses enfans masles morts sans suite, se fit religieux à Cluny, laissant les deux fils aînés de sa fille Brunissende, heritiers et vicomtes de Limoges, pour jouir conjointement de ses biens. Guy fust marié et mourust sans enfans au voiage de Jerusalem.

Avant son depart, ayant besoin d'argent pour ce voyage, il emprunta cinq mil sols de l'abbé de Saint-Martial de Limoges, sous la caution de son frère Bernard, doyen de Saint-Yrieix, et de six chanoines de la mesme eglise, qui devoit demeurer en ostage à Limoges jusques au payement de cette somme. Il y eust aussy d'autres cautions d'entre les nobles et chevaliers, dont le premier nommé est le vicomte Aymar, son frère.

Ce vicomte Aymar continua la postérité et espousa Marguerite, sœur de Boson II, vicomte de Turenne, fille de Raymond I^{er}, vicomte de Turenne, et de Mathilde du Perche.

Aymar mourust à Limoges l'an MCXLVIII (1148), la mesme année que Guy, son frère, en la terre sainte. Geoffroy de Vigeois dit que ces deux frères possédèrent le vicomté de Limoges durant huict ans. Aymar laissa les enfans qui suivent.

Enfans d'Aymard IV, vicomte de Limoges, et de Marguerite de Turenne, sa femme :

7. Aymar V, vicomte de Limoges; continua la famille.

VII. AYMAR V, VICOMTE DE LIMOGES (1).

Ce vicomte fust nommé Boson, du nom de son oncle

(1) Voir le Cartulaire de Dallon, *mss. apud me*, pages 6-7. Dallon, ci-après nommé Dallonne, était du diocèse de Limoges, en la paroisse de Saint-Trie, aujourd'hui Dordogne, entre Juillac et Hautefort.

maternel le vicomte de Turenne, mais ensuite il fust appelé Aymar, ce nom estant commun et familier aux vicomtes de Limoges.

Il fist plusieurs dons à l'abbaye de Dallonne, de l'ordre de Cisteaux. Il y en a un de l'an MCLXXIX (1179) fait du consentement de Guy, son fils; il y en a un autre de l'an MCLXXXIV (1184). Ratifié la mesme année par Guy, vicomte, son fils, et par Aymar, aussy son fils.

Dans le thresor des chartes du Roy, il y a un acte du mois d'avril MCXCIX (1199), par lequel Aymar, vicomte de Limoges, et Guy, son fils, attandu les injures qu'ils ont receu de Richard, roy d'Angleterre, se donnent et se soumettent à Philippe, roy de France, afin qu'il les gouverne, deffande et protege comme ses propres vassaux et suiets.

Il y a aussy un acte semblable et de mesme date, de la soumission d'Aymar, comte d'Angoulesme, au Roy Philippe, à cause, dit-il, des torts que Richard, roy d'Angleterre, luy avoit faits et à Aymar, vicomte de Limoges, son frere. — Pour comprendre cette parenté et fraternité, il faut remarquer que Marguerite de Turenne, mère de nostre Aymar V, vicomte de Limoges, espousa en secondes nopces Ébles, vicomte de Ventadour, et estant séparée de luy, à cause de la parenté, elle espousa en troisième lieu Guillaume Taillefer, comte d'Angoulesme, et de ce mariage vint Aymar, comte d'Angoulesme; ainsy ces deux Aymars se trouvent freres de par leur mere. .

Le vicomte Aymar mourust cette mesme année MCXCIX (1199). Il avoit espousé Sarra, fille de Raynaud, comte de Cornoaille, qui estoit fils de Henry le Magnifique, roy d'Angleterre, et frere de l'imperatrice Mahaud, de laquelle il eust les enfans suivans.

Enfans d'Aymar V, vicomte de Limoges, et de Sarra d'Angleterre, sa femme :

8. Guy III, vicomte de Limoges; continua la lignée.

8. Aymar (1), et Guillaume dit *le pellerin*, pour estre

(1) Pour cet Aymar, *vide* Cartulaire Dallon, p. 7.

né le jour que son pere partit pour la terre sainte. Nous ne sçavons pas leur suite.

8. Marguerite, espousa Aymery, vicomte de Rochechouart. 2^e Elle espousa N..., fils d'Audebert, comte de Perigort.

8. Aquiline, espousa N..., fils de Guillaume de Gourdon.

8. Humberge, espousa Geoffroy de Luzignhen.

8. Marie, espousa Èbles, vicomte de Ventadour.

VIII. GUY III, VICOMTE DE LIMOGES.

Ce vicomte espousa une dame nommée Hermengarde, dont nous ne connoissons pas la famille.

La chronique manuscrite de Saint-Martin de Limoges dit qu'il mourust l'an MCCXXX (1230), et fust père d'un autre Guy.

Enfans de Guy III, vicomte de Limoges, et d'Hermengarde, sa femme :

9. Guy IV, vicomte de Limoges, qui suit.

9. Marie, espousa Archambaud VII, vicomte de Comborn.

IX. GUY IV, VICOMTE DE LIMOGES.

Ce Guy eust plusieurs guerres à soustenir, ainsy que ses prédécesseurs. Il mourust à Brantosme l'an MCCLXIII (1263), aux ides du mois d'aoust, revenant du siège du chasteau de Bordeille, et fust enterré, le jour de l'Assomption de la Vierge, à Saint-Martial de Limoges avec ses prédécesseurs, au grand regret de tous ses vassaux, ne laissant qu'une fille, unique héritière de tous ses biens.

Les chroniques du Limosin, et particulièrement celle de l'abbaye de Saint-Martin, disent que ce vicomte Guy avoit espousé une fille de Thibaud de Blason (que quelques autheurs appellent seneschal de Poitou), que cette dame ne pouvant avoir d'enfans, feignit d'estre enceinte et supposa une fille qui estoit d'un paysan de la paroisse de Vasseinhac. Quelque tems après, le vicomte Guy ayant soupçonné sa femme d'adultère, la fist mettre en prison

et auroit fait pis sans le respect qu'il avoit pour la reyne, de qui on disoit que cette vicomtesse estoit parente. Mais il fist brusler une femme qu'il crût complice de l'adultère. Cette femme estoit veufve de Geoffroy de La Felicie et sœur de Guillaume Relhier, chevalier. Par cette occasion, la supposition de l'enfant faite par la vicomtesse fust découverte. Guillaume Relhier voulant vanger la mort de sa sœur, appella le vicomte en duel devant le roy; mais la reine fist la paix entre eux, la vicomtesse fust delivrée de prison et reconciliée avec son mary. Elle mourut peu après, sans enfans. La chronique rapporte cette histoire sous l'an MCCXLIII (1243).

Le vicomte Guy espousa en secondes nopces Marguerite de Bourgogne, fille de Hugues IV, duc de Bourgogne, et de Joland de Dreux, sa première femme, de laquelle il n'eust qu'une seule fille.

Enfans de Guy IV, vicomte de Limoges, et de Marguerite de Bourgogne, sa femme :

10. Marie, vicomtesse de Limoges, qui suit.

X. MARIE, VICOMTESSE DE LIMOGES.

Elle n'avoit que trois ans lorsque son père mourust, et demeura sous la tutelle et gouvernement de sa mère. Saint Louis, qui regnoit alors, voyant les biens considérables de cette heritiere, la fist fiancer à Robert, son fils, qui depuis a esté le chef de la branche royale de Bourbon, à presant regnante, afin qu'ils fussent mariés lorsque les parties seroient en age. Mais ce mariage ne fust pas accompli, et le prince Robert ayant espousé Beatrix de Bourgogne, dame de Bourbon, cousine germaine de Marie de Limoges, nostre vicomtesse espousa à Tours, le 23 juillet MCCLXXV (1275), Artus de Bretagne, fils aîné de Jean II, duc de Bretagne. Ainsy finit cette branche des vicomtes de Limoges, issue de la maison des vicomtes de Comborn.

J.-B. CHAMPEVAL.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1889

DISTRIBUTION DES RÉCOMPENSES

La *Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze* (siège à Brive) vient d'obtenir une MÉDAILLE D'ARGENT à la Distribution des Récompenses qui a eu lieu le 29 septembre 1889, à l'occasion de l'Exposition universelle.

La Société avait envoyé l'ensemble de ses publications.

Nous relevons, d'après l'*Officiel*, les récompenses décernées à ce sujet aux différentes Sociétés archéologiques de la région.

Médailles d'argent.

Société historique et archéologique de Périgueux, à Périgueux.

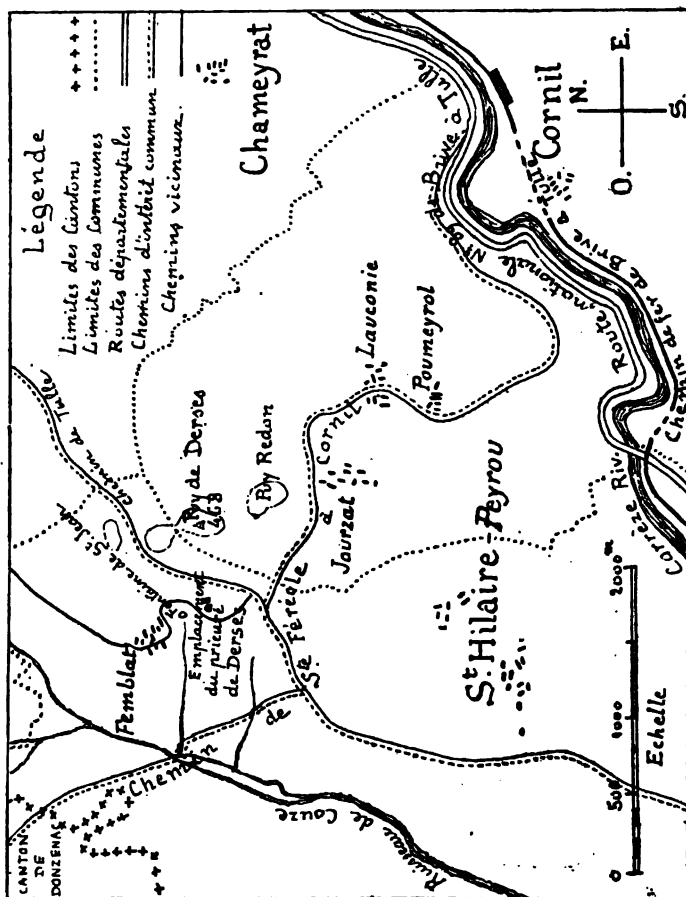
Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze, à Brive.

Mention honorable.

Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze, à Tulle.

Nous voyons également avec plaisir qu'une MÉDAILLE D'ARGENT a été décernée à notre Président d'honneur, M. Robert de Lasteyrie, professeur à l'École des Chartes, pour ses différents travaux.

LE COMITÉ DE PUBLICATION.



EMPLACEMENT DU PRIEURÉ DE DERSES

NOTICE

SUR LE

COUVENT DE DERSSES

PAROISSE DE SAINT-HILAIRE-PEYROU

BAS-LIMOUSIN



u sud-ouest de Tulle, le puy de Dersses élève légèrement son piton rocheux (*lou roc d'en Derssas*) au-dessus des collines dont les sinuosités découpent l'horizon. De nombreux mamelons lui servent de contreforts, et à travers leurs plis serpente la vieille route de Tulle à Saint-Hilaire-Peyrou (1). Sur un de ces mamelons à main droite, se cache un hameau si pauvre qu'il n'est plus jugé digne de

(1) On écrit aujourd'hui Saint-Hilaire-le-Peyroux, mais cette orthographe est vicieuse. Cette paroisse a été successivement nommée : *Sanctus Yllarius del Peyro*, *S. Y. prope Chameyrac*, *S. Y. prope Obazinam*, *S. Y. prope Derssas*. (Registres des notaires du xv^e siècle, transcrits par M. Oscar Lacombe.) — Du xvi^e au xviii^e siècle, on disait et on écrivait : *Sent Alari del Peyrou*, en langue vulgaire, et *Saint-Hilaire-du-Peyron* en français. *Peyrou* (Peyron) paraît provenir du nom propre : Pierre, et non du substantif commun : pierre, et ne signifie pas le pierreux. C'est la forme patoise qui l'a emporté, comme dans Limousin pour Limosin, mais en aucun cas il ne faudrait écrire Peyrou avec un x. La famille du Peyron, éteinte, a été pendant longtemps une des plus notables de la paroisse.

figurer même sur les cartes cantonales les plus détaillées (1). Une vague tradition rapporte qu'il y eut là, dans des temps reculés, un couvent, une église. Il n'en reste aucune trace. « Les ruines elles-mêmes ont péri. »

La tradition est véridique. Cette solitude fut longtemps animée non par la bruyante agitation des villes, mais par l'évolution paisible et réglée de la vie religieuse. C'est en ce lieu retiré que vers l'an 1200, les filles de l'Esclache vinrent fonder le monastère de Saint-Jean de Derses, qui resta fixé dans cette résidence jusqu'au milieu du ^{xvii}^e siècle.

L'oubli a marché encore plus vite que la destruction. On chercherait vainement dans les annalistes de la province quelques renseignements sur l'histoire de ce couvent, qui embrasse pourtant près de cinq siècles. Ils n'en disent pas un mot. Les pouillés imprimés sont également muets sur son existence (2). Évidemment ce ne fut pas un

(1) Le hameau de Derses ou Derse (anciennement Dersses, En Derssas) n'est pas inscrit sur la carte des cantons de Tulle du grand Atlas départemental de M. de Lépinay (Paris, 1873-1875). Il ne figure pas non plus sur la carte de Cassini. Mais sur la carte du diocèse de Limoges de Nolin (1742) il est porté : Derse, maison de passage. Il est aussi indiqué sous la forme Derssa dans la carte du canton de Tulle-Nord, par M. d'Arcambal.

(2) Derses, communauté de filles, ordre de Cîteaux, figure dans la liste des communautés religieuses du Limousin en 1259. Le *Pouillé général* (Paris, 1648) ne mentionne le prieuré de Derses ni au diocèse de Limoges ni à celui de Clermont. La *Vie des saints du diocèse de Tulle*, au chapitre des saints titulaires et patrons des églises et chapelles, signale, pour la paroisse de Saint-Hilaire-Peyrou, les « anciens prieurés d'Arsas (hommes) et de Dersas (femmes). Titulaire : Saint-Jean. » — Le prieuré d'Arsas (hommes) nous est entièrement inconnu.

riche et puissant monastère, il ne jeta pas un grand éclat et ne brilla que devant Dieu par la sainteté et la pauvreté jusqu'au jour où, à bout de ressources, il dut abandonner sa vénérable et modeste demeure. Il fut néanmoins peuplé jusqu'à sa fin des plus nobles filles de la contrée; ses abbesses appartenaient toutes aux premières familles, et de ce que le sacrifice qu'elles faisaient des pompes et des plaisirs du monde fut doublé de privations et de misère, elles ne méritent pas moins que leur mémoire soit rappelée. Pour ma part, je trouve un intérêt particulier aux rares vestiges laissés par cette pauvre maison dont les prieures se nommaient Favars, Brassac, Roffignac, La Roche-Aymon, Rochefort-Saint-Angel, Lagarde-Tranchelion, qui semble avoir été ignorée de tous tant elle fut misérable, et qui après avoir lutté près de cinq cents ans contre les nécessités matérielles, ferma un jour ses portes pour cause d'inanition. Au cours de mes recherches, j'ai toujours noté avec soin tout ce que je découvrais concernant le couvent de Derses. En voici le résumé qui ne constitue pas, malheureusement, une notice complète et satisfaisante.

La fondation du couvent de Derses était due à la célèbre famille de Malemort. Elle remonte aux dernières années du ^{xii}^e siècle ou aux premières années du ^{xiii}^e, sans qu'on puisse mieux préciser la date. Ce qui est certain, c'est qu'un essaim de l'abbaye de l'Esclache, de l'ordre de Cîteaux, au diocèse de Clermont, s'était établi à Derses avant l'année 1218, et que le bienfaiteur qui faisait à

cette date certaines libéralités à ces religieuses, confirmait en même temps celles que leur avait faites son aïeul. En effet, l'an 1218, au mois d'octobre, Gérard de Malemort (seigneur de Donzenac) et sa mère Marguerite, donnent à perpétuité à Dieu et aux religieuses de l'Esclache, le lieu de Derses et ses dépendances pour y célébrer le service divin. Le dit Gérard ratifie en même temps la donation qui avait été faite au couvent de Derses par défunt G. (Gérald) de Malemort (1), père de Gilbert et aïeul de Gérard, savoir : d'un demi-muid de vin et d'un setier de froment de rente assis sur le mas de Vouzor (2) pour la célébration des messes au dit lieu de Derses, plus une mesure de sel à prendre tous les vendredis sur le marché de Brive. Gérard étend ensuite la concession de son aïeul en donnant toute la dime du pain de seigle des fours de Donzenac. Il retient seulement une redevance de cinq sols de rente et autant d'acapte (3).

Un autre bienfaiteur, Guillaume la Chartola (4), donne par le même acte, à la dite maison de l'Esclache, son corps et son âme, ses fils et tous ses biens, afin que lui et ses fils soient reçus comme frères dans cette maison quand ils le demanderont. Voici cet acte qui nous a été conservé par Baluze (5).

(1) Lainé, *Archives de la Noblesse*, t. VIII, assigne à cette fondation primitive la date de 1212, sans indiquer la source de ce renseignement.

(2) Vauzour, lieu-dit, commune de Sainte-Féréole.

(3) Redevance payable au décès du seigneur.

(4) Sans doute La Chartrouille, lieu-dit, commune de Ste-Féréole.

(5) Bibl. Nat., Armoires de Baluze, t. XVIII.

« Noverint universi tam presentes quam posteri quod dominus Geraldus de Malamorte et domina Margarita mater ejusdem, pro remissione suorum peccaminum et remedio animarum sui generis, dederunt et concesserunt in perpetuum quiete et pacifice, sine omni calumpnia possidendum, locum de Derssas cum suis pertinentiis Deo et monialibus de la Seclacha ad Dei servitium celebrandum. Preterea dictus Geraldus omnem donationem quam fecerut predicto loco de Derssas avus suus quondam defunctus G. de Malamorte pater Domini Girberti concessit et voluit ratum fieri, videlicet dimidium modium vini et unum sextarium tritici, ad celebrationem missarum predicti loci, in manso suo de Vouzor assignatum, et, in qualibet VI feria, modurariam unam salis in foro ville Brivensis assignatam. Preterea dictus Geraldus predicto loco volens augmentum facere dedit et concessit totam decimam sui vini et decimam furnorum de Donzenaco panis siliginis quiete et pacifice.

Item Guillelmus la Chartola dedit et concessit corpus suum et animam et suos filios cum omnibus rebus suis et terris et pertinentiis quas habebat vel habere poterat predictae domui de la Seclacha, hoc modo quod predicta domus hunc Guillelmum et ejus liberos in fratres recipient quando ipsi vellent et peterent, et sic omnes possessiones eorum et pertinencias dicta domus quiete et pacifice et sine omni calumpnia possideret.

Hoc donum concessit et voluit dictus G. de Malamorte et domina Margarita mater ejus, persolutis tamen ab ipsa domo singulis annis quinque solidis rendualibus quos sibi et successoribus suis dictus G. retinuit cum totidem de acaptamento. Et ne super hoc aliqua posset suboriri calumpnia ad majorem hujus rei notitiam dictus G. presentem cartam sigilli sui munimine roboravit. Utriusque autem donationis testes sunt P. de Malamorte, Guillelmus de Ornhac, Guillelmus la Chaminada, B. d'Espeyruc, G. de Malaguia, miles, S. del Bos et plures alii. Actum anno ab incarnatione Domini M^oCC^oXVIII^o mense octobris. »

En 1268, autre Géraud de Malemort, fils de Géraud et petit-fils de Girbert, confirma les do-

nations précédentes comme, il résulte de l'acte suivant :

« *Universis presentes litteras inspecturis Geraldus de Malamorte, dominus de Donzenaco salutem in pacem. Noveritis quasdam litteras domini patris nostri recepisse formam que sequitur continentes :*

(Suit la reproduction de l'acte précédent.)

Nos vero G. de Malamorte predictas donationes et predictas concessionés ratas et firmas habemus sicut in presentibus litteris continetur. In cujus rei testimonium sigillum nostrum presentibus duximus apponendum. Datum die mercurii post festum Nativitatis beati Joannis Baptiste anno domini millesimo CC^oLXVIII^o (1). »

L'abbaye de l'Esclache, de l'ordre de Cîteaux (*Esclachia, Esclacia, Eschalaria*) ; était florissante dès le milieu du XII^e siècle, puisque en 1159 elle envoyait une partie de ses religieuses fonder le monastère de Bussièrès, près Culant, au diocèse de Bourges. Située d'abord dans les montagnes d'Auvergne, au lieu de l'Esclache, paroisse de Prodines, elle fut plus tard transportée dans la ville de Clermont (2). Vers 1200, une de ses colonies fut appelée à Dersès par G. de Malemort et y établit un monastère sous le vocable de saint Jean. C'est tout ce que nous savons sur ces ori-

(1) Armoires de Baluze, t. XVIII. — Ces actes nous donnent quatre générations suivies de la maison de Malemort qui ne sont pas mentionnées dans le Nobiliaire de Nadaud, ni dans la Notice sur la maison de Malemort insérée par M. le baron de Marquessac dans son bel ouvrage : *Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem en Guyenne*. Bordeaux, 1866. — 1^o Gérard. 2^o Gilbert et Marguerite, fils et bru. 3^o Gérard, petit-fils. 4^o Gérard, arrière-petit-fils, tous bienfaiteurs du couvent de Dersès.

(2) *Gallia christiana*, t. II.

gines reculées. La maison de l'Esclache paraît avoir toujours tenu dans son étroite dépendance sa fille de Derses. Elle dut la secourir souvent, l'aider à subsister, surtout dans la période moderne. Les prieures de Derses étaient parfois prises à l'Esclache. Quelquefois même, elles portent le même nom dans les deux maisons.

Nous devons maintenant nous borner à énumérer les prieures de Derses dont les actes sont mentionnés dans les manuscrits ou dont les noms sont simplement cités. Nous ne leur donnerons pas de numéros d'ordre parce que notre liste n'est pas complète. On verra cependant, d'après les dates, que peu de noms doivent manquer.

† Dame RAYMONDE DE FAVARS (1), 1287. — C'est la plus ancienne prieure que l'on connaisse. Elle exerçait cette dignité en 1287, et le 16 des calendes de mai de cette année elle fit divers actes de transaction avec le seigneur de Donzenac. Cette seigneurie venait de passer dans la maison de Ventadour par le mariage d'Èble de Ventadour avec Galienne de Malemort, fille de Gérard. Un de ces actes commence en ces termes : « *Petrus de Murato, miles, tenens locum curie de Donzenac pro nobili viro domino Eblone vicecomite de Venthedoro administratore legitimo Eblonis filii sui et Gualiene nuris sue dominorum de Donzenac et bonorum ad ipsum spectantium* (2)... »

(1) D'une vieille famille de chevalerie du Bas-Limousin dont la généalogie est encore à faire.

(2) Bibl. Nat. Mss. Fonds latin, 17,116.

† Dame BERNARDE DE VAISSA (1), 1323-1330. — Elle figure comme prieure dans des actes sous ces deux dates.

† Dame HALAÏS DE MANAC (2) (*de Manaco*), 1345. — Elle passa, cette année, divers actes de transaction avec noble Gérard de Ventadour, seigneur de Donzenac, et noble Géraud de Malemort, seigneur de Saint-Hilaire.

† Dame RAYMONDE DE BRASSAC (3), 1352. — Elle est nommée dans un acte à cette date. L'an 1356, noble Guibert de Corso, fils du seigneur Raymond de Corso, chevalier, fait une donation à Almodie et Marguerite, ses filles, religieuses de Derses. Il nomme dans cet acte Catherine sa mère, Marguerite sa femme, et autre Almodie sa fille.

† Dame AYMERIQUE DE ROFFIGNAC (4), 1370-1379. — En 1370, elle plaida contre les fermiers des fours de Donzenac, qui depuis quelques années ne voulaient délivrer à son monastère que la moitié des dîmes du pain de seigle cuit dans les fours de Donzenac, tandis que la dîme entière était due en vertu de l'acte de 1268. Gérard de Ventadour, seigneur de Donzenac, délivra à ce sujet les lettres suivantes :

(1) Sans doute de la famille de las Vayssas ou des Vaysses, en Auvergne. BOULHET, *Nobiliaire d'Auvergne*, t. VII, p. 42.

(2) Peut-être de Magnac, en Auvergne ou en Limousin.

(3) Probablement de la famille de Galard, en Gascogne, dont une branche portait le nom de Brassac depuis le commencement du XIV^e siècle.

(4) De l'illustre maison de Roffignac, en Bas-Limousin.

« *Geraldus de Venthedoro, miles, dominus de Donzenaco, dilecto nostro magistro Stephano Boiri, jurisperito, salutem. Querelam religiosarum dominarum priorisse et monialium de Dersses suscepimus continentem quod inclite recordationis vir dominus Geraldus de Malamorte olim predecessor noster et dominus de Donzenaco dum vivebat, pro salute anime sue et parentum suorum dedit, donavit et legavit eisdem priorisse et monialibus que tunc erant et essent pro tempore ad perpetuum, decimam panis siliginis decoquendi in furnis de Donzenaco; et quod temporibus retroactis firmarii et assensatores dictorum furnorum per plura tempora eisdem priorisse et monialibus dictam decimam exsolverunt, salvo quod a paucis temporibus citra aliqui firmarii dictorum furnorum nostrorum non exsolverunt nisi medietatem decime supradicte, licet ex integro debuissent exsolvisse vigore legati predicti et juxta formam et tenorem litterarum dicti quondam domini Geraldi de Malamorte predecessoris nostri, de quibus nobis fidem fecerunt; que indebita retentio nobis displicet si sit ita. Quocirca nos volentes voluntatem dicti quondam nostri predecessoris perpetuo firmiter observare et tenere, vobis committimus, precipimus et mandamus quatenus si vocato procuratore nostro et aliis... vobis legitime constiterit de predictis, dictas priorissam et moniales de dictis donatione et legato juxta formam dictarum litterarum gaudere et uti debite faciatis, injungendo publice in audiencia nostra sub magnis penis nobis applicandis firmariis et assensoribus dictorum furnorum qui nunc sunt et pro tempore fuerint ut ex nunc in ante ea dictis priorisse et monialibus de dicta decima integre satisfaciant secundum tenorem dictarum litterarum prout fit mentio in eisdem. Datum sub nostro sigillo die sabbati post festum beati Andree, anno domini millesimo trecentesimo septuagesimo. »*

Étienne Boiri, bachelier en droit, remplit la commission du seigneur de Donzenac, et après avoir vérifié, les fermiers appelés, les droits du couvent, rendit le jeudi après la Conception de la Vierge, la même année, son jugement en faveur de la

prieure. Cette sentence, très développée, nous est parvenue, et c'est dans son texte que nous ont été conservés les actes de 1218 et de 1268, qui furent produits devant le juge et par lui transcrits (1).

En 1373, Gui de Lasteyrie, chevalier, commissaire du roi et du duc d'Anjou en Périgord et en Limousin, délivra des lettres pour faire payer quelques redevances au monastère de Derses. Il est ainsi qualifié dans ces lettres : « *Guido Lesteria, miles, consiliarius domini regis Francie et egregii principis domini ducis Andegavensis fratris et locum tenentis domini nostri regis in provinciis Occitanis, et per dictos dominos commissarius in senescalia Petragoricensi et diocesibus Sarlatensi et Lemovicensi, tam super facto guerrarum quam super aliis* (2)... »

† Dame GALIENNE DE ROCHEFORT (3), 1435-1463.
— Elle est aussi appelée Julienne. En 1453, cette prieure constitua pour procureurs Guillaume de Rochefort (probablement son frère) et Jacques de la Chassagne, chevaliers, et Jacques de la Chassagne, damoiseau (4). Après elle, la dignité abba-

(1) Armoires de Baluze, t. XVIII.

(2) Bibl. Nat., Mss. Latin, 17,116.

(3) De la famille de Rochefort-Saint-Angel, branche des Rochefort, seigneurs de Murat-le-Quaire, en Auvergne. Guillaume de Rochefort, seigneur de St-Martial-le-Vieux, avait épousé, le 9 janvier 1436, Jeanne de la Chassagne, fille de Jean, seigneur de Mirambel. A. TARDIEU, *Hist. de la maison de Bosredon*, p. 368. — Clermont-Ferrand, 1864. — BOUILHET, *Nobiliaire d'Auvergne*, t. V, p. 363.

(4) Dans son testament de l'année 1447, Pierre des Donnereaux (*Petrus Donarelli*), damoiseau de Tulle, fait un legs à sa fille, re-

tiale fut perpétuée dans sa famille pendant près d'un siècle.

† Dame LÉONNE DE ROCHEFORT, 1471. — Probablement sœur de Galienne. Elle est aussi appelée Lucine et mentionnée simplement comme ayant précédé la suivante.

† Dame HUGUETTE DE ROCHEFORT, 1475. — Probablement sœur de Léonne et de Galienne. Elle se démit, en 1475, en faveur de la suivante qui devait être sa nièce.

† Dame MARGUERITE DE ROCHEFORT(1), 1475-1491. — Elle siégea seize ans et se démit en 1491.

† Dame LYONNE DE ROCHEFORT, 1491. — Elle fut pourvue par bulles du pape Innocent VIII, en 1491, sur la démission donnée par dame Marguerite de Rochefort. Il est dit dans ces bulles que la nouvelle prieure, âgée de dix-huit ans, est issue d'une noble race de chevaliers et de barons. Elle fut mise en possession par Jean de Loubertaz, abbé de Meymac, de l'ordre de Saint-Benoît.

† Dame ANTOINETTE DE ROCHEFORT, 1531-1533. — Elle avait succédé à la précédente en 1531 et peut-être plus tôt. En 1533, elle constitua pour procureur Antoine de Mirabel, chevalier.

† Dame CATHERINE DE LA ROCHE-AYMON (2), 1561.

ligieuse à Derses (*filie mee moniali de Dersse, ex prima uxore*).
Pièce de mes archives.

(1) Elle était fille de Guillaume de Rochefort et de Jeanne de la Chassagne. NADAUD, *Nobil. de Limoges*, t. 4, p. 78, Limoges, 1880.

(2) La généalogie de la Roche-Aymon, par l'abbé d'Estrées (Paris,

— En cette année, elle résigna son office en faveur de la suivante.

† Dame JEANNE DE LAGARDE-TRANCHELION (1), 1564-1583. — D'abord religieuse de Coiroux, elle est mentionnée dans des actes de 1564, 1569, 1581, 1582. Sa qualité lui fut contestée par deux concurrentes, Andrée d'Auteuil et Françoise de Bar, mais un arrêt du parlement de Bordeaux de l'an 1569 lui donna gain de cause et la maintint en possession. Elle traversa des temps critiques. C'était l'époque des guerres de religion, durant lesquelles tous les couvents furent plus ou moins dévastés par les troupes de l'un et l'autre parti. Elle eut aussi des difficultés avec les officiers du vicomte de Turenne, seigneur suzerain des châtelainies de Saint-Hilaire et Chameyrat. Au mois de mai 1580, le substitut du procureur de la vicomté se transporta à Derses, prétendant y lever le droit de terrage (2); elle s'y opposa, ce qui donna lieu à un procès. Le même jour elle dut aussi faire interdire des jeux publics de quilles et de bâton (3) dont la

1776), rapporte que Bertrand de la Roche-Aymon et Catherine de Tinières, sa femme, eurent, entre autres enfants, trois filles qui embrassèrent la profession religieuse. Deux d'entre elles, Louise et Gabrielle, furent successivement prieures de l'Esclache en 1503 et 1540. La troisième, qui n'est pas nommée, doit être la prieure de Derses.

(1) Fille, ainsi que la suivante, d'Antoine de Lagarde-Tranchelion (des seigneurs de Lagarde, près Tulle) et de Françoise d'Ailly, fille de François d'Ailly-Picquigny, vidame d'Amiens. Généalogie de Lagarde, dans le Nobiliaire de Saint-Allais.

(2) Redevance annuelle sur les fruits de la terre.

(3) Le droit de banalité existait quelquefois pour les jeux, les forges, les taureaux-étalons, etc., comme pour les fours et les mou-

concession avait été faite à certains habitants par le sieur de Lanteuilh, capitaine de la châtellenie. Ces entreprises empiétaient en effet sur ses droits de seigneurie. Nous avons ses actes de protestation signés J. DE TRANCHELION (1). Malgré la difficulté des temps elle conserva de son mieux les privilèges très restreints de sa communauté, et dans les intervalles de paix fit renouveler son modeste terrier. Le 8 juin 1582 les habitants du village des Combes, paroisse de Venarsal, lui consentirent une reconnaissance du dit village qui était de la fondalité du couvent, sous le devoir de quatre setiers seigle mesure de Brive (2). En 1583, elle se démit en faveur de sa sœur et mourut la même année.

† Dame JEANNE DE LAGARDE-TRANCHELION, 1583-1603. — Elle était religieuse des Allois, près Limoges, lorsqu'elle fut élevée au prieuré en 1583. Elle n'en prit pas immédiatement possession, sans doute à cause des désordres qui troublaient le pays. Les efforts de sa devancière n'avaient pu préserver le couvent d'une ruine presque complète. Les religieuses l'avaient quitté, et en 1584 il était désert et livré à l'abandon. La nouvelle prieure, ne pouvant jouir de son bénéfice, dut consentir la ferme du petit domaine ou *boriage* du prieuré. M^e Mathurin des Maisons, notaire royal à Pierrebuffière, son procureur, se transporta à cet effet à Saint-

lins. Le seigneur s'était attribué ces divers monopoles et en tirait revenu, la plupart du temps en les affermant.

(1) Pièces de mes archives.

(2) Pièce de mes archives.

Hilaire et passa l'acte de ferme le 14 mai 1584. Tous les héritages appartenant au couvent : maison, grange, pré, etc., ainsi que le foin de rente, furent affermés pour quatre ans au prix de six écus, deux tiers et dix sols par an (soit vingt livres et dix sols). Il fut fait en même temps un état des lieux qui constate la ruine et le dénûment des bâtiments et du mobilier. Nous reproduisons cet acte vraiment lamentable.

« Sensuit linventaire des biens meubles qui sont dans le prieure de Dersses lesquels ont este bailles en garde a Jehan Aleyrac dict Vyger, Pierre et Anthoine Aleyrac ses fils du village d'Aleyrac parroisse de Saint Yllaire

Et premierement sommes entres dans lesglise ou nous avons trouve

Une cloche plus une barique neufve de la contenance dung muy

Plus une eschelle

Item sommes entres dans le jardin ou nous avons trouve une monstre de pierre

Plus la porte qui ferme a clef

Aussi sommes entres dans le dict prieure ou nous avons trouve dans la cuisine ung trepied

Une table avec ses tresteaulex et deux bancs

Plus ung coffre de la contenance de quinze cestiers

Plus une mays.. fermee a clef

Plus ung tinol

Plus ung bac de pierre

Plus une paire de landiers une palle de fer et une cramaliere

Plus deux ceaulx ferres pour tenir leaue

Plus ung achou huzee, une trenche huzee et deulx sarselles (1), une palle fort huzee

(1) Sarcloir. Le diminutif *sarselou* est encore employé dans le langage du pays.

Plus une pelle valant xv sols

Plus ung peyrol (1) valant xxx sols

Plus ung pot de fer avec deulx jambes

Plus ung petit pot de fer

Plus sommes entre dans la galerye ou il y a deux portes fermees a clef ensemble ung grand bufet ayant quatre armoires et troys que ferment a clef

Aussi sommes entres dans la salle ou nous avons trouve ung chalit de bois nouyer faict au tour ensemble une couchete

Plus troys varrines (2) et ung cuissin de plume

Plus une table faicte au tour ensemble deulx bancs et deulx coffres de la contenance ung chascung de deulx cestiers fermes a clef

Plus ung buffet ouvre ou il y a deulx armoires qui ferment a clef aussi y a ung tiroir sans fermure

Plus ung chaleilh (3)

Plus unes espoulcetes (4)

Plus sommes entres dans lautre chambre la ou nous avons trouve ung grand coffre de la contenance de xlv cestiers

Plus ung luquet (5)

Plus une couchete de boys et une contrepoincte et ung materach (6)

Plus une lanterne

Plus dans le grenier ung grand coffre de boys contenant douze cestiers plus quatre benes (7) de palye

Plus au derriere lesglise avons trouve quatorze bournieres (8) de mousches a miel

(1) *Peyrol*, *tinol*, chaudron.

(2) Lecture douteuse, signification inconnue.

(3) *Lampe*, *alel*.

(4) Balai.

(5) Cadenas.

(6) Matelas.

(7) Panier, de *benna* en bas-latin.

(8) Ruche, de *bournal*, miel.

Plus a la porte des chevaulx la porte ferme a clef
Plus sommes entres dans la quave ou il y a deulx bar-
rilz et la porte de la dicte quave ferme a ung verrouliet
Plus ung ordisseur de filet de teyssieran
Plus ung carton et une carte et coppe (1) et une charge
de chaux

Plus sommes entres dans la grange ou il y a trois por-
tes fermant les deux en une et une charailhe (2)

Plus une grillie

Plus aupres de la murailhe de lesglize deulx pieces de
bois pour faire des ays

Plus xviii ays sive potres plus quatre polles et ung quoc
Faict a Dersses le xiiii^e may mil cinq cens quatre vingt
quatre (3). »

Tel était, vers la fin du règne de Henri III, l'état de la plupart des couvents situés en rase campagne. Ceux des villes ne furent pas à l'abri de désagréments, mais eurent beaucoup moins à souffrir. Cette même année 1584, François de Montroux et Jeanne de Lagarde-Tranchelion, sa femme, sœur aînée des précédentes et héritière de sa maison, fondèrent à Obazine un anniversaire pour la mémoire de Jeanne de Lagarde-Tranchelion, ci-devant religieuse de Coiroux et prieure de Dersses, décédée en 1583. Jeanne de Lagarde, deuxième du nom, put sans doute prendre possession de son couvent à la fin des guerres de la Ligue. Elle mourut en 1603 (4).

† Dame JEANNE DE LA CHASSAIGNOLLE (5), 1603-

(1) Mesures de capacité.

(2) Serrure.

(3) Pièce de mes archives.

(4) Bibl. Nat., Mss. Latin, 17,116.

(5) D'une famille d'Auvergne, vers la région du Mont-Dore.
BOUILHET, *Nobiliaire d'Auvergne*, t. II, p. 143.

1628. — Elle succéda en 1603 à Jeanne de Lagarde. Les habitants du village des Combes lui firent, en 1620, la reconnaissance de leur village dans les conditions de l'acte de 1582. Elle est qualifiée, dans cette reconnaissance, « dame Jeanne de la Chassaignolle, prieure de Dersses, religieuse de l'ordre de Cisteaux, convantuelle de l'abbaye de l'Esclache en Auvergne (1). » Elle se démit en 1628.

† Dame GILBERTE DE PEYRAUX (2), 1628. — Elle succéda à la précédente en 1628.

† Dame MARGUERITE BONET, 1651. — On la trouve mentionnée comme prieure en 1651.

† Dame LÉONARDE DE CHAZARENC (3), 1664. — C'est la dernière prieure de Dersses. On la trouve mentionnée à la date de 1664 (4).

Le prieuré, en effet, ne pouvait plus vivre. Ses revenus, tout compté, ne s'élevaient qu'à deux cent cinquante ou trois cents livres. Depuis longtemps déjà, ce groupe de filles de la noblesse et de la

(1) Pièce de mes archives. Cet acte est transcrit par *vidimus* le 25 janvier 1681, à la requête de Révérende dame Marie de Pompadour, prieure et supérieure du monastère de Saint-Bernard de Tulle et de Saint-Jean de Dersses. D'après ce *vidimus*, la reconnaissance faite à Jeanne de la Chassaignolle serait du 23 juin 1680, mais c'est une erreur du copiste. A cette dernière date Jeanne de la Chassaignolle était morte depuis longtemps, et le couvent de Dersses n'existait plus.

(2) La famille de Royère a porté longtemps le nom du fief de Peyraux, en Périgord, mais il faut peut-être lire de Peyroux, nom d'une ancienne famille d'Auvergne. BOUILLET, t. V, p. 109.

(3) Ces deux dernières prieures appartenaient à la bourgeoisie de Tulle.

(4) Bibl. Nat., Mss. Latin, 17,116.

bonne bourgeoisie ne subsistait plus qu'à l'aide d'aumônes et en supportant les plus dures privations. Mais la charité arrivait difficilement jusqu'au désert de Derses; il fallut songer à quitter la vieille demeure, délabrée faute d'entretien, et la modeste chapelle qui gardait tant de souvenirs sacrés. A cette même époque, beaucoup de couvents furent obligés, pour la même cause, d'abandonner leur résidence rurale et de se réfugier dans les villes en se fondant dans des maisons de leur ordre.

Le couvent de Derses, avec la permission des supérieurs, fut fondu dans le monastère de Saint-Bernard de Tulle, également de l'ordre de Cîteaux. Cette union fut faite vers 1670, du vivant de Léonarde de Chazarenc et sous le gouvernement de dame Marie de Pompadour, abbesse de Saint-Bernard, femme du premier mérite. L'union était consommée en 1681, puisque à cette date l'abbesse de Saint-Bernard prenait le titre de prieure de Saint-Jean de Derses.

En 1691, Marie de Pompadour avait résigné sa double dignité en faveur de sa nièce Marie d'Aubeterre. Celle-ci, prenant les mêmes qualités de supérieure et prieure de Saint-Bernard de Tulle et de Saint-Jean de Derses, affirmait, le 8 octobre de cette année, à Ambroise Rajaud, bourgeois de Donzenac, tous les biens et revenus du prieuré de Derses, pour l'espace de cinq ans, moyennant la somme de deux cent cinquante livres pour chaque année, et l'obligation de faire dire pendant la durée du bail une messe toutes les semaines dans la cha-

pelle du prieuré. Pour l'accomplissement de cette dernière condition, la prieure remettait au fermier le calice d'argent et sa patène appartenant à la chapelle, et que le fermier s'engageait à rendre à l'expiration du bail. Quoique le couvent fût abandonné, il n'était pas encore démeublé, non plus que la chapelle, et il est dit dans l'acte qu'il sera fait état de ces meubles et ornements dont le fermier sera comptable. Ces revenus du prieuré consistaient dans le produit du *boriage* dont nous avons parlé, et auquel venaient s'ajouter des rentes foncières et des droits féodaux de lods et ventes, prélation, etc. (1). Dans l'acte de ferme, il est déclaré que les droits de lods et ventes seront partagés avec le fermier, mais que les droits de prélation restent la propriété de la bailleresse. Malgré l'exiguïté de ses ressources, le prieuré constituait en effet une petite seigneurie possédant la directe et le droit de justice sur une certaine circonscription. Plusieurs villages des paroisses de Venarsal et de Saint-Hilaire en dépendaient. La justice de Derses fonctionnant à l'aide d'un juge, d'un procureur d'office et d'un greffier, ressortissait de la vicomté de Turenne. Cette juridiction exista jusqu'en 1789. Une partie de ses registres est conservée aux archives départementales de la Corrèze (2).

C'est tout ce que nous avons recueilli sur cet

(1) Lods et ventes : droit de mutation payable lors de la vente du fonds tenu en fief. — Prélation : droit de retirer le fonds aliéné en payant le prix de l'aliénation. Le seigneur pouvait trafiquer de ce droit en y renonçant, en le cédant, etc.

(2) Série B, 1987.

antique et modeste couvent. Ces notions, quoique incomplètes, jettent quelque jour sur un passé qui ne méritait pas l'injuste oubli où il a été laissé.

Je me proposais depuis longtemps d'aller à la recherche de l'emplacement de l'église et du prieuré disparus, pour constater *de visu* s'il en restait quelque trace. MM. Ernest Rupin et Philibert Lalande, les honorables et érudits président et secrétaire-général de la Société archéologique de Brive, ont bien voulu se charger de cette vérification pour laquelle ils avaient toute compétence. Voici, dans une lettre de M. Rupin, le résultat de leurs investigations : « Après bien des pas inutiles, nous avons fini par trouver la place du prieuré et de la chapelle. Les vestiges de ces constructions sont situés dans la commune de Saint-Hilaire-Peyrou, à l'altitude de 390 mètres environ, au sud du village de Femblat et au nord, et à 500 mètres, de la jonction de la route de Tulle avec le chemin de grande communication de Sainte-Féréole à Cornil. Les bâtiments étaient admirablement exposés sur un de ces petits promontoires qui dominent à l'est le ruisseau de Couze. Découvert au sud et à l'ouest le mamelon est abrité, au nord-est et à l'est, par plusieurs collines assez élevées, entre autres par le puy de Derses dont l'altitude est de 468 mètres, et qui est compris dans la commune de Cornil. Deux petits filets d'eau, qui baignent en quelque sorte les ruines du couvent, se jettent dans la Couze. L'un d'eux, qui se trouve au nord à quelques pas de l'emplacement du prieuré et sur le bord du chemin vicinal de Femblat, sort d'une

source connue sous le nom de fontaine de Saint-Jean. Avant la Révolution elle jouissait d'un grand renom. Le dimanche après la fête de Saint-Jean, on y conduisait les petits enfants pour laver leur tête, qui était ainsi mise à l'abri d'un mal connu dans le pays sous le nom de mal de Saint-Jean. Cette superstition n'est plus pratiquée, mais une femme du nom de Toinette Combe, épouse Clausade, qui habite le hameau, nous a déclaré que sa mère, étant en bas-âge, avait été conduite à cette fontaine. Cette femme nous a également donné le renseignement suivant : Un soldat de cette localité, malade dans un hôpital de Paris, ayant appris à la religieuse qui le soignait qu'il était des environs de Tulle, cette dernière lui aurait demandé s'il ne connaissait pas un endroit nommé Derses où il y avait eu un couvent de femmes. Sur sa réponse affirmative, elle lui parla beaucoup du couvent et lui montra même un gros livre qui en contenait l'historique. Ce soldat est mort il y a une quarantaine d'années. — Le prieuré a été démoli en entier, et avec ses restes on a édifié une maison et une grange où l'on aperçoit çà et là quelques pierres taillées en biseau et quelques fragments grossiers de sculpture. Dans l'intérieur de la maison, on voit les montants d'une cheminée qui pourraient bien dater du xv^e ou du xvi^e siècle. Sur le linteau on avait appliqué un écusson en bois, enlevé il y a deux ans, et sur lequel on avait gravé la date de 1711. La chapelle, dont on aperçoit encore les fondations, avait environ 20 mètres de longueur; elle était parfaitement orientée, l'au-

tel étant établi au levant. Au nord de la chapelle se trouvait le cimetière. Cet emplacement, qui a conservé son nom de Derse, appartient aujourd'hui à M. Sicard, propriétaire à Sainte-Féréole. » M. Rupin a joint à sa lettre un plan des lieux dont nous donnons la reproduction en tête de cette notice.

Quelques substructions enfouies sous les ronces, ce cimetière foulé, cette fontaine délaissée par ses dévots, c'est tout ce qui rappelle le couvent fondé par les Malemort. En ce lieu où durant cinq siècles on entendit le tintement des cloches et les chants sacrés, où fut donné si longtemps l'exemple de l'austérité et du renoncement, il n'y a pas même une simple croix de bois comme on en trouve au détour de tous nos chemins. Ce signe de mémoire et d'espérance y serait bien placé, ne fût-ce que pour marquer la place où reposent tant de nobles vierges qui vécurent dans la prière et la pauvreté pour l'amour de Dieu.

G. CLÉMENT-SIMON.

TITRES ET DOCUMENTS

INTÉRESSANT LE BAS-LIMOUSIN

Lettre de présentation.



N attendant la possibilité d'un envoi plus considérable, j'ai l'honneur d'adresser à M. le Président :

1° Un *Mandement du cardinal Dubois* à son diocèse de Cambrai pour le carême de 1723. Ce fut l'année de la majorité de Louis XV. Par le nom de son auteur, par le choix de son sujet, par la circonstance qui s'y lie, comme aussi par d'autres accessoires, cet acte épiscopal de notre compatriote, grande

page *in-plano* aux armes de famille, me paraît de nature à piquer l'attention. Je vous le fais passer dans son original pour vous permettre d'en prendre l'écusson.

2° Un ancien *Règlement touchant le service divin dans les églises paroissiales du diocèse de Tulle*. C'est un petit in-12 de 8 pages, modestement liées par une épingle de buisson : pièce unique peut-être, car elle date de 1656. L'auteur en fut Guillaume du Mas, le vicaire-général, sieur de la Gauterie. Bien que je l'eusse signalée dans

mon *Histoire du Diocèse*, M. Clément-Simon (on n'aperçoit pas tout) ne l'a pas relevée au compte de ce prêtre dans son étude si remarquable sur les divers Dumas. Je vous l'envoie donc pour couvrir son oubli.

3° Une *Note* occasionnelle *sur la maison des Dumas de Soulages*. Ceci est mon propre travail : non pas travail indispensable, car M. Clément-Simon avait fait quelque place aux parents des Neuville, mais travail plus complet et distinct, qui m'a tenté pour diverses raisons. Je me suis dit que la famille avait, de père en fils, occupé chez vous une charge importante; qu'elle s'était développée ici, sous les murs que j'habite, comme elle est morte là-bas, dans un vallon dont je suis le voisin; qu'enfin elle a laissé sur la route de Tulle à Argentat le gracieux châtelet que vous devez connaître, et dont le voyageur ne peut être fâché d'avoir toute l'histoire. C'est là-dessus que j'ai lié mes fiches, en demandant à M. Bombal son concours obligeant. Je vous transmets le résultat de mes recherches comme j'ai pu l'effectuer : peut-être aura-t-on mieux plus tard.

4° Enfin deux Extraits de pièces importantes qui manquaient à la généalogie des Dumas de Neuville. La première était leur contrat d'acquisition de la terre de ce lieu, l'autre renfermait leurs titres de noblesse. Je vous fais passer ces deux Extraits comme veut bien me les envoyer M. Bombal.

J.-B. POULBRIÈRE.

Servières, fin avril 1889.



MANDEMENT

DE SON ÉMINENCE

MONSIEUR LE CARDINAL DUBOIS

ARCHEVÊQUE DUC DE CAMBRAY,

PRINCIPAL MINISTRE DU ROYAUME.

GUILLAUME DUBOIS, par la miséricorde de Dieu et la grace du Saint Siège Apostolique, Cardinal de la Sainte Eglise Romaine, Archevêque Duc de Cambray, Prince du Saint Empire, Comte du Cambresis, etc. A tous les Fideles de nostre Diocese, SALUT EN NOSTRE SEIGNEUR. Si la penitence est un des moyens les plus efficaces. que les divines Ecritures nous aient marquez pour interesser le Ciel en faveur des hommes, et pour attirer sa protection sur les Peuples et sur les Etats; Nous devons croire que jamais cette penitence si salutaire n'est plus puissante auprès de Dieu, que lorsqu'elle est imposée par l'Eglise même, et que sa Loy l'étend à l'Assemblée générale des Fideles. C'est alors que le Seigneur réclamé de toutes parts, et comme vaincu par la sainte unanimité de tant de vœux,

semble céder à leur multitude, et que sa clémence, pour user de l'expression de Saint Augustin, désarme sa justice.

C'est donc, mes chers Freres, par une heureuse disposition de la Providence que nous commençons le jeûne du Carême dans l'une des plus importantes conjonctures de l'Etat, où nous avons tout ensemble, et des graces à rendre au Dieu tout-puissant, et des secours à luy demander pour la felicité publique.

Nous sommes arrivez au terme d'une Minorité, maintenüe dans une Paix constante par la sagesse du Prince Dépositaire du Sceptre. A la place de ces troubles si ordinaires durant l'Enfance des Rois, une tranquillité profonde a regné sur nous, et par un bonheur presque inconnu, la concorde n'a fait qu'une patrie du monde Chrestien. Au milieu de ce calme universel, s'est élevé l'Auguste et jeune Monarque, qui doit nous commander. Le voilà parvenu à ce point de maturité où nos vœux le demandoient; Il va luy-même prendre les Resnes de son Empire, exercer cette vaste puissance qu'il a reçeüe de ses Peres, et commencer ce Regne glorieux, que son éducation promet à la France. Quelle matiere à nos actions de graces! Rendons-les à celui qui veille sur nos jours, et qui nous a conservé dans sa misericorde une vie si précieuse au Royaume.

Mais d'une autre part, mes chers Freres, en rendant graces à Dieu du present, demandez-luy son secours pour l'avenir, et obtenez de sa misericorde qu'à ces heureux commencemens il donne encore de plus heureuses suites.

Vous n'ignorez pas ce que disent les oracles de la verité éternelle; que *les cœurs des Rois sont dans la main de Dieu*; que *c'est par luy que regnent les Souverains, et qu'ils établissent de justes ordonnances*; qu'il est *l'auteur des lumieres*; que c'est des thresors de sa sagesse qu'il tire *ces dons excellents et parfaits, qui descendent d'en haut*, d'où ils se répandent sur les Princes de la Terre, pour guider leurs pas, et diriger leurs conseils. Jugez par-là combien il vous importe d'implorer le Pere commun dans ces jours

de penitence, et de l'engager par l'austerité de vostre jeûne à verser dans le cœur du Roy l'abondance de son esprit, avec toutes les richesses de sa grace.

C'est à ce motif sur-tout que nous croyons devoir vous rappeler. Nous craignons que dans ce joyeux avenement du Roy, plusieurs d'entre vous n'abandonnent les saints exercices de la penitence, et ne s'ouvrent qu'à la joye; non, mes Freres, que nous condamnions un sentiment si juste, inspiré par vostre amour pour le Prince. Nous ne voulons que regler vostre joye, et la sanctifier. *Rejoüissez-vous donc; mais que vostre joye soit en nostre Seigneur; qu'elle se renferme dans les bornes d'un commandement aussi respectable que celui du jeûne; qu'elle évite les intemperances et les excès qui le blessent; qu'elle se conforme à la sainte discipline, et qu'elle se garde de changer en assemblées mondaines, en plaisirs profanes, un temps d'abstinence, de retraite, de prieres et de larmes. Jusqu'au milieu de l'allegresse, répanduë de tous costez, parmi les Cantiques de louange, dont les Temples vont retentir, le Seigneur ne cessera de vous dire par la bouche de son Prophete et par la nostre : Convertissez-vous, brisez vos cœurs dans la tristesse, mortifiez vos corps par le jeune. Qu'on se rassemble de toutes les places de Sion; que tous de concert invoquent le Dieu vivant, et luy offrent avec le sacrifice de leurs larmes, de dignes satisfactions pour leurs péchez.* Nous devons esperer qu'elles exciteront la divine misericorde. Des benedictions nouvelles couleront sur la personne sacrée du Prince et sur ses peuples.

Tout nous presage cette consolation, tout nous flatte d'un Regne tel, que le demandent les interets de l'Eglise et ceux de l'Estat. La Religion du jeune Prince a suivi le progrès de ses lumieres, elle annonce à l'Eglise un deffenseur des saints Autels, un protecteur, un amy de la Verité. Sa pieté tendre, dont nous avons eu des gages si penetrans dans la ceremonie de son Sacre, prépare à la vertu les plus grands exemples pour l'édifier, et l'appuy le plus puissant pour la soustenir. La candeur de son

ame et sa droiture naturelle promettent à tous ses Peuples une ressource à leurs afflictions, et une vigilance appliquée à les soulager.

Nous, dans ce premier Ministère, où il luy a plu de nous élever, et qui nous attache de plus près à sa Personne Sacrée; Nous admirons avec plaisir l'inclination de Sa Majesté pour la justice, et son goût pour les matieres les plus importantes du Gouvernement. A la veüe de cette pénétration vive, que Nous remarquons en Elle, Nous nous laissons aller aux plus douces esperances, et Nous aimons à vous les donner; non pour Nous faire honneur de quelques lumieres acquises par l'expérience; loin de nous cette pensée. Nous nous souvenons, comme l'Apostre, que ce n'est ni celuy qui plante, ni celuy qui cultive, mais la main souveraine, qui donne seule l'accroissement. Sans nous rien attribuer, Nous ferons volontiers l'aveu que Saint Ambroise, cet homme toutefois si versé dans les affaires Ecclesiastiques et politiques, faisoit luy-même, parlant au jeune Empereur Valentinien : *Ce n'estoit, disoit-il; ni sur le fonds de nos connoissances qu'il falloit compter, ni sur nos talens; nous ne pouvions nous répondre que de la droiture de nos intentions, et de l'ardeur de nostre zèle.*

C'est à vous, mes chers Freres, de nous seconder; et vous ne le pouvez plus efficacement que par la reformation de vos mœurs et la severité de vôtre penitence. En vain le Ciel propice destine-t-il aux Royaumes des Souverains justes et bons, si les iniquitez des Peuples en irritant sa colere, excitent sa vengeance. Quelles mesures, quels projets, même les mieux concertez peuvent réussir, si Dieu dans son courroux leur refuse sa protection? Voyez les Israëlites, ce Peuple choisi de l'Eternel. Ils luy sont dociles, et tout concourt à leurs desseins : ils l'abandonnent, et tout aussitost le châtiment est sur eux. Ils avoient néantmoins et de sages conducteurs et des Ministres habiles; mais *leur perte estoit en eux-mêmes*, dit l'Ecriture, ils n'estoient malheureux que parce qu'ils estoient criminels.

REGLEMENT

TOUCHANT LE SERVICE DIVIN, DANS LES EGLISES PARROISSIALES DU DIOCESE DE TULLE

GVILLAVME DV MAS Prestre, Docteur ez Droicts, Licentié en Theologie de la Faculté de Paris, Prieur de S. Sulpice (1), Vicaire general et Official de Monseigneur l'Illustrissime et Reverendissime Evêque de Tulle (2), A tous les Curez, Prêtres et autres Ecclesiastiques de ce Diocese Salut.

Sur les diverses plaintes qui nous sôt faites tous les jours des divers manquemens, qui se commettent par les Prestres habituez des Eglises Parroissiales de ce Diocese en la celebration des Divins Offices (3), Nous desirant y apporter le remede convenable auons Ordonné et Ordonnons aux Curez, Vicaires et autres Prestres des Parroisses, de s'acquitter avec fidelité et avec soin, de tous les Offices, à quoy ils sont obligez, et d'y assister avec leurs Soutanes, Bonnets quarrez, Surpelis, et autres Habits, ou Ornemens Sacerdotaux, selon l'exigence desdits Offices, sur peine d'interdiction, et lesdits Curez outre cela avec leurs Estoles.

2. Qu'aucun desdits Prestres ne celebre la Sainte Messe, s'il ne s'est confessé auparavant chèque fois qu'il voudra celebrer, ou pour le moins, s'il ne se confesse vne fois en chèque semaine. Ce que nous n'ajoutons pas, afin que lesdits Prestres se confessans vne fois la semaine, se croyent dispensez de le faire plus souvent, quand ils sont

(1) Haute-Garonne, arrondissement de Muret.

(2) Louis de Rechignevoisin de Guron.

(3) Pour ne faire de ces plaintes que la juste appréciation qu'elles comportent, il faut se souvenir : 1° que ces prêtres n'avaient, pour leur formation, ni grands ni petits séminaires ; 2° qu'ils étaient innombrables, la seule ville de Tulle en comptant alors 80, omission faite cependant soit de son chapitre, soit de ses maisons religieuses.

en peché mortel, puis qu'ils y sont obligez toutes les fois qu'ils sont en ce malheureux estat, comme le Concile Provincial de Bourges leur declare (1).

3. Nous exhortons toujours, tant lesdits Curez et Vicaires, que lesdits Prestres et autres Clercs, de s'instruire de plus en plus dans la Doctrine si importante de la tres sainte Messe, s'estudiant avec plus d'application que iamais, à mediter sur les grandeurs de ce Sacrement et de ce Sacrifice, qui est l'abregé des merueilles de Dieu; à former les intentions et les dispositions, qui y sont necessaires; et enfin à bien entendre et à bien exercer les saintes Ceremonies, dont Nostre Seigneur, et la Sainte Eglise ont revêtu ces Saints Mysteres, ou dans leur institution, ou dans leur vsage.

4. Conformément au même Concile de Bourges, et aux anciens Reglemens de ce Diocese, Nous Ordonnons aux Curez, Vicaires, et autres Superieurs des Eglises Parroissiales, où il y a plusieurs Prestres, d'empêcher qu'on n'y commence tumultuairement et à la fois, plusieurs Messes, même particulieres, ou, comme nous les appellons, Messes basses : mais qu'on les dise successiement et par ordre, les vnes apres les autres, depuis l'Aube iusques à Midy, afin que les Parroissiens venant à leur Eglise pour entendre la sainte Messe, y trouvent à toute heure, dequoy satisfaire à leur devotion; et dequoy rallumer en eux l'amour presque estaint de leurs Eglises Parroissiales. Que si le nôbre des Prestres y est si grand, qu'ils ne puissent pas dire toutes les Messes successiement, ils pourront en ce cas avancer vn peu les vns sur les autres, pourveu que cela se fasse avec ordre, en commençant, par exemple, la seconde Messe, quand la premiere sera à l'Elevation ou à la Preface. Le Curé, le Vicaire, ou en leur absence le plus ancien Prestre, fera garder exactement le present Reglement, pour l'infraction duquel, Nous

(1) Il fut tenu en 1528 au chef-lieu de la province.

condamnonns les contrevenans, pour la premiere fois à 10 s. d'amende, et pour la seconde fois à 20 s. applicables les vns et les autres aux reparatiôns ou decorations les plus necessaires de leurs Eglises. Que s'ils perseverent à troubler cét ordre iusqu'à vne troisiéme fois, ils seront citez deuant nous pour estre suspendus A DIVINIS.

5. Sous les mêmes peines et multes (1) applicables comme dessus, Nous enjoignons ausdits Prestres habitez, d'assister, sauf excuse legitime, les Dimanches, et les autres Festes commandées, à tout le service Divin, qui se fait ce jour là dans leurs Eglises, particuliere-ment à la grand Messe, Vêpres, et Complies (2) : comme aussi à Matines, Laudes, et autres heures Canoniques, quand elles se chantent dans lesdites Eglises, sans ômettre les Processions, tant celles qui sont ordinaires, que celles qui serôt indites extraordinairement. Enjoignons pareillement ausdits Prestres, d'y psalmodier et d'y officier en tel nombre, et en tel rang, qu'il sera avisé dans les occurrences en chèque Parroisse par le Curé, ou par le Vicaire, ou en leur absence, par le plus ancien Prestre, le tout sous les mêmes peines et multes applicables, comme dessus, pour chèque deffaut, ou pour chèque contrevention. Et de même les Diacres, Souûdiacres, et autres Clercs desdites Parroisses assisteront ausdites grands Messes, Matines, Vêpres, et autres Offices, les Dimanches, et les autres Festes cômandées, et y exerceront en leur rang les Ordres qu'ils ont desia reçeus, dequoy ils rapporteront certificat des Curez, ou des Vicaires, lorsqu'ils se presenteront pour demander les Ordres, qui leur restent à recevoir, autrement ils seront renvoyez.

6. S'abstiendront encore sous mêmes peines applicables, comme il est marqué cy dessus, lesdits Prestres, et les autres Ecclesiastiques de causer irreveremment dans le

(1) Amendes.

(2) Dans les premières années de ce siècle, les complies s'adjoignaient encore aux vêpres, ou accompagnaient, sur semaine, les bénédictions du soir.

Chœur durant la celebration des susdits Offices, comme aussi de sortir dudit Chœur pour se promener, ou pour s'entretenir avec les vns, et avec les autres dans le nef de l'Eglise, dans la Sacristie, ou dans le Cimetiere. Que si les susdites peines ne suffisent pas pour faire cesser ces desordres. Nous enjoignons à nostre Promoteur de faire toutes les diligences necessaires pour faire prendre au corps et constituer prisonniers ceux qui seront trouvez vser de telles ou de semblables irreverences.

7. Faisons iteratives enjonctions à tous Prestres, et ce sous mêmes peines et multes applicables côme dessus, de se revestir des Ornemens Sacerdotaux dans la Sacristie, d'où ils sortiront avec vne démarche graue, et modeste pour aller à l'Autel portans leurs Calices couverts de voiles, et faisans porter le Missel deuant, comme il est marqué par les Rubriques.

8. Le Normaire ou Ponctueur fera vn extrait de toutes les susdites multes, lequel il délivrera, tant aux Syndics de la Fabrique, qu'à celui de la Communauté des Prestres, avant qu'il se fasse de distribution entre eux, et le Syndic de la Communauté retiendra les distributions des contreuenans iusqu'à la concurrence desdites multes, pour les remettre ausdits Syndics de la Fabrique, à peine d'en répondre en son propre et priué nom.

9. Deffendons pareillement à tous Curez de publier, ou de permettre qu'on publie aux grands Messes aucunes affermes, ou autres affaires profanes et temporelles, s'il n'y a mandement special de Monseigneur ou de Nous, n'entendant toutes fois empêcher que lesdites affermes, ou autres affaires temporelles ne soient publiées à l'issuë de la grand Messe, par d'autres que par des Ecclesiastiques, et en tous autres lieux publics que les Eglises, les Ora-toires, ou les Cimetieres.

10. Deffendons en outre à tous Ecclesiastiques, mais particulièrement aux Curez, de s'appuyer sur les Autels, ny de permettre aux Laïques de s'y appuyer à peine d'estre procedé, tant contre lesdits Ecclesiastiques, qui le

feront, que contre lesdits Curez, qui le souffriront : comme aussi de n'y mettre, ny de souffrir, qu'il y soit mis par quelque personne que ce soit, que ce qui peut servir, ou pour orner l'Autel, ou pour dire la sainte Messe. Ils empêcheront pareillement, que les femmes ne se viennent agenouïller, et encore moins, s'asseoir sur le marchepied de l'Autel, lorsqu'on dit la Messe, ny généralement prendre aucune place, qui puisse, ou distraire le celebrant, ou incommoder ceux qui le seruent, et qui luy répondent, soit à l'Autel, soit au Chœur même. Il les empêcheront encore à plus forte raison de venir baiser les Autels, de s'appuyer contre eux, de mettre dessus leurs gans, leurs heures, ou autres telles choses, n'étant pas raisonnable, que ce sexe approche en aucune maniere des saints Autels, du ministere desquels il est exclus.

11. Nous recommandons tres-cherement aux Curez, aux Vicaires, et aux autres Prestres, ou Clercs des Parroisses, la charité des pauvres qui ont accoutumé de mandier dans lesdites Eglises, et qui sont d'ordinaire de tous les Fideles, les moins assistez spirituellement; Exhortant et conjurant tous Ecclesiastiques au nom de Nostre Seigneur, qui se dit envoyé lui-même par son Pere pour annoncer l'Evangile aux pauvres, de les Catechiser, de leur faire frequenter les Sacremens avec les dispositions et les instructiōs necessaires, et enfin de leur faire entendre devotement la sainte Messe, sans leur permettre durant le service Divin, ny de courir par l'Eglise pour troubler la devotion du peuple, ny d'entrer dans le Chœur pour troubler la devotion des Prestres, qui trouveront tousiours des pauvres pour les assister, mais qui n'ont pas tousiours l'honneur d'estre appliquez à Dieu, et à Iesus-Christ aussi avantageusement qu'ils le sont à la Messe, et au reste des Divins Offices.

12. Pour conclusion afin que personne ne puisse ignorer ces presens Reglemens, Nous voulons qu'ils soyent imprimez, et qu'il en soit donné copie à tous les Directeurs, et autres Officiers des Congregations du present

Diocese, à la diligence de nostre Promoteur : Comme aussi à tous les Curez ou Vicaires, à la diligence desdits Directeurs et autres Officiers; Et finalement à tous les Prestres, Diacres, ou autres Clercs des Parroisses, à la diligence desdits Curez ou desdits Vicaires, qui nous en certifieront tous respectivement par escrit dans quinzaine. Donné à Tulle dans le Palais Episcopal, le deuxième May mil six cens cinquante six.

G. D^U MAS Vicaire general et Official.

MAILLARD Greffier.

A TULLE, Chez JEAN DALY, Imprimeur et Libraire
de Monseigneur l'Evesque et du College. 1656

NOTICE GÉNÉALOGIQUE

SUR LA MAISON DES DUMAS DE SOULAGES

Comme l'a dit M. Clément-Simon, les Dumas ou du Mas sont très nombreux en Limousin, même en Bas-Limousin. Je ne veux parler ici que de la famille ayant vécu au sud-est de Tulle. Anoblie dans deux de ses diverses branches, celle de Neuville et celle de Soulages, elle paraît avoir eu pour berceau le village de son nom, paroisse de Saint-Martin-la-Méanne. Deux courants qui s'y seraient formés successivement, le premier dans le xvi^e siècle, le second au seuil du xvii^e, auraient eu pour stations principales Marcillac-la-Croizille d'abord, et Argentat ensuite. C'est de ces deux points, assez rapprochés, que la maison s'est portée peu à peu, d'une part sur la Beyssarie, le Pradel, la Gane, la Gauterie, Neuville et les fiefs de Neuville; de l'autre sur la Broue, Soulages, la Serre, Vertigny, le Fraysse, la Marque, la Vialle, Lestrade, Quinson, propriétés, sinon toujours résidences, qui font partie de six ou sept paroisses : Marcillac, Neuville, Hautefage, Saint-Chamant, Saint-Martin, Argentat et Monceaux.

Je laisserai les Dumas de Neuville; je laisserai de

même les branches d'Argentat qui n'ont pas dépassé la simple bourgeoisie. Je ne veux m'arrêter qu'aux Dumas de Soulages.

I. — 18 février 1610, en la maison de Bernard Grasset, bourgeois d'Argentat, contrat de mariage (catholique) entre M^e FRANÇOIS Dumas, juge des juridictions de Servièrès et de la Chapelle Saint-Géraud, fils de S^r Anthoine Dumas, juge de Champagnac (la Noaille), et de damoiselle Anne de Liliaud, — et damoiselle Jeanne de Grasset, fille dudit Grasset, et de Marguerite du Viallard. Témoin entre autres, François Dumas (l'un des auteurs de la branche de Neuville), conseiller du roi, lieutenant général examinateur en la province du Bas-Limousin et juge suppléant au présidial de Brive.

Cet important extrait des minutes de J. Riouzal, notaire de Sexcles, appartenant à MM. Lestourgie, d'Argentat, nous fixe à la fois sur la commune origine des deux maisons (1) et sur l'époque approximative de l'établissement dans la petite ville de celle dont nous nous occupons. François Dumas, premier du nom, qui vient la fonder sans titre encore de sieurie, est dit le 6 mars 1615 sieur de la Broe, paroisse de Hautebage; à ses deux judicatures il unit alors celle d'Argentat, où il habite. Plus tard, 11 mars 1618, il devient conseiller élu pour le roi en l'élection particulière établie à *Argentat*, c'est-à-dire à Brive, dont le nom (remplacé ici par distraction) est bien écrit dans une de mes notes de 1626, quoique le tableau du Bulletin de Tulle, VIII, 312, ne porte cet élu que sous la date 1627. « Par contrat du 23 février 1623 », dit M. Clé-

(1) Comme on l'a contestée dans le temps, en voici une nouvelle preuve, recueillie après coup : Jacques de Sahuguet, auteur d'un *Journal* qu'on trouve au Bulletin de Brive (IX, 527-361), épousa en 1624 Suzanne Dumas, de la branche qui allait acheter Neuville. Or, à la page 351, il dit *oncle paternel de sa femme* le « Monsieur Dumas, seigneur de Soulaiges, » qui ouvre ma notice. Est-ce assez confirmatif?

ment-Simon, « M^e François Dumas, conseiller du roi, élu en l'élection de Brive, acheta de messire Gilles de Geneste, seigneur de Saint-Avid et Saint-Clément, conseiller du roi au parlement de Guyenne, la seigneurie noble de Soulages sise dans les paroisses de Saint-Chamans et d'Argentat, élection de Tulle et vicomté de Turenne, moyennant la somme de 13,000 livres ». — En 1634 et 1641, le nom de François Dumas figure encore avec le titre de juge de Servièrès; mais celui dont je parle dut, un peu plus tôt un peu plus tard, céder sa charge à autre *François* Dumas, son fils cadet probablement, que l'on trouve mentionné avec lui comme avocat en parlement dans un papier sans date, et qui était titulaire en 1660. Dès 1651, l'élu de Brive s'était même démis de cette dernière charge. On ne sait encore l'époque de sa mort.

II. — BERNARD, son fils, avait titre en 1635, 2 mai, de conseiller du roi, président en l'élection de Brive. Il était qualifié, en 1658, sieur de la maison noble de Grasset, à Argentat (de par sa mère évidemment), Soulages, Labroue et autres places. On lui trouve pour femme, le 10 septembre 1665, demoiselle Marguerite de Nicolas, d'une famille d'Argentat devenue la maison Nicolas de la Coste (1). Il vivait le 25 mai 1680; mais sous la date du 24 février 1681, on lit les lignes suivantes : « A Brive, en la maison de feu monsieur maître Bernard Dumas, vivant seigneur de Soulages, conseiller du roi et président en l'élection de ladite ville... » Louis de Bernage, dans son *Mémoire sur la généralité de Limoges* (2), lui rend un témoignage qui fait honneur à sa mémoire : « Le président de cette élection, dit-il, qui s'appelle Soulage, est honnête homme et fait fort bien sa charge; il n'y a que lui sur qui l'on puisse compter parmi les officiers de ce siège. »

(1) *D'azur au lion d'or, lampassé, armé et couronné de gueules, tenant de la patte droite une épée d'argent, la pointe en haut.*

(2) Bulletin de Limoges, XXXII, 214.

III. — FRANÇOIS Dumas, deuxième du nom, fut aussi, en 1680, président en l'élection de Brive, aux lieu et placé de son père. Il était dit, à cette époque, seigneur de la Marque, paroisse d'Argentat. Le roi lui aurait donné des lettres de noblesse au mois d'août de 1681. En 1694, il fit hommage au duc de Bouillon, vicomte de Turenne, pour diverses rentes à Grafeuille (Hautefage), Labroue, Servières, et généralement pour tous les autres biens nobles qu'il avait dans la vicomté (1). Sa veuve, en 1706 et 1710, était dame Juliette-Gabrielle de la Jugie-Faucon, qui habitait Brive. Peut-être eut-il pour sœur dame *Marguerite* Dumas de Soulages, veuve, au 30 juin 1725, de noble Jacques du Bac, écuyer, seigneur du Bac et de Puylagarde, gouverneur pour le duc de Bouillon en la chàtellenie de Servières. On ne sait de sa fin qu'une chose, c'est qu'il fut enseveli dans l'église d'Argentat.

IV. — JEAN-FÉLIX, son fils, lui succéda en 1705 comme président en l'élection de Brive; il ne se démit de cette charge qu'en 1747. On le voit qualifié, l'année suivante, « écuyer, secrétaire du roi, ancien président en l'élection de Brive. » Il avait épousé Catherine de Labrue de Nozières (ou Noizières), tante du futur évêque de Tempé, à la personne et à la famille duquel j'ai consacré une notice (2). Il avait fait, le 31 décembre 1754, un premier testament signalé dans la *Sigillographie du Bas-Limousin*, de MM. de Bosredon et Rupin, p. 638; mais d'après l'*Histoire d'Argentat*, de M. Bombal, p. 274, il ne fit que le 21 janvier 1758 ses dispositions définitives, portant des dons pour les pauvres de cette ville, en vue d'un hospice à y fonder. Sa femme testa le 10 août 1759. — Il avait pour sœur, peut-être pour tante, demoiselle *Gabrielle* Dumas de Soulages, trouvée sous la date de 1718, et pour filles non mariées : 1° *Louise-Gabrielle* de la Marque de

(1) Brevet des titres du seigneur de Soulages.

(2) Bulletin de Tulle, VIII, 444.

Soulages, demeurant à Argentat, qui figure comme marraine aux registres de cette ville le 28 août 1765; 2° *Marie-Anne-Judith* de Labroue de Soulages, qui y figure comme défunte le 6 avril 1782, avec mention de 70 ans environ pour son âge. Les deux sœurs, d'après la *Sigillographie* (639, 640) avaient testé le même jour, 15 décembre 1772.

V. — Messire GABRIEL-ANNE Dumas, écuyer, seigneur de Soulages, Lamarque et autres lieux, était, en 1762 et 1765, sous-brigadier de la 2^{me} compagnie des mousquetaires du roi et chevalier de Saint-Louis. Hors de l'armée, sa résidence était Soulages. En 1778, il était dit mestre-de-camp de cavalerie et maréchal-des-logis de la 2^{me} compagnie des mousquetaires royaux. On le trouve encore en 1789 et 1790, avec son titre de mestre-de-camp; il était même vivant en 1802. Sa femme était Marie-Anne Viau de la Roche, d'une famille de Tulle habitant la paroisse de Saint-Pierre (1). Un Labro de Soulages (*entendez* un Dumas de Soulages, sieur de Labroe) était, en 1744, lieutenant au régiment d'Auvergne; était-ce lui dans ses débuts? était-ce un frère, un oncle? je l'ignore. — Gabriel-Anne eut pour enfants : 1° (*ces chiffres n'indiquent pas l'ordre de naissance*) *Henriette-Judith* Dumas de Soulages qui, le 29 janvier 1782, dans la chapelle du château, épousa S^r Jean-Joseph Testut del Guo, d'Argentat, ci-devant gendarme de la garde du roi, émigré à l'époque de la Révolution; 2° *Jean-Félix-Louis* de la Marque de Soulages, prêtre, qui, « au nom de messire de Soulages, son père, » fut parrain de Charlotte-Gabrielle-Louise del Guo, fille de la précédente; 3° *Charlotte* de Lestrade de Soulages, qui fut marraine de cette même enfant; 4° *Gabrielle-Louise* de Soulages qui, le 18 août 1785, fut aussi la marraine d'une autre, Jeanne-Louise del Guo (2); 5° *Jacques-Henri* Dumas-Lestrade, qui était instituteur primaire à Argentat

(1) V. Bulletin de Tulle, vers la fin du tome I^{er}.

(2) Quelqu'une de ces demoiselles se fit-elle clarisse? Le couvent d'Argentat avait, en 1789, sœur de Saint-Bazile de Soulages.

en 1821, après les maux de la Révolution ; 6° *Alexis* Dumas de Soulages, qui est mort célibataire, officier en retraite et secrétaire de la mairie d'Argentat sous le nom vulgaire de M. Labro, le 19 mars 1846, à l'âge de 76 ans ; 7° *Pierre-Paul*, marié mais mort sans enfans de bonne heure ; enfin 8° et 9°, les deux suivans.

VI. — JEAN-LOUIS Dumas l'aîné, dit Maffre de Soulages, né en ce château le 4 juin 1758, assistait à Argentat, le 20 janvier 1782, avec le titre d'officier de dragons, au mariage de Jean Dumont de la Françonie. écuyer, avec demoiselle Antoinette Dufaure de la Gardelle ; parrain le 20 juillet 1786, il était dit sous-lieutenant aux dragons d'Orléans et, le 6 octobre, ancien mousquetaire de la garde ordinaire du roi. « Il émigra, ajoute M. Clément-Simon, et servit dans l'armée de Condé. Le 15 juin 1814 il fut nommé maréchal-des-logis des mousquetaires et, le 21 août suivant, reçut la croix de Saint-Louis. Le 8 juillet 1815, Louis XVIII l'éleva au grade de capitaine lieutenant de la 2^{me} compagnie des mousquetaires de sa garde en le désignant dans le brevet : Jean-Louis Dumas, *marquis* de Soulages (1), colonel en nos armées, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis. » Habitant au château de Soulages, il était, en 1821, maire de Saint-Chamant. De son mariage avec dame Marie de Sahuguet-d'Amarzit, il n'eut ou ne garda qu'une fille, *Marie-Anne-Élisabeth* Dumas Maffre de Soulages, qui épousa Jean-Nérée-Isidore de Laveyrie, dont Charles X signa, dit-on, le contrat. Elle porta Soulages dans la maison de son mari.

VI bis. — JACQUES Dumas de Soulages, s^r de Lestrade, paroisse d'Argentat, et né dans celle de Saint-Chamant, était vulgairement appelé Lestrade de Soulages ; il épousa

(1) Le scribe n'avait-il pas mal lu *marquis* pour *Maffre* de Soulages, car c'est ainsi que signait toujours cet officier : « J.-L. Dumas Maffre de Soulages. » On s'expliquera plus loin son adjonction.

à 41 ans, le 21 pluviôse an X (10 février 1802), Pierrette de Murulhac-Delmas, d'Argentat, sœur probablement du général de ce nom. Il en eut, le 17 thermidor an XI (?) (5 août 1803), *Françoise Dumas*; le 28 thermidor an XII (30 août 1804), *Guillaume-Félix*; le 27 avril 1805 (?), *Jeanne-Pauline*; et enfin, vers 1807, le suivant. — Il est mort à Argentat le 16 janvier 1845, à l'âge de 84 ans.

VII. — PIERRE-PAULIN Dumas de Soulages, né dans la même ville comme ses frères et sœurs, épousa Philippine-Marie-Thérèse-Charlotte-Caroline de la Vaissière, dont il était veuf depuis peu de temps quand il mourut lui-même à Argentat, le 11 octobre 1879, âgé de 72 ans. Il avait été juge de paix à Mercœur. De son mariage naquirent à Argentat, vers 1841, *Jacques-Henri-Paul*, qui mourut à 16 ans le 25 mai 1857; *Pierrette-Marie-Gabrielle*, née le 23 novembre 1842, mariée le 20 octobre 1868 avec Adrien-Edmé de la Roche d'Oisy et seule survivante de sa famille; *Marie-Irène*, née en mars 1848 et morte le 3 avril, âgée de quinze jours; *Marie-Louise*, morte le 15 décembre 1850, âgée de quinze mois.

Dumas de Soulages portait *d'azur à la croix d'or*, comme les Dumas de Neuville (sceau de 1772), et non, comme l'a



dit M. de Bergues-Lagarde, *d'azur à la montagne de six copeaux d'argent, coupé de gueules à trois molettes d'or, 2 et 1*, ce qui n'est que l'alliance des Viau de la Roche (1). — Son château de Soulages, passé comme on l'a vu aux Laveyrie,

(1) Encore suis-je obligé de constater qu'un cachet de 1790 porte pour celle-ci la différence suivante : *d'argent à la montagne de six copeaux, coupé de sable à trois coquilles, 2 et 1*.

est devenu depuis peu la jolie propriété de M. le docteur Parrical de Chamard fils. Avant les Dumas, il appartenait aux Maffre, famille ancienne dont M. Bombal a donné quelques noms dans son *Hist. d'Argentat* (p. 190-191). Ajoutons, comme étant des plus reculés, *Pierre Maffre*, official de Tulle sous l'évêque Arnaud de Clermont, et qui, le 14 octobre 1336, était présent avec ce prélat au concile provincial de Bourges; — *Jean de Maffre*, damoiseau en 1398, qui, en juin 1402, arrentait deux eyriaux à Géraud *Guilhelmi*, d'Argentat; — *Antoine Maffre*, qui vivait en 1448; — et *Jean Maffre*, seigneur de Soulages et de Saint-Chamant, qui, le 20 août 1510, fit hommage à Jeanne de Balzac, baronne de Carbonnières, pour un territoire appelé des Vergnes, autrement de *las Viales*, dans la paroisse de Goulles. — Plus tard (de 1560 à 1570), *François Maffre*, qui demeurait, paraît-il, à Saint-Chamant, fit hommage de Soulages même à haut et puissant seigneur François de Saint-Chamans, chevalier et baron dudit lieu.

ANALYSES DE PIÈCES

RÉLATIVES AUX DUMAS DE NEUVILLE

I

DU 16 MARS 1648

Extrait d'un contrat d'accord fait au château de Lamothe-Fénelon en Quercy, devant M^{rs} Pouch et Descarolles, notaires royaux.

Entre Messire Pons de Salagnac, etc., pour lui et les siens, d'une part, et M. François Dumas, etc., d'autre part.

Le dit seigneur de Fénelon a vendu au sieur Dumas sa terre et seigneurie de Neuville avec ses villages et dépendances dans lad. paroisse pour 18,000 liv. dont le s^r Dumas devait payer 10,000 aux religieuses de Sainte-Claire de Tulle pour l'extinction de l'hypothèque qu'elles avaient sur lad. terre de Neuville et les 8,000 restant aux

religieuses de Sainte-Ursule de Cahors, à l'acquit dud. seigneur à la charge de demeurer subrogé aux droits d'hypothèque desdites religieuses de Sainte-Claire et de Sainte-Ursule, comme est porté par le contrat sur ce fait du 20 octobre 1642 reçu par Descarolles et Fournier notaires royaux. Par ecript particulier signé le 9 novembre 1646 les parties susdites avaient convenu que outre la somme de 10,000 liv. le s^r Dumas fournirait pour l'extinction de l'hypothèque de Neuville ce qui manquerait aud. seigneur de Fénelon jusqu'à concurrence dud. prix à la charge de la même subrogation et led. s^r Dumas en conséquence a payé aud. seigneur de Fénelon 14,318 liv. 10 s. 2 d. en déduction des 18,000 liv. laquelle somme a été au même instant payée aux religieuses de Sainte-Claire suivant acte fait en leur parloir le dernier juin 1647 reçu par Melon et Pouch notaires royaux de Tulle. Par le même écrit du 9 novembre 1646, le seigneur de Fénelon a vendu aud. s^r Dumas le village de Chassas et autres dépendances de la terre leurs appartenances et dépendances et haute justice fondalité directité sous les conditions convenues audit écrit, lequel restera joint aux présentes pour y avoir recours.

Led. seigneur de Fénelon a déclaré avoir [été payé] et satisfait dud. s^r Dumas de la susd. somme de 14,318 liv. 10 s. 2 d. il subroge le s^r Dumas à leur droits et hypothèques conformément aud. écrit privé. Il a vendu cédé quitté et transporté aud. s^r Dumas la justice fondalité directité cens et rentes droits et devoirs seigneuriaux à lui dus sur led. village de Chassac, autre village et moulins de Lachaud village de Leyx, Malevialle, Chastanet, Loumond tènement de la Puivasse (?), village d'Albiat et tènement de Loumond Lafaye Roche de Vic, Lestrade Albussac Prezet Chastrusse Moulin de Laprade Teilhot, Loumond, Mas-moury et Ragault, leurs appartenances, dépendances, ainsi que le tout est confronté par les reconnaissances et conformément aud. écrit, pour le prix de 10,185 liv. 3 s. 4 d., l'évaluation faite sur le pied des cens et rentes dues sui-

vant le dénombrement mis aux mains dudit notaire présent. Le prix de lad. vente venant à raison de 400 liv. la charge de froment, 300 liv. celle de seigle et 250 liv. celle de l'avoine mesure de Tulle faisant sur celle de Saint-Chamant et les sept de celle de Laroche et comprise la suite à raison du denier 30 pour la somme en tout de 22,385 liv. 3 s. 4 d.

Suivent les conditions du paiement.

Entre autres led. Dumas paiera 13,000 liv. à l'acquit dud. seigneur de Fénelon à ses plus anciens créanciers qu'il a dit être les dames de Sainte-Ursule de Cahors pour 8,000 liv. le seigneur de Maignac son frere pour 2,000 liv.

II

AOUT 1661

Extrait de la copie des lettres de noblesse de M. Dumas, président au présidial de Brive.

Extrait du livre des enregistrements du greffe de l'eslection de la ville de Brive.

François Dumas seigneur dudit lieu, le Pradel, la Gautherie et baron de Neufville, M^e des requestes de la Reyne notre très honorée dame et mère, notre conseiller ez nos Conseilz d'État privé et ez nos finances et president es nostre presidial du Bas-Limousin établi en nostre ville de Brive. — (*Informé*) : Ses bons et fidèles services, qu'il a rendus au feu roy nostre très honoré seigneur et pere que Dieu absolve et a nous despuys plus de trente ans, tant en l'exercice de ladite charge de président et celle de lieutenant général audit presidial où il a administré la justice à nos sujetz avec suffisance et intégrité singulierement, qu'ez plusieurs occasions importantes où il cest employé pour nostre service avec zelle vigueur et affection exemplairement mesmes dans les mouvemens et guerres civiles survenues en nostre royaume despuys vingt cinq ans, et nottament dans les derniers troubles qu'ont excité en Guyenne les perturbateurs du repos de

nostre Estat, ayant par ses soins et son exemple confirmé mes fidelz sujetz les habitans de nostre ville dans la courageuse et inviolable résolution de conserver ladite ville contre les rebelles quy cestoient armés et assembles en ces quartiers la a dessaing de sen emparer : ez quoy ledit Dumas a donné des preuves singulières de sa fidelité à nostre service ny ayant espargnié ny sa personne ny son bien mais a souffert de très grands travaux et fatigues et une [dépense] extraordinaire, particulièrement pour entretenir comme il a fait a ses despens des gens et garnizon pendant cinq ou six mois dans son chasteau de Neufville qui est de consequence par sa force et par sa situation pour l'empescher de tomber es la main des rebelles, etc.

Rappel de services de François Dumas son père, conseiller du roi, lieutenant général au présidial de Brive pendant trente ans, lieutenant criminel au siège de Tulle pendant plusieurs années et en plusieurs autres endroits... Autres emplois honorables et importans dans tous les mouvements et guerres civiles. Député aux États généraux en 1614.

Formules d'anoblissement.

De Fontainebleau, août 1661.

PORTRAITS GRAPHOLOGIQUES

BERTEAUD

BERTEAUD (JEAN-BAPTISTE-PIERRE-LÉONARD), né à Limoges le 30 novembre 1798. Professeur de philosophie à l'âge de 19 ans, au petit-séminaire du Dorat, on le nomma chanoine de la cathédrale de Limoges en 1831, afin qu'il ne fût point tenté d'accepter les propositions séduisantes de Mgr de Pins, administrateur du diocèse de Lyon, qui voulait s'attacher ce brillant professeur. Nommé évêque par ordonnance royale du 15 juin 1842, il fut sacré dans sa ville natale le 21 septembre et fit son entrée solennelle à Tulle le 22 du même mois.

Prélat d'une profonde érudition, doué d'une mémoire prodigieuse, d'une imagination des plus vives, il avait comme improvisateur un talent hors ligne. Son éloquence était d'un genre à part; il parlait à l'esprit plutôt qu'au cœur; c'était la philosophie chrétienne exposée sous des formes poétiques de langage dont lui seul avait le secret. Maintes fois il fut appelé à se faire entendre hors de son diocèse dans des circonstances solennelles et sut toujours émerveiller son auditoire. Il parlait avec une facilité étonnante, mais il avait besoin pour écrire de faire un effort sur lui-même, aussi il n'a malheureusement fait imprimer aucun

ouvrage et n'a publié qu'un très petit nombre de mandements.

D'une conversation des plus séduisantes, il captivait tous ceux qui l'entendaient par son esprit, ses reparties et son érudition, mais il semblait ne vouloir la science et les applaudissements que pour lui seul; parfois, abusant de sa facilité, il soutenait les théories les plus étranges et n'admettait pas la contradiction; malheur à l'imprudent, quel qu'il fût, qui aurait osé l'interrompre : des paroles mordantes et parfois déplacées l'auraient rappelé immédiatement à l'ordre. Généreux jusqu'à la prodigalité, il donnait aux pauvres tout ce qu'il avait, plus même qu'il ne possédait. D'un abord facile, il se montrait très familier avec tout le monde; mais l'homme n'est point parfait, et cette intelligence brillante n'était point douée des qualités requises pour faire un bon administrateur. Il fallut le violenter pour lui faire donner sa démission. Quand il fut obligé de quitter sa ville épiscopale, qu'il aimait jusqu'à l'exagération et où il était aimé, il partit le cœur serré. Il ne put se consoler de ce qu'il regardait pour lui comme un véritable affront, et mourut vingt-six jours après, le 2 mai 1879, à l'âge de 81 ans, à la Morgue, près de Tulle, où il s'était retiré. Il mourut comme il avait vécu, en véritable chrétien; ses dernières paroles furent adressées au Seigneur, le remerciant de l'humiliation qu'il avait eu à supporter; il répétait sans cesse : « *Gloria tibi, Domine, quia me humiliati* ».

Ce graphisme est remarquable sous plus d'un rapport :

Presque toutes les lettres sont séparées. Mgr Berteaud écrit *ce pauvre M. Sievrac*, c'est l'écriture d'un penseur fécond. Les idées jaillissent de son puissant cerveau avec une rapidité étonnante, la plume ne peut suivre la production de la pensée, à peine a-t-elle écrit une lettre qu'une nouvelle pensée surgit. Mais l'écriture est calme, il n'y a pas un seul mouvement désordonné de la plume, les lettres ont leur développement rigoureux et rien de plus, elles se reproduisent toujours sous une forme identique, on les dirait coulées dans un moule. Aussi Mgr Berteaud n'a pas cette imagination vagabonde qui se perd dans le rêve et l'utopie ou se plaît à revêtir la pensée des formes les plus extravagantes. C'est un penseur (1) original (2), aimant le beau et presque poète (3), mais non un romantique. Ces qualités se retrouveront dans ses discours et dans ses écrits : son esprit parlera à l'esprit, sa pensée sera revêtue d'une forme poétique qui ne manquera ni de grâce ni d'une certaine originalité.

On comprend que de telles natures ne conviennent point pour administrer un diocèse. Ces intelligences ne sont pas aptes à lier les idées, à les grouper; elles ne savent pas profiter des circonstances, suivre les événements, tourner les difficultés, diriger les hommes; ces esprits toujours en mouvement ne sauraient s'astreindre aux mille détails de l'administration.

Nous nous laissons trop souvent séduire par les dehors et ne pesons pas assez la valeur des mots. L'évêque est avant tout l'administrateur, le surveillant de son diocèse (*Episcopus*, επι σκοπος); sa principale fonction, son principal devoir est de conduire, de gouverner son église, *regere ecclesiam*. On a dit souvent de Mgr Berteaud et de plusieurs autres évêques, écrivains ou orateurs : ce sont de

(1) Lettres séparées.

(2) P et v bizarrement tracés; le v ressemble à un r.

(3) Les A majuscules sont beaux et presque typographiques.

Mon bien aimé Supérieur

Ce pauvre M^r Sievrac me paraît un si brave homme
et je sais que vous êtes si bon ! Écoutez, bon
Supérieur, Dieu nous bénira pour n'avoir pas été
tant scrupuleux à garder les règles de la froide
prudence. Après tout, nous ne les négligeons pas
ôtre mesure, il y a tout à espérer que le pauvre
suppliant gagnera les vacances en pleine santé
et ainsi, nous n'aurons rien compromis. Enfin
après tout, Supérieur et d'ici nous devons
aller avec largeur dans ces cas de suprême
distresse de nos frères. Et dans le cas présent,
ce frère vient à nous avec des droits acquis,
puisque voilà longtemps qu'il est à l'œuvre
dans notre petit séminaire.

Accordez lui donc ce qu'il demande.
Je brave M^r Sievrac. Je ne vous en
aimerais pas davantage parce que vous
savez que je vous aime bien, mais
vous n'auriez été doucement agréable.

Adieu, très cher et aimé
Supérieur, tout à vous, je vous
embrasse tendrement

F. B. P. L. de Tulle

grands évêques. Il serait plus juste de dire : ce sont de grands écrivains, de brillants orateurs. Quand, à leur talent, qui peut être très remarquable, ils ne joignent pas les qualités qui font un bon administrateur, ils n'ont de l'évêque que le nom et la dignité.

Il est difficile que le cœur se développe simultanément avec l'esprit; là où l'esprit domine, le cœur perd ses droits. Mgr Berteaud a subi cette loi, il était peu affectueux. Il n'y a pas chez lui de lutte entre l'esprit et le cœur, l'esprit est le maître et dirige la vie, il n'atrophie pourtant pas absolument le cœur (1).

Quelques lettres sont terminées par la massue des volontaires, les *f* sont barrés en retour mais faiblement, les *t* ont une petite barre courte et dure; à ces signes il est facile de reconnaître l'homme qui ne se laisse ni influencer ni conduire, qu'il est difficile de contredire, encore moins de dominer; mais la ligne fléchit, Mgr Berteaud n'a pas la persévérance qui va droit au but en renversant les obstacles.

Nature droite, franche, il ne cherchait pas à déguiser sa pensée, on pouvait y lire facilement, elle était ouverte à tous comme les *a*, *o*, *g* de son écriture. Il était ennemi de la ruse et ne la soupçonnait pas dans les autres (2); cependant cette ponctuation irréprochable, cette écriture calme nous indiquent qu'il n'était pas non plus imprudent, imprévoyant ni irréfléchi.

M. Rupin nous affirme qu'il était « généreux jusqu'à la prodigalité, » oui, mais à ses heures. Son écriture tassée, ses finales écourtées ne sont pas d'un prodigue, mais sa lettre commence par une très petite marge qui va toujours en s'élargissant, jusqu'à occuper la moitié de la page (3), c'est le fait d'un économe prodigue.

« Il semblait, dit encore son biographe, ne vouloir la

(1) L'inclinaison de l'écriture est peu sensible, mais elle existe.

(2) Il oublie de terminer ses paragraphes par un point.

(3) Nous avons vu plusieurs lettres de Mgr Berteaud et toutes, sans exception, offrent cette particularité.

science et les applaudissements que pour lui seul. » Il est possible qu'il ait paru tel. Pourtant aucun crochet rentrant ne dépare son écriture, nous n'y voyons aucune lettre exagérée en largeur ou en hauteur, ses majuscules sont très sobres, souvent remplacées par des minuscules, ses *d* sont de la plus grande simplicité. Nous en concluons qu'en réalité il n'était point égoïste, qu'il ne cherchait point à se faire admirer, que sa modestie égalait sa simplicité.

Des quatre initiales de ses noms : *J. B. p. L.*, il donne à la première la forme d'une majuscule, mais il la surmonte d'un point comme une simple minuscule; son *p* est franchement minuscule, il n'a aucune ligne ascendante, c'est l'homme simple, exempt d'ambition, l'évêque lui-même ne l'enorgueillit pas (1), mais il est attaché à ses diocésains, fier de sa ville de Tulle (2), aussi il s'obstine à y rester et meurt du regret de l'avoir quittée.

Dans cette étude nous n'avons fait, pour ainsi dire, que reproduire la notice de M. Rupin. Était-il possible de dire autre chose? Notre digne président connaissait parfaitement son sujet et a tracé son portrait en écrivain impartial et consciencieux. En insistant sur les signes graphiques, nous avons du moins prouvé la valeur scientifique de la graphologie et montré la précision de son diagnostic.

Ét. GIROU.

M. Girou me soumet le portrait de Mgr Berteaud, oubliant qu'après une série de succès il est devenu maître incontesté, cessant d'être simple disciple de celui qui a été heureux de l'encourager à ses débuts. Je ne dirai que quelques mots, comme pour résumer son étude.

Le premier coup d'œil indique une nature calme et qui se possède. Voilà la force, mais à côté apparaît la fai-

(1) Il écrit *év.* avec une minuscule.

(2) Il n'oublie pas la majuscule pour *Tulle*.

blesse sous deux formes distinctes. Les majuscules *M* et *A* commencent par un crochet, ou plutôt une boucle, qui signifie coquetterie, besoin avant tout de se montrer et d'être applaudi; l'humilité et la simplicité ne viennent qu'après, car elles sont l'effet de la grâce, qui ne détruit pas toujours complètement la nature. *D* et *L* légèrement surhaussés dénotent la même tendance à se considérer et à s'élever au-dessus du vulgaire.

Trop idéaliste et pas assez pratique, l'évêque de Tulle a eu une existence pleine de déceptions : il vivait dans l'illusion et ne s'apercevait qu'aux résultats qu'il faisait fausse route. Il le sentait vivement et en était profondément attristé : ce fut peut-être sa seule couronne d'épines, mais elle était pour ainsi dire quotidienne. Avec cela la ligne est légèrement tombante, ce qui confirme le diagnostic précédent.

L'idéalisme à outrance forme une caractéristique saillante. Il est, chez le scripteur, à l'état habituel, j'allais dire chronique, car, avec cette intensité et cette persistance, la qualité devient défaut : c'est une véritable maladie cérébrale, qui, au lieu de les élucider, finit par assombrir bien des choses. Le jet est assurément vif et brillant : mais les fusées, quand elles éclatent, lancent aussi de la fumée.

L'écriture est pleine, *terrienne*, si cette locution m'est permise. Il y a là une volupté intellectuelle qui ne manque pas d'analogie avec celle des sens : on se complaît dans le raffinement de l'esprit, qui passionne et attache, plus qu'on ne le rencontre d'ordinaire chez les rêveurs.

A ce signe je reconnais encore la nature première que l'éducation a pu dégrossir, mais non transformer absolument. L'écorce rude cache toujours l'homme du peuple, en blouse et sabots, ancré au sol natal et presque incapable de s'élever par un vol hardi : cette origine est faite pour chagriner une âme d'élite, qui se sent des ailes, mais que la glèbe attire et retient. On peut être évêque et rester paysan, sans aller sur les bords du Danube.

La lutte s'établit sur un autre point : l'homme est avare parce qu'il est sec et froid, il ne se donne pas volontiers, il ne se donnerait même jamais. Mais l'évêque, à certains moments, prend le dessus et, inconsciemment, glisse d'une façon prodigieuse sur la pente rapide de la prodigalité. Alors le trop compense le trop peu, si l'équilibre était possible. Cette manière d'aller à la dérive, à fond de train, sans même songer à s'arrêter, est un phénomène curieux au double point de vue de la psychologie et du graphisme. On va à sa ruine, soit, mais on a satisfait un désir immense qui est d'être remarqué et d'épater les gens.

J'ai tâché de bien saisir les dominantes : tout le reste est accessoire et n'offre plus qu'un intérêt secondaire.

Cependant je n'ai pas tout dit. Il y aurait maintenant à tirer les *résultantes* des observations faites. Michon y excellait : que M. Girou, à l'avenir, ne néglige pas cet aspect final de la question, qui condense admirablement un portrait en quelques traits typiques, se prêtant pour l'expression de la vérité un mutuel secours.

X. BARBIER de MONTAULT.

ARCHIVES HISTORIQUES
DE
LA CORRÈZE

(ANCIEN BAS-LIMOUSIN)

Recueil de documents inédits depuis les origines
jusqu'à la fin du XVIII^e siècle

Suite. — Voir *Archives historiques de la Corrèze*, t. XI, p. 467.

XXI

NOTES CHRONOLOGIQUES D'ÉTIENNE BALUZE POUR SON HISTOIRE DE TULLE. — DATES EXTRÊMES : 1239-1704.

ABBÉS DE TULLE. ÉVÊQUES.

— Hélie, abbé. — *VI Kal. aprilis 1239*. Acte par lequel il affirme pour trois ans à G. de Malemort, seigneur de Donzenac, tous les revenus fixes et casuels de Roc-Amadour pour libérer l'abbaye de Tulle de grandes dettes qu'elle avait. (*Lettre du sieur Jarrige, 17 août 1713.*)

— Pierre, abbé. — *III Nonas martii 1265*. (*Liasse 18, cote 44, des archives de l'évesché de Tulle.*)

Il y avait aussi un abbé Pierre le dimanche après la Nativité de la Vierge 1276. Hommage d'Ébles, vicomte de Ventadour, pour Monceaux. (*L. 5, c. 101.*)

— Raymond, abbé. — *In festo Nativitatis B. Mariæ 1286*. Hommage pour Monceaux. — Le même abbé. *IX Kal. Julii 1301*, se prouve par une investiture. (*L. 9, c. 306.*)

— Arnaud, abbé. — Le jeudy avant Toussaint 1307. Hommage de Brassac. (*L. 5, c. 108.*)

— Arnaud II, évêque. — Le samedi après les Cendres 1336. Serment à lui presté le d. jour par les consuls de Roc-Amadour. (*L. 19, c. 490.*)

Le jeudy après l'Épiphanie 1342, un vicaire général donne une investiture. L'évêque *in remotis agente*. Cet évêque n'est pas nommé.

— Bertrand, évêque. — Le 29 mai 1346, il reçoit à Roc-Amadour l'hommage d'une maison à Brive. (*L. 5, c. 106.*)

Le 7 juillet 1345, le vicaire général de B., évêque, donne une investiture. (*L. 1, c. 45.*)

— Archambaud, évêque. — Le 12 novembre 1448, il ratifie un compromis touchant l'hommage de Puydeval. (*L. 5, c. 107.*) — Le 31 janvier 1353, il était à Vayrac. (*L. 12, c. 142, folio 197.*) — Le 15 mars 1354, ses vicaires généraux permettent de bastir une maison. (*L. 1, c. 36.*) — Le 4 janvier 1358, transaction faite par devant le vicaire général d'Archambaud, absent. (*L. 1, c. 37.*) — Le 28 janvier 1360, investiture donnée par le vicaire général d'Archambaud, *ep. Tutell. in remotis agentis*. (*L. 6, c. 158.*) — Siège vacant. — Le 26 février 1360, Guillaume de Bossac, vicaire général, *sede vacante*, investit d'une maison. (*L. 1, c. 48.*)

— Laurent, évêque. — Le 22 avril 1362, étant à Avignon logé dans une chambre du palais apostolique, il reçoit l'hommage de Belcastel. (*L. 20, sans cote.*) — L'an 1364, il donne un décret touchant l'office de rolhier, dont il est fait mention dans un libellé appellatoire de Clément de Brillac et du chapitre qu'on trouve en forme parmi les procédures qui sont dans les archives de l'évêché.

— Bertrand, évêque. — Le 10 mars 1373, La Chapolie, vicaire général de Bertrand, évêque, *in remotis agentis*, donne une investiture. (*L. 5, c. 131.*) — Le 15 mai 1375, le même La Chapolie, vicaire général et official de B., évêque *in remotis agentis*, donne une investiture. (*L. 6, c. 154.*)

— Siège vacant. — Le pénultiesme janvier 1376, les vicaires généraux de Tulle, *sede vacante*, reconnaissent que la ville et tous les forts de l'évêché de Tulle meuvent de la supériorité du roi de France. (L. 5, c. 139.)

— Pierre, évêque. — Le pénultiesme février 1378. (L. 20, c. 513.)

Notes extraites par le sieur Jarrige, des archives de l'évêché de Tulle.

(*Biblioth. Nationale, fonds Baluze, t. 250.*)

— 1527. Il paroist, par l'acte de publication du testament d'Antoine de la Tour, vicomte de Turenne, que l'an 1527, *die prima mensis junii*, Calmine de la Garde, *de Gardia*, estoit lieutenant du sénéchal et gouverneur au siège de Tulle, que Jehan de Loyac était lieutenant particulier, et que Raymond de Cosnac était lieutenant général du mesme sénéchal au siège de Brive et Uzerche.

— 1545. *Franciscus de Faucon*. — *Vide : Elogia Sammarthani, lib. V, in Claudio Fabroni.*

— 1551. Le sénéchal de Tulle supprimé à la requeste de ceux de Brive. Voir l'accord de 1553.

— 1552. Nomination de députés pour procurer le restablissement [du sénéchal].

— 1553. Le siège sénéchal confirmé à Tulle.

— 1553. *Joannes de Fonseca*. Sa généalogie est dans l'Histoire de la Roche-Posay, p. 431.

— 1555. Lagarde lieutenant général. Accord entre Brive et Tulle pour le sénéchal.

— 1560. *Ludovicus de Ginoilhac episcopus*.

— 1560. Mort de Jean Teyssier. Guillaume de

Maruc, docteur es droicts, héritier de Jehan du Verdier; lieutenant criminel en 1571, général en 1578.

— 1561. Arrest contre Louis de Vaillac.

— 1563. L'évesque va au concile.

— 1565. Le roi de Navarre prend séance au Parlement. Louis de Vaillac y estoit.

— 1568. Charles IX confirme la transaction de 1555.

— 1575. Révolte en Limosin. Commence par Tulle. (Aubigné, tome II, livre 2, chap. 25.)

— 1578. Maruc lieutenant général.

— 1581. La ville demande M. de Noailles, abbé de Lisle, pour évesque.

— 1582. Extrait des registres du Conseil d'Estat touchant l'érection du duché de Ventadour. Ennoblement de Guillaume de Maruc.

— 1583. Mort de Louis, évesque.

— 1584. Flottard, évesque. Concile de Bourges.

— 1585. Prise de Tulle par M. de Turenne. (*Benedicti Bonnefoy in historia hæresis in Gallia ortæ et extinctæ*, p. 379-383.)

— 1586. Mort de Flottard.

— 1587. Antoine de Latour, évesque.

— 1587. Délibération pour conserver la ville sous l'obéissance du roy.

— 1588. Idem.

— Union de certaines vicairies au chapitre. Assemblée à Tulle pour députer aux Etats de Blois. Registres de la ville.

— 1591. Pénitents blancs.

— 1594. Etablissement du collège. Hervé, principal.

— 1595. Mort d'Antoine de Latour. Visandon.

— 1599. Entrée de M. de Chasteauneuf. M. de Lodève vient à Tulle (11 décembre) et on lui fit les présens ordinaires. (Compte de mon ayeul.) Y fit les ordres.

Jean de Ginoilhac, évêque.

— 1600. Prend possession.

— 1603. Assiste à l'assemblée du clergé.

— 1613. Sainte-Claire.

Assemblée des Etats du Bas-pays à Tulle. L'évêque est député aux Etats et y assiste.

— 1615. Bataille de Davignac. Feuillans.

— 1618. Abjuration de M. de Candale.

Sainte-Ursule.

— 1619. Guerre de M. d'Épernon à Uzerche. Tulle se comporte bien. (Mathieu, dans mes extraits.)

— 1620. Etablissement des Jésuites.

— 1621. Fondation des Bernardines.

Mort du Père Lagarde, Jésuite. (*Mortes eorum de soc. Jesu*, p. 322.)

— 1624. Pénitens gris.

— 1637. Érection du présidial.

— 1644. Etablissement des Carmes et de la Visitation.

— 1646. *Mors Bertrandi Turriani, Decani.*

— 1650. Etablissement de Saint-Benoist.

— 1651. Censure du Père Bruno Chassain.

— 1652. Mort de Jean de Vaillac.

— 1653. Louis de Guron, évêque. (Mémoires

de du Bellay touchant Casal. — Histoire du siège de Poitiers touchant Lusignan. — Histoire des guerres d'Italie imprimée par Mabre-Cramoisy.)

— 1655. Ludovicus interfuit consecrationi Cæsaris episcopi Laudunensis. (*Gallia christiana*, t. II, fol. 625.)

— 1659. Mort de Pierre de Fénis.

— 1670. Hospital général.

Mort de Pierre Jarrige.

— 1671. M. Mascaron, évêque.

— 1677. Mort de mon père

— 1680. M. Ancelin, évêque.

— 1681. Mort d'Antoine Baluze à Paris.

— 1682. Sa première entrée [de M. Ancelin].

— 1683. Reliques envoyées à Tulle.

— 1685. Autres reliques.

— 1704. Mort de Calmine Baluze (1).

(*Biblioth. Nat.*, fonds Baluze, t. 250, 252.)

(1) Étienne Baluze, nous l'avons dit, prépara de longue main la matière de son Histoire de Tulle. Pendant plus de soixante ans il amassa des documents pour cet ouvrage de son extrême vieillesse, classant avec soin tous les renseignements qu'il recevait de ses nombreux correspondants de province ou qu'il rencontrait dans ses lectures. Les notes que nous publions sont de deux sortes. La première partie, tirée du tome 252 des Armoires, est un recueil de renseignements provenant pour la plupart du sieur Jarrige, chanoine de Tulle. Baluze les a copiés, ou analysés ou simplement insérés en originaux dans le dossier qu'il formait. La seconde partie, empruntée au tome 250 de la même collection, est un mémoire chronologique des faits que Baluze se proposait de développer dans son ouvrage. Ce mémoire n'a pas été écrit tout d'un trait. On y remarque

des écritures de dates différentes, et des blancs étaient ménagés entre les divers articles pour y placer de nouvelles informations au fur et à mesure de leur découverte. Ces notes ne présentent pas un intérêt majeur. Les indications qu'elles renferment sont en majorité reproduites dans l'*Historia Tutelensis*, mais il en est un certain nombre qui n'y figurent pas et qui offrent ainsi quelque utilité. D'autre part, tout ce qui se rattache à l'œuvre de préférence du grand érudit est digne d'être recueilli. Notons cependant, dans ce memento, quelques mentions erronées qui d'ailleurs ne se retrouvent pas toutes dans la rédaction imprimée. Ainsi la mort de Jean Teyssier, fondateur des Jeux de l'Églantine, est placée à l'année 1560, tandis qu'elle survint en 1555. Sous l'année 1575, il est fait mémoire d'une révolte en Limousin qui aurait commencé par Tulle. A l'appui de cette énonciation, Baluze cite l'Histoire Universelle de d'Aubigné. Je crois avoir démontré, dans mon ouvrage (*Tulle et le Bas-Limousin pendant les guerres de religion*, p. 24), que d'Aubigné avait commis une erreur matérielle. L'établissement du collège est placé en 1594, tandis qu'il est bien antérieur, comme on peut le voir dans mon *Histoire du Collège de Tulle*, etc., etc.

Sous les années 1683 et 1685, Baluze parle de reliques envoyées à Tulle. C'est par lui que ces reliques avaient été offertes. Au tome 252 des Armoires, on trouve de nombreux documents à cet égard. Le cardinal de Carpino. et un bourgeois de Paris nommé Jean de Carcany. avaient obtenu à Rome de nombreuses et précieuses reliques dont ils firent don à Baluze. Celui-ci en disposa en faveur de plusieurs églises ou couvents du Bas-Limousin, notamment des couvents des Carmes, des Récollets, de Sainte-Ursule, de Sainte Claire de Tulle, des églises de Favars, Grandsagnes, La Chapelle-Spinasse, dont il était prieur titulaire, Orliac de Bar, etc., etc.

XXII

AFFRANCHISSEMENT DE DEUX SERFS TAILLABLES A VOLONTÉ, CONSENTI MOYENNANT REDEVANCES PAR PIERRE RAYNALD, CHEVALIER. — 29 SEPTEMBRE 1337.

NOVERINT universi hoc presens publicum instrumentum visuri et audituri quod anno domini millesimo trecentesimo tricesimo septimo, die lune in festo beati Michaelis, regnante excellentissimo principe domino Philippo dei gratia Francie rege, in mei notarii et testium subscriptorum presencia, personaliter constitutis domino Petro Raynaldi milite pro se et suis, ex parte una, et Durando et Guillelmo Boyer, fratribus, habitatoribus mansi dicti militis vocati de Chantavolp, parrochie de Alasaco, pro se et suis, ex altera. Dicti fratres gratis et scienter recognoverunt et confessi fuerunt quod ipsi erant et esse debebant et tam ipsi quam eorum predecessores ab antiquo fuerant homines talliabiles et explectabiles in omnibus casibus et pro voluntate dicti militis et predecessorum suorum. Item et quod dictus miles et tam ipse quam ejus predecessores ab antiquo fuerant in possessione pacifica imponendi pro voluntate in omnibus casibus tallias et questas dictis fratribus et eorum predecessoribus et ab eisdem exigendi et levandi et eosdem fratres et predecessores suos explectandi pro voluntate dicti militis et suorum. Item recognoverunt et confessi fuerunt dicti fratres se debere inter cetera annuatim dicto militi ratione affariorum et tenementorum suorum que tenent a

dicto milite in et de manso predicto de Chantavolp duos sextarios et eminam frumenti et duos sextarios et eminam avene ad mensuram de Combornio censuales sive renduales, viginti ova et duas gallinas et partem suam unius emine cumule frumenti de bayliargi tangentem medietatem dicti mansi et amplius unum sextarium frumenti ad bonam mensuram de Alassaco rendualem ratione terrarum affarii Salesse et terre d'Aussolhs que sunt dicte la Robberta de sancto Laurencio, quem censum sive redditum dicti fratres promiserunt solemnem stipulatione interveniente, se solvituros et reddituros de certo annuatim dicto militi et suis; videlicet dictas duas gallinas in festo nativitatis domini et residuum in mestariis. Quibus sic actis dictus miles attendens specialem affectionem quam erga dictos fratres homines suos habebat ex eo quod, ut dictus miles dixit, dicti fratres et eorum predecessores erga dictum militem et predecessores suos fideliter se habuerant temporibus retroactis et multa onera, sumptus, labores et servicia subierant, volens dictos fratres remunerare, gratis, sponte et scienter dictos fratres et eorum heredes et eorum successores et posteros in perpetuum et eorum res et bona que nunc habent et sunt de cetero habituri et que jam ipsi fratres possident et sunt de cetero ipsi et sui possessuri, manumisit affranchavit et dedit et concessit plenariam integritatem et perpetuam libertatem, dictos que fratres et eorum heredes successores et posteros ab omni questa, tallia et servitute liberavit, solvit perpetuo penitus et quittavit. Retinens tantummodo dictus

miles sui et suis in ipsis fratribus et eorum heredibus et eorum posteris et rebus et bonis eorundem presentibus et futuris, videlicet predictum censum sive redditum perpetuale, necnon et amplius de voluntate dictorum fratrum loco et ratione talliarum et questarum quas dictus miles eisdem fratribus poterat et potuerat imponere et ab eisdem exigere, videlicet duos modios et unum cadrum sive barriel boni et sufficientis vini ad mensuram de Alassaco rendualem, quod vinum, interveniente solemni stipulacione, dicti fratres promiserunt se solvituros et reddituros de cetero perpetuo annuatim in festo omnium sanctorum dicto militi et suis vel eorum certo mandato. Retinens etiam dictus miles de voluntate dictorum fratrum et super eisdem fratribus et eorum posteris et eorum rebus et bonis presentibus et futuris viginti solidos turonenses dicto militi et suis per dictos fratres et suos solvendos quolibet quatuor casuum sive escobers, nec non et amplius quod dicti fratres nec eorum posteri nichil possint vendere nec perpetuo alienare de rebus eorum immobilibus sine voluntate, consensu et assensu dicti militis et suorum. Dicti vero fratres promiserunt dicto militi pro se et suis solemniter stipulanti quod de cetero dicto militi et suis solvent dictos viginti solidos in quolibet dictorum quatuor casuum ut est dictum. Et pro premissis omnibus attendendis et firmiter et inviolabiliter observandis dicti fratres obligaverunt se et suos dicto militi et omnia bona sua mobilia et immobilia presenciam et futura. Et dictus miles fecit etiam dictis fratribus pactum perpetuum et so-

lemne, reale et personale de non petendo a modo aliquid ab eisdem nisi ea que superius sunt expressa ratione vel occasione premissorum. Et renunciaverunt super premissis dicte partes et earum quolibet quatenus tangere poterat quamlibet omni exceptioni doli mali, fori, loci et in factum accioni et condicioni sine causa et cuilibet deceptioni levi et enormi et cuilibet privilegio rei et persone coherenti et omnibus aliis rationibus, allegacionibus et defensis juris et facti per quas contenta in hoc publico instrumento possent infringi in aliquo seu cassari, et specialiter et expresse juri per quod censetur invalida renunciatio generalis. Promiserunt solenni stipulacione interveniente sic quatenus tangit quamlibet omnia in hoc publico instrumento contenta attendere et complere et firmiter et inviolabiliter observare et contra non venire tacite vel expresse, suis ad sancta dei evangelia prestitis corporaliter juramentis, volentes et petentes ad observacionem omnium premissorum se et suos si opus sit compelli per castellanum et executorem sigilli regii in Monte Dome positi et statuti ad solam ostensionem prefectam presentis instrumenti tanquam pro re judicata. Supponendo super his se et sua jurisdictioni, cohercicioni, compulsioni, foro, usui et statuto dicti sigilli regii omni exceptione remota. Acta fuerunt hec apud Alassacum anno die et regnante predictis, testibus presentibus ad hoc vocatis specialiter et rogatis Bartholomeo Jauberti, de Usercha, Thomas Robberti, de Vinzelas et Geraldo de Villa Nova. parrochie de Espartinhaco. Et me Stephano Comit

auctoritate regia notario publico qui premissis una cum dictis testibus presens fui, presens que publicum instrumentum ipsa manu scripsi, publicavi et in hanc formam publicam redegi signoque meo solito signavi rogatus et requisitus in fidem et testimonium omnium premissorum.

Nos vero Guillelmus de Grandissono dicti domini nostri Francie regis clericus, custos dicti sigilli regii, illud ad fidelem relacionem dicti notarii huic presenti publico instrumento duximus appendendum salvo jure in omnibus dicti domini nostri regis (1).

(Archives du château de Bach. — Original.)

(1) Les actes d'affranchissement de serfs ne sont pas rares au ^{xiv}^e siècle. On en connaît peu néanmoins concernant le Bas-Limousin. Celui-ci nous donne un exemple des conditions qui étaient d'ordinaire, dans cette contrée, attachées aux actes de manumission. Les tenanciers de Pierre Raynaldi, chevalier, au mas de Chantavolp, paroisse d'Allasac (près Brive), sont taillables et exploitables à la volonté de leur seigneur. Ils doivent en même temps un cens annuel de deux setiers et une émine de froment, deux setiers et une émine d'avoine, vingt œufs, deux poules, etc. Ils reconnaissent d'abord cette redevance, puis le seigneur déclare que les dits tenanciers et leurs prédécesseurs s'étant toujours bien conduits envers lui et lui ayant rendu de nombreux services il veut les récompenser, et qu'en conséquence il affranchit et dote de la liberté plénière, intégrale et perpétuelle, les dits tenanciers, leurs héritiers et successeurs à perpétuité, ainsi que tous les biens qu'ils possèdent actuellement ou posséderont dans l'avenir, les déchargeant de toute taille, queste ou servitude. Il se réserve seulement le cens ci-dessus reconnu, et, en remplacement de la taille et queste

qu'il avait le droit d'exiger, les tenanciers consentent à lui payer annuellement deux muids et un quart ou baril de vin livrables à la Toussaint, et vingt sols tournois aux quatre cas ou escobers (*). Le seigneur impose en outre la condition que ses tenanciers ou leurs successeurs ne pourront, sans son consentement, aliéner aucune partie de leurs biens immeubles. A l'exécution des dites conventions, les tenanciers s'obligent personnellement, et obligent leurs biens meubles et immeubles présents et à venir.

La taille à volonté, transformée en taille abonnée (d'une valeur déterminée) et aux quatre cas, la queste ou exploit, convertie en un cens annuel aussi déterminé, telles sont les conditions ordinaires de l'affranchissement en Bas-Limousin. Il n'y a pourtant pas de règle fixe à cet égard. Ces conditions dépendent de la volonté du seigneur, ou plutôt de l'accord du seigneur et du serf. Nous connaissons un cas où l'obligation imposée à l'affranchi consiste dans la fourniture d'un homme de guerre. L'état du serf est odieux, c'est un opprobre à la justice et à l'humanité, mais depuis le ^{xiii}^e siècle tout au moins, l'homme attaché à la glèbe n'est pas dénué de tout droit et privé de toute défense. Il est réellement propriétaire, il ne peut pas aliéner sa terre, mais on ne peut pas la lui enlever s'il exécute son contrat. S'il est taillable et exploitable à volonté, il n'est pas même sous ce rapport livré complètement à l'arbitraire. L'usage, et au besoin les cours de justice, règlent le pouvoir du seigneur. La queste est réduite d'habitude à une somme égale au cens. La taille ne peut être imposée qu'une fois l'an. Ce sont encore d'abominables exactions, mais elles ne sont plus sans frein ni limite. Le droit de poursuite paraît être une exception en Bas-Limousin. Le serf qui est soumis à une charge trop écrasante peut s'y soustraire en abandonnant l'héritage. Il y a plusieurs exemples de ces dé-

(*) Mariage de la fille du seigneur, captivité, voyage d'outremer et chevalerie.

laissements à la suite desquels le seigneur réduit le cens en faveur de son tenancier ou baille à nouveau le fief à un autre. Toutes ces questions relatives à l'état des personnes et des terres dans cette région au moyen âge sont encore fort obscures. Nous avons cherché à y apporter quelque jour dans notre ouvrage déjà cité, mais il est à désirer que la recherche et la publication de nouveaux textes les éclairent plus complètement. (Voir *La Vicomté de Limoges*, p. 61 et suiv.)

XXIII

IMPUGNATIONS DE GUILLAUME DE BOUSSAC, SEIGNEUR D'UBLANGES, CONTRE L'AFFRANCHISSEMENT PRÉTENDU DE SES TENANCIERS DU MAS INFÉRIEUR D'UBLANGES. — VERS 1430.

Discours de Guilhem de Bossat concernant Blanges.

EN SEGUEN se las empugnacions que you Guilhem de Bossac seignour de Ublanges fauc a lencontra de ung intrumen produitz per lous tenenciers del mas sotra de Ublanges per loqual instrumen se volen aiudar losd. tenenciers en disen que el y at ung chapela que sapelava mossen Peyre et ung autre que ne y at que sapelava mossen Johan de Ublanges lous quals disent losd. homes deux mas sotra de Ublanges que lousd. pestres moss. Peyre et moss. Johan quels affrancheron lo mas sotra de Ublanges, so es assaber quels eren per davan talhandies et spectables a tota voluntat et se affrancheren per la manieyra que sen sec : so es assaber que las talhas que eren a tota voluntat

las meyren en quatre cas et los splectz affrancheren de tot et compreren cens sous de renda et doas liouras de sera.

Prumieramen dich lod. Guilhem de Bossac seignour de Ublangas que lod. instrumen dessus produitz no val re ni no deu esser ames per la rasos de sos scriptas.

Item dich prumieramen lod. seignour de Ublanges que jamays lo seignour que era per aquel temps de Ublanges no anet jamays Avinho et que aquel instrumen no deu re valer, quar el fu resoubut fora del realme, si jamays hi at instrumen resoubut, e que aquel instrumen podia far qualque home que se volgues, en donar entendre que aquetz pestres mossen Peyre et mossen Johan eren del mas de Ublanges et affrancheren lo mas sotra de Ublanges; et si you era Avinho ho a Paris you poys donar entendre a bet cop de gëns que Gimel ho Sancta Fortunada es meos, et no nes res, et en aquo you lo vendroy aneyssi coma si fus meous, et no nes res, per aver argen.

Item dich lod. Guilhem de Bossac que pousat et no houtregat, que lod. seignour de Ublanges que era per lo temps no podia vendre ne affranchar sens licencia del seignour de que el ho tenia an bon homatge, ne anqueras lo seignour de que el ho tenia an bon homatge no lhi podia donar licencia de vendre ni de affranchar per so que el ho tenia de ung autre seignour et per so you dich que lod. affranchemen ne val re.

Item di lod. seigniour de Ublanges que jamays el mas sotra de Ublanges no hi fus jamays cha-

pelas ni gens de egleysa, et pousat et non houtregat que ny agues agut, los queaus feyro far so di lo instrumen de lous affranchemens et compreron lous cens sous et las doas liouras de la sera de renda del mas sotra de Ublanges, losquals chapelas jamays no transportero aquesta renda ne franchetat a lours tenenciers ni jamays no feyro testamen et ordenansa que se ses montra que jamays els transporteront aquest affranchemen en renda que els compraron, pousat et no houtregat que aquo que es dessus dich fus vertat et que jamays en neguna manieyra els no transportero ausd. tenenciers, et son mortz sen far testamen negun et lo evesque dont ilh eren es demorat lour heretier per que et per los cas dessusd. jamays ne lhi at affranchemen, car si agues agut affranchemen moss. de Gimel agoa quitat lo affranchemen a mos predecessours.

Item di lod. seignour de Ublanges que lo instrumen que produsent lousd. homes desus nomatz es fals tant quant lo instrumen di que Guilhem de Bossac que era per lo temps compret certana renda et la justissa de Ublangas lan de la data de lour instrumen; no nes re, car Rous de Belfort, seignour del chastel de Gimel sotra donet, perpetualmen et quictet a Guilhem de Bossac que era per lo temps tot lo mas de Ublanges, aneyssi coma appar per bonas letras de moseignour lo official de Lemoges, retengut asse homatge franc et mealha daur de achapta a mudansa de seignour et de home et fo fach lan mial II^e LXXVI; per que dise que lo affranchemen no se podia ges far

si no que lo seignour lo quitet del homatge. Et que lo ditz Roux, seignour del chastel sotra de Gimel, vende los C s. de la renda e no pas lod. Bernart lor [instrumen?] es fals. Es la letra de data lan M CCC XVII.

Item dich lod. seignour de Ublanges que pousat et no houtregat que lour letra fus bona, quels demanden amortit del Rey nostre seignour, et attendut quels no an amortisat, las rendas et los cens son tousjours al seignour de Ublanges que es (*un mot emporté par lacération*).

Item di lod. seignour de Ublanges que lod. instrumen dessus nomat es fals tant quant lour instrumen di que lo mas et rendas et justissa et talhas et esplectz foren compratz de Bernart seignour del chastel sotra de Gimel que era per lo temps : no nes re, car de may de VIII^{xx} ans ha que lo seignour de Gimel que era per lo tems se apelava Rous de Belfort, seignour del chastel sotra de Gimel, et aquel havia donat tot lo mas de Ublanges am totas sas apartenansas ald. seignour de Ublanges, et lour instrumen parla que Bernart seignour del chastel sotra de Gimel ho avya fach et no nes res.

Item di lod. seignour de Ublanges que pousat et non houtregat que lo affranchemen fus bos los quals no confesse point, que lour affranchemen no val re et lan romput per so que losd. homes an romput las convenensas que eren eld. affranchemen, quar eld. affranchemen els me devian far ma lenha et la palha que era mestier per mous chavaux et per mon hostel quant you demouravia

de la part de lay et els no non re volgut far, mas me so estat refusas a ma molher et a mon filh et lous an respondut que you lour mostres comen els lo devian far, et per so dise you que els man romput las convenansas et you ne soy point tengut de tener lo affranchemen et per so ay fouat una talha aux dos fuecs de xxx^{ta} liouras.

Item [per las] rasos dessusd. et vist lo instrumen lour et meu que [sera] pronunciat et declarat que lour affranchemen ne val re et deven esser tornatz las rendas et cens que eren par davan lou affranchemen.

(Archives du château de Bach. — Original.)

(1) Cette pièce n'est pas datée, mais la date très approximative en est facile à déterminer, tant par les mentions qu'elle contient que par l'écriture. On y rappelle, comme se rapportant au litige, un acte de Roux de Beaufort, seigneur de Gimel, de l'an 1276, et il est dit que Roux de Beaufort vivait à une époque remontant à plus de cent soixante ans. Nous aurions d'ailleurs d'autres éléments pour fixer la date de ce curieux mémoire. Son auteur, Guillaume de Boussac, vivait de 1400 à 1470. Il eut l'idée de faire transcrire en volume le résumé de tous les actes qu'il possédait intéressant ses propriétés et celles de ses ancêtres. Ce volumineux recueil (qui fait partie de mes archives) est écrit en langue limousine et d'une grosse écriture parfaitement lisible. C'est un vrai cartulaire de famille. Les successeurs de Guillaume, jusqu'en 1630, y ont ajouté divers actes et même un essai de généalogie. La pièce que nous publions ne fait pas partie du cartulaire, mais elle a été insérée entre ses feuillets ainsi que quelques autres de la même époque : 1430 à 1440. Son écriture, différente de celle du volume, est aussi très lisible, ce qui permet de garantir l'exacti-

tude de la transcription. Les textes limousins de cette date sont assez rares, ils marquent la transition de la langue romane pure au langage qui, dès le siècle suivant, ne sera plus qu'un patois. Le *discours* de Guillaume de Boussac intéresse donc la linguistique en même temps que l'histoire du droit féodal.

Les tenanciers du mas inférieur d'Ublanges (lieu, commune de Bar, arrondissement de Tulle) prétendent qu'ils ont été affranchis, vers 1317, par deux prêtres qui étaient seigneurs fonciers et justiciers du dit mas. La taille à volonté a été convertie en taille aux quatre cas, et les exploits ou queste ont été rachetés moyennant une redevance annuelle ou rente de cent sols et deux livres de cire. Les auteurs de Guillaume de Boussac ne seraient devenus seigneurs d'Ublanges qu'en l'année 1317 postérieurement à cet acte d'affranchissement, et par conséquent Guillaume serait obligé de s'y conformer. Celui-ci répond que l'acte produit est faux, et il donne ses raisons à l'appui. En le supposant sincère, il l'argue de nullité en développant ses motifs. C'est ainsi qu'il expose le droit féodal sur la matière, et c'est la partie qui est la plus digne d'attention. L'organisation hiérarchique des fiefs y est nettement indiquée. La seigneurie d'Ublanges dépend de la seigneurie supérieure de Gimel, qui est, de son côté, dans la suzeraineté du roi de France. Dans les anneaux de cette chaîne, rien ne peut être modifié sans le consentement de tous les intéressés. Pour rendre la liberté à ses vassaux, le seigneur d'Ublanges doit avoir le consentement exprès du seigneur dominant, car il diminue ainsi la valeur du fief ou il en change l'état, ce qu'il n'a pas le droit de faire. Il doit l'hommage pour la servitude de ses tenanciers comme pour tous les autres avantages. Il est donc nécessaire qu'il soit relevé de cette partie de l'hommage par un consentement formel. Le seigneur dominant est dans la même situation vis-à-vis de son suzerain. En cas de commise ou confiscation du fief servant, le seigneur dominant doit le retrouver tel qu'il est censé l'avoir

livré. De même du seigneur suzerain. Le rachat ou l'extinction de toute charge pesant sur des personnes de condition servile ou main-mortables est d'ailleurs soumis à la formalité de l'amortissement. Voilà le droit, et Guillaume de Boussac soutient que ces conditions n'ont pas été remplies. Il déclare enfin que le pacte d'affranchissement aurait été en tout cas rompu, parce que les tenanciers n'ont pas rempli les obligations auxquelles ils étaient assujettis par le contrat. Entre autres choses, ils devaient fournir au seigneur son bois à brûler et la paille pour ses chevaux, et ils ont refusé de faire ces livraisons. En conséquence il a levé sur eux, pour leurs deux feux, une taille de trente livres. Taxe énorme : valeur approximative, 2,500 à 3,000 francs d'aujourd'hui, d'après les tableaux de Leber dans son *Essai sur l'appréciation de la fortune privée au moyen âge*.

Il suffit de poser les questions soulevées par ce débat, sans rechercher, comme nous pourrions le faire à l'aide du cartulaire, si Guillaume de Boussac était réellement fondé dans son opposition. Nous ignorons si le procès reçut solution en justice, mais nous savons que les tenanciers du mas inférieur d'Ublanges ne restèrent pas, durant le xv^e siècle, taillables et exploitables à la volonté de leur seigneur, mais seulement aux quatre cas de la coutume.

XXIV

ACTE PORTANT DON DE LA LIBERTÉ ACCORDÉE A UN
ESCLAVE NÈGRE, PAR LA BARONNE DE POISSAC. —
A TULLE LE 26 AVRIL 1773.

EN LA VILLE DE TULLE, bas-Limouzin, le vingt-six avril mil sept cent soixante treize, avant midy, fut présent par devant les notaires royaux soussignés, sieur Ovide dit Pierre Penit, nègre, de-

meurant de présent au service de madame Dupuy, baronne de Poissac, en cette ville de Tulle, paroisse Saint-Julien, lequel a remis entre nos mains une lettre dattée de Bordeaux le neuf de l'an mil sept cent soixante treize signée Du Tasta, icelle lettre sans aucun renvoy ni trassure, de laquelle lettre la teneur entière s'en suit.

« *Madame, il est bien heureux pour moy*
» *de trouver quelque occasion de vous prouver*
» *mon respectueux dévouement. Je saisis avec*
» *empressement celle que vous me présentés en*
» *faveur du nègre Ovide. Ouy, Madame, je*
» *vous ay transmis tous mes droits sur ce*
» *nègre, disposés de lui, accordés lui sa liberté*
» *si vous l'en trouvés digne, je souscris à tout*
» *ce que vous ferés, et si ma lettre ne vous*
» *paroît pas une autorité assés positive, mar-*
» *qués moy de quelle manière je pourrois avoir*
» *l'honneur de vous confirmer l'étendue de tou-*
» *tes les dispositions de mon cœur dans tout ce*
» *que vous pourrés désirer. Je vous félicite,*
» *Madame, du retour de la santé de Monsieur*
» *de Poissac, jouissés avec luy de tout ce que*
» *sa société peut procurer de bonheur et jouis-*
» *sés en longtems. Ce sont les souhaits sincères*
» *que je vous fais à tous deux. Je suis avec*
» *respect, Madame, votre très humble et très*
» *obéissant serviteur. DU TASTA. Bordeaux, le*
» *neuf (sic) de l'an mil sept cent soixante*
» *treize. »*

« *En conséquence du pouvoir à moi donné*

par la présente, je donne la liberté au nègre Ovide dit Pierre Penit. Au château de Poissac, le quatorze janvier mil sept cent soixante treize. (Signé) Dupuy de Poissac, approuvant l'écriture ci dessus. »

Contrôlé à Tulle le vingt cinq avril mil sept cent soixante treize par Reynaud, qui a reçu quatorze sols. L'endossement de la lettre : A Madame la baronne de Poissac; vu au contrôle le même jour.

De tout quoy a été concédé acte au dit Ovide dit Penit, pour luy servir ce que de raison. Fait et passé en la ville de Tulle le vingt six avril mil sept cent soixante treize, et le dit Ovide dit Pierre Penit a déclaré ne scavoir signer, de ce requis. BUSSIÈRES, notaire royal. BOUDRIE, notaire royal. Contrôlé à Tulle le 26 avril 1773, reçu quatorze sols. REYNAUD (1).

(Archives du château de Bach. — Original.)

(1) Les actes de ce genre doivent être fort rares, car ils ne pouvaient être faits qu'en violation des lois existantes. C'était un principe fondamental de notre droit public que tout esclave était libre dès qu'il mettait le pied sur le sol français. Un édit de Louis le Hutin de l'an 1315 (inséré dans le grand Recueil des Ordonnances des rois de France de la III^e race) l'avait proclamé formellement, plusieurs de ses successeurs l'avaient confirmé, et les cours de justice l'avaient constamment appliqué. Des lois spéciales réglèrent l'esclavage des nègres aux colonies, mais le nègre, dès son arrivée en France, était libre de plein droit. Louis XV jugea à propos d'apporter certaines exceptions à cet ancien et noble privilège de la terre française. Un édit de 1716 conserva, moyennant l'accomplis-

sement de quelques formalités, leurs droits aux maîtres sur les esclaves nègres qu'ils amenaient provisoirement en France pour se faire servir ou pour leur apprendre un métier. Cet édit fut interprété par une déclaration de 1738. Dans l'esprit de ces documents législatifs et d'après leurs prescriptions expresses, ces droits ne pouvaient exister qu'au profit du maître amenant son esclave en France dans les conditions ci-dessus; le séjour de l'esclave ne pouvait être que provisoire; si le maître s'établissait dans le royaume, il devait renvoyer l'esclave aux colonies, à peine de confiscation. Dans le délai assigné au séjour de l'esclave, le maître ne pouvait l'affranchir que par testament, et l'affranchissement était nul si le décès ne survenait qu'après l'expiration du délai. Dans ce cas encore, l'esclave était confisqué au profit du roi.

Cet édit, et la déclaration à la suite, furent enregistrés par quelques parlements de province (parmi lesquels il faut sans doute ranger le parlement de Bordeaux), mais ils ne furent même pas présentés au parlement de Paris, qui refusa toujours de les appliquer comme contraires au droit commun du royaume.

Sous le régime de l'édit de 1716, l'affranchissement du nègre Ovide était nul pour beaucoup de raisons. En supposant que le sieur du Tasta fût un colon s'étant fait suivre en France par son esclave, il n'avait nullement le droit d'en aliéner la propriété à titre gratuit ou onéreux, ni la faculté de l'affranchir par simple lettre. En vertu du droit commun, l'acte d'affranchissement était également nul puisque le nègre était libre de droit. Cet acte ne créait donc aucun lien juridique : il faut le considérer comme une reconnaissance gracieuse et extra-judiciaire du droit à la liberté inhérent au sol français. Il est d'ailleurs à noter que M^{me} de Poissac, en puissance d'époux, agit sans l'autorisation maritale, ce qu'elle n'aurait pu faire pour un acte créant un lien de droit. (DENISART, *Collection de décisions de jurisprudence*, art. Nègre. — GUYOT, *Répertoire de jurisprudence*, art. Esclavage.)

XXV

LETTRES DU ROI JEAN CONFIRMANT L'EXEMPTION DE
TOUS IMPÔTS DE GUERRE EN FAVEUR DE LA VICOMTÉ
DE TURENNE ET DE LA VILLE DE BRIVE. — 10 NO-
VEMBRE 1350.

JOHANNES DEI GRATIA FRANCORUM REX, gubernatori in Lemovicentio, ratione guerrarum deputato in senescallia Petragoricensi, omnibusque aliis deputatis vel deputandis ad indicendum vel levandum subsidia, inducta, exactiones vel gabellas vel locumtenenti eorundem, salutem. Significavit nobis dilectus et fidelis noster vicecomes Turenne, miles, nepos summi pontificis, quod licet bonæ memoriæ dominus et carissimus progenitor noster, contemplatione dicti summi pontificis et carissimæ dominæ nostræ reginæ Blanchiæ Franciæ quondam consortis ejusdem, concessisset dicto vicecomiti ut subsidium, impositum seu gabella ratione guerrarum nunquam levare in dicto vicecomitatu solita, quam vos seu aliqui vestrum de novo imponere seu levare nitebamini, nullatenus levaretis seu exigeretis, exacta et levata si quæ essent restituendo ut in dictis litteris latius dicitur contineri; nihilominus vos seu vestrum aliqui et ex eo quod asseritis villam de Briva non esse nec fuisse de dicto vicecomitatu vel ejus pertinentiis, licet ibi dominus significans habeat omnimodam justitiam, dictas impositiones, subsidia, seu gabellas imponere seu exigere nitemini, supplicans sibi super his provideri de remedio gratioso. Nos igitur gra-

tiam per dictum dominum progenitorem factam volentes potius ampliare quam restringere, vobis et vestrum cuilibet mandamus quathenus dictam gratiam de qua liquebit, in omnibus locis et quibus dictus significans habebit altam justitiam etiam in parte ista que intra dictum vicecomitatum et ejus pertinentiis existat, teneatis et faciatis inviolabiliter observari. Et si que in contrarium facta sunt revocentur et ad statum pristinum et debitum redeatis causis premissis, et litteris subreptissis impetratis vel impetrandis in contrarium non obstantibus quibuscumque, que sic fieri volumus de gratia speciali. Datum Parisius sub sigillo nostro quo utebamus antequam regnum ad nos devenisset, die decima novembris anno domini millesimo trecentesimo quinquagesimo (1).

(*Archives nationales. R 2, 504. — Papiers des princes de Bouillon* : Vidimus, à Brive, du 15 mai 1645. Signé : Dumas, président au présidial, Verlhac, procureur du roi.)

(1) Le recueil intitulé : *Libertez, franchises du vicomté de Turenne* (Paris, 1658), contient des lettres-royaux de Philippe VI et de Charles V dans le même sens, mais celles-ci y ont été omises. — Le vidimus paraît présenter quelques fautes de lecture, par exemple *Lemovicentio* pour *Lemovicino* ou *Lemovicensi*.

XXVI

TRANSACTION SUR LES DROITS RESPECTIFS DE JUSTICE ET DE RESSORT ENTRE LE VICOMTE DE TURENNE ET LE PRIEUR DE BRIVE. — 30 OCTOBRE 1351.

IN NOMINE DOMINI, AMEN. Noverint universi et singuli, presentes pariter et futuri hoc presens publicum instrumentum inspecturi, visuri, lecturi ac etiam audituri. Et sit notum quod anno incarnationis domini millesimo trecentesimo quinquagesimo primo, die vero penultima mensis octobris, apud locum de Ornhaco Lemovicensis diocesis, regnante domino Philippo dei gratia Francorum rege, in quondam magistri Bernardi de Favars notarii publici habitatoris ville Turenne ejusdem diocesis tempore quo vivebat et testium infrascriptorum presentia fuit facta compositio et transactio inter venerabilem et religiosum virum dominum Stephanum priorem Brive ex una parte et nobilem virum dominum Hugonem de Cosnaco locum tinentem domini vicecomitis Turenne et discretum virum magistrum Petrum de Champagnac judicem dicti domini vicecomitis Turenne pro se et suis heredibus et perpetuo successoribus universis, videlicet quod dominus prior et sui perpetuo successores recognoscant se tenere in feudum francum et honoratum a domino vicecomite Turenne et suis perpetuo heredibus et successoribus in mutatione domini hinc inde omnia loca, mansos, affaria, tenementa, census, redditus, jurisdictiones, emphytheoses, feuda, retro feuda et universa bona jura

seu deveria sua temporalia nominatim designata videlicet que sequuntur inferius cum homagio et fidelitatis juramento prestando et faciendo in mutatione prioris et vicecomitis hinc inde. Item et quod in qualibet mutatione etiam cum fient recognitiones, homagium et fidelitatis prestare juramentum, ponantur in signum superioritatis et domini, vexilla seu banerie vicecomitis Turenne super turrim majorem loci de Capella et super portam loci de Grandimonte in loco patenti et clametur ubique alta voce et preconii Turenne : Turenna, Turenna, Turenna. Et stent utrobique ab ortu solis usque ad tertiam et tum amoveantur ex inde per gentes dicti domini vicecomitis et nisi amoverentur per gentes dicti domini vicecomitis quod amoveantur impune per gentes dicti domini prioris, transacta dicta hora. Item et quod bassa et media justitia seu jurisdictio et mixtum imperium et omnes casus ad dictam bassam et mediam justitiam et mixtum imperium pertinentie eorumque cognitio, definitio, executio, et emolumentum ex inde proveniens ad dictum dominum priorem et suos successores solum et in solidum pertineant pleno jure quam et que per gentes et officarios suos in dictis locis prout sibi placuerit valeant libere exercere; alta vero justitia et merum imperium (mansis in inferius contentis) nec non superioritas et ressortum premissorum omnium in dictis mansis, locis et territoriis et omnes casus et cause ad dictam altam justitiam et merum imperium et superioritatem et ressortum quomodolibet pertinentia de consuetudine vel de jure eorumque

cognitio, deffinitio, cohercitio, punitio et executio ad ipsum dominum vicecomitem Turenne et ejus successores solum et in solidum pertineant perpetuo, salvo quod dictus dominus vicecomes non possit habere furcas patibularias in dictis locis nec possit aliquid acquirere in feudis vel possessionibus, locis et mansis recognitis predictis absque domini prioris vel successorum suorum licentia et assensu, et salvo quod si contigerit bona alicujus delinquentis in dictis locis et terra confiscare de consuetudine vel de jure, quod immobilia que tenebuntur a dicto domino priore sibi applicantur, salvo jure per consuetudinem Brivensem partibus acquisitis; mobilia vero bona inter dominos vicecomitem et priorem equis partibus dividuntur et si pena corporalis in penam pecuniariam convertatur ad dictum dominum priorem tertia pars illius pene pecuniarie haberi aplicetur et salvo etiam et retentis quod in inquestis faciendis supra criminibus et delictis nec non et inventariis occasione communium faciendis de bonis delinquentis impositis habitatoribus dictorum bonorum et totius terre predictae vocetur judex et bajulus dicti domini prioris ad finem ne gentes dicti domini vicecomitis possint aliquem de dictis habitatoribus contra justitiam oprimere vel gravare. Item dictus dominus prior habebit jurisdictionem altam, bassam et mediam in locis de Capella, de Germanas, Bouyga, Longua, Clareden, lou mouli de Clareden, Lacheza, Lacomba, item in loco de Grandimonte parrochie de Lissaco et in manso de La Boria parrochie Sancti Saturnini de Cotsagio et dictus dominus vicecomes habebit

in istis superioritatem et ressortum ut supradictum est. Item et quod dictus dominus vicecomes seu sui successores non possint a dicto domino priore vel suo conventu aliquod servitium vel aliquam servitutem exigere vel habere nisi quod pro dicto domino vicecomite et suis apud deum devotis orationibus intercedant. Item et quod ipse dominus vicecomes non possit aliquas talias in dictis hominibus dicte terre nec aliquam servitutem eis imponere nisi solum in guerris suis propriis a dicto domino priore et habere adjutorium et subsidium dictum servitium per octo dies continuas suis propriis expensis in vicecomitatu Turenne et ressorto semel in anno, et ultra illas octo dies expensis dicti domini vicecomitis. Item et quod homines dicti domini prioris licet quando necesse fuerit, habeant vigilare et excubiare in locis dicti domini prioris, videlicet in locis de Capella et Grandimonte, aliter si dictus dominus prior non indigeat evidenter quod homines predicti domini prioris habeant vigilare et excubiare ad jussum et necessitatem dicti domini vicecomitis. Item quod dictus vicecomes nec sui successores non possint premissa de manu, hospitio et mensa sua quomolibet dimittere nec in alium quemlibet alienare quocumque alienationis titulo vel transferre preterquam in suos heredes universales Turenne vicecomitatus. Item et quod dominus vicecomes et sui successores teneantur defendere et protegere dictum dominum priorem et suum conventum et jura ipsorum ab omni vi, violentia et injuria posse suo et homines suos ut bonus dominus fide-

lem hominem et subditum suum. Item et quod homines predicti domini prioris habeant libertates et privilegia communiter et generaliter concessa et indulta ceteris hominibus sue conditionis castellanie Turenne. Item et quod homines dicti domini prioris in premissis casibus ad dictum vicecomitem pertinentibus non possint trahi nec vocari in jus per gentes et officarios dicti domini vicecomitis nisi duntaxat ad villam Brive vel infra decos ejusdem vel ad audientias vel assisias Turenne vel ad loca recognita supra scripta. Item quod premissa recognita non possint incurri, seu comiti, seu confiscari dicto domino vicecomiti vel suis successoribus. Item quod dictus dominus vicecomes et sui successores aut ejus officarii et gentes non possint saisir aut ad manum dicti domini vicecomitis ponere premissa recognita aut bona dicti domini prioris et conventus sui nisi ob defectum recognitionis et homagii in supra scriptis casibus faciendis post mensem a quo ipse prior vel sui successores fuerunt requisiti, vel nisi post lapsum anni et diei, aut nisi summatim cognoscatur ob aliam justam et rationabilem causam. Item quod contra istam transactionem altera ipsorum partium contra alteram prescribere aliquo quanticumque temporis lapsu seu contrario usu non possit. Item et quod si per alteram dictarum partium fieret quod soluta pena rata remaneat (?) transactio et id contra eam factum fuerit nullum sit et irritum ac nullius efficacie seu monimenti. Item quod decretum domini episcopi Lemovicensis ponatur et partes procurent interponi decretum per dominum papam nostrum

et regem, et partes predictae imposuerunt se sigillis regiis Montispesulani et Montis Dome et camere domini nostri pape. Presentibus ibidem et audientibus domino Bertrando de Molceone, infirmario monasterii Belliloci, Joanne de Molceone, clerico, Guillelmo de Cosnaco, domicello, Lemovicensis diocesis et Petro Artus..... Lemovicensis diocesis ad premissa vocatis et rogatis (1).

(*Archives nationales, Q 1, 145-146. Vidimus de 1467.*)

(1) Le prieuré de Brive, très important dès le XIII^e siècle, a existé jusqu'en 1789. On ne trouve dans les ouvrages imprimés aucun renseignement sur son histoire. A peine connaît-on le nom de quelques-uns de ses prieurs. Le cartulaire de Malemort mentionne Ébles en 1260 et Bernard en 1297. Gui de Ventadour fut le 24^e, comme on a pu le voir dans la note 32 de la pièce XV ci-dessus. L'abbé de Lubersac, vicaire général de Narbonne en 1785, auteur de divers ouvrages, fut le dernier.

Notre acte présentant de longs développements, suivant l'usage du temps, nous en donnons l'analyse. Étienne, prieur de Brive, reconnaît tenir en fief d'honneur du vicomte tous les biens et droits temporels du prieuré ci-après désignés, sous l'hommage et serment de fidélité à chaque mutation de prieur et de vicomte. Lors de chaque mutation et hommage, la bannière du vicomte sera posée en signe de supériorité sur la grande tour du lieu de la Chapelle (aux Brocs) et sur la porte du lieu de Grandmont, et le héraut du vicomte criera à haute voix : Turenne! Turenne! Turenne! La bannière restera exposée en ces lieux du lever du soleil à la troisième heure, et sera ensuite enlevée par les gens du vicomte, sinon les gens du prieur seront libres de l'enlever. La basse et moyenne justice, connaissance, exécution et émolument appartiennent

dra au prieur, et il y pourvoira par ses officiers; la haute justice et le ressort appartiendront au vicomte, sauf qu'il ne pourra pas avoir de fourches patibulaires dans les dits lieux et qu'il ne pourra y acquérir aucun fief ou possession sans la licence du prieur, et s'il y a lieu à confiscation des biens de quelque délinquant, les immeubles dépendant du prieur lui seront acquis et les meubles seront partagés entre le vicomte et le prieur par égale portion. Si une peine corporelle est convertie en une amende, le tiers en sera applicable au prieur, étant réservé que dans les enquêtes criminelles et dans les inventaires des biens du délinquant, le juge ou le bailli du prieur sera appelé afin que les gens du vicomte ne puissent commettre d'exactions contre les détenteurs de ces biens. Le prieur aura la juridiction haute, basse et moyenne dans les lieux de la Chapelle, Germanes, Bouyge, Longua, Claireden, le moulin de Claireden, Lacombe, Grandmont, paroisse de Lissac, et la Borie, paroisse de Saint-Cernin de Cousages, et le vicomte aura la supériorité et le ressort dans les dits lieux. Le vicomte ne pourra exiger du prieur d'autre service que ses prières pour lui et les siens. Il ne pourra imposer taille ni corvée sur les hommes du prieur, si ce n'est que dans les propres guerres du vicomte le prieur lui devra l'aide et le subside, le dit service pendant huit jours, à ses frais et dépens dans la vicomté de Turenne et son ressort et une fois l'an, et après ces huit jours aux dépens du vicomte. Lorsqu'il sera nécessaire, les hommes du prieur feront le guet à la Chapelle et à Grandmont, mais s'il n'est pas nécessaire, les dits hommes feront le guet pour le vicomte. Les terres du prieur ne pourront être mises hors la main du vicomte et de ses successeurs, héritiers de la vicomté, qui ne pourront les aliéner et seront tenus de défendre et de protéger de tout leur pouvoir le prieur, son couvent et ses hommes, comme un bon seigneur en est tenu vis-à-vis d'un fidèle sujet. Les hommes du prieur jouiront de toutes les libertés et privilèges accordés aux autres sujets de la châtellenie de

Turenne. Les dits hommes, dans les cas sus-énoncés, ne pourront être appelés en justice par les gens du vicomte que dans la ville de Brive et dans l'étendue de ses limites, ou aux assises de Turenne et dans les lieux ci-dessus reconnus. Les choses faisant l'objet de la reconnaissance du prieur et ses propriétés en général ne pourront être confisquées au profit du vicomte, ni saisies par ses officiers, si ce n'est pour défaut d'hommage et de reconnaissance non effectués dans le mois de la sommation, ou après le délai d'an et jour pour autre juste cause. Il ne pourra être prescrit contre les présentes conventions qui devront être approuvées par l'évêque de Limoges, le pape et le roi.....

G. CLÉMENT-SIMON.

NUMISMATIQUE

Encore un denier de la Vicomté de Turenne (1)

La note de M. A. de Barthélemy sur divers deniers de la Vicomté de Turenne était imprimée lorsqu'une monnaie similaire a été acquise pour le Musée par M. Rupin.

Elle a été trouvée à Nazareth, vieux bourg peu éloigné de Turenne et qui doit son origine à une léproserie fondée par Raimond I^{er} (1091-1122) à son retour de la 1^{re} croisade; les chevaliers du Temple s'y établirent un peu plus tard.

Le denier provenant de Nazareth est analogue, sauf une légère différence de poids, au premier de ceux que décrit M. de Barthélemy dans la note précitée; son état de conservation est parfait.

D/. ✕ **RAIMVNDVS**. Croix cantonnée d'un anelet au 2^{me} et 3^{me}.

R/. ✕ **DE TVRENA**. Dans le champ, deux O cruciformes et deux croisettes, ces divers emblèmes disposés en croix.

Billon. Poids : un gramme (2).

Ce denier doit être, comme les autres, attribué à Raimond III ou Raimond IV.

PH. LALANDE.

(1) Voir pages 127-130, 1^{re} livraison.

(2) Ces monnaies sont cotées 2 francs sur divers catalogues.

Encore un mot sur le groupe de monnaies antiques
trouvées à Tulle en 1878 (1)

On sait déjà par une note de notre collègue M. J. Soulingeas, publiée l'an dernier dans le *Bulletin*, qu'un certain nombre de monnaies antiques furent trouvées en 1878 à Tulle, rue Nationale, en creusant plus profondément les fondations d'une maison incendiée. Cinq d'entre elles ont été décrites (*loc. cit.*) par M. l'abbé Pau, mais *sous toutes réserves*, à cause de leur très mauvais état de conservation. La présence dans le creux d'une pierre de ces monnaies, presque toutes frappées en Orient sous la domination des empereurs romains, les débris de poterie exhumés en même temps, me donnèrent à penser que cette trouvaille était de nature à jeter un jour sur la question des origines de Tulle. Je me souvins de la monnaie frappée à Alexandrie (Égypte), à la double effigie de Néron et de Poppée, et recueillie à Tulle, rue de la Barrière (2); pourquoi, me disais-je, ne pas supposer que ces monnaies ont pu être apportées au cœur du pays des Lemovices par quelque mercenaire gaulois ! Telle n'est pas l'opinion que manifesta M. Anatole de Barthélemy après avoir vu ce groupe de monnaies, cédées depuis peu au Musée de Brive par M. Soulingeas.

« Ces monnaies ont dû être apportées à Tulle » dans des temps très modernes, » me dit M. de

(1) *Bulletin*, tome X, 1888, p. 105-108.

(2) Décrite par M. l'abbé Pau, tome VI du *Bulletin*, 1884, p. 617.

Barthélemy (1); « ce sont, en grande partie, des » bronzes grecs et alexandrins qui ne se trouvent » pas en France. Ces pièces ont dû appartenir à » quelque collectionneur ou quelque voyageur qui » les avait rapportées; nos soldats, retour d'Afri- » que, en ramènent souvent. Les monnaies nu- » mides, byzantines et d'Alexandrie, arrivent vo- » lontiers par là (2). »

On verra plus loin que M. André Froidefond, spécialiste pour les monnaies grecques et romaines, partage la manière de voir de M. de Barthélemy. M. Froidefond a bien voulu se charger de décrire ces monnaies une à une, tout en me disant que leur conservation étant très mauvaise, il n'a pu les classer toutes avec certitude.

D'autres monnaies antiques, dont la présence est encore un sujet d'étonnement, ont également été recueillies çà et là dans la Corrèze. Citons notamment : deux très petits bronzes des rois Parthes Mihirdate (50 ans après J.-C.) et Vologèse II (64-70 après J.-C.) trouvés, le premier en ouvrant la ligne de Vendes, et le second près de Noailles, en traçant la ligne de Brive à Cahors (3); une monnaie Celtibérienne trouvée près de Bort et une pièce de

(1) Lettre du 8 mai 1889.

(2) Leur état de conservation est tel, ajoute M. de Barthélemy, qu'on ne peut les faire figurer dans une collection. Elles offriraient sans doute fort peu d'intérêt pour nous si elles avaient été trouvées hors de notre département; mais elles proviennent justement du chef-lieu !

(3) Ces petits bronzes ont été classés, l'un par M. Chabouillet, l'autre par M. Léon Lacroix; ils appartiennent au Musée de Brive. Celui de Mihirdate a été donné par M. de Lasteyrie.

Juba I^{er}, roi de Mauritanie (60 à 46 ans avant J.-C.), recueillie à Puy-de-Merle, commune des Angles. M. Deloche a décrit ces deux dernières monnaies (1); il émet ensuite, pour expliquer leur présence à une distance si considérable de leur pays d'origine, une hypothèse fort ingénieuse et qui, si elle était admise, expliquerait également la présence en Limousin des monnaies Parthes.

Cette hypothèse est celle de l'existence à Tintignac d'un camp où se rencontraient des soldats ayant auparavant séjourné dans bien d'autres provinces de l'empire, et qui de là rayonnaient dans la région. Le plateau qu'avoisine aujourd'hui le village de Tintignac serait en effet, d'après M. Deloche, le lieu de campement des deux légions installées par César chez les Lemovices; à cet établissement militaire, « qui a pu conserver son caractère primitif jusqu'au règne de Tibère » (à partir de ce règne il n'y eut guère plus de légions en garnison dans l'intérieur de la Gaule), aurait succédé une ville, une *très grande ville*, mais..... *dont aucun auteur ancien ne fait mention!* On a pu lire dans le *Bulletin* les motifs qui m'empêchent d'adopter l'opinion de M. Deloche (2), et j'ai été heureux de voir que M. l'abbé Niel, l'éru-dit curé de Naves, est absolument de mon avis (3);

(1) *Bulletin de la Soc. des lettres, sciences et arts de la Corrèze*, à Tulle, t. VI.

(2) *Ruines romaines de Tintignac. Bulletin*, t. VII, 1885, pages 633 à 713. Il y a eu là, tout semble l'indiquer, un lieu de réunions périodiques comme à Sanxay, plutôt qu'une ville dans la véritable acception du mot.

(3) *Les origines de Tulle et de son église. Bulletin*, t. IX, 1887, p. 397-401, tout spécialement.

l'existence de la ville antique ne repose sur aucune preuve positive; celle du camp encore moins! En tout cas, il convient de le dire ici, parmi les monnaies recueillies au cours des fouilles et inventoriées dans ma notice, *on n'en remarque aucune de provenance aussi lointaine* (1).

Les gens qui se rendaient pour leurs affaires ou pour leur plaisir aux lieux dits aujourd'hui « les Boutiques » et « les Arènes (2) », n'y portaient sans doute que des monnaies circulant communément en Gaule.

Voici maintenant la note technique de M. André Froidefond : les monnaies du premier groupe n'ont encore fait l'objet d'aucune description; celles du second groupe ont déjà été décrites par M. l'abbé Pau (*loc. cit.*), mais comme je l'ai déjà dit et comme on va le voir, M. Froidefond ne se trouve pas absolument d'accord avec notre savant collègue; enfin les trois monnaies qui forment le troisième groupe ont été trouvées, la première à Tulle (mais pas dans les substructions de la maison incendiée), la seconde à Brive, la troisième à Ussel. Les deux premières, plus intéressantes à cause de leurs origines, ont été récemment cédées

(1) *Loc. cit.* aux pages 673-679. Il y aura lieu, quelque jour, de revenir sur celles dont la description, due à Bonnélye, est reproduite également par M. Deloche; mais ce sera pour plus tard! Rappelons seulement qu'il n'a été trouvé jusqu'à présent à Tintignac aucune monnaie postérieure à Constantin II (332 à 337). Nous verrons plus loin qu'une monnaie à l'effigie de l'empereur Valens (364 à 378) fait partie du groupe trouvé à Tulle.

(2) Nous savons tous maintenant que ces prétendues arènes ont été tout bonnement un théâtre.

au Musée par M. Soulingeas; la dernière s'y trouve depuis longtemps.

PH. LALANDE.

DESCRIPTION DES MONNAIES

1^{er} GROUPE

1. As de Nîmes coupé en deux.

Tête laurée à gauche; l'autre manque; la légende est tronquée.

R/. COL . NEM. La tête du crocodile et la partie supérieure du palmier; le reste manque.

2. Moyen bronze grec de Vespasien.

.....ΣΕΒΑΣ... Sa tête laurée à droite.

R/. Complètement fruste.

Seul le profil de Vespasien est reconnaissable; il est donc impossible d'établir positivement l'origine de cette pièce. — C'est peut-être un moyen bronze d'Apamée de Phrygie dont voici la description :

ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡ . ΚΑΙΣΑΡ . ΣΕΒΑΣΤΟΣ . ΟΥΕΣΠΑΣΙΑΝΟΣ. Tête laurée de Vespasien à droite.

R/. ΕΠΙ . ΠΑΝΚΙΟΥ . ΟΥΑΡΟΥ . ΚΟΙΝΟΝ . ΦΡΥΓΙΑΣ . ΑΠΑΜΕΙΣ. Cinq épis liés en gerbe (1).

Je dois dire que rien ne prouve que cette attribution soit la bonne.

3. Moyen bronze de Domitien. — Colonie de Corinthe (?).

IMP . CAES . DOMITIANVS . AVG . GER. Sa tête radiée à droite.

R/. COL . IVL . FLAV . AVG . COR. La Chimère à gauche.

Cette pièce serait une variété du n° 698 de Cohen, 2^{me} édition, dans laquelle la Chimère est tournée à droite.

(1) Monnaies impériales grecques et coloniales latines de la collection de M. E. Chaix, p. 103, n° 696.

4. Moyen bronze grec de Tranquilline (?). — Thessalonique.

ΦΟΡΠΙΑ . ΤΡΑΝΚΥΛΙΑΔΙΝΑ. Buste diadémé et drapé de l'impératrice à droite.

R/. ΘΕΚΚΑΛΟΝΙΚΕΩΝ . ΝΕΩΚ. Trépied sur lequel est placée l'urne des jeux avec une palme. Dans le champ, à droite, une urne; à gauche, symbole indistinct. Peut-être un flambeau.

5. Petit bronze grec de Salonine (??). — Alexandrie d'Égypte (1).

ΚΟΡΝΗΑΙΑ . ΚΑΛΩΝΕΙΝΑ . ΚΕΒ (2). Son buste drapé à droite.

R/. Illisible.

Sauf le profil de la face, il est impossible de rien distinguer sur cette pièce. Cependant l'attribution à Alexandrie n'est pas douteuse, étant donnée l'épaisseur du flan.

6. Petit bronze grec de Probus. — Alexandrie.

Α . Κ . Μ . ΑΥΓ . ΠΡΟΒΟC . ΚΕΒ. Son buste lauré et drapé à droite.

R/. L'Équité debout à gauche, tenant des balances et une palme. Dans le champ ΛΑ (ετους α). — Ces sigles indiquent la première année du règne de Probus.

Rollin et Feuardent. — Collection des rois et des villes de l'ancienne Grèce, page 629, n° 9263.

7. Petit bronze de Valens.

Δ . Ν . ΒΑΛΕΝC . Ρ . Φ . ΑΥΓ. Son buste diadémé à droite.

R/. GLORIA . ROMANORVM. Valens marchant à droite

(1) Les deux autres Alexandrie (Alexandrie de Troade et Alexandrie de Cilicie — *Alexandria ad Issum* —) frappèrent aussi des monnaies à l'effigie impériale, mais d'une façon beaucoup plus restreinte que l'ancienne capitale des Lagides, à laquelle appartiennent toutes les monnaies indiquées ici.

(2) C'est un *epsilon* lunaire qui se trouve en réalité sur les monnaies où on lit l'abréviation ΚΕΒ. (pour ΚΕΒΑΚΤΟC, Auguste). Cet *epsilon* lunaire est à lui seul un indice de l'époque de la fabrication.

et trainant un Barbare par les cheveux. De la main gauche il tient le labarum.

2^{me} GROUPE

1. Moyen bronze grec d'Auguste. — Alexandrie.

ΠΑΤΗΡ . ΠΑΤΡΙΔΟΣ. Sa tête laurée à droite.

R/. ΣΕΒΑ ΣΤΟΣ (Auguste). Gerbe de six épis.

Rollin et Feuardent, *ibid.*, page 577, n° 8483.

Je m'éloigne de la description de M. l'abbé Pau, mais crois être dans le vrai.

2. Moyen bronze de Sabine probablement; mais en l'absence de toute légende et de tout revers, il m'est impossible de le décrire.

3. Moyen bronze de Tibère (??).

Coloniale espagnole, si l'on en croit le taureau du revers. Osicerda, Graccuris, Cascantum? (1). — On semble lire ...ANT.. Dans ce cas, ce serait bien MVNICIP . CASCANTVM.

M. l'abbé Pau attribue cette pièce à Domitien, ce qui me paraît inexact; dans ce cas, le taureau du revers représenterait le bœuf Apis, et elle appartiendrait à Alexandrie d'Égypte.

4. Moyen bronze grec de Domitien. — Alexandrie (d'Égypte).

ΑΥΤΟΚ . ΚΑΙCΑΡ . ΔΟΜΙΤΙΑΝΟC . CEB. Sa tête laurée à droite.

R/. Aigle ou épervier à droite. L'année n'est pas indiquée.

En regardant attentivement la tête, on aperçoit une couronne de laurier. Cette pièce ne peut donc appartenir à Domitia (*loc. cit.*).

5. Petit bronze grec de Maximien (??). — Alexandrie (d'Égypte).

(1) Aujourd'hui Cherta, Agreda, Cascante.

A . K . M . A . OYA... Sa tête laurée à droite.

R/. Isis tourelée à droite (?). Dans le champ L Δ. — Quatrième année du règne de Maximien.

Il me paraît impossible d'admettre que ces quelques pièces aient pu être rapportées ainsi à Tulle par un auxiliaire gaulois revenant d'Orient :

1° Parce qu'elles sont toutes d'une valeur infime.

2° Parce qu'entre elles elles embrassent une période de plus de trois cents années — d'Auguste à Valens.

3° Parce que leurs provenances sont trop diverses : Phrygie, Péloponèse, Macédoine, Égypte, Italie.

4° Parce que le n° 7 du premier groupe appartient incontestablement à Valens ou à Valentinien, les deux frères qui se partagèrent l'empire; et qu'à cette époque il ne devait plus y avoir d'auxiliaires gaulois dans les armées d'Orient.

Je préférerais l'hypothèse d'un collectionneur (?) relativement moderne, si peu explicable que soit la présence de sa collection dans le creux d'une pierre..

—
3^{me} GROUPE

1. Moyen bronze d'Auguste. — Colonie de Cæsaraugusta. (1).

AVGVSTVS . DIVI . F. Sa tête laurée à droite.

R/. TIB . CLOD . FLAVO . PRÆF . GERMAN . L. IVVENT . LVP . II . VIR . Taureau mitré debout à gauche; dans le champ C . C . A.

Cette variété ne se trouve pas dans Cohen, 2^{me} édition, mais elle est décrite par Boutkowski, L. I, p. 552, n° 1191.

2. Grand bronze grec d'Hadrien. — Alexandrie.

ART . KAI . TPAI . AΔPIA . CEB. Son buste lauré et drapé à droite avec la cuirasse.

R/. L . IH. (an 18). Isis Pharia allant à droite, tenant une voile enflée par les vents.

(1) Aujourd'hui Saragosse.

Rollin et Feuardent, *ibid.*, p. 594, n° 8748.

3. Moyen bronze d'Agrippa.

M . AGRIPPA . L . F . COS . III. Sa tête à gauche avec la couronne rostrale.

R/. S . C . Neptune debout, nu, avec un manteau sur les épaules, tenant un dauphin et un trident (727-742).

Cohen, 2^{me} édition, n° 3.

A. FROIDEFOND.





ORIFICE DU Puits de Padirac
(Photographie de M. Ernest Rupin.)

SOUS TERRE

EXPLORATION DES ABIMES DES CAUSSES
RIVIÈRE SOUTERRAINE DU GOUFFRE DE PADIRAC

J



On sait que les *Causse*s constituent entre Cahors, Mende et Montpellier, dans les départements de l'Aveyron, de la Lozère, du Gard, de l'Hérault, du Lot et dans la partie Sud de l'arrondissement de Brive (Corrèze), d'immenses et sauvages plateaux calcaires maintes fois décrits par MM. Onésime et Élisée Reclus, Louis de Malafosse, A. Lequeutre et nous-même (1).

Les profondes vallées, les canons du Tarn, de la Jonte, de la Dourbie, de la Vis, etc., qui séparent les différents *Causse*s les uns des autres, sont depuis dix ans seulement en train de devenir universellement célèbres par la beauté de leurs pittoresques gorges et par la bizarrerie de leurs chaos rocheux (Montpellier-le-Vieux, le Rajol, Caussou, Mourèze, etc.).

(1) E. Reclus, *Géographie universelle*, t. II, *La France*, Paris, Hachette. — O. Reclus, *En France*, Paris, Hachette, in-8°, 1887. — L. de Malafosse, *Les Gorges du Tarn*, Toulouse, 1883 et 1889. — E.-A. Martel, *Les Cévennes*, Paris, Delagrave, 1890. — *Le Tour du Monde*, 1886, 2^{me} semestre. — *Annuaire du Club Alpin français*, depuis 1879, etc... — *La Nature*, n° 597, 608, 639, 676, 734, 766, 821, 824, 834, 855.

Pour les géologues, il y a là un curieux problème de géographie physique à résoudre. Les rivières que nous venons de citer n'ont pas d'affluents à ciel ouvert : tous leurs tributaires jaillissent du pied même des hautes falaises qui les encaissent soit sous des gueules de cavernes largement ouvertes, soit à travers les interstices des éboulements, soit par les étroites fissures ou les joints des assises rocheuses.

En haut, sur les plateaux, entre 100 et 600 mètres au-dessus du niveau des vallées, les pluies, les orages mêmes ne forment aucun ruisseau ; les innombrables fentes naturelles du sol calcaire les absorbent en entier, soit goutte à goutte, quand elles sont étroites, presque invisibles, soit par véritables trombes quand elles s'épanouissent en larges *avens*, abîmes ou puits naturels très creux ; elles ne les rendent sous forme de courtes et puissantes fontaines vauclusiennes, qu'après un long et profond voyage souterrain.

Comment s'opère cette transformation intérieure des pluies en sources que l'on constate d'ailleurs dans tous les pays calcaires (Jura, Karst autrichien, Grèce).

Voilà le problème que nous avons voulu résoudre.

On croyait que les *avens* avaient plusieurs centaines de mètres de profondeur, et communiquaient directement avec les fontaines d'en bas ! Il n'en est rien ; la communication (nous l'avons constaté) n'existe que dans des cas rares où les bouches de gouffres sont bien plus rapprochées du

fond des gorges, c'est-à-dire où les plateaux sont peu épais.

En 1888, une première campagne sous terre nous avait fait découvrir une admirable grotte de 2,800 mètres de développement (Dargilan), traverser de part en part l'intérieur d'un causse de 100 mètres d'épaisseur et une rivière souterraine de 700 mètres de longueur (Bramabiau), et recueillir (aux Baumes-Chaudes) d'importantes données sur l'hydrologie des Causses.

Nous en avons publié diverses relations auxquelles nous renvoyons (1).

Cette année, notre deuxième campagne, en juin et juillet 1889, a eu pour objet l'exploration des avens des Causses qui a été des plus fructueuses.

Les résultats scientifiques de ces recherches seront résumés brièvement tout à l'heure; nous voulons surtout en exposer le côté pittoresque et anecdotique.

Les avens ou abîmes s'ouvrent en pleins champs, trous béants, de toutes formes et de toutes dimensions, ronds ou allongés, étroits ou larges; leurs gueules noires bâillent brusquement sans que rien en signale l'abord, soit horizontales, au beau milieu d'une lande inculte, soit à flanc de coteau sur une pente, soit verticales dans l'escarpement d'une falaise.

(1) V. *Comptes rendus des séances de l'Académie des sciences*, 3 déc. 1888. — *Annuaire du Club Alpin français pour 1888*. — *La Nature*, n° 821 et 824. — *Revue de géographie*, avril 1889. — *Revue des Pyrénées*, n° 3 de 1889. — *Bulletin des Sociétés géologique de France, languedocienne de géographie, d'agriculture de la Lozère*, pour 1889, etc...

Ils font peur ; pendant les nuits sans lune ou les brouillards épais maint voyageur « s'y est péri » dit-on, les pâtres n'en laissent pas approcher leurs troupeaux et les chutes de bétail égaré y sont fréquentes ; des légendes les rendent plus effrayants encore : dans l'un on vit un soir un cavalier jaloux précipiter sa dame belle et suppliante ; dans l'autre un berger perdit son fouet qui fut retrouvé par sa mère au débouché d'une fontaine à plusieurs kilomètres de distance et à 500 mètres en dessous du plateau. « Mère, je t'enverrai ainsi une brebis par l'abîme » et de mener la bestiole au bord du trou, mais la pauvre se débattit si bien que le pâtre seul roula au gouffre ; il fut sortir comme le fouet et se faire recueillir par les mêmes mains ; ailleurs ce sont des feux follets qui attirent les paysans dans le précipice ou les brigands qui les y jettent.

On a bien voulté quelques-uns de ces trous trop voisins des routes, des pâturages, des fermes, ou entouré leur orifice d'un mur de pierres sèches, mais comme il y en a plusieurs centaines qui percent les causses en écumoire, on ne saurait les fermer tous.

Aussi personne ne s'était-il risqué dans ces affreuses *bouches de l'enfer* qui restaient une énigme géologique.

Accompagné de mon cousin G. Gaupillat j'en ai exploré quatorze profonds de 30 à 212 mètres, à la grande terreur des paysans (1).

(1) Liste et situation des avens explorés :

I. CAUSSE DE SAUVETERRE : 1^o *Grotte de Baumes-Chaude*, 1888, profondeur 90 mètres près Saint-Georges de Lavéjac, gorges du

Lorsque nous descendions dans les gouffres obscurs les vieilles femmes se signaient et marmottaient entre deux *pater* : « Pour sûr vous y descendrez, nos bons messieurs, mais vous n'en remonterez jamais plus. » Quant aux braves curés de campagne chez lesquels nous logions souvent, faute d'auberge, ils nous octroyaient de paternelles bénédictions.

Parfois nous ne pouvions recruter qu'à grand-peine les quelques hommes nécessaires pour aider notre propre escouade à manipuler tout notre matériel.

Et ce matériel ne stupéfiait pas que les gamins et les badauds. Quand par malheur nous opérions un dimanche, des villages entiers s'ameutaient au bord de l'aven du jour, encombrant indiscrètement le champ de bataille que nous appelions, non sans quelque superstition, *le lieu du sinistre*. Nous-mêmes nous nous prenions quelquefois à sourire devant cette accumulation de cordages, de poulies, de treuils, de chèvres, d'échelles en cor-

Tarn (Lozère); 2° *Aven de Bessoles*, profondeur 55 mètres près Aguessac et Millau (Aveyron). — II. CAUSSE MÉJEAN : 3° *Hures*, profondeur 116 mètres entre Meyrueis et Sainte-Enimie (Lozère). — III. CAUSSE NOIR : 4° *Aven de Dargilan*, 30 mètres, 1888 (Lozère); 5° *Altayrac*, 70 mètres; 6° *Guisotte*, 72 mètres; 7° *Combelongue*, 85 mètres; 8° *l'Egue*, 90 mètres; 9° *La Bresse*, 120 mètres; 10° *Tabourel*, 133 mètres (Aveyron); 11° *Bramabiau*, 90 mètres, 1888 (Gard). — IV. LARZAC : 12° *Mas Raynal*, 106 mètres (Aveyron); 13° *Rabanel*, 212 mètres près Ganges (Hérault). — V. CAUSSE DE GRAMAT : 14° *Gouffre du puits de Padirac*, 108 mètres (Lot). — Plus quatre avens sondés seulement : *Drigas*, 32 mètres (C. Méjean); *Valat-Nègre*, 55 mètres; *Peveral*, 72 mètres; *Trouchiols*, 130 mètres (C. Noir). — On écrit *aven* ou *avenc*.

des et en bois, de pioches et masses, d'ustensiles variés d'éclairage (magnésium, électricité, lanternes), amenés en pleine montagne, dans des chemins invraisemblables, sur plusieurs voitures aux ressorts surnaturels, sans parler des appareils de topographie, de photographie, des vêtements de rechange, provisions de bouche, bonbonnes de vin et menus bagages. Le tout manœuvré par une dizaine d'hommes travaillant militairement sous les ordres de nos deux chefs d'équipe dévoués Louis Armand et Émile Foulquier, disciplinés, solides et agiles comme les pompiers parisiens, seuls maîtres de la vie de leur semblable suspendue parfois à 100 mètres dans le vide au bout d'une corde de 12 millimètres de diamètre.

Aujourd'hui, ce qui nous étonne le plus, c'est que tout se soit terminé sans accident. Puissent nos futures explorations réussir pareillement à ce point de vue.

Pour revenir à notre *impedimentum* et à l'impression qu'il produisait, on nous demanda un jour à Ganges (Hérault) « si nous n'étions pas un cirque et si nous avions l'autorisation du maire ». A Millau (Aveyron), on m'appelait « le monsieur qui voyage pour les trous » ! J'étais devenu *commis voyageur en trous* !

Deux objets surtout excitaient la surprise, le bateau de toile imperméable démontable et le téléphone. Le bateau vient d'Amérique de chez Osgood, à Battle Creek (Michigan), pèse de 18 à 25 kilos selon la quantité d'agrès dont on le charge et coûte 200 francs ; en quelques minutes il se monte, se dé-

monte et se case dans une malle en bois ou dans deux sacs de toile (1). Si l'aven aboutit à une nappe d'eau ou à une rivière, on fait descendre les sacs, on procède au montage et vogue la galère à la recherche du sombre inconnu.

Dans ces longs puits généralement élargis à la base, la voix se perd toute par résonnance et cesse d'être distincte dès 30 ou 40 mètres de profondeur. Nos premiers essais de 1888 nous avaient démontré son impuissance; et cette année nous n'eussions pu obtenir les résultats atteints sans le concours du remarquable téléphone magnétique de Branville d'ailleurs en usage dans l'armée : chaque poste, à la fois récepteur et transmetteur, pèse 400 grammes et mesure 8 centimètres de diamètre et 3 d'épaisseur; dans la poche il ne tient pas de place, et le léger câble téléphonique que l'on emmène dans la descente assure la communication avec l'extérieur. Nous avions 400 mètres de ce câble à double fil de cuivre et à multiples enveloppes de gutta-percha absolument imperméables. Ainsi la parole électrique se transmettait claire et sonore des entrailles du sol à la surface, reliant les explorateurs ensevelis sous terre aux camarades non privés du soleil, à travers gouffres et cavernes, sous torrents et lacs souterrains. Grande sécurité certes, puissant appui moral qui double l'audace par la confiance dans la possibilité du secours. C'est, croyons-nous, la première application

(1) V. *la Nature*, n° 813 du 29 décembre 1888, et journal *le Sport nautique*, 1889, Sous terre et sur mer.

de ce genre que l'on ait faite du merveilleux instrument.

Bref, énergie, précautions, matériel, bon vouloir des auxiliaires, et bonne chance surtout nous ont permis de mener à bien de fantastiques excursions souterraines, de découvrir d'admirables sites que n'éclaira jamais la lumière du jour et de récolter de précieuses données scientifiques.

Nous ne saurions faire un *Journal* de nos *descensions* ; beaucoup se ressemblaient et quelques-unes n'ont qu'un intérêt théorique. Il suffira d'indiquer les traits généraux et de glaner parmi nos notes de voyage les péripéties les plus marquantes.

Partout se répétaient les mêmes opérations préliminaires : sondage du trou ; disposition en travers de l'orifice d'une forte poutre pour amarrer la poulie destinée à faciliter la traction de la corde ; établissement avec des pieux et une cordelette d'un *périmètre* comme sur les champs de courses, pour empêcher tout accident parmi la troupe de curieux ; allongement des cordes sur le terrain, pour éviter qu'elles s'emmêlassent pendant la descente ; dévidage du câble téléphonique, etc... Plusieurs heures se passaient ainsi.

Puis, à cheval sur un fort bâton de 70 centimètres de longueur fixé au bout d'une corde, un premier explorateur descendait attaché lui-même à une deuxième corde de sûreté et armé du précieux téléphone. Dès qu'il avait pris pied plus ou moins profondément, on engageait par le câble une conversation du genre de celle-ci : « Tout va bien, je suis solide, il y a une galerie latérale ; je vais

voir un peu. » Dix minutes de silence. « Allo ! Allo ! — Qu'y a-t-il ? — La galerie a 10 mètres de long, elle aboutit à un puits vertical de 18 mètres, il faut descendre Armand et ensuite la grande échelle de cordes de 20 mètres et de quoi l'amarer ; je me détache ; remontez les cordes ; je garde le bâton pour qu'il ne se mêle pas dans le fil du téléphone ; vous en couperez un autre là-haut : est-ce compris ? — Oui, Armand va descendre et l'échelle après. — Bon, tirez ! »

Et rapidement les deux cordages remontent ; ils laissent seul dans l'abîme à 60, 80, 100, 150 mètres sous terre, ne tenant plus au monde humain que par deux fils de cuivre, un homme, qu'une fausse manœuvre peut ensevelir vivant.

Ensuite un compagnon, puis l'échelle et les différents objets commandés, outils, éclairage ou bateau le rejoignaient lentement, quelquefois au bout de 2 ou 3 heures seulement, car les trois cordes et le câble s'entortillaient, les échelles s'accrochaient aux aspérités du roc, les ordres téléphoniques étaient mal compris. Et alors venaient les impatiences, les imprécations même provoquées par l'énervement inévitable en telle occurrence ; un jour (à Rabanel) on perdit une heure un quart à rétablir le fonctionnement d'une corde sortie de la gorge de la poulie et engagée dans les touillons. J'étais seul en bas, tempêtant à 130 mètres sous terre, et grelottant à la fraîche température de 7° 5. Quand un deuxième puits était suivi d'un troisième il fallait expédier de nouveaux aides et de nouveaux engins, long et pénible travail. A Ta-

bourel (133 mètres), il y avait ainsi cinq puits superposés de 30, 10, 12, 18 et 20 mètres de hauteur respective. La grande échelle (20 mètres) dut être déplacée trois fois, et en trois points on mit en faction dans l'intérieur de l'abîme, à différents niveaux, des hommes chargés, au fur et à mesure que nous remontions, de retirer l'échelle à eux à l'aide d'une cordelette et de la fixer de nouveau pour nous permettre l'escalade de retour. Rien n'est pénible comme ces longues stations de parfois 6 ou 8 heures, immobile, solitaire, dans la froide humidité (7° à 11° C.) des cavernes, alors que l'on ne voit et n'entend rien de ce qui se passe en haut sur le plateau ni en bas dans les arcanes du gouffre, car si le téléphone descend avec les découvreurs et les relie toujours aux gens du dehors, ceux des postes intermédiaires n'en ont pas le réconfortant usage. Et si ces *relais* fussent tombés en syncope, la situation eût été critique. L'aven de Tabourel nous a occupés deux jours entiers : un vieillard de soixante-douze ans, René Robert, fermier au Maubert, près de Montpellier-le-Vieux, suivit jusqu'au fond, ne s'étant jamais douté que « si vieux il descendrait si bas, et enchanté d'être encore assez gaillard pour visiter le mauvais trou, mâtin ! » Et certes bien des jeunes du pays n'avaient pas son vigoureux sang-froid !

L'éclairage est une des grandes difficultés à surmonter : les courants d'air et les suintements d'eau éteignent les bougies et le magnésium ; les lanternes se cassent ou se faussent ; les lampes de mineurs se renversent, les appareils électriques sont

trop fragiles et d'un emploi peu pratique, nous n'en avons pas encore trouvé un seul satisfaisant.

La grosse bougie à très forte mèche est encore la meilleure source de lumière (car le magnésium ne saurait être constamment employé, il dégage en brûlant un produit pharmaceutique bien connu dont l'aspiration prolongée produit sur les intestins délicats des effets thérapeutiques vraiment gênants); l'embarras est de la tenir quand il s'agit de descendre à l'échelle ou de parer les chocs contre les murailles dans un puits étroit. A Rabanel, en arrivant tout étourdi à 130 mètres après un vertigineux tournoiement, je fus surpris de percevoir une odeur de brûlé : une chaleur à la tête m'en fournit vite l'explication; c'était mon chapeau qui flambait, allumé par une bougie mal fixée après. J'ai gardé comme un précieux trophée ce feutre avec lequel faillit se consumer ma chevelure!

Il faut prendre garde aussi d'enflammer les cordes qui vous retiennent; il est vrai qu'au contact des roches humides elles deviennent rebelles à la combustion.

Tout cela donne une idée des innombrables et méticuleuses précautions indispensables pour éviter non-seulement des accidents, mais encore des catastrophes, car on jongle avec l'existence dans le gouffre immense et vide, et la moindre maladresse serait la mort.

Mais passons en revue les incidents mémorables. A l'aven de l'Egue il y avait un premier puits, absolument vertical, de 60 mètres, merveilleux de

régularité, aux parois creusées par les eaux anciennes en gigantesque hélice; au fond on voyait assez clair pour lire, et la vaste lucarne de ciel bleu de l'ouverture faisait le plus étrange effet; à travers deux ou trois petits puits inférieurs et quelques couloirs latéraux, nous avons trouvé l'extrémité de la fissure, l'argile et une vasque d'eau, comme dans presque tous les abîmes. Tout avait bien marché; l'aven était un des plus beaux connus; il ne restait qu'un homme à extraire, Émile Foulquier, l'un de mes deux fidèles. A peine commençait-on à le hisser que nous l'entendons crier sans distinguer ses paroles (le téléphone était remonté) : les hommes à la poulie tirent ferme, suant et soufflant, et bientôt on perçoit ces mots douloureusement articulés en patois : « Vous me crevez, vous me crevez ». On tire plus vite, sentant l'angoisse; la voix du malheureux faiblissait, j'étais terrifié. Un dernier effort : à la margelle du puits apparaissent la tête, puis les épaules; des bras vigoureux l'empoignent et il s'évanouit presque sur l'herbe, blême et les yeux injectés de sang. Il était temps; une corde mal attachée autour de la poitrine avait formé nœud coulant étrangleur. Foulquier étouffait : si le puits avait eu 80 mètres au lieu de 60, si l'ascension avait duré deux minutes de plus, une congestion était fatale. Un cordial réagit immédiatement et nous en fûmes quitte pour une grande peur, mais le soir, avant l'extinction des feux, ma troupe dut subir une longue conférence démonstrative sur la manière de faire les nœuds !

A Combelongue, Armand et moi nous avons pu



DESCENTE D'UN AVEN (L'EGUE, CAUSSE NOIR)

Profondeur 90 mètres.

Photographie de M. G. Gaupillat.

descendre à 60 mètres en nous fauflant dans une étroite fente verticale et en nous servant surtout

des genoux et des coudes : plus bas le rétrécissement s'accroissait, les deux poings ne pouvaient pas passer ; cependant le vide paraissait plus grand à quelques centimètres en dessous, et les pierres jetées tombaient encore d'au moins 20 mètres. A coups de marteau, Armand élargit le trou et ne réussit pas à se faire place ; plus mince, et retirant veste et gilet, je m'y glisse à grand'peine, attaché à une corde que retient mon compagnon. Soudain je me sens enlever mon chapeau ; c'est le puits qui me l'a pris et, dès que j'ai assez d'espace pour rejeter la tête en arrière, je le vois suspendu aux aspérités de la roche et arrêté en travers de la fente ; comme un ramoneur dans une cheminée je descends encore de 25 mètres, et j'ai le plaisir d'atteindre le fond du puits que je voulais voir. De même je remonte le tuyau, et ma tête s'emboîte au passage et automatiquement dans mon couvre-chef, qui n'a pas pu me suivre. J'avoue avoir été singulièrement oppressé pendant toute cette opération. Le soir, rentré au gîte de Saint-André de Veyzines, on s'aperçoit que le sac contenant la provision de bougies a été oublié au fond du premier puits à 25 mètres ; le lendemain matin on perd trois heures à l'aller quérir, mais on ramène en même temps deux superbes pièges à renard dont un paysan m'offre cinq francs !

Car on trouve de tout au fond des avens : des pièges avec lesquels les animaux pris vont se précipiter affolés, des fagots, des troncs d'arbres, des outils, même un jour (à Padirac) une roue de voiture neuve qui fit la joie d'un charron et valut à

mes hommes un litre d'eau-de-vie, et surtout (c'est peut-être ce qui nous ennuyait le plus dans nos périlleuses descentes) les carcasses en décomposition des bestiaux tombés par accident ou jetés là après leur mort : pour les Caussenards, en effet, les avens tiennent lieu de voirie. Maintes fois nous n'avons pu supporter l'horrible odeur de ces charniers qu'en brûlant sans discontinuité du papier d'Arménie ou de l'encens.

L'aven de Guisotte, un des premiers explorés, n'est qu'un puits unique de 72 mètres, large à l'ouverture d'un mètre à peine. Armand y descendit le premier *sans téléphone*. L'étroitesse de l'abîme est telle qu'à 30 mètres nous cessâmes de nous entendre. Quand il fut au fond, ni cris ni signaux à la trompe de chasse ne purent nous maintenir en communication. Les hommes à la poulie tiraient en vain sur la corde, résistance complète; rien ne vibrait, silence absolu. Cela dura une demi-heure. Nous le crûmes mort, écrasé par quelque bloc, arrêté sous quelque encorbellement. Ce jour-là fut notre plus grande frayeur. A la fin, je me fis descendre avec l'appareil auditif et trouvai en bas mon Armand sifflotant un air connu : « Je vous attendais, mais ç'a été long. — Ah bien, vous nous avez fait une jolie peur ! Pourquoi n'appeliez-vous pas ? — Mais j'ai crié à en perdre la voix. — Nous n'avons rien entendu. — Moi non plus. — Pourquoi ne lâchiez-vous pas la corde ? Vous sentiez bien que nous tirions. — Oui, mais je l'avais attachée parce qu'en remontant à vide elle se serait prise dans cette fissure et sous cette saillie

que vous voyez là-haut, et alors plus moyen de la décrocher. — Ah ! c'est juste ! mais nous ne pouvions pas deviner ; enfin, la morale, c'est que nous ne descendrons jamais plus sans le téléphone. — Oh ! bien entendu. » Et comme au fond de Guissotte il n'y avait rien à découvrir, nous commandâmes « ô hisse ! » Tiré trop fort, je faillis avoir la tête prise sous la saillie en forme de dais coupé en deux qui avait inquiété Armand ; heureusement j'eus l'idée et le temps de repousser du bras la paroi du puits et de m'imprimer dans le vide un balancement qui me fit dépasser l'obstacle : ce mouvement éteignit ma bougie et je m'enchevêtrai comme une mouche dans le réseau des quatre cordes et du câble téléphonique formant toile d'araignée ; n'étant plus qu'à 25 mètres de l'orifice je pus causer là-haut et faire stopper ; je mis 20 minutes à rallumer la bougie et à débrouiller l'écheveau de cordages entortillés autour de mon corps et de mon bâton avec 47 mètres de vide noir sous les pieds. Armand sifflotait toujours et remonta sans encombre. La nuit, nous eûmes tous le cauchemar.

A la Bresse (120 mètres), autres histoires : un commandement mal compris fit-retirer, à notre insu, une échelle posée pour le retour dans un puits de 6 mètres ; je ne sais comment s'y prit Armand pour gravir la muraille lisse et me tendre ensuite un bout de corde, où je grimpai à la force du poignet ! L'auteur involontaire de la méprise faillit tomber du haut mal en nous voyant pris ainsi dans la souricière : Armand, d'ailleurs, ne

lui ménagea pas les vertes apostrophes, et l'incident se clôtura par une chaude dispute à 89 mètres sous terre. Comme tout le monde était énervé, le surplus de la manœuvre marcha fort mal. Le plus grand puits se trouvait si étroit que les barreaux de l'échelle de corde, pris en travers, refusaient de déraper, ou encore s'accrochaient aux saillies. Échelon par échelon on mit trois heures à la sortir, plusieurs hommes étant dangereusement suspendus tout du long afin de la dégager. Pour finir, à dix heures du soir, par une nuit sans lune, nos voitures s'égarèrent en pleine forêt, et nous dûmes rentrer au Maubert à travers champs et rochers, au grand dam des pauvres chevaux.

Enfin à Hures (116 mètres), nouvel accident de bougies : je demeurai trois quarts d'heure à 40 mètres au-dessous de mes compagnons, balancé sur l'échelle de cordes avant qu'une seule allumette voulût bien prendre. Sans lumière je ne pouvais ni remonter ni descendre. La lanterne envoyée à mon secours s'était ouverte et éteinte en route !

Trois avens (d'ailleurs les trois derniers explorés), Rabanel, Mas-Raynal et Padirac, méritent plus de détails, étant vraiment extraordinaires, le premier comme le plus profond (212 mètres), les deux autres comme nous ayant enfin menés aux rivières souterraines que nous cherchions avec tant d'acharnement.

L'abîme de Rabanel s'ouvre près du chef-lieu de canton de Ganges (Hérault), à l'altitude de 360

mètres, sur le penchant de la montagne de la Séranne.

Ses proportions sont gigantesques : l'ouverture, ovale, mesure 40 mètres sur 25. C'est une fissure du sol élargie par les eaux, longue de 80 mètres, large en bas de 10 à 12, profonde de 165 et greffée sur une vaste grotte qui descend 47 mètres plus bas, soit à l'énorme distance verticale de 212 mètres.

Rabanel nous a pris six jours et coûté 600 francs : trois journées entières ont été consacrées à la construction d'un échafaudage et à l'établissement de deux chèvres avec treuils à 38 mètres de profondeur, sur un rocher en travers du gouffre et formant pont.

Le premier à pic absolu est de 130 mètres : en défalquant les 38 mètres ci-dessus, il en reste 92 qu'il faut descendre dans le vide complet en tournant quarante-cinq ou cinquante fois sur soi-même. Avec le treuil l'opération dure dix minutes (9 mètres par minute) qui semblent dix heures ; c'est étourdissant, affolant, il n'y a qu'un moyen de ne pas perdre la tête : compter les tours bien patiemment. J'ai exécuté deux fois la descente de Rabanel : la première, tout seul dans le noir inconnu, sans savoir où j'allais, croyant même, par suite d'une illusion d'optique, que le sondage avait été mal fait et que les 130 mètres n'étaient qu'une partie du gouffre. En remontant je me jurai à moi-même, pendant l'effroyable giration, de n'y jamais retourner si je réussissais à regagner le sol ! Quatre jours après je redescendais, suivi cette fois de Gaupillat et de Foulquier : le charme était

rompu ! Et nous nous rappellerons longtemps le déjeuner pris ensemble à 400 pieds sous terre à la lueur de trois bougies, alors que par téléphone nous commandions aux amis de la surface une bouteille de vin supplémentaire vite expédiée au bout d'une cordelette ! Quel éclat de rire quand sur l'ordre « halte ! gare à la casse ! » transmis à travers le câble, le fragile vase s'arrêtait net à 1 mètre au-dessus d'un tas de pierres, détail puéril qui fait peut-être sourire, mais qui nous laisse le regret de ne pas pouvoir mener tous les jours cette existence si peu banale ! Au retour, je questionnai Gaupillat sur son impression durant le hisage. « Je me suis demandé, dit-il, à partir de quelle hauteur on serait au moins sûr de se tuer du coup ! »

En effet l'ascension est pire que la descente, car on devine (plus qu'on ne l'entend) l'effort de traction opéré là-haut, bien haut, près du ciel, et l'on se dit, si brave que l'on soit : « Tout de même ! si la corde cassait ! »

En revanche, quel spectacle féérique : les 130 mètres ne sont pas le fond du puits ; il y a encore un talus de pierre haut de 35 mètres et incliné à 33°. Il aboutit à la grotte dont la plus grande salle mesure 60 mètres de longueur, 25 mètres de largeur et 45 de hauteur. Du milieu du talus l'œil contemple ce spectacle inouï d'une véritable et étroite nef d'église longue de près de 100 mètres, *élevée de 150 mètres*, percée, à cette prodigieuse hauteur, d'une fenêtre ovale découpée sur l'azur du firmament ; la lumière en tombe tamisée, étrange,

irrisant de reflets violacés les stalactites qui pen-



ABIME DU MAS-RAYNAL

Photographie de M. G. Gaupillat, prise à 20 mètres de profondeur.

dent en larmes de cristal aux parois du puits. C'est bien là une chose que les hommes n'ont jamais

vue et qu'ils ne sauraient imaginer : l'appareil photographique même s'est refusé à l'enregistrer ; il n'a donné qu'une tache blanche entre deux raies noires. C'est trop immense !

En arrière, la grotte est superbe et ferait la fortune d'un village suisse ; elle possède même un second puits de 26 mètres pour l'exploration duquel il a fallu faire descendre les colis d'échelle de cordes à 170 mètres sous terre, mais ses brillantes et rigides cascades de carbonate de chaux ne nous ont pas émus comme le grand puits lui-même. Pourquoi faut-il que tant de splendeurs soient inaccessibles ?

Il y a quarante ans, un homme est tombé dans Rabanel avec sa mule : on nous a demandé, bien entendu, si nous avions retrouvé leurs ossements ! Les orages les ont recouverts de plusieurs mètres de cailloux.

Avant de remonter nous faisons, en plusieurs longs voyages, hisser les paquets de cordes, d'échelles et d'autres ustensiles ; l'un d'eux, mal arimé, se détache presque en arrivant et fait pleuvoir tout son contenu (marteau, burins, gourdes, pied photographique, lanternes, etc.) sur nos têtes, de 90 mètres de hauteur ! Le moindre des objets précipités nous eût brisé le crâne. Nous avons pu nous garer !

Je ne compte pas redescendre à Rabanel !

Au Mas-Raynal (sur le Larzac, entre Saint-Affrique et Lodève) (106 mètres) nous percevons, dès notre arrivée au bord du trou, le bruit d'un cours d'eau intérieur : les manœuvres et précautions d'usage

nous conduisent Armand et moi, en six heures de travail, à un puissant torrent souterrain qui alimente la belle source de la Sorgues (2 kilom. 1/2 au N.-O.); la correspondance est certaine, comme le prouvent la direction du flot et la similitude de la température de l'eau aux deux points (10° 5). Mais nous n'avons pu suivre le courant que pendant 130 mètres; en deçà et au delà, la voûte s'abaisse au niveau de l'eau et tout passage est impossible. Au milieu des cascades qui nous couvrent de leur écume, j'ai une oreille assourdie par le fracas du torrent grondeur, tandis que l'autre, collée au téléphone, perçoit la musique et la cadence d'un bal champêtre organisé là-haut (c'est dimanche), au bord du trou, par la jeunesse turbulente du village voisin ! Saisissant contraste qui, en présence d'un grandiose et terrible spectacle naturel, nous rattachait de si bas aux gaietés de la vie !

II

Mais la merveille de l'expédition c'est Padirac ! Là, à 108 mètres sous terre, nous avons, sur une rivière ignorée, navigué pendant 2 kilomètres sans voir la fin de ce nouveau Styx.

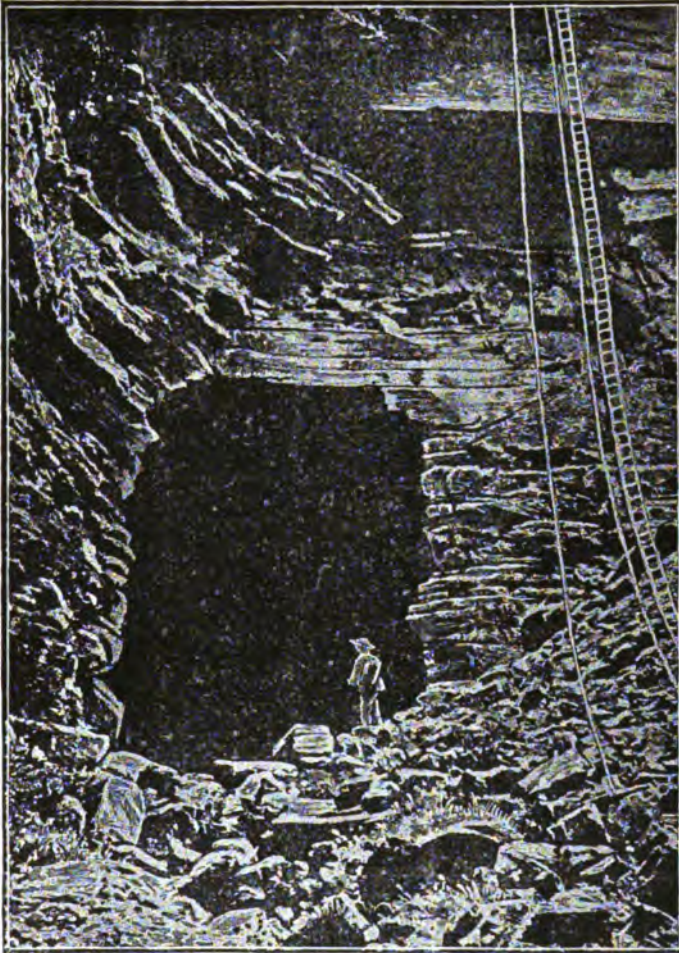
En France, dans le département du Lot, sur le Causse de Gramat, non loin du village de Miers, au N.-E. de Rocamadour, lieu célèbre de pèlerinage, il y a dans un champ plat un trou rond géant de 35 mètres de diamètre. Rien n'en signale l'approche, on ne le voit que quand on est au

bord, et alors on recule instinctivement. (Voir la gravure figure 1 insérée en tête de cette notice.) La corde de sonde donne 76 mètres au point le plus creux, 56 mètres seulement au sommet du talus de pierres qui forme cône au fond du gouffre. C'est là le *puits de Padirac*.

Comme cela arrive souvent aux bêtes égarées des troupeaux d'alentour, un homme y tomba il y a vingt-cinq ans : la justice, indécise entre le crime, le suicide ou l'accident, ordonna une enquête ; il fallut quérir le cadavre, ce que l'on fit avec grande crainte et à grand renfort de chèvres, de poulies, de treuils et de cordages. Puis l'on remonta vite, sans explorer deux ouvertures latérales, béantes au fond du puits. Largement ouvert et bien éclairé, il n'avait cependant rien de terrible ce gouffre, en comparaison des abîmes étroits, sombres et beaucoup plus creux des Causses lozériens et aveyronnais : mais, comme tous ses semblables, il faisait peur, et à le scruter en détail personne ne songeait.

Le 9 juillet 1889, une échelle de corde me mène avec mon cousin G. Gaupillat et mes deux fidèles et dévoués auxiliaires, Louis Armand (d'Aguessac, Aveyron) et Émile Foulquier (de Peyreleau, Aveyron), au sommet du talus de pierres à 56 mètres en contre-bas du sol : au pied de ce talus s'ouvre une grande arcade carrée haute de 20 mètres, dans un angle du gouffre ; nous y descendons sans peine ! (Voir la gravure d'après la photographie de M. Gabriel Gaupillat.) En levant la tête, l'impression est singulière : on se trouve au fond d'un télescope qui a pour objectif un morceau de ciel circu-

laire; la lumière verticale éclaire bizarrement les



INTÉRIEUR DU Puits DE PADIRAC

Photographie de M. G. Gaupillat, prise à 76 mètres de profondeur.

parois du puits taillées en falaises et même en en-
corbellement; à l'orifice et aux moindres saillies

du colossal cylindre pendent gracieusement de longues touffes de plantes amies de l'ombre et de l'humidité. L'échelle de corde se balance au milieu d'elles, et le mince câble du téléphone qui nous rattache aux vivants semble un noir fil d'araignée tendu en travers de l'abîme. Nous atteignons, à 86 mètres de profondeur, l'entrée d'une obscure galerie inexplorée; on allume, on pénètre et, au bout de quelques pas, un murmure frappe nos oreilles; c'est l'eau, c'est un ruisseau ! A 98 mètres sous terre, nous rencontrons une toute petite nappe d'eau sortant d'une voûte basse et s'écoulant en un filet liquide. Voilà la source cachée des sources aériennes, constituée dans une vasque d'argile par l'eau de pluie qui suinte des voûtes d'une caverne. Pendant 150 mètres nous suivons le ruisseau : soudain il se perd dans les cailloux et passe sous le fond même du puits de Padirac, sans doute à travers le talus de pierres. Peut-être allons-nous le retrouver au bas de l'autre orifice que nous n'avons fait qu'entrevoir ! car notre marche est arrêtée : l'eau seule peut se glisser dans les interstices de la pierre. Dans un angle opposé du gouffre de Padirac cette deuxième ouverture, pratiquée à 76 mètres de profondeur, est celle d'un puits pas tout à fait vertical, étroit, profond lui-même de 32 mètres et au pied duquel, à 108 mètres, le ruisseau perdu rejaillit d'un trou du roc. Ici la scène change : ce n'est plus un abîme ni une caverne qui s'offre à nos yeux étonnés, c'est une monumentale avenue, haute de 10 à 40 mètres, large de 5 à 10, dirigée droit vers le Nord et voûtée en

ogive sombre; nous la suivons à côté du ruisseau qui s'enfle toujours par la pluie tombant des voûtes. Des légions de chauves-souris s'effarouchent à notre approche; leurs déjections couvrent le sol, et nous nommons *Pas du Guano* un endroit où il faut, bon gré, mal gré, enfoncer les poings dans un amas de ce fumier pour se cramponner au rocher.

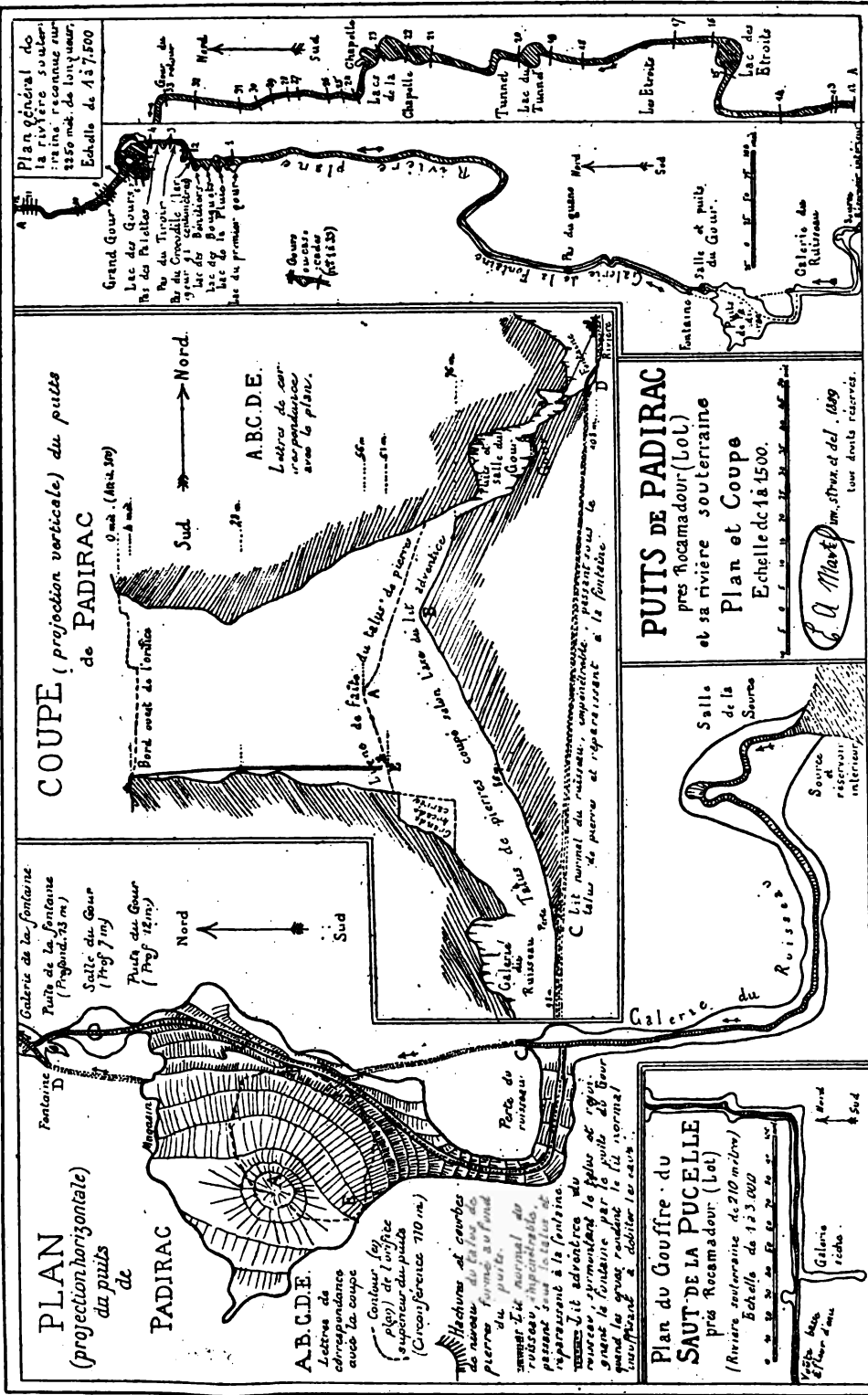
Si loin que porte la lueur presque solaire du magnésium, nous ne voyons pas cette fois la fin du grandiose couloir, il y a quelques coudes, deux ou trois flaques d'eau à traverser; en avant! Et nous allons ainsi jusqu'à 300 mètres; soudain la route est barrée; l'onde occupe toute la section de la galerie et elle a plusieurs mètres de profondeur! Plus de doute, nous sommes en train de découvrir une rivière souterraine. L'obstacle ne saurait nous arrêter : nous avons là-haut dans ses deux sacs le bateau de toile démontable qui nous accompagne dans toutes nos explorations intérieures. Mais il est 7 heures du soir, j'ai pour principe absolu de ne jamais coucher sous terre, il faut deux heures pour regagner l'orifice du puits de Padirac : volte-face, la suite à demain.

Et sortis sains et saufs à 9 heures du soir, nous soupçons en plein air et passons la nuit au bord du trou, dans et sous l'omnibus qui nous a amenés de Rocamadour avec armes, bagages et nos six hommes de renfort.

Le lendemain matin, à 6 heures, nous redescendons tous quatre, bateau en sacs, et à 10 heures, Gaupillat et moi, nous flottons librement sur une

rivière large et profonde de 5 à 8 mètres; Armand et Foulquier vont nous attendre..... pendant six heures et demie !

Quatre bougies sont fixées au bordage de la frêle embarcation, et le réflecteur à magnésium ne chôme guère; l'un de nous s'en sert pour éclairer la voie et scruter le mystérieux défilé où nous pénétrons; l'autre pagaie tranquillement dans l'eau limpide et presque sans courant. Et cela se prolonge pendant 350 mètres, sous une voûte d'environ 40 mètres de hauteur. La surprise nous rend muets. Bientôt la silencieuse rivière (que nous baptisons *la Rivière plane*) se met à bruire faiblement, quelques rochers l'encombrent. Voici un premier rapide ou cascabelle, il faut débarquer et porter le bateau de l'autre côté; c'est vite fait, et ce que nous découvrons alors ne se décrit pas. Quatre petits lacs formés par des expansions de la rivière se succèdent sans interruption. Comme dans les plus belles grottes connues, le brillant revêtement des stalactites et des stalagmites lambrisse leurs parois, des colonnes déliées, des pendeloques, des girandoles longues de 20 mètres et plus s'abaissent des plafonds jusqu'à la surface des lacs, le long des murs s'étagent et scintillent des rangées de bouquets, des bénitiers, des statuettes, des clochetons de blanc cristal; le magnésium fait de tout cela l'intérieur d'un pur diamant; sur l'onde unie comme un miroir le reflet double la splendeur; aucun bruit ne trouble le majestueux silence de cette merveille inconnue; le flot même ne murmure pas. Seules, les gouttes d'eau tom-



bées des voûtes sonnent aiguës ou graves, argen-
tines ou sourdes selon la distance, mates sur la
rivière, sonores sur la stalagmite, et l'écho qui dis-
crètement les répercute combine toutes ces notes
en un chant mélodieux, en une musique douce,
plus harmonieuse et pénétrante que les plus suaves
timbres terrestres. Nul être humain ne nous a pré-
cédés dans ces profondeurs, nul ne sait où nous
allons ni ce que nous voyons, nous sommes iso-
lés deux dans la barque, loin de tout contact avec
la vie, rien d'aussi étrangement beau ne s'est ja-
mais présenté à nos yeux ; ensemble et spontané-
ment nous nous posons la même question réci-
proque : « Est-ce que nous ne rêvons pas ? » Ces
sensations-là sont inoubliables.

Le passage des lacs n'a guère qu'une soixantaine
de mètres de longueur et 15 mètres de largeur
maxima.

Jusqu'ici la navigation est très aisée, mais les
difficultés vont commencer et grandir à chaque pas.

D'abord c'est la rivière qui, entre deux stalag-
mites, se rétrécit à 91 centimètres de largeur ;
notre bateau en mesure 90 ; nous passons juste,
par une grande chance, car les murailles sont per-
pendiculaires, lisses, sans corniches pour débarquer
et l'eau a plusieurs mètres de profondeur.

Puis vient un deuxième rapide qui sera suivi de
trente autres. Ces barrages sont eux-mêmes une cu-
riosité, et constitués par une sorte de digue demi-
circulaire de stalagmite, concave en arrière, convexe
en avant ; ils forment ainsi de vrais bassins de re-
tenue et ressemblent aux *gours* que les cascades

et les pierres creusent dans le lit des torrents. Leur rebord cristallin, délicatement ciselé et frangé comme du corail blanc, est à fleur d'eau et large de 3 à 4 centimètres à peine; vers l'amont il se creuse en encorbellement sous l'eau, et vers l'aval se bombe en surface sphérique inclinée à 30° environ sur laquelle la rivière, trop-plein du bassin, glisse en nappe liquide. A chaque gour nous débarquons sur la fragile crête stalagmitique, sortant le bateau, et le descendant par-dessus le barrage dans le bassin suivant. Trente-deux fois, la *bougie entre les dents*, nous avons répété cette dangereuse manœuvre, et plus d'une fois une glissade impossible à éviter nous a fait prendre un bain complet; les gours ont de 0^m 50 à 4 mètres de hauteur, le plus grand mesure 6 à 8 mètres de longueur.

Entre le deuxième et le troisième gour, la roche s'avance en surplomb à 30 centimètres au-dessus de l'eau, il faut nous coucher dans le bateau qui, heureusement, n'a que 20 centimètres de saillie, casser avec la tête les petites stalactites qui nous déchireraient, et avancer en poussant du dos : c'est le *Pas du Tiroir*, long de 5 à 6 mètres, et où nous glissons comme dans une rainure.

Après le troisième gour vient le *Pas des Palettes*. La fissure que parcourt la rivière n'a, au niveau du courant, que quelques centimètres de large : nous devons débarquer dans l'eau jusqu'à la ceinture, dévisser les palettes démontables de la pagaie et des avirons, les poser en travers de la galerie au point où elle a un mètre de largeur,

c'est-à-dire bien au-dessus de nos têtes, élever le bateau à bras tendus, puis le faire glisser sur les palettes jusqu'à ce que la fin du rétrécissement lui permette de reprendre flottaison. Une palette se dérobe et la barque tombe sur nous; nous finissons par la porter sur la tête en avançant bras et jambes en croix en travers du courant, accrochés aux fluettes aspérités du rocher. Si le fond de toile de l'esquif eût été sec, nos bougies (toujours aux dents) y eussent mis le feu.

Enfin nous nous reposons au bord d'un grand lac circulaire de 50 mètres de diamètre; le magnésium nous le montre coupé d'une multitude de gours et d'îlots de stalagmites; la voûte ne mesure guère plus de 15 mètres de hauteur. Tandis que Gaupillat m'éclaire avec le réflecteur, j'explore le lac à pied, en équilibre sur la crête des gours, et je reconnais une issue; la rivière tourne à gauche et se poursuit; je rétrograde par l'autre bord de la nappe d'eau; là il y a moins de gours, ce sera plus commode pour le bateau, mais la rive est argileuse, glissante, abrupte, une saillie de pierre se rompt dans ma main et... je rejoins mon compagnon à la nage; ce bain frais à 14° C. ne m'a pas paru trop désagréable. L'ennui c'est que nos allumettes et briquets se trouvent mis hors de service. Aussi nous procédons à une véritable illumination : six bougies sont adaptées au bordage de crainte que l'éclairage ne vienne à manquer; géniale précaution car, au retour, une fausse manœuvre en souffle quatre à la fois!

Au delà du grand lac, les gours se succèdent

presque sans interruption ; plusieurs sont multiples, le quinzième débouche dans un sixième lac de 35 mètres de diamètre ; nulle part, même dans la galerie qui se maintient entre 2 et 5 mètres de largeur, on ne peut atterrir, les murailles latérales plongent sous l'eau, perpendiculaires, et la profondeur dépasse 5 mètres. Il y a plusieurs coudes rectangulaires, mais la direction générale est toujours droit au Nord vers la Dordogne. Seizième, dix-septième gour ; nous commençons à être harassés et voilà que la rivière n'a plus que 70 centimètres d'espacement. De précaires corniches nous permettent de nous suspendre par les mains à 1^m 50 de hauteur, à peu près, puis avec nos cannes à crochets nous faisons passer le bateau en l'inclinant sur le côté, presque de champ ; la toile s'érafle sur le rocher, les membrures gémissent, rien ne casse toutefois, et le *Passage des Étroits* (ainsi nommé en souvenir des gorges du Tarn) se franchit plus difficilement même que ceux du Tiroir et des Palettes. Deux nouveaux gours, la galerie n'a plus de stalactites ; ensuite un beau lac rond sous un dôme de 20 mètres de hauteur et de diamètre. C'est la fin, tout paraît clos autour de nous, la rivière s'enfuit par-dessous sans doute ! Erreur : dans un angle s'est percé un tunnel, large, mais haut seulement de 50 centimètres ; au-dessus point de fissure, le terrain paraît changer de nature ! Cependant l'écho nous envoie par le tunnel la lointaine et douce harmonie des gouttes qui chantent en tombant ; la merveille se continuerait-elle donc ? Nous tenons conseil : il a plu hier, le temps était

orageux ce matin, et depuis 7 heures que nous sommes enterrés peut-être le ciel s'est-il ouvert, peut-être la rivière va-t-elle gonfler ! Pourrons-nous repasser ? Eh qu'importe ? L'inconnu se prolonge, attirant, irrésistible ; en avant, toujours, à la découverte... Hourrah ! Le tunnel a 10 mètres de long et débouche dans une nouvelle fissure dont le plafond se relève à 30 mètres ; jusqu'où irons-nous donc ? Les trois gours 21 à 23 coupent le plus grand la , le huitième, long de 75 mètres, large de 20, celui de *la Chapelle*, ainsi nommé d'une jolie petite baie en forme d'absidiole. Là aussi il y a une issue continuant cette galerie, qui nous entraîne toujours et toujours. Encore neuf gours très rapprochés ; nous sommes ruisselants ; l'eau commence à engourdir nos membres ; la provision de bougies s'épuise ; il est 2 heures, voilà quatre heures que nous naviguons et portons le bateau seuls tous deux ; 1,600 mètres nous séparent d'Armand et de Foulquier et 2 kilomètres de l'orifice de Padirac ; à 30 mètres devant nous murmure un trentetroisième gour, puis la galerie tourne à gauche. Où va-t-elle ? Nous ne le saurons pas cette fois, car le retour s'impose : la fatigue nous prend et les obstacles seront peut-être plus pénibles à remonter qu'à descendre. En retraite, hélas ! et la suite à l'année prochaine, car nos vacances sont finies.

En deux heures et demie nous rétrogradons à travers le mirifique souterrain sans trop de difficultés, connaissant maintenant le chemin ; mais il faut bien soigneusement revoir notre croquis topographique et apprécier aussi exactement que pos-

sible les distances, pour dresser un plan sommaire sans lequel nos futurs comptes rendus risqueraient de passer pour un roman ; au *Grand Gour* (le neuvième) nos bras se refusent à tout service, et sur le lit rugueux de la cascade stalagmitique nous trainons notre malheureuse embarcation que nous n'avons plus la force de soulever : la coque se déchire ; voilà une voie d'eau que nous bouchons tant bien que mal ; il faut éponger constamment. Enfin *les Palettes* et le *Tiroir* se franchissent laborieusement, et nous trouvons avec joie la fin de nos peines et le renouvellement de notre admiration aux quatre petits lacs. En quelques minutes nous remontons les 350 mètres de la rivière plane, et à quatre heures et demie, après six heures et demie d'absence, nous rejoignons nos deux compagnons, fort inquiets sur notre sort et stupéfaits de notre récit. Déjà Armand songeait à organiser un sauvetage. A sept heures nous étions tous quatre rendus à la surface de la terre avec armes et bagages, bien heureux, Gaupillat et moi, d'échanger nos vêtements trempés contre des secs, aux chauds rayons d'un magnifique soleil couchant, et de nous restaurer copieusement : depuis treize heures nous n'avions rien bu ni mangé.

Où débouche la rivière souterraine de Padirac ? Probablement près Gintrac, sur la rive gauche de la Dordogne, à 3 kilomètres en droite ligne et à 80 ou 100 mètres en contre-bas du point extrême que nous avons atteint, ou encore à la fontaine de Saint-Georges, près de Montvalent, également sur la rive gauche de la Dordogne, à 11 kilomè-

tres à vol d'oiseau du puits de Padirac. Notre prochaine expédition nous le dira : peut-être nous réserve-t-elle de pires difficultés et de plus grandes surprises encore. Mais, instruits par l'expérience, nous serons mieux armés et plus nombreux pour cette lutte contre la ténébreuse nature.

De ce que nous avons reconnu jusqu'ici, la plus belle partie est celle des quatre lacs, sans contredit; il serait facile d'aménager le puits de Padirac au moyen d'échelles et de galeries en fer à l'usage des touristes, et de les conduire jusqu'au *Lac des Grands Gours*. C'est une curiosité naturelle sans rivale : elle est révélée, puisse-t-on maintenant l'aménager. Ce serait au Conseil général du Lot à prendre cette initiative, qui, en faisant venir un grand nombre de touristes, contribuerait à répandre ainsi le bien-être dans le pays.

Nous l'avons dit au commencement de cette notice, le gouffre de Padirac était passé jusqu'ici à peu près inaperçu. Delpon, dans sa *Statistique du Lot*, tome I, page 57, ne lui consacre que quelques lignes; nous les reproduisons :

« Le plus remarquable de tous les gouffres (du Lot) est celui que l'on appelle *Puits de Padirac*. Qu'on se représente, au milieu d'un terrain d'une pente douce, un espace circulaire de 54 mètres de profondeur et de 35 mètres de large, laissant apercevoir dans le fond d'autres cavités qui offrent à l'imagination frappée les portes du Ténare, et l'on aura une idée de l'effroi que doit inspirer l'aspect de cet abîme. Si on veut en approcher pour considérer le fond, il faut se coucher à plat ventre

pour n'y être pas précipité par le vertige que produit la vue de sa profondeur. Des fentes de ses parois s'échappent des ronces, des lierres, des clématites qui serpentent en forme de guirlandes de 18 à 12 mètres de circonférence. Ce gouffre est nuisible à la contrée où il est situé parce qu'il est l'asile inattaquable d'une nuée de corneilles qui de là vont dévaster les récoltes, surtout celle du maïs. Le peuple montre, sur ses bords, les traces des pieds du cheval avec lequel le diable le franchit au moment où l'ange Gabriel allait l'y précipiter. »

Une légende un peu différente pour la forme a également cours dans le pays. Nous la donnons telle qu'elle nous est communiquée par M. Louis de Nussac. Il s'agit d'une âme que le démon disputait à saint Martin :

« Le malheureux mourait le blasphème aux lèvres quand, en dernier ressort, les prières des femmes qui pleuraient autour de lui s'adressèrent à saint Martin, un des patrons du pays limousin. Le saint voyageait précisément dans la contrée pour la récolte des âmes. Il accourait de toute la vitesse de son cheval. Tout à coup il entend une voix : — Saint de malheur, lui criait-elle, tu n'iras point me l'enlever; je te défie de sauter mon fossé. — J'accepte le pari, répondit saint Martin en éperonnant son coursier. — Au même moment une épouvantable clameur se fait entendre; la terre s'ouvre et donne naissance à un profond abîme, large de plus de soixante coudées. Dans le roc, sur les bords opposés s'étaient imprimés à tout jamais, d'un côté les deux fers de l'arrière, de l'autre les deux sabots

de l'avant du cheval de saint Martin. C'était son provocateur qui, le premier, avait sondé le gouffre de Padirac. L'âme était sauvée ! »

Mais laissons les légendes de côté, et pour finir ajoutons quelques mots sur les résultats scientifiques de toutes ces explorations, que les mères de famille traitent de folie !

On croyait que les avens et autres puits naturels étaient dus surtout à des effondrements, et qu'ils *jalonnaient* comme des *regards* le cours des rivières souterraines. Opinion beaucoup trop absolue. En réalité, les avens sont surtout des fractures préexistantes du sol que les eaux sauvages superficielles ont élargies par voie d'érosion ; l'effondrement est un facteur puissant assurément (à Padirac par exemple), mais pas unique. Ces gouffres ne communiquent avec les courants souterrains *qu'accidentellement*, lorsque l'épaisseur du terrain à traverser n'est pas trop grande (Bramabiau, Mas-Raynal, Padirac) et lorsque certaines relations de coïncidence existent entre la fracture superficielle de l'aven et la cassure interne où s'écoule la rivière cachée.

Pour l'hydrologie des plateaux calcaires des Causse, les conclusions sont les mêmes que celles déduites en 1888 de nos explorations de Bramabiau, Dargilan et Baumes-Chaudes : les avens percent les zones supérieures des dolomies compactes à la base desquelles le sommet des marnes (terrains argilo-calcaires) recueille toutes les eaux suintant des avens et des grottes à travers 100 à 250 mètres de terrain ; parmi les marnes, ces eaux ne circulent que

par suintement dans d'étroites fissures impénétrables. Puis la plus basse zone est encore faite de dolomies ou de calcaires compacts, dans les fractures élargies desquels coulent de véritables rivières peu à peu formées et grossies par le simple égouttement des voûtes (1).

Contrairement à ce que l'on croyait, les avens n'aboutissent pas à de vastes cavernes, ne sont pas percés au-dessus de vides immenses. En résumé, la masse interne des Causses est bien moins caverneuse qu'on ne le supposait, et les eaux souterraines, au lieu de s'accumuler en réservoirs étendus, paraissent descendre d'abord par voie de simple suintement, puis se réunir en minces ruisselets, vite transformés en importants cours d'eau, dans de longues galeries hautes ou basses, étroites ou larges, selon la nature des terrains traversés.

Des années d'études sont encore nécessaires pour résoudre les questions qui se rattachent à la formation des sources dans les terrains calcaires.

E.-A. MARTEL.

(1) V. comptes rendus des séances de l'Académie des sciences, 3 déc. 1888, 14 oct. et 25 nov. 1889.

GÉNÉALOGIE

DE LA

MAISON DE COMBORN

EN BAS-LIMOUSIN

(Suite. — Voir t. XI, p. 531.)

V. TABLE GÉNÉALOGIQUE DES VICOMTES DE TURENNE, ISSUS DE LA MAISON DE COMBORN

II. Èbles I ^{er} , vicomte de Comborn et de Turenne.				
III. Guillaume I ^{er} , vicomte de Turenne.		Archambaud II, aîné, vicomte de Comborn.		
IV. Boson I ^{er} , vicomte de Turenne.				
V. Raymond I ^{er} , vicomte de Turenne.	Archambaud. Mahaud.	Guillaume. Alpais.	Èbles. Estiennette.	
VI. Boson II, vicomte de Turenne.	Marguerite.	Magne.		
VII. Raymond II, vicomte de Turenne.				
VIII. Boson, vicomte de Turenne.	Raymond III, vicomte de Turenne.	Raymond, seigneur de Servières.	N., fille. Marie. Hélis.	
Marguerite. Dauphine.	Hélis.			
IX. Raymond IV, vicomte de Turenne.	Boson. Marguerite.	Guy. Alemande.	Hélis.	Contors. (Astorg, <i>bâtard</i>).
X. Raymond V, vicomte de Turenne.		(Bertrand, <i>bâtard</i>).		
XI. Marguerite, vicomtesse de Turenne.				

*Branche des vicomtes de Turenne, issus de la maison
de Comborn.*

III. GUILLAUME I^{er}, VICOMTE DE TURENNE.

Èbles I^{er}, vicomte de Comborn et de Turenne, donna à Guillaume, son fils d'une seconde femme, la vicomté de Turenne, laissant à Archambaud II, son fils aîné du premier lit, la vicomté de Comborn. Ainsy Guillaume de Comborn devint le chef de la branche de Turenne, qui pendent plusieurs siècles a possédé de grands biens et fait d'illustres alliances. On ne scait pas qu'elle [pour quelle] fust la femme de Guillaume I^{er}, vicomte de Turenne. Nous scavons seulement qu'il eust un fils.

Enfans de Guillaume I^{er}, vicomte de Turenne, et de sa femme :

4. Boson, vicomte de Turenne, qui suit.

IV. BOSON I^{er}, VICOMTE DE TURENNE.

Il espousa une dame nommée Gerberge, dont nous ne connoissons pas la famille.

L'an MXCI (1091), ce vicomte et sa femme offrirent à Dieu et à Saint-Martin de Tulle Èbles leur fils, pour estre religieux dans cette abbaye, et donnèrent avec luy des biens, du consentement de Raymond et d'Archambaud leurs enfans, Gausbert estant alors abbé de Tulle.

Boson mourust en l'an MXCII (1092) et sa femme en l'an MCIII (1103), s'estant faite religieuse, à la mort, dans l'abbaye de Tulle, où elle fust enterrée.

Enfans de Boson I^{er}, vicomte de Turenne, et de Gerberge sa femme :

5. Raymond I^{er}, vicomte de Turenne, qui suit.

5. Archambaud, vicomte de Ribérac, mort en MCXVII.

5. Guillaume, mort en MCV.

5. Èbles, religieux en MXCI, abbé de Tulle en MCXI, mort à Saint-Martial de Limoges environ MCXLVIII.

Mahaud espousa Hugues II, duc de Bourgoigne.

5. Alpais (1) espousa Bernard III, comte d'Armaignac. et en cette qualité fist une donation à l'abbaye de Tulle l'an MC.

5. Estiennette espousa Hugues de Belcastel.

V. RAYMOND I^{er}, VICOMTE DE TURENNE.

Ce vicomte espousa Mathilde, sœur du comte du Perche. Il nous donne luy mesme la preuve de sa généalogie dans l'acte d'une donation considérable qu'il fist à l'abbaye d'Uzerche, disant qu'il donne pour l'ame de Boson, son père, et pour celle de Guillaume son ayeul. Il confirma à la mesme abbaye les dons que Boson de Turenne, son père, avoit faits.

(1) Justel, *Histoire de la maison de Turenne*, en son tableau (seulement) de la page 14, la nomme à tort Alais. La généalogie de cette branche est à comparer tout entière avec celle donnée par Justel, que notre précieux manuscrit complète (notamment par la désignation de cadets, de bâtards), explique ou modifie fortement sans le nommer. Il conteste, par exemple, le Raymond III de Justel, page 38. En conséquence, à partir de Raymond II et pour le numérotage des Raymond, notre manuscrit retarde d'un chiffre sur Justel et même de deux numéros d'ordre à partir de Raymond de Servièrès, auquel le manuscrit n'en donne pas.

Pour mettre le lecteur à même de comparer et de décider au sujet de ces nombreuses additions, omissions ou discussions de dates et de faits, voici les pages de référence avec Justel :

Pour Guillaume, voyez Justel, page 28. — Boson I^{er}, p. 21. — Raymond I^{er}, p. 31. — Boson, II, p. 35. — Raymond II, p. 37. — Son Raymond III, contesté par nous, p. 38. — Boson III, p. 39 et 40. — Notre Raymond III, par lui coté IV, p. 40 et 42. — Raymond de Servièrès, pour lui Raymond V, p. 43 et 44. — Notre Raymond IV, devenu son Raymond VI, p. 45 et 47. — Notre Raymond V, p. 49, et enfin Marguerite, p. 50. — Voyez Baluze, *Hist. Tul.*, p. 168.

Par parenthèse Justel, en ses identifications de la page 18 (il est vrai que la géographie laissait fort à désirer de son temps, témoin sa pauvre carte de la vicomté), n'a pas été heureux en attribuant à la vicairie (du Puy) d'Arnac : 1^o Miégemont, alors qu'il fallait peut-être dire Puymége, de Queyssac; 2^o Reignac, de Corrèze, en traduisant Aniciacus Aynac, du Lot, en ne voyant pas Betugum dans Saint-Privat, etc.

En l'an MXCII (1092) il vendit des biens à Guillaume, abbé de Tulle, ce qui prouve que son père estoit désia mort.

En l'an MXCVI (1096) il fist le voyage de Jerusalem. En MCIII (1103) il fist une donation à l'abbaye de Tulle pour l'ame de Gerberge, sa mère, qui y avoit esté enterrée.

Il en fist de mesme en MCV (1105) pour Guillaume, son frère, et en MCXVII (1117) pour Archambaud, vicomte de Ribérac, son frère.

En l'an MCXVIII (1118), il authoriza les dons faits à l'abbaye de Beaulieu par plusieurs gentilshommes, ses vassaux. Il y a encore des actes de luy au carthulaire d'Uzerche, de l'an MCXXII (1122).

Mathilde estant veufve de ce vicomte, espousa en secondes nopces Guy de Lastours, surnommé *le Gros*.

Enfans de Raymond I^{er}, vicomte de Turenne, et de Mathilde du Perche, sa femme :

6. Boson II, vicomte de Turenne, qui suit.

6. Marguerite espousa Aymar, vicomte de Limoges; 2^e espousa Ébles, vicomte de Ventadour; 3^e espousa Guillaume Taillefer, comte d'Angoulesme.

6. Magne espousa Aymery de Gourdon.

VI. BOSON II, VICOMTE DE TURENNE.

Il espousa Eustorgie, fille de Bernard d'Anduze-d'Alest. Nous ne sçavons pas la date de son mariage, nous sçavons seulement par Geoffroy de Vigeois qu'il n'eust qu'un seul fils, qui nasquit quatre mois après la mort de son père et fust nommé Raymond, en mémoire de son ayeul.

Le mesme Geoffroy rapporte des circonstances bien singulières de la mort de ce vicomte. Il est dit donc que Mathilde sa mère, qui avoit espousé en secondes nopces Guy de Lastours, dit *le Gros*, et qui aymoît beaucoup son fils Boson, estant morte le V des kalendes de juin, elle apparust en songe à Bernard de la Marche, père de Humbert, et luy ordonna de deffendre à Boson, de la part de sa mère, de ne prendre les armes pendant un certain

temps. Boson, meprisant ce conseil, fust tué un mois après; car ayant mené des troupes à Aymar, vicomte de Limoges, son beau frère, qui assiegeoit le chasteau de La Roche Saint-Paul, appartenant à Guy Flamenc, le vicomte Boson fust blessé d'un coup de flesche dont il mourust sur le champ.

Le cartulaire de Tulle raconte que son corps fust apporté dans cette abbaye après sa mort, arrivée le XIII des kalendes de juillet, et qu'il fust seulement enterré le iour de Saint-Thomas, dans la semaine avant Noel, auprès de Raymond, son père; qu'à ses obsèques Eustorgie sa veufve, Aymar vicomte de Limoges, et Aymery de Gourdon, ses beaux frères, firent don de onze domaines à cette abbaye pour le repos de son ame; que ce don fust autorisé par Ébles, vicomte de Ventadour, Archambaud, vicomte de Comborn et leurs enfans, et par les gentilshommes de Turenne, dont plusieurs sont nommés dans cet acte qui fust l'an MCXLIII (1143) éz mains de Gerard, evesque de Limoges, et d'Ébles, abbé de Tulle, oncle du mesme vicomte Boson, des abbés d'Uzerche, de Vigeois, de Beaulieu et de Dalonne.

Enfans de Boson, vicomte de Turenne, et d'Eustorgie d'Anduze, sa femme :

7. Raymond II, vicomte de Turenne, qui suit.

VII. RAYMOND II, VICOMTE DE TURENNE.

Par ce qui a esté dit en l'article precedent de la mort et enterrement du vicomte Boson, il paroist que le vicomte Raymond estoit posthume et né dans le mois de novembre en MCXLIII (1143). — Il espousa Helis, fille de Bernard de Castelnau.

Cet éclaircissement de sa naissance fait haistre de la difficulté à concilier un article du cartulaire de Dalonne, où il est dit que Raymond, vicomte de Turenne, donna en aumosne à l'abbé Amelius le mas des Treilles, et que Talerans, gendre du susdit vicomte, ratifia cette aumosne à Martel l'an MCLVII (1167); car en cette année là, le

vicomte Raymond ne pouvoit avoir que XXIV ans : ainsy il n'est pas vraisemblable qu'il eust desia une fille mariée. Il faut donc entendre que cette fille, quoique jeune, estoit promise à Tallerans, ou que la date de MCLXVII est celle de la donation du vicomte, non pas celle de la confirmation de son gendre, que l'escrivain du cartulaire aura mis par mégarde sous la mesme date.

[*En marge est écrit de la même main* : Dans la vie de Bertrand de Born, seigneur d'Autefort, il est dit que ce Tallerant estoit seigneur de Montignac et frère du comte de Perigort, et que sa femme s'appelloit Mahaut, fille du vicomte de Turenne.]

Cette difficulté esclairecie, il en reste une plus considérable touchant un Raymond III, qu'on suppose avoir esté fils de nostre Raymond II et avoir espousé Helis, fille unique de Guy de Severac. Je scais bien que Geoffroy de Vigeois donne deux enfans à Raymond II, scavoir : Raymond qui fust blessé à la teste, et Boson qui fust bruslé estant en ostage chés ses ennemis, voila ce qu'il dit. Mais comme cet autheur a escrié son livre en MCLXXXVII, du vivant de nostre vicomte Raymond II, il y a apparence qu'il n'a pas eù connoissance de ses autres enfans; mesme nous remarquons que son usage est, de ne marquer qu'un ou deux des premiers enfans dans ses genealogies pour continuer la suite des familles; ors finissant son escrit, il ne pouvoit pas scavoir qu'elle seroit la fin de ce Raymond, qu'il nomme premier né du vicomte Raymond II.

Quoiqu'il en soit, voicy une preuve qui me paroist convaincante pour destruire l'existence de ce prétandu Raymond III, fils de Raymond II et père de Boson III, vicomte : c'est qu'il est rapporté, dans le cartulaire de Beaulieu, que Raymond, vicomte de Turenne, ayant eù plusieurs differens avec l'abbé de Beaulieu pour plusieurs fiefs qu'il tenoit de cette abbaye, enfin, l'an MCLXXXX (1190), estant sur le point de partir pour le voyage de la terre sainte, ces différens furent terminés, et il en fist reconessance en presance et du consentement de la vicom-

tesse Hélis sa femme, de Boson son fils, et d'un grand nombre de personnes de marque nommés dans cet acte. Voicy les consequences qu'il faut tirer de cet acte : Raymond II n'avoit, en cette année 1190, que XLVII ans. Par la date de sa naissance, Boson, son fils, avoit quelque âge, puisqu'il donne conjointement avec son père; Hélis, vicomtesse, est nommée présente. Que si on veut répondre que ces mesmes circonstances conviennent à ce Raymond III (que j'estime supposé), puisque sa femme est aussy nommée Hélis et son fils Boson, il est aisé de repliquer et faire remarquer que la date ne peut luy convenir, parce que supposant que ce Raymond III fust fils de Raymond II, et qu'il eust fait l'acte de 1190, il ne pouvoit estre que bien jeune et tout au plus de 25 ans, puisqu'il estoit fils, à ce qu'on dit, de Raymond II, qui en cette année de 1190 n'en avoit certainement que quarante sept : ainsi Boson nommé dans cet acte auroit esté trop jeune enfant, s'il l'estoit de Raymond III, pour passer des actes en son propre nom. Ors je prétens qu'à cette date de 1190, Boson estoit marié, et la preuve en est certaine en ce que l'an MCVII, Marguerite, sa fille, espousa Bernard II, vicomte de Comborn, ce qui est sans réplique et doit faire estimer que cet acte de 1190 appartient à Raymond II, alors homme de 47 ans; que Boson, son fils, devoit estre déjà marié puisque, dix sept ans après, la fille de Boson se trouve mariée; par conséquent, tous les enfans attribués à ce prétendu Raymond III doivent appartenir à Raymond II. Dans un acte de l'an MCC (1200) rapporté au cartulaire de Dalonne, Raymond, vicomte de Turenne, sy trouve presant, ce qui ne peut convenir qu'à celui dont nous parlons.

Enfans de Raymond II, vicomte de Turenne, et d'Hélis de Castelnau, sa femme :

8. Boson III, vicomte de Turenne. Aura son chapitre.
8. Raymond III, vicomte après Boson son frère. Aura son chapitre.
8. Raymond, seigneur de Servièrès, continua la famille.

8. Mahaut espousa Tallerans, seigneur de Montignac, frère du comte de Perigort.

8. Marie espousa Èbles V, vicomte de Ventadour.

8. Hélis espousa Bernard de Casnac, seigneur de Montfort et de Domme, en Perigort.

VIII. BOSON III, VICOMTE DE TURENNE.

Nous ne scavons pas précisément en quel temps il succeda à son pere, ni quel estoit le nom de sa femme; nous jugeons seulement qu'elle estoit sœur de Dauphin, comte de Clermont, parce que ce comte mariant Marguerite, fille de Boson. à Bernard II, vicomte de Comborn, la nomme sa niepce et luy donne une partie de sa dot, sans doute sur ce qu'il devoit du mariage de sa sœur, mère de Marguerite. On doit aussi juger que Boson estoit mort puisqu'il ne paroist point au mariage de sa fille. Boson n'en ayant que deux, et au défaut des masles Raymond III, son frère, se saisit de la vicomté de Turenne au prejudice de ses niepces, ce qui causa un grand procès qui ne fust terminé qu'avec Raymond IV, ce que j'ay desja rapporté dans la genealogie de Comborn, sous l'article du vicomte Bernard II.

Enfans de Boson III, vicomte de Turenne, et de N. de Clermont, sa femme :

9. Marguerite espousa, l'an MCCVII, Bernard II, vicomte de Comborn.

9. Dauphine espousa R., seigneur de Roquefueil.

J.-B. CHAMPEVAL.

CARTULAIRE

DE

l'Abbaye bénédictine Saint-Martin de Tulle

EN LIMOUSIN

PUBLIÉ PAR

JEAN-BAPTISTE CHAMPEVAL

(Suite. — Voir t. XI, p. 161.)

187. DONUM THERZIE FEMINÆ.

Avril 951.

Ob hoc igitur in Dei nomine Thetzias (1) femina cedo Deo et sancto Martino ad locum qui vocatur Tutela, ubi domnus Bernardus abba cum ordine monachorum præesse videtur, aliquid de facultatibus meis etc. Facta cessione vel donatione ista in mense aprilio anno XV regnante Ludovico rege.

188. *10 septembre 954 au 2 mars 986.*

Confirmatio dicti doni per Johannem filium dictæ Therziæ, Lothario rege.

(1) Baluze, col. 373, *Hist. Tutel.*, et son manuscrit 252, qui nous fournissent le texte du n° 187, écrivent Tetziaæ au titre, puis Thetzias. — Notre cahier A seul contient les n° 188, 189, et abrège ainsi le n° 187 : Bernardus abbas Tutell. anno XV regnante Ludovico rege. — Donum Therzie feminæ. — Confirmatio, etc.

189. 933 et 935.

Adacius abba Tutellensis, anno X regnante Rodulfo rege. — [En marge, idem, anno XII.]

190. LAXA ARCHAMBALDI (III) VICECOMITIS (COMBORNENSIS).

Début de mars 1086.

Sciant omnes præsentés et futuri, quod Arcambaldus vicecomes frater Ebali et Bernardi, dedit Deo et sancto Martino Tutelensi, ante obitum suum, duos mansos de alodo aput *Capellam de la Genesta*, in parrochia Sancti Boniti. Unus illorum vocatur *Cornol*, et alter *A Laussailla*; dixit etiam filio suo Ebalo et fratribus suis Ebalo et Bernardo et cæteris hominibus suis, ut eligerent alios tres mansos quos darent sancto Martino Tutelensi, pro salute animæ suæ, ut essent quinque mansi. Prædictum vero mansum Cornol ita dedit sancto Martino Tutelensi sicut ipse illum habebat. alodum scilicet et fevum, ut ita eum haberet fevalis de sancto Martino sicut solebat habere de vicecomite. Et alterum mansum qui vocatur a Laussailla dedit ex integro similiter.

Bernardus (1) autem vicecomes frater eius qui tenuit terram suam post eum, cùm grave sibi esset ut donaret tres mansos quos ille jusserat, dedit commandam quam habebat in villa de *Romula* (2), hoc est tres solidos et duo-

(1) Bernard I^{er}, vicomte de Combourn, dut donner vers 1110; voyez notre *généalogie Combourn* au présent Bulletin, et aussi pour Ébles II ici mentionné. Un lambeau de notre charte figure aux preuves de cette *généalogie*. — *Hist. Tutel.*, p. 107.

(2) Roume, du Lonzac (*Roma*, 1500), admis par M. Deloche, ne nous satisfait qu'à demi, encore moins Romanet, d'Affieux, *Romanet* en 1216, contigus. Quoique la commune de Saint-Augustin possède un village nommé *Roumaillac*, où la tradition place même église et cimetière (et que nous croyons en effet avoir été doté d'une chapelle), à côté du village de Lafarge, jadis surnommé *Lafarge-Remole* (par opposition à *Lafarge-Teillode*, de Chaumeil, dont se titraient nos de Meynard des Combes), nous ne pouvons identifier même *Remole* avec *Romula*, tout en nous demandant si La-

decim sextarios de blat, sex de segel et sex de civada. Hoc dedit pro tribus mansis quos frater suus Arcambaldus jusserat dari sancto Martino Tutelensi. Hujus rei testes sunt Ebalus vicecomes, Bernardus vicecomes, Petrus Rofiniaco, Stephanus *de* Rofiniaco, Ugo Denz, Petrus de Tutela. Factum est autem hoc donum in capite mensis Martii, anno ab incarnatione Domini MLXXXVI indictione nona, regnante Philipo rege, Widone episcopo præsidente in Lemovicensi sede, domno Gauzberto regente abbatiam Tutelensem (1).

191. CONCORDIA ADEMARI ABBATIS CUM ALDEBERTO.

Février 983.

Notum sit omnibus fidelibus, quod ego Ademarus abbas et cuncta congregatio sancti Martini Tutelensis, rogati sumus à quodam homine Aldeberto, ut ei aliquid ex rebus nostris concedere deberemus, etc. Facta est precaria ista in mense febroario, anno XXX regnante Lothario rege (2).

192. LAXA ALDIARDIS.

24 novembre 1119.

Sciant omnes quod ego Audiardis, uxor Doitrandi de La Rybeira, quæ fui filia Hugonis de Payrac, dedi Deo et sancto Martino Tutelensi, in infirmitate mea, in die quo fui monacha, pro redemptione animæ meæ, et pro sepultura mea..... Factum est hoc VIII kalendas decembrio, anno ab incarnatione Domini MCXIX [regnante]

farge-Remole (peut-être de forge à *remoudre*) ne devait pas à son voisinage de Roumailhac ce nom, forme peut-être aussi différente par altération d'un même vocable latin, Romeliacus incontestablement usité, charte 141^e, in Barrensi; or Romula était in Cambolivensi, d'après une charte ultérieure.

(1) Texte du manuscrit 25^o, dont la deuxième version n'a que le titre et la date. — Nos deux cahiers A et B l'abrègent. Le premier met terram suam post eum *dedit alios mansos*, et écrit Dens.

(2) Baluze, col. 379. *Hist. Tutel.*: Adalberto. — Cahier A : date et abbé seuls.

Ludovico regé, Eustorgio episcopo [præsidente in Lemovicensi sede, domno] Willelmo abbate [regente Tutelensem abbatiam]. Testibus Gerardo monacho de Payrac fratre ipsius dominæ..... (1).

193. LAXA PETRI RAMNULFI.

28 décembre 1119.

Sciant omnes... quod Petrus Ramnulphus calumniabat donum quod patér eius Stéphanus, Ramnulphus et avunculus eius Stéphanus Cavallarius fécerant apud *Capellam* de la *Genesta*; postea vénit in capitulo et absolvit quidquid ibi requirébat... Factum [est hoc] donum tercia dié post natalé Domini anno [ab incarnatione Domini] MCXVIII indictione XIIJ, [regnante] Ludovico regé (2), Eustorgio episcopo [præsidente in Lemovicensi sede, domno] Ebalo abbate [regente Tutelensem abbatiam].

194. Sans date (v. 1130).

Hoc est donum pro sépultura Witardi de Tutéla quod fécerunt fratres ipsius Archambaldus, Ademarum sive Bernardus vél Gérardus filii Donadéi de Masmauri mansum unum a *Calviaco*... (3).

195. DONUM PETRI DE TUTELA (4).

Vers 1100.

Novérint... quod Petrus Bérnardus de Tutéla dedit unum

(1) Texte pris du cahier A, moins les mots entre crochets provenant du volume 252, lequel ne contient que le titre : Laxa Al-diardis et la date développée. — 191 et 192 sont probablement relatifs aussi à La Chapelle-Geneste.

(2) Texte du cahier A, sauf les mots entre crochets empruntés au volume 252, lequel n'a que le titre et la date développée. — Le cahier B n'a que le titre et la date abrégée.

(3) Quoique pareil en tout au n° 19, il en est formellement distinct par le manse, soit ici Chauviac, 26 habitants (Perpezac-le-Noir). Conférez *Hist. Tutel.*, col. 409, et n° 209.

(4) Il s'agit de Perpezac-le-Noir, commune du canton de Vigéois. — Conférez avec n° 54, 164, 177.

mansum propé ecclésiā de Perpéziaco. Hoc fecit quando voluit devenire monachus annuente uxore sua et filiis suis scilicet, Bernardo de Tutela, Wilardo, Geraldo, Petro, et Helia.

196. DONUM EMÆ.

1084-1091.

Ema, filia Petri de Malamort, uxor Gausfrédi de Favars, dedit, de consensu fratrum suorum Gausberti et Widonis, très mansos in villa de *Sénaliaco*, in parochia Sanctæ Mariæ de Perpéziaco, quando habitum sanctæ viduitatis a domno Gausbérto abbate suscepit. S. domni Gausberti abbat. S. Petri monachi. S. Gausberti, et Widonis fratrum ejusdem. S. Fulchérii prêtre, S. Gausfredi de Favars et filiis suis : Gérardo et Ademaro. S. Géraldi de Cantaduno (1).

197. DONUM IRREYX.

Novembre 1060-1084.

Hoc est donum quod fecit Irreyx, quæ fuit soror Gerardi Bernardi de Boliaco, de manso de *Boliaco* (2) in parochia Sancti Marcelli de La Grauleira... ut post mortem suam censum reddant sancto Martino filii sui Geraldus Constantini et Petrus frater suus... Facta donatio in mense novembrio Philippo rege, Frudino abbate.

(1) Ce don et les trois suivants se trouvent seulement sur notre manuscrit A. Nous identifions Malemort, commune du canton de Brive; conférez avec 171. — Favars, commune du canton de Tulle. — Perpezac-le-Noir sus-indiqué. Cantadunus (*major*), au bourg même de Chanteix, commune du canton de Seillac (*minor*), à l'Hôpital-d'Eyzac, même paroisse. Quant à Senaliaco, c'est notre Sanalhac trouvé en 1448 (*Perpezaco-lo-Negre*) dans le chartier de Soulages, et divisé en Senalhac-Vieux et Jeune, tous deux assis au Bijardel (Perpezac), 1624 [minutes de l'étude de M^e Daudy, notaire à Vigeois, très aimablement communiquées].

(2) Bouillac, village actuellement peuplé de 104 habitants, en la commune de La Graulière, canton de Seillac : ayant donc même patron que Favars (dédié à saint Pierre et saint Marcel).

198. DONUM CONSTANTINI (ET ?) MERCHADERS.

Novembre 1073-1084.

Notum sit quod Constantinus Merchaders de Sancto Clemente dederunt unam bordariam a *Boilliac* (1) pro iustitia Petri de Sancto Clemente filii sui, in die quando miserunt illum monachum. Testes sunt Bernardus Constantini, Geraldus Constantini, Geraldus Bernardus de Boilliac consanguineus supradictæ feminæ, etc... Factum donum mense novembrio, Philippo rege, Widone episcopo, Frudino abbate (2).

199. DONUM GAUSFREDI DE BOLIACO.

1060-1073.

Notum sit quod Gausfredus de Boliaco, frater Geraldii Bernardi de Boliaco, dedit pro anima patris sui Bernardi de Boliaco, unum mansum apud *Cassanias* (3). Hoc donum auctorisaverunt Geraldus Bernardi, et Petrus de Boliaco presbiter, fratres ejus. Factum donum domno Frudino abbate. Philippo rege, Iterio episcopo. Testibus Petro de Tutela et Ademaro de Tutela, et Raynardo de Aneda et Archambaldo.

200. LAXA GERALDI DE ROFFINIACO.

Vers 1160.

Hoc est donum quod fecit Geraldus de Roffiniaco et filii sui Hugo, Petrus et Willelmus in monte qui dicitur *Monchaubal* (4). (A suivre.)

(1) Voir la note précédente.

(2) Constantinus Merchaders de S. Clemente (sic), sans *et*. Le traducteur qui a pointé les noms en marge n'en fait qu'un seul personnage. — Saint-Clément, commune du canton de Seillac.

(3) Chassagnes, 37 âmes, ancien fief (Chanteix), qui est au pluriel las, 1505, tandis que La Chassagne de Saint-Mexant est *Cassanea*, 1503.

(4) Conférez (et aussi pour le n° suivant) avec *Hist. Tutel.*, col. 411 (le même donateur) et col. 476, et notre n° 24. — Bien que nous connaissions un grand bois de Monchauvel, ailleurs Montchauvet, 1734 (Saint-Merd-les-Oussines, près le Mas-Chevalier), nous préférons le supposer dans les dépendances du castel de Chauvel (Saint-Germain-les-Vergnes).

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

	Pages
Reconnaissance de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze comme établissement d'utilité publique.....	6
Statuts de la Société.....	7
Liste des Membres de la Société.....	13
Médaille d'argent accordée à la Société de Brive à la suite de l'Exposition universelle de 1889.....	544

SCIENCES

Sous Terre. Exploration des abîmes des causses et de la rivière souterraine de Padirac.....	647
---	-----

HISTOIRE

Franchises de la ville de Brive au XIII ^e siècle.....	35
Traité de paix entre Hugues de Lusignan et Gui, vicomte de Limoges, 1228.....	39
Franchises de Roc-Amadour, XII ^e et XIII ^e siècles.....	41
Lettres de Philippe-le-Bel portant absolution des crimes de Guichard de Comborn, 1313.....	47
Lettres de Philippe-le-Bel anoblissant Gui Aubert, 1338.....	49
Bulle de Grégoire XI diminuant les décimes en faveur des évêchés de Tulle et de Cahors, 1372.....	52
Lettres de Charles VII nommant ses lieutenants-généraux sur le fait de guerre en Périgord et Limousin, 1442.....	55
Lettres d'Alain d'Albret, justifiant de la Faurestie d'avoir voulu lui livrer la ville de Brive, 1487.....	63
Procès-verbal de l'assemblée de la noblesse de la vicomté de Limoges, pour accorder à Jean, roi de Navarre, un subside de 4,000 livres, 1513.....	71
François de Lévis de Ventadour, 21 ^{me} évêque de Tulle.....	105
Iconographie du Limousin.....	119, 253, 451, 687
Généalogie de la maison de Comborn.....	131, 325, 531
Portrait graphologique de Mgr Beaupoil de Saint-Aulaire.....	151
Portrait graphologique de Mgr Raféls de Saint-Sauveur.....	156
Cartulaire de l'abbaye de Tulle.....	161
Nos compatriotes dans l'Histoire de France : étude corrézienne.....	177
Rôle des nobles du Haut et du Bas-Limousin.....	261

Role de la cotisation de la noblesse du Bas-Limousin pour les frais faits par ses députés aux États-Généraux d'Orléans en 1560.....	298
Hommage rendu à la porte du château d'Ans par Amanion de Marqueyssac, en 1538.....	307
Lettre de Henri III pour faire nommer Étienne de Ribes comme abbé de Meymac.....	309
Chapt de Rastignac, évêque de Tulle.....	339
Note sur la date véritable de la mort d'Hugues IX, comte de la Marche.....	365
Livre de raison de Pierre Esperon, juge de Saint-Junien, 1384.	369
Vente par Guillaume Faucher de sa part dans la tour de La Motte, du château de Tulle, 1269.....	468
Ancien nécrologe de l'église de Tulle.....	478
Procès-verbal de l'entrée d'Hugues d'Aubusson, évêque de Tulle, 1451.....	497
Description de l'église cathédrale de Tulle au xvii ^e siècle.....	504
Foudroiement du clocher de Tulle, en 1645.....	516
Reliques conservées dans la cathédrale de Tulle, en 1650.....	518
Plan des églises et chapelles de Tulle au xviii ^e siècle.....	521
Jacques Amelin, 22 ^{me} évêque de Tulle.....	523
Notice sur le couvent de Derses.....	547
Mandement du cardinal Dubois.....	571
Règlement touchant le service divin dans le diocèse de Tulle, en 1656.....	576
Notice sur la maison des Dumas de Soulages.....	581
Pièces relatives aux Dumas de Neuville.....	588
Portrait graphologique de Mgr Berteaud.....	593
Notes chronologiques d'Étienne Baluze pour son Histoire de Tulle.....	602
Affranchissement de deux serfs taillables à volonté, en 1337...	609
Impugnations de Guillaume de Boussac contre l'affranchissement de ses tenanciers, vers 1430.....	615
Liberté accordée à un esclave nègre par la baronne de Poissac, en 1773.....	621
Lettres du roi Jean confirmant l'exemption de tous impôts de guerre, en faveur de Brive et de la vicomté de Turenne, en 1350.....	625
Transactions sur les droits de justice entre le vicomte de Turenne et le prieur de Brive.....	627

ARCHÉOLOGIE

Conférence sur l'émaillerie.....	77
Monnaies de la vicomté de Turenne.....	127

Statue de la Vierge à Beaulieu.....	247
Plaque émaillée, de travail limousin, au Musée de Nevers....	311
Numismatique.....	635

TABLE DES GRAVURES

<i>Fac-simile</i> de la charte des franchises de Brive.....	35
Pendants d'oreilles émaillés trouvés à Vulci.....	81
Fibules émaillées au Musée du Louvre.....	83
Reliquaire du monastère de Sainte-Croix, à Poitiers.....	85
Panneau émaillé du retable de Klosterneubourg.....	87
Coffret émaillé d'Utrecht.....	91
Crucifix émaillé de la collection Gay.....	95
Aiguière de Pierre Raymond.....	103
Armoiries de Mgr Lévis de Ventadour.....	105
Portrait de Marguerite de Montmorency.....	121
Portrait de Charlotte de La Mothe-Houdancourt.....	123
Portrait d'Anne de Lévis, duchesse de Ventadour.....	125
<i>Fac-simile</i> de l'écriture de Mgr Beaupoil de Saint-Aulaire....	152
<i>Fac-simile</i> de l'écriture de Mgr de Saint-Sauveur.....	158
Couronne et intailles de la Vierge à Beaulieu.....	249
Portrait de Clément VI.....	255
Portrait d'Innocent VI.....	257
Portrait de Grégoire XI.....	259
Plaque émaillée du Musée de Nevers.....	311
Armoiries de Mgr Chapt de Rastignac.....	339
Portrait de la Tour d'Auvergne.....	453
Portrait d'Henri I ^{er} de la Tour d'Auvergne.....	455
Portrait de Frédéric-Maurice de la Tour d'Auvergne.....	457
Portrait d'Édouard d'Angleterre.....	459
Portrait de Louis II, duc de Bourbon.....	460
Portrait de Jean le Meingre, dit Boucicaut.....	461
Portrait de Jacques de Chabannes.....	462
Portrait de Pierre de Besse.....	463
Portrait de Léonard, marquis d'Ussel.....	465
<i>Fac-simile</i> d'une charte de 1269.....	471
Écussons limousins.....	511
Plan des églises de Tulle au XVIII ^e siècle.....	520
Armoiries de Mgr Amelin.....	523
Carte de l'emplacement du prieuré de Derses.....	546
Armoiries du cardinal Dubois.....	571
Armoiries des Dumas de Soulages.....	587
<i>Fac-simile</i> de l'écriture de Mgr Berteaud.....	596

